

Le cirque français dans l'entre-deux-guerres.

Entre innovation, culture de masse et imaginaire colonial.

VOLUME D'ANNEXES



Sous la direction de Pierre KARILA-COHEN.

Mémoire final de M2 Histoire HISS

Juin 2021.

Quentin VILLA

Légendes illustrations de couvertures :

À gauche : Université d'Amsterdam, C03013.000, SOURY Gustave « Grand Cirque Cocassien. Les zèbres dressés », atelier Faria, 1928, 120 x 160 cm.

À droite : Université d'Amsterdam, TEY0010001782 « Cirkus Kludsky. Hippopotames », ateliers Adolph Friedländer, 1923, 71 x 94 cm.

Sommaire

Sommaire	Erreur ! Signet non défini.
Glossaire de termes circassiens.....	3
Retranscriptions des mémoires manuscrites d'Alfred Court.....	9
Sélection d'articles	17
L'Écho d'Alger	17
Le Figaro	27
L'Ouest-Éclair (édition de Rennes)	39
Le Petit Parisien	56
Autres journaux.....	75
Dossier thématique : Togare	92
Exemple d'un tableau de collecte des données dans la presse par années.	428
Les <i>Chroniques du Cirque</i>.....	101
Sommaire des <i>Chroniques</i>	103
Statistiques relatives au corpus de presse.....	428

Glossaire de termes circassiens¹

- **Accident à la grille** : Accident qui survient lorsqu'on se « fait accrocher » (voir à ce mot) par un fauve à travers les grilles de sa cage.
- **Acrobate au tapis** : Acrobate qui travaille au sol.
- Se faire **accrocher** ou avoir un **accrochage** : Pour un dompteur, se faire attaquer par un fauve.
- **Aériens** : Apocope pour « acrobates aériens ».
- **Antipodiste** : Artiste jonglant avec ses pieds. Pour se faire, il use généralement d'une *trinka* (voir à ce mot).
- **Banquette** : Pourtour de la piste.
- **Banquine** : Plate-forme depuis laquelle s'élancent les trapézistes volants. Le **saut à la banquine** désigne quant à lui une discipline dans laquelle deux porteurs ou plus propulsent et rattrapent un ou des voltigeurs à la seule force de leurs mains.
- **Barrière** : Alignement des artistes attendant leur tour et des garçons de piste (voir à ce mot) le long du rideau. Il en découle toute une série d'expressions : « faire la barrière », « uniforme de barrière », « fendre la barrière », etc.
- **Balancier** : Longue perche que le funambule tient horizontalement devant lui pour renforcer son équilibre.
- **Banquiste** : Terme qui possède la même étymologie que « saltimbanque » et qui désigne un artiste itinérant. Il fait référence à la « **banque** », monde du spectacle ambulante. Au XX^e siècle, le mot devient un synonyme de « circassien » et tombe progressivement en désuétude.
- **Bascule** : Appareil permettant de propulser un voltigeur grâce au contrepoids exercé par un ou plusieurs partenaires, appelés « tapeurs » qui s'élancent généralement d'une position surélevée (piédestal). L'engin donne son nom à la discipline : le **saut à la bascule**.
- **Bâton** : Familièrement, barre du trapèze. On le retrouve dans l'expression « voltige de bâton à bâton » (voir à ce mot).
- **Batoude** : Tremplin.
- **Belluaire** : Synonyme de dompteur.

¹ Ce lexique a été en grande partie réalisé à partir des travaux suivants : DENIS Dominique, *Encyclopédie du Cirque de A à Z*, Aulnay sous Bois, Arts des 2 Mondes, 2013 ; PIERRON Agnès, *Dictionnaire de la langue du cirque*, Paris, Stock, 2003.

- **Cascadeur** : Généralement, un acrobate comique.
- **Casse-cou** : - Saut périlleux avant.
 - Acrobate s'illustrant dans une attraction particulièrement sensationnelle et périlleuse. On pourrait aussi dire cascadeur ou « tête-brûlée ».
- **Chambrière** : Fouet à longue mèche utilisé dans la présentation des chevaux. Théoriquement, le maître de manège doit pouvoir atteindre la croupe de n'importe quel animal avec sa chambrière lorsqu'il se tient au centre de la piste.
- **Chiquet** : Manière de susciter des encouragements ou de faire monter la tension d'un numéro en feignant une complication. Il existe le « petit » et le « grand chiquet ». L'équilibriste ou le funambule fait par exemple du « petit chiquet » lorsqu'il simule une perte d'équilibre. Le « grand chiquet » consiste pour sa part à rater volontairement un exercice pour « mieux » le réussir ensuite. Parfois dangereux, ce stratagème peut aussi être assez mal vu. Lorsqu'il fait exprès de tomber, on dit par exemple du trapéziste volant qu'il s'est « humilié au filet » ; on peut alors le traiter de « peau de saucisson » (en référence aux mailles du filet sensées marquer son derme).
- **Cirque construction** : Construction éphémère, généralement en bois, accueillant des spectacles de cirque, le plus souvent en hiver. Elle peut être remontée d'une année sur l'autre. Synonyme : **semi-construction**.
- **Cirque en dur** : Cirque fixe, maçonné, comme Medrano ou le Cirque d'Hiver.
- **Cirque volant** : Formule poétique qui désigne un cirque itinérant.
- **Contrecarre** : Équivalent circassien de la concurrence.
- **Cornac** : Homme qui dresse, soigne ou présente les éléphants. Il existe un verbe dérivé, **corniquer**, qui signifie diriger les éléphants.
- Se faire **crocheter** : Synonyme de « se faire accrocher » (voir à ce mot). S'utilise plus particulièrement pour parler d'un coup de patte.
- **Entrée de cage** : Numéro de fauves.
- **Entresort** : Terme emprunté au monde forain pour désigner une tente annexe ou une baraque dans laquelle on ne reste que le temps de voir ce qu'elle renferme (ce pour quoi on a payé). Les entresorts renferment généralement les phénomènes.
- **Garçon de cage** : Assistant du dompteur. On l'appelle aussi « **aide de cage** ».
- **Garçon de piste** : On emploie souvent le terme au pluriel pour désigner ces employés polyvalents indispensables au bon déroulement du spectacle. Il leur incombe notamment de

monter et démonter la cage aux fauves ou le filet des trapézistes, d'installer le matériel et le tapis de piste. Ils peuvent aussi devenir balayeurs, jouer le rôle de faire-valoir pour les clowns ou encore s'improviser assistants en lançant ses balles au jongleur. Pendant les numéros, et lorsqu'ils n'ont rien à faire, ils forment la barrière (voir à ce mot). L'imagerie traditionnelle les dépeint dans leur dolman à brandebourgs caractéristique. Péjorativement, on les désigne parfois sous le terme de « **pistards** ». Plus rarement en français, s'emploie aussi le mot dérivé de l'italien « **galoupe** ».

- **Gardine** (n. f.) : Rideau dissimulant les coulisses, le plus souvent de couleur rouge.

- **Girls** : Littéralement, « filles » en anglais. Là encore, c'est un mot qui s'utilise le plus souvent au pluriel pour désigner les danseuses du corps de ballet. Ce sont aussi les girls que l'on retrouve juchées sur le cou des éléphants.

- « **Gueulard** » : Fauve, et en particulier lion, qui se distingue par sa tendance à rugir à tout bout de champ. Cette particularité trahit généralement un animal assez peureux. Pour le dompteur, le « gueulard » est donc un « bon client » car, contrairement au « toquard » (voir à ce mot), il n'est pas vraiment dangereux mais produit un certain effet sur le public.

- **Homme protéé** : Travesti ou transformiste. «

- **Homme caoutchouc, homme-serpent, homme-grenouille** ou encore **homme-reptile** : Contorsionniste.

- **Léotard** : Tenue moulante caractéristique des trapézistes volants, entres autres. Elle tire son nom de l'inventeur de la discipline, Jules Léotard.

- Cirque **en palc** : Cirque en plein air.

- **Panneau** : Plateau matelassé harnaché sur le dos d'un cheval pour permettre à un ou une artiste d'y effectuer différentes figures. Donne son nom au numéro dit de « **l'écuillère au panneau** ».

- **Pantre** : Extérieur au cirque. Équivalent circassien du manouche *gadjo*. Le terme est connoté péjorativement. On peut également dire « **pantraille** ».

- **Papillon** : - Affiche.

- Déformation du mot « papion » (babouin) en usage chez certains forains.

- **Phénomènes** : Personnes exhibés en raison de leur altérité corporelle (nains, obèses, géants, femmes à barbe, etc).

- **Pinces** : Piquets plantés tout autour du chapiteau afin d'y attacher ses amarres.

- **Pirouette** : Synonyme de vrille. Rotation longitudinale par opposition au saut périlleux ou *salto* (rotation sur l'axe horizontal du corps).
- **Porteur** : En acrobatie, c'est l'artiste qui supporte le poids. Il peut effectivement s'agir de porter ou soulever un ou des partenaires mais dans les numéros aériens, en particulier le trapèze volant, il est également question de les rattraper, c'est pourquoi les anglo-saxon l'appelle le *catcher*, littéralement l'« attrapeur ».
- **Quartiers d'hiver** : Propriété dans lesquelles les cirques ambulants se retirent pour l'hiver.
- **Requisits** : De façon générale, les accessoires. Cela renvoie le plus souvent au matériel utilisé pour les numéros de fauves, en particulier les tabourets d'assise.
- **Routine** : Ensemble d'exercices formant une séquence cohérente. Un numéro se compose de plusieurs routines.
- **Sabot** : Cage ou plus exactement caisson dédié au transport des animaux, particulièrement les fauves. Il ne s'agit pas du lieu de vie des bêtes.
- **Staffe** (m. ou f.) : Boucle formée par une lanière à laquelle se suspendent les acrobates aériens. Un ergot coulissant permet parfois de bloquer le/la staffe autour du poignet de l'artiste.
- **Tableaux d'accidents** : Scènes représentant des épisodes sanglants souvent inspirés de faits divers, comme des dompteurs dévorés, ou encore des scènes de chasse. Elles ornaient les devantures de ménageries foraines, au XIX^e siècle surtout.
- **Tchéco** : Monteur.
- **Toquard** (ou « tocard ») : Dans le jargon des dompteurs, fauve dangereux, sournois, rétif au dressage et donc susceptible de provoquer des accidents, raison pour laquelle on l'appelle aussi « **bêtes d'accident** ».
- **Trèpe** : De façon péjorative, le public. Lorsqu'il s'agit de l'attirer on dit « **entréper** ».
- **Trinka** : Terme aux origines floues qui désigne un siège spécialement conçu permettant à l'artiste qu'il supporte de travailler avec les jambes en l'air. Icaris et antipodistes sont les principaux utilisateurs de *trinkas*.
- **Triple** : Par apocope, triple saut périlleux.
- **Tunnel** : « Boyau » permettant de conduire les fauves de leurs voitures à la cage centrale. De nos jours, il se compose généralement d'un filet maintenu par des arceaux qui en forment l'ossature mais il était autrefois forgé de solides arceaux ou grilles métalliques, raison pour laquelle on l'appelle aussi « **tunnel d'acier** ».

- **Volant** : Au sens large, désigne un artiste aérien. Le plus souvent cependant, on l'utilise par apocope pour parler d'un trapéziste *volant* – et sous-entendu d'un voltigeur.
- **Voltige** : Ensemble des sauts acrobatiques pratiqués à cheval ou sur des agrès (voltige aérienne). Celui qui voltige, est appelé **voltigeur**.
- **Voltige à la Richard** : Voltige équestre impliquant le franchissement d'obstacles.
- **Voltige de bâton à bâton** : Forme originelle du trapèze volant dans laquelle le voltigeur passe d'un trapèze à l'autre.
- **Voltige au porteur** : Version du trapèze volant dans laquelle le voltigeur est rattrapé par un porteur. Elle a pris le pas sur l'ancienne formule du bâton à bâton (voir à ce mot) car elle permet d'exécuter de plus grandes difficultés (quadruple saut périlleux avec un porteur, contre double seulement pour le bâton à bâton).
- **Vrille** : Pirouette (voir à ce mot).

Retranscriptions des mémoires manuscrites

d'Alfred Court (ap. 1953 – av. 1977)

Collection du Docteur Alain Frère

— P1

1/ Le vieil homme et ses records. Celui qui croit encore aux miracles.

Alfred Court : né 1/1 1883, dernier d'une famille de 10 : Gosse de riches, élevé dans la pauvreté, mon paternel ayant tout perdu à l'époque de ma naissance.

Champion de gymnastique à la Phocéenne, je n'eus pas de difficultés à me trouver un métier.

En 1899, je débutais avec un copain comme barriste à la Jetée Promenade de Nice.

Maman eut tellement de chagrin de voir son « Caganis » quitter la maison, que sur sa demande je lui promettais de lui écrire tous les jours.

J'ai tenu ma promesse pendant 35 ans.

Je pense que c'est un record.

Pour les gens du voyage j'étais un « Pantre » < amateur >.

Ma femme, elle, est une « enfant de la balle » née dans une roulotte à Dijon le 18/6 1890.

Le surlendemain de sa naissance, le Papa Vasserot, alors Directeur de Cirque, emmena dans leur roulotte la maman Vasserot et sa fille d'un jour « Renée », pour suivre la tournée prévue.

La petite Renée fut d'abord écuyère, puis fildefériste, puis jockey et plus tard quand elle devint ma femme acrobate.

Quant à moi « Le Pantre » j'ai à peu près tout fait dans ce métier qui n'était pas le mien.

— P2

D'abord barriste, puis trapéziste, perchiste, équilibriste, acrobate et même vers 1901 un double looping en vélo, et plus tard Dompteur.

J'avais à peine 20 ans qu'avec mon frère Jules, mon aîné de deux ans, nous tentâmes nos premières Direction de Cirque dans le midi de la France. La vedette de nos programmes étant mon double looping, cela ne dura que peu de temps – un hiver. Ce fut un demi-succès.

En 1902, alors que j'étais à Nuremberg avec mon numéro de barres, je fis une mauvaise chute en plein sur le crâne, je vis un merveilleux feu d'artifice, puis plus rien. On m'emporta dans les coulisses, le cœur s'étant arrêté de battre. Deux docteurs me prodiguèrent leurs soins, ne pouvant remettre ce cœur en marche, ils me déclarent mort.

Le pompier de service me dit plus tard qu'après le départ des Docteurs, il resta bien 20 minutes à essayer de me ramener à la vie. La nouvelle répandue, on fit une collecte pour acheter une couronne pour mon enterrement.

Quand je revins à moi, j'étais étendu dans un coin des coulisses – tout seul.

— P3

Le pompier et les Docteurs me dirent le lendemain, que c'était pour eux un miracle inexplicable.

Il est vrai que vers 1900, les docteurs n'avaient pas la même idée de la mort que ceux de nos jours.

Après une assez longue tournée en Allemagne et Europe Centrale, nous fûmes engagés avec nos 2 numéros – acrobate et barriste – chez le vieux, le vrai Pinder.

C'était un cirque un peu préhistorique, un seul mât, au milieu de la piste, éclairage au pétrole puis à l'acétylène la vie y était dure, surtout les voyages de ville en ville. Mon frère et

moi achetâmes des vélos. Les étapes n'étaient pas longues 30-40 kilomètres par jour car tout le matériel était transporté par une centaine de superbes percherons.

Et c'est ainsi que pendant 4 ans nous fîmes chaque un vrai et complet tour de France en vélo. Cela n'a rien d'un record, mais c'était du sport en plus, car en plus de nos deux numéros, de la route en vélo, nous faisons bien une heure à cheval pour la grande parade en ville qui était la principale réclame du vieux Pinder.

— P4

Chez Pinder on y resta 4 ans. Pendant les saisons d'Hiver on travaillait en Music-Hall.

À l'époque ou je devais passer mon conseil de révision j'étais à Vienne, le docteur du consulat était un « Circus Fan » il venait souvent au Cirque Beketow [ou Behetow] – où je faisais mon numéro sur 5 barres.

Il me réforma, pour arthritisme : « Si vous ne vous tuez pas en faisant votre métier, me dit-il. Quand vous serrez vieux vous marcherez avec des béquilles. »

Il disait vrai.

Mais malgré cet arthritisme, qui m'a fait souffrir toute ma vie, en tant que gymnaste soit aux barres [aux trapèzes], soit à la batoude j'ai bien tourné une quarantaine de mille de doubles sauts périlleux, quelques milliers de triples. Quant aux simples SP, en avant, en arrière, en pirouette le chiffre voisine les cent mille.

Cela aussi est un record.

Ce n'est qu'après avoir quitté le vieux Pinder, où j'ai connu ma femme,

— P5

que je montais mon premier grand Cirque, à Marseille une merveilleuse construction de 4000 places. Le Cirque Egelton, de mon nom de barriste.

Outre Marseille, on travaillait toujours en des Cirques Construction dans d'autres grandes villes comme Lyon, St-Etienne, Bordeaux, etc.

Après 4 ans de succès, brusquement par un amas d'incidents fâcheux ce fut la débâcle.

La tornade passée je repris mon métier d'artistes non plus comme barriste, mais avec un numéro de voltige mains à mains avec ma femme et un jeune élève « petit Louis » sous le nom de Orpington trio, cela me plaisait moins que les barres, mais on gagnait beaucoup plus.

C'est cet Orpington trio qui fut je crois ce que fis de mieux dans ma vie.

Alors que nous étions au [Wuber garteu ?] de Berlin Charley Ringling Directeur du Barnum Circus et du Ringling bros Circus vit notre numéro.

Il nous engagea, on débuta

— P6

à Chicago. On resta chez lui quatre ans. Ce cirque géant n'était pas encore motorisé, il voyageait de ville en ville en 4 trains longs chacun d'un mile. Il y avait 600 chevaux de traits pour le camionnage de la gare au terrain où s'installait le cirque, une centaine de chevaux de piste, la tente [?] était climatisée et l'on faisait un jour par ville.

Au bout de 4 ans, j'en avais assez et malgré la demande de Mister Charley de faire une cinquième année, je décidai d'aller tenter ma chance au Mexique comme Directeur de Cirque, c'était une idée de fou.

Le Mexique était en pleine révolution, j'avais déjà été une fois à Mexico City, car pendant les saisons hivernales quand Ringling était dans ses quartiers d'hiver, nous on les passait à Cuba, dans le Yucatan, et une fois à Mexico.

La révolution je savais un peu ce que c'était quand en 1917 elle éclata [à Cuba], nous restâmes pris au piège

— P7

à Camaguez ; on s'en sortit en prenant nous et d'autres une barque à voile, pour pouvoir rejoindre la Floride et arriver juste à temps pour les débuts à Chicago. On était 13 sur cette barque, cela nous a porté bonheur, les autres artistes qui ne voulurent pas tenter leur chance restèrent 3 mois bloqué à Camaguez.

Mais la révolution Mexicaine c'était autre chose, elle fut très longue et sanglante, je savais que c'était un gros risque, mais je le pris, même avec un certain plaisir.

Après avoir acheté aux USA un matériel complet et flambant neuf au premier jour de Mai [1918], je passais avec armes et bagages de Laredo-Texas à Laredo-Mexico au-delà « del Rio Grande ».

Je me trouvais dans un pays en pleine anarchie, une dizaine de « Cabecillos » s'étaient partagé le territoire. Seule Mexico City et 2 ou 3 états restaient aux mains du gouvernement.

Ailleurs c'est dire presque partout, plus de banque, plus de postes, plus

— P8

de police, autres que les bandits sous les ordres de leur chef : « Cabecillos » plus de train. J'avais bien trouvé à louer des wagons pour par cher, mais il fallait trouver une locomotive et quelqu'un qui veuille bien la conduire.

C'est dans ce Mexique-là que je voyageais pendant 8 mois pour le quitter le 2 ou 3 janvier 1919 à Vera Cruz.

Raconter mes aventures mexicaines cela serait beaucoup trop long.

De la côte du Golf [à ?] Mexico il faut grimper à plus de 2000 mètres dans ces paysages merveilleux qui en plus sauvages rappelle nos Alpes nous avons vu des dizaines de trains dont les wagons étaient [?] les uns sur les autres au fond de gorges profonde, et tout au long de nos voyages des centaines de pendus accroché, tout en haut des poteaux téléphoniques bordant la voie ferrée.

— P9

Mon ami Alain Frère connaît beaucoup de ces histoires parfois rocambolesques, mais pas toutes.

Sur un vieux cargo, en Janvier 1919 on s'embarqué à Vera Cruz, pour rejoindre la Nouvelle-Orléans puis New York. La guerre était finie, on voulait rentrer en France.

On y arriva en Octobre 1919.

En 1920, avec mon ami Ancillotti je créais le premier cirque motorisé voyageant par route pour faire un ou deux jours par ville.

Ancillotti malade se retira en fin de saison, j'avais assez d'argent pour lui acheter sa part.

C'est en 1921 que le Cirque Ancillotti-Plege & Court, pris le nom de Zoo Circus.

Étant seul je pus faire ce que je n'aurais pu faire avec Ancillotti qui lui n'aimait pas les animaux.

Il préférait un Cirque Music-Hall qui [?] était plus facile à mener.

Moi j'avais mon idée, qui était tout autre, monter un cirque-Ménagerie.

— P10

Je me rappelle ces débuts au Zoo Circus. Nous avons beaucoup plus de fauves sur nos affiches que dans notre ménagerie mais cela dura peu. On était après-guerre, l'argent rentrait « à gogo » et tout ce pognon se transformait en matériel et surtout en animaux de toutes sortes.

C'est là avec le Zoo Circus que j'ai réellement commencé le dressage d'importants groupes de fauves.

Les débuts furent pénibles car je n'y connaissais rien. Ce sont les fauves eux-mêmes qui m'ont appris ce métier.

Parmi les gens de Cirque et surtout mes amis disent que j'ai été le meilleur dresseur de Fauves de tous les temps, c'est flatteur pour moi mais ce n'est pas vrai. En ma jeunesse, j'ai connu d'autres Dompteur surtout des Allemands qui sortaient de l'école Hagenbeck qui ont produit des groupes de fauves extra comme dressage, mais un peu trop « du travail en douceur », notamment Sawade, Jackson, Haverman.

Disons que j'ai été parmi les meilleurs, c'est plus juste.

— P11

Mais ce que je puis assurer c'est que j'ai été « et de beaucoup » le dompteur qui au cours de sa carrière à dresser le plus de fauves et aussi de la plus grande variété.

Jugez-en : une bonne trentaine de tigres, plus de 60 lions, une trentaine d'ours parmi eux des ours blancs, des grizzlys, des Kodiaks, des Baribals, des ours noirs du Thibet, une bonne douzaine de hyènes barrées ou mouchetées, des loups, et pas mal de chiens danois arlequins.

En outre j'ai été le premier à dresser un groupe Mixte de petits félins, mélangeant ensemble des Panthères des Indes, des Jaguars mouchetés, des Pumas, des Léopards d'Afrique, des panthères noires de Java, des Jaguars noirs de l'Équateur, des onces ou panthères des neiges. En ajoutant à tout cela les bêtes que j'ai éliminé, jugé impropre au dressage celles que j'ai tué, pour ne pas être tué moi-même, c'est un peu plus de 200 fauves, qui me sont passés dans les mains.

200 fauves de 18 races différentes sans compter les Éléphants, chameaux, Lamas et zèbres.

Ça c'est je crois un record mondial.

— P12

J'ouvre ici une parenthèse pour émettre une opinion.

Les numéros de fauves de nos jours n'ont plus pour le public le même intérêt que ils en avaient 50 ans passés. Il y a à cela deux raisons. 1^e « Les Safaris » où l'on peut voir de sa voiture, mais de près des fauves en liberté, qui ont l'air de paisible matou.

2^e Dans presque tous les cirques de France et de Navarre, on présente certes de belles bêtes, mais tellement en douceur que le public en voit là aucun danger, aucune angoisse ou exitemement [*sic*].

Vers 1990, on ne présentait des fauves qu'en ménagerie. On appelait cela des entrées de cage, et c'était toujours du travail sans dressage mais en grande férocité. Les ménageries Bidet, Pezon, Amar, Laurent avaient grande réputation.

Quand je me suis mis à dresser des fauves, [mon but] était de réunir le travail en férocité des vieux dompteurs Français et le dressage des grands dompteurs Allemands.

Modestement je crois y être arrivé.

P. 13

[Première ligne coupée]

avons tous des numéros de dressage difficiles et complet, toujours présentés en férocité.

Ainsi par exemple dans mon numéro de tigres, de 7 à 10 selon les époques les rugissements étaient tels que l'on entendait plus l'orchestre de cuivre et son tintamarre. Ce numéro que j'ai gardé plus de 10 ans était difficile et Dangereux.

Mollier à Palencia en Espagne fut tué, le jour même où il devait débiter. Je pris sa place le jour même et 10 mois plus tard alors que Vaniek qui rentrait souvent en cage avec moi me demanda de le faire passer dompteur, il fut tué au premier jour. Votjeck Trubka fut sérieusement blessé à Jarnac d'abord puis encore à Barcelone, ces deux accidents coûtèrent plusieurs mois d'Hôpital. Aux alentours de Paris, Brahma m'attaqua par derrière du temps que je séparais 2 mâles qui se bagarraient [*sic*]. J'en eu pour 3 mois à marcher avec des béquilles. Et il en fut un peu de même avec tous les autres [?].

« fermons la parenthèse »

— **P14** [Page entièrement barrée avec inscription « NUL » au centre]

J'ai raconté tout cela dans un bouquin parut aux USA « My life with the Big cats » et aussi en France dans « La Cage aux fauves ».

Notre « Zoo Circus » marcha très fort pendant plus de 10 ans.

Puis j'attrapais le tétanos ce n'est pas une rigolade ce truc-là. Par miracle je m'en sortais, car à l'époque la médecine n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce que j'ai pu gueuler et souffrir approche encore le record de ce qu'un être humain peut endurer comme souffrance [mot raturé] sans en crever. Pour ce tétanos il y eut miracle et record. J'avais 48 ans, ce fut l'entracte de ma vie. Je dus tout liquider ce que j'avais l'équipement complet pour 2 grands Cirque, toute la cavalerie, les fauves etc.

Je pensais que ma vie était fini mais au bout de 2 ans petit à petit « je repris du poil de la bête », et comme l'oisiveté n'était de bon pour moi je me mis à racheter des animaux juste quelques vingtaine de fauves pour me créer un nouveau numéro que j'appelais La Paix dans la Jungle.

8 lions 3 tigres 3 ours polaires 2 ours du Thibet 2 chiens danois arlequin plus un petit stock de réserve à demie dressé.

— **P14-Bis**

Notre Zoo Circus marcha avec succès plus de dix années consécutives, en France, en Belgique, en Espagne, il y eut comme dans tout cirque qui voyage bon nombre d'incidents, le plus notoire fut l'escapade de St-Amand dans lequel 8 lions et 2 tigres s'échappèrent de leur cage à minuit, juste au moment où les 4000 spectateurs quittaient le cirque ce fut une chasse aux fauves mémorable la gendarmerie alerté voulait organiser un grand safari, et tuer tous ces fauves j'arrivais à les en dissuader et moi et mes hommes, de minuit au lendemain midi, j'arrivais à rattraper toutes mes bêtes vivantes.

Là aussi il y eut miracle (qu'aucune gens, ni fauves ne soient tués) et record, prendre au lasso 10 fauves dans une nuit c'est aussi un genre de record.

J'ai raconté tout cela, et bien d'autres choses dans un bouquin publié aux USA, My life with the Big Cats et dans un autre publié en France « La cage aux fauves ».

En 1931, ce fut le coup dur.

— **P15**

Blessé par un de mes fauves j'attrapais le tétanos, et je vous assure que ce n'est pas une rigolade ce truc là, surtout à cette époque où la médecine n'était pas ce qu'elle est de nos jours. Les 2 docteurs qui m'ont soigné n'en revenait pas que je m'en sois tiré, pour eux ma guérison, presque inexplicable était un peu miraculeuse.

Ce que j'ai pu [gueuler ?] et souffrir pendant le premier mois, je ne croyais pas qu'un être humain puisse supporter une pareille souffrance sans en crever. Record de souffrance et miracle de la guérison, fut le bilan de ce tétanos.

Mais il y eut des conséquences pour moi catastrophique, ce tétanos suivit d'une dépression nerveuse et d'une congestion pulmonaire me mit totalement Knock out.

Deux longues années avant de me remettre. Ce fut l'entracte de ma vie, je me pensais foutu à tout jamais. Impossible

— **P16**

de continuer à faire quoique ce soit je dus tout liquider, l'équipement complet de deux grands Cirques, toute la cavalerie, tous mes fauves, je restais seul avec ma femme qui me soigna comme un poupon, et mes petits chiens Pékinois.

Après ces deux longues années petit à petit, comme on dit, « je repris du poil de la bête » j'approchais la cinquantaine. L'oisiveté n'ayant pour moi aucun attrait je décidais de racheter des animaux, pour me créer un nouveau numéro pour m'occuper, et pour gagner ma vie. J'achetais une trentaine de bêtes et en une année de travail j'avais dressé et mis au point un numéro, que j'appelais « La Paix dans la Jungle » et qui comprenait 8 lions, 3 tigres, 3 ours blanc, 2 ours noir thibétains, et 2 chiens danois arlequins – plus quelques animaux de réserve à demie dressés, que je pourrais intercaler en ce groupe en cas de mortalité.

— P17

J'avais fini pour toujours ma carrière de Directeur de cirque décidant de rester seulement artiste dresseur de fauves.

Progressivement, continuant à acheter de nouvelles bêtes et à passer bien six heures par jour dans la cage centrale j'arrivais à me former 4 grands groupes. En même temps que je dressais mes fauves, je formais des élèves Dompteurs, pour, une fois les bêtes dressées leur passer le numéro en main et les envoyer en engagement.

Lorsque la deuxième guerre mondiale éclata, j'avais avec mes bêtes de réserve environ 70 fauves ; entre garçons de cage et 2 dompteurs pour chacun des numéros 15 personnes à mon service.

Un groupe mixte de 18 bêtes en Suède

Un groupe mixte d'aussi 18 bêtes en Norvège

Un groupe de 10 tigres aussi en Suède

Et moi-même j'étais en Angleterre avec mon groupe mixte de Panthères, Jaguars et autres qui était alors de 20 bêtes.

Et voilà que comme un coup de foudre arrive la nouvelle que les Allemands ont envahi la Pologne.

— P18

La deuxième guerre mondiale était là. D'un seul coup tout se bloque, plus de bateau, l'essence rationnée, tous les passeports sont supprimés, les voyages deviennent impossibles, tous les cirques ferment leurs portes même en pays neutres. Les frères Scotts directeurs du Cirque de ce nom, me télégraphie de venir chercher les animaux à Stockholm. Le Cirque Anderson, fait de même il s'arrête à Bergen. Le Cirque Mijares-Schreiber, plie bagages rentre à ses quartiers d'hiver, et laisse Franz Trubka, et mes tigres sur la place publique tout là haut à Kiruna en Laponie.

Et moi j'étais bloqué à Kiruna [barré et BLACKPOOL, inscrit au-dessus], sans passeport valable et mon argent bloqué en Banque.

J'étais joli, avec toutes ces bêtes éparpillées un partout en Europe.

Une année auparavant John North, Directeur du Ringling Bros et Barnum Circus m'avait fait une offre à alléchante pour aller chez lui avec 3 de mes numéros.

— P19

J'avais refusé car je gagnais bien ma vie en Europe.

La guerre déclarée je lui télégraphie que je suis prêt à accepter son offre. Il me répond O. K. pour début mars 1945.

C'était une planche de salut mais voilà, il fallait à mes frais transporter tout mon matériel, tout mon personnel (parmi eux des Nazis enragés) tous mes animaux au-delà de l'Atlantique, et tout trafic maritime était bloqué.

Expliquer comment j'y suis parvenu nécessiterait de longues pages.

Là de Août à Décembre, ce qui arriva ne fut pas un miracle mais une succession de miracles en chaîne qui me permit de me trouver réuni avec tout mon personnel, tous mes animaux à Sarasota en Florida, quartier d'hiver de Ringling où après ces longs moins d'arrêts,

je puis reprendre moi-même en mains tous mes numéros, les repasser en main des Dompteurs, pour être prêt pour les Débuts au Madison Square garden.

— P20

Les plus grandes difficultés que j'eus à surmonter à cette époque furent d'arriver à régler les passeports à nourrir mes bêtes. En Suède et en Norvège la viande était rationnée je n'en trouvais plus je du nourrir mes bêtes avec de la baleine après une semaine de grève de la faim elles acceptèrent ce régime.

Quant aux Panthères que j'avais à Blackpool plus de viande non plus. Je les embarquai sur le West Chatala un cargo américain qui avait été bloqué à Liverpool, qui pour éviter les sous-marins boche, piqua vers le Groenland et mis 27 jours pour arriver à New York.

La gymnastique que je dus faire pour arriver à sortir mon argent d'Angleterre d'abord et de France ensuite est inénarrable, car il me fallait avoir l'argent nécessaire pour payer pendant 8 mois, tout mon personnel, nourrir les animaux

— P21

et payer ces énormes frais de voyage, Ringling qui n'avait jamais cru que j'arriverai à sortir d'Europe m'avait refusé toute avance d'argent.

Ces 8 mois de chômages forcé firent un sacré trou dans mes économies.

Ce fut donc en Mars 40 que le petit Marseillais que je suis débutait comme grande vedette avec un groupe de 18 bêtes, dans chacune des 3 pistes, et ce, dans le plus grand cirque du monde en la plus grande ville du monde.

À la répétition générale, j'eus la chance d'être blessé, une panthère noire que je ne pus arrêter dans sa charge me laboura le visage d'un violent coup de patte. La blessure n'était pas grave mais le sang coulait abondamment. Je continuai mon numéro.

Quand je sortis de cage une flopée de journalistes était là, pour la photo de circonstance qui parut dans *tous* les journaux des U. S. A.

— P22

John Ringling se fraya un passage et vint vers moi pour me féliciter. « Rien de grave Alfred ? » me demanda-t-il, comme il vit que je sourirais. Il ajouta : « Je parie que vous l'avez fait exprès.

Sure – répondis-je.

Puis se tournant vers les journalistes il leur dit :

« Vous pouvez surtout noter dans vos critique que un Dompteur comme Alfred Court, on ne le voit que tous les cent ans. »

Peut-être le pensait-il, lui qui croyait que pour lui faire de la réclame, je m'étais fait labourer la figure par un Black Leopard – comme ils les appellent là-bas.

Je devais rester 5 années chez Ringling qui ne se passèrent pas sans incident, qui sont en partie relaté dans mon bouquin « La Cage aux Fauves ».

Sélection d'articles

(L'intégralité de ces articles a été retranscrite à partir du site *Gallica*.)

L'ÉCHO D'ALGER

21/02/1922, en une : L'oubli facile. Nos scènes envahies par des Allemands. Les Anglais par contre, ont maintenu leur exclusion

Cologne. 20 février. — Le Berliner Tageblatt fait une enquête près des agences berlinoises pour les engagements d'artistes de cirques et de music-halls.

En Hollande et en Scandinavie le pourcentage allemand dans les troupes est resté très élevé. En Belgique la tolérance est pratiquée.

En France, acrobates et écuyers allemands ont reparu dans les cirques. Plus de la moitié des numéros d'un grand cirque parisien serait présentée par des Allemands.

Il n'y a que l'Angleterre seule qui continue à repousser l'admission des Allemands sur les scènes, l'organisation syndicale des artistes anglais ayant décidé de ne pas les laisser se produire avant l'expiration de trois années depuis la paix.

04/07/1922, en une : Le dompteur et l'ami des bêtes

Paris, 3 juillet. — Le cirque Molier a rouvert. Le programme comportait le travail d'un groupe de trois lions présentés par Thétard.

Les fauves, énervés par la foule, se montrèrent rebelles. Le dompteur dut les fouailler assez vivement. Un membre de la Société protectrice des animaux qui se trouvait dans la salle protesta.

Le dompteur lui offrit alors de prendre sa place pour essayer une autre méthode mais l'amateur se garda bien d'accepter.

14/07/1928 s. p. : Un boa s'échappe d'un cirque. Tous les efforts fais pour le retrouver sont restés vains

Chatellerault, 13 juillet. — Un boa de trois mètres de long, pesant 42 kilogs et appartenant à un cirque qui avait donné une représentation à Chatellerault, mercredi soir, s'est échappé au cours de la nuit d'une mallette mal fermée.

La trace du reptile a pu être suivie jusqu'en face des locaux de la Société Coopérative. Les recherches effectuées dans les caves de cet immeuble et dans les bouches d'égout situées en face de la Banque de France, n'ont donné aucun résultat.

Le reptile ne sera dangereux que dans une douzaine de jours lorsqu'il commencera à avoir faim. Gros émoi en attendant dans toute la ville où plus d'une personne ne se risque à sortir !

11/05/1931, en une : Deviendront-ils fascistes ?

Trieste, 10 mai. — Deux grands singes qui s'étaient échappés d'un cirque en Yougoslavie, ont réussi à se cacher sur un train express se dirigeant vers l'Italie.

Ce n'est qu'à Goritzia que l'un des singes, qui avait ainsi passé la frontière, a pu être capturé après une chasse mouvementée.

L'autre singe n'a pas été retrouvé.

26/05/1931, p. 2 : La caisse mystérieuse

Lyon, 25 mai. — Des cultivateurs de Vienne étaient intrigués la nuit dernière d'apercevoir des individus déchargeant d'une auto une caisse aux respectables dimensions. Les mystérieux inconnus creusèrent dans un champ un large fossé et y enfouirent la caisse. Les témoins crurent aussitôt à un crime mystérieux et prévinrent la gendarmerie.

On fit des recherches et on mit à jour un cercueil, mais il ne contenait que le cadavre d'un singe anthropoïde appartenant à la ménagerie d'un cirque de passage.

02/09/1931, p. 2 : Les éléphants dans les décombres

La saison est décidément propice aux divagations des animaux savants.

Après celles des renards du cirque Fratinelli, à Cusset, que nous contions récemment, voici les éléphants du cirque Watson, à Knoxville. Comme le personnel — homme et bêtes — de cette compagnie foraine défilait par les rues aux sons cuivrés d'une marche entraînante, la troupe d'éléphants regarda les légumes et fruits entassés sur la place du marché et les trouva fort désirables.

Malgré les efforts conjugués des cornacs et des fermiers, les grosses bêtes opérèrent un véritable raid, jonglant avec de belles pastèques mûres et trompétant leur joie entre des bouchées montres de melons et de concombres.

Enfin, les cornacs ayant fait comprendre à Old Mom, le chef de file des éléphants, que ces jeux étaient inconvenants, il remit ses camarades en rang par quelques coups de trompe vigoureusement appliqués.

Les fermiers furent invités à la représentation.

13/09/1932, p.4 : Pour sauvegarder le spectacle algérien

On nous informe qu'une délégation composée des principaux directeurs de salles de spectacles de notre département s'est rendue, ces jours-ci, auprès de M. le Maire d'Alger pour lui exposer la fâcheuse situation créée l'an dernier par le passage des cirques venant au meilleur moment de la saison travailler à leur grand détriment.

L'exploitation algérienne, déjà accablée par les taxes, a eu à lutter contre la concurrence causée par plusieurs cirques. Ceux-ci lui ont enlevé, lors des fêtes de Noël et du Jour de l'An, une bonne partie du public. C'est ainsi que les directeurs de salles d'Alger ont enregistré, à cette époque, une baisse sensible et inaccoutumée de leurs recettes, baisse qui s'est prolongée après le départ de ces tournées. Il en est résulté une fâcheuse situation pour les cinémas, music-halls et théâtres qui comptaient sur des recettes régulières.

Le meilleur remède serait, ainsi que l'a demandé la délégation cordialement reçue par M. Brunel de laisser travailler, cette saison, les exploitants en toute tranquillité et garantis contre toute nouvelle concurrence. On pourrait contrebalancer de la sorte les récentes mauvaises recettes. En in mot, de ne pas autoriser, exceptionnellement pour cette année dans certains villes, l'exhibition des cirques spectacles ambulants faisant fortune au détriment des cinémas et autres établissement qui, eux, payent régulièrement leurs impôts et taxes.

Lorsqu'on songe qu'une grande firme d'Alger a versé au cours de l'exercice 1931-1932 la coquette somme de 2.340.000 francs au bureau des contributions, ou qu'une seule salle cinématographique indépendante a donné 557.000 francs dans les mêmes conditions, on est en droit de se demander si la logique ne commande pas avant tout de faciliter l'existence des salles algériennes de spectacle qui contribuent pour une large part aux ressources de la colonie et de la ville.

D'aucuns objecteront que le public veut goûter tous les spectacles. Nous pourrions alors répondre que les directeurs ont promis formidablement à M. le Maire de présenter dans leurs salles, des numéros et des attractions se rapportant au cirque et qu'ainsi le public ne sera pas sevré de ce genre de spectacle.

Très intéressé par les légitimes doléances de nos exploitants, notre premier magistrat municipal les assura de son entière sollicitude et promit de tout mettre en œuvre pour parer cette saison, à ce fâcheux état de choses.

Il en a été de même au Palais d'été. Une pétition signée par les principaux propriétaires de salles sera remise, cette semaine, entre les mains de M. le Gouverneur général.

23/10/1932, p. 5 : Le système des paiements en nature fait des progrès en Hongrie

Budapest, 22 octobre – La méthode des paiements en nature fait des progrès en Hongrie. Des peintes hongrois ont récemment fait une exposition où leurs œuvres étaient cotées non plus en pengoes, mais en équivalents d'échanges : sac de farine, maïs, bons de voyage, soins médicaux, etc. L'exposition a eu beaucoup de succès. Le plus curieux est que les tableaux achetés l'ont été en majeure partie pour une valeur de soins médicaux, particulièrement de soins dentaires.

D'autre part, dans la petite ville de Kiskoros, un cirque ambulant vient également d'appliquer le système et de coter le prix de ses places en paniers de maïs et en kilogrammes de viande destinée à la nourriture des animaux. L'expérience a été suivie avec intérêt, au point de faire l'objet d'une enquête des autorités. Une statistique a prouvé que le cirque avait vu doubler le nombre de ses spectateurs et que le propriétaire, finalement, était embarrassé par un stock de maïs dont il n'arrivait pas à se défaire.

06/11/1932, p. 3 : Les frères Amar à l'honneur

Nous apprenons avec plaisir que les quatre Frères Amar, nos plus jeunes et nos plus populaires directeurs de Cirque, viennent d'être faits OFFICIERS du NICHAN IFTIKHAR, haute distinction tunisienne, des maïs de S. A. le Bey de Tunis, en présence de toutes les hautes personnalités civiles et militaires, au cours d'une représentation donnée en l'honneur de S. A. le Bey.

Notons que c'est la première fois qu'une représentation de ce genre a lieu à Tunis, et nous félicitons les Frères AMAR pour leur nouvelle décoration et pour la grosse impression qu'ils ont produite.

11/06/1934, p. 7 : Chemins de fer algériens

(Gestion commune des Chemins de fer algériens de l'Etat et du réseau P.-L.-M. algérien)

TRANSPORT A PETITE VITESSE DU MATERIEL D'ATTRACTIONS FORAINES ET DU PERSONNEL QUI L'ACCOMPAGNE

L'administration des Chemins de fer algériens a l'honneur d'informer le public qu'elle présente à l'homologation de M. le Gouverneur général de l'Algérie la proposition d'inscrire au tarif spécial intérieur P. V. n°28 et commun P. V. n°128, en regard de la désignation « matériel (a) de cirques, de fêtes, gymnastique, jeux, ménageries, spectacles forains ou théâtres » le renvoi (1) dont le texte est ci-dessous reproduit :

(1) Une réduction de 50% sur les prix du présent tarif est accordée pour les expéditions d'au moins 50.000 kilogrammes ou payant pour ce poids, sans que la taxe à percevoir puisse être inférieure à 1 franc par wagon et par kilomètre. Ce minimum de perception est également applicable aux wagons de choc susceptibles d'être utilisés pour le transport d'objets de longueur exceptionnelle.

Il est accordé au personnel des cirques, ménageries, théâtres et autres attractions foraines, voyageant en groupe et comprenant au moins 10 personnes, une réduction de 50% sur les prix

du tarif général des billets simples de troisième classe pour chaque expédition d'au moins 4 wagons ou d'au moins 16 tonnes de matériel forain effectuée aux conditions du présent tarif.

Les domestiques des forains visés au renvoi (a) bien que ne voyageant pas avec le groupe, entrent en compte dans le minimum de dix personnes et bénéficient également de la réduction de 50% sur les prix des billets simples de troisième classe.

Les directeurs des établissements visés ci-dessus et les membres de leurs familles, ainsi que les artistes des dits établissements, peuvent voyager en deuxième classe et paient dans ce cas les prix des billets simples de deuxième classe au tarif général réduits de 50%.

Un billet collectif est délivré au personnel voyageant en groupe sur présentation du récépissé à l'expéditeur et il est valable pour le même parcours que l'expédition. Il donne droit à un arrêt en cours de route, cet arrêt devant être demandé à la gare expéditrice au moment de la délivrance du dit billet.

25/12/1934, p. 6 : La fille de Raspoutine est dompteuse

Londres, 24 décembre. — Maria Raspoutine est arrivé hier à Londres avec 15 tigres royaux qu'elle se propose d'exhiber dans un cirque de la capitale.

Fille du fameux moine russe, Maria exerce depuis 2 ans la profession de dompteuse, tant pour assurer son existence que celle de ses filles, âgées respectivement de 14 et 12 ans.

Son mari, ancien officier de la garde impériale, est mort il y a une dizaine d'années dans une extrême pénurie.

Sa mère et son frère, Mitja, expédiés en Sibérie par les Bolcheviks, ont dû, croit-elle, périr tous deux. Les dernières nouvelles qu'elle en a reçues datent de 1931.

Varia, une sœur de Maria, fut empoisonnée au cours d'un banquet deux ans après la mort de Raspoutine. Maria elle-même ne se sent plus en sécurité qu'au milieu de ses félins.

30/11/1937, p. 4 : LE FAMEUX CIRQUE AMAR

Après deux ans d'absence, et sans qu'aucun de leurs confrères ait osé les imiter, les 4 Frères Amar ont décidé, malgré tous les risques financiers d'une telle entreprise, de repartir pour une quatrième tournée hivernale en Afrique du Nord. Une fois de plus le succès a récompensé leur cran.

Dans deux jours, leurs vastes tentes sous lesquelles vit, pour notre joie et celle de nos enfants, tout un monde enchanteur, accueilleront la foule algéroise. Ah !... le cirque !... Ce mot magique qui évoque en nous tant de souvenirs chers... De tout temps et en tous pays[,] il n'a cessé de constituer la distraction « type » par excellence, parce que saine et reposante, et aussi, parce que se mêle au fracas de ses cuivres et à l'éblouissement de ses milles feux, cet attrait mystérieux auquel aucun être humain ne saurait résister.

Parents, si vos loisirs ne vous permettent pas d'assister à l'une de leurs représentations, ne manquez pas d'envoyer vos enfants visiter la ménagerie, vous les ferez bénéficier d'une véritable leçon d'histoire naturelle.

Cette année, tout particulièrement, la ménagerie du cirque Amar a été renforcée et, pour la première fois en Afrique du Nord, enrichie de pingouins. Vous pourrez, également, admirer des pélicans, des phoques évoluant dans un bassin de 6.000 litres d'eau, spécialement aménagé pour leurs ébats. Des lions, des ours du Thibet, animal très rare, des ours blancs, des hyènes mouchetées, des hyènes barrées, des loups, des panthères, guépards, des zèbres, des chameaux, des lamas et un groupe de 10 tigres Royaux parmi lesquels figure « Bengali », auteur du drame sanglant, il y a deux ans à Tlemcen, où il a dévoré son garçon de cage.

En outre, une collection de singes de races et une cavalerie passant du poney de Shetland aux cheveux sibériens, hongrois, arabes, syriens, mulets espagnols et pour la première fois aussi en Afrique, un groupe de 6 gros ardennais pesant 850 kilos chacun, dressés comme de petits poneys.

Un troupeau d'éléphants parmi lesquels figure « AUUSTE », bébé-éléphant premier né en France, filleul de Maurice Chevalier et Joséphine Baker.

17/09/1938, p. 4 : UN NOUVEAU PENSIONNAIRE AU CIRQUE AMAR

Nous apprenons que le fameux Cirque Amar, bien connu et que nous avons eu le plaisir de voir à plusieurs reprises en Afrique du Nord, vient de faire l'acquisition d'un hippopotame ne pesant pas moins de 2.350 kilos, capturé, tout récemment, dans la jungle.

Cet animal est assuré pour la somme de 280.000 francs, c'est la première fois qu'un cirque possède un animal aussi rare et d'une aussi grande valeur.

Celui-ci, exigeant des grands soins, une voiture cage a été spécialement construite et aménagée avec un immense bassin dont l'eau doit être constamment tenue à la température de l'Afrique Equatoriale.

13/12/1938, p. 4 : Les gens du voyage, les vrais, en chair et en os. Une heure avec M. Ben Amar

Une magnifique voiture, d'un coloris sobre, mais d'un goût sûr, vient de se ranger aux abords de la Brasserie de l'Etoile. Un homme, d'allure très sport, en descend rapidement, une volumineuse serviette de cuir à la main. Je bondis sur lui, mon stylo en bataille, mon bloc largement ouvert. Midi. L'homme que je guette ainsi depuis une bonne heure aspire certainement à déjeuner en toute quiétude. Bigre. Mauvais moment pour interviewer mon personnage. Comment va-t-il m'accueillir ?

« Pardon... Monsieur Amar, sans doute ? ai-je risqué... » Ma victime se retourne... me lance un regard à stopper un lion, et sourit... Ouf ! La partie est gagnée... : « Je voudrais, Monsieur Amar... » Mais M. Amar est pressé ; Il a déjà repris sa marche en avant et il me jette : « Vous êtes journaliste ?... Tant pis pour vous... C'est-à-dire que je ne vous lâche pas... J'ai horreur de déjeuner seul. Alors suivez-moi... » Et bientôt notre conversation s'anime autour d'un excellent repas.

« Ainsi donc, Monsieur Amar, vous êtes tenu de surveiller votre publicité ? Je vous ai vu, tout à l'heure, diriger en personne les opérations, certes délicates, de votre équipe d'afficheurs... »

« En effet, cher Monsieur, car la publicité et l'organisation de nos tournées sont exclusivement de mon ressort, tandis que deux de mes frères demeurent au cirque pour en assurer la bonne marche. L'un s'occupe de la partie financière et l'autre de la partie « personnel et matériel ». C'est en quelque sorte un ministère avec ses différents portefeuilles. Le quatrième d'entre nous reste à Blois, où nous avons créé notre grand quartier général. En dehors de nos pavillons personnels, nous avons installé sur ces bords particulièrement riants de la Loire, nos multiples ateliers de réparations où s'affaire d'un bout de l'année à l'autre, tout un monde d'ouvriers spécialisés, tels que menuisiers, électriciens, voiliers, charpentiers, et qui sont chargés de maintenir en parfait état de marche les trois cirques volants que nous y entreposons et qui doivent être constamment prêts à prendre la route à notre premier appel.

« Nous y avons également aménagé de vastes écuries accédant directement aux manèges d'entraînement. Là, tous les matins et tous les après-midi, se poursuit le dressage des jeunes chevaux, tandis qu'un peu plus loin, dans notre zoo, des hommes affrontent et combattent, sans aucun témoin pour les encourager, les fauves que nous recevons à l'état sauvage... Ah !... je vous assure qu'il m'a été donné là d'assister à de rudes empoignades.

Tenez. Notre tigre fil de ferriste et notre ours motocycliste que nous allons précisément présenter à Alger. Eh bien, je vous assure qu'il a fallu à notre jeune frère et à ses aides une rude dose de patience et de courage pour obtenir ces résultats que vous serez à même d'apprécier. Mais ça n'a pas été sans coups de crocs ni coups de griffes. Puisse le public s'en rendre compte et songer aux péripéties dramatiques qui auront émaillé la préparation de ces deux numéros... »

Je risque alors une question : « Mais pourquoi entretenez-vous un tel stock d'animaux qui ne peuvent vous rapporter qu'à de lointaines échéances ? »

Mon interlocuteur, que ma question semble avoir amusé, me répond avec son inaltérable bonne grâce :

« Apprenez que non seulement nous devons pouvoir parer aux inconvénients de la mortalité (nos fauves et nos chevaux fatiguent passablement en voyageant et ne sont pas exempts de maladies ou d'accidents), mais encore devons-nous alimenter en numéros les plus divers certains de nos confrères qui circulent, soit en Angleterre, en Suisse, en France ou en Italie, sans tenir compte des autres nombreuses demandes de fauves que nous adressent les grandes firmes cinématographiques du monde entier. Tenez, le fameux film italien : « Scipion l'Africain » a été réalisé avec notre groupe de 16 éléphants et les prises de vues ont été dirigées par M. Mussolini en personne. Nous travaillons aussi avec certains de nos confrères d'outre-Rhin, à telle enseigne que Madame Barlay, directrice d'un cirque allemand, nous a demandé pour sa prochaine tournée, de lui réserver quelques-uns de nos numéros. »

J'imagine, alors, les frais que doit supporter une telle entreprise. Je lance un chiffre, que j'estime « in petto » astronomique.

M. Amar me répond dans un sourire :

« En multipliant ce chiffre par trois vous serez dans le vrai, car ces frais d'entretien auxquels vous faites allusion ne sont rien comparativement à ceux nécessités par nos transports par voie de fer ou de mer ; ceux qui résultent de la publicité (achat d'affiches faites spécialement pour nos besoins, timbrage de ces affiches). Les journaux. Les assurances contre tous les risques. La « casse » du matériel. Les artistes. Les musiciens. Le personnel (environ 250 personnes). Les taxes, les droits municipaux, les droits d'auteurs. A ceux-ci, il convient encore d'ajouter les frais de nourriture de nos chevaux (c'est par wagons entiers que nous arrive notre fourrage). Celle de nos fauves pour lesquels nous n'achetons que des viandes de toute première qualité et reconnues comme telles par le service de l'hygiène. Et cependant, ces frais ne peuvent pas être réduits. Et c'est pourquoi, avant de songer aux bénéfices possibles, un directeur de cirque avisé doit tout d'abord aligner froidement les chiffres

représentant les dépenses à assurer et être bien certain de pouvoir en effectuer ponctuellement les paiements, même si les rentrées s'avèrent désastreuses. Et pour avoir méconnu cette loi fondamentale, bon nombre de nos concurrents ont dû replier définitivement leurs tentes. Tenez : Cette tournée hivernale en Afrique du Nord. C'est plein de risques. D'autres cirques y sont venus avant nous tenter leur chance. Aucun n'y est revenu. Rien que les frais supplémentaires de voyage « France-Algérie et retour » sont de l'ordre de 500.000 francs. Concluez. Et puis, dans ce métier de « gens du Voyage », nous avons un grand ennemi : le Froid, qui, plus que la pluie, retient chez lui, au coin de son feu, le client frileux. Aussi, pour mettre le plus d'atouts possibles dans notre jeu, avons-nous étudié le moyen de vaincre ce facteur nuisible. Les meilleurs techniciens se sont intéressés à la question. De leurs études est née cette magnifique machine ultra-moderne dont nous allons nous servir à Alger pour la première fois. Munie d'un brûleur automatique et fonctionnant au mazout, elle propulse, dans tout l'établissement et ses dépendances, de l'air chaud à la cadence de 600.000 calories-heure... »

A l'énoncé de ce chiffre impressionnant, je me sens déjà transporté au cirque et j'en transpire d'avance. Mais M. Amar poursuit : « Grâce à notre système de chauffage à air chaud, le public est assuré de trouver dans notre établissement, le même confort que dans la meilleure des salles de spectacle sédentaires. Quant au programme que nous vous offrirons, il dépasse en magnificence tout ce que nous avons produit jusqu'à ce jour. D'autre part, notre collection d'animaux s'est enrichie d'un nouveau pensionnaire : un hippopotame vivant que nous avons cru prudent de faire assurer pour la coquette somme de 280.000 francs. Nous lui avons aménagé spécialement un « chariot-piscine ». Mais nos efforts ne s'arrêteront pas là. Nous attendons la livraison d'une autre pièce rare : une girafe. D'autres surprises suivront car nous nous devons de ne jamais décevoir notre public et, plus particulièrement, celui de l'Afrique du Nord qui nous est cher pour plusieurs raisons et dont la principale est que nous sommes issus d'une famille originaire de Sétif. C'est d'ailleurs là que mes frères et moi, avons fait notre « temps » aux tirailleurs. Nous faisons donc partie du bureau de recrutement indigène d'Alger. Je vous assure qu'au chacun de nos passages à Sétif, nous sommes reçus par la population indigène en véritables enfants du pays ! »

Voici une mise au point tout à fait opportune ! Ainsi, d'après ce que j'ai pu apprendre, ce serait par vos seuls moyens que vous auriez créé, de toutes pièces, cette entreprise formidable ?

« Exactement, et le qualificatif dont vous venez de vous servir n'est pas exagéré et je puis assurer, sans crainte de recevoir le moindre démenti, que nous possédons une des plus

puissantes organisations d'Europe, et, à coup sûr, la plus importante de France. Tout ceci ne s'est pas fait en un jour, bien entendu. Mais, contrairement au dicton, c'est en roulant que les « gens du voyage » amassent mousse... »

Et vous voyagez depuis longtemps ?

« Nous ? Mais... depuis toujours, je crois... Mais, excusez-moi, voici mon chef afficheur qui vient de me rappeler à l'ordre. Ah ! A propos, j'ai cru comprendre que les Algérois sont étonnés que nous ayons décidé de ne rester qu'une dizaine de jours parmi eux. Certes, ceci est contraire à notre désir. Mais nous avons promis à tant de villes d'Algérie et de Tunisie d'aller les visiter cette saison, que nous sommes obligés de brûler les étapes. Et puis, Nice nous attend pour le Carnaval... Notez donc que notre représentation d'ouverture est fixée au jeudi 22 décembre, en matinée, à 15 heures, que je compte absolument sur votre présence et celle de vos confrères à cette représentation de gala, que nous clôturerons irrévocablement le cycle de nos représentations à Alger le dimanche 1^{er} janvier, en soirée, sans perspective de prolongation... »

Sur ces dernières paroles, Monsieur Amar regagna sa voiture. Et je m'en fus, brochant dans mon imagination la belle histoire que l'on devrait écrire sur les « gens du voyage... »

S. TEILLET.

LE FIGARO

24/06/1921, en une : Au jour le jour. Trois clowns

Ce n'est point moi. C'est une maman, une très humble maman, une veuve qui raconte ceci :

Elle mourait de voir sa fillette agoniser dans sa triste chambrette de la rue Francœur, là-bas, tous là-bas, derrière la butte Montmartre.

L'enfant, dans son mal, dans son délire, avait une obsession. Elle conservait le souvenir joyeux, exquis et prenant de trois clowns — les plus fameux d'ailleurs — qu'un soir de liesse, elle avait été admirer et applaudir dans un cirque de Paris : les Fratellini.

Dans sa fièvre, elle les appelait, joignait les mains, les suppliaient pour qu'ils vinsent.

La mort seule venait, âpre et lente.

Comment les Fratellini seraient-ils venus ?

Le docteur disait : « Il n'est plus de remède... seul un miracle peut sauver l'enfant...
Donnez-lui ce qu'elle demande... »

Ce qu'elle demande !!!

Et un soir de ces jours derniers, la maman s'en fut, comme on va se noyer, les joues creuses et les yeux ardents, à la sortie du cirque. Elle demanda à parler aux Fratellini.

Que sut dire cette mère sans argent et sans autre éloquence que les mots sortis de son cœur pitoyable !...

Les clowns Fratellini ont, à eux trois, quatorze enfants. C'est dire la provision de cœur qui est jointe à leur provision de talent.

Le marché fut vite conclu. Le cachet fut vite débattu.

— Demain, madame, à 2 heures, nous serons tous les trois au chevet de votre petite malade. Nous la ferons rire et nous la guérirons. Nous serons payés largement par son sourire... Et si elle guérit, c'est nous qui vous devons de l'argent !

Et le lendemain, à l'heure dite, on vit descendre d'un taxi, dans la modeste maison de la rue Francœur, trois diables vêtus de leurs plus invraisemblables défroques avec tout l'arsenal de leurs accessoires hétéroclites.

Et devant le lit de l'enfant, ce fut la plus folle, la plus inénarrable, la plus tourbillonnante fantaisie. La petite malade, les yeux extasiés, applaudissait, riait, vivait...

La maman pleurait de tristesse et de joie...

Et le soir, à cinq heures, heureux et fatigués, les trois clowns partaient comme ils étaient venus, mais avec la conscience d'avoir rempli un devoir et d'avoir été utiles.

La petite malade va mieux.

Elle guérira.

Et les trois clowns ne se rendent même pas compte qu'ils sont mieux que des grands artistes, puisqu'ils sont des braves gens.

René Dubreuil.

03/07/1921, en une : Au jour le jour. Jeux du cirque.

Tandis que sur la piste du cirque Molier, les gentlemen en habits rouges essayent de faire place à un pur sang qui s'ébroue, qui danse, et que se bat avec la main, puis s'élance dans le cercle de plastrons blancs et de femmes décolletés, on ne peut plus ne pas songer, avec tendresse, aux cirques de son enfance...

Quel joli plaisir c'était, combien supérieur au théâtre libertin, combien plein de santé morale ! Quelle joie naïve dans les gifles des clowns, dans la voie suraiguë des petits Augustes, quelle force physique émane des muscles cachés sous les maillots de satin, quel noble spectacle qu'un bel écuyer !

On avait dit, pendant la guerre, que M. Molier ne reprendrait pas le cours de ses séances. Il faut le remercier d'avoir maintenu la tradition vieille de quarante et un ans, sans laquelle quelque chose eût manqué au Paris des Parisiens.

Car il n'y a plus guère de cirques professionnels en France ; chose étrange, il ne nous reste que ce cirque d'amateurs, le seul brillant, le seul complet, le meilleur...

Quarante et un ans ! De 1880 à 1900, ce fut la belle époque du cirque ; ce fut le temps de l'Hippodrome, la fin de la dynastie Franconi, le Cirque d'Été où Mme l'A... présentait des lapins blancs, sous l'œil sarcastique de Jean Lorrain...

Que tout cela est loin ! Aussi loin que les femmes-ombrelles et les chapeaux plats des lithographies de Toulouse-Lautrec... « Adieu mon enfance ! » chantait le poète du Beau Voyage. C'est exactement cette atmosphère que l'on retrouvait hier soir, dans la brutalité voulue de l'orchestre, des acrobates, du galop des chevaux, dans la lumière crue des lampes, dans l'âcre et forte odeur des écuries et de la piste.

Nous n'avons plus qu'un cirque, et il ne joue pas assez souvent. Grâce soient rendues à M. Molier, qui maintient à ce spectacle son cercle d'habits noirs et de toilettes décolletées, son obligatoire, ironique et charmante élégance d'autrefois...

Car les cirques ordinaires ne reçoivent plus que des bonnes d'enfants, et leurs cousins en bottines jaunes...

Deux jeunes fous m'ont raconté que, n'ayant pas trouvé de places, l'autre soir, dans un théâtre, ils avaient été finir la soirée au cirque ; elle était décolletée, et fort jolie ; il était en habit. Leur arrivée, au milieu des vestons de flanelle, provoqua un petit scandale. On les prit pour un président de République étrangère et sa fiancée...

Ils étaient dépaysés et mélancoliques. Triste jeunesse que celle pour qui l'obscur cinéma remplace l'arène brillante !...

Quand j'aurai quatre enfants, je demanderai quatre abonnements (à mi-place) à M. Molier. Ils ne verront pas de romans-cinéma. Ils verront le clown amoureux suivre l'écuyère, ils verront le cheval donner un terrible coup de pied au clown. Et le public rire.

Et cela leur donnera une image assez précise de la vie.

Hervé Lauwick.

03/10/1924, p. 5 : Une étude américaine sur les clowns

Sous ce titre pittoresque : *Slapstick and Dumbbell* (Batte et Haltère), deux auteurs américains, MM. Hiler Harzberg et Arthur Moss, viennent de publier un curieux et érudit livre-album sur les clowns et la clownerie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Cet ouvrage est un plaidoyer en faveur du cirque à l'européenne opposé au cirque à la Barnum, ou du moins en faveur de leur coexistence nécessaire. Les auteurs veulent rénover le cirque américain par un établissement exigü à piste unique.

Des illustrations, aussi remarquables que variées, représentent les baladins du moyen âge, Grimaldi, le ballet russe *Chout* (le bouffon) de Lorionow ; la fameuse scène de l'araignée entre Footit et Chocolat, les Fratellini, etc. Un frontispice de M. Hiler Harzberg interprète avec une belle originalité une parade de cirque forain en France.

11/01/1925, en une : Les vaches de cirque ne sont pas indésirables

On peut, dans un cirque, dans un music-hall, dans une baraque foraine, montrer des chevaux, des ours, des phoques, des kangourous, des chiens et beaucoup d'autres animaux plus ou moins savants, sans avoir de compte à rendre à personne. Les chevaux font du pas espagnol, les ours dansent, les phoques jonglent, les kangourous boxent, les chiens, Dieu me pardonne ! cabotent. La police ne s'en émeut pas. Mais qu'on ne vienne pas lui parler de mettre en scène des bovidés. Du moment qu'une bête à cornes est au milieu d'une piste, cette piste devient une arène, une arène qui est bien près de s'appeler une plaza. Les clowns ne sont plus des clowns, mais des matadors, les écuyers ne sont plus des écuyers, mais des picadors. Et la vache, la pauvre vache qui, au milieu de la piste, regarde de ses gros yeux ronds toutes ces choses qu'elle ne comprend pas, et tous ces gens qu'elle ne connaît pas, la vache devient, si l'on ose dire, un taureau. Quel que soit le rôle qu'on lui fasse jouer, quels que soient les exercices auxquels la présence de cette brave bête sert de prétexte, la police, tout de suite, pense qu'on va l'accuser d'avoir autorisé des courses de taureaux. Et la police a très peur de la Société Protectrice des animaux.

On l'a bien vu hier après-midi au Nouveau-Cirque. Le préfet n'a pas donné de sa personne. Mais tout son état-major, M. Guichard, M. Lacambre, M. Liard, sont venus assister, rue Saint-Honoré, à la répétition d'un spectacle qu'il était justement question d'interdire, parce qu'on craignait qu'il ressemblât à une corrida de muerte. Mais après avoir constaté, *de visu*, que le numéro n'avait rien d'espagnol, que ni les vaches ni les hommes ne couraient de danger en piste, les hauts fonctionnaires sont partis rassérénés, ont rédigé un rapport favorable, et le préfet a, en conséquence, signé l'arrêté qui autorise les vaches landaises à faire leurs débuts à Paris. — D.

14/12/1926, en une :

Un épisode de la jungle.

Cette fois, la jungle était transportée à Francfort . D'un cirque s'était échappé un rhinocéros, le plus dangereux de tous les animaux. Le directeur du cirque eut l'idée de le faire entourer par les vingt-deux éléphants qu'il possède, mais tous ces pachydermes réunis ne purent réduire à merci l'enragé rhinocéros, qui faisait le plus dangereux usage de sa corne.

A la longue, ce fut l'homme qui fut vainqueur. Un gardien réussit à prendre la bête au lasso. Il sauva ainsi la vie à quelques éléphants.

13/05/1927, p. 6 : L'Homme-Projectile au Cirque d'Hiver.

Le Cirque d'Hiver présentera vendredi prochain à la presse et au public parisien une attraction inédite en France et audacieuse : *l'Homme-Projectile*.

Dans l'entrée de piste, on amène un énorme obusier qu'on garnit d'une forte charge de poudre. Vêtu d'une combinaison d'aviateur et casqué de cuir, un homme prend place dans l'âme du canon. Le coup part... l'homme s'envole, rigide, dans la coupole du cirque, jusqu'à une hauteur de 25 mètres, puis retombe dans un filet tendu au niveau de la piste, après avoir parcouru une trajectoire de 35 mètres...

L'inventeur et le protagoniste de cette émouvante attraction est un Italien, M. Hugo Zacchini.

20/11/1930, p. 2 : Mon curé chez les acrobates.

Un fameux cirque allemand de Rottenburg vient d'augmenter sa troupe d'un personnage assez inattendu en ces lieux : un aumônier. L'évêque de Rottenburg sollicité par le directeur du cirque a désigné, en effet, un ecclésiastique qui résidera de façon permanente au milieu des artistes et les suivra dans leurs déplacements. L'aumônier des clowns et des écuyères sera logé dans une roulotte spéciale dont une partie sera aménagée en chapelle.

On ajoute qu'il aura fort à faire pour exercer son ministère, le cirque en question employant 900 personnes, dont plus de la moitié sont catholiques.

12/01/1931, p. 5 : CHRONIQUE DES THÉÂTRES DE PARIS – *Les Dompteurs, ou la Ménagerie des origines à nos jours*, par Henry Thétard. (LIBRAIRIE GALLIMARD. « Les documents Bleus »).

Je m'adresse aux amateurs de cirque, de ménagerie. J'ai souvent parlé ici des beaux numéros de dressage de fauves que nous offre souvent le spectacle de la piste. Je n'ai pas oublié, au Cirque d'Hiver, M. Dalgara et ses lionnes (il y eut depuis d'autres exhibitions de fauves, mais je ne les vis pas), ni à Bostock, ces tigres, ces lions, ces ours, bien léchés et bien tenus, à la fois séduisants et redoutables, terribles ou comiques. Mais, en ces jours d'hiver, on a moins envie de courir vers les spectacles. Certes, à Médrano, s'il n'y a pas de ménagerie en ce moment, après Barbette aux ailes invisibles, il y a Grock qui jadis y débuta et qui y revient inimitable, loufoque, saugrenu et musicalement facétieux. Au Cirque d'Hiver, à l'Empire, des vedettes d'Amérique ornent l'affiche de noms énormes et new-yorkais, et toutes ces tentations sont affriolantes, certes, mais il y a le froid, les rhumes, la triste saison. Eh ! bien, pour tous ceux-là qui restent tristement au coin de leur radiateur ou de leur calorifère, ou même encore de leur poète ou de leur feu, ce feu théâtral et dansant qui offre au vrai sage un des plus ardents et séduisants ballets, pour ceux-là, néanmoins amateurs des plaisirs auxquels ils renoncent, il y a la lecture de ce livre étonnant intitulé *Les Dompteurs*. Son auteur, Henry Thétard, qui est un parfait lettré et qui écrit fort bien avec un don de récit et d'évocation à la fois rude et souple, a été lui-même un « animalier » et a vécu la vie foraine. Son livre, nous affirme-t-il, est le premier ouvrage écrit directement par quelqu'un ayant pratiqué l'art du belluaire. « Les Mémoires de Bidel sont l'œuvre de son secrétaire M. Bazire, qui fut un journaliste de talent. Ceux de Martin furent écrits par M. P.-A. Pichot. Les souvenirs de Bostock ont été rédigés par miss Ellen Velvin. Ceux de Faïmali, qui n'ont pas été traduits en français, par un auteur italien. Ceux, très fantaisistes,

d'Edmond Pezon, sont dus à la collaboration de Delphi Fabrice et d'Oscar Métenier. » M. Thétard cite encore les ouvrages qui ont servi à sa documentation, étude du *Journal des Voyages*, monographie de d'Amezeuil, souvenirs de Forbes, contemporain des premiers dompteurs anglais et, parmi les modernes, les ouvrages du docteur Loisel, de Conklin, de Hagenbeck, toutes sources dont il a pu contrôler l'exactitude au point de vue des mœurs du fauve et des possibilités du dompteur, par ses expériences personnelles.

Ce n'est qu'à la fin de son ouvrage si pittoresque, si curieux et en même temps sauvagement amusant comme le plus étrange des romans sentimentaux — l'attraction de l'homme pour la bête et de la bête pour l'homme peut-elle pourtant s'appeler sentiment ? — ce n'est que vers les derniers chapitres que M. Thétard nous raconte, avec une vérité attendrie, comment, tout enfant, il lui prit le désir irrésistible d'être aimé par un lion. Il se nommait Néron. Et c'était à Tours, pendant la foire de mai 1893. Le petit garçon avait obtenu d'aller voir la ménagerie. Et après la représentation, il s'intéressa si passionnément à la contemplation des cages et surtout de celle où une lionne nourrissait ses petits, que le dompteur amusé souleva la grille, prit un des lionceaux et le mit dans les bras de l'enfant ravi. C'était Néron. Il lécha les mains du petit d'homme qui revint souvent le voir à la ménagerie et eut le temps de le voir grandir et courir. Trois ans plus tard, à Lyon, au hasard d'une promenade, cet enfant entend les rugissements d'une ménagerie. Il y court, c'était celle de Tours, et, sur l'affiche de toile, Néron en grosses lettres faisait vedette. Un garçon de piste laisse passer l'enfant qui veut faire une visite à Néron. Il court à la cage. Néron était devenu, superbe, grand, magnifique. Le lion et l'enfant se reconnaissent.

L'enfant plaint le jeune lion usant ses forces en captivité, et néanmoins il se jure de devenir dompteur. « Je n'ai malheureusement — nous dit-il — tenu qu'à moitié mon serment d'enfant. » Il le plaint d'être captif, et cependant il veut dompter d'autres fauves en cage. Là est, il me semble, l'étrange contradiction d'un métier qui demande certainement une sorte de sauvage amour pour ces animaux ; et, comme tout amour, il tourmente ceux qui en sont l'objet. certaines institutions sociales réglant les rapports des hommes et des femmes entre eux, font assez bien penser aux sentiments de passion qui règlent l'emprisonnement et le dressages des pauvres redoutables fauves chéris de leur maître... et qui parfois les aiment ou les redoutent, mais peuvent toujours finir par les [dévorer], oubliant qu'ils les ont aimés. Là est l'héroïsme, de l'art du belluaire. Les élèves les plus accomplis peuvent toujours retomber, en certaines circonstances imprévues et tragiques, dans cet animal oubli de l'amitié humaine dont ils avaient semblé pendant de longues années faire cas. Un retour terrible de férocité est toujours possible, imprévisible et inévitable, et c'est pourquoi tant de dompteurs et de dompteuses périssent parfois dévorés par leurs fauves, ou des suites de leurs horribles blessures, ou même de leur émotion trop brusque et trop vive. Ceux qui se retirent à temps des cages et du métier, et qui meurent bourgeoisement de vieillesse ou de maladie, sont assez rares et ont toujours quelques blessures et cicatrices en souvenirs. Il faut être d'une bravoure et d'une insouciance très particulière pour avoir envie d'être dompteur. Mais il doit y avoir là quelque chose d'attirant, de presque magique, surtout d'ancestral. La belle dompteuse doit murmurer, entre deux cinglements de fouet gracieux à ses préférés rayés ou rugissants : « T'en souviens-tu ? Jadis, au Paradis terrestre, nous étions amis. J'étais Eve aux mains désarmées, au corps faible et nu. Tu te roulais à mes pieds, tu me suivais sous les feuillages et tu léchais mes mains encore innocentes... » Ces rappels d'accord lointain entre les animaux et les humains, Colette en a parlé parfois avec un sens bien profond du mystère qu'il reste à combler depuis toujours. Un chapitre du livre de M. Thétard est consacré aux dompteuses et reines de lions. On y lit l'histoire de Mme Leprince, si belle et si aimée de ses bêtes, et en particulier de son loup Miro. On y voit passer les noms de Mlle Borelli, de miss Helen Chapman, la première dompteuse anglaise, surnommée

« Queen of lions », de miss Polly Hilton, d'Helen Bright qui fut étranglée par son lion dans la cage, de Mme Labarrère, de l'Allemande Cora Steiner, de miss Sénide, de Claire Heliot, de Tilly Bébé... Mais l'histoire de Mme Leprince est la plus belle en sa simplicité.

Et, en dehors d'elle, les célébrités de la ménagerie furent des hommes, et, il faut bien le dire, des hommes bien étonnants d'audace, de goût de l'aventure, du risque, et des artistes aimant leur métier jusqu'à la mort. C'est une vocation d'une rare puissance, nous affirme M. Thétard, et qui remonte à la plus haute antiquité où elle s'alliait avec un caractère sacerdotal. Dans l'Egypte et l'Inde primitives, avant que les divinités animales fussent devenues images et symboles, l'animal vrai était dieu, la zoolâtrie était réelle. L'animal-dieu exigeait un montreur prêtre. « Les gymnosophistes indiens — secte particulière de la grande tribu des Zimgaras — introduisirent le culte des animaux en Egypte... y fondèrent des temples où l'on adorait le lion, le loup, le chat, le cynocéphale et l'épervier. Les prêtres dompteurs étaient chargés par les rois d'appivoiser et dresser pour la guerre et la chasse les fauves les plus féroces... » D'autres Zimgaras allèrent en Assyrie, Chaldée, Grèce, partout se fondèrent des ménageries sacrées ; les guerres d'Asie apportèrent à la Grèce le culte de Dionysos et ses processions bestiales. Enfin, on sait le rôle énorme joué à Rome par les cirques. Mais lisez tout cela, si curieux, dans le livre des *Dompteurs*. Vous y apprendrez toutes sortes de termes du métier, de détails curieux, minutieux, secrets. Et surtout vous y dévorerez — le lecteur d'un tel livre ne peut que le dévorer — les vies romanesques, presque incroyables à force d'être vraies, et que j'amoindrirais en les résumant, des dompteurs les plus justement illustres. Vous connaîtrez le fameux Martin, de Marseille, né en 1793. Martin, qui se fit dompteur par amour ; qui, après maintes fameuses péripéties, triompha à Paris en 1829, avec sa ménagerie. Balzac eut pour lui une immense admiration, et de cette admiration naquit une nouvelle qui est un des plus beaux chefs-d'œuvre de Balzac : *Une Passion dans le Désert*. Martin organisa des féeries où ses fauves jouaient leurs rôles : *Les Lions de Mysore* eurent un succès mondial. Vous lirez l'histoire de Van Amburg qui, après avoir voyagé dans l'Europe et l'Amérique avec ses fauves illustres, revint à Boston où il avait fait ses débuts dans les cages, pour y être à demi dévoré par sa tigresse Edith et mourir de ses blessures. Wombwell et Carter vous plairont comme ils avaient plu à la reine Victoria, jeune mariée. Vous vous intéresserez tour à tour à Huguet de Massilia, à Charles, à Crockett, à Hermann, à Batty célébré par Théophile Gautier, à Lucas, d'une superbe et folle imprudence, qui lui aussi, saccagé par ses élèves, mourut des suites de ses blessures à l'âge de trente-deux ans. N'oublions certes par Faïmali et Bidel. Enfin, un des plus passionnants chapitres est celui consacré à la dynastie des Pezon. Quels hommes ! quelles femmes ! quelles gens ! et que Hugo les aurait aimés ! S'il les avait connus, il aurait écrit un roman, *La Ménagerie*, où les montres de Notre-Dame de Paris auraient été dressés par les truands, qui aurait transformé Esmeralda et sa chèvre en dompteuse et en tigresse et où le capitaine Phœbus, rutilant et imprudent, aurait été dépecé par un lion « superbe et généreux », ressemblant à Hugo lui-même.

Gérard d'Houville.

19/12/1931, p. 4 : La révolte d'un tigre qui voyageait en avion

Les tigres n'aiment pas le progrès.

L'un d'eux, le jeune Shango, qui se trouvait en Belgique, devant figurer dans un cirque de Londres, le dompteur Mathies crut bon de lui faire prendre l'avion d'Ostende à Croydon.

Mais cela ne fit pas l'affaire du fauve, dont c'était le premier voyage aérien.

L'appareil survolait la Manche. Le moteur ronflait. Très inquiet, l'animal se mit à gronder, et bientôt à jouer des griffes et des crocs pour sortir de sa cage de bois.

Le dompteur entra dans cette étroite prison pour tenir compagnie au jeune fauve. Mais l'animal profita de l'occasion pour se sauver d'un bond par la porte entrebâillée.

Sans perdre son sang-froid, Mathies rejoignit le tigre, engagea une lutte avec lui, l'empêchant de gagner l'avant de la cabine où s'étaient blottis plusieurs voyageurs terrorisés. Puis, se dégageant soudain, il se précipita dans la cage, où le tigre le suivit. Un courageux et complaisant passager ferma la porte.

Mathies, dont les vêtements étaient déchirés, avait en outre été griffé à la main. Il réussit néanmoins à maîtriser la bête et termina le voyage dans la cage, en sa compagnie.

Le pilote et le mécanicien de l'appareil, attentifs à leur minutieux travail, ne s'étaient aperçus de rien. À leur arrivée, on leur apprit le danger qu'ils avaient couru.

02/01/1933, p. 5 : CHRONIQUE DES THEATRES DE PARIS. Spectacle du CIRQUE MEDRANO : « Le Cirque sous l'eau. »

« Le cirque, disait une petite fille de mes amies, le cirque, c'est plein de parents ! » Elle entendait par là désigner, parmi les spectateurs non seulement les accompagnateurs familiaux des petits garçons et des petites filles, mais les « grandes personnes » qui aiment le cirque et viennent s'y divertir et s'y délasser. Le cirque Médrano est un des mes plus lointains souvenirs ; un très vieil ami des mes parents en était l'assidu admirateur et le spectateur fasciné. Ce fut lui qui nous y conduisit, ces parages semblant alors fort lointains aux habitants du quartier de l'Etoile. Chaque fois que je vais à Médrano me régaler de leurs si intéressants spectacles, je pense à ce vieux monsieur. Son ombre aimable et fantaisiste est peut-être satisfaite. C'est bien mon tour de l'inviter.

Il aurait été fort content, l'autre soir, du spectacle bien vivant, et plein par moments du meilleur humour clownesque qui nous fut offert. Il y a, à Médrano toute une troupe d'« Augustes » excellents. Leurs entrées, bousculées et pompeuses, leurs gambades comiques, leurs oripeaux de couleurs heurtées, leur chic dépenaillé, font notre joie et celle des gosses qui reconnaissent en eux, considérablement agrandis, ces jouets que l'on préfère à tous les autres parce qu'on les a disloqués, peinturlurés et habillés de chiffons selon la fantaisie fantasque de l'enfance. Hirsutes et barbouillés, vêtus de choses étranges, trop courtes ou trop longues, étriquées ou trop larges, avec trous, taches, chapeaux défoncés, chaussures dépareillées, maquillages trop rouges ou trop blancs, ces pantins humains rejoignent les joujoux, ceux-là qui tirent tous leurs charmes, non de la nouveauté, non de l'éclat frais, mais d'une habitude bizarre qui les a utilisés selon les brusqueries et les sautes d'humeur, tour à tour abîmés et rafistolés et chéris pour toutes leurs mésaventures, chutes, désastres, têtes cassées ou ventres déchirés. Ainsi sont les clowns, allégories des petites catastrophes quotidiennes qui, stylisées et présentées par eux avec un bon sens caricatural, nous font rire, nous divertissent et nous vengent de nos menues malchances.

Donc, les clowns de Médrano, les « Augustes » nombreux : Tony et Sacha Bastien, Pinocchio, Trujillo, Darling, Ocardos, Madrigali, Détry, Peidalu, nous font rire tout au long de la soirée dans les intermèdes des numéros et se réunissent dans la grande attraction : *Le Cirque sous l'eau*, pour jouer d'abord une farce pleine d'ironie sur les acteurs de cinéma — il y a une scène à propos d'une planche et d'une échelle dont l'auteur de *Voulez-vous jouer avec moi*, Marcel Achard, doit faire ses délices. Puis, tout ce monde tombe à l'eau et, s'y joignent, selon l'usage, une

jeune première, et des naïades, et des girls qui dansent, élaboussent ou nagent ; des invitées en robe de couleurs vives et élégantes tombent aussi à l'eau à la grande joie de tous, et c'est une série d'acrobaties mouillées, de farces humides et de jeux de piscines, dont le public est ravi, dont les enfants sont enchantés. On les entend rire, acclamer ; le son de ces petites voix est si particulier, d'une gaieté si aiguë et si irrésistible que l'on irait dans les cirques, théâtres, etc., etc., enfin, là où les enfants rient, uniquement pour les entendre. Ces cris heureux montent jusqu'au faite avec une si agile allégresse que — puisque l'on est au cirque — on peut croire qu'ils vont devenir des corps ailés, de magiques et minuscules personnages peuplant de cabrioles hilares ce ciel du cirque fait de grandes lueurs et d'une bleuâtre brume propice aux suggestions.

Dans la pantomime aquatique, M. Rhum, en « jeune-homme-qui-veut-faire-du-cinéma », M. Rhum, perruqué de rouge, la jambe torte [*sic.*], le dos ricaneur, la maladresse démoniaque et l'ingénuité redoutable, M. Rhum, en habits trop étroits et trop courts, particulièrement déchirés et saugrenus, M. Rhum fait preuve d'un talent irrésistible. Aprement candide, bête avec génie, il anime tout d'un sens de farce et d'ironique folie tout à fait joyeux. Dans le sketch-type du concours des entrées de clowns, il interprète avec son camarade Bugny une petite scène de la plus remarquable fantaisie. Bugny est le clown élégant, aux costumes de couleurs, au visage plâtré ; il a, lui aussi, beaucoup de talent. Il représente la prétention, l'élégance, l'esprit. Rhum est là pour lui démontrer l'inanité de ses bons mots, la platitude de ses plaisanteries et l'incertitude de ses élégances. Un miroir est envoyé à Bugny pour qu'il étudie devant la glace les effets d'un rôle de don Juan. Le miroir est brisé et sans doute par M. Rhum qui l'a déballé sans soin. M. Loyal donne une bonne idée à Rhum. Il faut dresser là, le cadre vide de cette « psyché », Bugny est allé dans sa loge boire du champagne et se mettre en habit. Il reviendra pochard et ne s'apercevra pas que le cadre est vide si Rhum, en face de Bugny, imitant tous ses gestes et toutes ses grimaces, tient habilement le rôle du reflet. De là, une série de farces, d'inventions, de saugrenuités de la plus haute folie et de la plus comique sagesse. Songez que Bugny et Rhum sont aussi différents que possible et que leurs différences sont accusées par le costume, la couleur, la peinture des visages, etc., etc. C'est admirable et dépasse beaucoup, par la force et l'invention de la drôlerie, le sketch du cirque habituel. Aussi, quel succès !

Nous avons vu des athlètes et des acrobates fantaisistes, les Pomi, les deux Pauley. Une séance appréciée fut celle de ce couple bizarre, l'homme soûl, muet, affalé comme sac de son, traité comme tel par son gros et costaud « frangin », qui l'emporte sur l'épaule, le jette à terre, l'assied, le relève, le maltraite de cent façons toujours burlesques... jusqu'au moment où ce docile et muet bonhomme se réveille, se fâche et emporte à son tour, sur son épaule, le costaud stupéfait d'être enlevé comme un fétu.

La cavalerie de M. Glasner nous a donné ce spectacle, toujours si gracieux et si apprécié, de beaux chevaux bien parés, bien dressés, appariés de nuances et se livrant à des courses élégantes, de belles courbettes, des jeux savants et jolis. A côté des chevaux de taille habituelle qui, noirs, pommelés, bais, etc., etc., sont tous de formes pures et sveltes, une équipe de minuscules poneys noirs et trapus vint faire la course en sens inverse. Ce fut des plus [amusants] et fort bien réglé. Un de ces petits poneys noirs, orné d'un plumet et d'un bouquet jaunes, était pétulant et indiscipliné (peut-être exprès !). Il fit, par ses comiques inadvertances, la joie de la salle. Qui sait si une des petites filles spectatrices, enchantée par les désobéissances du petit poney noir, n'écrira pas plus tard son histoire et sera l'émule de l'auteur des *Mémoires d'un âne* ? (A ce propos, leur auteur, la fameuse comtesse de Ségur, vient d'être « racontée » à son tour par M. Jacques Chenevière dans un livre biographique des plus amusants et des mieux renseignés.) Histoire du petit poney noir, acteur... Pourquoi pas ?

Des chiens savants nous amusèrent par leurs petites blagues. Depuis que nous avons lu dans le récent quatrième volume du grand et si curieux ouvrage de M. Jules Romains (*Les hommes de bonne volonté*) l'étonnante, la merveilleuse promenade du chien Macaire, nous connaissons, nous semble-t-il, un peu moins mal les « affaires de chiens ». Les chiens savants nous étonnent moins. Ceux-là étaient drôles. Ils ont fait les tours habituels. Ils ont eu beaucoup de sucre. « Ah ! soupirait une petite voisine, on ne m'en donne pas autant quand j'ai bien fait mes devoirs et appris mes leçons ! Je demanderai à mon professeur de me traiter comme un chien. »

La grande attraction de la représentation est la troupe des gymnastes au trapèze volant. Les Zenganno, aux maillots blancs, se lancent dans l'air électriquement bleu, avec une agilité d'anges aux ailes invisibles. On le voit, de trapèze à trapèze, s'élancer à la rencontre les uns des autres, échanger en se jouant les barres volantes, exécuter les plus dangereux tours, les loopings les plus intrépides. Puis, tout s'éteint, ou presque tout ; et, dans l'obscurité et le silence d'un public haletant et respectueux, passent et planent, très haut, très haut, ces formes blanches, ces corps voyageurs qui semblent en cette nuit des rayons étranges. Le déclic des trapèzes, libérés ou repris, en ces échanges aériens et effrayants, quelques brefs appels indicateurs traversent ces ténèbres et nous rappellent que ce rêve est réel, que ces êtres qui planent là-haut sont des hommes et une femme, se jouant, par leur science, des lois du danger. La lumière avec les cuivres, éclate. Le cirque redevient sonore et clair, et, sur les parois de la voûte, on voit de nouveau suspendues les belles ombres de ces corps audacieux, dont les élans évoquent ceux que les grands peintres de jadis aimaient à donner à leurs saints, ou à leurs martyrs, ou à leurs figures mythologiques. Les Zenganno sont de bien beaux artistes.

Tout cela se passe avant la folie nautique ; c'est le « Cirque sous l'eau » qui termine le spectacle, et on part au bruit des cascades lumineuses qui, dégringolant sous la loge des musiciens, semble être la musique des cuivres devenue fleuve. Cela m'a fait très bien comprendre l'expression des « flots d'harmonie ».

Enfin, si vous vous intéressez aux choses et gens de cirque, lisez *Medrano Magazine*, où il y a renseignements, des portraits, des photographies, le tout très instructif et très amusant.

Gérard d'Houville.

L'HUMANITÉ

15/03/1936, p. 8 : CLOWNS SATIRIQUES ET CLOWNS POLITIQUES

Dans un rôle d'orateur romain qu'il remplissait de propos cocasses, pendant la grosse farce que fut *Rhuma à Rome*, le clown Porto tenait un discours aux soldat[s] envoyés sur le front :

— Soldats, disait-il, vous allez partir. Soyez braves. C'est pour la patrie. C'est pour l'empereur. Pour l'impératrice. Pour tout ce que vous voudrez. Mais moi, je ne pars pas.

Sous sa forme anodine, raccourci saisissant d'une vérité on peut dire actuelle, cette déclaration mettait en joie le public populaire. Débarrassé de littérature, le discours prenait figure de caricature. Il suffit en effet de quelques indications pour que le spectateur remplisse les vides et donne au jeu une profondeur inattendue. Il suffit d'une contradiction entre l'exposé et les attendus d'une part et conclusion d'autre part pour rompre l'équilibre et passer du drame au comique. Mais les clowns et les amuseurs populaires se servent rarement de l'humour et de la satire. S'ils entremêlaient leurs sketches de réflexions « rosses » au sens où l'on a au cabaret la chanson rosse, ils toucheraient davantage. Le clown n'est pas là seulement pour amuser. Il est surtout fait pour plaire. Et puisque devenu « parleur » il a fait une brèche dans l'élément physique et purement visuel du spectacle, il pourrait se racheter du péché de puérité dont on l'accable par des dialogues et des réflexions plus en rapport avec les préoccupations intellectuelles et sociales des spectateurs.

Quelques-uns se servent de cette forme de discours et y réussissent. Un excentrique bien connu, le cycliste acrobate Nello présente son travail avec le souci de tenir les spectateurs en haleine par des réparties marquées au coin du bon sens. Il réussit à dérider le public crispé un peu par des exercices difficiles et qui perdraient de leur intérêt par une facture monotone.

— Regardez, dit-il en relevant une mèche de cheveux rebelles. J'ai un bon front. J'ai *évidemment* le front populaire.

Il y a dans le évidemment une prise de contact directe qui le rend sympathique à la majorité des populaires.

Et les rires redoublent quand parlant d'un livre quelconque, d'un recueil de recettes de cuisine ou d'un horaire de chemin de fer, qu'il compulse en pédalant, Nella ajoute :

— Mon livre de chevet. Parfaitement. Avec *l'Ami du Peuple* !

Exemple rare au cirque où l'amateur accueille mieux l'artiste physiquement doué que le truquer bavard. Mais le cirque n'a pas que des connaisseurs. Une partie du public s'y rend pour y trouver une exaltation capable de le décharger par le rire d'aspirations refoulées, d'une réserve d'énergie inemployée. Trouver la corde sensible et le moyen de la faire vibrer sans trop appuyer voilà la difficulté. Les clowns et les excentriques de music-hall y parviennent à force de tâtonnements et leur réussite n'est qu'une longue patience. Quand ils devront jouer avec l'esprit, avec les idées, les courants intellectuels du moment, toutes choses fugitives, il ne s'agira pour eux rien moins que de discerner entre la caricature et la charge, entre l'ironie et le persiflage, entre la raillerie et la satire, entre le momentané et l'éternel. Seuls les clowns qui apportent un élément spirituel au spectacle le pourraient. Mais le pourront-ils ?

Celui qui parmi eux laissa dans cette direction le souvenir d'une tâche ingrate et difficile fut Vladimir Leonitovitch Durov, un clown russe. Il fut surnommé le *clown politique*. Il était l'auteur d'un nombre considérable de bons mots sur la lâcheté, la veulerie des puissants du jour. Il se passait rarement de représentation il n'eut maille à partir avec les autorités. Il prenait pour interpellé les gens en cour sur leur politique antisociale le détour de ses animaux, car il était surtout clown dresseur. Il fut plusieurs fois déporté « dans les 24 heures ». Pendant un séjour en Allemagne où il avait fui, il fut poursuivi pour propos irrévérencieux envers le kaiser et Karl

Liebknecht s'offrit pour le défendre. Il adhéra, après la Révolution d'Octobre, au régime soviétique.

Ces tribulations n'ont pas engagé les clowns qui sont à la ville des gens bien tranquilles à suivre les traves de V.-L. Durov. Ils sont d'ailleurs peu enclins à démêler le fil conducteur des fluctuations politiques. Recordier et Boulicot, les clowns satiriques de Medrano, peuvent se permettre avec succès, de temps en temps, une reconnaissance sur le terrain de la politique. Recordier est un ancien journaliste conquis par la piste. Avec son compère Boulicot ils manœuvrent avec beaucoup de tact et de prudence. Leurs dialogues où la fantaisie n'exclut pas l'ironie, maligne du premier, à l'emporte-pièce du second, leur permet de s'assurer, quoi qu'on en pense, que les spectateurs de cirque, gens du peuple en majorité, ne sont pas plus dépourvus de compréhension que les autres.

Tristan REMY.

22/06/1939, p.8 : LE CIRQUE ET L'EAU

Les jeux du cirque n'utilisent pour leurs ébats que trois éléments sur les quatre dont on se plaisait à diviser jadis le monde physique. Depuis toujours les acrobates ont évolué dans la piste — la terre — ou à quelques mètres d'elle comme les premiers funambules. Il a fallu au cours du siècle dernier les hauts danseurs de corde et les trapézistes volants pour prendre, en partie, possession de l'air. La lumière — ou le feu —, d'accessoire primitif, est devenue une nécessité absolue pour les cirques clos qui n'ont plus le soleil de la place publique pour rendre de l'éclat aux oripeaux décolorés des gens de la banque.

Reste l'eau. Elle n'a point eu à révéler ses possibilités parce que personne, en dehors des effets décoratifs qu'elle fournit, n'a tenté de la soumettre aux disciplines et aux nécessités spectaculaires du cirque.

Pourtant, en 1886, le Nouveau Cirque, ouvert par Oller, sur l'emplacement de l'ancien bal Valentino, et inauguré sous le nom de son fondateur, présentait de particulier qu'il [recelait] une grande piscine de 24 mètres de diamètres construite en sous-sol sur laquelle avaient été établies une piste réglementaire de 13 m. 50 et les galeries du cirque. Recouvert d'un plancher mobile servant aux exercices habituels, le bassin devait servir à des exercices nautiques.

A feuilletter les chroniques du temps, il n'apparaît pas cependant que des acrobates et des gymnastes s'y soient révélés. La piste d'eau servit surtout de cadre à des pantomimes nautiques, telles que « Papa Chrysanthème » et « La Noce à Chocolat », terminées soit par des défilés nautiques ou des bains aussi collectifs qu'inattendus.

Le Nouveau Cirque, disparu en 1926, n'a pas laissé de souvenirs d'exercices, ni d'exhibitions aquatiques dont on retrouverait certainement des échos, réprobatifs, dans Stréghly, l'écrivain classique du cirque, peu tendre pour les démonstrations uniquement spectaculaires.

Néanmoins, le cirque d'Hiver, pendant la direction Desprez, s'enrichit vers 1930 d'un bassin de petites dimensions, mais suffisant pour permettre à un numéro ravissant d'exercices et de plongeurs acrobatiques, celui de la troupe de nageuses de miss Ritgens, de se développer en arabesques volantes, et en prouesses gymniques mi-aériennes, mi-aquatiques.

Et ce fut tout. S'il revient aux frères Bouglione d'avoir doté le cirque d'Hiver d'une piste nautique construite sous la piste réglementaire, elle n'eut qu'une destination identique à celle du Nouveau Cirque. Les quelques [pantomimes] à grand spectacle qui y furent données ces dernières années n'ont apporté aux jeux du cirque aucune nouveauté. La piste d'eau fut prétexte

à plongées comiques, à baignades forcées et à feux d'artifices. Quel enfant de la balle, quel Zawatta risque-tout, quel artiste de cirque complet montera, par exemple, un numéro d'équilibre ou de jonglage sur boule immergée, un sketch traditionnel à deux ou à trois ayant l'eau pour élément, pour raison d'être, pour point d'appui et pour développement ?

Tristan REMY.

06/01/1928, p.2 : Un mariage dans une cage aux lions

Montpellier, 5 janvier. — Hier a été célébré à Béziers, le mariage de M. Joseph Bougleone, fils du directeur du cirque Buffalo-Bill, avec Mlle Rosalie Van Been.

Après le mariage religieux, en l'église Saint-Jude, les nouveaux époux se sont rendus au cirque et ont pénétré dans la cage aux lions, où se trouvaient trois fauves : ils reçurent une nouvelle bénédiction d'un prêtre, qui, par prudence, était resté à l'extérieur de la cage.

01/07/1928, p.4 [Même article le lendemain] :

BUFFALO-BILL
LE ROI DU CIRQUE avec
SON CIRQUE ROI à
RENNES

Le **Capitaine Buffalo-Bill** sera dans nos murs le mardi 3 juillet. Soirée à 20 h 30 et le mercredi 4 juillet, matinée à 14 heures et soirée à 20 h. 30. Même programme que celui présenté avec le plus grand succès à Paris avec son établissement monstre, à *4 mâts, 3 pistes, 2 scènes*, qui a fait courir le monde entier par ses trois spectacles réunis.

Le **Capitaine Buffalo-Bill**, dont la réputation n'est plus à faire comme tireur acrobatique nous présente ses cow-boys et ses Indiens peaux-rouges, dans leurs exercices de tir et lasso, ainsi que leurs dangereux travaux avec les chevaux sauvages indomptables qui ont valu au **Capitaine Buffalo-Bill** le titre de « Roi du Far-West ».

Soucieux de présenter un spectacle encore inégalé, le **Capitaine Buffalo-Bill** s'est adjoint un programme complet de vrai cirque et digne de sa réputation mondiale.

Acrobates de toutes races et de toutes couleurs : chinois, arabes, indiens, nègres, japonais, cosaques, etc. ..., que l'on ne voit dans aucun autre cirque.

Éléphants écuyers et gracieuses écuyères qui font un contraste saisissant avec les rudes cow-boys du Far-West.

Clowns et Augustes désopilants, qui mettent la note gaie parmi les attractions angoissantes des indiens peaux-rouges, qui sont parfois d'une sauvagerie inconnue à ce jour. La brutalité de certains exercices où il n'est pas rare de voir plusieurs blessés en une seule séance, font du travail des Indiens le spectacle le plus osé qui n'ait jamais paru en France.

Le dresseur Tammerick présente à chaque séance un groupe de 30 chevaux dressés en liberté, résultat de plusieurs années de travail acharné et de patience, justement récompensés chaque jour par les bravos enthousiastes de la foule.

Des dompteurs célèbres présentent pendant vingt minutes un spectacle terrifiant au milieu de leur troupeau de lions et tigres sauvages.

En un mot, le **Capitaine Buffalo** Bill rapporte en France le même spectacle amélioré qui obtint les succès retentissants que tous nos concitoyens ont encore présents à la mémoire aux expositions de Paris, de Berlin, de Budapest, d'Amsterdam en présence de son Altesse la reine de Hollande ; de Londres où son Altesse le roi d'Angleterre avait fait l'honneur de se rendre ; de

Bruxelles où son Altesse Royale a décoré le **Capitaine Buffalo Bill**, ainsi qu'en Espagne, à Madrid, où Sa Majesté Alphonse XIII, grand amateur de chevaux, fut enthousiasmé.

Cet établissement, qui est incontestablement reconnu pour le plus grand cirque de l'univers, possède à quelques kilomètres de Chicago, son siège central, une ferme modèle d'élevage intense de tous les fauves et du cheval de sang. Les Américains, amateurs de grandes nouveautés, s'y portent en foule avide de curiosités, et l'on surnommé « City of wild animals » (Cité des Fauves), cette ferme d'une superficie de 500 hectares, évaluée à plusieurs millions de dollars, c'est elle qui fournit tous les grands cirques européens en numéros de fauves et de chevaux dressés.

Buffalo Bill n'a aucune comparaison avec les cirques d'Europe. Il nous présente les attractions les plus sensationnelles et émouvantes, il est unique au monde à rembourser l'argent du public si celui-ci croit avoir vu un spectacle plus colossal que le sien. Il engage le public à venir visiter son établissement avant de prendre ses billets, pour juger et faire la comparaison avec les établissements similaires.

Le **Capitaine Buffalo Bill** engage le public à visiter son village de toile composé de cinq établissements, abritant personnel, chevaux, cuisine, etc. C'est une formidable organisation : son installation est stupéfiante et l'on voit surgir en moins de deux heures ses immenses chapiteaux d'une longueur de plus de 150 mètres et d'une superficie totale de 5.000 m².

Tous les jours visite des annexes.

Tente-ménagerie composée de fauves provenant des cinq parties du monde.

Tente des phénomènes, curiosités, ses deux tentes-écuries, abritant la cavalerie de Buffalo-Bill avec toutes les races et ses étalons indomptables du Far-West : c'est le rendez-vous des amateurs de chevaux.

Le **Capitaine Buffalo Bill** met en garde les habitants contre les nombreux imitateurs. Il vous invite gracieusement à visiter son cirque colossal à trois pistes et quatre mâts, chose qui ne s'est encore jamais vue. Cet établissement comprend dix mille places assises, qui, vu l'affluence du public, sont toujours insuffisantes.

Il est prudent de louer dès l'arrivée du cirque.

12/08/1928, en une : BOA OU COULEUVRE ?

La terreur règne dans la région de Châtelleraut

CHÂTELLERAULT, 11 août. — Le 12 juillet dernier, le directeur d'un cirque avait fait savoir à la population châtelleraulaise qu'un boa de 3 mètres de long, pesant 42 kilos, s'était évadé de son établissement. A la gendarmerie de Montmorillon, ce même directeur avait ensuite déclaré qu'il s'agissait simplement d'une couleuvre mâle de 2 mètres de long échappée d'une mallette.

Mais voici qu'à Cussay, en Indre-et-Loire, près de La Haye-Descartes, des fillettes affirment avoir aperçu ces jours-ci, en se promenant dans un bois, un énorme serpent qui descendait d'un arbre. De leur récit, il est facile de déduire qu'on se trouve en présence d'un boa. Un laitier aurait, d'ailleurs, également vu le reptile.

Il est peut-être sage de demeurer sceptique jusqu'à ce que boa ou couleuvre ait été officiellement signalé.

En attendant, la terreur règne.

09/04/1931, p. 6 : Avis. Un évènement sensationnel

CHER PUBLIC,

Nous avons l'honneur de vous faire part du prochain passage de notre Établissement, **LE CIRQUE PINDER** universellement connu de vous.

Le **CIRQUE PINDER** est un cirque essentiellement français.

Nous faisons appel à votre qualité de citoyens Français, qui est la nôtre, pour nous réserver votre faveur afin de combattre avantageusement pour la renommée du spectacle Français, certains établissements ne craignant pas de se parer de noms Américains, Allemands, nouveaux ou autres, afin de cacher leurs véritables identités, ceci pour mieux vous duper et établir une concurrence déloyale s'alliant à leurs noms d'emprunts interchangeables.

À l'encontre de ces soi-disants établissements, notre randonnée en Europe a été un véritable triomphe pour notre nom, connu dans toutes les Capitales du vieux continent, car PINDER existe depuis 1848.

Enfin, notre tournée dans nos belles possessions d'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie et Maroc) a couronné notre succès d'une véritable apothéose, nous indemnisant largement des efforts constants qu'il a fallu produire pour présenter notre spectacle dans des conditions de transport défectueuses.

Aussi, je vous crie bien haut :

PUBLIC, RESERVEZ-VOUS

car PINDER, synonyme de beau spectacle et établissement de premier ordre, présente toujours un programme bien au-dessus de sa publicité.

Ces arguments exposés, nous vous disons merci par avance, sachant que vous saurez juger de notre spectacle en venant nous applaudir à notre passage.

Le Cirque PINDER sera de passage à Rennes, les Samedi 18, Dimanche 19, Lundi 20 et Mardi 21 Avril.

16/03/1932, p. 5 : Les dangers du métier de dompteur

Le cirque William Pinder, qui sera samedi soir à Rennes, et dont les amateurs de beaux spectacles se préparent à aller admirer les productions, a été récemment le théâtre d'un drame sanglant.

Au cours d'une répétition, une célèbre dompteuse américaine, Ella Ris, a été grièvement blessée.

Le terrible lion Brutus, profitant d'un écart fait par le cheval de Miss Ella Ris, sauta sur la croupe de la monture, lui cassant la colonne vertébrale et désarçonnant la cavalière ; les tigres et les lions profitant de ce désarroi, se jetèrent sur cette proie inattendue.

Le directeur de l'établissement, William Pinder, survenant à temps, n'hésita pas à pénétrer seul dans la cage, armée d'une barre de fer, afin d'arracher de la griffe des fauves sa célèbre artiste. Ce n'est qu'après un combat acharné et aussi grâce à l'intervention de Georges Pinder, qui n'hésita pas à abattre de cinq coups de revolver le tigre et le lion qui s'acharnèrent sur la victime, que William Pinder put sortir de la cage, portant l'artiste évanouie.

Miss Ella Ris ayant reçu tous les soins urgents nécessaires, regagna Paris dans la nuit comme le nécessitait son état.

Ainsi, grâce à l'habileté et au courage de son directeur bien connu de tous. Miss Ella Ris ayant échappé à la mort, pourra bientôt reprendre sa place au cirque ce que nous souhaitons de tout cœur.

30/03/1932, p. 3 : LES REVENDICATIONS DES DIRECTEURS DE SPECTACLES. Le cas des music-halls, dancing, etc...

PARIS, 29 mars. — A l'issue de leur réunion cet après-midi, les directeurs de music-halls, de cafés-concerts, de cirques, de cabarets, de dancing ont remis à la presse le communiqué suivant, qui fait confiance aux délégués des spectacles pour l'obtention auprès du Gouvernement de leurs revendications :

« Les directeurs de spectacles, music-halls, cafés-concerts, cirques, cabarets, dont quelques-uns sont imposés jusqu'à 55 % de leurs recettes sous formes de taxes, bien que momentanément écartés des dégrèvements par le président du Conseil, convaincus qu'une pareille injustice ne se consommera pas, conservent leur confiance au front unique du spectacle pour obtenir satisfaction de leurs justes revendications. »

10/04/1932, p. 9 : LA GUERRE DES 2 CIRQUES

C'est aujourd'hui le GRAND CIRQUE HIPPODROME PINDER qui est en lutte contre un autre cirque.

En effet, un cirque de cirque a eu l'idée ingénieuse de s'associer avec un fermier, éleveur de poules et de lapins, qu'il a déniché dans la Sarthe, tout au fond des campagnes et qui s'appelle « PINDER ».

C'est dans ces conditions que ce directeur a fait une association avec Pinder, et que celui-ci a changé tout à coup l'enseigne de son établissement, en lui donnant le nom de cirque J.-William Pinder.

C'est pourquoi, Monsieur SPIESSERT, Directeur du Grand Cirque Hippodrome PINDER a introduit à référer devant le Tribunal Civil d'Angers demandant qu'il soit fait défense d'utiliser le nom de « PINDER ».

Après plaidoirie de M^e André LEVY-OULMANN, pour le Grand Cirque Hippodrome PINDER, Monsieur le Président du Tribunal Civil d'ANGERS, statuant en référé, a rendu une ordonnance dans laquelle il a décidé qu'il y avait lieu de prendre toutes mesures nécessaires pour faire cesser immédiatement toute confusion possible entre le GRAND CIRQUE HIPPODROME PINDER et Monsieur J.-William Pinder.

En conséquence, le Président a ordonné que dès la signification de l'ordonnance, pour éviter désormais toute confusion possible, faire disparaître des affiches, prospectus, programmes et communiqués l'appellation J. WILLIAM PINDER.

Le Président a commis en outre deux huissiers audienciers à l'effet de s'entourer de tous renseignements, procéder à l'examen de toute publicité, assister au besoin aux représentations annoncés à Angers sous le nom de J. WILLIAM PINDER et dresser tous procès-verbaux.

Cette décision est particulièrement intéressante, car elle précise qu'un Directeur d'établissement théâtral n'a pas le droit de s'associer avec une personne qui n'exerce pas la profession pour diriger une entreprise théâtrale sous le nom de cette tierce personne lorsque cela est de nature à créer la confusion avec un homonyme.

Il est rappelé que le VÉRITABLE PINDER, nous revient à RENNES, les 14, 15, 16 mai, avec un spectacle entièrement nouveau et de tout premier ordre.

13/08/1932, p. 7 : UN ETABLISSEMENT BRETON : LE CIRQUE FIGUIER

Le cirque Figuiier sera dans nos murs, les 13 et 14 août. Breton, le cirque Figuiier l'est doublement. Son directeur est en effet un Servannais et son établissement ne sort point de Bretagne. Tour à tour, les villes bretonnes voient revenir fidèlement chaque année, les voitures bleues à lettres jaunes qui sont un des éléments les plus appréciés de nos foires et de nos fêtes régionales.

Peu de réclame, mais un spectacle que l'on s'étonne de rencontrer hors des grands cirques. C'est ainsi que comme « antipodiste », Miss Valeria est d'une virtuosité admirable et elle présente un travail d'une rare originalité. Les sœurs Bassi sont d'extraordinaires acrobates main à main. Et comme cycliste sur fil de fer, Miss Nora est d'une hardiesse déconcertante.

Le reste du programme ne le cède point en intérêt à ces vedettes. M. Figuiier n'a pas hésité, en effet, à engager des artistes que les Parisiens applaudiront cet hiver à Médrano ou au Cirque de Paris. Nul doute que son effort ne soit récompensé sur toute la côte, de Saint-Servan à Cancale.

03/11/1932, en une : LA PANIQUE AU CIRQUE. Un lion s'échappe et traverse la foule

MILAN, 2 novembre (*de notre correspondant particulier*). — Un cirque italien donnait une représentation à San Lorenzo. Le clou du spectacle était constitué par le dressage, au milieu de la piste, de quatre lions dont on vantait la sauvagerie impitoyable. Bien entendu, une haute grille circulaire mettait les spectateurs à l'abri de tout danger. Du moins on le croyait.

A un certain moment, le lion le plus vigoureux s'élança contre la grille. Celle-ci céda dans une de ses jointures. Le dompteur eut la force de maintenir les autres fauves, mais le lion le plus fort se trouve dans le public.

On imagine la panique. Plusieurs femmes furent piétinées. Il y eut des blessés. Des hommes d'armes accoururent avec leurs fusils. Mais le lion, très tranquillement, se dirigea dans les coulisses à l'endroit où se trouvait sa cage ordinaire. On lui ouvrit la porte et il y pénétra très calme et très sage.

18/04/1933, p. 7 : Les 4 Frères BOUGLIONE. Seuls et uniques Dompteurs de père en fils sont devenus aujourd'hui les Rois du Cirque

Pour prouver au public qu'ils sont les plus grands animateurs, **Les 4 Frères Bouglione** ont organisé une grande chasse en Afrique d'où ils ont rapporté quelques spécimens très rares dont un **Rhinocéros** pesant le poids phénoménal de **3.000 kgs**. Ce rhinocéros est actuellement le seul en exhibition en Europe, et pour le présenter au public, **Les 4 Frères Bouglione** ont fait fabriquer spécialement une voiture ainsi qu'un gigantesque bassin de 20.000 litres d'eau, installation considérable, l'eau étant tenue constamment à la température de l'Afrique Equatoriale.

Public, ne manquez pas de voir et de montrer à vos enfants ce rhinocéros qui est l'animal le plus fort et le plus redoutable, qui d'un seul coup de corne tue un éléphant, d'un coup de patte écrase un lion et d'un coup de sa formidable mâchoire broie les reins d'un hippopotame. Ceci

constaté pendant les combats sanglants que **Les 4 Frères Bouglione** ont vu entre ces rhinocéros et les autres animaux au cours de leurs chasses en Afrique Equatoriale.

BOUGLIONE

Maître des Fauves

Tous les Jours

GRANDE CAVALCADE

avec les chars féériques

A REDON, Jeudi 20 Avril,

Grande Soirée à 20 h. 30

22/04/1933, p. 6 : APRES LE PASSAGE DU CIRQUE

Nous avons eu jeudi, à Redon, le passage d'un cirque qui comportait un personnel nombreux, parmi lequel quelques artistes de valeur et gagnant largement leur vie. fait-il nous faire l'écho de la plainte formulée par ces artistes de ne pas trouver de chambres pour se loger à Redon ? Evidemment, nos hôteliers et logeurs sont parfaitement libres de recevoir qui leur plaît. Mais le commerce est-il donc si prospère que l'on ne puisse trouver à se loger à Redon ?

07/03/1935, p. 5 : PINDER EST FRANÇAIS

Le cirque PINDER est un Cirque essentiellement Français.

Toute l'Administration est Française :

M. Charles Spiessert. Directeur, décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille de Verdun.

Mme H. Spiessert. Directrice. Médaille du Dévouement National.

M. M. Léonard. Administrateur général, Grand Blessé de Guerre Français.

M. Fredus. Administrateur de l'avant, Médailles de Verdun, de l'Orient, de Serbie et du Dévouement National.

M. René Bonin, Secrétaire général, Médaille de l'Orient.

M. Nalys. Secrétaire adjoint. Officier de réserve.

M. Paul Garlus, Régisseur général, Médaille du Maroc.

M. Sanchez, Médaille militaire et Croix de Guerre.

M. Roger Spessardy, décoré des célébrités de Belgique, Italie, Angleterre, Espagne et Amérique du Sud.

Au début de la guerre, les 300 chevaux du Cirque Pinder partirent pour le front ; M. Pinder lui-même installa sous ses tentes un hôpital.

Après la guerre, le Cirque Pinder passa aux mains de M. Charles Spessardy. Français d'origine et ancien combattant, qui sans cesse le transforma pour arriver à la perfection des Etablissements ambulants.

C'est une ville entière qui se déplace.

C'est 300 tonnes de matériel qui visite la France, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, la Suisse, etc., etc., parcourant les grands itinéraires, faisant flotter le drapeau Français en haut de ses 4 gigantesques mâts.

120 personnes sont nécessaires pour monter en 3 heures ce grand chapiteau, son intérieur et ses dépendances, et le démonter en 2 heures. Il peut contenir 9.000 spectateurs

confortablement assis. C'est un record pour une telle envergure de toile, car on ne doit jamais perdre une représentation annoncée.

Une troupe d'élite composée de 80 artistes recueillis dans les 5 parties du Monde tiennent en émoi et en gaieté durant 3 heures consécutives le public dans un spectacle vivant et d'un intérêt soutenu. 250 personnes au total sont employées pour la manœuvre et le spectacle.

C'est 250 personnes qui vivent et consomment en votre ville.

C'est l'entretien du matériel qui se fait sur place.

Ce sont tous les alentours que nous faisons venir.

C'est le fourrage, la publicité, etc., etc...

Ce n'est pas de l'image, mais de la réalité.

Nous souhaitons au Cirque Pinder et à ses organisateurs une tournée triomphale pour leur randonnée en Bretagne.

24/03/1935, p. 9 : Un grand cirque : un magnifique spectacle

Donc, voici que Pinder est arrivé à Rennes, et que, pour quatre jours, il a planté ses tentes, véritables et confortables salles de spectacles ambulantes, sur le Champ de Mars.

Le Cirque Pinder à Rennes ! C'est l'assurance pour nos concitoyens de passer quelques soirées agréables en suivant les différentes parties d'un programme toujours composé avec beaucoup de soin, toujours exécuté avec un goût parfait et une science du spectacle qui donne satisfaction aux plus difficiles. Pinder à Rennes ! C'est pendant quatre jours le défilé sur la piste si magnifiquement installée des meilleurs artistes, des attractions les plus sensationnelles. Pinder à Rennes ! C'est aussi le retour de la fameuse ménagerie des frères Charles et Roger Spessardy, les actuels propriétaires du Cirque Pinder, l'une des plus justement réputées en Europe, l'une des plus nombreuses aussi, les mieux achalandées et les mieux dressées. Et les bonnes ménageries, les bons dompteurs sont rares à notre époque. Chez Pinder, on est assuré de trouver les deux : de bonnes et belles bêtes, lions, tigres, panthères, éléphants, ours, zèbres, singes, toute la jungle... et un dompteur de la bonne école, Roger Spessardy lui-même.

Aussi l'arrivée du Cirque Pinder est-elle toujours fêtée à Rennes. Vendredi soir, le Cirque donnait une représentation à Dol ; à minuit, le dernier spectateur quittait sa place à regret, heureux d'avoir passé une intéressante et agréable soirée. Deux heures plus tard, les camions à tracteur étaient chargés, prêts à prendre la route. A l'aube, les premiers arrivaient sur le Champ de Mars, et tout de suite les ouvriers commençaient le montage. Quatre heures d'un travail acharné et parfaitement organisé : le Cirque est monté. C'est un lieu commun de dire que l'on assiste avec une véritable stupéfaction au montage d'un cirque. C'est en effet une véritable cité que des hommes, en quelques heures, édifient dans la cité. Quand on a suivi le montage du Cirque Pinder, on est bien obligé de reprendre ce lieu commun. Car il n'est pas d'autre mot pour exprimer le sentiment que l'on éprouve en suivant ce véritable et affolant travail. Les voitures arrivent les uns après les autres, et aucune organisation ne peut se vanter de posséder un matériel aussi imposant et aussi brillant que Pinder. Tout est organisé, soigné, « briqué », et l'on ne sait ce qu'admirer le plus de l'ordre avec lequel chacun travaille, ou de la coquetterie que chacun apporte dans l'entretien des machines qui lui sont confiées.

On rencontre là des voitures qui, déjà, ont parcouru des milliers de kilomètres et qui, pourtant, paraissent sortir de l'usine. Les frères Spessardy, propriétaires du Cirque Pinder, ont su allier la bonne renommée à la ceinture dorée. Et leur établissement mérite vraiment son excellente [réputation].

Sur la moitié du Champ de Mars, le cirque a planté ses tentes. Autour de cette ruche en pleine activité, nous rencontrons M. Roger Spessardy, le grand maître de la ménagerie ; M. Marcel Léonard, administrateur, et son frère Eugène Léonard qui, tout à l'heure, nous présentera ses éléphants, ses zèbres et l'un de ses kangourous favoris, avec lequel il disputera un round ; M. Frédu, l'actif et sympathique chef de la publicité, qui dirige et surveille le montage et l'installation. M. Charles Spessardy, le grand animateur, la cheville ouvrière de cette formidable organisation, n'arrivera en effet que vers le milieu de l'après-midi. Le coup d'œil du maître : tout est paré. Place au spectacle !

La soirée

Une fois de plus, Pinder a tenu ses promesses, toutes ses promesses et le spectacle qu'il présente cette année nous a semblé même supérieur encore à ceux déjà si réussis pendant que les frères Spessardy ont présentés les années précédentes en notre ville. Le programme est varié, agréable et joyeux, émotionnant parfois, toujours captivant.

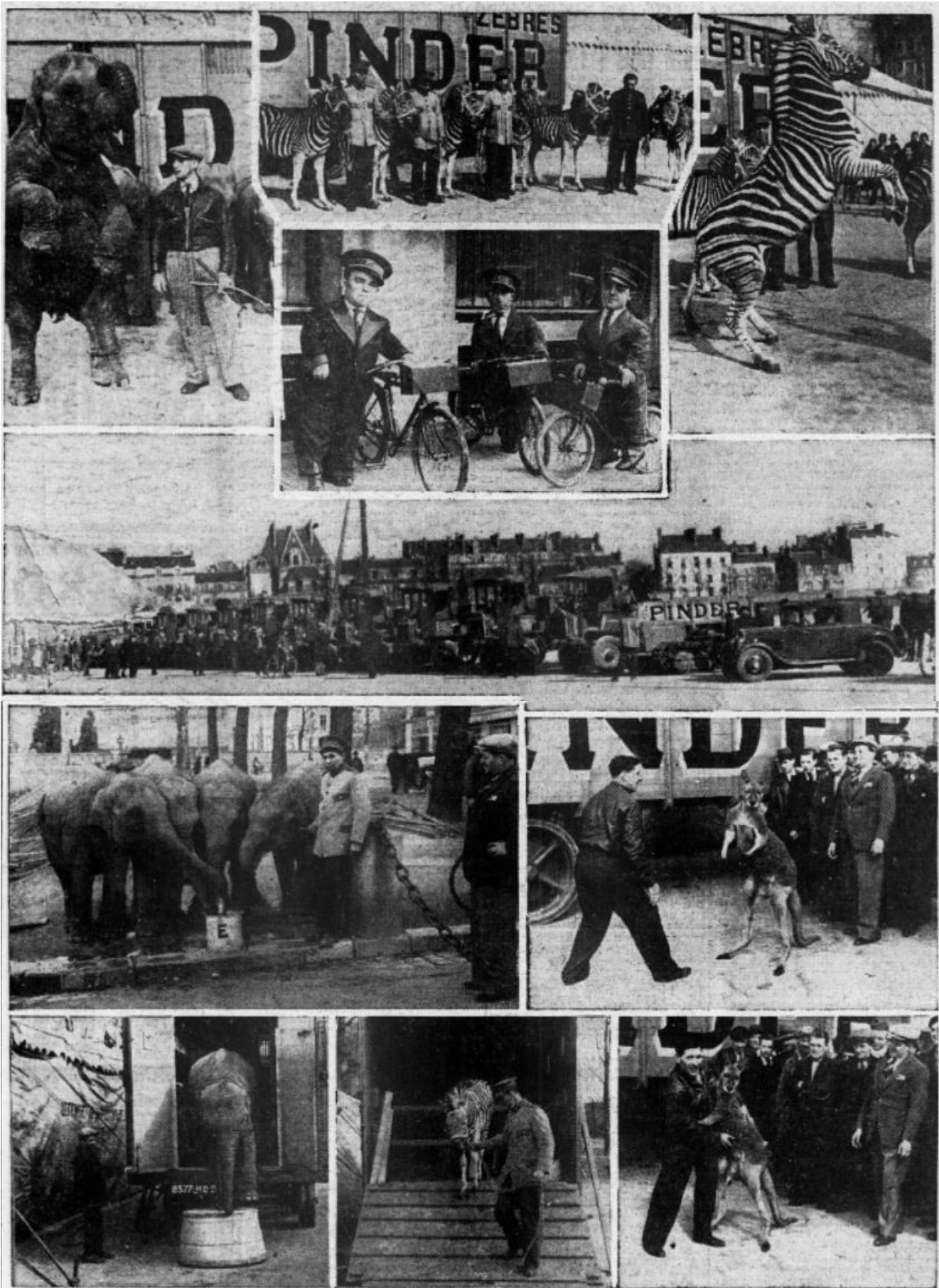
On éprouve toutes les sensations en suivant le programme du cirque Pinder. Et l'on passe de la folle gaieté provoquée par les facéties d'une troupe de clowns, qui ont été à excellente école, à l'angoisse que provoquent les périlleux exercices du capitaine Smith, le dressage remarquable des fauves par M. Roger Spessardy et M. Jackson, l'hallucinante course dans le vide de ce motocycliste qui exécute sur sa machine, une série de loopings impressionnants.

Le temps nous manque, en sortant de cette soirée si attrayante, pour dire en détails tous le bien que nous pensons de chacun des numéros présentés. Et c'est un long palmarès qu'il nous faudrait énumérer. Dans l'ensemble, le spectacle de Pinder est parfait.

Nous avons particulièrement apprécié les Lugasos, des trapézistes qui travaillent au-dessus de la cage aux lions ; le dompteur Jackson et son groupe de lions ; la grâce légère de Mlle Zoppe, une écuyère comme il n'en existe plus beaucoup, l'adresse de la troupe Sawatha, qui travaillent sur des échelles en équilibre, les éléphants danseurs et comédiens ; le charme des Pinder Girls ; la force tranquille et sûre du capitaine Smith, l'homme qui jongle réellement avec des obus ; la souplesse et la dextérité des Caroli, écuyers fameux ; les Albertini, perchistes, sauteurs excellents ; les Rastelli, dont l'un exécute à suivre 124 [sauts] périlleux ; l'hilarant match de boxe des kangourous et l'hallucinant saut de la mort du motocycliste.

Ayons garde d'oublier les 10 Deblars Girls qui, en équilibre sur des monocycles, constituent l'un des numéros les plus sensationnels. Et félicitons les Léonard's, les clowns réputés de Pinder, qui dans leur pantomime du « taxi récalcitrant », nous ont [administré] la preuve qu'ils ne manquaient ni d'esprit ni d'humour.

En bref, un excellent spectacle, digne de la réputation méritée du cirque Pinder.



QUELQUES INSTANTANÉS PRIS AUTOUR DU CIRQUE

(Photos-clichés « L'Ouest-Eclair »)

A vos rangs, fixe ! Un éléphant vous salue. — Les six zébrés du cirque Pinder. — Un zébré au garde-à-vous. — Les courriers du cirque ne sont pas de grands hommes mais ils ne passent pas inaperçus. — L'alignée des tracteurs sur le Champ-de-Marc. — Les éléphants se désaltèrent. — M. Eugène Léonard s'entraîne avec le kangourou boxeur. — Eléphant et zébré quittent leur voiture pour gagner l'écurie. — Avec qui voulez-vous lutter ? M. Eugène Léonard a trouvé un adversaire peu commode.

Au Cirque Pinder



(Photos-clichés « L'Ouest-Eclair ».)

Le cirque Pinder continue de connaître le succès que mérite son programme formidable, attrayant et varié. Voici quelques instantanés pris au cours d'une séance :

De haut en bas et de gauche à droite : Les Sawatha, acrobates remarquables sur échelles libres. Sur l'échelle le plus jeune de la troupe. Il a six ans. — La Grande Parade. — Une scène hilarante de la pantomime « Le taxi recalcitrant ». — Les Albertini dans un exercice de force. — Le dompteur Jackson et l'un de ses fauves. — Les Pinders Girls et les éléphants.

La terrasse de l'Hôtel Duguesclin avait, hier, de « fameux clients... » Voici Mimi, un guépard de petite taille, et Marquis, un jeune léopard, prenant l'apéritif avec Mme et M. Frédus, administrateur de l'avant du cirque Pinder.

M. Charles Spessardy, directeur-propriétaire du cirque Pinder, le grand animateur de cette formidable organisation.

LE GRAND SUCGÈS DU CIRQUE PINDER



26/03/1935, p. 6 :



Le programme merveilleux du Cirque Pinder a soulevé, hier soir encore, l'enthousiasme des milliers de spectateurs qui se pressaient, confortablement installés, dans l'immense arène. Voici quelques instantanés pris au cours de la séance: Un bel exercice de trapèze: un équilibre sur la tête, un acrobate en porte un autre qui lui est attaché par les mains, et celui-là sert de trapèze à un troisième; — Un aspect du numéro si attrayant des Doblars Girls qui, haut perchées sur leur monocycle, se révèlent excellentes équilibristes et fines musiciennes; — Une scène de la pantomime des « Trois petits cochons »; — Le clou de la matinée enfantine d'aujourd'hui, matinée à laquelle M. Spessardy a eu la généreuse idée d'inviter gratuitement les pensionnaires des hôpitaux et hospices; — Henri Smith, l'hercule fameux; Mimi, un guépard, et le dompteur Jack'son; — M. Eugène, le fin comique de la troupe, boxe avec un kangourou: comment ne serait-il pas battu? Voyez comment, confortablement assise sur sa queue, la bête, maligne, se sert de ses quatre membres pour rosser son adversaire.

09/06/1935, p. 9 : VIVRE DANGEREUSEMENT ! UNE VISITE A QUELQUES-UNS DES SYMPATHIQUES FORAINS : De la ferme des crocodiles jusqu'à l'obus savant



Il y a des floc-floc sous la grande tente où toute la chaleur d'une journée de juin reste prisonnière. C'est que les crocodiles à travers leur cuirasse perçoivent l'annonce de l'été et commencent à remuer au fond de leurs caisses, dans leurs étangs saumâtres dont le ciel est un grillage.

Des gros comme des scorpions. Des gros comme des lézards. Des gros comme des lapins. Des gros comme des marsouins. Des gros comme... non, pas tout à fait comme des baleines, mais des gros tellement gros, tellement vermoulues, tellement immobiles qu'on les prendrait pour des rochers définitivement amarrés là par la nature jusqu'au prochain tremblement de terre.

Ces crocodiles ont un père, ou presque : le capitaine Wall, ce géant alsacien qui va jouer souvent avec eux au fond d'un aquarium. Les dompteurs introduisent quelquefois leur tête dans la gueule des lions. Le capitaine Wall écarte les mâchoires d'un saurien autour de son crâne. Broû... Comment cette idée lui est-elle venue ?

— Mon père était plongeur et nageur et j'ai d'abord suivi ses traces. Ainsi, plongeant et nageant, je parcourais le monde... jusqu'à ce que je visitasse en Amérique une ferme de crocodiles...

— Une ferme de crocodiles ? Je ne connaissais que les fermes de bonnes vaches laitières, les prairies sur l'herbe desquelles gambadent les poulains, mais une ferme de crocodiles, j'imagine les petits enfants qui mènent paître ces troupeaux plats dans les fossés, le long des routes...

— Une ferme de crocodiles. Alors j'ai eu l'idée de lâcher dans mes bassins quelques-uns de ces amphibiens et de corser ainsi mes évolutions. Ce fut le succès. Je partis pour l'Europe et dans les plus grands cirques et music-halls je [passais]

dorénavant en première attraction. C'est la première année que je fais les foires, il faut bien lutter contre la crise ; je suis assez satisfait de mon séjour à Rennes.

— Comment avez-vous apprivoisé vos sympathiques bestioles ?

— Mais elles ne sont pas apprivoisées ! Pas moyen de les dresser ! J'ai appris moi-même, par la pratique, à travailler avec elles. Au début, je prenais l'animal à bras-le-corps. Puis je parvins à lui ouvrir la gueule. Enfin, réussissant à la maintenir ouverte, j'introduisis ma tête entre les dents.

— Et il ne vous est jamais rien arrivé ?

Le capitaine Wall enlève son chapeau et suit avec son doigt un mince sillon qui descend le long de sa joue.

— Au Nouveau-Cirque il y avait une piste nautique où je lâchais mes crocodiles. Un soir, je plonge au milieu d'eux, je heurte un gros ; furieux, il renferme sa mâchoire sur moi : un seul moyen, lui taper sur le nez. Vous pouvez glisser un levier dans leur gueule, vous ne l'ouvrirez jamais malgré eux. Ils semblent de bois, mais aucun animal n'est plus rapide à lancer un coup de dent... Ils ont fait du cinéma, mes pensionnaires : au Danemark, avec le grand comique Christian Arhoff ; à Versailles, où l'un d'eux s'est échappé dans une baignade militaire d'où je n'ai pu le sortir qu'en pleine nuit ; les soldats se sont passés de bain ce jour-là, mais ils ont assisté à une vraie chasse au crocodile...

— S'entendent-ils bien entre eux, ces mignons ?

— La mère aime tant ses enfants qu'elle les mange. Celui-ci n'a plus que trois pattes, celui-là un trou dans le cou : amour ou appétit maternel. Nous leur mettons des muselières. J'ai retiré un petit crocodile vivant de l'estomac d'un gros, en maintenant ouverte la gueule du goinfre avec un bâton, j'ai plongé le bras et tiré l'enfant. Hélas ! le pauvre petit n'a pas survécu longtemps à son voyage. Quant au gros, ça l'a plutôt soulagé... Mais ils ne sont pas tous si gourmands : ce vieux de la vieille, mon compagnon de 35 ans (il n'a pas grandi d'un centimètre depuis que je le connais) n'a pas mangé depuis octobre parce que la température ne lui convient pas. Voici la chaleur, son appétit va revenir.



On sort de la baignoire un gros crocodile qui veut bien poser pour nous. A ce moment une gracieuse petite fille blonde soulève la portière de toile. C'est Daisy, dans les bras de qui son papa, le capitaine Wall, met un petit saurien.

— Mais papa, je ne suis pas frisé !

Cri bien féminin.

Déclic.

Photo.

Et voici Attila !



UN HOMME FORT

Attila n'est plus le roi des Huns. Attila est un athlète qui tous les soirs jongle avec des boulets, des obus, des roues. Son travail ne lui suffit pas : dans le cirque, vide à cette heure, il vient parfaire son entraînement.

Il est soucieux de son matériel bien rangé le long de la piste. Avant d'exercer [ses] muscles

à soulever des poids, il les exerce à faire [re]lire ceux-ci. Ses boulets ? de grosses boucles d'oreilles étincelantes dans un véritable écrin de velours bleu. Et l'entraînement commence. L'obus roule sur son échine et trouve son équilibre miraculeusement. L'essieu tourne vertigineusement sur sa tête sans que son cou fléchisse, que cela semble facile tellement c'est exécuté sans effort apparent. Oui. Mais essayez de soulever le moindre de ces engins ? Gare aux courbatures, en admettant que vous réussissiez !

Le capitaine Wall est un vieil ami d'Attila qui parle anglais, italien, allemand mais pas français. Il nous conte les débuts de l'hercule, lancé par une des meilleures troupes d'athlètes, les Yssems, dans laquelle il avait le rôle modeste d'assistant. Mais il s'entraînant seul entre les représentations et devint à son tour l'excellent artiste qu'il est aujourd'hui.

Il a parcouru l'Europe, lui aussi, en maniant des kilogs et des kilogs. Le voici arrêté à Rennes pour un moins...

Nous interviewerons prochainement nos autres visiteurs forains. En attendant, nous leur souhaitons deux bons jours de travail !



Le lion marin répète son numéro devant la tente.

Elles ne sont tout de même pas faites pour marcher, les pauvres bêtes ! Elles ont beau sautiller sur leurs moignons de devant, se pousser sur la sorte d'hélice qui les finit (*desinint in pisces*), elles auront l'air, pendant toute leur existence foraine, de jouer à la course en sac.

Qui ?...

Mais les Otaries ! Otarie... On dirait d'un prénom second empire. Hortense, Mathilde, Amélie, Otarie... Otaries ou lions-marins. Pourquoi des lions ? des lions noirs, sans crinière, avec de beaux yeux allongés, une échine souple et ferme, astiquée, des oreilles pointues et sensibles. Elles sont belles dans l'eau, quand leurs flancs suivent la courbe des vagues, quand elles sont dans l'écume, un mouvement sombre et luisant... Mais là, sur le Champ-de-Mars, où elles me récitent à leur façon un compliment, elles sont plus disgracieuses encore que des cygnes à sec.

Elles récitent leur compliment en montrant ingénument tout leur savoir. L'une d'elles fait de l'équilibre sur une nageoire, comme je voudrais pouvoir en faire sur une main, et l'autre, sans jalousie, applaudit comme Carnera doit applaudir ! Elles ont bien mérité le merlan qui tombe dans leur estomac sans toucher ni à leur gueule ni aux parois de leur œsophage...

D'où viennent-elles ?...

M. Walanda, leur maître et leur nourrice veut bien nous raconter en allemand leur histoire.

Joseph, l'écuier du cirque, qui parle toutes les langues, veut bien nous traduire et nous résumer.

« Ces otaries (que nous pensions natives d'un fjord) ont été capturées au large de la Californie. On les chasse avec des petits bateaux rapides, au lasso. Pendant 15 jours ils

jeûnent, puis ils ont droit au poisson mort, puis 15 jours après, au poisson vivant. La partie la plus difficile du dressage, c'est l'acclimatation ; les lions marins, en effet, changent d'élément, passent de l'eau de mer à l'eau douce. Pendant 7 ans, ils sont sujets à des maladies, ils sont sans appétit, pleins de petits vers. Une autre période de 7 ans, et enfin robustes, adaptés à leur nouvelle existence, ils se livrent à leur profession d'artiste avec la plus vive intelligence de tout le monde animal.

Le dressage ? Pas de coups, des poissons : tu as bien travaillé, un poisson ; tu n'as pas bien travaillé, rien... ils comprennent très vite ! La plus grosse des otaries de M. Walanda a 20 ans et elle appartient à la troupe depuis 12 ans !

Grognons et méchantes au début, prêtes à mordre, elles sont maintenant très civilisées. Chaque bête est spécialisée suivant ses dispositions, l'art du dresseur est d'adapter le travail aux aptitudes de chacune... »

M. et Mme Walanda ont également éduqué des petits chiens et des tourterelles... et, pourquoi pas, des puces ?

Les lions marins rugissent... comme des cochons de lait. Des paniers de poissons arrivent : ces qu'aujourd'hui il faut double ration, une pour le travail de la matinée, une autre pour celui de la soirée !...



Le repas de l'otarie.
Au second plan, les bras croisés,
M. Glasner, directeur-propriétaire
du cirque Bureau.

23/03/1937, p. 3 : Le chef scout Paul Coze part pour l'Inde mystérieuse où il doit capturer une demi-douzaine de tigres

PARIS, 22 mars. — (*De notre rédaction parisienne*). — Le commissaire des Scouts, le peintre et explorateur Paul Coze, part pour un grand voyage. Il ne retourne pas, cette fois-ci, chez ses amis les Indiens, mais gagne une autre extrémité du monde, l'Inde mystérieuse. Il va [prendre] sur place les éléments des décors pour la présentation de tigres de Bengale [*sic.*] dans un cirque.

Il part en compagnie de Florian Laurent, fils et petit-fils de dompteurs et dompteur lui-même, qui désire acquérir quelques tigres pour les présenter au cours d'une prochaine saison, dans un décor nouveau et original dessiné par Paul Coze.

Une dépêche du Maharadjah de Patiala, souverain d'une des plus riches provinces de l'Inde, vient d'arriver, invitant le dompteur et le peintre à se rendre dans sa capitale et à capturer dans la jungle environnante les tigres de Bengale que nous admirerons bientôt à Paris. Les préparatifs ont bientôt été faits et, ce soir, Paul Coze et Florian Laurent nous annonçaient leur départ en avion, mercredi matin, pour l'Inde.

Il s'agit de capturer à Patiala au moins une demi-douzaine de tigres adultes, mais non vieux, chose assez compliquée. Ces captures terminées, les deux camarades se sépareront. Paul Coze regagnera la France par avion, sur le bateau avec ses

pensionnaires que nous verrons présentés au public l'hiver prochain dans leur numéro sensationnel.

P. L.

21/03/1933, p. 3 : Choses et Gens. L'utilité des coups.

N'hésitons pas à prononcer l'éloge des animaux. Non point de ces animaux domestiques qui, ne sachant pas se plaindre à la manière des personnages des fabulistes, attendent patiemment une mort sans gloire, mais des animaux dits sauvages que l'on « dresse » dans les cirques pour le plaisir des spectateurs...

A leur sujet un dompteur nous livre des confidences dans un journal... Et nous explique que l'éducation du tigre-acrobate ne diffère guère, en somme, de celle des enfants...

Car si la fessée s'impose dans certains cas difficiles pour « dresser » des moutards réfractaires, dit-il, le coup de trique équivaut pour le lion prenant une leçon de maintien à une bonne taloche administrée au gosse refusant d'avalier sa soupe...

Au vrai, poursuit le dompteur, les animaux de ménagerie vont vers l'homme plus gentiment que les pensionnaires du Zoo... Comme quoi la matraque châtouille agréablement ceux qu'elle frôle : ce qu'il fallait démontrer...

J'avoue que la lecture de cette confession d'un partisan de la cravache m'éclaire soudain sur les événements récents de la politique internationale... Mais oui : il y a deux sortes d'hommes répéterait M. de La Palice : les civilisés et les « sauvages »...

Or, les sauvages se prêtent volontiers au dressage qu'un belluaire sans peur leur inflige... Les coups de trique répétés les attirent vers le dompteur aux yeux chargés de lueurs fascinantes... La bête traquée, après quelques expériences de soumission forcée, lèche les mains de son maître !...

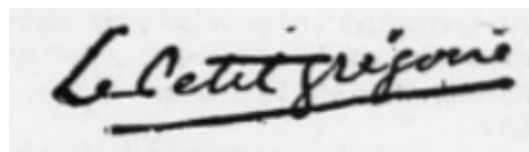
Reconnaissez qu'il aurait tort de se gêner celui qui manie le fouet sans pitié pour le bonheur de son troupeau docile !...

Tout de même une chose m'intrigue chez les animaux importés de la jungle... Comment se fait-il que rarement, très rarement, ils avalent leur dompteur ?... Ils ignorent leur force ? Certes, cela suffit à nous faire comprendre leur résignation...

Remercions-les donc de leur douceur insolite...

Mais les humains courbés sous un talon de fer quelle excuse ont-ils pour s'incliner davantage à chaque nouveau coup de knout ?...

Mystère...



Le Petit Grigori

LE PETIT PARISIEN

***Le Petit Parisien* – 28/05/1922, s. p. [Dans « NOS ECHOS »] : Escapades de fauves**

Avant-hier, le *New-York Herald*, sous une manchette sensationnelle, nous contait des aventures dont se fût réjoui Tartarin. A Buffalo, un lion s'échappe d'un cirque pendant la représentation. Un cuisinier de l'établissement s'improvise dompteur et le saisit par la queue, sans autre résultat que d'être traîné pendant quelques mètres par le félin qui ne le moleste pas autrement. Le lion parcourt les rues de la ville, semant la panique... Enfin, des cowboys le prennent au lasso et le ramènent à sa cage, après l'avoir ficelé sur le dos d'un éléphant. Quel beau film !

Le même jour, à Poughkeepsie, un ours noir du jardin zoologique prend la clef des champs, effrayant les enfants, et peut-être aussi les gouvernantes. Les gardiens le rattrapent sans autre difficulté, au moment où il essaye de s'offrir un supplément de volaille en forçant la porte de l'enclos des faisans.

Des évasions de fauves se sont bien souvent produites. Rarement, on les vit se terminer tragiquement. Sans doute parce que l'animal, accoutumé à une étroite séquestration, se trouve dépaysé et privé momentanément de ses instincts agressifs.

Tous les dompteurs célèbres ont eu à réintégrer dans leur cage des captifs évadés. Le premier de tous, Martin, qui s'intitulait zoogymnaste de S. A. R. la duchesse de Berry, alors qu'il était installé en 1829 boulevard Bonne-Nouvelle, vit son fameux tigre Atyr s'offrir une promenade en plein boulevard. Les gravures de l'époque nous montrent Atyr contemplant sans émoi un garde national qui a dégainé héroïquement pour couvrir la retraite des badauds.

Bidel débuta dans la profession qu'il devait illustrer en capturant un jeune tigre échappé. C'était en 1859, à Bayonne. L'animal s'était réfugié dans l'atelier d'un menuisier. Bidet, qui était un athlète, n'hésita pas à saisir le fugitif par la peau du cou et à le ramener chez lui après l'avoir chargé sur ses propres épaules.

C'est en gare de Roanne qu'un accident survint, plus récemment, à une voiture-cage de la ménagerie Juliano. Trois lions se trouvaient en liberté : en un clin d'œil, la gare se vida et le chef de gare, barricadé dans son bureau, réclamait, par téléphone, le secours de la maréchaussée. Les gendarmes virent en hâte fusiller les pauvres bêtes qui furent, d'ailleurs, payées très cher par la compagnie du P.-L.-M. à leur propriétaire.

Nos braves sergents de ville ont pu également s'offrir ce sport de la chasse aux grands fauves sans être obligés de faire le voyage de l'Est africain. Il y a quelques quinze ans, un ours de la ménagerie Darius, installée place d'Italie, profitant de la négligence d'un employé, se donna campo. Le fauve, rencontrant un âne qui traînait une voiture de marchand de légumes se jeta sur le pauvre baudet et se mit en devoir de l'étrangler. Aux cris du propriétaire de la voiture, un agent surgit, qui tua le plantigrade à coups de revolver.

Parfois, les choses se passent plus tragiquement. Dernièrement, en Espagne, un employé de cette même ménagerie Darius fut tué par un lion évadé, en essayant de faire réintégrer sa cage au fauve. A Reims, vers 1907, quatorze personnes furent mordues ou griffées par une lionne échappée de la ménagerie Barklay. Enfin, à New-York, en 1916, plusieurs artistes et machinistes d'un grand music-hall furent blessés par des lions errant dans les coulisses. Depuis cet accident, les engagements sont devenus très difficiles pour les dompteurs aux Etats-Unis...

C'est peut-être pour effacer la fâcheuse impression laissée par ses confrères brutaux, que ce brave lion a parcouru les rues de Buffalo comme un touriste bien élevé, flânant de-ci de-là et, sans doute, très étonné de la panique causée par cette petite promenade. — Henry THÉTARD.

***Le Petit Parisien* – 26/06/1922, s. p :**

Le dompteur allemand Hagenbeck, engagé dans une tournée d'un cirque de Paris, a fait l'objet d'un arrêté d'expulsion, à Grenoble, ainsi qu'une vingtaine de ses compatriotes, porteurs de faux papiers les nationalisant Tchéco-Slovaques.

***Le Petit Parisien* – 02/07/1922, s. p [même article, mot pour mot, recopié le lendemain] :**

Au cirque Molier.

C'était, vendredi, la première du cirque mondain de la rue Bénouville. Le programme était attrayant comme toujours. Le numéro équestre de Mme Allarty-Molier et les poses égyptiennes de Mlle Lysiane Allarty furent particulièrement appréciés.

Le spectacle se terminait par le travail d'un groupe de trois lions, présentés par notre collaborateur H. Thétard. Les fauves, énervés par la foule qui se pressait autour de la cage, se montrèrent rebelles au début et leur dompteur dut recourir aux grands moyens pour les contraindre à l'obéissance.

Un membre de la S. P. A., qui se trouvait dans la salle, protesta contre l'emploi de ces arguments frappants. Le dompteur Laurent, propriétaire des lions, lui offrit de prendre la place de notre confrère et d'essayer une autre méthode... mais cette offre ne parut pas sourire au mécontent.

Il faut être bon pour les animaux, certes... mais cet ami des lions ignorait, sans doute par manque de pratique, que l'épiderme des fauves est assez épais pour ne pas souffrir d'un coup de fouet, qui est surtout un geste d'intimidation. D'ailleurs, tout l'art du dompteur consiste à se faire obéir, en persuadant les fauves d'une supériorité physique qui n'existe que dans leur imagination.

***Le Petit Parisien* – 25/01/1923 : Les artistes étrangers au music-hall. Incidents à l'Olympia et au Nouveau-Cirque.**

Depuis le 6 décembre 1922, un rapport dort dans quelque cantonnier du ministère des Finances, qui fut déposé par un groupement des artistes français de music-halls et de concerts...

Dans ce rapport, les signataires appelaient la bienveillante attention du ministre sur la situation privilégiée des artistes étrangers engagés dans les établissements français qui, nomades, séjournant au maximum un mois, ne payent en France aucune taxe sur leurs salaires, alors que l'artiste français qui a domicile fixe paye, avec l'impôt sur le revenu, l'impôt sur les salaires et tous les autres.

En soulignant la différence de situation des artistes français qui, eux, acquittent de lourdes taxes dans les pays étrangers, le rapport disait : « Est-ce juste que les étrangers travaillant déjà à un plus bas prix du fait que leur devise est inférieure à la nôtre, ils puissent aggraver leur lourde concurrence de par l'exonération fiscale dont ils jouissent ? »

Ce rapport n'a point encore reçu sa réponse et c'est peut-être dans ce fait qu'il faut chercher les raisons des manifestations qui ont troublé les dernières représentations de music-halls parisiens.

A Olympia, comme une attraction, composée d'artistes allemands, faisait ses débuts, une cinquantaine de spectateurs du promenoir envahirent rapidement le plateau.

Et l'un d'eux prenant la parole s'écria :

— Nous sommes tous des artistes de music-hall, membres de l'Union indépendante des artistes et attractions français et alliés. Nous venons protester contre l'apparition sur cette scène

d'une troupe d'artistes étrangers. Nous protestons parce que 80 0/0 d'entre nous sont sans engagement alors que des étrangers gagnent leur vie en France en prenant notre place.

La manifestation n'alla pas plus loin. La troupe d'artistes allemands ne parut pas et l'orchestre joua la *Marseillaise*.

Pourtant, une délégation de manifestants resta jusqu'à la fin du spectacle pour s'assurer que ceux qu'ils considéraient comme indésirables n'entreraient pas en scène.

Au Nouveau-Cirque, à 9h. 15, une centaine d'artistes de music-hall pénétra rapidement dans la salle, sous les yeux des contrôleurs effarés, et prit position dans la piste. Un des manifestants fit la même déclaration qu'à l'Olympia.

L'électricité ayant alors été éteinte, un léger mouvement de foule se produisit ; il fut rapidement calmé par M. Humez, commissaire de police, qui se trouvait dans la salle.

On ralluma l'électricité, les spectateurs applaudirent et l'orchestre joua la *Marseillaise*.

Puis la direction annonça qu'elle ne ferait pas paraître en scène le « numéro » allemand.

La représentation se continua dans le calme.

Devant chaque music-hall, des services d'ordre avaient été établis, mais ils n'eurent pas à intervenir.

***Le Petit Parisien* – 06/04/1923, s. p. : Animaux savants**

Les « les amis des animaux » (ils en ont en Angleterre aussi) viennent, paraît-il, de soulever un débat à la Chambre des communes, afin que celle-ci réprime les jeux cruels du cirque et, plus particulièrement, les dressages des bêtes. Ma foi, il me semble que bien ces amis des animaux n'ont pas tout à fait tort !

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais de tels spectacles m'irritent toujours un peu ; et chevaux, perroquets, phoques et singes savants dégagent tant de mélancolie ! Les singes, surtout, mieux ils sont dressés, plus ils montrent d'habileté, d'adresse, de malice humaines, et plus on a envie de les plaindre !

Je rêvais à cela, précisément, l'autre soir, dans je ne sais quel music-hall où un chimpanzé émerveillait l'assistance. Vêtu comme vous et moi, chaussé de vrais souliers, ce chimpanzé accomplit mille tours. Il jongle avec des assiettes, monte et descend, à bicyclette, un escalier, ou se tient en équilibre sur une boule. Lorsqu'il a réussi ses prouesses il vous invite ironiquement à l'applaudir. Certes, cela est merveilleux, mais, je le répète, un peu pénible aussi. Pourquoi ? Parce qu'à bien y réfléchir, un pareil spectacle est mensonger. Oui, dès qu'une bête se prodigue, en scène, le mensonge règne. Nous savons, en effet, qu'aucune des attitudes de l'animal, aucun de ses gestes n'est spontané, volontaire, heureux, mais qu'ils sont tous imposés par un autre. Or, cet autre : montreur, dresseur, il n'a l'air de rien, « va, vient, tourne avec nonchalance autour de son phénomène et, nonobstant, ne le perd par de vue, le guide, le domine sournoisement, âprement, prêt à réparer, à corriger ses fautes, c'est-à-dire ses tentatives d'évasion... »

C'est ce maître-là qui a tout voulu, tout arrangé, tout imposé au préalable. C'est lui la puissance occulte, hypocrite, que nous sentons peser sur l'autre faiblesse.

Et, tandis que l'instinct d'une bête se cabre, son intelligence semble la conduire à faire ceci ou cela pour son délassement, alors qu'il ne s'agit que du nôtre ! Voilà le « mensonge » auquel je ne peux m'empêcher invinciblement de songer, chaque fois, en l'occurrence, et qui m'attriste ; en même temps que je ressens une sorte de honte devant ces bêtes, forcées de reproduire sur scène, les tours de force et d'adresse qu'un autre homme leur apprend, ces bêtes, que nous applaudissons comme si nos applaudissements s'adressaient à elles, pouvaient avoir

un sens pour elles, alors qu'ils vont, en réalité, au montreur faussement modeste, détaché, en apparence, de l'affaire, et qui les détourne à son profit.

Et je sais bien qu'il lui fallut dépenser une tenace et rare patiente avant d'arriver à ses fins. Mais qu'est cette patience, je vous le demande, comparée à la docilité de ses élèves, à leur soumission haletante, et peut-être à leur désespoir humilié ? ...

Edmond SÉE.

20/01/1924, s. p :

Le cirque est à la mode : tout le monde va au cirque. Mme Lucie Delarue-Mardrus fait vivre les acrobates et les clowns dans son nouveau roman inédit : *La Mère et le Fils*, que va publier demain *l'Intransigeant*.

30/09/1924, s. p. : Chasse peu banale à Essonnes. « Charlot » un bel orang-outang évadé d'une ménagerie foraine est abattu d'un coup de fusil par une jeune file de 19 ans.

Alors que le Zoo-Circus, installé terrain du Parc, donnait, à Essonnes, une représentation de gala, un de ses plus farouches pensionnaires, « Charlot », superbe orang-outang, haut de 1 m. 35, s'évadait de sa cage et cherchait un refuge dans les propriétés voisines du rond-point.

Aussitôt la fuite constatée, la direction du cirque avisa la mairie qui, dès la première heure, faisait annoncer à son de caisse la fugue de « Charlot » ; aussitôt deux cents personnes, armées de fusils, de revolvers, de gourdins, de lazzos, voire de filets, s'élançèrent à la recherche du quadrumane qui, tranquillement, sommeillait alors dans un arbre du parc de Mme Feuilleret.

« Charlot » eut, à la vue de tout ce monde, un réveil assez brutal : on vit l'animal, grimaçant, secouer avec rage la branche sur laquelle il était juché.

Ceux qui espéraient l'amadouer avec des fruits, bananes, poires ou noix, en furent pour leurs frais. Charlot, dédaigneux des friandises, s'en fut, par une voltige audacieuse, et gagna le jardin de M. Chabrière, 25, rue de Gournay.

C'est une faute grave : « Charlot » ignorait que Mlle Colette Chabrière, âgée de dix-neuf ans, est une sportswoman accomplie.

A la vue de la jeune fille, « Charlot » dégringola de son arbre, en se livrant à d'amicales gambades ; mais d'un geste décidé, Mlle Colette épaula et d'un coup, d'un seul, étendit d'une balle à la tête le pauvre quadrumane.

Pour un beau coup de fusil, c'est un beau coup de fusil. Parmi les disciples de Saint-Hubert, habitant l'Ile-de-France, il en est peu — même parmi les vétérans — qui peuvent se vanter d'avoir inscrit une pareille pièce à leur tableau.

06/01/1925, s. p. : Dans un cirque un chameau broye [sic.] la main de son conducteur

Troyes, 5 janvier (*dep. Petit Parisien.*)

Un des employés du cirque municipal de Troyes, M. Bakri ben Belkasen, 18 ans, se rendait ce matin à l'écurie pour donner à manger aux chameaux. Un des animaux, impatienté, saisit le bras gauche de M. Bakri et le mordit si cruellement qu'il lui broya la main. Aux cris déchirants du malheureux, le personnel accourut et dégagea le chamelier, qui était littéralement suspendu à la gueule de la bête en furie, que l'on dut rouer de coups pour lui faire lâcher prise.

M. Bakri ben Belkasen a été transporté d'urgence à l'hôpital, où on dut pratiquer l'amputation du bras.

08/01/1925, s. p. : DANS LA CAGE AUX LIONS

La dompteuse Martha la Corse avait eu, voici quelques mois, une explication un peu orageuse avec son lion Prince. Grièvement blessée, Martha dut entrer à la clinique du docteur Rabinovitch pour y subir une délicate opération.



Hier, le distingué praticien, qui n'avait pas pu revoir sa cliente depuis son départ de la clinique résolut d'aller prendre des nouvelles de la dompteuse, actuellement en représentation au Cirque de Paris. Le docteur, trouvant Martha en train de faire répéter un groupe de six lions, n'hésita pas à la rejoindre au milieu de ses élèves, parmi lesquels figurait Prince, toujours aussi récalcitrant.

Un peu surpris par cette visite inattendue, les fauves grognèrent avec un visible mécontentement, qui ne résista pas à quelques arguments énergiques de la jolie dompteuse. Le docteur Rabinovitch, s'approchant de Prince, caressa le lion et lui recommanda sans doute de ne pas récidiver.

16/02/1926, s. p. : LES MALHEURS D'AUGUSTE

En 1923, le clown Porto faisait les « Auguste » au Cirque Médrano. Au même cirque jouaient aussi les Fratellini et leur voisinage paraissant insupportable à Auguste, il préféra s'en aller au Cirque d'Hiver.

Mais il arriva que les Fratellini y furent aussi engagés, et Porto, ne voulant pas « joër » avec eux, tira sa révérence au Cirque d'Hiver pour retourner à Médrano. Par malheur, un dédit était stipulé et, hier, après plaidoiries de M^{es} Lévy-Oulmann et Boussageon, la troisième chambre a condamné le trop instable Auguste à payer ce dédit, qui est de 8.000 francs.

12/01/1927, en une : Un dompteur attaqué par un lion et sauvé par une lionne

Londres, 11 janvier (*dép. Petit Parisien.*)

Le dompteur Fred Wombwel se préparait, hier soir, à Leicester, à faire travailler six jeunes lionceaux au cours d'une présentation donnée par un cirque, lorsqu'un lion réussit à rompre la barrière qui séparait sa cage de celle des lionceaux. Il se précipita aussitôt sur le dompteur, qu'il blessa à coups de griffes au dos et à l'épaule.

La situation du dompteur était des plus critiques, quand une aide inattendue le sauva. La lionne, mère des lionceaux, se jeta sur le lion, qui se retourna et engagea avec elle une lutte acharnée. Pendant ce temps, le dompteur blessé rampait vers la porte de la cage, tandis que le personnel du cirque parvenait, avec des barres de fer rouge, à séparer les deux fauves.

13/03/1928, en une : Six lions, à Leningrad, se fâchent pendant une prise de vues

Leningrad, 12 mars (*dép. Radio*)

Dans le cirque d'Etat, à Leningrad, pendant une prise de vues cinématographiques, des lions, au nombre de six, aveuglés par la lumière trop vive, se sont jetés d'abord les uns sur les autres et ensuite sur les opérations.

Ce n'est qu'à grand'peine, et à l'aide de torches et de piques qu'on put réussir à faire réintégrer leurs cages aux animaux royaux.

Un opérateur a été grièvement blessé par l'un des fauves, et un des lions a reçu des brûlures si profondes qu'on n'espère pas le sauver.

06/04/1928, s. p. : MALADE, UNE OTARIE EST RADIOGRAPHIÉE A BELFORT

Belfort, 5 avril (*dép. Petit Parisien.*)

Mercredi après-midi, le docteur Charmoille, radiographe, a été fort surpris de la venue à sa clinique d'un client peu ordinaire. En effet, le dompteur des otaries d'un cirque actuellement installé sur le champ de foire lui amenait l'étoile de sa troupe, l'otarie Tommy.

Malade depuis cinq jours, ce malheureux animal ne pouvait supporter aucune nourriture et l'on soupçonnait la présence d'un corps étranger dans l'estomac de l'otarie. L'intelligent animal se prêta avec une bonne grâce parfaite et une patiente imperturbable aux diverses opérations de la radiographie. Bientôt, la jeune otarie rétablie reprendra son « numéro » de piste.

05/04/1929, s. p. : Cinq crocodiles « surchauffés » périssent dans un cirque

Limoges, 4 avril (*d. Petit Parisien.*)

Installé à Limoges, à l'occasion des fêtes de Pâques, un cirque ambulante présentait un lot intéressant de cinq crocodiles, que magnétisait le « fakir » Blacaman. Par suite d'une méprise, les cinq malheureuses bêtes, qui étaient enfermées dans des cuves maintenues à une température élevée, ont été surchauffées et littéralement cuites. La perte est évaluée à 40.000 francs.

21/06/1934, s. p. : UN GESTE GÉNÉREUX DES FRÈRES AMAR

Les Frères Amar, de retour de Hollande et qui visitent actuellement les principales villes de la Belgique, en donnant une série de représentations, inscrivent, une fois de plus, un geste véritablement généreux, qui a produit une grosse impression sur toute la population belge.

Ils ont prélevé sur les recettes des représentations donnés à Charleroi, une somme de 20.000 francs qu'ils ont versée au profit des familles des victimes de la catastrophe du fief de Lambrechies, où tant de mineurs ont trouvé la mort.

Le cirque des Frères Amar, qui, à lui seul, constitue la plus belle propagande française à l'étranger, vient, par ce noble geste, de le confirmer hautement.

20/02/1935, s. p. : Le dompteur noir William grièvement mordu et griffé par le lion Dartagnan



Le dompteur William

Dans la matinée hier, au cirque Amar, dont les tentes sont actuellement montées à la porte de Versailles, le dompteur nègre William faisait répéter dans une cage installée au milieu de la piste, un numéro inédit de dix lions de l'Atlas.

Soudain un des fauves, une magnifique bête de six ans, le lion Dartagnan, pris d'un accès de fureur, se jeta sur le dompteur, le mordant cruellement à l'avant-bras droit et le griffant aux cuisses et à l'épaule droite. Le plus jeune des frères Amar, Chérif, qui assistait à cette répétition, n'hésita pas à pénétrer dans la cage et, trident en main dégagea non sans peine M. William. Le personnel du cirque étant accouru sur ces entrefaites, l'on parvint à sortir le dompteur et à calmer Dartagnan qu'excitait de plus en plus l'odeur du sang humain.

M. William, qui est âgé de vingt-cinq ans, fut aussitôt transporté à l'hôpital de Vaugirard où on dut lui faire de nombreux points de suture ; mais son état heureusement n'inspire aucune inquiétude.

Durant toute la journée, les visiteurs virent contempler Dartagnan, le fauve dangereux, couché aux côtés de ses frères aussi farouches.

03/10/1936, s. p. : 150.000 FRANCS POUR UN ÉLÉPHANTEAU

Le grand troupeau d'éléphants du Cirque Amar vient d'être engagé pour un mois, à raison de 6.000 liras par jour et à dater du 14 octobre prochain, par le gouvernement italien. Les 18 pachydermes doivent figurer dans le grand film national *Scipion l'Africain* qui sera réalisé avec le concours de 16.000 soldats de l'armée italienne et retracera les luttes héroïques des Romains et des Carthaginois pendant la seconde guerre punique.

« Auguste », le petit éléphant qui est né le 4 août dernier à Douai, accompagnera sa mère en Italie. Ajoutons, à ce propos, qu'une grande firme américaine de cinéma a offert 150.000 francs du bébé mastodonte en y joignant un engagement rémunérateur pour le reste du troupeau.

MM. Amar ont décliné cette offre, voulant réserver aux Parisiens l'exhibition de leurs éléphants pendant la saison qui vient de s'ouvrir. Et c'est à partir du 13 novembre que le jeune « Auguste » et sa mère seront présentés au public sur la scène de l'EMPIRE où tous les enfants seront admis à venir caresser le petit éléphant à chacune des matinées à prix réduits.

05/02/1937, p. 2 : Jazz sur piste

DEPUIS quelques jours, un jazz se fait entendre dans un cirque parisien, et personne ne trouve étrange que des airs de danse et des rythmes négro-américains sortent d'une piste conçue pour les jeux du stade.

Mais ce curieux paradoxe s'explique très bien. Quand j'étais enfant, je me figurais que le cirque était un monde à part dans le monde, et je n'avais pas tout à fait tort. La piste était pour moi un rond magique, un cercle enchanté, où des hommes tout pailletés d'or marchaient sur les mains, jonglaient avec les étoiles, se balançaient dans les airs et s'élançaient dans le vide pour rejoindre leur ombre là-haut, sur le plafond de toile.

La piste, c'est le miroir où se reflètent tous les mondes : jongleurs chinois, clowns anglais, sauteurs africains, trapézistes allemands, acrobates français, écuyères de Montmartre et dompteurs de Florence, gens de tous les climats et de toutes les couleurs, grouillants sous le soleil des projecteurs.

Le cirque est avant tout international. Aucune frontière ne limite son peuple voyageur. Le monde lui appartient. Pourquoi alors le jazz, qui est la forme musicale la plus représentative de notre époque, serait-il déplacé sur une piste ?

Le rythme trépidant de la vie moderne, tous les mille bruits de la grande du monde : chanson du moteur, cris des sirènes, grincements des klaxons, rythme des machines et symphonie du métal ont trouvé leur synthèse dans le jazz.

La souveraineté sur le monde demeure un des événements les plus importants de l'histoire contemporaine. Les romantiques, les classiques ont eu « leur » musique, représentant leurs sentiments d'alors et leur genre de vie. Nous, mélomanes de l'après-guerre, nous avons la nôtre : c'est le jazz, qu'il faut entendre avec un esprit neuf et se garder de comparer à toute autre musique.

Le mystère de l'âme noire nous a été révélé dans ce dynamisme rythmique, cette richesse de couleurs, cette variété d'harmonies, ce courant vital, cette lamentation profonde et ce pathétisme infini que l'on trouve dans les meilleurs orchestres jazz. Animés d'une frénésie farouche, qui s'exaspère parfois jusqu'à l'état de transe, on peut percevoir en ceux-ci la suprême beauté de l'instinct, celle que Baudelaire eût appelée la « candeur de l'antique animal ».

Le cirque, qui prolonge la tradition des spectacles antiques, vient d'accueillir le jazz, l'expression musicale de notre époque ; et, dans un geste symbolique, les athlètes du stade, par-dessus la barrière, ont tendu la main aux interprètes des nègres de Harlem.

Jean LAURENT.

21/01/1938, s. p. : Grock, le roi des clowns

Les gens du « voyage », ceux que l'on appelait jadis des banquistes et qui se dénomment à présent artistes de variétés, ont un faible pour la banlieue parisienne. A Nogent-sur-Marne, à Aulnay-sous-Bois, à Meudon, à Saint-Leu-la-Forêt, des clowns, des trapézistes, des funambules habitent des pavillons entourés de jardinets. Ils viennent s'y reposer entre deux engagements et les vieux parents gardent la maison pendant les longues absences.

Grock, le roi des clowns, le recordman des gros cachets, n'agit pas autrement que ses camarades aux gages modestes. Voici trente ans, alors qu'il était clown à Medrano, en compagnie d'Antonet, il a acheté pour sa mère une confortable maison en meulière, à cinquante mètres de la gare de Champigny. Chaque fois qu'un engagement l'appelle à Paris, le célèbre comique reprend sa chambre au premier étage de la villa maternelle. Parions qu'il s'y plaît mieux que dans le palace le plus luxueux... peut-être même préfère-t-il à sa magnifique ville de San-Remo le calme séjour de Varenne.

Je l'ai trouvé là hier, après le déjeuner, prenant son café en famille dans le salon qui, de plain-pied, fait suite à la petite salle à manger. En veston d'intérieur, le nez chaussé de lunettes d'écaille, Grock, installé dans son fauteuil, regardait son portrait en pied où il est représenté avec la majestueuse robe de chambre qu'il endosse pour entrer en scène. A sa droite, sa mère, Mme Wettach, alerte petite dame de quatre-vingt-six ans... A sa gauche, Mme Grock, grande et brune Italienne. Au fond, Alfred, le partenaire du comique, joue avec un fox-terrier. Encore un trait de pur banquiste. Chez les gens du voyage, les partenaires et les élèves font partie de la famille... Le cadre est celui de tous les intérieurs de petite bourgeoisie banlieusarde. Cependant, voici un piano à queue, frère de celui dont le clown descend, le soir, en *tobboggan* [*sic.*].

En me voyant entrer, Grock se lève vivement. Avec ses cheveux blonds à peine argentés, l'homme ne paraît pas ses cinquante-huit ans. Les rides, qui sabrent verticalement la grimace, ne proviennent pas de la vieillesse, mais de quarante ans de grimaces.

— Merci d'être venu jusqu'ici... Vous savez que c'est probablement mon dernier séjour à Paris. Dans un an, je me retire.

— J'espère bien que non... Le music-hall a plus que jamais besoin de vous.

— Mais si, dit Mme Wettach. Il a suffisamment travaillé. Voilà quarante-six ans qu'il a débuté comme artiste... Dans le café que tenait son père, à Bienne.

— A douze ans !

— Mais oui, dit Grock, et j'avais déjà du succès avec ma musique et mes grimaces.

— Il n'y avait pas d'acrobatie dans ce numéro juvénile ?

— Non... ou presque pas. Pourtant, déjà, je jouais du violon en équilibre ou comme cela...

Prestement, Grock a passé son bras sous le jarret de sa jambe gauche dont il a levé le genou sans effort à la hauteur de l'œil... Allons, le grand acrobate que fut, à trente ans, le clown n'a pas encore disparu. Ceux qui n'ont vu Grock qu'au music-hall ignorent cette prouesse jadis réalisée tous les soirs : rondade, flic-flac, saut périlleux plané.

— A cinquante ans, je tournais encore un joli saut périlleux, reprend Grock. A présent...

Un soupir. Il enchaîne :

— Antonet aussi sautait bien... Pauvre Antonet, quel artiste ! Je lui dois tout. Et je l'aimais bien, malgré son caractère pointu.

Cela me rappelle — je le conte à Grock — ma dernière visite dans la loge du grand clown que fut Umberto Guillaume, alias Antonet. Sa nervosité excessive pour une épingle mal placée par sa brave et bonne épouse, qui lui servit toujours d'habilleuse.

— C'est le métier qui veut cela... Oui, nous avons parfois pleuré de rage et de dépit tous les deux, après une entrée ratée. A Berlin, je me rappelle notre début au music-hall, au Wintergarten. Nos meilleures blagues de cirque laissaient le public complètement froid... Quelle sortie sur le ventre ! Et quelle crise de larmes dans la loge !

Grock grimace effroyablement. Va-t-il pleurer comme pleurent les clowns, avec des hurlements venus du fond des entrailles ? Non, il sourit de son célèbre sourire en V.

— Eh bien ! Nous n'avons pas perdu courage pour cela. En une nuit de travail, nous avons créé un sketch adapté au cadre nous de la scène... Et ce fut le triomphe. Et les premiers très gros cachets...

— Combien ?

— Vous êtes indiscret, mais je vais vous le dire tout de même. Nous avons chez Schumann 3.000 marks par mois, un bel engagement pour des clowns... Le directeur d'un grand music-hall tombe dans notre loge : « Vous allez venir chez moi à cinq cents francs par jour... » Je ne perds pas le nord et lui réponds tranquillement : « Vous n'auriez pas fait tout ce chemin pour nous offrir huit cents francs par jour !... » J'avais bien entendu cinq cents francs, mais je faisais... Dix minutes plus tard, nous avons notre contrat à mille francs par jour. Mille francs or ! Et depuis, j'ai tenu mon prix. C'est comme cela qu'il faut agir si l'on veut réussir. Quand on a un bon numéro, demander cher et tenir ses prix, car, bien entendu, si les directeurs peuvent vous avoir pour des clous, ils le font sans vergogne et vous remplissez la maison à leur seul bénéfice.

— Vraiment, Grock ? Mais il se trouve bien, parfois, des directeurs consciencieux pour augmenter les gages d'un bon artiste avant qu'il le demande ?

Par-dessus ses lunettes, le clown me fixe d'un œil au regard figé. La bouche se plisse comme pour lâcher l'expression devenue l'un des slogans du numéro. Il ne dit rien, mais la mimique suffit.

Sans blague !... Et depuis quand la vie serait-elle autre chose qu'une bagarre où l'on n'arrive à se faire sa place qu'en jouant des coudes ?... Voilà ce que dit Grock, éloquemment, d'une grimace. Il ajoute :

— Il faut avoir confiance en soi, tenir ses prix, mais seulement quand on est devenu un véritable artiste. Tout jeune, je me suis déclaré moi-même : « Tu gagneras une fortune en faisant le clown », et j'ai gardé ma voie, malgré les périodes de découragement... Quand j'avais trop mangé de vache enragée au cirque ambulante, où l'on payait le 36 du mois, je me plaçais dans un café comme extra... J'y restais quinze jours et je repartais avec la première troupe de passage.

— Et cette période de vache enragée à duré ?

— Quinze ans. Pendant lesquels je me suis formé.

— Voilà, dit Mme Grock, qui est du bâtiment — elle fut une artiste lyrique célèbre — ce que les jeunes



Grock et sa mère

gens d'aujourd'hui ne comprennent pas dans notre profession. Dès les débuts, ils voudraient de gros cachets... Quand on ne leur donne pas, ils se découragent. Et c'est pourquoi on trouve actuellement si peu de grands numéros de music-hall.

— Il faut être juste, dit Grock. La décadence du music-hall vient aussi de la disparition de la plupart des grands établissements transformés en cinémas. Les artistes ont du mal à trouver des engagements... Ah ! ces beaux music-halls de variétés d'avant-guerre : les Folies-Bergères, les Wintergarten, le Coliseum de Londres... ce Coliseum où j'ai fait vingt-sept semaines consécutives d'engagement... Tout Trafalgar Square resplendissait de l'affiche électrique où ma silhouette se détachait sur le dôme du music-hall géant... Nelson devait en être jaloux au sommet de sa colonne.

Un temps.

— Ce sont de beaux souvenirs... Mais peut-être les plus beaux sont-ils ceux des jours où je travaillais en place publique, en « palc » comme disent les posticheurs, ces jours où je risquais de me casser les os en me promenant, le balancier à la main, sur la corde raide, d'un côté à l'autre d'une place publique. On l'accrochait, cette grosse corde de funambule, à un pignon de maison élevée, à une tourelle, si possible... D'où le nom de *thurmseil*, la corde tendue de tour à tour.

Un autre temps.

— Maintenant, je crois que cette période de vache enragée je me la rappellerais avec moins de complaisance si je n'avais pas gagné assez d'argent pour assurer mon avenir.

— Vous aimez l'argent, Grock ?

— Pas pour lui-même. A part quelques maniaques, je ne pense pas que [quelqu']un aime l'argent pour lui seul. On lui demande de nous donner des satisfactions qui diffèrent suivant nos tempéraments.

— A vous, quelles satisfactions vous donne-t-il ?

— Beaucoup. La première de toutes est de ne plus être obligé de ramper devant des imbéciles dont dépend parfois votre existence.

La seconde est d'avoir pu assurer aux miens une vieillesse heureuse. Évidemment, tous les hommes veulent faire fortune dans ce but mais, chez nous, dans notre profession d'artiste, il y a tant de cigales qui meurent de faim et de froid quand leur chanson ne plaît plus... J'en ai vu beaucoup, quand j'étais jeune, de ces infortunes lamentables et je me jurais de ne jamais en arriver à cette extrémité.

— De grands clowns, par exemple ?

— Mais oui. Tenez, James Guyon, le célèbre Auguste de l'Hippodrome de l'Alma. Je l'ai trouvé sur les quais de Liverpool où il gardait des bateaux, la nuit, pour quelques pennies... Je lui ai fait une rente quotidienne de deux shillings pendant tout mon séjour... Il pleurait... il me prenait les mains et me disait : « Tu te rappelles mes triomphes à Madrid, à Barcelone, chez Allegria. J'en ai gagné de l'argent... et maintenant... » Pauvre vieux James ! Oh ! la misère atroce à la fin de la vie : le baigne avec la solitude morale en plus !

Un silence. Mme Wettach contemple Grock. Ses yeux usés ne se voilent pas d'attendrissement... Non... la vieille petite dame paraît songer avec satisfaction :

— Tu as raison, mon fils. Tu as gagné la partie, parce que ta fantaisie de clown n'a pas tué le sens pratique hérité de tes ancêtres, les paysans bernois, qui savaient discuter deux heures pour gagner un écu sur la vente d'une vache.

Grock a vu le regard maternel... Il sourit... pas du sourire résigné de ce pauvre type sans défense contre la malice humaine qu'il incarne tous les soirs dans sa ridicule petite jaquette...

... Du sourire satisfait de M. Adrien Wettach, homme d'affaires redoutable qui a fait capituler tous les agents artistiques et tous les directeurs de music-hall des deux mondes.

09/08/1938, p. 1 et 2 :



Cette femme a chez elle des singes. Ils vivent dans des cages grillagées. Le soir on sert, à l'un comme à l'autre, un bol de lait. Et puis on les couvre de langes de laines. Et chacun d'eux prend place dans un lit en forme de panier. L'après-midi, parfois, leur hôtesse se met au piano... Sa musique dépeint une ménagerie, le bondissement zigzagant des singes captifs, le pas lourd des ours, la danse de la lionne tant avait reçu de coups sur le [mufle] que folle elle était devenue...

Au commencement de l'été, ces singes quittent Paris. Du côté de Montfort-l'Amaury, dans la campagne, une maison aux volets verts les accueille. Ils s'ébattent là plus librement que dans leur appartement montmartrois. Dans cet appartement, ils semblent fort heureux. Pour qu'on les caresse, ils plaquent leur échine chaude et velue contre les parois à jour de leurs cabines superposées. Leurs longues mains aux ongles de noir basalte, qu'ils rongent soigneusement de leurs dents très blanches, se tendent vers le visiteur avec une enfantine confiance.

Il y a là un sapajou qui gazouille exactement comme une perruche. Petit être brun aux cheveux en brosse, il exprime, à grand renfort de modulations sifflées, sa joie qu'on vienne vers lui, sa peine qu'on s'éloigne. Il ne cesse, oiseau par les mouvements autant que par la chanson, de descendre et de remonter dans l'espace qu'on lui donna.

- SUITE DE LA PREMIERE PAGE -

Il a pour voisine Suma-Suma, mince guenon, qui faisait, sur les places, jadis, un numéro avec des rats. Sous la rouge souquenille dont on l'avait affublée, ses poignets, déchirés de morsures, gonflaient. Sauvée, maintenant, elle aime toujours s'habiller de quelque lambeau soyeux ou brodé. Cependant, à la taille, une ceinture de cuir, munie d'un anneau de fer, lui demeure de ses années d'esclavage théâtral.

Plus loin végètent joyeusement des magots, à la face allongée en avant, aux gestes lents, et des macaques — l'un s'appelle Bambino, comme il convient — soigneux à décortiquer les amandes dont ils raffolent, et une femelle de maki, aux prunelles énormes et fixes, empanachée d'une queue rayée, et une cercopithèque bleue qui fut, agonisante, achetée à des forains aux usages rudes. Elle a maintenant vingt ans. Sa bouche de cuir ténébreux simule un sourire perpétuel. Une autre cercopithèque bleue, la jeune Bibelotte, vêtue, quand je la vis, de carreaux roses et blancs comme une petite fille, a des attitudes d'une fraîcheur acide, conformes à la gentillesse de son tablier. Son âge, trois ans, équivaut, chez les singes, à quinze années humaines. Elle pourrait donc bientôt se marier. Mais sa maîtresse n'y tient guère. « A quoi bon, dit-elle, laisser s'accroître une espèce misérable... »

La souveraine de ce petit peuple aux yeux vifs préside, en outre, ou plutôt tout d'abord, un groupement d'hommes et de femmes qui s'efforcent de venir en aide à ceux des animaux de cirque ou de parade qui gagnent leur triste pitance en exécutant, à contre-cœur, des tours de

force. Ces tours de force de singes ou de chiens ne sont souvent rendus possibles que par d'autres tours de force dans les douloureuses coulisses du dressage. Alors le montreur de bêtes, dur et courageux, s'obstine à modeler des attitudes amusantes et des personnages censément raisonnables dans la pâte de la chair animale, dans les phosphores cérébraux où l'intelligence suit des chemins inconnus, dans le cœur des créatures où le sang, peut-être, ne baigne qu'un



instinct mécanique. « Les dompteurs de chiens, me confie mon interlocutrice, vont jusqu'à échanger des coups de dents avec leurs « artistes », leurs victimes... »

Je ne sache, quant à moi, rien de plus humiliant pour les hommes, aussi bien bien [*sic.*] que pour l'obscur dignité des quadrupèdes ou des quadrumanes, que ces assimilations bégayantes et sordides, ces polkas d'ours, ces comédies de caniches, ces singes parodistes, toutes ces disciplines de grelots et d'oripeaux qui, sans doute, ne correspondent, chez les animaux ainsi pilorisés, à aucune attitude valable.

Leur généreuse amie ne se préoccupe guère, elle, de l'inutilité ou de la sottise de ces spectacles ratés dans leur essence. La souffrance crue, seule, l'émeut. Elle me décrit avec émotion les cravaches ou les manches de fouet qui, pour le public, se bornent à effleurer, à toucher les pattes de l'animal, mais qui comportent quelquefois une sournoise épingle de fer. Elle me montre l'image d'un dogue à qui furent sciées les pattes de devant, pour qu'il marche comme un monsieur. Et elle me comble d'horreur en me narrant l'histoire d'un ouistiti... Enfermé dans un étroit caisson de bois, un « sabot », il parvint à faire sauter le couvercle de son cachot et, dévoré par la faim, dévora lui-même deux couleuvres !... On imagine cet ignoble drame, la nuit, sous la maigre tente d'une ménagerie sans ménagements. Deux heures plus tard, le singe mourut.

Il y a dix ans, alors qu'elle venait à peine de rassembler ses amis — ils sont aujourd'hui dix mille — sous l'invocation du célèbre écrivain d'Amérique Jack London, qui découvrit l'infortune des chiens de cirque, la maîtresse de Bibelotte et de Suma avait ainsi décidé d'aller laver la tête au directeur d'un établissement où l'on faisait voir des ours chorégraphes. Ces ours, sous leur muselière, avaient le nez presque complètement arraché. L'homme la reçut fort courtoisement. Il écouta ses reproches avec une surprenante modestie. Quand elle eut fini, il dit : « Madame, je me rends à vos raisons. Mes ours, ici, ne sont pas bien. Vous sûrement, vous saurez les rendre heureux. Quoi qu'il puisse m'en coûter, je ne m'opposerai pas à leur sauvetage. Pauvres ours... Recollez-leur le nez... Pansez leurs plaies... » Il se leva, sortit, revient. Deux énormes ours noirs le suivaient. « Les voilà... Soignez-les bien... Ils sont à vous... » Il lui mit dans la main le bout de la corde qui les liait. Et, s'inclinant de la plus exquise manière, il signifia que l'entretien était terminé. Deux ours sur les bras, c'est beaucoup, même pour une femme au grand cœur, une fondatrice de club. Que faire ? L'homme aux ours ne plaisantait pas davantage que, tout à l'heure elle-même, quand elle lui faisait la leçon.

Bien entendu, tout s'arrangea. La providence veillait, qui avait, pour la circonstance, soutane noire et bas violets. Un évêque, Mgr Foucher, saint François d'Assise des fauves au souffle puant se fit connaître. A Bourges, il dirige le parc zoologique.

... A l'institut Pasteur, dans des cages chauffées comme des serres, des singes, sans plaisir, se prêtent aux procédés de la science médicale. A l'un d'eux, la poliomyélite avait été donnée, expérimentalement. On prélevait sur lui du sang pour le sérum. Les bras en croix, le cou solidement tenu, il laissait s'en aller de lui, dans la seringue aspirante, le flot lugubre de la vie.

... Beaucoup de singes, à Paris, semblent se la couler douce. Boulevard de Port-Royal, chez un peintre yougoslave, un « laineux de Humboldt », à la voix d'enfantelet, malade de sentimentalité, tendre comme un orphelin perdu ou retrouvé, supplie qu'on le berce, qu'on le câline. Lui-même, il passe ses bras autour du cou de son maître, se suspend à lui, doux fardeau de reconnaissance et d'amour. Il advient qu'on le laisse seul. Il ne touche à rien, n'abîme rien. Une fois, cependant... En hiver... Dans l'atelier, une ampoule est allumée. Notre « laineux » la frôle de la main, se brûle un peu. Il s'empare d'un fer à repasser et fracasse l'ampoule pleine d'un enchantement doré, subtil et cruel.

Puis il se met en quête de toutes les autres lampes électriques de la maison. Le fer à repasser fait merveille. Il vole à travers l'appartement. Pan ! Bing ! Les explosions se succèdent. Les voisins s'amassent, crient au massacre.

Le peintre yougoslave, ce soir-là, dut dîner aux chandelles...

Jacques AUDIBERTI.

10/08/1938, p. 1 et 2 : Animaux de Paris par JACQUES AUDIBERTI – ARCHES DE NOÉ SUR LES BORDS DE LA SEINE

Quai de la Mégisserie et aussi quai de l'Hôtel-de-Ville, devant la Seine, cela caquette, roucoule, pépie, siffle, sifflote, dans un grand tapage de becs — puisque, disait Villon, il n'est bon bec que de Paris.

Là, dans des cages, on propose des oiseaux, depuis les poules aux épais cotillons de plumage jusqu'aux minuscules colibris, en passant par la gamme des petits chanteurs couleur de forêt, le bouvreuil, le pinson et autres chardonnerets.

Sur ces quais, bien-aimés du soleil irisé par la subtile vapeur de la Seine, on vend aussi des lapins, des fleurs, des plantes, des semences potagères, des outils agricoles, tout ce qui convient à faire pousser un décor champêtre, à le peupler, à l'entretenir. C'est ici que l'ouvrière solitaire vient acheter la capucine, cette fleur qui se mange, pour en orner sa fenêtre et, peut-être, son plat de salade. C'est ici que l'honnête gardien de la paix se procurera des graines de tomates géantes dont il surveillera la croissance dans des caisses pleines de terre à son balcon exigü de la rue Sedaine. Ici, la jeune maîtresse de maison choisira la perruche verte au ventre couleur de lait, marquée de carmin au bout des ailes. Peut-être préférera-t-elle un couple de bouvreuils du Japon, dont la tête tout entière, y compris le bec, est une boule de rubis. Peut-être encore décidera-t-elle d'emporter des poissons. Car on vend ici, des poissons, poissons d'ornement et de loisir, obtenus de la part des éleveurs asiatiques par la reproduction séculaire d'une monstruosité initiale ou façonnés tels quels par la création.

Maintenant, les poissons les plus étranges, en larges voiles qui flottent, ou hérissés de crêtes rayées, ornent la plupart des logis et les luxueux souterrains de plus d'un café. Quai de la Mégisserie, ils sont à la pêche de l'amateur curieux de formes rares et de mouvements taciturnes. Une fois achetés, ils voyageront dans un ballon de verre, et leur nouveau maître ne manquera pas d'ajouter à son emplette aux yeux ronds, une boîte de cette mystérieuse « nourriture pour poissons » qui ressemble à de la sciure.

PRESENTATION DES ANIMAUX DE PARIS par Jacques AUDIBERTI - Des poissons en boccas aux boas au mètre...

- SUITE DE LA PREMIERE PAGE -

Quel bel endroit que ce trottoir qui chante, qui fleurit, qui nage et qui grouille ! Planant dans son bac d'eau bleue, où trempent des herbes, un brochet, immobile comme s'il était peint, hormis une presque imperceptible trémulation de sa nageoire ventrale, surveille, à l'étalage des paquets de couleuvres, emmêlées pire que des nouilles. Elles voisinent avec des grenouilles, des tritons aux bras humains, des salamandres. Tout à l'entour, les oiseaux font des trilles, lancent des gammes, exécutent des modulations gazouillées, autour du puissant coup de clairon d'un maître coq.



Il règne, devant ces boutiques juxtaposées, une allégresse de nature. Chatolement agreste des couleurs, vacarme aérien, et la surprise, toujours renouvelée, que tant de vies obscures, insondables, prospèrent parmi les allées et venues humaines... Debout sur le parquet de sa maison de verre, un crapaud marche, ses bras appuyés à la paroi transparente, d'un pas lourd et ensommeillé de géant préhistorique... Quelqu'un, du doigt, toque contre la vitre. Et le crapaud s'arrête, avec un regard grave attentif.

La Mégisserie et ses oiseaux, d'une part, et, d'autre part, la Seine et ses arbres, et ses grandes îles de monuments, et ses ponts rayonnants, échangent, par les beaux après-midi, mille signes vivants et frais. Sans quitter ces rives aimables, pénétrons dans le bâtiment 3 de ce grand, de ce très grand magasin qui se plaça sous l'invocation évangélique d'une femme charitable.

Au rez-de-chaussée de ce bâtiment 3, en bordure de la rue de Rivoli, tournoie la foule féminine. Nous sommes ici dans une de ces gares, de ces halles rutilantes où, sans cesse, l'on vient s'habiller, se parer, élire un costume, un mobilier, des rubans, du papier à lettres, des parfums, de tout... De tout, et plus encore... En doutez-vous ? Prenons l'escalier roulant. Nous débouchons dans les renards. Ah ! oui... Le rayon « fourrures » ! Mais pas du tout... Il s'agit de renards vivants, dans des logettes grillées. Renard, vieux compagnon des fables familières, tu n'es pas, après tout, tellement dépaysé, à deux pas du Pont-Neuf ! Mais les chacals ? Les pumas ? Les kangourous ? Les antilopes ? Les gazelles ? Et le lion ? Tous ces animaux sont là, dociles sur leurs litières de paille, avec, à l'angle de leur repaire étroit et désinfecté, un morceau de viande rouge. Le lion est un jeune lion. Il dispose, lui, d'un plus vaste espace, avec un rocher postiche, une langue de sable — le désert... Devant ce désert, de l'autre côté d'un mur de verre épais pris

entre deux cloisons grillagées, les curieux s'entassent. Et lui, lion de grand magasin, mais lion tout de même, avec tout ce qu'il faut — dents, griffes — fait le va-et-vient. Qui l'achètera ? Qui se décidera à réclamer un vendeur au chef de rayon, lequel appellera un de ses collaborateurs en veston noir et pantalon à rayures, lequel vous « débitera » le fauve grognon et jaunâtre ? Mais il y a mieux. Les serpents... Dans un compartiment également vitré et grillagé, bien en vue, où des arbres de plâtre s'offrent à leurs enroulements alanguis, les gros serpents poursuivent une vie paresseuse. Boas et pythons. Ceux-là, on les vend au mètre. Une pancarte le déclare en toutes lettres. On vend au mètre les boas à la peau mordorée, frères gigantesques des couleuvres, et les pythons à la tête en pyramide. Le mètre est là, métallique, fixé sur le parquet de l'étage. Le spectacle de commis élégants et diserts mesurant quinze mètres de serpent (un gros serpent, par exemple, et un plus petit) constitue un numéro de haut goût dans ce cirque qu'est le train de la vie quotidienne à Paris. Deux cent cinquante francs le mètre de boa. Trois cents francs le mètre de python. Chez qui vont ces « tours de cou » ? Chez les forains, les danseuses de genre.

Dans ce magasin étonnant, les singes cabriolent. Des chèvres, nées rue de Rivoli, regardent passer les autobus. De vastes volières hospitalisent un bariolage exotique de plumages singuliers. Cygnes, pélicans, « ministres », qui chantent plus d'un air, « queue-de-vinaigre », ibis sacré, cigognes (sept cents francs la cigogne), aras au profil cruel, à qui les visiteuses donnent à manger leur ticket de métro, cacatoès pareils à ceux que, jadis, les navigateurs apportaient des îles, et jusqu'à des oiseaux-mouches, pas plus gros, en effet, que de grosses mouches, furent rassemblés dans cette arche commerçante.

Le bâtiment 3 recèle également des poules, des lapins, des tortues, des lézards. Pour vous procurer, séance tenante, n'importe quelle bête, la mangouste des contes de Kipling ou la roussette de Kipling, proche parente du vampire, et le vampire lui-même, en passant par les poissons multicolores, les ours à miel, et les beaux poissons d'aquarium, dont les plus petits, les « guppyi », ne mesurent pas plus de trois centimètres, vous n'aurez qu'à pousser une porte-revolver. C'est plus facile que d'armer une carabine à répétition. Vous obtiendrez votre gibier séance tenante.

Les chiens, bien entendu, sont à la place d'honneur, parmi tout ce bétail. Bergers de Brie, bergers de Beauce, qu'on appelle aussi bas-rouge, chiens de montage, lévriers, qu'il est interdit, en France, d'utiliser pour la chasse, et bien d'autres chiens encore peuplent un chenil hygiénique au chiffre d'affaire réjouissant. Les loulous, les terriers et les petits cockers sont les plus demandés. Un aboiement irrité, parfois, retentit, qui s'entend jusqu'au comptoir des cravates...

16/12/1938, s. p. : FAITS DIVERS AU CIRQUE D'HIVER

Le cascadeur fildefériste Helias, les jockeys humoristes Robertis, les phoques comiques de Guerre, les inénarrables clowns Zavatta, qui font partie du nouveau programme du Cirque d'Hiver, provoquent à chaque représentation une explosion... de rires.

Un tonnerre d'applaudissements secoue la spacieuse arène du boulevard des Filles-du-Calvaire, à la suite des prouesses audacieuses de contorsionnistes chinois China-Han, des surprenantes femmes équilibristes, les sisters Rubio, des vertigineux acrobates les Sept Faladis, des ballets Denizard de l'Opéra, avec l'étoile Violette Ternet, que l'on compte également parmi les 15 surprenantes attractions de ce spectacle unique au monde.

Le Cirque d'Hiver est vraiment solide.

04/03/1939, p. 5 : DANS LA GRANDE CAGE : UN DOMPTEUR FRANÇAIS vient de dresser un groupe de fauves jamais assemblés jusqu'ici par HENRY THÉTARD

Panthères mouchetées, léopards, panthères noires, jaguars, pumas et panthères des neiges, en tout quinze des plus redoutables carnassiers de la jungle hindoue, de la brousse africaine, de la pampa américaine et de la toundra sibérienne : tel est le nouveau groupe du dompteur Alfred Court.

Alfred Court, le maître belluaire, a déjà, depuis quinze ans, lancé sur le marché des numéros de variétés, une douzaine de groupes de lions, de tigres, d'ours blancs ou noirs. Il a créé cinq grands numéros mixtes composés de fauves de toutes les races... Il a voulu, pour couronner sa carrière, vaincre la grande difficulté, réaliser la tâche à laquelle aucun dompteur ne s'est encore attaqué, en créant une « réunion » — c'est le terme de métier — de toutes les variétés de félins moyens, léopards, panthères, jaguars, pumas.

Pourquoi les dompteurs ont-ils, jusqu'à présent, négligé cette attraction qui avait pour elle la grande qualité demandée par tous les directeurs de cirques et de music-hall du monde, celle de la nouveauté ? J'imagine qu'ils reculaient devant la tâche d'avoir à réunir et à obliger à une tolérance mutuelle un grand nombre de ces fauves pris à l'état sauvage ou, en tout cas, adultes. En effet, quand on crée un groupe mixte de toutes les races de fauves, on choisit des individus tout jeunes, donc de caractère relativement malléable. Or il était presque impossible de trouver en Europe une vingtaine de léopards, panthères, jaguars et pumas âgés de dix à quinze mois. Ces félins reproduisent moins facilement que les lions et les tigres. Il fallait donc opérer avec des animaux débarquant du bateau, capturés depuis quelques semaines et, pour la plupart, à peu près adultes.

La difficulté de la tâche est sans doute la raison qui a déterminé Alfred Court à tester l'aventure.

Trois démons de la jungle

C'est à la fin de l'hiver dernier que le dompteur a commencé à rassembler les éléments de son nouveau groupe, en parcourant l'Europe pour acheter tous les léopards et jaguars à vendre dans les zoos et chez les marchands d'animaux. Il en acquit une bonne vingtaine, ce qui n'était pas trop pour former un groupe de quinze. Il faut, en effet, compter avec les pertes provenant de maladies ou de batailles que l'on ne parvient pas toujours à empêcher. Johnny, le plus gros des léopards du groupe, acheté adulte chez Hagenbeck, a, de la sorte, tué deux de [ses] collègues, dont une magnifique panthère noire mâle déjà très bien dressée.

Alfred Court avait décidé que son groupe comprendrait trois jaguars ou léopards noirs. Un des artistes du trio ayant ainsi disparu, il résolut de se procurer des « négros » de remplacement. Au début de décembre dernier, il reçut, par l'intermédiaire d'un marchand d'animaux belge, trois panthères noires adultes, deux mâles et une femelle, arrivant directement de Sumatra, *via* Rotterdam.

J'ai vu les premières entrevues du belluaire avec ses nouveaux pensionnaires... des entrevues plutôt chaudes.

Les trois démons de la jungle étaient réunis dans une de ces petites cages basses à roulettes que l'on nomme sabots dans l'argot de ménagerie. Tapis dans la paille, au fond de la caisse, ils formaient une masse sombre, éclairée par les six lumières verdâtres de lourds yeux phosphorescents. S'approchait-on à deux mètres de la grille, des crachements et des feulements d'avertissement vous clouaient sur place.

Un nouveau pas en avant déclenchait l'attaque comme mue par la pression d'un ressort invisible. Une masse grondante et sifflante se ruait sur les barreaux que le choc ébranlait, des pattes armées de griffes crochues et tranchantes sortaient d'un demi-mètre au-delà de la grille, cherchant avec des mouvements convulsifs à saisir l'homme qui osait pénétrer dans la zone interdite. Toute approche, même celle du garçon de piste porteur de la viande du repas était le signal de l'agression. Il fallait jeter la viande à travers les barreaux devant les panthères qui l'accueillaient avec des rugissements de fureur... La nuit seulement, quand la cage était close et que nul bruit ne se faisait plus entendre depuis longtemps, les fauves noires rampaient vers les quartiers de cheval et les dévoraient en silence.

Il n'est pas facile de venir à bout de tels blocs de férocité concentrée. Et pourtant, à présent, trois mois après leur arrivée, les deux mâles commencent à travailler sans longes et l'un d'eux, *Bangkok*, sera bientôt assez dressé pour être réuni en groupe dont il deviendra l'un des meilleurs artistes.

Un dressage difficile

J'ai suivi tout le processus du dressage. J'ai assisté à la capture au lasso des trois fauves plaqués contre les grilles, se tordant comme des reptiles, mais réduits à l'impuissance. Cette première prise de contact avait pour but d'assujettir à chacun des cous musclés et durs comme de petits troncs d'arbre des colliers de cuir pourvus d'anneaux. Des anneaux solides, car la vie du dompteur allait leur être confiée.

Deux jours plus tard, deux longes de corde tressée au maximum de densité furent fixées dans les anneaux du collier de *Bangkok* et, à travers le « tunnel », le couloir de grilles qui va des cages d'habitation à l'arène de travail, la grande panthère fut traînée dans cette arène.

Cela n'allait pas tout seul. De ses griffes le fauve s'accrochait désespérément au plancher ou aux parois de sa cage. Il essayait de briser les câbles avec des soubresauts violents ; il tentait de les couper avec ses dents, mais la corde neuve, glissait sous les crocs.

Au bout d'une demi-heure *Bangkok* était dans l'arène. A l'autre extrémité, l'une des longes dans la main gauche, un solide gourdin dans la main droite, le dompteur attendait son élève. L'autre longe était tenue par un aide, Harris, un petit Irlandais musclé et athlète, qui se tenait en dehors des grilles.

La panthère noire était tapie près de la sortie du tunnel. Couchée sur le flanc, elle ne bougeait pas plus qu'une bête morte. Mais le dompteur connaissait la tactique.

Après quelques minutes d'attente, Alfred Court fit un pas en avant, puis un second.

Il n'eut pas le temps d'esquisser le troisième. Sans aucun avertissement, sans aucun mouvement préliminaire, dans un bond de cinq mètres, le fauve, qui paraissait prostré, sauta à la gorge de l'homme.

L'attaque avait été un éclair. La parade vint en coup de tonnerre.

L'assistant qui tenait la seconde longe tendit la corde d'un coup sec et le fauve, stoppé dans son élan, tomba sur le sable comme un paquet. Au même instant, le gourdin s'abattait sur le muffle [*sic.*] noir. La panthère voulut faire demi-tour, mais le belluaire tira sur sa longe et l'obligea à rester sur place.

Alors l'assistant, à son tour, entra dans la cage. Le dressage était commencé. Pendant quinze jours *Bangkok* chargea tour à tour les deux hommes qui l'entraînaient vers le tabouret destiné à devenir son siège ordinaire pendant le travail. Ce fut une lutte acharnée. Les hommes esquivaient l'attaque à tour de rôle et les longes se tendaient, plaquant le fauve rudement, tandis que les bâtons s'abattaient sur la tête ronde aux oreilles aplaties.

Au bout de deux semaines *Bangkok* avait compris. Il savait qu'avant d'atteindre l'homme, il fallait chercher à se débarrasser du gourdin. Et il mordait dans le bâton au lieu de sauter à la gorge du dompteur.

Quinze jours plus tard, la panthère noire avait compris autre chose : qu'il valait mieux se rendre délibérément à son tabouret plutôt que de s'y laisser traîner par les cordes fixées au collier. Un mois plus tard, *Bangkok* avait renoncé à toute lutte et le dressage marchait très vite.

A présent la panthère noire, féroce mais intelligente, est en passe de devenir l'un des bons artistes du groupe. *Bangkok* sera, avec *Négus*, le jaguar noir né au zoo de Cologne, avec *Johnny*, le grand léopard africain, l'une des étoiles du numéro.

Douchka, la panthère des neiges

Autant d'animaux, autant de caractères particuliers. *Douchka*, la panthère des neiges du Thibet, n'a pas opposé la résistance combative du terrible *Bangkok*. Nostalgique et farouche, la magnifique bête à la fourrure argentée semée de roses noir de fumée, rampait comme un reptile, bondissant brusquement sur les tabourets qui lui rappelaient sans doute les rochers de l'Himalaya où elle gitait avec son mâle, qui mourut peu de jours après le débarquement du couple à Anvers. Le dompteur a tiré parti de ces allures singulières de *Douchka* qui entre dans l'arène lentement, plaquée au sol, traînant derrière elle une queue d'angora géant : curieuse vision encore jamais vue dans un groupe de fauves, celle de ce félin des grandes cimes, compagnon muet des solitaires qui rêvent, perdus dans les forêts de sapins, au flanc du Toit du monde...

Des panthères des neiges, il y en a trois actuellement en Europe, la Russie exceptée : deux au zoo de Dresde, et celle d'Alfred Court. Le dompteur ne la donnerait pas pour 100.000 francs, bien qu'il ait payé le couple 80.000, sur le pont du bateau.

Les trois panthères noires de Sumatra ont coûté en bloc 75.000 francs, le jaguar noir 40.000. Les vingt-trois fauves achetés depuis janvier 1938 par Alfred Court représentent une dépense de 350.000 francs. Ajoutez à cela environ 50.000 francs de matériel et 100.000 francs de dépenses pendant les quinze mois nécessités par le dressage du groupe, voilà un numéro dont le prix de revient est de 500.000 francs.

Ceci explique pourquoi les Parisiens ne verront pas de si tôt l'attraction inédite dans un cirque ou un music-hall de notre capitale. Les numéros de cette valeur émigrent aux pays où les cachets se règlent en livres et en dollars.

Si vous voulez voir les quinze panthères, jaguars et pumas d'Alfred Court, il faudra aller cet été à la *Tower* de Blackpool, où le groupe est engagé pour 160 livres par semaine, un peu plus de 4.000 francs par jour.

Et, à considérer la somme de travail, de dangers et d'argent qu'il a coûtée, le numéro n'est pas trop cher.

AUTRES JOURNAUX

Paris-Midi – 14/04/1920, p. 3 : Petite Chronique du Music-Hall. Le crocodile a du bon. — Le capitaine Wall au Nouveau-Cirque. — En plongée. Une farce de Cléopâtre. Des pensionnaires pas commodes. — Vision de cauchemar. — Le crocodile dans l'intimité.

« On ne s'imagine pas assez combien le crocodile a du bon, quand on sait en jouer. » Cette phrase, tirée textuellement des *Mémoires d'un dompteur*, de Bidel, pourrait servir de devise au capitaine Wall, qui présente actuellement au Nouveau-Cirque huit crocodiles en liberté. Cette attraction de première ordre provoque une telle curiosité que les spectateurs l'attendent avec impatience et que plusieurs excellents numéros du programme passent presque inaperçus. Le jongleur chinois *Gengiro*, *Fauvet* et ses deux chiens acrobates, le sauteur *Geo Stoll*, et surtout notre vieille connaissance Chester Kingston, l'homme-puzzle, dont les exercices changent tout à fait d'aspect à la lumière du cirque, mériteraient cependant mieux que des applaudissements distraits. Mais on est venu pour les crocodiles, on attend les crocodiles. Qu'importe tout le reste ? Voici enfin que l'on roule le tapis. Le plancher mobile apparaît, tout blanc avec ses taches d'un vert humide. La grande cuve de verre que nous avons aperçue à l'entr'acte dans le couloir d'entrée du foyer-bar est amenée sur des rails ; les regards n'y découvrent qu'une eau glauque aux lourdes ondulations qui l'emplit aux trois quarts. De grandes caisses de bois ont été traînées au milieu de la piste ; leur couvercle à clairevoie demeure immobile et, quand le capitaine Wall paraît enfin, nul saurien ne suit ses pas...

Une angoisse pourtant commence à planer sur le public, pendant que le capitaine Wall, comme entrée de jeu, exécute dans la cuve transparente quelques exercices assez méritoires. On attendait un dompteur de monstres, voici un plongeur qui, sous l'eau, mange une banane, boit une fiole de vin, fume la pipe... La fumée monte en bulles à la surface du liquide, où elle flotte et se répand comme la brume sur les rivières, et la pipe n'est pas éteinte quand le fumeur remonte à l'air libre. Enfin, le capitaine Wall s'étend au fond de la cuve dans une attitude nonchalante, et ne bouge plus : cela dure, on dirait, dix bonnes minutes. Je sais maintenant que c'est une illusion nerveuse : le capitaine Wall peut faire des plongées de quatre minutes et même un peu plus ; mais il ne dépasse pas, à l'ordinaire, trois minutes, ce qui est déjà une « performance » fort honorable... Ces chiffres ont de quoi nous rendre sceptique sur les stupéfiantes histoires de plongeurs que l'on trouve dans les écrivains de l'antiquité. Hérodote et Pausanias font mention d'un Grec nommé Scyllias et de sa fille Cyans, qui semèrent le désordre dans la flotte de Xerxès en coupant les câbles des vaisseaux et firent ensuite plusieurs lieues en mer sans reparaître à la surface. Quant aux plongeurs égyptiens, on assure qu'ils restaient sous l'eau des heures entières. L'art de l'un d'eux fut utilisé par Cléopâtre, qui était, il faut le croire, une reine et une amante d'humeur enjouée, pour faire une joyeuse blague à Antoine, un jour qu'il pêchait à la ligne devant le peuple assemblé sur le port. Comme elle s'était aperçue qu'Antoine, pêcheur maladroit et avide de gloire, faisait attacher à son hameçon, par des plongeurs habiles, des poissons déjà pris par ses serviteurs, la reine d'Égypte, dit Plutarque, « commanda à l'un de ses serviteurs de plonger devant ceux d'Antoine, et qu'il allât attacher à l'hameçon de sa ligne quelque vieux poisson salé, comme ceux que l'on apporte du Pont ; cela fait, Antoine, qui cuida qu'il y eût un poisson pris, tira incontinent sa ligne ; et adonc, comme l'on peut penser, tous les assistants se prirent à fort rire, et Cléopâtre en riant lui dit : Laisse-nous, seigneur, à nous autres Egyptiens, laisse-nous la ligne ; ce n'est pas ton métier ; ta chasse est de prendre et conquérir villes et cités, pays et royaumes. » (Trad. Amyot, cit. par G. Depping : *Les merveilles de la force et de l'adresse.*)

Avouez que cette histoire eût fourni une bien jolie scène aux librettistes de Massenet, s'il avait eu le dessein de faire de *Cléopâtre* une opérette.

Cette première partie du numéro fut pendant longtemps la seule spécialité du capitaine Wall, qui s'était révélé plongeur émérite dès l'âge de 14 ans. C'est au cours d'un voyage en Amérique, en visitant une ferme où l'on élève des milliers de crocodiles pour avoir leur peau qui, comme on sait, sert à confectionner des portefeuilles et des sacs de voyage, que le capitaine Wall, charmé par la grâce de ces aimables animaux, en acheta quelques-uns pour son usage personnel, avec la manière de s'en servir. Et ici, je veux dire tout de suite que l'éducation du crocodile est une tâche extrêmement ingrate. Le crocodile est un élève peu doué.

A ce sujet, le capitaine Wall, qui a bien voulu me donner quelques détails sur ses pensionnaires, confirme d'une manière pittoresque l'opinion des meilleurs auteurs :

« On n'apprivoise pas les crocodiles. Ce sont des crapules. Ça ne pense qu'à manger... ou à mordre. Tout ce qu'on peut faire, c'est apprendre à les saisir en se tenant hors du champ de leurs terribles mâchoires. On y arrive, parce qu'ils sont aussi bêtes que méchants. Ils sont stupides... et ils sont lâches... » Heureusement, car ce sont des monstres redoutables. Je donne sur ce point la parole à Bidel, que la fréquentation des fauves ne semble pas avoir disposé à l'indulgence pour ces déplaisants individus :

« Le caïman, le crocodile, le gavial, l'alligator, manquent absolument de grâce et de douceur. Non seulement ils ont des mâchoires organisées comme il n'y en a pas [*sic*], l'inférieure immobile, la supérieure se refermant mécaniquement pour broyer la proie et toutes les deux ornées chacune de cent-soixante-quinze dents, mais ils sont préservés par une cuirasse qui défie l'attaque et leur queue est un instrument de combat, qui reverse, écarte, brise et estrope. Et c'est merveilleux, en vérité, cette structure ; ces monstres sont admirablement protégés contre le danger des rencontres humaines. »

Huit de ces redoutables personnages sortent de leurs caisses que le capitaine Wall a fait disposer sur la piste. Dès qu'on soulève les couvercles, on aperçoit leurs mâchoires en sabot, leurs longues têtes aux petits yeux surnois, leurs pattes molles à l'aide desquelles ils se hissent lourdement par-dessus bord. Leurs grands corps écailleux, d'un gris luisant, se dirigent vers les banquettes... quelques spectateurs du premier rang esquissent un mouvement de retraite ; mais un régisseur vient expliquer qu'il n'y a aucun danger pour le public, les animaux ne pouvant se mouvoir qu'au ras du sol. Plusieurs d'entre eux se révèlent singulièrement éveillés. Quatre sont énormes. S'il faut en croire la renommée, les crocodiles qui, au sortir de l'œuf, sont de la taille d'un lézard, grossissent très lentement et vivent des siècles. Le capitaine Wall assure que l'aîné de ses pensionnaires a au moins deux cents ans ; le plus petit, qui a un mètre de long, est un adolescent de cinquante ans à peine.

C'est à l'un des patriarches que le capitaine Wall va saisir brusquement les mâchoires, qu'il écarte de force et entre lesquelles il met sa tête... Ensuite, le plancher est inondé ; les monstres lâchés en pleine eau, s'ébattent avec une redoutable agilité autour du capitaine Wall qui nage, plonge, saisit un crocodile dans ses bras et l'élève vers le public, baillant de la gueule et fouettant de la queue ; il renouvelle trois ou quatre fois cette prouesse, avant que le plancher, manœuvré en sens inverse, ait ramené les crocodiles sur un terrain moins propice à leurs traîtrises... Il ne s'agit plus que les remettre en boîte. Le capitaine et son aide s'y emploient laborieusement, aidés d'un employé du cirque ; ce dernier éprouve durement la puissance des battements de queue des sauriens géants, qui l'envoient rouler à plusieurs mètres.

J'ai demandé au capitaine Wall comment il pouvait se faire qu'il n'eût pas encore été mangé. Il m'a répondu qu'il avait eu de la chance. Je le soupçonnais d'avoir soumis les mâchoires de ses élèves aux soins d'un habile dentiste. D'un mot, il a eu raison de ma méfiance : « Si mes bêtes n'avaient pas toutes leurs dents, elles ne mangeraient plus ou mangeraient mal. Or, un

crocodile coûte très cher. Je ne me risquerais pas à compromettre la santé de mes animaux, qui représentent pour moi un capital considérable.» Et là-dessus j'apprends de quels soins les crocodiles doivent être entourés ; pour les soustraire aux variations de la température, on est obligé d'ajouter constamment de l'eau chaude à l'eau de la cuve dans laquelle ils voyagent ; on les nourrit, tous les deux jours, en abondance, de viande de cheval ou de poissons frais... Il faut les surveiller de près pour les empêcher de se battre : la nuit, ils poussent parfois des hurlements comparables au rugissement des fauves et bien qu'on intervienne aussitôt, on constate parfois le lendemain que quelques écailles ont été endommagées par des coups de dents...

« Quand un crocodile est mal disposé, m'a dit enfin le capitaine Wall, je n'insiste pas trop pour lui faire ouvrir les mâchoires. Je passe au voisin. Il m'est arrivé d'être obligé de renoncer à leur mettre ma tête sous la dent. Dans l'eau, ils me fuient plutôt, car ils ne sont pas du tout courageux. Vous avez remarqué que mon affiche porte, non pas *dressage* de crocodiles, mais *combat* avec des crocodiles. C'est le mot exact. Mes brusques étreintes leur sont désagréables et ils cherchent à m'éviter ; c'est ce qui me sauve. » Pas toujours pourtant... Samedi dernier, à la matinée, l'un des monstres saisit dans son terrible étau l'avant-bras gauche du dompteur, sans trop insister. Une heure après, j'ai vu ce bras, tout constellé de trous sanglants, et le capitaine Wall me dit avec un bon sourire : « S'il avait serré, j'avais l'avant-bras emporté... Mais que voulez-vous ? *Il faut bien que je fasse quelque chose avec mes crocodiles !* »

Gustave Fréjaville.

Le Siècle – 28/10/1920, p. 3 : Petite Chronique du Music-Hall. L'hippopotame du Nouveau-Cirque. – Au repos. – En attendant Nora. – Vers les tropiques. – Jeux. – L'éducation de Nora. – « Vivre sa vie ».

Ce n'est pas l'attrait d'un programme bien composé qui m'a fait entrer l'autre soir au Nouveau-Cirque. Je conviens que, pour une fois, le mérite des numéros équestres et acrobatiques annoncés par les affiches m'occupait moins que l'exhibition de *Nora*, « le seul hippopotame dressé au monde, présenté par le professeur mexicain Ramo de Prieto. » Si j'ai eu la satisfaction d'applaudir au cours de la soirée plusieurs numéros excellents, je ne l'ai pas fait exprès. J'étais venu pour l'hippopotame. Il faut avoir le courage d'avouer ses faiblesses.

Cette bête au nom ibsénien, que l'affiche nous montre une serviette au cou, devant une table servie, appartient à une race de monstres qui nous est assez peu familière. Peu de dompteurs ou de dresseurs, à ma connaissance, ont eu l'idée de s'intéresser aux hippopotames. Le professeur Ramon de Prieto ne se vante peut-être pas en assurant que son élève est unique au monde. Dans l'entr'acte, au foyer du Nouveau-Cirque, les spectateurs défilent avec curiosité devant l'immense cage où la nonchalante *Nora*, montage informe de cuir craquelé de couleur brunâtre, semble aussi peu sensible au fracas du jazz-band qu'à l'admiration craintive peinte sur ces visages humains qu'elle considère d'un œil oblique. En rentrant dans l'amphithéâtre éblouissant de lumières, où les chiens sauteurs de *Miss Florence Maud* s'élancent avec intrépidité sur des plates-formes mouvantes, chacun attend avec impatience l'entrée du monstre tropical. Pourtant, les remarquables exploits des jeunes acrobates du tapis les *3 Ghesi*, l'élégant travail de haute école présenté par *M. E. Caroly* sur le pur-sang *Dearling*, les bouffonneries ingénieuses des clowns *Théodore et François*, les exercices du jongleur *Randy Smith* sont applaudis avec justice, comme tout à l'heure le singe, les oies, l'âne et le poney du clown *Decars*, le trapéziste *Harry la Vail* et sa gracieuse compagne... Dans ce programme excellent je voudrais encore retenir les

pigeons et les poneys dressés de *Tchernoff* ; *Miss Ribière*, « reine de la mâchoire », qui, suspendue par les dents à une corde à six mètres du sol, se déshabille avec méthode, prouvant ainsi, s'il en était besoin, qu'une femme peut parfaitement accomplir certains gestes aimables sans cesser de suivre son idée et sans perdre de vue les affaires sérieuses ; enfin *les Stanley*, qui engagent sous nos yeux une étrange partie de billard, coupée des prouesses athlétiques présentées avec un flegme plein d'humour. Mais on attend l'hippopotame. Voici qu'on a replié le tapis et que, sur le plancher mobile de la piscine, paraît, en costume mexicain, le professeur Ramon de Prieto. Nora marche sur ses talons et des « mouvements divers » accueillent son entrée.

C'est une sorte de gros cochon couleur de suie, avec une grande tête carrée au mufler lourd, de petites oreilles et une gueule en coup de sabre bordée de chair rose pâle. Nora se campe sagement au milieu du cirque, la mâchoire basse, immobile, et semblant flairer à travers les planches la fraîcheur du fleuve souterrain... On abaisse le plancher, et voilà cette masse imposante qui s'ébroue dans l'eau verte avec une facilité singulière. Par instants, le dos émerge comme la coque de quelque Nautilus évoluant en surface, qui disparaît dans un bouillonnement d'écume ; plus loin, c'est l'énorme tête qui apparaît en soufflant et en secouant violemment, comme frétille de plaisir, ses petites oreilles ourlées de rose. Mais voici que le plancher remonte et la bête s'immobilise de nouveau, résignée et pensive, se disant sans doute que les fleuves de ce pays ont des crues subites suivies de soudaines périodes de sécheresse, comme le Limpopo, l'Orange, le Zaïre ou le Niger. Après cette excursion en pleine nature commence le travail de l'être civilisé : Nora se met à table, savoure avec délice le repas de raves et de carottes que lui apporte son maître, se livre à quelques évolutions gracieuses sur un large baquet renversé, joue plaisamment, avec le clown, à un jeu de bascule où son poids lui donne d'évidents avantages ; enfin, une housse de velours rouge sur le dos, se laisse monter en haute école par son professeur, qui lui fait exécuter un tour de piste et quelques boucles avant de faire ses adieux à la foule qui l'acclame.

Fidèle à une curiosité qui m'a déjà valu des joies précieuses — je me permets de rappeler mes inoubliables visites à l'otarie savante de l'Olympia et aux aimables crocodiles du capitaine Wall, — j'ai voulu avoir quelques détails sur l'état civil et la carrière artistique de Nora, et je suis allé les demander au professeur Ramon de Prieto, qui veille assidument sur son élève dans l'intervalle des représentations. Adossé à la cage où Nora consomme avec satisfaction sa ration quotidienne de son, d'avoine et de légumes — un gros cochon, vous ai-je dit, — le maître me fait savoir que la jeune Nora est âgée d'environ neuf ans, ce qui, pour une fille d'hippopotame, est l'âge brillant de l'adolescence. A peine née, Nora qui avait alors quatre-vingt centimètres de hauteur, fut confiée aux soins de son aïeule ; elle fut allaitée au biberon, si j'ose ainsi m'exprimer, car on pense bien qu'il fallut des récipients appropriés aux exigences d'un bébé de cette sorte. Son éducation dura deux années et ne fut pas sans difficulté. Nora, comme ses congénères, manifeste peu de dispositions pour la culture intellectuelle et, d'autre part, le cuir de l'hippopotame, s'il est blessé, ne se cicatrise pas : on ne pouvait donc employer avec Nora les moyens de persuasion, tels que les poinçons et fourchettes, qui font merveille dans le dressage des jeunes éléphants. Nora, ayant atteint le degré de civilisation dont elle était capable, se mit à parcourir le monde sous la direction du professeur Ramon de Prieto. Elle obéit à son maître d'une façon assez exclusive et, pour lui seul, c'est une bête douce et inoffensive : il ne ferait pas bon, lui absent, de passer à portée de ses redoutables mâchoires. Ce formidable étai doublé de chair pâle vous broierait un membre d'homme en se jouant... Si son maître l'abandonne un instant, Nora s'inquiète, s'agite et mène un vacarme scandaleux ; c'est pourquoi le professeur ne quitte jamais son élève et prend même ses repas en vue de sa cage ou de son bassin. Nora est essentiellement amie de l'eau et voyage dans une roulotte où est aménagée une grande cuve des plus confortables... Au Nouveau-Cirque, elle est enchantée de trouver dans la vaste piscine une

salle de bains toujours à sa disposition en dehors des heures de spectacle... Mais Nora, depuis quelques temps, semble travaillée par ses nerfs. C'est que la nature à commencer à parler chez cette vierge innocente. « Elle travaillera peut-être encore deux ou trois ans, me dit son maître, après quoi elle sera terrible... » Lasse d'être traitée en esclave, cette Nora va vouloir « vivre sa vie » — tout comme l'autre...

Gustave Fréjaville.

Le Quotidien – 10/11/1923, p. 4 : Un grand méconnu : l'hippopotame

Dresser les animaux pour le cirque est un art, et cet art, comme tout autre, a ses fanatiques épris des plus invraisemblables, des plus diverses entreprises : Tel, après avoir dressés des serins, s'évertue à dresser des dromadaires...

C'est paraît-il, toujours le même procédé : patience, obstination, corrections, friandises. L'intérêt réside dans le dosage de ces éléments, suivant l'humeur, l'intelligence, la mémoire de chaque sujet.

Imagineraient-on que l'hippopotame, l'affreux hippopotame, avec sa tête de vache au mufler grotesque, avec son corps porcin, son allure balourde et égarée soit un des animaux plus aptes à saisir et à répéter un mouvement ?

L'hippopotame serait le plus charmant des élèves... s'il avait meilleur caractère !... Hélas ! il est capricieux... comme une jolie femme !

Ce n'est pas qu'il soit de nature agressive, mais il veut des égards : il boude pendant quinze jours quand on l'a contrarié, et refuse tout net de « répéter ».

S'il jette ses oreilles en arrière... attention ! L'animal est mécontent ! Pour peu qu'on le rudoie, il pourrait bien s'échapper, et pour le ramener à son propriétaire, il faudrait faire appel au concours de plusieurs éléphants. et s'il allait se jeter, de toute sa lourde masse, sur son soigneur irrévérencieux, ce serait bien une autre histoire ! L'homme aurait bien peu de chances de se tirer vivant de ce conflit.

Pourtant, l'hippopotame, sachez-le, est un tendre... Il aime recevoir sa nourriture des mains d'une femme ; à elle il obéit plus volontiers, lui adressant au commandement, avec la grâce que vous pouvez constater... son plus gracieux sourire !

Il n'est pas jusqu'aux menus de ce sympathique animal qui ne soient empreints de délicatesse : quatre litres de lait tiède, accompagnés de deux kilos de pain, constituent son petit déjeuner du matin. Il reçoit, en outre, du foin, de la paille, du son, de l'avoine...

Et, pour récompense, de petites carottes bien tendres, qu'on paie jusqu'à quatre francs le paquet, à son intention, dans la saison des primeurs !

Il faut bien l'avouer, l'hippopotame revient cher ! 80.000 francs des rives du Nil de Paris, avec les frais de transports !... Et son entretien s'élève à 40 francs par jour.

Et puis, c'est une bête encombrante : son confort exige une cuve de cinq mètres de long sur 1 m. 50 de large et 1 m. 50 de haut, aux trois-quarts pleine d'une eau tempérée et renouvelée chaque jour.



C'est là que l'animal passe la nuit.

Il lui faut aussi la terre ferme, sous la forme d'une loge surélevée, garnie de solides barreaux et reliée au bassin par un plan incliné... Une petite succursale du Jardin des Plantes !

Décidément, ce n'est pas là un animal d'appartement et, selon toutes probabilités, en dépit de ses qualités intellectuelles et de son âme sensible, l'hippopotame restera une curiosité de cirque.

DENISE MORAN.

La Presse – 01/10/1926, p.2 : Pistes et Plateaux

L'autre soir, au Cirque de Paris, à l'entr'acte, tandis que sur la piste l'on montait l'étroite cage où les hyènes du dompteur-dresseur Alenzimras allaient obéir, plus ou moins traitreusement à l'homme, je me remémorais une phrase d'un ami des ménageries, l'écrivain Louis Dalgara. C'est celle qui commence et justifie son étude technique, biographique, anecdotique, psychologique, de nos dompteurs actuels, partie par fragments dans la *Semaine à Paris* (je m'y suis référé plusieurs fois, l'hiver dernier) et qui proclame : « la ménagerie est une belle école de courage et de sang-froid... des preuves ? Il suffit de dénombrer les cicatrices des dompteurs, de se remémorer quelques tragédies. »

Je m'en souvenais, d'abord parce que j'apercevais Dalgara lui-même, que je savais très admirateur du numéro rare de ces hyènes dressées, et puis parce que je voyais, attendant de paraître en piste, le dompteur lui-même, dans un coin de couloir, assis, la jambe étendue sur une chaise, un peu pâle sous le fard, un peu fiévreux du regard, une fine tête comme de jeune homme méditerranéen, svelte de corps, tout en énergie, en énergie passive pour l'instant. Il avait eu la cuisse déchirée, l'après-midi à la matinée, dans une bataille entre deux hyènes qu'il voulait séparer. Il revenait de l'hôpital où on l'avait recousu et il sentait le pansement s'imbiber d'une hémorragie. Il voulait cependant reprendre le numéro, le soir même, à l'instant et dans toutes ses péripéties et dans tout son éclat. Il exerçait sa volonté contre l'action déprimante de la blessure.

— Bah, monsieur, me dit-il, ce n'est que la trente-neuvième fois que ces bêtes me déchirent ! Je les ai depuis un an. Auparavant je faisais un dressage de singes et de chiens. Je me suis intéressé passionnément aux hyènes. C'est un animal qui est difficile à travailler, et voyez combien peu de mes collègues ont jamais vraiment entrepris d'en faire un dressage d'ensemble. Une entrée de cage, oui. Mais les traiter comme des tigres ou des lions, et pas en férocité, les placer en tableau, régler leurs sauts, non. C'est ce que je tente. J'y réussis lorsque ces bêtes veulent bien ne pas se disputer : deux espèces différentes se confrontent et s'affrontent, trois hyènes mouchetées, trois hyènes rayées. Il arrive une minute où le dompteur ne leur en impose plus, et il est alors à la merci d'un incident, d'une chute. Mais je ne désespère point du tout... Vous allez voir par vous-même ce à quoi je suis déjà parvenu.

Et se levant, trébuchant, presque porté par un compagnon, la jambe raidie, Alenzimras gagna la piste et le public. Annonce de M. Lionel, réclamant toute l'indulgence des spectateurs, à cause de l'accident de la matinée. Puis, entrée dans la cage. Ce fut à croire, malgré la griffe du mal crispée aux contours du visage, qu'il n'y avait pas eu accident, à peine incident. Alerte, jeune, cambrant son costume un peu romanichel, ce qui me paraît être celui qui convient le mieux aux dompteurs, il mena tout son numéro avec une volonté active et dominatrice tout à fait émouvante. Je pus juger combien le numéro est d'un bel esthétique — et ce n'est point commode à obtenir avec des hyènes, bêtes basses et fuyantes, au hurlement ricaneur, qui portent une sorte de fourberie dans les mouvements, mais qui dressent un poil hérissé qui n'est pas sans beauté. Je

pus juger combien le numéro n'est pas qu'une présentation adroite et pittoresque, mais un vrai dressage obtenu selon les règles de l'art, et tenté avec des animaux qui y semblent fort rebelles et qu'on n'y soumet pas d'ordinaire.

Cependant, le numéro suivait son cours normal, et le dompteur Alenzimras (que n'a-t-il nom plus euphonique pour nous autres Français !) le soutint jusqu'au bout... mais le médecin de service l'attendait dans la coulisse. L'ayant examiné, il dut le renvoyer à l'hôpital pour un nouveau pansement ! Les spectateurs ne s'en doutèrent certainement pas.

Et la suite du programme se déroulait. Je reviendrai un de ces jours sur quelques-uns de ces numéros. Pour aujourd'hui, je tenais à vous parler surtout de cet exemple de courage professionnel et à vous signaler l'attrait d'un numéro de fauves dont on comprend bien qu'il soit peu commun. — LEGRAND-CHABRIER.

Cyrano : satirique hebdomadaire - 31/03/1929, p. 31 : La vie au Music-Hall

C'est une vie bien romanesque que celle du capitaine Wall, qui travaille en ce moment au Cirque de Paris. Cet homme excellent vit avec une centaine d'alligators, gentiment féroces. Ceux-ci voyagent dans des casiers, par générations. La mesure est prudente : les vieux crocodiles, en effet, mangeraient les petits pour leur conserver des aïeux. L'ancêtre fait quelques mètres de longueur : il pèse six cents kilos. Il dure depuis cinq siècles, somnolent et béat, un œil crevé, l'autre aux aguets. Viennent les personnages crocodiles de quarante, de cinquante ans. Puis les jeunes gens, vingt ans. Les babys de cinq ans à deux mois.

Les « deux ans » ont des airs de lézards aigus. Chaque jour, le capitaine sert la viande de cheval à ses pensionnaires, cinq kilos à l'ancêtre, des petits morceaux aux chers enfants.

— Il arrive, dit doucement le capitaine, qu'après le repas, il manque quelques pattes à l'inventaire... dans la mêlée des repas un crocodile donne un coup de mâchoire de trop... Cela n'a rien de grave, les pattes repoussent !

Cette vie idyllique se poursuit à travers le monde, de cirques en music-halls. Une chaudière suit pour chauffer les réservoirs.

Le capitaine Wall raconte sa vocation :

— Je faisais un numéro de plongeur dans une cuve ; à peu près le même qu'à présent... Je fumais dans l'eau, j'y mangeais, j'y buvais... Le hasard des engagements m'entraîna aux Etats-Unis, en Floride... Là, on me fit visiter d'immenses fermes où sont élevés les alligators, en vue des tanneries... Ce fut un coup de foudre : j'achetai des bêtes ; il y a trente ans de cela, depuis ma seule compagnie, ce sont mes crocodiles...

Le dresseur devient lyrique.

— Ce n'est pas un dressage : le tout est de savoir prendre la bête, fermer la gueule d'un main, saisir la queue de l'autre... Alors, ce sont de bonnes petites bêtes qui ne vous arrachent pas un morceau de chair... Voilà !... bien sûr, j'ai subi de sales coups, mais bah, c'est la chance du métier !... L'alligator, fragile au froid, s'habitue à la longue, il se civilise... En Russie, j'ai eu des bêtes roides et glacées, elles ont survécu... Quand j'ai des décès, je câble en Floride : on m'envoie des caisses d'animaux ; sur cent crocodiles, vingt-cinq survivent à l'arrivée... Je paye un vieux quarante mille francs, hélas ! j'en ai perdu de ce tarif ; les petits sont pour rien... Vous pouvez en avoir un lot à cent francs pièce...

— Vous me donnerez l'adresse des éleveurs, une autre fois...

— A votre aise... Ce qui me peine c'est que mes bêtes ne reproduisent pas en captivité... En Floride, si vous saviez, les femelles font de jolis œufs, des œufs de contes de fées !

Là-dessus, le capitaine entre en piste. Il va plonger en compagnie de deux de ses amis, des messieurs de plus de cent ans, à la carapace rocheuse. Une joie. Les bêtes s'ébrouent avec l'homme ; puis, aimablement, un crocodile se laisse ouvrir la gueule et M. Wall passe sa tête dedans, très familial...

Maurice VERNE.

Match – 17/06/1930, p. 14 : Quand les lions rugissent dans la cage. Sportifs émérites et braves, les dompteurs...

— En quittant *ma* école, je vais faire du sport avec les bêtes...

C'est en ces termes que Trubka, ancien boxeur et joueur de rugby, révélait à Maurice Verne, qui se documentait pour ses *Musées de la volupté*, la naissance de sa vocation de dompteur.

Faire du sport avec les bêtes, formule saisissante de vérité : c'est bien en effet un véritable match que l'homme engagé au milieu du cirque en compagnie des fauves doit soutenir contre ses féroces adversaires.



Un exercice qui réclame autant de courage que de patience. Si le lion ratait son coup, au départ de l'escabeau, ou si une lubie lui passait par la tête, gare au dompteur !...



Un beau match de lutte en un « ours grizzly des Rocheuses » et un artiste américain de cinéma.



La belle histoire ! Un dompteur fut attaqué par un tigre. Alors le lion « Prince » se précipita sur « Shere Khan », arrache littéralement de sa gueule la victime... Voici sauveur et sauvé.

Il faut pour affronter le roi du désert et ses challengers une force de caractère qui ne trouve ses sources que dans la force physique soigneusement entretenue par un constant exercice des muscles.

Aussi n'est-il pas dompteur de quelque renom qui ne soit pas un athlète estimable.

La plupart des belluaires ont connu leurs premiers succès sur le stade ou au gymnase. Au reste, tout en eux depuis la majesté de la carrure jusqu'à la démarche élastique décèle l'athlète de race.

Sans prétendre à dresser le tableau des dompteurs qui sacrifièrent au sport (ils sont trop), rappelons que Siegfried, la vedette de chez Krøene, parut avec éclat au début de sa carrière dans un numéro de « Jeux romains ».

Fortunio fut de même athlète de cirque.

Petersen et le capitaine Schneider acquirent une certaine notoriété dans les courses cyclistes.



Ce n'est pas léger, léger, un lion adulte ! Et il faut de belles épaules pour le soutenir... Le dompteur est solide, heureusement.

Johnny de Kok peut, à bon droit, se flatter d'avoir été un des premiers boxeurs hollandais, ainsi qu'en témoigne son facies à la « Kid Ted Lewis ».

Le célèbre Sailer Jackson est, depuis sa jeunesse, rompu à tous les exercices du corps. Le dompteur Marcel et notre confrère Thétard, aux épaules exceptionnellement puissantes, passent dans les milieux où l'on honore la force pour deux lutteurs de classe. Un bel athlète encore, Togare, le « Valentino des cages ».

Darius, Heinricksen, Bonavita étaient des colosses, Bidel avait une poigne de fer.

Révélerai-je que le capitaine

Wall, « le père aux crocodiles », est un maître nageur ?

Les femmes n'ont pas moins le culte de leurs muscles : Martha la Corse est une gaillarde qui n'est pas en peine de plaquer un homme sur le dos d'un bras roulé. Sarah Caryth court, saute, danse, joue au tennis.

« Un dompteur ne saurait négliger d'exercer ses muscles et son souffle », me disait récemment mon bon camarade Dalgara qui compte à son actif trois cents entrées en cage, et lorsqu'il déserte la salle de rédaction pour quelque gala de bienfaisance manie les fauves avec la maîtrise d'un professionnel.

Savez-vous qu'à durée égale (un numéro bien réglé ne doit pas dépasser dix minutes) aucun sport n'exige autant de résistance physique et de force morale que le « travail des fauves » ?

Le dompteur, qui pour les besoins de l'exhibition doit manier un très lourd matériel constitué par des socles, pyramides, cages, sabots, etc., est contraint, lorsqu'il présente des lions ou des tigres *en férocité*, de brandir à tout moment un tabouret massif dont il use comme d'un bouclier pour parer les coups de patte des félins.

De plus, à chacune de leurs charges qui sont nombreuses dans un numéro de qualité, les fauves opèrent sur le manche de fourche ou sur le bâton du dompteur une pesée dont on ne peut connaître la puissance sans l'avoir éprouvée.

Enfin, chaque exhibition du dompteur exige un travail intense des mollets et des jarrets.

Nombreux sont les cas où l'homme ne dut qu'à son jeu de jambes et à son jugement des distances de sortir indemne d'une situation tragique...

Sailer Jackson fut un jour complètement déshabillé par un tigre et se défendit à coup de poing jusqu'à l'arrivée des secours. Pour ma part, alors que je présentais un numéro de lions au Cirque de Paris, une femelle m'attaqua soudainement. Par malheur, mon talon fut coincé entre deux lames de plancher. Grâce à la souplesse que je dois au sport, je pus me relever d'un coup de rein et esquiver l'attaque du fauve par ce que dans le langage du ring on appelle un side-step. J'évitai une autre fois, par un saut en hauteur, la morsure d'une hyène qui s'était élancée vers mes jambes.

Le sport seul, on le voit, par ces exemples, permet au dompteur de gagner sa vie en sauvegardant son existence.

R. Thoumazeau.



Un sourire qui montre de grandes dents...

***La Liberté* – 01/03/1931, p. 2 : Chronique du cirque. Les chameaux savants**

Après les éléphants géants, le cirque Knie présente, cette semaine, au Cirque d'Hiver, un numéro zoologique dans lequel on voit évoluer simultanément un dromadaire, cinq chameaux, deux zèbres et deux zébus. C'est un tableau d'un pittoresque amusant et coloré ; il plaît au public et l'étonne à cause de l'exotisme et de la diversité des espèces qui y figurent.

Sous leurs housses de velours rouge rehaussées de passementeries d'or, les lourds chameaux de la Bactriane, avec leurs deux bosses énormes, leurs membres puissants et courts, leurs touffes de poils roux retombant en franges, sont assurément très décoratifs !

On leur a donné, comme chef de file, un dromadaire, afin qu'il les entraîne et les décide à prendre, quand il le faut, un trot assez vif, à défaut du galop. Les chameaux proprement dits sont asiatiques, les dromadaires, eux, se trouvent surtout en Afrique ; leur espèce comprend deux variétés : celle du méhari ou chameau coureur, et celle du Djemel, qui est utilisé pour les travaux agricoles.

Les divers camélidés marchent l'amble, c'est-à-dire qu'ils meuvent en même temps les deux membres du même côté. Dans la piste, leurs allures ne se règlent pas avec le fouet aussi facilement que celles du cheval, et c'est avec quelque raison que le bon Richter, voulant préconiser la douceur dans les méthodes pédagogiques, donnait l'exemple du chameau : « qui n'accélère jamais son pas sous le fouet... » Sans doute, cet aphorisme est-il trop absolu ; mais il

est juste de dire que le dressage des chameaux et dromadaires à la chambrière exige une longue patience.

Ceux du Cirque d'Hiver ont subi un entraînement très poussé ; on est arrivé à leur appliquer les principes du dressage des chevaux en liberté. Ils marchent en file indienne, puis deux par deux, puis trois dans un sens et trois dans l'autre, c'est-à-dire « à mains contraires ». Revenus, enfin, à la queue leu leu, ils exécutent des voltes très correctes. Tout ceci s'était déjà vu ; mais ce qui est remarquable, c'est qu'ils sautent des barrières comme les chevaux à une allure assez vive.

Ils marchent aussi à genoux et restent dans la position du « couché » aussi longtemps qu'on le désire. Pour obtenir cette tranquillité, on a dû employer le moyen des Arabes, qui, après avoir plié de force les jambes de l'animal, étendent un tapis, ou une forte toile, sur son dos, et en chargent les quatre coins avec de très lourdes pierres.

Généralement, le chameau craint beaucoup de glisser et ne s'aventure sur les pentes qu'avec circonspection ; cependant, il ne se fait pas trop prier pour escalader un baquet et apprend vite à s'y tenir sans bouger.

Au Cirque d'Hiver, à la fin du numéro, trois chameaux montent sur des baquets ; au milieu d'eux, le dromadaire se place sur une plateforme montée sur pivot et qu'un petit âne fait tourner ; les deux autres chameaux se couchent contre la barrière de piste et au-dessus d'eux sautent zèbres et zébus.



Rappelons que M. E. Molier, le célèbre homme de cheval, créateur du premier cirque d'amateur, a fort bien dressé, autrefois, plusieurs dromadaires. L'un d'eux exécutait tous les exercices des chevaux de haute école ; et l'extension de ses membres antérieurs dans le pas espagnol était extraordinaire. Nous-même avons dressé quelques-uns de ces ruminants, entre autre le gigantesque Omar, dont nous avons donné la dépouille au Musée d'histoire naturelle de Nantes.

Un fait tout particulier et très peu connu est à signaler à propos de ces animaux.

Le caractère des mâles, ordinairement assez doux, devient très [difficile] au printemps. A cette époque, ils recherchent les femelles avec une opiniâtreté extrême ; ils deviennent en même temps féroces et dangereux. Leur regard prend une expression mauvaise, la bave leur sort de la bouche et il se produit alors un phénomène fort curieux. Une énorme vessie rouge leur pend par-dessus la lippe et, en s'enflant et se déinflant, elle produit un gazouillement sinistre : c'est la poche d'eau qui, d'ordinaire, reste plongée dans un des multiples estomacs du ruminant et qui, à

ce moment, se trouvant complètement à sec, remonte et, réservoir inutile, vient, selon l'expression très juste de Myriam Harry, « s'impatienter » au seuil de la bouche et y tenir « un langage tour à tour tendre ou rageur... »

Singulière façon de faire sa cour !

P. HACHET-SOUPLET.

Comœdia – 02/12/1931, p. 1 : Le grand dressage au son des musiques cinghalaises

— Venez voir les secrets du dressage ?... Le travail des éléphants indiens, dont l'un a déjà tué deux de ses cornacs. Pour continuer, en finesse et en douceur, la présentation d'un groupe de chameaux de Sibérie !... Tous les animaux de la jungle... Et, pour terminer, dans la cage centrale, le travail d'une belle-mère en férocité ?...

Le bonimenteur, exhibant à l'une des poches de son gilet rouge une magnifique griffe de tigre, termine sa parade.

A l'intérieur de l'un des halls de Luna-Park, une Venise de fantaisie s'étale sur les murs grâce à la complicité d'un décorateur habile.

Avec son Palais Ducal illuminé de jaune soufre, son Pont des Soupirs teinté en violet et son Campanile maquillé d'orange, la Ville des Doges encercle une pagaille de roulottes, une piste et un box où se balancent les masses géographiques des éléphants.

Dans sa cage, Saïda, la grande lionne d'Abyssinie, vient de donner le jour à deux lionceaux qui s'amuse à escalader le dos de leur maman et à se laisser glisser comme sur une impossible montagne russe.

Bengali et Brama, les tigres du Bengale, lissent leur moustache blanche en rugissant plus qu'une sirène de paquebot.

En plein centre d'une pyramide de foin, deux yacks s'endorment.

Les pattes attachées, la grande famille éléphanterque attend son entrée en piste. Punchy, Rosy, Beby et Toua, pachydermes de l'Inde, ont le tour des yeux, des oreilles, des jarrets et le dessus de la tête enduits de vaseline. Comme l'assure le dompteur, cela les rend plus élastiques. Une hyène mouchetée grogne horriblement. Master léopard s'allonge sur le plancher de sa cage à la façon d'un athlète s'étalant dans l'herbe après un 100 mètres âprement disputé, tandis qu'un lynx fixe les visiteurs à la manière d'un hypnotiseur de caf-conc.

Se mettant en colère, un porc-épic fabrique un éventail assez dangereux. Un blaireau dort plus qu'une marmotte. Et une compagnie de singes et makis de Madagascar font un vacarme capable de réveiller une concierge à quatre heures du matin.

En piste, des chameaux de Sibérie tombent à genoux. Les caresses, le pain, et surtout le bâton et les cordelettes sur lesquelles tire le dompteur, forcent ces animaux à se mettre dans cette position. Un jour, le numéro sera prêt, et l'on pourra admirer dans un cirque du monde cinq chameaux faisant du steeple-chase au-dessus d'un buffle accroupi.

Sur une estrade, des danseuses évadées de Ceylan rythment un tourbillon guerrier et un prestidigitateur indigène fait disparaître un enfant,



tandis que s'énervent les tams-tams de Colombo.

Au tout des éléphants. Avec eux, de toute nécessité, finesse et douceur. Sans cela, tôt ou tard, l'un de ces quadrupèdes rancuniers se permettra d'envoyer bien gentiment son dompteur vers l'au-delà, en lui broyant le crâne avec sa trompe.

Mais tout s'arrange : si celui-ci succombe, un autre dresseur apparaîtra et l'éléphant sera quand même forcé d'exécuter le tour du tapis oriental, le saut de la bascule, la danse tahitienne et le grand travail de porteur de perche.

Et en sortant de cette étonnante école de dressage, vous aurez encore la surprise d'apercevoir un vieux lama qui, en crachant à dix mètres, fait de l'œil à toutes les midinettes de la Porte Maillot.

Texte et dessin de :
SERGE.

***L'Intransigeant* – 18/04/1933, p. 3 : LA BOURSE DES ANIMAUX. Où l'on vend les serpents « au mètre » : Les confidences d'un marchand de bêtes exotiques , de passage à Paris**

Nous avons la Bourse aux valeurs.

Mais il existe aussi la Bourse aux animaux.

C'est ainsi que nous avons pu joindre le fournisseur de singes du docteur Voronoff, qui est de passage à Paris, revenant du cœur de l'Afrique pour quelques jours et, naturellement, nous avons parlé d'animaux exotiques.

Le savant achète des cynocéphales. Il les paie 1.500 francs l'un.

Et voyons maintenant le prix courant de quelques bêtes. Un lion coûte 20.000 francs ; une panthère 7.000 fr., un tamanoir 7.300 fr., une girafe 40.000 fr., un éléphant moyen 30.000, un pépère éléphant 140.000 fr., un gorille du Cameroun 75.000 fr., un chimpanzé de Guinée 10.000 fr., un hippopotame 30.000 fr., un rhinocéros [*sic.*] 100.000 ; un simple petit perroquet de l'Amazone dénommé « Ara Aroum » 2.000 fr. ; une vache de mer, qui est un poisson, 24.000 fr. ; un phacochère, qui est un genre de sanglier à grande défense, 5.000 fr. ; une antilope okapi du Congo belge, 50.000 fr. Le serpent du Sénégal se vend au mètre, 200 francs le mètre, et ils ont généralement 6 à 7 mètres de longueur ; le serpent des Indes, qui est une pièce rare, se vend 10.000 francs.

Quant à l'oiseau-mouche, qui pourtant ne pèse guère plus d'un gramme, il dépasse 1.000 francs pièce, bien qu'il en arrive par wagons entiers. L'on se demande qui peut bien les employer en si grande quantité. — S.

***Paris-Soir* – 07/03/1936, p. 8 : Medrano-Voyageur, « Usine du plaisir », s'installera dans deux cents villes en huit mois !**

Un jour à la Porte d'Auteuil, le lendemain à Levallois, à Rueil, ou dans quelque ville de province, Medrano-Voyageur — le troisième établissement de Mme et M. Medrano — vient de partir pour une tournée à travers la France.

Quel évènement, même dans une agglomération importante, que l'arrivée d'un cirque de cette taille ! Le choix d'un emplacement n'a pas été chose facile. Cependant, précédé d'un affichage intensif, Medrano-Voyageur est là.

Ses roulottes écarlates ont amené le matériel nécessaire, et, en quatre heures, 150 ouvriers ont dressé la tente de 6.000 places qui s'avérera juste suffisante pour contenir les spectateurs.



Près de l'entrée, en plein air, une estrade est montée. Un orchestre de musiciens, classiquement vêtus de rouge, y fait la parade et attire les badauds. Les groupes électrogènes attirent de nombreux curieux. D'autres examinent l'ingénieux appareil qui, selon la saison, « souffle le chaud ou le froid » à l'intérieur du cirque. Les gens prudents aiment à considérer le service contre l'incendie qui suit Medrano-Voyageur dans tous ses déplacements. Les douilllets voient d'un bon œil l'annexe où loge le service médical. Les gourmands stationnent devant la roulotte où deux chefs à haute toques blanches s'affairent à leurs fourneaux — car ce n'est pas une petite affaire que de nourrir près de 200 personnes — les amateurs d'exotisme se pressent à l'entrée de la galerie où le beau Togare, qui évolue parmi ses aides comme un sultan entouré de ses esclaves, présente aux curieux les tigres qu'il affrontera plus tard, le torse nu, au cours du spectacle.

Des éléphants, des chameaux, garnissent les boxes. Des ours paressent dans leurs cages. Un mouton à cinq pattes a l'air de mal comprendre la curiosité dont il est l'objet, tandis que les Lilliputiens se dressent avec orgueil de toute leur petite taille et semblent trouver fort flatteur l'intérêt qu'on leur porte.

Cependant, à l'intérieur du cirque, le spectacle vient de commencer.

Entourée du large anneau d'ombre où l'on devine le public, à rangs serrés, une sorte de cloche de lumière, dispensée par les projecteurs, englobe la piste, où les numéros se déroulent. Les chevaux dansent, les tigres rugissent, les colombes s'envolent, le contorsionniste s'enroule sur son trapèze, les Marocains bondissent et pour voir les jeux icariens, les spectateurs se tordent le cou.

Cependant, parmi les ouvreuses, ce visage blond... Vous ne vous trompez pas. C'est bien la trapéziste que vous applaudissiez tout à l'heure. A côté d'elle, tenez, Violette Fratellini, qui a

épuisé Carletto. Pour aider à placer les spectateurs, voici Carletto lui-même et, près de la porte d'entrée, Cavioli, « en civil », avant son numéro, ne dédaigne pas de surveiller l'entrée du public.

Car telle est la vie autour du chapiteau où toutes les bonnes volontés sont précieuses ; le temps court vite, et tandis que s'achève le spectacle, déjà, à la porte, on démonte l'estrade de l'orchestre. Deux cents villes en huit mois ! Comment se permettrait-on de perdre un instant !

Annie de Mèredieu.

***Le Temps* - 27/10/1936, p. 5 : LES SPECTACLES - PASSE-TEMPS DE PARIS : Au nouveau cirque de la rive gauche — Raimu à l'A. B. C. — A l'Empire**

Les frères Amar ont choisi pour leur halte d'hiver le boulevard de Vaugirard. Un coin d'ombre d'apparence équivoque s'est ainsi transformé aux lumières et déjà la foule semble attirée vers cet ancien désert par la béante porte rouge derrière laquelle le cirque se livre tout entier.

L'orchestre, la petite scène au-dessus du passage d'entrée se retrouvent avec agrément de même que l'impression qu'on éprouve seulement dans les cirques voyageurs d'être de plain-pied avec les artistes en piste.

Le spectacle lui-même, en raison de cette disposition spéciale, a l'air par moment d'être inventée à la minute. C'est l'atmosphère qu'on aime, celle qui crée tout de suite une vraie familiarité entre spectateurs et amuseurs. Pour un peu on irait caresser les lions en passant la main à travers les barreaux. Ce n'est là évidemment qu'une simple hypothèse, un élan du cœur heureusement réfréné. Sait-on jamais ? Ces 15 lions de l'Atlas à les bien regarder ne paraissent pas accepter toujours d'être doux. C'est en force que le dompteur abyssin Damos Testaï les fait travailler. Le torse nu, le fer en main, la chevelure en crinière, comme ses fauves, il ne pard pas un de leurs mouvements, et l'une des bêtes le regarde avec une férocité atténuée, pensant peut-être : « Lorsque tu seras plus gras, je te dévorerai... » Pas bonheur, Damos Testaï est mince et nerveux. Tant pis pour l'Anglais !...

Manetti et Rhum sont ici, après les soirs de « Medrano », avec leurs entrées rapides succédant aux perchistes, jongleurs, athlètes qui constituent ce bon spectacle de cirque. Les Nor-Ber-Ty's connaissent d'une manière certaine les bienfaits de l'assistance féminine. Au bout d'une échelle mobile posée en équilibre, horizontalement, ils sont deux qui se livrent à de périlleux mains-à-mains, tandis que leur partenaire, robuste bien qu'appartenant au sexe faible, fait contre-poids (avec quelle attention et quelle minutie !) de l'autre côté de l'échelle. N'essayons pas cependant...

Parmi d'autres attractions, les éléphants, présentés par l'aîné des Amar, s'avancent en groupe, levant une patte au commandement comme les girls lèvent la jambe, avec une extraordinaire application. Et un éléphanteau joue sur la piste avec un naturel charmant, comme s'il était dans la jungle.

Il reste à dire les vacillations clowneries de Germain Aéros, pochard qui cherche à monter sur le fil de fer un peu à la manière dont Théodore cherchait les allumettes. Incertitudes, ruptures d'équilibre. Cf. Bergson et son traité sur le « Rire ». La chute amuse l'homme.

[...]

GUY LABORDE.



A la clinique où il est soigné, le dompteur Trupka, en présence de sa femme, explique à notre collaborateur les circonstances de la bataille d'hier soir entre les tigres
(LIRE L'ARTICLE EN PAGE 7)
(EXTRAIT DE LA UNE)

[Retranscription de la page 7 :]

Le dompteur Trubka nous raconte...

Hier soir, au Cirque d'Hiver, une « bagarre » extrêmement rapide mit aux prises une tigresse et un tigre du Bengale. Durant l'accrochage, le dompteur Trubka, élève du célèbre dresseur français Alfred Court, fut cruellement blessé et transporté dans une clinique privée.

Nous avons pris ce matin de ses nouvelles. Il a passé une très bonne nuit et l'on pense qu'il sera sur pied dans quelques jours.

Voici les confidences que Trubka m'a livrées il y a quelques jours.

— J'ai dressé toutes sortes d'animaux et même le plus gros tigre du monde. Avec lui, j'étais très bon camarade. En sa compagnie, je pouvais exécuter beaucoup de trucs et presque sans danger. Seulement, il ne voulait travailler qu'avec moi. Un jour, il fut vendu à une autre ménagerie. Fou de ne plus me voir, il dévora son nouveau dompteur. Un deuxième fut aussi complètement esquinaté ; lorsqu'on le retira de la cage, le tigre lui avait enlevé les deux yeux, un morceau d'épaule et lui avait ouvert le ventre. Le tigre est très intelligent, mais avant tout faux et chasseur. Tout ce qui bouge l'intéresse. C'est pour cela qu'il est très dangereux, parce qu'il s'aperçoit

des fautes commises par le dresseur. Le tigre chasse pour faire mal. La première chose que le tigre attend, c'est le moment où il pourra vous attraper et vous sauter dessus.

» Lorsqu'on pénètre dans la cage, il est difficile de reconnaître si le tigre est méchant. Il ne possède pas de

jeux de « physionomie » comme le lion.

L'amour du danger et l'amour des animaux

» Par exemple, il faut faire attention au bout de sa queue. Si elle remue comme un serpent, c'est qu'il est très en colère.

» A cette minute, il faut lui parler. De cette façon, on coupe les mauvaises idées qui rôdent dans sa cervelle. C'est comme un rêve de férocité.

— L'appel de la jungle !

— Peut-être ! en tout cas, en l'appelant par son nom, les mauvais instincts disparaissent.

» J'ai d'abord aimé ce métier pour le danger. Ensuite, je me suis attaché aux animaux. Mais on a beau les adorer, il arrive toujours quelque chose. Ainsi, ma tigresse chérie, celle qui me parle tout de suite lorsque j'arrive devant les cages, fut la première à m'attaquer lors d'un accident.

» Pourtant, je ne l'avais jamais touché avec un fouet et nous étions de grands amis.

« Je les ai appelés par leur nom ; ça m'a sauvé »

» Après un accrochage avec l'un de mes tigres, j'ai glissé et suis tombé sur le dos. Aussitôt, ma tigresse préférée bondit et me tint par la jambe gauche en enfonçant profondément ses crocs. Tous les autres sont alors descendus de leurs escabeaux. L'un s'est jeté sur la jambe droite, l'autre sur le bras.

» En me débattant, je criai après eux comme avec des enfants.

» C'est ainsi qu'un tigre du Bengale, plus intelligent que tous les autres, arriva par derrière pour me rentrer ses griffes dans la gorge. Je lui filai un coup de tête sur la gueule. Cela dura quelques secondes et me parut très long. Je les appelai par leur nom. C'est ce qui m'a sauvé.

— Vous êtes-vous rendu compte du danger ?

— J'ai entendu les cris de la foule et vu distinctement la panique. Je sentis que tout était fini. J'ai aperçu comme des fantômes [;] les deux dompteurs tués par les tigres.

» J'avais de nombreux coups de griffes dans la poitrine et mon bras trois continuer la bagarre ! J'avais décidé de à lutter parmi les tigres, à quoi bon continuer la bagarre. J'avais décidé de me laisser mourir. Enfin, l'on vint à mon secours.

» J'étais littéralement déchiqueté les jambes, le ventre et la tête couverts de sang.

— En somme, vous revenez de loin !

— Dix-huit morsures, toutes graves. On m'a étendu sur un drap et l'on m'a versé sur le corps des bouteilles d'eau oxygénée. Tout le monde me croyait perdu. Vous voyez que l'on en réchappe !

— Heureusement, Trubka !... Quel est, selon vous, l'animal le plus dangereux ?

— La panthère noire. C'est du fauve indressable. De rage, quelquefois, son cœur s'arrête.

» L'animal venant de la jungle est plus intelligent que la bête née en ménagerie.

» Ceux qui crient sont les meilleurs tigres. Il faut se méfier d'un tigre qui ne bouge pas.

— Expliquez-moi donc comment vous arrivez à faire sauter un tigre à travers un cerceau !

— Il faut d'abord arriver à lui faire exécuter le saut entre deux escabeaux. Pour cela, l'on place de la viande sur l'un des escabeaux et l'animal bondit pour manger.

Faire le beau

» Après, il n'y a plus qu'à reculer les escabeaux à la distance voulue. Ensuite, on emploie un cerceau immense et après l'on réduit petit à petit le diamètre.

— Et pour faire le beau ? ...

— Il n'y a qu'à leur mettre de la viande sous le nez. Ils se lèvent comme des chiens.

— Quel est le moment le plus difficile dans le dressage du tigre ?

— Quand ils sont en folie ; cela leur arrive quatre ou cinq fois par an et dure une semaine environ... Vous avez de la change, je n'ai jamais dit cela à personne...

Serge.

DOSSIER THÉMATIQUE : TOGARE

***Le Temps* – 23/03/1930, s. p. : Incendie d'un cirque**

Le cirque Carmo, actuellement en tournée à Birmingham, a été en partie détruit par un incendie vendredi au cours d'une représentation.

Sept lions occupant une grande cage, affolés par les flammes, faisaient des bonds terribles, se précipitant avec violence contre les barreaux. Leur dompteur, nommé Togare, réussit à les calmer en les encourageant de la voix.

Plusieurs animaux portent des brûlures légères.

Quant aux éléphants, on les mettra en liberté provisoire pour les soustraire aux flammes. Un zèbre a été brûlé vif.

Les dégâts matériels sont assez importants.

***Le Journal* – 21/11/1935 : Togare débute ce soir à Medrano**

Le public du cinéma n'a pas ménagé son admiration à ces prodigieuses créations de l'écran qui lui furent présentées avec Tarzan et Kaspas. Mais des images, si parfaites soient-elles ne sauraient rivaliser avec le personnage vivant, exécutant sous les yeux des spectateurs des prouesses non moins extraordinaires, dont la réalité ne s'accommoderait d'aucun artifice, ni aucun subterfuge.

C'est le spectacle que Mme et M. Medrano présenteront demain à leurs fidèles habitués, avec Togare, qui débute pour la première fois en France. Togare, que les Anglais ont surnommé « l'enfant de la jungle », est non seulement une grande vedette, mais encore une forte, étonnante et originale personnalité, tant par sa mâle beauté que par son adresse presque surhumaine. Véritablement né et élevé au milieu des fauves, Togare possède sans que le doute soit possible des liens avec eux. Plusieurs circonstances précises et contrôlées permettent de l'affirmer, notamment celle d'un incendie où il a réussi à calmer des lions et à les évacuer isolément et sans cage. Mais ces choses, avec Togare, se renouvellent chaque soir, puisque, seul au monde, il présente six tigres royaux, *sans fouet ni cravache, le torse nu*, formant le plus magnifique et la plus angoissante image qui se puisse concevoir : l'homme dominant les fauves par un pouvoir inconnu de douceur ou d'amitié, on ne sait...

Mme et M. Medrano, depuis plusieurs saisons, n'avaient présenté aucun numéro de fauves, désireux de faire connaître Togare à Paris, et les jeunes directeurs insistent sur ce fait que Togare est, bien plus qu'un numéro de tigres, une personnalité attachante en marge de tout autre artiste du dressage.

Des numéros intéressants, variés et bien choisis, encadreront cette attraction exceptionnelle et composeront un programme de tout premier ordre.

***Cœmedia* – 23/11/1935, s. p. : A Medrano. Débuts de Togare. [On retrouve quasiment le même article, mot pour mot, dans *Le Petit Journal* du 21/11.]**

Avec Togare, qui vient de débiter pour la première fois en France, Mme et M. Medrano nous offrent non seulement une grande vedette, mais une étonnante personnalité, et vraiment

du nouveau... Togare est certainement le seul homme qui approche, par sa mâle beauté, par sa personnalité si originale et si forte, de ces prodigieuses créations de l'écran : *Tarzan* ou *Kaspa*. Véritablement né et élevé au milieu des fauves, Togare possède, sans que le doute soit possible, des liens avec eux. Plusieurs circonstances précises et contrôlées permettent de l'affirmer, notamment celle d'un incendie où il a réussi à calmer ses lions et à les évacuer isolément et sans cage. Mais ces choses, avec Togare, se renouvellent chaque soir, puisque, seul au monde, il présente six tigres royaux, *sans fouet, ni cravache, le torse nu*, formant la plus magnifique et la plus angoissante image qui se puisse concevoir : l'homme dominant les fauves par un pouvoir inconnu de douceur ou d'amitié, on ne sait...

Le nouveau spectacle comprendra, autour de Togare, les débuts de Mlle Jardys, une très audacieuse trapéziste qui est la fille de « M. Godard », dont les habitués de Medrano n'ont pas oublié le nom ; ceux, pour la première fois en France, de Concha et Concha, les cyclistes Readyngs, les Léotards, les Racsos, la rentrée de l'admirable quatuor de fil-de-ferristes les Rosetti. Bien entendu, les trois groupes de « clowns maison » et de cavalerie de Mme et M. Glasner complètent ce programme avec la rentrée des admirables acrobates au tremplin élastique Adriana et Charlot.

***L'Intransigeant* - 28/11/1935, p. 8 : Au cirque Medrano. — Togare et ses tigres**

Médrano, où l'on n'avait pas vu de fauves depuis très longtemps, nous offre cette semaine, avec « Togare et ses tigres », un numéro de toute beauté, un numéro exceptionnel, pour lequel on peut sans crainte employer l'expression, si souvent galvaudée, d'« unique au monde ».

Les privilégiés qui avaient eu la chance de voir Togare à Londres — car le fameux dompteur vient en France pour la première fois — le définissaient... par une comparaison. Ils disaient : « C'est Tarzan, mais Tarzan sans truquage ». Le rapprochement ne s'impose pas tout de suite. Quand Togare, drapé dans un cape de soie chatoyante et le chef ceint d'un turban, pénètre dans la cage ce n'est ni à Tarzan, ni même à la jungle que l'on songe, mais aux princes des *Mille et une Nuits* et à l'Inde des rajahs et des trésors.

Il paraît que Togare est Turc et qu'il vit le jour à Budapest. Détails sans importance. Togare avec son beau visage basané, ses pierreries, ses dents éclatantes et ses cheveux de jais, c'est le plus admirable prince hindou que nous ayons rencontré... depuis Douglas Fairbanks et *Le Voleur de Bagdad*.

Mais, les tigres entrés, c'est autre chose. Togare les affronte, le torse nu, un poignard de parade au poing. Ils sont six, six fauves magnifiques qui, sur leurs flancs striés de noir, semblent porter comme un reflet des barreaux de la cage. Togare les « place » en quelques secondes. Des pattes griffues râclent le tapis de coco, des croupes nerveuses frémissent, les bêtes râlent, ramassées, prêtes à bondir. Togare, indifférent, se promène au milieu de ses fauves, flattant celui-ci de la main, marchant sur un autre pour le faire reculer, les lançant d'un geste et les arrêtant d'un regard. Et c'est alors que se justifie la comparaison avec Tarzan. On évoque des amitiés de jungle, entre homme et bêtes, et la belle histoire de Mowgli. Mais devant certaines réactions des tigres, aux impatiences qu'on devine dans leurs membres, aux éclairs qui passent dans leurs prunelles alors que, vaincus par le regard du belluaire, ils vont prendre dans la pyramide la place qui leur est assignée, comment ne pas songer aussi à cette phrase de M. André Demaison : « Ce qui, chez le lion, est hardiesse et courage devient avec le tigre sornioiserie et cruauté ; alors que le lion se précipite sur l'homme à grand renfort de coups de gueule et de rugissements, mais de front et à découvert, le tigre attaque toujours par derrière » ! Le numéro

de Togare est admirable. On souhaite seulement que le sympathique dompteur puisse le présenter longtemps...

Par intérim : L.-R. DAUVEN

L'Auto-vélo - 29/11/1935, p. 4 : Medrano présente Togare « l'enfant de la jungle »

On nous avait dit voyez Togare, c'est un numéro extraordinaire. Aussi, notre première soirée libre fut-elle pour Medrano.

Quel « être » extraordinaire que cet homme, qui manie d'énormes tigres comme nous manions un fox ou un chien de chasse.

C'est angoissant et superbe, car Togare domine ses redoutables bêtes avec l'incomparable majesté que lui donnent sa force, sa jeunesse et son athlétique mâle beauté.



AU CIRQUE MEDRANO (Photo N.Y.T., cliché L'Auto)
Le dompteur Togare au milieu de ses tigres

Selon l'habitude, un bon programme entoure cette magnifique attraction : les 4 Rosetti, admirables fil-de-ferristes ; les cyclistes Les Readings ; la troupe Racsos ; la cavalerie Rasner ; les deux Léotards ; Mlle Jardys ; Concha et Concha, etc., etc. Les « duettistes » humoristes Recordier et Boulicot amusent toujours. Manetti et Rhum sont en bonne forme. Nous n'en dirons pas autant d'Alex et de Porto, dont, décidément, l'association ne s'affirme pas très heureuse.

Adriana et Charlot sont parmi les meilleurs acrobates que nous connaissions au tremplin élastique. Ils ont un gros succès. — *Jean Fabert.*

L'Homme libre : journal quotidien du matin - 03/12/1935, s. p. :

Cirque Medrano. — Les spectateurs qui, hier, en matinée, assistaient au numéro de Togare à Médrano, ont été gratifiés d'un supplément inattendu d'intérêt au spectacle.

Togare, en effet, a été blessé au visage et à la poitrine par un jeune tigre qui se montrait extrêmement nerveux et comme, on le sait, l'admirable dresseur travaille le torse entièrement nu, la vue et l'odeur du sang portèrent vite à l'extrême l'énervement des six fauves.

Togare dut faire un prodigieux effort pour achever sa présentation sans abandonner la lutte émouvante et vraiment inégale avec les fauves en fureur et le bel artiste qui perdait son sang en abondance fut vraiment inoubliable et il intéressera certainement ceux qui se trouvaient dans la salle d'apprendre que Togare, après avoir supporté les soins avec un stoïcisme qui stupéfia positivement le chirurgien, paraissait le soir même en cage avec, pour seule arme sérieuse, ce sourire ineffable avec lequel il accomplit ses tours de force quotidiens.

***L'illustration* – 14/12/1935 [coupure de presse] : LE DRESSAGE EN CONFIANCE**

Depuis quelques années, parmi les actuels dressages de fauves notoires et originaux, les érudits en ces matières savaient qu'un numéro singulier était celui d'un dompteur, Togare, qui ne craignait pas d'entrer dans la cage sans les armes ordinaires de commandement et de défense, et même, hardiment, le torse nu... Togare avait commencé par affronter un groupe de lions, et, depuis deux ans, « travaillait » les tigres. Son succès, d'abord en Europe centrale, ensuite en Angleterre, où voilà sept ans qu'il séjourne, constamment réengagé, ne lui avait pas encore permis de s'exhiber à Paris.

Le cirque Medrano, qui ne présente que rarement des fauves, a voulu que les amateurs de cirque parisiens jugeassent pas eux-mêmes si la réputation de Togare était usurpée. Il semble bien que non, à examiner le spectacle de Togare et ses tigres sur la piste montmartroise.

C'est, en effet, un tableau d'envergure, quasi féérique, que ce dressage pacifique où Togare, en costume — jusqu'à la taille — de radjah des Mille et une Nuits, promène sa robuste et athlétique personne, avec une sorte de sérénité tyrannique peut-être, mais ayant toute apparence persuasive, au milieu de ses six tigres qu'il convie à tous les exercices usités en ce genre de dressage, lequel se rattache à l'école des dresseurs en douceur, avec quelques « passes » de férocité.

Nous sommes là, évidemment, en face d'un dresseur exceptionnel, non pas tant peut-être par le dressage même que par la façon dont il en use. La présentation est d'une altière sobriété, sans gestes théâtraux, sans mimique excessive, sans appels à un soi-disant magnétisme. Togare est simplement le roi de ses tigres et ordonnes, avec une autorité sportive et désarmée, un ballet de la jungle. Les uns le disent Turc, d'autres, Persan. Né à Budapest, ai-je lu quelque part. En Herzégovine, ailleurs. Tout cela ne messied pas à sa légende. Et Jean Richepin l'eût sacré « prince des Romanis ». Plus prosaïquement, et comme la plupart de ses confrères, Togare fut d'abord garçon de cage, après avoir été employé de cirque et même artiste de piste (auguste de soirée). Il fut l'ami des fauves, de l'autre côté des barreaux, leur soigneur et celui qui assure leur vie prisonnière. Il y fait la vocation et obtenir aussi la réciprocité sympathique des animaux. Le secret de Togare est là. — LEGRAND-CHABRIER.

***Le Jour* – 25/12/1935, p. 1-2 : Les tigres sont les plus vivants. Dialogue devant une cage avec Togare par Hervé LAUWICK**

Des amis m'ont dit : « Allez un de ces jours à Medrano, et peut-être pourrez-vous causer avec un tigre ! Vous avez un jour été voir l'élevage des lions, les tigres sont jaloux... »

J'ai pensé que, si les tigres étaient jaloux, il était temps de courir. Dieu sait ce que peut faire un tigre jaloux, et il suffit de regarder un instant ce que je viens de voir : un tigre en état normal, pour n'avoir pas envie de jouer aux billes dans sa cage.

Le dompteur Togare est en train de s'habiller. Je l'attends devant les loges de ses pensionnaires. Ce sont de toutes petites cages, l'odeur qui les entoure est si puissante, combinée à celle des chevaux, qu'on la couperait au couteau. Mais les tigres sont du Bengale et vivent comme des actrices, dans des loges surchauffées.

Un petit clown aux cheveux verts est appuyé aux barres et une mélancolie indicible sort de ses yeux de faïence, au fond de deux ronds, blancs comme des assiettes. Il a l'air endormi. Je suis sûr que devant les tigres, il se réveillerait.

Cora et ses enfants

Je vais vers la cage du fond où se promène Cora, mère de trois petits « tigreceaux » (je suppose qu'on les appelle comme ça ; on dit bien des « lionceaux » !)

Ces trois petits chameaux — je vous demande pardon, mais ils ont failli me griffer ! — entortillés dans les grilles, ont essayé de m'[attraper]. « Peut-être qu'ils ne voulaient que jouer, me dit l'assistant qui est en train de s'habiller en prince pour le numéro, mais si vous entriez dans la cage, vous seriez dévoré... en détail ! Avec les gros, vous seriez mangé... en gros. »

Des ponies [*sic.*] de Shetland nous entourent. Le cheval *Coquin* rue ; leur gardien lit un journal tchécoslovaque. Les aides des dompteurs sont presque toujours allemands. Les amis des éléphants généralement tchécoslovaques... On n'a jamais su pourquoi. Les éléphants passent pour être très intelligents. Ils doivent comprendre sans leçons le slovaque, langue difficile.

Les risques du métier

Voici Togare, presque nu. Il court en piste sous des lueurs rouges et son numéro commence. Presque jamais il ne prend un fouet. A dix reprises différentes il l'abandonne. Une des grandes brutes le lui fait sauter d'un coup de patte violent ; il ne cherche pas à le reconquérir.

D'un bras levé, avec pour seule arme un poignard à la ceinture, il renvoie dans leur coin les monstres énormes qui, par un instant, ne cessent de lui cracher des injures. Les grosses masses bondissent sur la sciure, s'arrêtent sur un tabouret qu'elles ébranlent...

Toutes les grilles tremblent mais non Togare, qui reste le bras levé et s'éloigne avec un sourire méprisant.

Les ouvreuses sont en admiration : « C'est très calé, me dit un assistant vêtu de rouge, ce qu'il fait là ! C'est unique... Il se laisse approcher et il suffirait d'un rien pour que ce soit la blessure grave... »

L'autre jour, la grande tigresse, là, qui a essayé dix fois de l'avoir... Eh bien ! elle a réussi. Et il s'est mis à saigner très fort des deux bras et du menton. Tout le monde était affolé, car il avait le torse couvert de sang, mais il n'a pas bougé et il a fait reculer la bête en riant.

Les animaux, dans ce cas-là, risquent de s'exciter, et vous comprenez qu'on ne peut pas tuer des bêtes de ce prix.

Confidences

Lorsque la dernière de ses bêtes eut disparu dans la petite trappe souterraine :

— J'ai commencé en 1919, me dit Togare en anglais et en allemand — car il est turc et ne parle pas français... J'ai eu, longtemps, un groupe : tigres et lions. J'étais l'arbitre. Ils ne sont pas longtemps amis !

— La Société des Nations ?...

— Exactement. Pour éviter la bataille, il faut se tenir entre eux. Ce n'est pas aisé parce qu'on est sur le chemin de leurs offensives !

J'imagine ce que peut représenter cette simple phrase et me tait.

— Les bêtes qui sont là, me dit-il, ont six ans. Il y en a pour 500.000 francs, et elles me ruinent en voyages. De York à Paris, elles m'ont coûté 15.000 francs ! On ne veut pas d'elles sur les bateaux à passagers. Toute une histoire !

« Les trois petits que vous avez vus sont nés à Aberdeen ; ce sont des tigres écossais, très dangereux, dit-il en riant, la tête dure et les cheveux roux ! Mais je les dresserai...

— Qui est le plus dangereux : le lion ou le tigre ?

— Le lion, me dit-il, est meilleur, mais terrible à certaines périodes de l'année. Je passe ma vie à les observer. Je dois alors les laisser reposer pendant huit jours, car ils me tueraient. Puis ils se calment. Ah ! les tigres sont plus amusants !

— Drôle de plaisir ! dis-je.

— Oh ! s'écrie le géant, *ils sont tellement vivants !* Avec eux, il se passe tout le temps quelque chose... Le mâle change rarement, mais s'il se modifie, il est à laisser... La femelle change tout le temps. Comment dans beaucoup de races !

— Sentez-vous les jours à accidents ?

Des chats de 300 kilos

— Oui, me dit-il, dès que j'arrive. Je n'ai qu'à les voir. Ils font des têtes ! Ils et elles détestent changer de place. Les premier et second jours, partout, sont *très* durs. Après, ils s'habituent... A Berlin, une lionne m'a sauté à la gorge et comme je l'ai frappée sur le mufler, elle s'est abattue d'un seul coup et m'a mordu huit fois, en une seconde, aux pieds, et deux fois aux poignets — tâtez le trou, dit-il... Oh ! je vous garantis qu'ils font vite. Ce sont des chats. De 300 kilos, en muscles !

« La même, un autre jour, m'étrangla à moitié avec ses pattes. Elle avait eu peur de moi, s'était jetée à mon cou. C'était sa façon de me le dire...

— Diable, dis-je, il faut se méfier de leur amitié.

— Oh ! non, me dit-il avec beaucoup de douceur, il suffit de les aimer...

Hervé LAUWICK

Le Populaire - 12/02/1937, p. 6 :

C'est Togare, dont les Parisiens n'ont pas oublié, ni la fantastique audace lorsqu'il affronte ses tigres ni l'ineffable sourire lorsqu'il en a triomphé. Togare l'admirable « dompteur au torse nu » qui sera à partir de demain la grande vedette du nouveau spectacle de Medrano.

Paris-Soir – 13/02/1937, p. 12 : Togare revient ce soir

Togare, « le dompteur au torse nu », sera à partir de ce soir la vedette du nouveau spectacle du Cirque Medrano. Togare, qui effectue sa rentrée à Paris avec un groupe de neuf tigres, a voulu perfectionner encore son numéro. Autour de Togare, les clowns Alex et Porto, le manipulateur Frakson, les 4 Rastelli, les excentriques américains Manley et Austin, la cavalerie Strassburger, Lacora, la trapéziste Margaret Jardys, les clowns fantaisistes musicaux Alfred, Oreste, Rudi, Negrito feront partie du programme.

Le Matin – 25/02/1937, p. 10 : À Medrano. Prolongation de Togare et nouveau spectacle

Devant son succès et devant l'approche de son départ pour une très longue et lointaine tournée, Mme et M. Medrano ont prolongé, cette quinzaine, l'engagement de Togare, le « dompteur au torse nu », dont la présentation de tigres apporte une si curieuse nouveauté et une si exceptionnelle note d'élégance dans l'art du belluaire. Et la personnalité de Togare semble avoir encore gagné dans l'estime des Parisiens depuis que les seuls initiés l'ont su ; il a accepté de « doubler » pour quelques représentations son camarade le dompteur Trubka, qui vient d'être blessé par ses fauves. Avec un courage vraiment inouï, Togare n'a pas hésité à « travailler » les tigres de Trubka à Medrano-Voyageur, avant de regagner chaque soir le Medrano montmartrois pour y donner son admirable numéro de férocité et de charme...

Autour des adieux de Togare, le nouveau spectacle de Medrano nous offrira une troupe fort renommée de jongleurs fantaisistes, les Aicard, le très beau travail aérien des deux Clerans, Elroy, Jean Blondel, les bons clowns Ilès et Loyal, la splendide cavalerie Strassburger et une série d'attraction nouvelles parmi lesquelles il faut encore citer les nouveaux ballets. A. Montal, les clowns Alex et Porto et l'extraordinaire groupe de patineurs acrobatiques américains Finks and Ayres with Avalon Sisters.

Paris-Midi – 25/02/1937, p. 7 : Togare

Togare est l'actuelle vedette de Médrano. Togare est un dompteur éminemment spectaculaire. Mais il a parmi ses tigres un véritable artiste. Sa façon de se faire charger, comme on dit, pour arrêter la bête à la distance minima et lui tourner ensuite le dos avec désinvolture est de l'excellent dressage. Il y faut un coup d'œil juste et une appréciation des distances sans défaut.

Par ailleurs Togare, enturbanné, le buste nu, les reins serrés dans une culotte bouffante, se promène désinvolte et nonchalant et fait la nique à ses bêtes qui, bien que dressées, grondent d'impressionnante façon. A peine parfois brandit-il son poignard pour faire reculer un fauve trop entreprenant. Il affiche une assurance, voire une superbe qui sont d'un excellent acteur. Et cela fait un numéro très au point et qui compte parmi les bonnes exhibitions de dressage du moment.

Togare doit rester une quinzaine encore à Médrano ; je conseille aux amateurs de sensations fortes d'aller le voir.

Les Rastelli se produisent deux fois au cours du spectacle : d'abord sous la forme d'une troupe de sauteurs à la baroude, puis dans une entrée de clowns sous les noms de Rudi, Alfredo, Oreste et Negrito... Je les préfère dans leur premier numéro. Comme acrobates ils ont de la

valeur ; ce sont des artisans de bon métier et de muscles solides. Mais comme clowns j'avoue n'avoir pris qu'assez peu de goût à leurs facéties. C'est un métier aussi d'être clown, et tout sent ici l'improvisation.

Lacora est un athlète robuste et qui avec ses dents tire un chariot chargé d'une dizaine de personnes. Si l'on songe par ailleurs qu'un tapis brosse est en somme un terrain peu roulant on ne peut que s'incliner devant cet évident tour de force.

Jean Strasburger est un écuyer de haute école exercé. Sa monture, panacharde à souhait – il me semble avoir reconnue Dynamite – fait valoir ses dons de cavalier.

Je tiens à mettre en vedette Frakson le manipulateur de cigarettes. Frakson est l'adresse même. La féerie naît de ses doigts avec une aisance insolente. Qu'il s'agisse de cartes à jouer ou de cigarettes, il les escamote et les fait réapparaître avec un chic singulier. C'est qu'ici la manière compte avant tout. Frakson, très élégant lui-même, sait donner un aspect extrêmement agréable à ses exercices difficiles et merveilleusement réussis.

Louis LEON-MARTIN.

La Rampe – 25/04/1937, p, 27 :



NUANCE !

Dans son courrier des spectacles, notre confrère " *l'Œuvre* " s'est obstiné, pendant tout le long séjour que fit le fameux belluaire Togare au cirque de Montmartre, à exprimer :

Medrano : Tagore.

Il y a sans doute loin de l'audacieux dompteur au torse nu jusqu'au patriarcal et serein poète Rabindranath... Pourtant, les amateurs de cirque vous diront que celui-là, dans son genre, est également un grand artiste et que son " numéro " atteint aux sommets de la poésie.

L'auteur indou d'Amal et la lettre du Roi, au surplus, n'a pas de chance dans notre pays, avec son patronyme un peu difficile, il faut en convenir. Lorsque l'on apprit, par le télégraphe, qu'il venait de recevoir le prix Nobel, un chroniqueur chargé de rédiger en hâte un article se précipita au téléphone et demanda vainement à tous les échos :

– Quel est donc ce rabbin je ne sais trop quoi que l'on vient de couronner ?

Prêtre hier, dompteur aujourd'hui, quel avatar sera demain le vôtre, par la grâce des journalistes français, ô richi ?

Le Peuple – 26/02/1937, s. p. : A Médrano. – Prolongation de Togare et le nouveau spectacle.

Devant son succès et l'approche de son départ, pour une très longue tournée et lointaine tournée, Mme et M. Médrano ont prolongé, cette quinzaine, l'engagement de Togare, le « dompteur au torse nu », dont la présentation de tigres apporte une si curieuse nouveauté et une si exceptionnelle note d'élégance dans l'art du belluaire. Et la personnalité de Togare semble avoir gagné dans l'estime des Parisiens depuis que, les seuls initiés l'ont su, il a accepté de « doubler » pour quelques représentations son camarade le dompteur Trubka qui venait d'être blessé par des fauves. Le nouveau spectacle de Médrano offrira une troupe fort renommée de

jongleurs fantaisistes les Aicard, le très beau travail aérien des 2 Clerans, Elroy, Jean Blondel, les bons clowns Ilès et Loyal, la splendide cavalerie Strassburger et une série d'attractions nouvelles parmi lesquelles il faut encore citer les nouveaux ballets A. Montal, les clowns Alex et Porto et l'extraordinaire groupe de patineurs acrobatiques américains Finks ans Ayres with Avalon Sisters.

Les Chroniques du Cirque

Sommaire des matières des *Chroniques*

Les <i>Chroniques du Cirque</i>.....	101
Table des matières des <i>Chroniques</i>.....	103
1928.....	115
10/01/1928 : Le dressage des fauves.....	115
26/01/1928 : Les dompteurs amateurs	117
12/05/1928 : Edmond Rainat et G. Strehly	119
29/05/1928 : Clowneries	121
26/08/1928 : Sans sous-titre	124
16/09/1928 : La réouverture du Cirque d’Hiver.....	125
24/10/1928 : Au Cirque de Paris : Antonet et Beby. La cavalerie d’Alphonse Rancy ..	127
18/11/1928 : Le dressage des fauves au Zoo-Circus. — Les acrobates sur le câble à Médrano. — Les angoissants exercices de l’équilibriste aérien Lionel, le « Diable Hardi ».....	130
29/11/1928 : Au Cirque d’Hiver. Les vedettes de Barnum : les Codonas, rois du trapèze volant : Maximo, frère et successeur de Robledillo ; la gracieuse annelliste Lilian Leitzel	132
26/12/1928 : À Médrano : Charles Rigoulot, l’homme le plus fort du monde. — Au Cirque de Paris : les ours comédiens de Berg	134
1929.....	136
22/02/1929 : Les cirques forains en période hivernale. — Le cirque à trois pistes. — Au Cirque d’Hiver : le groupe mixte du dompteur Trubka	136
04/03/1929 : A Médrano — L’écuyer Roberto — Le saut périlleux de cheval à cheval par Chotachen Courtault — Le dompteur Sailer Jackson et les lions du cirque Knie ...	138
08/04/1929 : Au Cirque d’Hiver : les quatre sisters Facory ; la famille Tarzan — Au Cirque de Paris : crocodiles et otaries ; les Marcès, trapézistes aériens ; Lucy Paris, danseuse acrobatique.....	140

03/05/1929 : A Médrano : les sisters Carré, acrobates équestres. — Au Cirque de Paris ; le Gala des courses	142
17/06/1929 : Le cirque de l'avenir. — Arène ou piste circulaire ? — La colossale ménagerie de Krone.	143
01/07/1929 : La saison parisienne du cirque forain — Le cirque Gleich et le cirque Amar	145
20/09/1929 : La réouverture du Cirque d'Hiver. Les Fratellini. Togan et Genova, étoiles du fil de fer. Le jongleur Piletto. Les animaux dressés de Josef Golemans et la course aux fauves	147
05/10/1929 : A Medrano : Ernest Schumann et sa cavalerie. — Le quadrille aérien des Rainat. — Les singes dressés de Viggo Benny	148
21/10/1929 : Sans sous-titre	150
24/11/1929 : Au Cirque d'Hiver. — Les Fratellini et Gobert Belling. — Acrobates aériens, au tapis et à cheval. — Dressage de chevaux de trait. — Les Lions de Petersen.	151
05/12/1929 : Au Cirque de Paris : Antonet et Beby — Le numéro de voltige aérienne des Algévol. — A Médrano : acrobates à cheval et à bascule. — La Fête chinoise	153
20/12/1929 : Au Cirque d'Hiver : trapézistes et fauves dressés. — Encore des fauves au Cirque de Paris. — Des singes à Medrano.....	155
1930.....	160
03/02/1930 : La question des taxes, vitale pour le cirque. — Au Cirque d'Hiver : les plongeuses californiennes, l'énigmatique Collier. — A Medrano : la troupe Allison, les ours écuyers de Glasner.....	160
20/02/1930 : Un groupe de littérateurs et de journalistes français à la première berlinoise du Cirque Sarrasani	162
15/03/1930 : Le départ des Fratellini en tournée. — L'importance du clown dans le cirque moderne. — Porto, Cairolì et Carletto. — Autres attractions de Médrano : les Mendez, les Otaris, A. Rollet et Betty Sempsey.	165
23/03/1930 : Au cirque d'Hiver. Les Chinese Syncopators. — Spyras, l'homme qui se dégonfle. — Les Algévol. — Le dompteur Sailer Jackson et les lions du cirque Knie.	168

27/06/1930 : Le cirque en plein air du Jardin d'Acclimatation. — Le cinquantenaire du cirque Molier	170
01/07/1930 : Le cirque W. Hagenbeck inaugure la saison des cirques forains	171
18/07/1930 : A propos du Cirque W. Hagenbeck ; Une nouvelle forme de spectacle de la piste ; Le cirque de l'avenir	171
01/08/1930 : Le cinquantenaire du cirque [Molier]. — Encore un cirque Bostock ?	173
09/10/1930 : <i>Au Cirque d'Hiver</i> : Les Caroli, acrobates à cheval ; les Dario. — Antonet et Beby à <i>Médrano</i> . — Quelques nouvelles de l'étranger	174
21/10/1930 : Rastelli à Medrano	175
28/10/1930 : <i>Au Cirque d'Hiver</i> : Les phoques de Palermo ; miss Tamara, trapéziste .	177
09/11/1930 : Au Cirque d'Hiver : le trapéziste Powell ; les tigres de Hagenbeck présentés par le dompteur Rudolf Mathies.....	178
23/11/1930 : A Medrano, programme varié. — Le Cirque d'Hiver doit-il redevenir un cinéma ?.....	179
03/12/1930 : Sans sous-titre	180
09/12/1930 : La tournée française du cirque Krone	182
18/12/1930 : Barbette à Medrano. — Antonet et Beby s'affirment nos « clowns comédiens ».....	183
1931	185
03/01/1931 : Au Cirque d'Hiver : Acrobates icariens et aériens ; Les éléphants du cirque Knie ; A la ferme zoologique de Miramot : la mort tragique du dompteur Waniek	185
03/02/1931 : Au Cirque d'Hiver : Luisita Leers et Millette, gymnastes. — Les troupes cyclistes Daunton-Shaw et Chester Dick. — M. Peejay Ringens et ses plongeuses californiennes	186
10/02/1931 : A Médrano : Grock dans la piste. — Antonet et Beby dans les jongleurs. — Les patineurs Brown et La Hart. — Les Frediani-Pauwell, acrobates à cheval.....	188
01/03/1931 : La fin tragique de Lilian Leitzel. — Au Cirque d'Hiver, les extraordinaires funambules, les Wallendas	189
14/03/1931 : Sans sous-titre	190

20/03/1931 : A Médrano : Les Fedrizzi, jockeys. — Les Rosetti, funambules. — Antonet et Beby, dans le tribunal comique	192
02/04/1931 : Les cirques d'amateurs	193
25/04/1931 : Sans sous-titre	194
27/05/1931 : Deux chapiteaux. — Le Zoo Circus à Luna-Park. — Le cirque Strassburger à Hambourg	196
09/09/1931 : Sans sous-titre	197
25/09/1931 : Rastelli à Medrano	199
03/11/1931 : Sans sous-titre	200
05/12/1931 : Sans sous-titre	201
1932	203
22/01/1932 : Sans sous-titre	203
20/02/1932 : Sans sous-titre	204
19/03/1932 : La revue de Medrano. — L'entrée en France des cirques étrangers	205
12/04/1932 : Grock à Medrano	207
23/04/1932 : Sans sous-titre	208
05/05/1932 : Sans sous-titre	209
11/06/1932 : Sans sous-titre	209
16/07/1932 : Le 52 ^e anniversaire du cirque Molier	211
21/09/1932 : Thérèse Renz à Médrano	211
29/09/1932 : Sans sous-titre	213
27/10/1932 : Sans sous-titre	214
12/11/1932 : Aucun sous titre	214
24/11/1932 : A propos de la pantomime nautique	215
29/11/1932 : Le cirque Jakob Busch au Cirque d'Hiver	217
24/12/1932 : Les animaux de Hagenbeck à Médrano	218
29/12/1932 : Sans sous-titre	219
1933	221

10/01/1933 : Colleano à Medrano	221
17/01/1933 : Grock au Cirque d'Hiver	222
03/02/1933 : Le spectacle du Cirque Mills et la saison de cirque à Londres	223
21/02/1933 : Sans sous-titre	224
04/03/1933 : Au Cirque d'Hiver : l'Espagne à Paris	225
11/03/1933 : Le musée du cirque à Médrano	226
22/03/1933 : Le cirque Rancy à Bordeaux	226
26/03/1933 : Nouveau programme à Médrano	227
30/03/1933 : Le cirque Pinder à la porte de Versailles	228
09/04/1933 : Sans sous-titre	229
28/04/1933 : Sans sous-titre	229
06/05/1933 : Sans sous-titre	230
23/05/1933 : Le gala de la presse du cirque chez les frères Amar	231
17/06/1933 : À la foire de Neuilly	232
12/07/1933 : Le cirque des frères Bouglione	233
20/07/1933 : Sans sous-titre	234
23/09/1933 : La réouverture de Medrano	235
03/10/1933 : Sans sous-titre	235
21/10/1933 : La foire de Bordeaux	236
25/10/1933 : A Medrano : la cavalerie des frères Schumann	237
10/11/1933 : La réouverture du Cirque d'Hiver	238
25/11/1933 : A Medrano, numéros de cirque et numéros de music-hall	239
08/12/1933 : Sans sous-titre	240
13/12/1933 : Le nouveau programme de Medrano	241
24/12/1933 : Sans sous-titre	242
1934	244
30/01/1934 : Les Fratellini détectives	244
18/03/1934 : Sans sous-titre	245

29/04/1934 : A la foire du Trône, le cirque Fanni.....	246
27/05/1934 : Dans les coulisses... avec Richelieu.....	247
11/06/1934 : Sans sous-titre	248
30/06/1934 : Sans sous-titre	249
08/07/1934 : Sans sous-titre	250
02/08/1934 : Sans sous-titre	251
03/08/1934 : Sans sous-titre	252
11/09/1934 : La nouvelle direction du Cirque d'Hiver	253
27/09/1934 : Sans sous-titre	254
25/10/1934 : La réouverture du Cirque d'Hiver.....	255
31/10/1934 : Le cirque Rancy à la foire de Bordeaux.....	256
04/11/1934 : Le cirque Amar à la porte de Ternes.....	257
15/11/1934 : Le nouveau programme du Cirque d'Hiver	258
23/11/1934 : Nouveau programme au Cirque d'Hiver.....	259
01/12/1934 : Piste et scène	260
06/12/1934 : Nouveau programme au Cirque Amar	261
08/12/1934 : Les Concellos au Cirque d'Hiver.....	261
15/12/1934 : Les quatre Kraddocks — La cavalerie de Schumann	262
25/12/1934 : Le troupeau d'éléphants du Cirque Amar	263
30/12/1934 : Au Cirque d'Hiver : Antonet et Beby	264
1935.....	265
07/01/1935 : Sans sous-titre	265
13/01/1935 : Au Cirque d'Hiver : les Faludys, les Medini, Troubka et ses tigres.....	265
16/01/1935 : Le Cirque Amar à la porte d'Italie	266
26/01/1935 : Au Cirque d'Hiver : la Reine de la Sierra.....	267
12/02/1935 : A Medrano : M. Ostermeyer, écuyer d'école ; les chimpanzés de Kling .	268
03/03/1935 : Un grand numéro de cirque : les Concellos	269
05/03/1935 : A Medrano : Luisita Leers	270

09/03/1935 : Un nouveau cirque d'amateurs ?.....	271
12/03/1935 : Le dompteur Seiler Jackson au Cirque d'Hiver	272
26/03/1935 : Grand programme comique à Medrano	273
02/04/1935 : Sans sous-titre	273
10/04/1935 : A Medrano : Les clowns. — Roberto de Vasconcellos	274
16/04/1935 : Sans sous-titre	275
29/04/1935 : A Medrano : la lionne présentée dans la piste sans grille.....	276
16/05/1935 : Le chapiteau des frères Bouglione.....	277
04/06/1935 : Le cirque Pourtier à la foire de Nancy	278
03/08/1935 : Sans sous-titre	279
19/09/1935 : Réouverture de Medrano.....	280
24/09/1935 : Réouverture du cirque d'Hiver	281
02/10/1935 : A Medrano : Albert Powell, les Fink and Ayres.....	282
08/10/1935 : Gala équestre au Cirque d'Hiver.....	283
19/10/1935 : Au Cirque d'Hiver : attractions diverses	284
23/10/1935 : A Medrano : les chimpanzés de Kling ; les Maunters	284
27/10/1935 : A Medrano : les Zemgannos, Eddy et Stanley, l'homme-grenouille.....	285
05/11/1935 : Au Cirque d'Hiver : les Normans, les Kayes, les Pim's Navy, les Astonis	286
11/11/1935 : Au Cirque d'Hiver : les éléphants et les fauves des frères Bouglione.....	287
16/11/1935 : A Medrano : Kannan Bombayo, les Bedini-Tafari	288
19/11/1935 : Le cirque de Rouen	289
25/11/1935 : A Medrano : le dompteur Togare, Adriana et Charlot.....	289
30/11/1935 : Sans sous-titre	290
21/12/1935 : Au Cirque d'Hiver : la Perle du Bengale, pantomime - féerie en six tableaux	291
23/12/1935 : A Medrano : Toujours Togare, les Orfati, les Cervantès.....	292
30/12/1935 : A propos de la pantomime-féerie du Cirque d'Hiver	293

1936.....	295
18/01/1936 : Fantaisie clownesque à Medrano	295
23/01/1936 : La saison du cirque en Angleterre	296
03/02/1936 : Au Cirque d'Hiver : Maisié et Brach, les Berosini.....	297
10/02/1936 : A Medrano : exhibition de Marcel Thil	298
17/02/1936 : Le groupe mixte d'Alfred Court à Medrano	298
03/03/1936 : Au Cirque d'Hiver : Les Amadoris ; Despard-Plège et Zavatta.	299
09/03/1936 : Le départ de Medrano-Voyageur	300
14/03/1936 : Les débuts du cirque Pinder.....	301
17/03/1936 : Le centenaire du cirque Lamy.....	302
22/03/1936 : Trio de chimpanzés au Cirque d'Hiver.....	303
25/04/1936 : Animaux dressés à Medrano.....	304
28/04/1936 : Sans sous-titre	304
06/06/1936 : Le cirque Amar à Rouen.....	305
13/07/1936 : Le cirque Jean Houcke à Amiens.....	306
27/08/1936 : Naissance d'un éléphant au cirque Amar. Le cirque Strassburger et le cirque Mills.	307
07/09/1936 : La réouverture de Medrano : les Fratellini	308
14/09/1936 : La réouverture du Cirque d'Hiver.....	309
30/09/1936 : A Medrano : les Reverho, les Slatanachs et autres attractions	309
12/10/1936 : Première mouvementée au Cirque d'Hiver.....	310
22/10/1936 : A Medrano. Bu-Bu, les Dormondes, les Fratellini, etc.....	311
26/10/1936 : Le Nouveau-Cirque de la rive gauche	312
02/11/1936 : Au Cirque d'Hiver : Princesse Saltimbanque	313
09/11/1936 : La fermeture du Nouveau Cirque de Vaugirard	314
12/11/1936 : La saison du cirque à Rouen	315
19/11/1936 : A Medrano : Colleano, les Riegels, Fred Petoletti.....	316
05/12/1935 : A Medrano : le nouveau numéro des Codona.....	317

21/12/1936 : Medrano : Kannan Bombayo, W. Heyer, etc.....	318
25/12/1936 : Au Cirque d'Hiver : le funambule Powell — les Bedini-Tafari — Les Cairoli.....	318
27/12/1936 : Le nouveau cirque Amar à la porte de Versailles.....	319
1937	320
09/01/1937 : Grock à Medrano	320
25/01/1937 : La saison de cirque en Angleterre.....	320
01/02/1937 : Au Cirque d'Hiver : le dompteur Trubka, les trapézistes Amadoris, les Darios	321
05/02/1937 : Le cirque Amar à la porte de Clichy	322
08/02/1937 : A Medrano : Ray Ventura, la cavalerie Strassburger	323
20/02/1937 : Togare à Médrano	323
05/03/1937 : Le cirque Amar à la porte d'Auteuil	324
13/03/1937 : Médrano-Voyageur	325
18/03/1937 : A Medrano : Geo Dorlis, Mago, Alex et Porto.....	326
31/03/1937 : Au Cirque d'Hiver : le Courrier du Texas	326
17/04/1937 : A Medrano : Albert Powell, Gilbert, Maurice et Nadia Houcke	327
29/04/1937 : Sans sous-titre	328
10/06/1937 : Le Gala des courses	328
26/07/1937 : Le Cirque des Alliés.....	329
15/08/1937 : Le Cirque des cirques au Grand Palais	330
30/08/1937 : La résurrection de l'hippodrome est-elle possible ?	330
18/09/1937 : À Medrano	331
21/09/1937 : Réouverture du Cirque d'Hiver	332
04/10/1937 : A Medrano : le Cirque de 1900.....	333
09/10/1937 : Au Cirque d'Hiver : la cavalerie d'Althoff, les Breier, les Fellers, groupe de fauves variés.....	334
26/10/1937 : Les Reverho au Cirque d'Hiver	335

15/11/1937 : Ladoumègue à Medrano	336
20/11/1937 : Au Cirque d'Hiver : les Cristiani ; Powel ; les animaux du Cirque Pinder	336
01/12/1937 : A Medrano : les Eastern Bros, les Sidneys, la cavalerie Strassburger.....	337
07/12/1937 : AU CIRQUE D'HIVER : les Clérans, les Popescu, Joë Ortnès	338
16/12/1937 : A MEDRANO : Les trois Rays, les deux Wilsons, les Cairolis	338
1938.....	340
01/01/1938 : Sans sous-titre	340
19/01/1938 : A Medrano : Aeros, Fritzi Bartoni, les Fuxani, les Bones	340
04/02/1938 : A Medrano : la Femme à barbe.....	341
09/02/1938 : A propos de la pantomime de cirque.....	343
23/02/1938 : A Medrano : le lion funambule, les Mario Medini, Ilès et Loyal, etc... ..	343
08/03/1938 : Sans sous-titre	344
21/03/1938 : Le départ des chapiteaux voyageurs	345
23/03/1938 : A Medrano : Rodella Ruis-Artix ; les Carletti ; les Mangini, etc... ..	346
06/04/1938 : Sans sous-titre	347
12/04/1938 : Sans sous-titre	347
18/04/1938 : Du concours hippique au cirque	348
05/05/1938 : Au chapiteau des frères Amar.....	349
09/07/1938 : Le cirque PINDER dans la banlieue parisienne.....	350
25/07/1938 : La saison estivale de cirque à Londres vient de renaître	350
19/09/1938 : La réouverture du Cirque d'Hiver.....	351
21/09/1938 : A Médrano : le Triomphe de la femme.....	352
06/10/1938 : A Medrano : Miss Tamara, les Varadys, King Kong Perdue	353
08/10/1938 : AU CIRQUE D'HIVER : "la Perle du Bengale"	354
20/10/1938 : A MEDRANO - Paolo Bedini, jongleur - Le perroquet Coco.....	354
02/11/1938 : Au Cirque d'Hiver	355
04/11/1938 : A MEDRANO : Urnus, les Spurgatt, Harry Kahne.....	356

20/11/1938 : Adriana et Charly, les Laï Foun, etc.	357
28/11/1938 : Sans sous-titre	357
02/12/1938 : A Medrano. Les Pierrotys, les Clérans, la cavalerie Carré et Rancy, les éléphants, etc...	358
13/12/1938 : Au Cirque d’Hiver : les Robertis, les Silvestre, le trio Volair, etc...	359
16/12/1938 : Gala clownesque à Medrano. Les Fratellini, Alex et Porto	359
1939	361
03/01/1939 : Au Cirque d’Hiver	361
13/01/1939 : Sans sous-titre	361
26/01/1939 : A Medrano : Le fils de Buffalo-Bill, féerie du Far-West.	362
18/02/1939 : José Mæser, écuyer ; Felovis, jongleur.....	363
27/02/1939 : AU CIRQUE D’HIVER : les sœurs Wetzel, le funambule Lepomme, etc.	364
19/03/1939 : Au Cirque d’Hiver. L’hippopotame Bengali – Attractions diverses	365
25/03/1929 : A MEDRANO : les Belley, les Fronzal, les Fratellini, Alex et Porto	365
07/04/1939 : A MEDRANO : le Royal Kiltie Band, Renée Piat et Naudy, Eddie Gordon, etc.	366
09/04/1939 : Le chapiteau des frères Amar à la porte de Clichy	367
26/04/1939 : A Medrano	367
30/06/1939 : LE CIRQUE AMAR et son zoo ambulante à la porte d’Italie	368
Index.....	371

10/01/1928 : Le dressage des fauves



Le dompteur Petersen et son lion géant (Photo Endrey.)

Avec décembre, où commence la période d'hivernage des grands cirques-ménageries forains, les numéros d'animaux dressés envahissent nos pistes parisiennes. Moins favorisés que le matériel, dompteurs et fauves ignorent le repos.

La plupart de ces grands établissements dont les premiers types — Barnum, Forepaugh, Myers, Sanger — furent anglais et américains, sont actuellement allemands. Les principaux sont : Sarrasani, Krone, les deux Hagenbeck, Gleich, Strassburger.

Donc, rien d'étonnant que, depuis six ans, nombre de groupes de fauves et d'éléphants exhibés dans nos établissements stables de Paris aient été envoyés par des grandes firmes germaniques. C'est ainsi qu'avant de disparaître, le Nouveau-Cirque nous produisit les lions, les tigres et l'hippopotame de Krone, les lions géants et les tigres d'Hagenbeck, et enfin les lions de Strassburger.

Le Cirque d'Hiver, depuis sa réouverture, a également fort souvent inscrit à ses programmes des groupes de fauves dressés à l'allemande. Les ours blancs et les éléphants de Hagenbeck, entre autres, et aussi les tigres de Krone...

Cette année c'est au cirque Strassburger que la direction de notre plus ancienne piste a fait appel. Nous avons ainsi revu le groupe de lions du dompteur Petersen, que viennent de remplacer les superbes éléphants de Singel.

Depuis 1925, les lions de Strassburger ont augmenté d'effectif. Ils n'étaient que neuf au Nouveau-Cirque. Nous les avons retrouvés douze, au Cirque d'Hiver.

Autant que les quatre lions de Wilhelm Hagenbeck, que nous vîmes il y a quatre ans, ceux que présente avec beaucoup de brio Petersen méritent l'épithète de géants. Trois ou quatre mâles, parmi les sept du lot, sont des animaux superbes, d'un mètre vingt au garrot, pesant de 400 à 500 livres... véritables types de lions du Cap, avec leur tête allongée et haut encapuchonnée de crinière épaisse.

Au point de vue dressage proprement dit, les lions de Strassburger ne font rien de spécial. Tout l'intérêt du groupe réside dans l'apprivoisement remarquable des fauves, contrastant avec quelques brèves — trop brèves — passes « de férocité ».

Depuis Julius Seeth, List et Sawade, je n'ai pas vu mieux dans le genre. Cette classique scène du canapé, où le dompteur, que surplombent les plus grands lions assis sur leurs tabourets, disparaît sous une lionne, fauve et pesant édredon, Petersen la réussit mieux encore que Mœlker ne la jouait en 1912 chez Wilhem Hagenbeck.

Agile et nerveux, Petersen, par le rythme alerte de sa présentation, réussit à éviter cette funeste lenteur qui détruit l'effet de la plupart des numéros de fauves instruits selon le « Zahmdressur ». C'est la bonne méthode : ce fut celle de Sawade, d'Henricksen et de ce magnifique Wagner, qui était acclamé à tout rompre au Nouveau-Cirque avec les tigres de Krone, en 1921.

Wagner est mort ; Sawade et Henricksen n'exercent plus. Petersen est actuellement, avec Hermann Haupt, le meilleur belluaire de la jeune école allemande.

Je lui ferai une critique : celle de négliger quelque peu le côté mise en scène, si important pour présentation des numéros de fauves. Passons sur le smoking, bien que l'*evening dress* ne cadre guère avec la belle allure romantique des lions superbes et généreux... Mais pourquoi, après s'être revêtu d'une sorte de sarreau d'épicier pour préserver son habit noir tandis qu'il lutte avec son plus gros lion, le dompteur conserve-t-il cette inesthétique houppelande jusqu'à la fin du numéro ?

C'est en général, le reproche que l'on peut faire aux dompteurs d'outre-Rhin. Leurs groupes sont mis au point avec le souci d'exactitude qu'inspire l'esprit de méthode germanique... Par contre, le point de vue « théâtral » est souvent négligé.

C'est un regrettable errement. Rappelez-vous que les quarante lions de Schneider qui entourent l'homme pour happer au vol les quartiers de viande saignante... Quelle splendide réminiscence du cirque romain, si, au lieu du bon papa Schneider, cow-boy d'opérette, se dressait, devant les quarante gueules béantes, un bel athlète demi-nu comme notre national Fortunio !

Sous le point de vue dressage, on ne peut guère réaliser de progrès dans ces groupes de fauves travaillant en arène : la nature même des animaux constitue la borne-limite. Au contraire, dans le domaine artistique de la présentation, les effets peuvent être illimités...

Et il semble bien que nos cirques-ménageries français s'orientent dans cette voie. J'ai vu, cet été, à Deauville, au Zoo-Circus des frères Court, un très beau groupe, présenté à belle allure par le dompteur Trubka.

Chez les frères Amar, qui, depuis deux ans, se sont cantonnés dans la tournée des Pays-Bas et de la Belgique, même souci d'innovation dans la mise en scène. Le groupe de tigres présenté, l'an dernier, au Cirque de Paris, par Amar l'aîné, était très esthétiquement compris : le dompteur, costumé en radjah, se servait d'accessoires en bambou, tandis qu'un panneau figurant un coin de jungle dissimulait le couloir par où débouchait les souples bêtes rayées.

Actuellement, toujours au Cirque de Paris, le plus jeune des frères Amar, Chérif, présente un groupe de sept lions. Les fauves, tous très jeunes, n'ont pas encore l'ampleur nécessaire à la majesté du numéro. Très habilement, les Amar ont corsé le travail au surplus adroitement réglé par Chérif, d'une gracieuse funambule évoluant, au-dessus des fauves. Cela, nous l'avons déjà vu souvent. Mais la présentation a un réel cachet : le dompteur et sa partenaire, costumés en Arabes, font leur entrée sur des chevaux barbes harnachés de filali... C'est peu de chose, dira-t-on ?... Encore fallait-il y penser.

Ces frères Amar sont un bel exemple de la réussite d'une famille foraine. Je me souviens de leurs débuts à Paris : à la fête des Invalides de 1909. Avec Edmond Pezon, entre deux séances

de la grande ménagerie, nous fûmes visiter la petite baraque d'en face. Le père Ahmed, curieux type de vieux banquier, qui laissait ses six garçons de dix à vingt ans s'expliquer avec les fauves, nous fit les honneurs de son « métier » avec la déférence d'un petit forain pour l'un des rois de la corporation. Hélas ! le pauvre Edmond est mort, ruiné, pendant la guerre... C'était un noble cœur et il eût été le premier à se réjouir de la réussite de ces dompteurs en herbe dont l'entrain et la fougue juvénile nous avaient frappés.

Une atmosphère de drame planait sur la petite ménagerie. Son unique lion, un très beau spécimen, était un mangeur d'hommes. Ce d'Artagnan avait tué, l'année précédente, à Laval, un homme s'était introduit dans sa cage. Il n'en resta pas là et fit parler de lui à plusieurs reprises : mutilant un garçon de piste, place d'Italie, l'année suivante, après avoir à demi dévoré, à Saint-Denis, l'infortuné dompteur Cooper. Juste châtiment de ses crimes, d'Artagnan fut fusillé dans la forêt de Fontainebleau, par les soins de la maison Gaumont, et sous l'experte direction de Louis Feuillade.

Vieux souvenirs forains... A cette époque, Marcel, le joyeux Marcel, jonglait avec les serpents, tandis que son collègue Osco faisait semblant d'un croquer quelques-uns. En ce moment, Marcel, magnifiquement olympien, surveille son groupe de lions et tigres que Martha la Corse présente à Médrano. Il y a des fauves sur toutes les pistes !

Martha a pimenté très judicieusement son numéro de lions en y adjoignant la belle tigresse Bombay. Par ces temps de travailleurs fatigués, il faut admirer les artisans consciencieux. Et Martha est la conscience même, ne plaignant ni son temps ni sa peine. Elle ne fait point grâce à ses élèves d'une seule figure, d'un seul exercice, devrait-elle rester une demi-heure dans la cage. Le numéro est, d'ailleurs, rondement mené, dans cette note « bon enfant » qui est celle de la ménagerie Marcel et qui fit jadis la fortune du père Pezon, héros de légende pour le menu peuple de Paris.

Henry Thétard.

26/01/1928 : Les dompteurs amateurs

Mon excellent confrère Louis Dalgara, qui, depuis trois ans, se spécialise dans la critique des spectacles de cirque et de music-hall, donne actuellement un exemple que tous les écrivains de la piste devraient imiter.

Passionné du spectacle de fauves, Dalgara a voulu se rendre compte lui-même de la technique, assez simple, et cependant existante, du métier de dompteur. Il a résolu de présenter pendant une quinzaine, au Cirque de Paris, quatre lionnes appartenant au dompteur Petit. Il faut souhaiter qu'il n'en reste pas là et continue, avec d'autres fauves, son apprentissage de dompteur, car ce n'est qu'en fréquentant beaucoup de lions que l'on peut avoir une documentation complète.

Voilà, je le répète une louable initiative. Quand tous nos critiques de cirque et de music-hall auront mis la main à la pâte, nous lirons moins d'étonnantes appréciations... « boniments de journalistes », ainsi que disent les professionnels avec dédain.

Précisément à propos de l'entrée de cage de Dalgara, j'ai lu que mon excellent confrère se proposait de prouver que « par la douceur on pouvait arriver à dompteur les fauves les plus rebelles (*sic*) ».

C'était le truc d'Orphée, mais cela ne correspond à rien dans la réalité. Ce communiqué a sûrement été rédigé par une personne ignorant tout de la question.

La présentation en douceur et celle dite « en férocité » sont imposées au dompteur de par le caractère de ses fauves. Il y a des animaux timides ou flegmatiques qu'il y aurait danger à exciter ; d'autres, qui, à partir d'un certain âge, ne se laisseront plus approcher, même s'ils ont été fréquemment caressés dans leur jeunesse. Enfin, le plus grand nombre, sans être menacés, rugissent et bondissent dans la cage. Ce sont des « banquistes », comme on dit en terme de métier, et l'artiste, soucieux de faire de l'effet, devra, loin de les retenir, les « pousser » pour leur faire donner leur maximum. Il existe, toutefois, des fauves qui peuvent être travaillés successivement dans les deux styles, mais ils ne seront jamais également bons dans l'un et l'autre.

La présentation en férocité n'implique nullement la brutalité du dompteur à l'égard de ses animaux, pas plus que la présentation en douceur ne signifie que les fauves aient toujours été indemnes de sévères rappels à l'ordre, lors de leur « débouillage » initial.

Pour avoir fréquenté quelque peu les coulisses depuis vingt-cinq ans, je dois dire que je n'admets plus sans restriction la théorie exposée par Hagenbeck dans son beau livre *Von Tieren und Menschen*. Le créateur du paradis terrestre de Stellingen prétend qu'avant lui les dompteurs « en férocité » usaient des plus barbares moyens de coercition...

Or j'ai vu, le plus souvent, les belluaires pratiquant cette méthode se contenter de menacer leurs fauves ou les toucher *très légèrement* de la mèche du fouet, ce qui se conçoit aisément ; leur but étant d'appeler l'animal à eux, ils ne doivent pas le frapper rudement... Pas plus que l'homme, le lion ne vient chercher les coups de bâton.

Et j'ai vu encore des fauves destinés à être présentés en douceur, sérieusement « châtaignés » à coups de nerf de bœuf lors de leur prise de contact avec le belluaire. J'ai vu d'autres s'étranger en tirant au renard, lorsqu'on les hissait sur un tabouret au moyen d'un collier et d'un palan.

Je suis donc un peu sceptique sur l'antithèse du méchant « dompteur en férocité » opposé au bon « dompteur en douceur ».

La vérité est que mon excellent confrère n'a d'autre prétention que de présenter le mieux possible le groupe de lionnes mis au point par le dompteur Petit.

C'est déjà bien joli. L'homme qui a pratiqué les entrées de cage sait que les premières entrevues avec les fauves sont les plus périlleuses. Le dompteur amateur, lui, ne connaît guère que des premières entrevues avec des animaux adultes, souvent habitués au même homme depuis leur première jeunesse.

Et il lui arrive parfois d'écooper. C'est ainsi que je fus blessé en répétant au Cirque Molier. C'est ainsi qu'Ernest Weil eut le bras lacéré, à la fête de Montmartre, il y aura bientôt quarante ans de cela.

Mais le roi des dompteurs amateurs, parce que dresseur lui-même, est certainement M. Jusselin de Cosnes.

Simple et modeste, M. Jusselin, qui est âgé actuellement de quelque soixante-dix ans, n'a jamais beaucoup fait parler de lui. Aussi n'est-il guère connu que de ses concitoyens. Il est vrai que les professionnels l'apprécient à sa juste valeur, qui est grande.

Dirigeant une entreprise d'équarrissage, M. Jusselin, qui avait la passion des fauves, acheta des lions, des ours, des panthères, des jaguars, jeunes ou même parfois adultes, et composa des groupes qu'il vendait ensuite aux dompteurs de métier pour racheter d'autres animaux et les dresser.

Les professionnels ne se tirèrent pas toujours à leur avantage de leurs entrevues avec les élèves de M. Jusselin. C'est ainsi que le dompteur Franchi fut grièvement blessé, en 1918, au

Tivoli de Rouen, par trois des huit lions qu'il présentait. Ce groupe avait été superbement dressé par l'amateur de Cosnes. M. Jusselin faisait ce qu'il voulait de ces lions et les contraignait à l'obéissance sans fouet ni fourche, au geste et à la parole.

Comme tous les dompteurs, M. Jusselin eut ses aventures tragiques. Il eût été dévoré par un ours révolté sans l'intervention de Mme Jusselin qui tua, à coups de revolver, le plantigrade déchaîné.

Rendons à M. Jusselin, qui aima le métier de dompteur pour les joies qu'il procure, insoucieux de tout profit pécuniaire et de toute vaine gloriole, l'hommage qu'il mérite pleinement. — *Henry Thétard.*

12/05/1928 : Edmond Rainat et G. Strehly

Depuis plus de trente ans, Edmond Rainat voltige aux coupoles des cirques, aux cintres des music-halls du monde entier. Pour les gens du voyage, pour les directeurs de « chapiteaux » et de « variétés », le nom Rainat's est devenu un synonyme du terme « volant » qui désigne, en argot de métier, les spécialistes de la voltige aérienne.

La composition de la troupe Rainat's a souvent varié. Seul son fondateur, le titulaire du nom, Edmond Rainat, reste immuable, depuis ses débuts qui eurent lieu en 1895 à cette succursale estivale du Nouveau-Cirque qui se tenait au Palais des Arts. Débuts sensationnels : pour la saison suivante, le jeune Rainat fut engagé au Battenberg de Leipzig et au Wintergarten de Berlin.

Il y a huit jours, Edmond Rainat et sa troupe étaient au Cirque de Paris, et ils seront à Limoges à la fin du mois, pour la foire de la Saint-Loup, au cirque Palisse. Entre temps — je veux dire entre 1896 et 1928 — Edmond Rainat a parcouru les deux hémisphères, l'ancien et le nouveau monde, au hasard des engagements et des grandes tournées, *American, Orpheum* et autres *Barrasford's Tour*.

J'ai vu Edmond Rainat pour la première fois il y a vingt-six ans. C'était chez le père Cesari, à ce gymnase de la Sorbonne où tous les amateurs de force et d'adresse du vieux quartier Latin se donnaient rendez-vous à l'époque.

Potache sportif, j'allais passer mes matinées dominicales dans l'arène de la rue Victor-Cousin où l'on travaillait ferme entre bons camarades possédés d'un rude esprit d'émulation. Quels beaux athlètes il y avait là ! Dans le coin des leveurs de fonte : Fournier, préparateur au laboratoire de la Sorbonne, et son ami Deblangey, deux hommes qui approchaient les 240 en barre. Sur la bêche des lutteurs, Macherel, professeur à l'Université, s'empoignait avec le professionnel Cotch Mehmet, le petit Turc trapu. Le romancier Pierre Maël exécutait la croix de fer aux anneaux. A la barre fixe, mon camarade de Louis-le-Grand, Lafont, tournait le grand soleil avec échappement et saut périlleux.

Moi, néophyte de dix-sept ans, je regardais tout cela émerveillé. Et je suivais surtout le travail d'un gymnaste de plus de cinquante ans qui, après une série de massues et une promenade en équilibre sur les mains aux grandes barres parallèles, travaillait en virtuose tous les agrès du gymnase. C'était simplement G. Strehly, dont tous les chroniqueurs du cirque bénissent l'existence, Strehly qui n'a point écrit sur l'acrobatie parce que le sujet était d'actualité, mais parce que la gymnastique fut la passion de toute sa vie. Pour ses amis qui savent, quelle émotion d'ouvrir le livre de cet intellectuel qui vécut dans le culte de la force et de la plastique et s'en alla quand il sentit venir le déclin.

Pour moi, je reverrai toujours Strehly dans son collant blanc, avec sa taille mince, son torse puissant, ses muscles de gymnaste, secs, boucanés et comme condensés par la perpétuelle contraction et les brusques détentes, escalader la grande plate-forme du portique. C'était le final de son entraînement : en équilibre, la tête dans le vide, les mains étreignant les dossiers de deux chaises, pareillement [en] équilibre instable sur deux pieds, l'original auteur de *l'Acrobatie* chantait le « Miserere » du *Trouvère*... Avant de l'applaudir, hercules, gymnastes, lutteurs s'arrêtaient au milieu de leurs exercices et écoutaient, visage levé : « Dieu que ma voix implore, fais-moi bientôt mourir !... » Pauvre Strehly !

—

Un jour, pourtant, Strehly ne chantait pas le « Miserere », et tous les habitués de Cesari, lui compris, regardaient en l'air... Edmond Rainat avait choisi le gymnase de la Sorbonne pour s'entraîner et chercher sa nouvelle passe d'« emporte-pièce ». Il voulait compliquer d'une pirouette intercalée son double saut périlleux de trapèze à trapèze.

Les passes préliminaires furent exécutées dans la plus classique perfection... Le moment solennel était venu : l'homme au maillot rose allait-il réussir sa « rattrape » ou se laisser choir dans la sciure ?

Il réussit et ce fut un tonnerre d'applaudissements. Strehly exultait. Comme toujours, Rainat restait modeste, mais sur sa figure calme rayonnait la fierté de l'athlète qui vient de vaincre.

Depuis, Rainat a fait mieux encore, réussissant son « double compliqué de pirouette » par échappement de jarret.

On sait que le voltigeur Clarke et celui des Codonas ont été parmi les rares à réaliser le triple saut périlleux du trapèze dans les mains du porteur – que je dénommerais plus volontiers, hasardant le néologisme à la monde anglaise ou allemande, le rattrapeur (*fœnger*, en allemand).

Pour ce qui est du travail de trapèze à trapèze sur la longue distance (douze mètres), nul homme au monde ne peut se vanter d'avoir fait mieux, sous le rapport de l'art pur, qu'Edmond Rainat. C'est pourquoi Strehly, qui aimait avant tout le travail difficile et ne s'inquiétait guère des exercices à effet, a montré sa préférences pour Rainat en parlant du triple saut périlleux de trapèze à trapèze : « Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera... »

Et Rainat m'a dit avoir réussi parfois ce tour de force incroyable ; à la vérité, point tous les jours et sur la petite distance.

Le rude voltigeur, au cours de ses trente-trois ans de pratique, a écopé sérieusement plusieurs fois. Au Cirque Royal de Bruxelles, il s'est déboité l'épaule gauche dans le filet en manquant son double ; l'année suivante, à Moulins, travaillait sans filet au cirque Bureau, il en fit autant pour son épaule droite.

En ce moment, Rainat travaille avec trois partenaires : un jeune gymnaste d'avenir et deux gracieuses jeunes femmes qui font le trapèze double au-dessus des voltigeurs. Comme toujours, le numéro est admirablement réglé, il est superflu de le dire. Et les amateurs le savent du reste. Quand ils voient sur l'affiche le nom de Rainat's, ils viennent prendre leur billet pour la première.

Il paraît que l'extraordinaire voltigeur des Codonas vient de se blesser dangereusement chez les Ringling bros, en Amérique ; les Alex sont retraités, et aussi les Hegelmann, dont le célèbre porteur, Rodolphe, avait une telle pince qu'il aurait pu, dit M. Kober, rattraper un taureau parti de la barre d'en face.

Mais Edmond Rainat, prodige de la nature, ayant dépassé la cinquantaine, voltige toujours aux coupoles des cirques...

Henry Thétard.

29/05/1928 : Clowneries

Le spectacle du cirque moderne est un pot pourri dont les ingrédients sont multiples. A l'origine, il n'en allait pas ainsi. Les premiers programmes de l'*Amphithéâtre Anglais*, ouvert par Astley, faubourg du Temple, en 1780, ne comportaient guère que des numéros équestres, des animaux dressés, des danseurs de corde et les entrées comiques de Billy Saunders, le premier clown, le maître du fameux Grimaldi.

Saunders était un bouffon équestre, un *clown sauteur*. Il fut vite populaire et les habitués du cirque du faubourg du Temple le surnommait « Mossieu Claune » ou, par déformation, « Claude le Paysan », ce qui était un pléonasme, le sens du mot anglais clown étant proprement celui du rustre.

Au bon peuple parisien de 1785, qui n'avait pas encore, pour se distraire, les émotions du club et de l'émeute, Billy Saunders révéla un type de comique nouveau, très différent de celui des paillasses français qui faisaient l'ornement de la foire Saint-Laurent.

Peu à peu, au cours de l'évolution du cirque, le clown, qui n'était d'abord que le comparse de l'écuyer, est arrivé à devenir la principale vedette, le type représentatif même du spectacle de la piste. Sur les affiches-réclames de nos grands établissements stables et ambulants, ce sont des effigies enfarinées qui grimacent au premier plan... On va à tel cirque pour tel clown.

Je n'en veux pour preuve que l'immense popularité des trois Fratellini, qui a été pour beaucoup dans ce regain de vogue que connaît le cirque depuis l'après-guerre.

Les Fratellini !... Leur verve sautillante de fils de Pulcinella descendus dans le ring, leur bouffonnerie toute méridionale, qui contraste beaucoup plus violemment que la froide et amère plaisanterie d'un Footitt ou d'un Billy Hayden avec la respectabilité britannique de ces « messieurs de la barrière », ont réuni les suffrages des esthètes et ceux de la foule... C'est là le propre des vrais artistes.

Or les Fratellini ont déserté Paris pour quelques mois. Ils sont remplacés, au Cirque d'Hiver, par leurs compatriotes Rico et Alex, qui, après avoir brillé quelques mois à Médrano, à la veille de la guerre, sont devenus, depuis une douzaine d'années, les préférés du public espagnol.

On a dit, et raison, que le type primitif du clown anglo-saxon, ce comique macabre, a été modifié par les autres nationalités européennes qui se sont emparées du personnage. C'est indéniable : Auriol, le plus célèbre des clowns français, procédait de la verve saugrenue des pitres forains dont Clam, l'illustre Clam, fut le dernier représentant. Les Italiens s'inspirent des personnages de la comédie napolitaine, et les Allemands, après avoir créé le type du « bajazzo », d'après leur héros national Hanswurst (Jean Saucisse), furent, avec Paul Belling, les innovateurs du « Dumme August », genre devenu classique à tel point que tous les duos de clowns parleurs actuels se composent du clown proprement dit et de l'Auguste.

Il faut compter également avec les personnalités. Bien que Latins, eux aussi, Rico et Alex ne ressemblent en rien aux Fratellini. La marque distinctive de leur *vis comica* est la finesse, et cela leur interdit ces effets faciles que portent tant sur la foule. Rico, le clown, sobre de gestes, d'une élégante sveltesse, présente le contraste nécessaire avec Alex, l'auguste, dont la niaiserie est également, si j'ose dire, d'un ordre supérieur. Alex n'est point le paillasse stupidement niais qui accepte toutes les bourdes les plus grossières : c'est un ahuri de bonne compagnie, qui amuse sans déchaîner le gros rire.

Rico et Alex sont de leur temps. La parodie d'allure scientifique est une de leurs entrées favorites. La T. S. F. leur fournit le sujet d'un amusant petit sketch... la machine à faire les hommes est encore une de leurs meilleures trouvailles. Voyez Alex créer un monstre en mélangeant, sans observer les proportions requises, les mêmes ingrédients qui ont permis à Rico de faire jaillir une jolie fille hors de la cuve mystérieuse... Ce thème fantastique, que des

clowns germaniques — les merveilleux frères Miehe, par exemple — auraient évoqué avec leur puissante faculté créatrice de macabre et d'effrayant, est traité par nos Italiens à la façon latine, gaiement et plaisamment, un peu à la manière d'un gracieux conte de fées.

Comme tant de leurs compatriotes, Rico et Alex joignent à leurs talents divers celui du rythme et de l'harmonie. Ils sont d'excellents musiciens.

Alors que le Cirque d'Hiver nous présente ces comédiens de la piste, le Cirque de Paris inscrit à son programme les « superclowns » Antonet et Beby. Ceux-là sont pour nous de vieilles connaissances. C'est toujours le duo classique du clown et de l'auguste : un duo de grand style.

Cabrioles à part, Antonet, dans son costume pailleté, évoque l'image déjà lointaine de Footitt. Depuis le grand clown qui fut la vedette de la piste de la rue Saint-Honoré, je ne pense pas qu'aucun comique de cirque ait conquis sur son public l'ascendant, l'autorité dont Antonet fait montre, dès son entrée. Mince et souple silhouette, la mèche en bataille sous la calotte traditionnelle, le clown évolue, gesticule, claironne ; il prépare magnifiquement l'entrée de Beby.

Et alors, on voit surgir le plus étonnant, le plus original type d'auguste dont la seule apparition déchaîne le rire de bas en haut des gradins. Ce n'est ni l'hurluberlu affairé genre James Guyon, ni l'effaré perpétuel qu'était Chocolat : c'est un paysan stupide, mais dont le sourire béat trahit l'estime qu'il a de ses facultés intellectuelles, une espèce de « Hanswurst » qui se serait un peu affiné au contact de nos herbagers à bonnets de coton, style Louis-Philippe.

Et le duo grotesque commence... Je ne raconterai pas par le menu les entrées favorites d'Antonet et Beby. Je dirai seulement que je ne leur connais que d'excellentes. Ils ont également un joli talent de musiciens fantaisistes.

N'ayant qu'un goût modéré pour les superlatifs, je conclurai simplement que ces « superclowns » sont, comme Billy Hayden, comme Footitt, comme les frères Miehe, de grands clowns de la vieille tradition...

A propos de tradition, pourquoi voyons-nous si rarement, au cirque moderne, en dehors des groupes de gymnastes qui s'adjoignent un comique, le bon clown sauteur et sa partenaire obligatoire, l'écuyère au panneau ? Je prédis un joli succès de renouveau à cet antique spectacle : une moderne Catherine Renz, souriant dédaigneusement aux déclarations du pitre qui, pour attirer les regards de la belle, sortirait ses meilleurs tours, celui des bouteilles ou bien le saut périlleux dans les pantoufles, qui firent la gloire du vieil Auriol...

Vieux jeux démodés, dira-t-on ? Que non pas... l'âme du cirque est immuable, et si les exécutants sont de classe, l'antithèse du bouffon et de la sylphide ravira le mécano de Puteaux non moins que le vieux monsieur contemporain de Chadwick et de Clotilde Loisset — *H. T.*

28/07/1928 : Sans sous-titre

La superstition du nom sévit décidément dans le monde de la banque et du cirque ! Nous avons vu successivement l'ami Bouglione s'offrir aux électeurs conscients sous la défroque de défunt le colonel Cody, le bon M. Périer ressusciter les mânes de Barnum, le dompteur Franck Henry exhumer de sa studieuse retraite le vieux Gilbert Pezon, voici que M. Léon Volterra nous présente, sous la patronyme prestigieux de Bostock, les fauves dressés des célèbres firmes allemandes Gleich, Cosmy et Carl Hagenbeck !

Bostock... Les Parisiens qui ne se rappellent point la ménagerie Bostock-Wombwell, dont le propriétaire voyage toujours en Angleterre, se souviennent sûrement du grand Frank, l'*Animal's King* qui se fit blesser par son lion Wallace à l'hippodrome de la place Clichy, il y a près d'un quart de siècle. En 1910, le fameux manager anglo-américain revint au Jardin

d'Acclimatation avec une très belle collection : le numéro à sensation de la « Jungle and arena » était le lion écuyer que présentait avec brio Mme Joseph Gaillard.

Au « Bostock American Circus » de Luna-Park, nous avons vu hier un tigre écuyer dressé et présenté par le dompteur Cosmy père, un fauve magnifique, qui, bien que très jeune, a déjà une histoire dont j'ai conté quelques bribes aux lecteurs du *Petit Parisien*. C'est ce sympathique Byla qui eut l'honneur de tourner avec Harry Piel dans le film *Panik*. Byla est une bonne pâte de tigre qui joue à merveille les Bradbury et les Pissiutti. Un joli dressage vraiment, et dont M. Cosmy père peut être fier.

D'autres numéros de fauves figurent au programme de l'American Circus : un groupe de lions présenté par le dompteur Cosmy junior, un groupe d'ours présenté par la gracieuse Mme Mœlker, enfin un groupe de tigres récemment mis au point par August Mœlker lui-même, dresseur principal de ce Tierpark de Stellingen qui est, comme chacun sait, le siège social de la firme Carl Hagenbeck.

Mœlker est bien connu du public parisien. Après avoir été longtemps le *bursche* de Richard Sawade et s'être inspiré des leçons de ce grand dompteur — le plus remarquable de tous les dompteurs allemands, — Mœlker vint à Paris pour la première fois en 1909 avec la troupe de Wilhelm Hagenbeck, au cirque de l'avenue La Motte-Picquet. Il présentait un groupe de neuf lions. Nous le revîmes trois ans plus tard, à la porte des Ternes, où Wilhelm Hagenbeck avait dressé son chapiteau, en face précisément de l'endroit où s'élève actuellement celui de Luna-Park. Il y a quatre ou cinq ans, il travailla au Nouveau-Cirque avec sept tigres appartenant à M. Ruhe, le grand marchand de fauves hanovrien, et, à présent, le voici de nouveau attaché à la fortune de la famille Hagenbeck.

[Mœlker] est un digne élève de Richard Sawade qui, comme Henricksen, comme Wagner, aimait la présentation rapide et « vite enlevée ». Le grand défaut de la plupart des belluaires germaniques qui ont, par ailleurs, tant de qualités, est cette présentation au ralenti qui ôte beaucoup de cachet à leurs numéros généralement très bien réglés. Mœlker est un énergique qui ne laisse pas ses élèves somnoler sur leurs tabourets. Il fut même grièvement blessé au Mans, en 1912, par un lion paresseux qu'il voulait contraindre à moins de nonchalance.

Le groupe de huit tigres — quatre bengalis, quatre malais — que Mœlker présente à Luna-Park, m'a paru très au point comme dressage, en dehors de quelques petits accros inévitables au cours d'une première représentation, dans un milieu nouveau pour les fauves et avec des accessoires inusités tels que le tapis de coco très désagréable aux félins habitués à travailler sur un plancher.

—

Ces numéros de fauves dressés étaient précédés d'un programme de cirque comportant quelques bons éléments, mais qui gagnerait beaucoup à être élagué et à défiler à un rythme accéléré. Que M. Volterra, directeur de cirque, s'inspire de la formule du roi des *showmen*, de Barnum, qui disait qu'il n'existe guère de bons numéros de cirques tenant la piste au-delà de dix minutes!

En dehors des attractions bien connues des amateurs parisiens — cavalerie de [Carré], trio Dario — j'ai noté, dans ce copieux et touffu programme, un bon numéro d'icariens, les Lias, alertement présenté, et surtout une troupe chinoise à la mode de Sarrasani, travaillant en costumes du cru. Ces Gue-Tchang sont vraiment très bons... Il y a surtout un barriste original qui exécute un curieux travail de dislocation en suspension à la saignée des avant-bras. C'est un fort beau numéro selon la formule du cirque de l'avenir qui, pour lutter contre le music-hall et le cinéma, devra soigner particulièrement la mise en scène et opérer par grandes troupes. Mais il manquait aux Gue-Tchang, pour pouvoir produire leur plein effet, la piste de dix-sept mètres et la majestueuse colline de gradins de Sarrasani. D'ailleurs, le chapiteau « demi-construction » de

Luna-Park ne nous a point paru très heureusement conçu. La perspective y est gênée de tous côtés par [des] poteaux pleins, les banquettes des gradins sont peu confortables et les loges masquent complètement les chaises de piste. Ajoutons qu'il y règne une chaleur étouffante... M. Volterra eût été mieux inspiré, pour la saison d'été, de se contenter du classique chapiteau de toile, quitte à construire ensuite, s'il a l'intention de persister dans son intéressante tentative, un cirque confortable avec des mâts d'acier creux — toujours comme chez Sarrasani, — de spacieux dégagements et une piste à grand diamètre où les numéros à belle mise en scène pourraient donner leur maximum d'effet.

Ajoutons que, pendant l'entr'acte, la visite d'une ménagerie très bien composée et venant en droite ligne de chez Carl Hagenbeck, de Hambourg — c'est tout dire — constitue une attraction de premier ordre, au moins aussi intéressante que le programme du cirque placé sous l'invocation de Bostock, en souvenir, nous a dit M. Volterra, des relations d'amitié qui unirent jadis *l'Animal's King* et le futur directeur du Casino de Paris.

Henry Thétard.

26/08/1928 : Sans sous-titre

Avant de vous parler de la réouverture du Cirque d'Hiver et de la sensationnelle rentrée des Fratellini, je veux dire encore un mot du spectacle du Bostock American Circus de Luna-Park, qui a réuni tous les amateurs de cirque parisiens sevrés de leur distraction favorite pendant ce mois d'août.

Je reviendrai d'abord sur le numéro des Gue Tchang, ces acrobates chinois qui, revêtus de soies chatoyantes, jettent une note d'exotisme si juste dans le spectacle de la piste, international entre tous. Ce numéro, très habilement présenté, a été favorablement accueilli par le public. Et c'est une preuve nouvelle que la façon de vendre sa marchandise vaut souvent mieux que la qualité intrinsèque de ladite marchandise.

Car, s'il représente un amusant pot-pourri, le numéro des Gue Tchang ne nous a montré rien de bien sensationnel au point de vue gymnastique, en dehors du travail de dislocation du premier barriste ; encore celui-ci est-il inférieur en difficulté à celui d'un bon gymnaste exécutant le grand soleil avec échappement en saut périlleux, comme le faisait Lafont, au lycée Louis-le-Grand, au temps heureux où j'étais potache.

Strehly l'avait déjà noté : la plupart des Orientaux, aussi bien que des Arabes, sont inférieurs aux acrobates européens. Ils rachètent cette infériorité par une remarquable virtuosité dans l'exécution des exercices moins compliqués qu'ils présentent. Il vaut souvent mieux faire aisément quelque chose de facile que de réaliser péniblement le plus remarquable des tours de force.

Mais l'art de la piste est complexe ! Souvent aussi la trop grande aisance déployée par un acrobate dans l'exécution d'un tour empêche le public d'apprécier l'exercice à sa juste valeur. Le professeur Desbonnet l'avait remarqué à propos de Bonnes, et nous en avons eu la preuve au Bostock Circus, en regardant l'excellent numéro de mains à mains des Londonia. Rarement vit-on travail de tapis aussi intrinsèquement parfait, présenté dans une note aussi sobre, aussi élégante. Et, cependant, les Londonia « portaient » moins que les Gue Tchang. Ce sont des Français et nous savons que nul n'est prophète en son pays.

Revenons sur les numéros de fauves, triomphe du dressage à l'allemande, présentés par MM. Cosmy, père et fils, et par M. et Mme August Mœlker.

Ces numéros, composés de beaux fauves et très « au point », n'ont pas paru enthousiasmer l'assistance qui ne se rend évidemment pas très bien compte de la difficulté vaincue par les habiles dresseurs. Cependant, on ne voit pas tous les jours un tigre écuyer !

Il est certain que le manque d'enthousiasme du public provient, en grande partie, de ce fastidieux remue-ménage de matériel auquel le dompteur allemand moderne croit nécessaire de s'astreindre. Ce ne sont qu'édifications perpétuelles de pyramides de tabourets, d'échelles, de balançoires, même de véritables passerelles... Cette méthode transforme le belluaire en un éternel constructeur de petits travaux d'art. Même il n'arrive souvent que les garçons de piste doivent entrer dans la cage pour prêter main forte, sans plus se soucier des fauves que s'ils n'existaient pas, ce qui peut être dangereux et nuit, en outre, au prestige du dresseur vis-à-vis du public.

Je crois qu'un essai intéressant de la vraie formule de présentation d'un groupe de fauves dans la piste nous a été donné par le dompteur Amar, avec le groupe de tigres qu'il exhibait, l'an dernier, au Cirque de Paris. Les fauves de figuration étaient juchés, non sur le pourtour des grilles, mais sur une haute pyramide de tabourets en bambous et servaient de fonds de décor, tandis que les animaux de travail évoluaient dans la piste sous la cravache du dompteur.

N'est-ce pas une formule plus esthétique ? Il serait loisible de la compléter encore en plaçant les animaux sur des échelles entourées de feuillages artificiels où s'allumaient des lampes électriques multicolores, tandis que le belluaire ferait travailler, devant ce décor, ses meilleurs artistes, les groupant en tableaux vivants rapidement renouvelés et terminant par le petit drame d'une « chasse en férocité ». Ainsi, les trois modes de présentation — dressage, apprivoisement, férocité — pourrait être successivement évoqués dans le même numéro et l'effet irait *crescendo*, ce qui est l'*a b c* de toute exhibition spectaculaire.

Il y aura de beaux jours pour les dompteurs de l'avenir qui oseront rompre avec la routine où paraît stagner actuellement l'art du dressage des fauves.

Henry THÉTARD.

16/09/1928 : La réouverture du Cirque d'Hiver

L'un après l'autre, nos trois cirques parisiens ont fait leur réouverture, et le premier des trois, notre vieux Cirque d'Hiver où vit encore le souvenir des Franconi, ces gentilshommes de la piste.

Réouverture sensationnelle au boulevard des Filles-du-Calvaire ! C'était le retour des enfants prodiges, des Fratellini, qui, très opportunément, avaient su se rappeler que les enfants de la balle sont nés pour voyager. Et à dix années consécutives de succès parisiens, nos trois clowns, repartis sur la route, on ajouté douze mois de triomphes européens.

Les voici revenus. A l'ovation frénétique qui les accueille le 24 août dernier on a pu apprécier l'exactitude du proverbe qui veut qu'un peu d'absence exalte l'amour que beaucoup d'absence tue. Le bon public de Paris a retrouvé ses favoris, et voici un nouveau bail de dix ans de popularité consenti par acclamation.

Les Fratellini ! Je les ai vus — ou plutôt revus sous leur aspect moderne — pour la première fois en 1917. En permission de sept jours, j'avais voulu me délasser un peu de la grandiose servitude chère au compte de Vigny dans un fauteuil de Medrano. En attendant, le numéro de clowns, je me remémorais tous les bons artistes que j'avais applaudis, aux jours d'avant guerre, sur la piste de la rue des Martyrs : Antonio, Averino, Antonet ; et, à vrai dire, je ne

comptais pas trouver leur équivalent en ces temps peu propices à la création d'une troupe de cirque homogène.

Les Fratellini entrèrent en piste, et cette première entrée fut précisément l'une de leurs plus éclatantes : ce petit sketch musical de haute bouffonnerie où le fantaisiste Albert s'applique à décourager le duo de guitare et de mandoline où s'accordent avec tant de ferveur le doux Paul, le bouillant François. Enthousiasme général ! Je n'y étais pas, bien entendu le dernier à m'y associer... Pendant l'entr'acte, je fus aux renseignements et j'appris que les Fratellini étaient de vieilles connaissances. Aux plus beaux jours de l'époque fin de siècle, j'avais applaudi, au Cirque d'Hiver, l'écuyer François dans ses sauts périlleux, pirouettes et flip-flaps à cheval, tandis que ses frères, Paul et Louis, faisaient les intervalles des reprises sous la défroque du clown et de l'auguste. Que de réminiscences ! Charles Franconi, de tenue impeccable sous le frac classique du directeur et quelque peu désabusé, la belle écuyère Marguerite Dudlay : c'était déjà l'ère de décadence pour le spectacle de la piste.

—

Depuis onze ans, j'ai revu bien souvent les Fratellini, mais, fort heureusement, dans une plus favorable ambiance. Les années de vaches grasses étaient revenues et le beau spectacle de la piste connaissait à nouveau toute la vogue qu'il mérite et méritera de toute éternité.

Il n'est pas un critique impartial pour méconnaître que les Fratellini, tout en bénéficiant de cette vogue, ont, en même temps, puissamment contribué à la faire naître. Les vieux fervents du cirque ont parfois souri des hyperboles par quoi s'extériorisait l'enthousiasme des jeunes citriques de la piste qui, les uns après les autres, découvraient un spectacle nouveau... pour eux. Ils ont manqué d'indulgence, car les néophytes, si l'expérience leur fait défaut, possèdent, en revanche, cette précieuse qualité : la fraîcheur d'impressions. Et, en dehors de toute technicité, l'opinion des profanes qui sont, autour de la piste la grande majorité, est le plus souvent très juste au point de vue de l'effet, sinon à celui de la difficulté vaincue que peuvent apprécier les seuls connaisseurs.

En ce qui concerne nos Fratellini, les dithyrambes étaient mérités. On a tout dit de leur puissance comique et je n'y reviendrai pas. Seulement je noterai que leur parenté spirituelle avec le *pulcinella* napolitain n'a surpris que ceux qui avaient perdu, pendant de longues années, le chemin des contrôles de cirques. Il y a belle lurette que le bouffon italien a envahi la piste, reléguant à l'arrière-plan le créateur du genre, le clown anglais, cet athlète triste, spleenétique, parfois d'une féroce et lugubre brutalité, dont Hugues Leroux a campé un portrait magistral.

Cette invention latine ne date pas d'hier. Sans remonter à Joë Grimaldi — c'est-à-dire au déluge ou à peu près, — il existe peut-être encore des habitants de Leningrad qui se rappellent la silhouette du vieux Ludovic Viol. Ce Piémontais vint en Allemagne, avec le cirque de son compatriote Alessandro Guerra, vers le milieu du siècle dernier. De là, il passa dans l'empire des tsars et y conquiert une immense popularité, à tel point qu'un boyard, qui se nommait, je crois, Jacowlew, lui donna 200.000 roubles pour se monter un cirque personnel.

Remarquons, en passant, que le clown italien plut toujours beaucoup en Russie, où les Fratellini glanèrent, pendant plusieurs années, de chaleureux applaudissements.

—

Gobert Belling, qui figure également au programme actuel du Cirque d'Hiver, a conservé le type du clown anglo-saxon quelque peu mitigé de *pojatz* allemand. Bien secondé par un partenaire d'un bel ahurissement professionnel, par un poney, une mule et des bouledogues comiquement dressés, Gobert Belling soutient avec beaucoup de brio le lourd héritage de la renommée paternelle.

Car Gobert Belling est l'un des trois fils de ce Tom Belling qui fut l'une des plus originales figures du monde du cirque en même temps que l'un des meilleurs clowns de l'époque, brillante entre toutes, du cirque allemand, qui va de 1860 à 1890.

On lui attribue la création du personnage devenu classique de l'auguste. Mais, je pense, à tort : il en fut seulement le vulgarisateur le plus célèbre. Le premier auguste, si j'en crois le meilleur des historiens de la piste, fut le clown anglais Widdicombe, lequel travailla longtemps, chez Bach-Soullier, couplé avec l'Italien Ludovico Viol dont j'ai parlé plus haut.

Quoi qu'il en soit, Tom Belling, après avoir diverti des habitués du vieux Renz, avec son personnage nouveau, vint, en 1874, au Cirque d'Hiver de Victor Franconi. Le public parisien, ayant appris que Belling arrivait de Berlin, le reçut avec une tempête de sifflets, mais l'audacieux artiste en avait vu bien d'autres. Ayant obtenu une seconde de silence, il s'écria d'une voix de tonnerre : « Mesdames, messieurs, je ne suis pas un Parisien ! Je suis un fils de la libre Amérique, né au faubourg Montmartre, et le neveu du père Auriol ! ». A ce nom qui lui rappelait son idole, le public de Franconi, d'un brusque revirement, éclata en acclamations. Belling avait fait tourner la chance. Il ne put malheureusement pas toujours en faire autant aux tables de baccara où il laissa le plus clair de ses cachets.



Les Fratellini dans un de leurs numéros

Ces anecdotes nous ont quelque peu détourné de la critique du programme de réouverture du Cirque d'Hiver, qui est, dans l'ensemble, d'une fort belle tenue. Il y a l'écuyer Courtault qui travaille pour ajouter à son numéro de jockey les tours célèbres par quoi s'illustrèrent les Clarke et François Fratellini (notamment la pirouette qui est, on le sait ou on ne le sait pas, plus difficile que le saut périlleux à cheval). Il y a M. Carré, qui partage avec les Schumann le sceptre du dressage en liberté. Il y a, enfin, un numéro de perches aériennes, d'une rare audace : les Willos. D'une audace qui fait réellement frémir quand la jeune femme du couple, pendue par un pied à une staffe, soutient dans les mains son partenaire qui exécute une série de renversements. Ce n'est pas que le tour exige beaucoup de force : dans cette position l'athlète Charles le Marin soutint jadis un bœuf de huit cent livres ; mais quand on l'exécute à quinze mètres de hauteur il ne laisse pas d'être angoissant.

Henry THÉTARD.

24/10/1928 : Au Cirque de Paris : Antonet et Beby. La cavalerie d'Alphonse Rancy

Depuis sa réouverture, le Cirque de Paris nous a donné plusieurs beaux programmes successifs que je n'ai pu analyser en détail, n'ayant qu'un espace restreint pour traiter des spectacles de la piste.

Je veux pourtant signaler, entre les attractions qui ont défilé au Cirque de Paris, le groupe de tigres du Zoo-Circus présenté par le dompteur Johnny de Kok : sept fauves superbes, parmi lesquels le géant Bengali qui tua le dompteur Mollier pendant la tournée espagnole des frères Court. Bengali est pour une vieille connaissance : il y a près de huit ans que je l'ai vu arriver à la

ménagerie Laurent. C'était alors un jeune trigrillon de six mois, gros comme un caniche et qui ne songeait nullement, pour l'heure, à étranger son homme.

Le numéro de tigres du Zoo-Circus est moins mécaniquement réglé que celui d'Hagenbeck présenté par Mœlker à Luna-Park. Pour moi cela constitue un attrait supérieur et aussi, j'imagine, pour tout connaisseur. La lutte que le courageux Johnny de Kok doit engager avec Bengali pour le contraindre à l'obéissance est émouvante au possible. Il n'y a souvent qu'un mérite secondaire à présenter des fauves qui marchent tout seuls, et c'est à la bagarre que l'on voit ce que l'homme a dans le ventre. Le duel d'Henricksen avec son fameux César est resté célèbre dans les annales des dompteurs de tigres. Celui de Johnny de Kok avec Bengali ne lui cède guère en angoissantes péripéties. Il pourrait, d'ailleurs, prendre un jour mauvaise tournure...

Souhaitons à Johnny de Kok de ne pas passer par les griffes de Bengali comme il advint à Henricksen, à Nuremberg, de passer par celles de César.

Les clowns attitrés du Cirque de Paris sont Antonet et Beby dont j'ai déclaré à plusieurs reprises le bien que je pensais et qui sont toujours égaux à eux-mêmes. Ce n'est pas d'hier non plus que je connais Antonet... Je n'irais pas jusqu'à dire que, comme Bengali, je l'ai vu tout petit : ce serait plutôt le contraire qui serait le vrai car j'étais encore potache à l'époque où j'allais applaudir alternativement Antonet à Médrano et Footit au Nouveau-Cirque. Avec Gougou Loyal, l'étoile du cirque Rancy, ce furent les trois bouffons de piste qui me firent l'impression la plus ineffaçable... Car, malheureusement pour moi, je n'ai point connu Billy Hayden dont je dois me résigner à tenter de reconstituer le personnage d'après les dithyrambes de ses admirateurs, au premier rang de qui se classe M. Molier, autorité majeure en matière de critique de cirque.

Précisément l'autre soir, Beby me parlait du grand Billy Hayden. « Il fut mon premier



maître en quelque sorte, disait-il, car j'avais cinq ans lorsqu'il m'employait à la figuration de sa fameuse entrée des poupées... »

Un curieuse figure, Beby, et comme aiment à en trouver les vrais amateurs de cirque : l'homme qui a su tout faire au hasard du « voyage »... successivement acrobate, jongleur, écuyer

et, quand l'âge est venu raidir ses muscles, clown ou bien auguste, selon la tradition. D'ailleurs, en dehors des heures de spectacle, capable de dresser les mâts, de monter le chapiteau, de mettre une pièce à la toile ou un essieu à une roue de caravane... Je n'irai pas jusqu'à dire — car je ne veux pas mettre Beby en colère — capable de pêcher une *krani* à l'hameçon... Mais cela serait-il que le portrait n'en deviendrait que plus séduisant à mon goût.

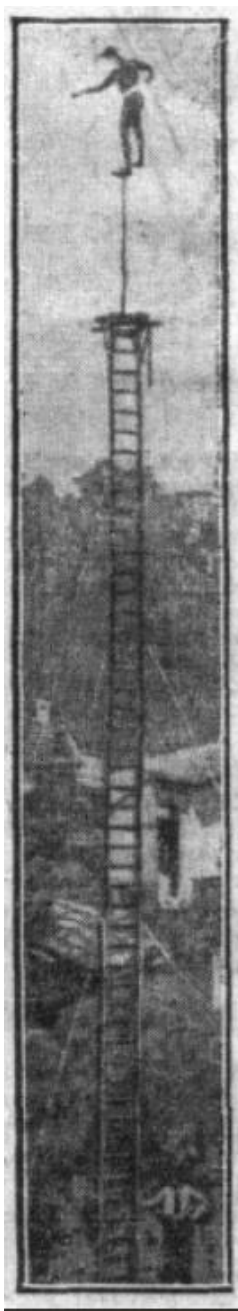
Beby est né « sur le voyage », son père dirigeant un petit chapiteau, le Cirque Toscan. Quand il eut atteint sa quinzième année, il créa, avec l'un de ses frères et un partenaire, le célèbre numéro des Frediani, qui fut et demeura inégalé dans l'acrobatie équestre.

Quel véritable amateur de la piste ne se rappelle ces incroyables Frediani lorsqu'ils parurent au Nouveau-Cirque ? La triple colonne à cheval, trois hommes en pyramide sur le terrain mouvant et glissant qu'est un dos de cheval lancé au galop, qui aurait cru un tel exploit possible ? Et la rupture de la colonne, quand l'homme du centre — notre Beby actuel — sautait en piste, laissant le second cascadeur retomber en saut périlleux sur les épaules du porteur ! Nul ne vit cela auparavant... Le reverra-t-on jamais ? C'est assez improbable. Comme le dit fort justement Strehly, c'est un phénomène que l'on découvre une fois par génération : c'est qu'il faut pour créer un tel numéro, en dehors de la réunion de trois natures exceptionnelles, consacrer un tel nombre d'heures de répétition que l'acrobate moderne, pressé par les nécessités de la vie fiévreuse, ne saurait les trouver. Au contraire, au cours des randonnées du petit chapiteau paternel que flânait de bourg en bourg, les heures de loisir étaient en nombre suffisant et les Frediani surent les utiliser...

Les véritables *afficionados* du cirque aiment les vrais enfants de la balle, ai-je dit, et c'est pourquoi nous retrouvons toujours avec joie le nom de Rancy au programme. Je vous conterai un autre jour la vie aventureuse de Théodore Rancy, fondateur de cette famille qui est, à présent qu'il n'existe plus de Franconi, la grande dynastie représentative du cirque français. Pendant un voyage récent en Allemagne, j'ai vu à peu près toutes les notabilités de la banque d'outre-Rhin — de Julius Seeth à Sarrasani, en passant par Berol Konnorah et Paula Busch — et par tous la même question me fut posée : « Comment va Alphonse Rancy ? »

On sait que le doyen de nos directeurs a deux fils : André et Albert, deux voltigeurs à cheval de la grande lignée dont les numéros sont toujours splendidement — j'allais écrire fastueusement — montés et toujours dans la plus parfaite note de classicisme. C'est actuellement André Rancy qui présente, au Cirque de Paris, la cavalerie paternelle, une cavalerie qui comporte aussi... deux taureaux, ma foi, presque aussi bien dressés que le fameux taureau présenté au cirque Max Schumann, voici plus de vingt ans, par William Nelky et que chevauchait la gracieuse Ella Nelky. — *Henry Thétard.*

18/11/1928 : Le dressage des fauves au Zoo-Circus. — Les acrobates sur le câble à Médrano. — Les angoissants exercices de l'équilibriste aérien Lionel, le « Diable Hardi »



Sans légende

A propos du Zoo-Circus qui vient de faire une randonnée dans la banlieue parisienne, du 20 octobre au 5 novembre, parlons un peu cirque forain.

J'ai donc revu, en fin de campagne, le chapiteau neuf dont j'avais fait l'inauguration, le 10 janvier dernier, à Miramont. J'aurais difficilement reconnu le bel établissement flambant neuf d'il y a dix mois. Toiles délavées, voitures déteintes, tout le matériel accusait la fatigue imposée par la rude tâche de la « ville d'un jour ». Mais c'est précisément cette patine de la route qui fait la joie du véritable amateur.

Le matériel humain paraissait aussi quelque peu éprouvé. Mais il se tenait bien, galvanisé par l'exemple du directeur, l'énergique Alfred Court, à peine remis d'une grave maladie — un empoisonnement du sang consécutif à une morsure de lionne — était à son poste de commandement, payant de sa personne avec sa prodigalité coutumière.

J'ai vu le rude belluaire surveiller les répétitions de son « groupe mixte » et mettre lui-même la main à la pâte, à de certains moments où cette bonne pâte de fauves montrait peu de fré à se laisser manier par les jeunes dompteurs Stolle et Slovak. Il s'agissait de ce groupe de quelque vingt jeunes lions, tigres, pumas, hyènes, loups, ours blancs et danois arlequains dont j'ai conté le dressage initial à la ferme de Miramont.

A présent, ce dressage est à peu près terminé, et sa longueur montre la difficulté que rencontre le dompteur à la création de ces grands groupes mixtes quand les naimaux ne sont pas d'âge et de force à peu près identique. C'est ainsi qu'Alfred Court a dû se résoudre à enlever du groupe les jeunes tigres que les lions, plus âgés et partant plus vigoureux, auraient fini par tuer un jour ou l'autre. Révérence parler, c'est un peu l'image de la Société des nations qui serait beaucoup plus facile à organiser si tous les Etats membres étaient pareillement bien armés et animés d'une salutaire prudence l'un envers l'autre.

Malgré le départ des tigres, ce congrès de carnivores demeure assez houleux pour créer au dompteur une situation difficile dans cette piste où il se voit partout encerclé de gueules menaçantes. Et c'est pourquoi Alfred Court, que nulle innovation n'arrête, a résolu de faire présenter le groupe par deux dompteurs à la fois, chacun des deux hommes surveillant un hémicycle. Ainsi le danger de surprise par derrière est moindre et la manœuvre des accessoires plus rapide. C'est une

originale solution que je trouve, pour ma part, très préférable à la mode allemande qui consiste à faire entrer les garçons de piste dans l'arène.

Cette année, le Zoo-Circus n'hivernera pas à Miramont. Son quartier d'hiver sera Marseille... et ce ne sera pas une période de repos. Pendant la plus grande partie du mois de décembre, notre plus grand cirque forain réunira ses trois chapiteaux sous un vaste hippodrome de toile à la manière des Ringling et des Krone qu'il ira peut-être un jour concurrencer sur leur terrain.

Et ce serait là un bien bel exemple de vitalité française en même temps que le retour aux véritables lois qui doivent régir une entreprise de cirque ambulante. Comme je le disais récemment à quelques directeurs de mes amis et qui s'épouvantaient d'une concurrence étrangère possible, le pire des dangers qui menacerait la renaissance du goût public pour les spectacles de la piste serait cette exploitation du consommateur en vase clos qui a enrichi tant de mercantis sans conscience à la faveur des tristes circonstances que vous connaissez. Le cirque est, avant tout, international, et quand nous reviendrons aux pratiques de ces temps où Loisset et Jacques Tourniaire parcouraient l'Allemagne pendant que Christophe de Bach et Sanger faisaient leur tour de France, nous reverrons la grande époque du cirque. Notre banque foraine est une moribonde illustration de ce que je viens de dire, elle qui meurt, en partie d'avoir tenté l'impossible tâche de limiter son champ d'action à la France, voire, en ce qui concerne de nombreux « métiers », aux fêtes parisiennes de quartier.

Revenons à nos cirques stables. Leurs directeurs ne s'endorment pas et se montrent soucieux de nous présenter des programmes substantiels. Le Cirque d'Hiver nous annonce les prochains débuts de trois numéros de grand ordre arrivant en droite ligne de chez Ringling, successeur de Barnum, dont celui des Codonas, la plus magnifique équipe de volants qui ait jamais brillé dans l'art créé par Léotard. Ce sont là débuts sensationnels entre tous.

M. Jérôme Medrano continue avec conscience la belle tradition du cirque de la rue des Martyrs, qui est de présenter des spectacles d'une excellente tenue du commencement à la fin. Les deux derniers programmes de Medrano l'affirment avec éclat. En dehors des scènes équestres — classiques et fantaisistes — jouées avec brio par Ernest Schumann, en plus des excellentes entrées Cairolì, Porto, Dario auxquels MM. Conches et Londonia servent adroitement de « faire valoir », chaque renouvellement de programme nous amène toujours quatre ou cinq attractions de premier ordre sur la piste de la rue des Martyrs. Et ce sont presque toujours de vrais numéros de cirque, c'est-à-dire de l'acrobatie ou du dressage d'animaux.

Jugez-en : l'avant-dernier programme nous offrait simplement Rainat et sa troupe de volants, les Breier, acrobates à la bascule de classe internationale et, comme barristes, les Poppescu. Un amateur de cirque de la fin du siècle passé aurait pu se croire revenu au temps de sa jeunesse en retrouvant sur la même affiche les noms de Rainat et de Poppescu...

L'actuel programme n'est pas inférieur au précédent. Le travail des trois barres y est pratiqué par les Ombras, parfaitement dignes de succéder aux Poppescu. Les excellents acrobates de tapis, les William Bono, avec leur extraordinaire sauteur, qui exécute d'étourdissantes séries de flip-flap et de sauts périlleux contrariés de pirouettes, remportent également un succès mérité.

Aux Breier ont succédé les Faludys, ces acrobates à la bascule qui étaient l'un des clous de l'Alcazar de Hambourg, l'hiver dernier. Leur numéro est véritablement remarquable, très alertement présenté en des costumes hongrois fort seyants, et d'une réelle valeur acrobatique. Le saut périlleux en arrière du cascadeur sur une colonne triple de porteurs est un exploit unique.

Comme numéro aérien, pour nous reposer des trapézistes, M. Medrano a engagé une troupe de danseurs de corde avec balancier, numéro très rare à présent, mais qui constituait à peu près toute l'acrobatie de cirque aux temps héroïques des Astley et d'Antonio Franconi. Le terme danseurs est d'ailleurs impropre pour désigner les Rellmutt qui sont plutôt des acrobates de corde. Leur numéro, bien réglé et bien présenté, comporte d'adroites évolutions combinées et des groupements en équilibre très audacieux. A vrai dire, je ne le ai pas vu faire aussi fort que ce que l'histoire — ou la légende — rapporte du fameux Kolter, lequel, en 1818, devant les souverains d'Europe réunis à Aix-la-Chapelle, défia son rival, l'Anglais Barred, en marchant sur

la corde à sa rencontre, tant et si bien que, ne pouvant plus avancer ni reculer, il dut se tirer de sa position périlleuse en sautant par-dessus son partenaire occasionnel pour aller reprendre le câble derrière lui... A beau mentir qui parle d'exploits si lointains.

Quoi qu'il en soit, le travail sur câble avec balancier paraît retrouver un peu la faveur des foules. Nous l'avons noté pour Djelmako, qui a été remplacé au cirque en plein air du Jardin d'Acclimation par un équilibriste sur perche d'une hardiesse qui frise la démence. J'ai rarement vu un spectacle plus angoissant que celui de M. Lionnel (qui s'intitule le Diable Hardi) se balançant dans le vide en équilibre sur les mains, à vingt-cinq mètres de hauteur, sur une étroite plate-forme qui surmonte une perche flexible. Diabolique, c'est le mot juste.

Henry THÉTARD.

29/11/1928 : Au Cirque d'Hiver. Les vedettes de Barnum : les Codonas, rois du trapèze volant : Maximo, frère et successeur de Robledillo ; la gracieuse annelliste Lilian Leitzel

Les Codonas entrent en piste, dans cette piste du Cirque d'Hiver où ils triomphèrent déjà, voici trois ans. Comme en 1925, ils sont toujours trois, mais si les deux partenaires du sexe fort n'ont point changé, la voltigeuse n'est plus la même. La nouvelle venue est une jeune femme blonde, élancée, d'un type anglo-saxon qui contraste splendidement avec les profils de médaille bronzés des deux gymnastes mexicains. Elle était, paraît-il, il y a peu de temps encore, écuyère chez les Ringling. Pour une débutante, il faut avouer qu'elle a remarquablement compris le style de la troupe, cette perfection dans l'exécution qui donne un cachet inestimable à l'exercice le plus simple.

Ascension... piétinement dans le filet... voici nos « volants » en place, à dix mètres de hauteur. Sur le trapèze du porteur, Lalo Codona se balance, en équilibre parfait, un genou pointé vers la coupole et les bras ballants. Quel athlète ! Sous la peau brune, les pectoraux se détachent en [—] compactes, les deltoïdes se renflent en sphères harmonieuses... il me rappelle, en moins massif et plus élégant, ces rudes porteurs allemands de barres aériennes qui avaient nom Rudolf Hegelmann et Stangelmeier, du trio Zagas.

A six mètres de lui, sur la plate-forme, son frère Alfredo dresse sa silhouette plus mince et décroche le trapèze de voltige... Un grand silence plane, que berce l'orchestre jouant en sourdine... Un choc léger : l'homme oiseau a pris son vol.

Et c'est alors que s'ouvre l'ère des merveilles. Nous allons vivre dix minutes inoubliables, dix minutes de charme pour les profanes, dix minutes d'enthousiaste stupéfaction pour les connaisseurs.

Toutes les passes réputées les plus difficiles, Alfredo les détache avec une netteté qui permet aux assistants de décomposer le tour, comme s'il s'agissait d'une démonstration, avec une aisance d'une élégance suprême... Comme déclenché par un ressort d'horlogerie, il décrit courbes, spirales, tourbillons, et va tomber avec une implacable précision dans les mains d'acier de Lalo qui le renvoient sans hâte et sans retard au trapèze oscillant. Quelle leçon vivante à l'usage des grands as de la gymnastique aérienne !

D'abord, cette simple passe-saut-périlleux avec retour en pirouette et demie. Le saut périlleux paraît tourné au ralenti et la pirouette (que tant d'artistes truquent en obliquant) est une révolution complète autour de l'axe imaginaire d'une verticale irréprochable. On finit par ne plus croire que cet homme se meut dans le vide...

Puis les passes plus compliquées : saut périlleux par échappement de jarret et retour en pirouette et demie ; double casse-cou et retour en saut périlleux ; double saut périlleux et demi, retour en pirouette et demie (il y a trois ans, Alfredo réussissait même le retour en double pirouette et demie) ; enfin le triple saut périlleux exercice unique, parfois réalisé jadis par le voltigeur des Clarkonians et qu'Alfredo réussit tous les soirs.

J'entendais dire, l'autre soir, à une ancienne gloire du trapèze volant :

— J'ai eu de beaux succès dans mon temps... A présent que j'ai vu cet homme, je me rends compte que je n'étais qu'un bousilleur.

Les Codonas ne sont pas un numéro de grande classe. Ils sont un numéro « hors classe », le phénomène que l'on voit une fois tous les trente ou quarante ans au cirque ; ce qu'était, pour la voltige équestre, le numéro des Frediani ; ce qu'étaient dans le monde des l'athlétisme, notre vieil Apollon...

Après cela, je dois baisser de ton pour parler de Maximo, et pourtant, Maximo est un remarquable fil-de-ferriste. Je crois même n'avoir jamais vu mieux comme pot-pourri excentrique sur fil d'acier, à l'exception du numéro du regretté Robledillo, qui était justement le frère aîné de Maximo. Mais on peut exceller dans son art sans être un phénomène, ce qu'est, dans le sien, Alfredo Codona.

Il y a deux manières d'apprécier un numéro d'acrobatie : sous le point de vue de la difficulté vaincue et sous celui de la présentation. A ce dernier égard, le numéro de miss Lilian Leitzel est remarquable puisque l'artiste réussit à donner le change aux profanes au point de leur faire mettre son travail sur le même plan que celui des Codonas... J'ai même lu que des « connaisseurs éprouvés » avaient partagé cette opinion. Sauf le respect que je dois à leurs « connaissances », je dirais à ces aimables plaisantins que ce serait proprement comparer Gustave Flaubert à Xavier de Montépin... En costume classique de danseuse d'opéra, miss Leitzel présente un travail d'anneaux, spécialité ingrate entre toutes, parce que, comme le fait remarquer Strehly, le meilleur des professionnels n'y est point très différent du meilleur des amateurs. La difficulté y est limitée et on peut considérer que le summum de l'art à cet agrès est constitué par les deux exercices de la planche en avant et de la croix de fer. Ces deux tours, que les bons élèves de gymnastique exécutent parfois au collège, sont des exercices de force pure, assez disgracieux, et c'est sans doute pourquoi miss Leitzel ne les produit pas ?

Miss Leitzel nous a fait voir un équilibre sur les mains tenu assez longtemps, et des rétablissements multipliés avec un léger temps d'élan. Elle affectionne beaucoup d'exercice de dislocation, dit « tourniquet », dans lequel la gymnaste, suspendue d'un bras à un anneau, se contourne en planche arrière remontée par un balancement de jambes et un temps de reins. Sa finale consiste à répéter quelque cent fois cet exercice banal en lui-même, ce qui prouve chez Lilian Leitzel, un souffle peu commun.

Mais ce que j'ai surtout apprécié dans ce numéro, c'est son introduction. Pour gagner ses anneaux, placés à quelques six mètres du sol, miss Leitzel exécute une montée de corde lisse au ralenti, avec arrêt en planche à chaque brasse. C'est une gracieuse vision, celle de la ballerine en



maillot clair et tutu gaufré, glissant lentement vers le cintre du cirque, nimbée, à chaque palier de l'ascension, de l'auréole des projecteurs.

Henry THÉTARD.

26/12/1928 : À Médrano : Charles Rigoulot, l'homme le plus fort du monde. — Au Cirque de Paris : les ours comédiens de Berg

Le fond du programme de Medrano est toujours constitué par les exercices équestres d'Ernest Schumann — haute école et présentation en liberté — et par les entrées des deux trios de clowns attachés à la maison. J'ai dit de l'un et des autres le bien que j'en pensais et n'y reviendrai que pour noter la variété sans cesse croissante de leurs productions au fur et à mesure que s'avance la saison. S'ils sont toujours égaux à eux-mêmes, ils ne sont plus jamais pareils à ce qu'ils étaient la quinzaine précédente.

La partie renouvelable des programmes du cirque montmartrois n'est pas moins soignée. M. Jérôme Medrano ne veut point rester en arrière de M. Desprez, directeur du Cirque d'Hiver, à qui nous devons tresser des couronnes pour avoir fait traverser la mare aux harengs aux vedettes de Barnum. De cette louable émulation des deux directeurs profitent tous les amateurs du cirque, lesquels, depuis bien longtemps, n'avaient été à pareille fête.

Cette quinzaine, le clou du programme de Medrano est le numéro de force de Charles Rigoulot, qui s'intitule l'homme le plus fort du monde, sans que personne puisse l'accuser de vantardise... Au moins dans les mouvements dits de détente. Dans les mouvements de force lente, Rigoulot reste très en deçà des records établis par les athlètes allemands ou autrichiens : 140 kilos divisés d'un bras par Saxon, 150 kilos développés à deux mains par Josef Steinbach. Mais, au jeté et à l'arraché, notre champion français est vraiment incomparable et ses records prodigieux, qu'il espère encore améliorer, ont toute chance de rester inégalés pendant fort longtemps. Les 180 kilos jetés par Rigoulot marqueront une étape de l'athlétisme tout comme les 140 kilos jetés par Bonnes en 1898, record qui resta debout pendant quelque dix années.

Au point de vue spectaculaire, le numéro de Rigoulot est dépouillé de tout artifice. S'il ne débutait par quelques poses plastiques et exercices d'élévation où la gracieuse Mme Rigoulot (Magda Roche) sert de partenaire à son puissant seigneur et maître, ce serait presque un pur travail de gymnaste.

Il me semble, d'ailleurs, que Rigoulot pourrait donner quelque ampleur à cette introduction de son numéro et tirer meilleur parti de la superbe plastique de sa partenaire. Si j'étais le manager du champion, je voudrais me rappeler les magnifiques reconstitutions des chefs-d'œuvre de la Grèce antique par ces statues vivantes qui avaient nom : Sandow, Strongfort, Bobby Pandour, Stangelmeier, etc... Evidemment, Rigoulot est d'une musculature déjà trop développée pour pouvoir jouer le Mars Borghèse ou le Gladiateur combattant, mais les figurations d'Hercule peuvent se produire sous de nombreuses apparences et Magda Roche peut se permettre d'être Omphale aussi bien que Déjanire.

En dehors d'un exercice de « serre » (déchirage de journaux pliés en plusieurs épaisseurs), le travail de force de Rigoulot se compose uniquement d'enlèvement d'haltères. Et qu'un tel travail puisse constituer un numéro de cirque prouve bien les progrès réalisés par l'esprit sportif depuis quelques temps. Il y a vingt ans, les champions de force qui voulaient s'exhiber sur la piste ou sur la scène devaient chercher un moyen de frapper l'esprit des foules incrédules : Apollon se faisait placer un piano sur l'abdomen ; Bonne arrachait une barre truquée dont les sphères s'ouvraient, à la fin de l'exercice, pour laisser sortir deux gymnastes contorsionnistes ; Batta se suspendait, tête en bas, à un bicycle tournant sur une étoile géante

placée au cintre du cirque et soutenait ainsi le trapèze de son cascadeur ; John Grunn brisait un fer à cheval ; Cyclops pliait des pièces de monnaie, etc.

Et, pourtant, tous ces hercules étaient détenteurs de records impressionnants aux haltères. Mais ils savaient bien que le public eût mis en doute les chiffres annoncés par le speaker et que, d'ailleurs, ces chiffres auraient médiocrement impressionné des gens tout à fait ignorants des véritables limites de la force humaine et capable de croire les pires contes de nourrice basés sur des exploits impossibles à réaliser. Actuellement, une grande partie des spectateurs sont des lecteurs des journaux sportifs. Ils savent ce que signifient les termes : dévisser, développer, arracher, jeter. Ils connaissent les records de Rigoulot et, bien qu'il n'y ait point de bascule sur la piste de Medrano, nul ne met en doute les chiffres formidables que Magda Roche épèle avec angoisse avant que le bon Charles les fasse monter... Et personne ne va plus tâter les barres à sphères. D'ailleurs, à quoi bon ? La force de Rigoulot est telle qu'il peut se permettre un écart de 20 kilos sur les poids annoncés sans que nul s'en aperçoive. Il n'y a guère d'athlètes au monde capables de faire 150 kilos à deux mains. Et pour ceux qui ne peuvent monter 300 livres, qu'une barre pèse 320 ou 340, c'est tout comme.

Je viens de rappeler l'exercice de l'« Etoile mystérieuse », jadis créé par Batta. Par une coïncidence curieuse, il figure à l'actuel programme de Medrano sous le nom de l'« Etoile magnétique ». Ce sont les frères Lois qui présentent cette attraction, dont l'effet sur le public est toujours certain.

—

Traversons la Seine. Nous voici au Cirque de Paris, fief d'Antonet et de Beby, dont j'ai souvent dit le grand talent clownesque et dont je veux dire le génie culinaire, à présent que j'ai savouré, en joyeuse compagnie, certaine dinde aux marrons mijotée par Beby. Cela ne m'a pas surpris, du reste. Aux hasards du voyage, Beby fait son apprentissage, tout petit, sur les hérissons... La prochaine fois, Beby, je réclame un *niglo*.

Au Cirque de Paris, l'aimable M. Rousseau nous présente, comme principale attraction, les ours patineurs, cyclistes, équilibristes, de Berg, qui est actuellement, avec Brecker, le meilleur dresseur d'ours bruns. Et il faut être un peu du métier pour apprécier comme il convient la somme de patience et de courage nécessaire pour mener à bien un dressage aussi parfait. L'ours n'est pas, comme un vain peuple pense, un charmant animal, goguenard et d'humeur enjouée. C'est un rustre fourré, sournois, rancunier et vicieux en diable. On ne compte plus les dompteurs qui ont péri, victimes des « poilus », comme disent les rabouins. Si bien que, pour l'homme qui sait, ces cabrioles grotesques et ces attitudes comiques sont une manière de drame shakespearien où la farce peut toujours faire instantanément place à la tragédie.

Henry Thétard.

1929

22/02/1929 : Les cirques forains en période hivernale. — Le cirque à trois pistes. — Au Cirque d'Hiver : le groupe mixte du dompteur Trubka

En cet hiver qui ne fut pas précisément bénin, plusieurs de nos grands cirques forains ont résolu de ne pas remiser ou de réduire la période de sommeil hivernal au strict minimum.

Ce fut d'abord, notre vieil ami Bouglione, dit Buffalo Bill, qui voulut tâter d'une tournée en Catalogne. On m'a dit qu'il eut quelques déboires... J'espère que tout s'est aplani. Tout de même, faire l'Espagne après le cirque géant Krone — trente éléphants, soixante tigres et le reste à l'avenant — notre moderne colonel Cody ne doute de rien ! Les Espagnols ne sont peut-être pas aussi simples que le bon public parisien qui ne demande qu'à gober la lune.

Ce fut ensuite le New-Circus de Spessardy, qui avait décidée de débiter au commencement de janvier dans la banlieue marseillaise. Les tempêtes de neige qui désolèrent la Provence à cette époque l'obligèrent à interrompre momentanément sa tournée, qu'il a dû reprendre maintenant.

Pareil avatar survint au Zoo-Circus qui avait moné à Marseille, pendant le mois de décembre, une grandiose arène à trois pistes, avec laquelle les frères Court voulaient faire ensuite la tournée de la Côte d'Azur. À la première étape au départ de Marseille, qui fut Aubagne, la neige accumulée sur les toiles brisa, par son poids, les mâts de corniche et le cirque s'effondra, si bien que le Zoo-Circus dut remiser quelques jours avant de repartir avec une seule piste.

Voilà les petites misères des tournées hivernales. Le Zoo-Circus s'en était déjà aperçu pendant son séjour à Marseille. Le froid, qui fut très vif, en décembre, sur la Canebière, empêcha la grande Arène Olympique d'avoir l'affluence que méritait son très beau programme et son installation grandiose. Car de l'aveu même de leurs concurrents, les frères Court nous ont montré en France, pour la première fois depuis l'embarquement de Barnum à Dunkerque en 1902, le modèle d'un véritable hippodrome ambulante selon la formule américaine. Espérons qu'ils rééditeront leur expérience devant le public parisien.

Rien n'est plus simple, en effet, que de présenter un spectacle médiocre et disparate sur trois pistes : il suffit, pour cela, d'avoir une tente de dimensions requises. Mais imiter Barnum en donnant un excellent spectacle, d'égale valeur à la fois, sur chacun des trois rings, cela c'est une autre histoire. Et les frères Court avaient réussi non point à égaler Barnum, mais à l'approcher de très honorable manière avec leur arène de quatre-vingt-quatre mètres.

Deux exemples : leurs trois troupes aériennes travaillant ensemble n'étaient autre que les Rainats, les Algévols et les Fessi, dont il n'est pas besoin de chanter les louanges aux connaisseurs. Et, comme finale, trois superbes numéros de fauves étaient présentés par trois belluaires : dans l'arène de droite, le dompteur Kovack, avec le groupe de tigres géants que nous avons vus travailler en octobre dernier, au Cirque de Paris, sous la cravache de Johnny de Kok ; dans la piste de gauche, le dompteur Vargas, avec les dix lions que Florian Laurent présenta au Cirque d'Hiver en décembre 1926, et, dans l'arène du milieu, le dompteur Stolle, avec un groupe de fauves de races diverses, assez analogue à celui qui remporte en ce moment un véritable triomphe au Cirque d'Hiver.

Ce groupe, actuellement en représentation au boulevard des Filles-du-Calvaire, appartient également au Zoo-Circus. J'en avais parlé déjà, voici quelque douze mois, à propos du départ de Miramont du grand chapiteau ambulante. C'est une création totale d'Alfred Court, en ce

sen que, depuis le dompteur jusqu'au dernier des fauves, tous les personnages de ce petit sketch muet ont été dressés par le directeur du Zoo-Circus.

Alfred Court peut être fier de son œuvre. Son élève, le dompteur Trubka, est certainement le plus artiste de tous les belluaires actuellement en exercice. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui a débuté dans le métier voici quatre ans à peine, possède ce que manque à tant de dompteurs : le sens de la mise en scène et celui de la tenue en piste. C'est un excellent comédien, au bon sens du mot, et non point un vulgaire cabotin à grossiers effets. Il sait émouvoir et paraître pathétique, tout en restant parfaitement naturel. Et, sans rien perdre de son beau courage, il a su calmer en lui ces bouillonnements d'audace juvénile qui lui faisaient parfois commettre des imprudences.

L'accueil que les Parisiens lui ont réservé, après les Anglais — car Trubka vient de faire une tournée triomphale de huit mois à travers le Royaume-Uni — a été une juste récompense de la patience et de l'intrépidité dont le jeune belluaire a fait preuve depuis plus de deux ans qu'il a en main cette vingtaine de fauves disparates. Quiconque a présenté un groupe de lions ou de tigres sait les difficultés qui surgissent par suite des haines que se vouent mutuellement certains animaux ; d'où des batailles à mort qui se terminent, le plus souvent, par un accident pour le dompteur, quand celui-ci veut séparer les belligérants. La situation est autrement pire lorsqu'il s'agit de faire régner l'ordre parmi des lions, des tigres, des pumas, des ours blancs et noirs, toutes races qui se détestent cordialement entre elles. Pour réussir un tel groupe mixte, il faut, d'abord, réunir les animaux à l'âge le plus tendre, en outre, consacrer un long temps à leur dressage — c'est pourquoi les firmes allemandes jadis spécialisées dans cet article y ont renoncé — enfin, découvrir un dompteur doté d'un beau sang-froid. C'est la qualité maîtresse de Trubka. Je l'ai vu, à Deauville, au moins d'août 1927, recevoir un coup de griffe à la volée du lion — qui, à une phase du numéro, bondit par-dessus lui — et chanceler, brusquement inonder de sang ruisselant de son front déchiré... Le public criait d'angoisse... Sans s'émouvoir, le belluaire essuya ses yeux et tint à honneur de terminer le travail sans vouloir écouter les exhortations du directeur que le suppliait de sortir. Je n'ai jamais vu spectacle plus tragique que celui de cet homme pâle, barbouillé de sang, fouaillant ses fauves terrorisés par la sorte de rage froide qui s'imprimait sur le masque sanglant du dompteur.

Primitivement, le numéro comportait dix lions et lionnes, deux tigres, un puma, quatre ours blancs, un ours baribal du Canada, un ours à crinière de l'Himalaya et deux danois arlequins. Il est actuellement diminué d'un lion et de deux ours blancs, trois perturbateurs irréductibles que Trubka dut retrancher du groupe pendant son séjour en Angleterre, craignant, s'il réprimait leur ardeur belliqueuse, d'avoir maille à partir avec les diverses sociétés protectrices des animaux qui exercent leur contrôle sur les cirques d'outre-Manche. Car telle est l'exagération ridicule où tombent les adeptes de Jack London qu'ils se refusent à admettre qu'un dompteur doive cravacher un lion, même pour sauver sa vie ou celle d'un autre animal. A deux reprises Trubka fut entouré par vingt fauves déchaînés dans une bataille royale, comme on dit chez nos voisins, et il eut le plus grand mal à séparer les combattants et à sortir vivant de l'arène, comme si les animaux avaient compris qu'une volonté plus forte empêchait leur maître de se servir de ses moyens de contrainte.

— Il était temps, m'a dit Trubka, que cette tournée d'Angleterre prit fin, car le groupe serait devenu ingouvernable, d'autant que je n'osais même plus claquer du fouet et que, de ce chef, les passes en férocité devaient être abandonnées.

Ce sont, cependant, ces passes de férocité qui donnent au groupe les meilleurs de ses effets, notamment celui où le belluaire, après avoir appelé ses lions, les fait reculer en groupe rugissant et s'agenouille devant eux. C'est certainement cette scène qui émeut le plus les artistes et le témoignage de Jacques Kessel, qui a écrit sur Trubka et son groupe un bel article enflammé

d'enthousiasme, vient à point pour illustrer cette thèse qui fut toujours nôtre, à savoir qu'un idéal numéro de fauves soit être un amalgame des trois méthodes de présentation : apprivoisement, dressage et férocité.

Henry Thétard.

04/03/1929 : A Medrano — L'écuyer Roberto — Le saut périlleux de cheval à cheval par Chotachen Courtault — Le dompteur Sailer Jackson et les lions du cirque Knie

M. Jérôme Medrano continue à bien mériter des amateurs de cirque. Entre autres excellentes attractions de son dernier programme, je détacherai trois numéros, comme on dit, d'emporte-pièce.

En premier lieu, un numéro de haute école. L'art des Baucher, des Fillis ne veut point mourir. En dehors de Footit Burckhardt, le dernier élève du maître anglais, il reste, dispersés un peu partout, quelques pratiquants du passage et du galop en arrière. Mais, à l'exception de Petoletti et de Carl Hess, la plupart s'écartent de plus en plus des traditions classiques. Plus que la sobriété élégante on recherche le travail à effet qui porte sur le public et le brio davantage que l'impeccabilité dans cette gymnastique chevaline.

Le caballero Roberto est de cette école portugaise d'équitation qui pratique également le travail d'arène dans les courses de taureaux. Quel beau « cavalier en place » doit-il faire ! Ce jeune homme élégant a, dès l'entrée en piste, la sympathie du public que son travail achève de lui conquérir. Le numéro est brillamment enlevé et comporte une série d'airs variés : un pas espagnol à satisfaire les plus difficiles ; une bonne reprise de piaffer balancé ; une autre de galop sur place ; enfin, une intéressante combinaison de levades et de lançades, réminiscence de l'Ecole de Versailles et qui rappelle ces vieux airs français du Mézair et du Terre à Terre où triomphaient La Guérinière et le marquis de Nestlé. Un parcours d'obstacles très mouvementé termine cet intéressant numéro.

L'éloge de l'écuyer Chotachen Courtault et de son « jockey act » n'est plus à écrire. Cependant, Courtault qui, comme tous les vrais artistes, a fait sienne la devise de Nicolet, veut toujours faire plus fort. C'est ainsi qu'il a voulu tenter le saut périlleux en arrière d'un cheval sur un autre — que fort peu d'écuyers ont réussi jusqu'à présent.

Ce tour prodigieux est, comme le saut périlleux sur cheval sans selle, une création américaine. Les annales du cirque nous donnent, en effet, une intéressante documentation rétrospective sur l'acrobatie à cheval. Le saut périlleux en arrière sur panneau fut réussi pour la première fois, en 1825, par l'écuyer français Jacques Gautier. Vingt-deux ans plus tard, l'Américain John Glenroy tournait le premier saut périlleux sur cheval sans selle. Peu de temps après, Jim Robinson, qui fut probablement le plus extraordinaire voltigeur de tous les temps, était maître du tour au point de tourner 32 sauts périlleux en avant et en arrière au cours du numéro qu'il présentait sur son cheval *Bull*. Enfin, en 1870, un autre Yankee, Robert Stickney, réussit le premier double saut périlleux à cheval...

Le saut périlleux d'un cheval sur l'autre est également une création américaine. Il date de la période où le numéro du jockey d'Epsom, créé par Billy Bell, avait été porté à son plus haut point de perfection par Hubert Cooke et Bradbury, tous trois écuyers anglais. Les professionnels américains ne pouvaient se laisser distancer ainsi par ceux de la vieille Europe ; il fallait trouver mieux. Et, vers 1885, Orrin Davenport imagina ce tour extraordinaire et remarquablement

dangereux. Comme il arrive toujours, à peine l'exercice était-il sorti, que nombre de concurrents s'attachèrent à le réaliser pareillement. Mais très peu y parvinrent : le premier fut Courtault, l'oncle de Chotachen ; ensuite, ce furent Eugène Lécusson et François Fratellini. L'écuyère australienne Mary Wirth fut la seule femme à le réussir. Enfin, dans ces dernières années, Marasso se rendit maître du tour au point de le réussir à peu près à chaque coup.

Courtault n'en est pas là, ses chevaux étant encore insuffisamment appareillés au point de vue de la cadence et mal accoutumés. Mais on n'arrive pas immédiatement à réaliser pareil tour de force à la manière d'un mécanisme d'horlogerie. Et il faut louer bien haut le courage calme, la simple et naturelle audace de ce jeune écuyer qui joue sa vie tous les soirs, sans que le public s'en rende compte exactement. On devrait inscrire au programme le martyrologue de tous les voltigeurs qui se sont rompu le cou en essayant cet exercice, cela pour l'édification des profanes qui s'impatientent de quelques essais manqués.

La troisième principale attraction de Medrano est un groupe de fauves qui appartient au Grand Cirque Suisse des frères Knie, le plus ancien de tous les chapiteaux, puisqu'il fut fondé à la fin du dix-huitième siècle par l'ancêtre des directeurs actuels qui cumulait, selon le goût de l'époque, la voltige debout et la danse de corde. Ce groupe de douze lions est présenté par le dompteur Sailer Jackson qui est, sans contredit, l'un des meilleurs dompteurs allemands.

Ce groupe est dressé suivant une formule curieuse qui rappelle un peu la méthode des romans : douceur et férocité enchevêtrées et alternant en contrastes brusques. Sailer Jackson fait exécuter également à ses élèves plusieurs tours de dressage, entre autres celui de l'équilibre sur la sphère et des sauts variés. Mais jamais il ne laisse les lions s'endormir ; soit au démarrage, soit à la fin de l'exercice, il les réveille en de belles passes de férocité, où il ne se montre un maître dans le travail de près, avec une extraordinaire appréciation de la distance qui lui permet d'arrêter un lion à quelques millimètres du point dangereux.



Le dompteur Jackson

Ces lions de Sailer Jackson sont, d'ailleurs, des bêtes nerveuses. Nous l'avons constaté, nous quatre qui avons accepté l'invitation gracieuse du belluaire nous conviant à vider une bouteille d'extra-dry dans la cage. A la minute du toast final, une lionne affolée bondit de sa place et se mit à courir en tous sens, risquant de jeter la panique dans le reste de la fauve équipe. Mon ami Dalgara, qui a fait ses preuves de belluaire, et moi-même, savions de quoi il retournait. Mais nos deux confrères, Maurice Thomas-Moret et Jean Masson, en étaient à leur première entrée de cage. Ils n'en eurent que plus de mérite à faire belle contenance.

Sailer Jackson est l'un des dompteurs modernes qui ont été le plus souvent blessés. Cela tient à ce que les directeurs de cirques allemands vont le chercher dès qu'ils ont un pensionnaire dangereux. Un exemple : Sarrasani le manda, un jour, pour mettre à la raison son éléphant Rosa qui venait de tuer le vieux dresser Wilhelm Philadelphia. Sailer Jackson connaissait depuis longtemps Rosa et comptait sur une amicale réception. Mais, en guise de bienvenue, Rosa saisit son ancien maître avec la trompe et le jeta contre un mur de l'écurie lui brisant deux côtes. Jackson ne se découragea pas pour si peu. Il vint à bout de la bête féroce par un stratagème curieux. Connaissant la crainte malade que les éléphants ont des rats, il attacha une souris à l'extrémité de l'un de ces éventails de carnaval qui s'allongent brusquement sur la pression d'un dé clic. Et quand Rosa, dans l'arène, vint sur lui, il lui présenta l'épouvantail. La colossale

éléphante se mit à trembler, repliant sa trompe entre ses jambes, et, dès lors, exécuta sans broncher tous les commandements de son dresseur.

Voilà une, entre milles, des ruses auxquelles un dompteur avisé doit souvent le succès et souvent la vie.

Henry Thétard.

08/04/1929 : Au Cirque d'Hiver : les quatre sisters Facory ; la famille Tarzan — Au Cirque de Paris : crocodiles et otaries ; les Marcès, trapézistes aériens ; Lucy Paris, danseuse acrobatique



Les chimpanzés musiciens

Le trapèze fixe est le parent pauvre des trapèzes volants. Il existe pourtant, sur le marché des attractions, de jolis numéros en la spécialité. Ils sont généralement exécutés par des femmes, et le nom de miss Fillis, vient aussitôt à l'esprit de tout amateur de cirque. Les quatre sœurs Facory, en quadruple trapèze fixe, sont également parmi les meilleures adeptes de ces agrès. Nous avons eu le plaisir de les applaudir récemment au Cirque d'Hiver, dont les programmes de fin de saison restent dignes des superbes programmes de début. La cavalerie de Houcke a remplacé celle de Carré : c'est un échange de valeurs équivalentes, et les Fratellini sont toujours là, toujours divers et toujours égaux à eux-mêmes.

Les quatre Facory produisent un travail qui vaut surtout par la plastique des exécutantes et par le merveilleux ensemble qui préside à leurs exercices successifs. Ce sont, en quelque sorte, des girls au trapèze. Il ne faudrait pas cependant croire que leur travail est dépourvu de toute difficulté gymnastique. Les suspensions en groupes harmonieux, en jarrets, en chevilles, en planches, s'y succèdent avec une précision magnifique et dans un rythme accéléré qui ajoute encore au mérite de la présentation.

ooo

Les animaux dressés — en dépit du Jack London Club — sont toujours le fond du programme du cirque. Et depuis que le cirque existe sous sa forme contemporaine, c'est-à-dire

depuis le dernier tiers du XVIII^e siècle, les singes sont, parmi les animaux dressés, ceux que l'on a surtout utilisés après les chevaux et les chiens. Mais le dressage du singe le plus élevé sur l'échelle des espèces — c'est du chimpanzé qu'il s'agit — ne remonte guère au-delà des dernières années du siècle défunt. Bostock exhiba pour la première fois, aux Parisiens, le célèbre Consul vers 1903.

La famille de chimpanzés que le Cirque d'Hiver nous a présentée sous le nom de famille Tarzan est une famille truquée, comme il convient à un numéro de cirque. Le grand chimpanzé n'est nullement le père des petits, car on n'a presque jamais enregistré de reproduction de chimpanzé en captivité, sauf au cas de capture d'une femelle pleine. Ce singe est apte à se reproduire vers douze ans et, à cette époque de son existence, il est difficile de continuer à le faire travailler, ainsi qu'il arriva à Bostock avec son Consul, dont la méchanceté était devenue très grande. Il en est d'ailleurs fort peu qui atteignent cet âge, étant donné leur santé fragile.

Depuis un quart de siècle, nous avons vu, au cirque et au music-hall, beaucoup de chimpanzés patineurs, cyclistes, acrobates. Ils mettent le public en joie par leur amusante caricature d'attitudes humaines. Le profane ne se doute pas de la patience nécessaire à leur dresseur, car le singe anthropoïde, s'il comprend vite — peut-être plus vite qu'un enfant — oublie, ou feint d'oublier, tout aussi rapidement ses tours le jour où il n'est pas disposé à travailler. Il est, en outre, prodigieusement distrait, et le dresseur doit le rappeler à l'ordre fréquemment avec une certaine sévérité. Or ce sont, ces proches parents du bon nègre, des animaux si aimables dans leur jeunesse qu'il faut vraiment se faire violence à soi-même pour les corriger ou les gronder.

ooo

On ne peut en dire autant du crocodile, qui n'est qu'une sombre brute et dont le dressage se borne à une simple manipulation. Les amateurs de cirque d'avant guerre se rappellent le très beau numéro de Pernelet, qui se prélassait au milieu d'une vingtaine de ces sauriens dont la plupart mesuraient plus de deux mètres cinquante. Le numéro du capitaine Wall, que nous avons revu récemment au Cirque de Paris, est nettement inférieur à celui de Pernelet sous le rapport de la taille et de la beauté des crocodiles ou alligators présentés. L'excellent capitaine compense cette infériorité en donnant une biographie amusante de ses élèves et en leur attribuant des âges passablement fantaisistes variant de six siècles à six mois. Il n'est pires humoristes que les gens du Nord, et le capitaine Wall est Scandinave. Il ajoute à son talent de dresseur une merveilleuse aptitude pour la plongée, encore qu'il ne soit pas arrivé à la virtuosité de ce Marseillais qui s'endormait au fond du Vieux-Port si bien que ses amis devaient aller l'y réveiller à l'heure de la manille.

Peu après le capitaine Wall, le Cirque de Paris nous a présenté Palermo et ses otaries jongleuses. L'otarie est, on le sait, le plus intelligent et le plus adroit représentant de la famille des phoques. M. Hachet-Souplet a dit avec raison qu'on pouvait la comparer à un chien légèrement engourdi — mentalement s'entend, car, au physique, les otaries sont singulièrement dégourdies. Le numéro de Palermo est parmi les meilleurs du genre.

ooo

Le récent programme du Cirque de Paris est, d'ailleurs, l'un des meilleurs que M. Rousseau nous ait donnés cette saison. La troupe Marcès, au trapèze volant, nous a montré un numéro bien réglé, artistement présenté, avec un voltigeur tournant le double saut périlleux, ce qui n'est tout de même pas si commun. D'autre part, nous reviendrons, dans une prochaine chronique, sur le magnifique numéro d'élévations à cheval des sisters Carré, à qui le joyeux Beby servait de maître de manège.

Le partenaire d'Antonnet nous a également produit une élève dans un tout autre genre. Je veux parler de la gracieuse Lucy Paris, créatrice d'un original numéro de danse acrobatique.

C'est à tort, je l'ai dit souvent, que l'on considère la danse comme étrangère au vrai cirque. Elle figurait déjà au programme d'Astley en 1785. Lucy Paris, qui saute en profondeur 1m.20 en se recevant sur les pointes sera certainement une étoile de la chorégraphie acrobatique. Elle est déjà très appréciée des connaisseurs... Point assez cependant à en croire Beby : « Ah ! si elle était Américaine, on lui ferait déjà un pont d'or ! » déclare notre fougueux auguste avec un sourire de mépris.

Patience, Beby, ce n'est pas du jour au lendemain que les Frediani devinrent célèbres. Lucy Paris aura son tour, et je ne pense pas qu'il soit fort éloigné.

Henry THÉTARD.

03/05/1929 : A Médrano : les sisters Carré, acrobates équestres. — Au Cirque de Paris ; le Gala des courses

Les jeunes directeurs, M. et Mme Medrano, nous auront, pour leur première saison, positivement comblés, nous, amateurs de la piste selon la vieille formule. Après la magnifique cavalerie de Schumann, après le « jockey-act » de Courtault, après la pittoresque haute école de Roberto, ils ont inscrit à leur programme le remarquable numéro des sisters Carré, des acrobates à cheval comme nous avons trop rarement l'occasion d'en voir au cirque depuis que le tapis de coco a remplacé l'arène de sciure ou de sable — une innovation qui a singulièrement nui aux créations équestres, surtout aux numéros conduits à toute allure. C'est ainsi que nous n'avons pas vu depuis près de vingt ans un numéro de voltige à la Richard, cette spécialité si goûtée des vrais amateurs.

Les sisters Carré sont trois. L'une travaille à part et exécute, sur cheval nu, un très joli travail de voltige. Le numéro proprement dit est un travail d'élévation à cheval sur panneau, exécuté par Mme Carré, fondatrice du groupe, et une jeune partenaire.

Mme Carré, qui créa la firme voici quelque quinze ans, n'est point de la grande dynastie de cirque hollandaise. Elle fit ses premières armes dans le cirque parternel Schmidt, un chapiteau forain danois. Sa mère est de la famille Kolter-Weitzmann, fameux danseurs de corde allemands. J'ai déjà parlé de Kolter et de son célèbre match, contre un rival anglais, pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle de 1818. Quant aux Weitzmann, dont je conterai un jour l'épopée, ils descendaient d'une famille de chevaliers bohémiens obligés de s'expatrier après avoir embrassé la cause de Jean Huss. Le premier danseur de corde de ce nom, Fraz Weitzmann, qui exerçait au début du siècle dernier, était le prototype de ces vieux banquistes chantés par Holtei. Toujours en costume d'écuyer, il portait un corset pour dormir et se bandait les pieds de cordelettes de lin, afin de ne pas être obligé d'augmenter la pointure de ses bottes à la houzardes !

Les sœurs Carré sont donc des banquistes pure race. Quand on a assisté à leurs répétitions matinales, on est fixé sur leur énergie et leur ténacité, héritage de plusieurs générations d'artistes de la piste.

Le succès couronne leurs efforts. Leur numéro est une splendeur. La porteuse, campée sur ses jambes robustes, offre une base inébranlable, malgré la mouvante assise du plateau, à sa frêle partenaire qui profile à quatre mètres du sol, en des poses gracieuses, sa pure silhouette de Tanagra. Rarement vit-on dans la piste pareille assemblage de qualité technique et de vivante création d'art.

000

Avec la permission gracieuse de la direction du cirque Medrano, les sœurs Carré seront l'un des clous du Gala des courses qui aura lieu lundi prochain, 6 mai, au Cirque de Paris. Il y en

aura d'autres : Courtault, Roberto, Antonet, Beby, Averino, et bien d'autres noms connus du public parisien figureront au programme de cette représentation sensationnelle, organisée sous les auspices de *Paris-Sport* au bénéfice de la classe de retraite des jockeys et hommes d'écurie.

Disons tout de suite que les vedettes de la piste qui ont répondu avec tant d'empressement à l'appel des organisateurs du Gala ne l'auront pas fait en pure perte. Un don sera fait, spécialement pour remercier les concours gratuits, à l'Œuvre de la piste, et les généraux artistes bénévoles auront la joie de savoir que leur beau geste profitera à leurs camarades malheureux. Comme toujours, le comité du Gala a trouvé — à une ou deux exceptions près — le plus louable désintéressement chez les artistes et les directeurs de cirque. Je tiens à remercier, au nom de mes camarades dudit comité, tous ceux qui nous ont apporté une aide sans arrière-pensée, depuis les sœurs Carré, miss Fredizzi, Courtault, Roberto et le bon clown Babylas, qui prête au sympathique Bush ses oies dressées, jusqu'à M. Léonce, directeur du chapiteau ambulante si justement renommé, sans oublier les frères Court, créateurs du plus grand cirque français. Les fondateurs du Zoo-Circus n'ont pas hésité à retarder un voyage en Angleterre pour mettre à ma disposition un groupe de dix lions dont je m'efforcerai d'être éphémère « faire-valoir », profitant des excellentes leçons données avec tant de complaisance par les dompteurs Stolle et Wesaly.

En outre des professionnels, le Gala des Courses est ouvert largement aux amateurs. Nos meilleurs chevaliers de la cravache seront en piste pour des gymkhanas et carrousels réglés par un sympathique maître de manège qui a fait ses preuves chez Molier et au Concours hippique. Le joyeux Tintin et son ami Vatard s'essaieront à nous faire rire dans un numéro de haute fantaisie. Bush ressuscitera, avec les oies de Babylas, la silhouette populaire de Chocolat, le fameux partenaire de Footitt...

Et le monde du théâtre donnera pareillement. Gaby Morlay, Edmonde Guy, gracieuses vedettes du gala de l'Union des artistes, joueront, ce soir-là, de leur violon d'Ingres. Jean Dehelly sera Monsieur Loyal, impeccable et traditionnel...

Une belle soirée en perspective !

Henry THÉTARD.

17/06/1929 : Le cirque de l'avenir. — Arène ou piste circulaire ? — La colossale ménagerie de Krone.

La clôture de nos grands cirques stables est accomplie avec le début de l'été, qui est l'ère des chapiteaux de toile, des cirques forains dont les affiches multicolores égaièrent les murs des petites villes provinciales, voire de notre banlieue parisienne.

Le cirque forain, malgré les mécomptes causés par de peu scrupuleux managers dont le spectacle ne correspond guère à l'affiche, reste en grande faveur même auprès des habitants de villes possédant des cirques stables. Ce n'est pas à dire qu'il ne doive point évoluer et que le spectacle unique équestre et acrobatique — tel que l'offrait, au siècle dernier, un Loisset, un Bouthors, un Théodore Rancy ou un Plège — soit assuré de garder toujours la vogue. Certes non : la diffusion des revues à grande mise en scène, les grandioses reconstitutions du cinéma imposent au cirque ambulante son évolution, qui lui est encore précisée par la décadence des fêtes foraines et la disparition de la grande banque. Le cirque forain doit devenir comme une synthèse de toutes les attractions qui faisaient le succès des foires de jadis. Il doit être cirque, ménagerie, exhibition de phénomènes, de fakirs — mais oui, pourquoi pas ? — de charmeurs de serpents, etc...

Au cours d'un récent voyage en Allemagne, j'ai eu la bonne fortune de visiter les deux grands chapiteaux forains européens, ceux de Krone et de Sarrasani. Ni l'un ni l'autre n'étant encore venus en France, je pense qu'il sera intéressant de donner aux lecteurs français une sommaire description de ces petites villes errantes.

ooo

J'ai vu Krone à Cologne. Les multiples tentes qui composent le cirque et la ménagerie couvraient une superficie de quatre ou cinq hectares, au centre du grand jardin public aménagé près de la porte d'Aix-la-Chapelle.

Krone est surtout célèbre par sa ménagerie et ses écuries. C'est, avant tout, un cirque zoologique. Ses écuries comptent un effectif de deux cent cinquante chevaux et poneys, auxquels il faut ajouter vingt-cinq éléphants, un hippopotame, une vingtaine de chameaux, autant de buffles, de taureaux brahminés, de bisons, une douzaine de ces zèbres de Grévy dont chaque spécimen vaut 50.000 francs. En admettant pour chaque éléphant un prix moyen de 80.000 francs, on voit que la population animale de ces immenses écuries a une valeur de plus de trois millions de nos francs actuels.

Les cages de la ménagerie, rangées en quadrilatères à l'air libre, renferment également une collection de fauves superbes. J'ai compté près de trente lions, plus de trente tigres de Sibérie ou du Bengale, des léopards, des panthères noires, des pumas et une vingtaine d'ours de plusieurs variétés, des singes, des otaries. Une mention spéciale doit être faite de deux éléphants marins, superbes spécimens de cette race de phoques géants dont Hagenbeck a été le premier importateur et qui arrivent parfois à une taille de cinq mètres et à un poids de deux tonnes. Il y a encore là pour quelque deux millions de francs d'animaux exotiques.

Avec une semblable collection zoologique, on comprendra que le spectacle du cirque soit, en grande partie, composé de groupes d'animaux dressés. Certains de ces groupes sont véritablement grandioses. C'est ainsi que, dans la grande arène — le chapiteau de Krone est, comme l'était celui de Barnum, une tente américaine à six mâts centraux et une vingtaine de mâts latéraux, avec une piste ovale d'environ soixante mètres sur vingt — ont peut voir travailler, à la fois, dix-neuf tigres présentés par deux dompteurs et, ensuite, autant d'éléphants présentés par le directeur lui-même, Carl Krone.

J'ai vu encore un groupe quelque douze à quinze ours polaires, un autre de lions de mer et plusieurs numéros de chevaux et de poneys présentés en liberté. La meilleure présentation de chevaux en liberté fut celle de Hackanson-Petoletti, le célèbre écuyer, qui revint sur la piste centrale donner son remarquable numéro de haute école. Il est à remarquer que les trois pistes, qui, chez Barnum, demeuraient immuables, ne sont disposées dans l'arène de Krone que pour les numéros équestres qui vont par ensemble de trois.

En dehors des groupes de dressage et du travail d'école de Petoletti, je n'ai rien trouvé de bien remarquable, sous le rapport de la qualité intrinsèque, au programme de Krone.

J'ai vu cependant un numéro aérien intéressant : celui des dix Otaris, qui ne sont point des phoques, mais d'élégants trapézistes en smoking, selon la pure tradition de Barnum. Les trapèzes sont disposés en croix, une croix dessinée, à la coupole, par des lampes multicolores et selon les deux axes de l'arène. Aux deux extrémités de la grande branche pendent deux trapèzes aménagés pour le travail du « bâton-bâton », tandis qu'aux extrémités de la piste sont placés une plate-forme de voltigeur et un trapèze pour porteur. Ainsi s'entre-croisent [*sic*] des passes de trapèze à trapèze et de voltigeur à porteur réglées avec une belle précision de mouvement d'horlogerie.

Le spectacle se termine, comme dans toute arène qui se respecte, par des courses de cavaliers debout et de chars romains.

En somme, le spectacle du cirque Krone ne ressemble que de très loin à celui de Barnum, qui réunissait à la fois la qualité et la quantité. En dehors de Petoletti, on n'y voit aucun grand artiste de la piste.

Mais le numéro d'éléphants que présente le directeur est vraiment impressionnant. A voir ces dix-neuf colosses envahissant l'arène, on comprend vraiment la truculente annonce du programme de Barnum : « Saturnale de mammoths aux proportions mastodontiennes [*sic*] » !

Carl Krone est un fils de ses œuvres. Il débuta comme dompteur de lions vers 1885 et s'éleva peu à peu. Au début du siècle, il possédait un petit cirque. Ayant vu Barnum, il décida d'arriver un jour à posséder une arène à trois pistes. Sa ténacité et son esprit d'organisation lui permirent de réaliser son rêve. Il est secondé admirablement par Mme Ida Krone, qui fut, elle aussi, une excellente dompteuse et présenta jusqu'à vingt lions réunis dans la piste. — *Henry Thétard*.

01/07/1929 : La saison parisienne du cirque forain — Le cirque Gleich et le cirque Amar

Enfin, nous avons, à Paris, une saison estivale de cirque ! Depuis l'après-guerre quelques chapiteaux forains avaient timidement approché les portes de la capitale : aucun ne s'était encore installé en plein Paris pendant la période de clôture de nos cirques stables. A présent le plu est pris et nous permet d'espérer, pour les années à venir, de beaux spectacles, bien que le manque de vastes emplacements rende difficile l'installation dans notre bonne ville des trois grands cirques européens : Krone, Sarrasani et [Kludsky].

En attendant, nous avons sous la main deux cirques moins importants mais tout de même appréciables : le cirque allemand Gleich, le cirque français des frères Amar.

L'un et l'autre sont conçus suivant la formule de l'arène qui je décrivais dans ma dernière chronique en parlant de Krone, et sur laquelle je reviendrai tout à l'heure. L'un et l'autre sont intéressants à visiter et présentent des caractéristiques différentes : Gleich est plus grandiose, Amar est de meilleur goût. Ne sont-ce pas là précisément les différences des deux tempéraments, le germanique et le latin ? Je ne connais qu'un cirque européen alliant, actuellement, les deux qualités : celui de Sarrasani qui est vraiment, pour un connaisseur et même pour un profane, la merveille à voir.

D'ailleurs Gleich et Amar remportent, l'un et l'autre, le plus vif succès. Et ceci prouve combien le public parisien aime ce spectacle de l'arène, dont il est sevré depuis la disparition de nos hippodromes stables et venue de Barnum en 1902... à l'exception, cependant, de la période de courte apparition de notre vieil ami Bouglione-Buffalo qui, lui aussi, d'ailleurs, eut un beau succès d'affluence.

A ce propos, quelques considérations sur le spectacle d'arène sont nécessaires.

En premier lieu, je dirai que l'arène foraine n'est qu'un pis aller. Elle sert surtout les intérêts des directeurs qui peuvent entasser des foules plus considérables sous le chapiteau ovale que sous le circulaire. La véritable réalisation de l'hippodrome idéal est un bâtiment stable où nul mât planté au milieu de la piste ne vient gêner la visibilité du spectateur.

Et ceci nous fait désirer plus que jamais la résurrection dans notre Paris d'une arène de pierre ou de fer, sinon de bois, comme l'était l'hippodrome du Second Empire, qui brûla deux fois, en 1850 et en 1869.

En second lieu, je soutiens que le spectacle de l'arène doit être *autre* que le spectacle du cirque, par conséquent que cette arène ne doit pas être une réunion de trois pistes circulaires placées côte à côte, où l'on présente, dans chacune, un numéro constituant une exhibition indépendante des deux autres.

Cette formule — dont Panger réclama la paternité — mais qui fut réellement intronisée en Amérique par Barnum, vers 1872, est tout bonnement déplorable pour l'amateur et c'est ce que me disaient précisément hier M. Molier et M. Mac Lachlan, qui sont, l'un en France, l'autre en Angleterre, les personnalités les plus autorisées du cirque. C'est ce que me disait encore, l'an dernier, Otto Waldemar, qui, sous le pseudonyme de *Signor Saltarino*, a écrit sur le cirque les plus étincelantes et les plus documentées des chroniques. C'est également ce qu'écrivait Strehly, il y a un quart de siècle.

Chez Barnum, qui poussait le souci du grandiose et de la conscience professionnelle jusqu'à présenter, à la fois, dans ses trois pistes, les trois meilleurs numéros mondiaux de chaque spécialité, le spectacle était presque une souffrance pour l'amateur, dont l'attention était sollicitée de trois côtés et qui, désireux de tout voir, ne voyait finalement rien et sortait presque mécontent.

Le spectacle d'arène doit se composer uniquement d'*ensembles* parfaitement homogènes, de grandes pantomimes, de courses de chars, de chevaux, voire d'autres animaux, par exemples d'autruches, comme l'avait imaginé le grand Victor Franconi, le génial créateur de l'hippodrome de l'Etoile, enfin de numéros d'acrobatie où de nombreux artistes exécutent à la fois le même mouvement.

Dans le spectacle un peu touffu de Gleich, j'ai noté un dressage de belle allure où quelque cinquante chevaux et une quinzaine de buffles, de bisons, de zébus dessinent autour de cinq éléphants des cavalcades giratoires, les uns tournant à main droite, d'autres à main gauche. C'est, à mon avis, le clou du programme.

Cela, c'est un spectacle d'hippodrome. Mais vouloir présenter, au centre d'une arène, un numéro de haute école, fût-il excellent comme celui de Petoletti, c'est proprement pitoyable, surtout quand il est encadré de deux médiocres cavaliers.

Quand nous aurons notre hippodrome stable, que son directeur laisse au Cirque d'Hiver et à Médrano le soin de nous montrer de beaux numéros de cirque, qu'il revienne aux grandes pantomimes, aux grandioses défilés de jadis. Qu'il nous redonne Néron, Skobeleff, le Camp du Drap d'Or... Mais, pour Dieu, que ces mises en scène soient réglées avec goût et avec luxe, et composées de figurants esthétiques. Sinon, ces grandes parades risqueraient très vite de choir dans la chienlit de mi-carême et le public parisien ne se laisserait pas indéfiniment abuser, en dépit de son indulgence bien connue.

Henry THÉTARD.

20/09/1929 : La réouverture du Cirque d'Hiver. Les Fratellini. Togan et Genova, étoiles du fil de fer. Le jongleur Piletto. Les animaux dressés de Josef Golemans et la course aux fauves

Le Cirque d'Hiver a, le premier de nos trois établissements stables parisiens, fait sa réouverture, avec un programme aussi copieux et aussi soigné que les meilleurs de ceux que nous offrit, l'an dernier, Gaston Desprez. C'est tout dire.

Nous avons retrouvé dans notre vieille piste — le Cirque d'Hiver a déjà quatre-vingts ans d'existence [...] pris la succession de son voisin, le Cirque Olympique du boulevard du Crime, dont la première édition remonte à 1780 — nous avons retrouvé la cavalerie d'Albert Carré, excellent écuyer d'école et maître dresseur en liberté : on ne saurait trop le répéter à l'usage des profanes qui ne peuvent distinguer un changement de pied d'avec un appuyé et qui sont la presque totalité de la clientèle des cirques.

Nous avons retrouvé les Fratellini, enfants chéris de Paris, comme les nomme mon confrère berlinois Kober. On ne rend pas toujours justice aux clowns de nos cirques stables et, sautant d'un extrême à l'autre, nos esthètes, qui invoquaient jadis à leur propos les grandes ombres de Shakespeare et de Molière, leur font parfois sévèrement grief d'une « entrée » moins bonne que les précédentes. Comparez l'effort fourni par Grock, qui se contente depuis dix ans de perfectionner un numéro immuable qu'il produit sur toutes les scènes européennes pour quelque six mille francs quotidiens et celui de nos clowns obligés, au cours de l'année, de se renouveler au moins quatre ou cinq fois... et cela pour une bien moindre rémunération.

Les Fratellini se donnent beaucoup de mal pour trouver du nouveau et il faut les en louer. Cependant, l'autre jour je les ai vus jouer — avec une variante — leur traditionnelle entrée où ils sont, à mon avis, excellents : celle des deux musiciens, Paul et François, figés dans l'extase et perpétuellement ramenés sur notre globe terrané par les frasques d'Albert l'Incongru. J'ai bien ri : c'est le plus beau compliment que l'on puisse faire à des clowns. J'ai ri comme je ris en voyant Antonet et Beby dans les Jongleurs, comme je riais il y a trente ans en voyant Footitt et Chocolat jouer la scène du train de Pontoise ou bien Gougou Loyal — un grand artiste trop oublié — celle de la cour d'assises. Dans mon souvenir, ces fameux comiques aux multiples apparences se sont stéréotypés sous les traits de leur personnage le mieux frappé, si bien qu'il me faut faire un effort de mémoire pour retrouver une autre de leurs créations. C'est ainsi que je reverrai toujours les merveilleux frères Miehe — qui font actuellement du cinéma sous le nom de Double Patte et Patachon — dans la classique entrée du barbier, celle que Busch, le grand directeur berlinois, avait interdite à ses clowns — par voie d'affiche placée à l'entrée de la piste — pendant un laps de trois ans, tant ils en avaient abusé !

Parmi les attractions éphémères de ce premier programme, j'ai noté plusieurs clous.

Il y a, d'abord, le jongleur Piletto. A son sujet, rappelons ce que disait Strehly de l'art de la jonglerie : « De toutes les branches de l'acrobatie celle qui demande le plus de science et de travail ! » Et c'est pourquoi le connaisseur est confondu par le travail d'un Rastelli qui exécute, sans effort apparent, les tours les plus difficiles. Piletto n'est pas de cette classe, mais il n'y a qu'un Rastelli comme il n'y a qu'un Alfredo Codona... On peut être excellent sans être un phénomène. C'est le cas de Piletto, qui obtient du public une ovation très méritée. Il fait d'ailleurs très fort — notamment dans le travail d'asymétrie — et vend sa marchandise avec beaucoup de brio.

Togan et Genova présentent un magnifique numéro de fil de fer. Qu'on en juge au fait que l'homme réussit à tourner le saut périlleux en arrière avec reprise du fil à la retombée. Par combien d'artistes avons-nous vu le tour réussi ?... Quatre ou cinq, peut-être... Par ailleurs, le travail est présenté sous une forme originale et amusante.

—

La course de fauves, au nom truculent, n'est pas une nouveauté. Nous avons déjà vu — même dans les fêtes foraines, chez Juliano et chez ce joyeux compère de Fortunio — des motocyclistes tourner au dessus des lions. Dans le numéro imaginé par Cliff Aeros et exécuté par le dompteur Johnny de Kok et un cycliste peau-rouge qui répond au nom harmonieux de Row Li Ers, l'attraction se complique du fait que belluaire, acrobate et lions sont enfermés dans une étroite cage ovale, sorte d'œuf gigantesque. Cela fera sans doute beaucoup d'effet quand le numéro sera au point. Actuellement, il ne l'est pas ; du moins je l'imagine, car le motocycliste persiste, avec une insistance fâcheuse, à effectuer sa descente sur la tête du lion, qui paraît ne pas goûter la plaisanterie outre mesure. Cependant, la bonne bête ne regimbe pas trop. Elle est faite sur mesure, car j'ai connu pas mal de braves types de lions, et je ne pense pas pourant qu'il y ait eu parmi eux beaucoup de personnages pacifiques au point de ne rien dire à un monsieur qui se serait laissé choir sur leur dos, après les avoir assourdis d'un ignoble bruit de ferraille pendant cinq minutes.

Très au point, au contraire, le remarquable numéro de dressage de Joseph Golemans. On y voit un renard, ce qui n'est pas commun, et le chien humoriste qui mange la viande et pose ensuite le chat près de l'assiette. Ce tour émerveillait le bon public lyonnais chez Alphonse Rancy à la fin du dernier siècle. Depuis je l'ai revu parfois, et toujours avec l'admiration que méritent la patience et l'ingéniosité du dresseur.

Henry Thétard.

05/10/1929 : A Medrano : Ernest Schumann et sa cavalerie. — Le quadrille aérien des Rainat. — Les singes dressés de Viggo Benny

Nous avons retrouvé un Medrano flambant neuf. Le petit chapiteau montmartrois, qui fut si longtemps seul à soutenir la cause du vrai cirque, a fait peau neuve. Sous la coupole et tout autour des galeries, M. Barbier-Daumont a brossé une série de fresques qui rappellent heureusement l'origine foraine, voire romani, du cirque moderne : montreurs d'ours, « posticheurs » en parade, faiseurs de « palc », toute la gamme des spécialistes de la « placarde »... C'est très gai, très vivant. Au contrôle, et au bar, le peintre Pavil a donné libre cours à sa fantaisie si compréhensive du pittoresque intense de la vie du cirque... Tout cela constitue un ensemble original et gai.

Pour cette éclatante réouverture, les jeunes directeurs ont voulu un éclatant programme.

—

Nous avons retrouvé de vieilles connaissances et, d'abord, les clowns attirés de la maison : Porto, Cairolì, Carletto, toujours aussi pleins d'originalité dans leurs créations et travaillant toujours à belle allure dans ce mouvement si enlevé qui entre pour une bonne part dans leur légitime succès. A côté de ce trio désormais fameux, Ilès, qui a refait équipe avec le désopilant Loyal, nous a réapparu très en forme avec sa belle autorité et son impeccable diction qui ne peut guère être comparée qu'à celle d'Antonet.

Nous avons retrouvé la splendide cavalerie d'Ernest Schumann. En voilà un qui ne pourrait nier sa filiation banquiste à la troisième génération ! Tout de même, quand l'ancêtre Gotthold Schumann, vers 1840, débutait dans le modeste chapiteau forain qu'était à l'époque le cirque Renz, on l'eût bien étonné en lui montrant, sur un tapis de Shéhérazade, son petit-fils dans toute sa gloire, élégant comme un petit maître du « Club des Moutards » et évoluant avec une verve irrésistible, avec des attitudes délicieusement surannées, au milieu de ses pur sang anglais, de ses trakènes et de ses shetland superbement harnachés. Cette savoureuse

composition d'homme du monde et d'homme de cirque donne un incomparable attrait aux numéros d'Ernest Schumann, surtout dans la présentation en liberté. Dans le travail de haute école, j'avoue préférer la tradition, dans sa grande allure un peu froide, à la fantaisie, pour amusante qu'elle soit. Mais le public est-il de mon avis ?... J'en doute.

—

Depuis la réouverture du cirque, qui remonte déjà à près d'un mois, les programmes de Medrano nous ont montré plusieurs attractions de haute valeur, entre autres un excellent numéro d'acrobates patineurs, Brown et La Hart, et les quatre Argos, athlètes équilibristes qui échafaudent des groupements aussi esthétiques qu'harmonieux.

Le clou de la partie gymnastique est le quadrille aérien des dix trapézistes, mis au point par le maître Edmond Rainat. J'ai déjà parlé de ce travail d'ensemble en décrivant le numéro des Otaris que j'ai vus au printemps dernier au cirque allemand Krone et qui travaillent alternativement au porteur et de trapèze à trapèze. Naturellement, la troupe de Rainat reste fidèle au « bâton-bâton ». Et, ce que j'ai hautement apprécié, les gymnastes français présentent en maillot et non point engoncés dans des smokings ridicules. Malheureusement, un numéro de cette importance demande, pour être pleinement apprécié, une piste d'un diamètre supérieur aux 11 mètres de celle du chapiteau montmartrois. Il n'empêche que, tel quel, le nouveau numéro de Rainat fait grand effet. Le vieux rival des Alex n'a pas dit son dernier mot.

—

Les bons numéros de dressage n'ont pas non plus manqué au programme. J'ai noté surtout le beau groupe de singes (un chimpanzé et deux macaques) présenté par M. Viggo Benny. Le chimpanzé voltige au trapèze, fait l'équilibre sur les mains de devant et joue à imiter Rastelli avec ses boules et ses bâtonnets. Les macaques sont d'excellents et comiques funambules.

Avez-vous jamais essayé de dresser un singe ? Dans l'intérêt de votre système nerveux, j'espère que non. Nos aimables frères grimaciers apprennent tous les tours en quelques minutes... mais les oublient aussitôt en quelques secondes. Et leur distraction est telle qu'ils mélangent et confondent tout ce qu'ils ont appris pour peu que quelque objet les intéresse dans la salle. Sans compter qu'ils mordent père et mère... Le bon Jack London, dont il faudra bien que je parle quelque jour, aurait lui-même renoncé à sa mansuétude systématique s'il avait entrepris l'éducation d'un macaque. C'est pourquoi j'admire beaucoup la patience des dresseurs spécialistes ès singes, intéressante corporation enseignante où M. Viggo Benny me paraît occuper une chaire de premier rang.

Henry THÉTARD.

21/10/1929 : Sans sous-titre

Les fervents de la piste iront souvent au Cirque de Paris en cette fin d'année, qui aura été la dernière de la grande arène de l'avenue La Motte-Picquet. C'est en effet au mois de janvier que disparaîtra le plus vaste de nos trois cirques stables parisiens pour faire place à des immeubles de rapport.

Il aura tout juste vécu trente années, ayant été construit en 1900 par M. Ehrlich qui, dentiste de profession, se fit directeur de cirque pour avoir épousé une demoiselle Nava, l'un des noms les plus connus du « voyage ».

Bien que l'époque fût assez mal choisie — c'était alors la grande décadence de la piste — le Cirque Métropole, futur Cirque de Paris, eut ses heures de succès. On y vit les Schumann, les Rancy et autres célébrités mondiales. On y vit encore, au début de 1909, les grands groupes de fauves de Wilhelm Hagenbeck, qui devait revenir chez nous trois ans plus tard sous le chapiteau.

Dans les années qui suivirent la conclusion de la guerre, M. Rousseau nous y montra d'excellents numéros étrangers. Rappelons, au hasard des souvenirs, les fameux clowns danois Miche, les sisters Carré, les quatre-vingt lions de Schneider, etc.

Depuis trois ans, la principale attraction de la piste de la rive gauche était et est encore l'incomparable duo comique Antonet-Beby. On peut dire que Beby — l'homme qui fit rire Dranem — aura été le dernier pilier du temple. De fait, c'est un solide pilier, notre extraordinaire auguste, avec sa large carrure d'ancien hercule à cheval.

N'est-ce pas d'ailleurs, dans ses parodies d'athlètes — jongleur ou boxeur — que Beby, admirablement mis en relief par Antonet, a réalisé ses types les plus comiques ? L'autre soir, dans leur fameuse entrée des boxeurs, les deux grands clowns ont soulevé l'enthousiasme d'une salle pourtant difficile à dégeler. Ajoutons qu'ils se sont adjoint un partenaire gigantesque qui, pendant quelques minutes, transforme le duo en trio, et non point au désavantage du jeu. C'était vraiment d'excellent cinéma... On eût juré presque Charlot et son acolyte à grosses moustaches... [sic] Mais j'ai trop dit. L'écran nous a pris déjà quelques bons clowns. Qu'Antonet et Beby restent à la piste pour notre joie.

—

Maintenant, pourquoi disparaît le Cirque de Paris ?

Pour la même raison qui motiva la fin du Nouveau-Cirque : parce que les taxes actuelles, de par leur ridicule exagération, tueront peu à peu tous les cirques dont les directeurs ont le respect de leur public. Déjà le music-hall de variétés, à une ou deux exceptions près, ne fait plus guère ses frais ; le cirque roule sur la même pente. Si les errements actuels continuent d'exister, dans vingt ans nous n'aurons plus de dresseurs de chevaux en liberté ni d'écuyers d'école... Quant aux numéros de gymnastique et d'acrobatie, les amateurs savent bien que nous n'avons plus actuellement de « familles » comparables aux merveilleux ensembles que constituaient les Scheffer, les Kremo, les Craggs, les Dinus, les Héras... et tout simplement parce que les cachets de ces virtuoses, qui, à d'exceptionnelles qualités physiques, doivent joindre des années du plus rude entraînement, n'approchent point, de très loin, ceux de Maurice Chevalier.

Je parlais cet été de ces taxes exorbitantes qui dépassent, y compris les droits d'auteurs musiciens, 18 [%], avec M. Sarrasani, le directeur du plus beau cirque européen. Mon interlocuteur me déclara tout net que c'était la principale raison qui l'empêchait de venir planter sa tente à Paris pendant la trêve estivale que consentent nos cirques stables.

— Etant donné un prélèvement semblable, me dit-il, il est impossible de fournir un spectacle tel que le mien. J'ai 75.000 francs de frais quotidiens et, avec une salle comble, je n'ai pour moi que le tiers de la recette. En Allemagne, les taxes ne sont que d'environ 6 [%] au total.

Et voilà pourquoi, au lieu de Sarrasani, nous avons eu la visite de son ersatz Gleich, qui n'a guère que 35.000 de frais par jour... Mais quelle différence de spectacle ! Des romans passés au brou de noix en place des authentiques Sioux de Sarrasani, cinq éléphants contre vingt-quatre, de grotesques défilés de mi-carême et trente pitoyables musiciens au lieu des cent excellents exécutants que dirige le maestro Cesare Cesso !

M. Sarrasani, qui est un type curieux de directeur et qui voit grand, me demandait pourquoi nos municipalités, plutôt que d'écraser les cirques de taxes, ne subventionnaient pas, au contraire, ce spectacle éminemment populaire et éducateur de l'enfance, ainsi qu'il se pratique, paraît-il, en U. R. S. S. Je n'ai pas su que répondre.

Mais, en attendant la subvention, de grâce, que M. Lebureau commence par le dégrèvement ! — *Henry Thétard.*

24/11/1929 : Au Cirque d'Hiver. — Les Fratellini et Gobert Belling. — Acrobates aériens, au tapis et à cheval. — Dressage de chevaux de trait. — Les Lions de Petersen.

Depuis le début de novembre, le Cirque d'Hiver nous a offert des programmes tels que peu de cirques stables nous en ont permis de voir jusqu'à présent. On peut dire sans exagération qu'il n'y avait dans ces programmes que de bons numéros.

C'est à une matinée enfantine du jeudi qu'il faut voir les Fratellini si l'on veut bien saisir les caractéristiques de leur force comique : le brio, la rapidité d'enchaînement et l'ingénuité dans



la bouffonnerie. Ce sont là, avant tout, des qualités qui plaisent à la jeunesse. Aussi faut-il entendre de quelles ovations enthousiastes les petits Parisiens récompensent leurs clowns favoris !

Gobert Belling, que nous revoyons toujours avec plaisir dans cette piste où triompha son illustre père en dépit d'une cabale chauvine — on était en 1874 et le public avait cru Allemand l'Américain Tom Belling — nous donne en regard des Fratellini, disciples de Pulcinella, le plus absolu contraste. Il est l'un des derniers représentants de la manière anglo-saxonne, de cette pantomime violente du « *knocking out* » dont les Hanlon-Lee furent les meilleurs démonstrateurs. Notez, par exemple, la façon souriante et point très convaincue dont Paul Fratellini corrige l'intempestif Albert quand ce dernier dépasse les bornes, en regard du brutal

passage à tabac qu'inflige Belling à son excellent partenaire. Vous y trouverez la différence de l'Italien — qui, même en ses pires colères, demeure un peu *commediante* et ne veut cogner que pour rire — avec le rude Anglo-Saxon dont les distractions populaires furent toujours les « *contest* » de boxe et, il n'y a point si longtemps, les batailles de dogues dans les cours des tavernes souillées de flaques de bière et de sang.

Précisément, la finale du remarquable numéro de Belling est un match de football entre deux équipes de bull-dogs, une finale très dans la note et admirablement réglée comme d'ailleurs, toute l'entrée du clown américain.

—

Les numéros d'acrobates se sont succédé nombreux et excellents, pendant ces dernières semaines, dans la piste du boulevard des Filles-du-Calvaire et je dois forcément ne parler que de quelques-uns. Que ceux que j'oublie me pardonnent.

Je citerai seulement l'original numéro de fil de fer des Koch sisters et l'émotionnant travail à la perche aérienne des Willos, dont j'ai déjà parlé l'an dernier. Un autre numéro aérien, celui des Hartwells sur la corde volante, m'a plu particulièrement et il m'a paru que le public partageait mon sentiment. Ce travail sur corde volante est l'un des plus anciens du répertoire du cirque. Quant vint, avec Léotard, le trapèze volant, il tomba quelque peu en désuétude. C'est pourtant un exercice élégant et à effet, surtout lorsqu'il est présenté par deux magnifiques gymnastes exécutant les mêmes tours à la même cadence et dans le même temps avec une merveilleuse précision. Que ces beaux athlètes me permettent un conseil désintéressé : qu'ils présentent toujours en maillot et point en chemise bouffante. Quand on possède une plastique semblable, il faut la laisser admirer.

La troupe des Faludys, acrobates à la bascule et sauteurs en colonne, n'est pas une inconnue pour le public parisien qui l'applaudit déjà, l'an dernier, à Medrano. On sait qu'elle est l'une des bonnes du moment. Je n'ai pu l'apprécier pleinement, cette année, ne l'ayant vue qu'à un travail sommaire et certainement incomplet. Regrettable errement que des artistes ne devraient jamais pratiquer, même si la marche du spectacle est en retard sur son horaire habituel.

J'ai revu avec plaisir la troupe d'acrobates à cheval des Casi — jadis Casi-Bisbini — que j'avais déjà applaudis au cirque allemand Krone en mai dernier. Leurs exercices ne dépassent pas une honnête moyenne, mais le travail est vivement enlevé ; les costumes sont seyants et la mise en scène est adroite. Cependant on peut trouver bizarre la présence d'un ersatz de Charlie Chaplin dans cette escouade de hussards. Un soldat grotesque serait plus indiqué.

—

Les bons numéros de dressage n'ont pas non plus manqué au Cirque d'Hiver, en dehors de ceux de l'excellent dresseur et écuyer Albert Carré dont l'un des fils vient de convoler en justes noces avec la gracieuse Luisa Fratellini. Entre parenthèses, qu'ils reçoivent mes sincères compliments, ces jeunes époux héritiers de deux grands noms du petit monde du cirque...

Le cirque allemand Strassburger à loué à MM. Desprez et Pitot deux de ses attractions : un numéro de six chevaux de trait dressés en liberté et les lions de Petersen, que nous avons déjà vus plusieurs fois à Paris.

Ce n'est pas la première fois que les chevaux de trait connaissent les lumières de la piste. N'est-ce pas Alphonse Rancy qui, jadis, dressa en haute école un cheval de labour ? Les six colosses alezans du cirque Strassburger forment un groupe très homogène et présenté dans une note comique vraiment très amusante.

Les lions de Petersen sont l'un des meilleurs numéros de fauves actuels, tant par la beauté de la plupart des spécimens que par l'étonnant degré d'appivoisement auquel leur dompteur les a amenés. Et Petersen, toujours aussi alerte et trépidant, pratique toujours cette

curieuse méthode de courts effets de férocité suivis instantanément de travail de douceur, l'homme se livrant complètement à la merci du fauve. Méthode dangereuse que seul un dompteur audacieux et sûr de ses animaux peut adopter. Encore court-il de sérieux risques ! C'est sans doute pour diminuer ces risques que le numéro a été amputé de ses trois lionnes et réduit aux seuls mâles, ce qui l'alourdit un peu en supprimant les meilleures passes de férocité.

Henry THÉTARD.

05/12/1929 : Au Cirque de Paris : Antonet et Beby — Le numéro de voltige aérienne des Algévol. — A Médrano : acrobates à cheval et à bascule. — La Fête chinoise



En fait de clowneries, qui n'a point vu Antonet et Beby dans le sketch du chauffeur n'a rien vu. Il y a trente ans, Footitt et Chocolat tiraient des effets comiques d'un vieux fiacre dont le plancher s'écroulait sous leurs pieds. Le moteur à crottin étant relégué au magasin des accessoires où vont les vieilles lunes, Beby s'est improvisé le chauffeur d'un taxi branlant analogue à ceux que l'on trouve parfois, à l'aube, errant autour des gares à la recherche d'un voyageur chimérique. Quelle rigolade, bonnes gens ! Et, comme disait le curé de Meudon, si vous ne me croyez, allez-y voir vous-mêmes.

Antonet et Beby étaient, d'ailleurs, bien encadrés dans le récent programme de M. Rousseau. C'est avec un grand plaisir que j'ai revu les Algévol, ce qui ne m'était pas arrivé depuis quatre ans, lors de leur engagement au Cirque Cosmopolite. A cette époque, le numéro se composait d'Alfred, de Jacques et de Maurice Algévol. Ses deux collègues ayant été victimes de sérieux accidents (ce qui prouve que la voltige aérienne au porteur est aussi dangereuse que le travail de trapèze à trapèze) Jacques Algévol a remonté une troupe, ses partenaires actuels étant Marcel, deuxième voltigeur ; Fernand le porteur, et Jean, qui travaille au trapèze fixe placé sous la coupole et exécute un très joli pot pourri, panaché de barre fixe, de trapèze et d'anneaux.

Les Algévol sont toujours, depuis la dissolution du numéro des Rixford dont ils faisaient partie, la meilleure troupe française de trapèze volant dans la spécialité de la rattrape au porteur. On sait que les deux écoles — celle du bâton-bâton et celle du porteur — ont leurs partisans. Strehly, qui était avant tout un admirateur de la gymnastique pure et de la difficulté vaincue, préférait la première. J'avoue avoir un faible pour la seconde qui est, à mon avis, plus

spectaculaire et qui est presque aussi difficile, plus difficile même peut-être, quand le porteur n'est pas de tout premier ordre comme, par exemple, un Lalo Codonna. En tout cas, s'il est exact de dire qu'avec un bon porteur il est un peu plus facile de tourner un double saut périlleux que de réaliser le même tour de bâton à bâton, c'est une erreur complète de prétendre que le triple saut périlleux au porteur est plus facile à tourner que le double de trapèze à trapèze. On juge de la difficulté d'un exercice par le nombre d'artistes qui l'ont exécuté. Or combien de voltigeurs ont réussi le triple dans les mains du porteur ? Trois, quatre, peut-être, au maximum. On cite le voltigeur des Clarkonians, celui des Sigrist-Silbons et, enfin, le merveilleux Alfredo Codona.

—

Les jeunes directeurs de Médrano soignent particulièrement la partie équestre de leur programme. En plus de la magnifique cavalerie d'Ernest Schumann, ils nous ont donné, ces temps derniers, d'excellents numéros d'acrobatie à cheval.

D'abord Courtault, maintenant tout à fait maître de son saut périlleux en arrière de cheval à cheval, qu'il manquait fréquemment par suite de la trop grande distance à laquelle le second cheval se tenait du premier. À présent encapuchonné, l'animal galope le nez sur la croupe de son chef de file et le jockey réussit, autant dire à chaque fois, son prodigieux tour de force. Quand Courtault aura accéléré l'allure un peu lente de son numéro, on pourra dire que celui-ci sera vraiment hors de pair.

A propos de la rapidité avec laquelle un voltigeur debout peut exécuter des tours successifs, Alfred Court me remémorait récemment un exploit de Charlie Clarke qui, dans un même tour de piste, réussissait (par-dessus les quatre rubans) les quatre sauts suivants : saut périlleux en arrière, saut périlleux en avant, saut périlleux-pirouette et double pirouette.

Un exploit difficile à égaler ! Malheureusement l'Anglais, que j'ai admiré jadis chez Alphonse Rancy, travaillait si flegmatiquement que le public ne s'étonnait pas de ces performances extraordinaires. Au contraire, Courtault, avec son élégance naturelle et son visage



expressif, sait donner à son travail un relief incomparable.

A Courtault ont succédé, dans la piste de Médrano, les Frediani-Pauwell. J'avais déjà vu, l'an dernier au Zoo-Circus, les frères Frediani, fils du porteur du célèbre trio. Aujourd'hui, l'un des deux frères a montré un numéro d'élévation à cheval avec Mlle Pauwell, l'excellente cascadeuse de la fameuse troupe d'acrobates au tapis. La nouvelle écuyère debout s'est très bien mise à son nouveau métier et le numéro prend belle tournure. Comme rappel, Mlle Pauwell

exécute, toujours avec le même brio, son étourdissante série de flip-flap qu'elle termine dans les mains vigoureuses du père Pauwell, lequel tient la chambrière pendant le travail du jeune couple. Voilà des prétendants qualifiés à la succession de Pissiutti quand ce dernier aura décidé de prendre sa retraite.

L'acrobatie au tapis n'est pas négligée non plus sous la coupole montmartroise. Le numéro des dix Asgars, acrobates à la bascule, est l'un des meilleurs qui se puisse voir. Comme dans celui des Faludys, le cascadeur réussit à retomber en saut périlleux sur la colonne de trois porteurs. Et peut-être est-il plus sûr de son tour que le cascadeur des Faludys qui ne peut parfois garder l'équilibre. Mais il est juste de noter que celui-ci pèse au moins vingt livres de plus que le cascadeur des Asgars, ce qui est à considérer.

J'ai noté également chez Médrano le numéro de la Fête chinoise, qui relève du cirque exotique, sinon créé du moins développé par Carl Hagenbeck pour le placement de ses troupes de Cingalais, de Japonais, de Chinois et d'Arabes. C'est vers ce côté si pittoresque du spectacle de la piste que les cirques allemands, et principalement Sarrasani, ont surtout dirigé leurs efforts. L'amateur de belle gymnastique préfère les classiques acrobates en maillot, mais il faut marcher avec son temps et, au temps du music-hall et du cinéma, la mise en scène est reine. Vivent donc les Chinois en tuniques de soie, les Japonais en kimonos brodés et les Kabyles aux djellabas multicolores !

Henry THÉTARD.

20/12/1929 : Au Cirque d'Hiver : trapézistes et fauves dressés. — Encore des fauves au Cirque de Paris. — Des singes à Medrano

Après nous avoir, l'an dernier, montré les prodigieux Codonas et Lilian Leitzel, M. Desprez a fait venir des Etats-Unis le trapéziste Powells, qui complète avec les deux numéros précédents, le grand ensemble aérien du cirque Ringling. Je plains les vrais amateurs américains, s'il y en a — et il en existe certainement — forcés de détourner leur attention des Codonas à moins de négliger complètement les deux artistes qui encadrent les célèbres hommes volants, ce qui serait très regrettable. Quelle ridicule formule que celle du cirque à trois pistes !

Albert Powells travaille au trapèze fixe et il exécute à cet appareil un peu ingrat un extraordinaire travail de dislocation. Depuis un demi-siècle, gymnastes et acrobates, obligés de faire toujours de plus en plus fort, se sont complu à combiner les genres dans un même numéro. C'est ainsi que sont nées ces troupes de tapis qui présentent des « pots pourris » d'icarisme, de mains à mains et de sauts acrobatiques avec ou sans bascule. Pareillement, les écuyers voltigeurs ont mélangé en proportions plus ou moins différentes les spécialités du panneau, du jockey et de la voltige à la Richard...

Aux agrès, les genres demeurent plus tranchés. Et c'est pourquoi Albert Powells, mi-trapéziste, mi-contorsionniste, nous apparaît comme un acrobate particulièrement original. Ses dislocations autour du trapèze sont exécutées à une grande hauteur, ce qui rend ses échappements de reins et de jarrets avec rattrape d'un seul pied tout à fait émotionnants. Sans cesse on croit voir l'acrobate précipité dans le vide ! Powells présente en un costume mi-bouffant, d'ailleurs très élégant, mais, pour ma part, je préférerais le voir dans le classique collant vert, pailleté d'or de ces hommes serpents qui furent si longtemps l'un des numéros obligatoires de tout cirque respectable.

Au même programme du Cirque d'Hiver figurait un autre trapéziste que les amateurs avaient déjà pu voir et apprécier à l'Empire. Le numéro s'intitule Frank et Eugénie et, à vrai dire, Eugénie n'est guère là que pour la forme, mais Frank est excellent. Il entre sous les apparences d'un élégant fêtard en habit et haut de forme, cigare aux lèvres et, en tractions d'un bras à la corde lisse, ce mince gentleman gagne son trapèze. Après quoi, tantôt immobile, tantôt se balançant à toute volée, il prend sur son agrès l'équilibre de nuque, puis l'équilibre de tête. J'ai entendu dire près de moi que le gymnaste n'avait qu'un mérite relatif, la barre du trapèze étant évidée et aplanie en son milieu... Il y a des gens qui découvrent tous les jours l'Amérique. Même sur un appareil maquillé, le tour demeure assez difficile à exécuter, surtout avec la maîtrise dont fait preuve cet excellent artiste. Quant à l'homme qui pourrait prendre l'équilibre de tête sur une barre cylindrique balancé à toute allure, je ne pense pas qu'il soit encore né.

Toujours au Cirque d'Hiver, c'est avec grand plaisir que les amateurs de fauves ont revu le magnifique groupe mixte des frères Court, que présentent avec tant d'élégance et de précision les jeunes dompteurs Stolle et Wasely. Il y a là vingt fauves : lions, pumas, ours blancs, hyènes mouchetées et loups, et le numéro est réglé à l'instar d'une belle pièce d'horlogerie. Il a fait l'admiration des Anglais pendant tout l'été dernier, en dépit des membres du Jack London Club, dont lord Lonsdale a récemment réprouvé, par l'intermédiaire, d'un reporter du *Daily Mail*, les ridicules exagérations, tout en approuvant les précautions très légitimes prises par les sociétés de protection des animaux pour surveiller les méthodes des dresseurs de chiens et de singes. Je l'ai dit souvent : les petits animaux sont malheureusement parfois brutalisés, bien que les dresseurs emploient de plus en plus la manière douce. Quant aux lions, aux tigres et aux ours, ils ont la meilleure des raisons à opposer au dompteur qui voudrait leur faire du mal : celle du plus fort. C'est le geste qu'ils craignent et non le coup de cravache ; ceux qui ont assisté, une fois seulement, à une bataille entre lions et vu avec quel flegme les braves bêtes encaissent des coups de pattes formidables sont fixés sur le mal qu'on peut leur faire avec un fouet.

Un autre numéro des frères Court, celui des tigres géants est au Cirque de Paris. Depuis que Johnny de Kok essaie d'entraîner un lion à jouer le rôle de matelas amortisseur pour l'acrobate cycliste qui tourne au plafond de la cage, c'est le dompteur Kovack qui présente avec un beau courage *Bengali* et *Bombay*, les deux mangeurs d'hommes, et leur escorte farouche. Il est bien probable que c'est là le plus dangereux numéro de fauves actuellement sur le marché des engagements et aussi l'un des plus émouvants.

Enfin Medrano, qui ne veut pas être en reste avec ses collègues, nous offre des chimpanzés, ceux de Kling. Un excellent numéro, à qui l'on peut seulement reprocher d'être encore un peu trop dans la note classique un peu monotone de ces familles de singes anthropoïdes dressés. En somme, ce qui plaît le plus au public dans l'exhibition de nos frères velus, c'est précisément leurs infractions si amusantes à la discipline du travail de gymnastique imposé : ces élans de fantaisie, ces moments de distraction si profondément humains et qui nous montrent les singes comme de sympathiques caricatures d'enfants espiègles. C'est dans cette voie de la culture de la fantaisie naturelle de leurs élèves que doivent s'orienter les dresseurs de chimpanzés.

Henry THÉTARD.

30/12/1929

Réouverture de l'Olympia de Londres. — La saison de cirque en Angleterre

Avant la guerre, on se le rappelle, le cirque, concurrencé par le music-hall de variétés et par le cinéma, paraissait en sérieuse décadence dans toute l'Europe, sauf en Allemagne, où des directeurs entreprenants cherchaient à rénover la vieille formule créée par Astley et Franconi : Krone se bornant à copier le système américain du « trois-pistes », tandis que Sarrasani voyait avec raison l'avenir dans l'élargissement de la piste unique de treize mètres.

Mais c'était surtout en Angleterre, son pays d'origine, que le cirque était tombé le plus bas, le vieil amphithéâtre londonien d'Astley, repris en 1870 par lord Sanger, n'existait plus, ayant disparu déjà avant la mort tragique du célèbre « showman », qui fut assassiné à l'âge de quatre-vingt-quatre ans dans sa ferme de Finchley ; les anciennes firmes foraines anglaises, dont Hengler fut la plus célèbre, avaient également pour la plupart disparu. Seulement, de temps à autre, le grand impresario Cochrane donnait un spectacle de cirque dans l'immense hall de l'Olympia. C'est ainsi qu'il fit venir Hagenbeck, en 1913.

Peu après la guerre, un sportsman passionné du spectacle de la piste, M. Bertram W. Mills, entreprit de rénover ce genre éminemment anglais. Il trouve une aide efficace auprès de nombreux membres de l'aristocratie britannique et, en 1920, une société était fondée en vue de l'exploitation d'un cirque édifié dans une partie de l'Olympia, pour une saison annuelle de cinq semaines. Le fameux « senior steward » du Jockey-Club, le comte de Lonsdale, avait accepté la présidence de la nouvelle société dont les efforts furent tout de suite couronnés de succès.

Pour conserver à l'entreprise son caractère particulier, M. Bertram W. Mills résolut d'inaugurer chaque saison par un lunch auquel seraient invités, en outre des membres de la



société et des autorités municipales de Londres, toutes les notabilités européennes du monde du cirque : directeurs d'établissements, impresarii, directeurs d'agence, chroniqueurs et critiques de la piste.

J'ai eu la bonne fortune d'assister, il y [a] huit jours, à ce banquet mi-corporatif, mi-mondain. C'est un curieux spectacle où l'on retrouve cet amour du pittoresque et de l'originalité qu'afficha toujours l'aristocratie anglaise, férue des banquistes et des enfants de la balle. Rappelons-nous quel accueil enthousiaste fit la *gentry* de 1830 à Martin, le premier dompteur ; également que Van Amburg, autre célèbre belluaire, fut invité à la table du duc de Wellington ; enfin que la reine Victoria, aux jours de sa jeunesse, manda souvent en représentation particulière, à son castel de Windsor, la ménagerie de Wombwell et le cirque de lord Sanger. On

conte cent amusantes anecdotes sur les incartades et infractions à l'étiquette que commettaient ces hôtes fantaisistes.

Ce lunch de mille couverts était dressé, selon la règle, dans l'immense dancing de l'Olympia. A la porte, M. Mills recevait les invités et présentait les étrangers à lord Lonsdale, ajoutant un mot aimable à l'adresse de chacun. C'est ainsi que, présentant M. Sarrasani, il exprima sa satisfaction de compter pour la première fois parmi ses hôtes le directeur du plus



beau cirque européen.

Au fond de la salle s'érigeait une immense table en fer à cheval de cent quinze couverts. Aux places d'honneur, côte à côte, encadrés très gracieusement par Mrs Bertram W. Mills et la lady mayoress, lord Lonsdale et lord-maire, celui-ci revêtu de sa robe de pourpre fourrée aux manches et aux parements et coiffé de sa barrette. Autout d'eux, cent noms les plus connus parmi l'aristocratie britannique : lord Daresbury, lord et lady Decies, lors et lady Hamilton, lord et lady Monkbretton, le comte et la comtesse d'Orkney, le comte et la comtesse Jellicoe, etc...

Dans l'espace délimité par les branches du fer à cheval, plus de quatre-vingts petites tables de dix couverts s'alignaient sur sept rangées. J'y reconnus plusieurs notabilités du monde du cirque : M. Sarrasani, déjà nommé ; MM. James et Ernest Barum ; M. Wilschke, directeur de la plus grande agence artistique berlinoise ; [MM.] Willy et Ernest Schumann, du cirque de Copenhague ; enfin les jeunes et sympathiques directeurs, M. et Mme Medrano, qui ont dû ressentir une intime satisfaction à voir figurer au programme de cette représentation d'ouverture plusieurs numéros de grand ordre qu'ils ont été les premiers à révéler aux amateurs parisiens.

A l'heure des toasts, lors Lonsdale et le lord-maire échangèrent quelques paroles amicales et M. Bertram W. Mills improvisa très heureusement un speech spirituel, au cours duquel, reprenant la thèse soutenue à la Champre des lords par lord Lonsdale, il dit leur fait à ces sociétés protectrices des animaux qui, en Angleterre, en arrivant à des exagérations si ridicules que, selon la propre parole de l'orateur, « on en viendrait, si on les écoutait, à ne plus même atteler un cheval à une voiture ». Sans doute, les membres du Jack London Club préféreraient-ils voir les tombereaux traînés par les pauvres diables qui dorment sur les bancs d'Hyde Park ?

De la salle du lunch, on passa au cirque édifié dans un angle de cet immense hall qu'est l'Olympia. Le chapiteau n'occupe, en effet, qu'un tiers à peine de l'énorme vaisseau et, cependant, il contient plus de quatre mille spectateurs. La salle en est décorée avec autant de goût que de

simplicité. Rappel de ce pittoresque archaïsme que l'on retrouve sur les programmes enluminés de vieilles estampes du temps d'Astley et d'Andrew Ducrow : les ouvreuses sont costumées en jesters du XVIII^e siècle et arborent fièrement les hautes perruques de chanvre jadis illustrées par les Grimaldi, les Saunders, les Wallett et les Constantine.

Le programme ne contenait que d'excellents numéros ; toutefois, il y en avait peu d'inédits pour un amateur européen. Pour ma part, je les connaissais presque tous, à l'exception des éléphants d'Adèle Nelson et du numéro d'acrobatie équestre des Poodles-Hanneford, célèbre en Amérique. Dans cette troupe, travaillent deux fils et une fille du fameux Charlie Clarke. Bien que le numéro soit bon et présenté à belle allure — comme le permet la piste de tan, car M. Mills ne donne pas dans l'hérésie du tapis-brosse — il faut avouer que les enfants sont très loin du père, qui restera comme le plus complet acrobate à cheval de tous les temps.

La cavalerie de l'Olympia Circus était celle des frères Schumann, de Copenhague. Grâce à Medrano, nous savons, depuis deux ans, ce qu'il faut penser d'Ernest Schumann et de ses magnifiques chevaux. Willy Schumann, directeur équestre du cirque, a droit à autant de félicitations pour la belle organisation du manège qu'en mérite son frère cadet pour le brio dont il fit preuve dans la piste.

Notons encore, dans cet excellent programme, les inséparables numéros des Andreu et de Charlie Rivel's, que les Parisiens ont applaudis au Cirque d'Hiver et à l'Empire ; des numéros qu'un établissement de premier ordre seul peut actuellement s'offrir, car leur prix est celui d'un Grock, d'un Rastelli ou d'un Colleano ; les splendide travail de patinage acrobatique de Brown et La Hart, que nous applaudîmes chez Medrano il y a quelques mois ; Roberto Vasconcellos, le superbe cavalier portugais, qui débuta également dans la piste montmartoise ; enfin, les Bronetts, qui sont de bons clowns parce qu'ils savent limiter la durée de leur entrée.

En somme, rien ou presque ne manquait à ce beau programme. Peut-être, cependant, un numéro de fauves ? Mais là, mon impartialité devient discutable.

Pour terminer, je dirai avoir beaucoup goûté la courtoisie seigneuriale, dont témoignait lord Lonsdale en allait lui-même, à la fin de chaque numéro, au bord de la piste, offrir des gerbes de fleurs aux artistes du sexe que l'on ne saurait ici qualifier de faible !

Henry THÉTARD.

1930

03/02/1930 : La question des taxes, vitale pour le cirque. — Au Cirque d'Hiver : les plongeuses californiennes, l'énigmatique Collier. — A Medrano : la troupe Allison, les ours écuyers de Glasner

Il n'existe donc plus que deux des quatre cirques parisiens qui, voici trois ans, se partageaient la clientèle des amateurs de la piste. Fort heureusement les disparus sont ceux dont la disparition est moins regrettable, leurs programmes ayant été généralement au-dessous du médiocre.

On ne saurait faire le même reproche aux directeurs respectifs du Cirque d'Hiver et de Medrano qui consentent des sacrifices considérables avec un bel esprit d'honnêteté commerciale — qualité rare en ces temps où il est bien peu de commerçants pour préférer la ruine au manque de probité envers le public.

La ruine n'est pas un mot exagéré. S'il est difficile aux théâtres de vivre en donnant à l'Etat dix-sept pour cent de leur recette, cela est radicalement impossible à un cirque qui veut offrir un programme sans « trous », sans points faibles. Le cirque est le spectacle populaire par excellence et ne peut augmenter le prix de ses places au delà d'un certain taux... D'ailleurs, il est bon qu'il en soit ainsi et que les citoyens sans fortune — il doit en exister quelques uns... — puissent assister à un spectacle sain, à la fois instructif et artistique.

Il y a des pays où les pouvoirs publics ont compris ce rôle du cirque en tant que véritable théâtre populaire. Il y a des pays, comme certaines républiques sud-américaines, où les cirques sont entièrement exemptés d'impôts et de droits de place... Nous n'en demandons pas tant, en France, pas plus que nous ne demandons que, comme dans l'Union soviétique, la piste ne devienne un monopole d'Etat avec une école officielle d'acrobates et de gymnastes... Non, ne dépoétisons point le cirque en réglementant la fantaisie et le pittoresque qui, de toujours, lui furent une auréole : des acrobates fonctionnaires ne vaudront jamais les enfants du « Voyage ». Par contre, retenons que les dirigeants de l'U. R. S. S. accordent au cirque une importance presque aussi considérable que celle qu'ils attachent au cinéma, pour lequel on connaît leur sollicitude. Il y a plusieurs façons d'interpréter le fameux *panem et circenses*. La plèbe romaine était sans doute répréhensible de sous-entendre : à l'exclusion de toute autre préoccupation. Mais si l'on admet que le peuple doit se procurer le pain par son travail, il n'en demeure pas moins qu'il aura toujours besoin de spectacles sains et simples dont les jeux du cirque sont la plus artistique formule.



En ce mois de janvier, le Cirque d'Hiver nous a présenté plusieurs très bonnes attractions. C'est ainsi qu'au dernier programme figure une troupe de plongeuses californiennes dont le numéro se termine par le plongeon de miss Swan Ringens du haut de la coupole dans une piscine de faible diamètre construite par la direction pour la circonstance. Une finale émouvante qui a le mérite d'être précédée d'une exhibition de plongeurs variés par quatre jolies filles, de sorte que le numéro ne se réduit pas, comme la plupart de ces chutes sensationnelles, loopings, dégringolades ou trajectoires humaines de toutes sortes, à dix secondes d'angoisses succédant à plusieurs minutes d'attente ennuyeuse.

Egalement à ce programme, j'ai vu un jeune émule de Rastelli, Bob Ripa, qui a vraiment l'étoffe d'un jongleur de grande classe. Notons encore « l'énigmatique » Jackie Collier, un imitateur de Barbette, mais sur fil de fer. A ce propos, il n'est pas hors de saison de rappeler que le succès, dans la piste, de l'homme maquillé en femme ne date pas d'hier. Le plus célèbre des prédécesseurs de Barbette fut miss Ella, une pseudo-écuyère, qui vint d'Amérique chez Renz, en 1854, et stupéfia les connaisseurs par son travail de panneau. Alors que Katchen Renz, l'étoile de l'époque, tournait une pirouette et crevait quinze cerceaux de papier, alors que Pierre Monfroid, le grand écuyer, tournait seulement le saut périlleux en arrière, on vit miss Ella, costumée en jeune garçon turc, tourner la double pirouette, le saut périlleux en avant et traverser quarante cerceaux ! Le mystère se découvrit bientôt et l'on sut que le jeune Turc était réellement un homme et non une écuyère en travesti. Le nom véritable de miss Ella, qui mourut du choléra en 1879, était Omar Kingsley.

—

A Medrano, excellent programme, avec la remarquable troupe icarienne des Allison qui avait déjà joué en France. Une troupe qui aurait pu « tirer la bourre » aux grandes compagnies d'autrefois : aux Scheffer, aux Kremmo, aux Nagels, aux Craggs. Le travail icarien des Allison est naturellement agrémenté de sauts au tapis et en colonnes, et le cascadeur, qui tourne rondade et flip flaps avec saut périlleux en arrière pour finir, réalise un tour de force peu commun.



Ce numéro de grand style est très bien encadré. Les Christians sont de bons gymnastes aux barres aériennes. Le jongleur enfant Paolo promet beaucoup, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait qu'il est de cette dynastie des Bedini qui, depuis je ne sais combien de générations, a fourni des artistes à tous les cirques du monde, parmi lesquels le célèbre clown Tanti fut le plus célèbre... Tanti qui présentait un cochon dressé, tout comme son prédécesseur Billy Hayden et son émule Sarrasani qui aime à se rappeler les débuts du petit artiste qu'il fut avant de devenir un grand directeur.

Enfin, je féliciterai chaleureusement M. Glasner, directeur du cirque Bureau, l'un de nos bons chapiteaux provinciaux, pour son numéro d'ours dressés. M. Glasner qui a, par ailleurs, un don de présentation remarquable, a mis au point un excellent groupe d'ours de Russie, dont l'un monte à panneau comme feu miss Ella. Je n'avais pas vu d'ours écuyer depuis 1912, lors de la venue à Paris du cirque Wilhelm Hagenbeck. Cela prouve que, malgré l'adresse et les dispositions certaines pour l'acrobatie des bons « poilus » (selon l'appellation pittoresque des gens de métier), l'ours n'apprécie pas autrement la voltige debout. Et c'est dommage car c'est le plus comique spectacle qui se puisse voir, celui de ce lourdaud — parfois si redoutablement agile — se dandinant sur le panneau avec les grâces surannées d'un faraud de village.

Henry THÉTARD.

20/02/1930 : Un groupe de littérateurs et de journalistes français à la première berlinoise du Cirque Sarrasani

Il s'est produit, la semaine dernière, un évènement qui vaut d'être relaté parce que sans précédent dans les annales de la piste : M. Sarrasani, le directeur du plus beau et du plus important cirque européen, a invité à sa première berlinoise une vingtaine de littérateurs et de chroniqueurs parisiens, dont seize ont accepté de se rendre à cette gracieuse invitation, qui donna lieu, de par la magnificence de l'inviteur à la plus splendide des réceptions.

Cette petite expédition pacifique fut un évènement dans le monde des lettres et de la presse, à Berlin, où l'on n'avait pas encore vu, depuis l'après-guerre, débarquer une aussi importante caravane d'écrivains français. En tête venait naturellement Mme Colette, présidente d'honneur du « Dîner du Music-Hall », de ce music-hall dont, la première, elle peignit « l'envers » avec cette magique puissance d'évocation qui n'appartient qu'à elle... Nous tous, qui furent ses compagnons dans le trop court voyage dont elle fut n'animatrice, nous attendons impatiemment les impressions de Colette sur le spectacle de Sarrasani, à la fois cirque, théâtre, music-hall et ménagerie.

Une brillante escorte entourait l'auteur de *la Vagabonde* : MM. Paul Achard, Gérard Bauer, André Beucler, René Bizet, Pierre Bost, Maurice Bourdet, James de Coquet, Gustave Fréjanville, Maurice Goudekot, Edmond Jaloux, Louis Léon-Martin, Legrand-Chabrier, André Thérive, Jean-Louis Vaudoyer. Le seizième de la troupe était votre serviteur qui, seul, connaissait déjà la splendide exhibition ambulante dont son créateur peut dire sans entorse à la vérité qu'elle est « la plus belle des deux mondes ».

Il est facile de raconter dans des communiqués publicitaires que tel cirque possède 40 éléphants ou 60 tigres alors que ces chiffres, pour être exacts, doivent être divisés par deux. A beau mentir qui vient de loin... bien que Munich soit relativement proche. Mais, la semaine dernière, seize Parisiens ont pu voir de leurs yeux que les écuries du cirque Sarrasani contiennent réellement, outre une centaine de chevaux, une douzaine de chameaux, des buffles, des zèbres, des bisons, un hippopotame adulte, vingt-deux éléphants, cinquante lions, quinze tigres et dix ours, c'est-à-dire l'une des plus belles ménageries existantes quant à la quantité, certainement la plus belle sous le rapport de la qualité et du bel état de ses pensionnaires. Les éléphants de Sarrasani, notamment, sont la plus belle troupe de colosses que l'on puisse voir. Dans la plupart des ensembles de pachydermes dressés, on voit deux ou trois beaux individus et bon nombre de jeunes pachydermes. Chez Sarrasani, douze, au moins, de ses vingt-deux

pensionnaires mesurent de 2 m. 20 à 2 m. 50 à l'épaule. La vision de cette écurie de géants est vraiment l'instant le plus impressionnant de la visite de la ménagerie.

Mais la « Tierschau », pour importante qu'elle soit, n'est pas ce qui frappe le plus le visiteur de ce cirque merveilleux, Sarrasani offre vraiment un spectacle inédit — inédit au point d'être légèrement déroutant pour l'amateur de cirque qui n'a encore vu que le cirque ancien modèle.

Entendons-nous. Sarrasani qui est un artiste de carrière — il a débuté voici quarante ans comme clown dresseur avec un poney et un cochon savant — ne veut pas tuer l'ancien cirque. Au contraire, comme l'a déjà dit, et très excellemment, Louis Léon-Martin, il a exalté le vieux spectacle du chapiteau forain en lui annexant les grandes mises en scène du music-hall et des hippodromes défunts.

On avait déjà vu dans la piste — chez le vieux Renz, chez Magnus Hinné, à l'hippodrome de Victor Franconi et d'Arnaud, à l'hippodrome de l'Alma, voire dans de moindre[s] établissements comme le très bon cirque français Bureau — des défilés, des parades, des pantomimes, des ballets. L'innovation de Sarrasani a été de présenter la plupart de ses numéros encadrés de ces grandioses mises en scène. Par exemple, le remarquable numéro de sauteurs marocains des Mogador est, avec ceux de dressage des chameaux bactriens [*sic*], des zèbres et de l'hippopotame *Œdipe*, l'une des scènes d'une grande féerie exotique présidée par un rajah descendu d'une éléphant après un défilé de cavaliers casqués et cuirassés à la manière des gardes du corps du Grand Mogol et terminée par un ballet de bayadères. De même, le numéro de voltige à cheval est fourni par une troupe tcherkesse qui fait son entrée étagée en pyramide sur la classique troïka des steppes. Il y a encore un ensemble de plusieurs troupes de jongleurs et d'acrobates chinois qui exécutent mille tours de dislocation, de gymnastique, de cette jonglerie spéciale aux artistes d'Extrême-Orient. Et aussi des funambules japonais qui grimpent sur leurs câbles d'acier et se laissent glisser de la coupole dans un mouvement d'ensemble admirablement réglé. Enfin d'authentiques Sioux, venu[s] des « réserves » américaines et qui ressuscitent l'attaque du « Deadwood Coach » chère à Buffalo Bill.

Le coup d'œil de la grande parade où se fondent les caftans et les talpaks de laine blanche des Turkmènes, les tuniques brochées des Chinois, les kimonos multicolores des Japonais, les djellabas quadrillées des Kabyles, les bonnets à plumes des Sioux, les dolmans des dompteurs, les maillots roses et blancs des acrobates, tandis que se répondent les deux excellents orchestres du cirque, est la plus splendide mise en scène que l'on puisse concevoir, la sensation du moment, pour parler encore comme Louis-Léon Martin.

Mais le cirque exotique n'est pas tout dans le spectacle de Sarrasani et il ne faudrait pas croire que tous ces ensembles de féerie n'aient pour but que de dissimuler la qualité secondaire du « travail ».

Sarrasani a chez lui le dernier des grands écuyers d'école qui furent les rivaux de James Fillis. J'ai nommé Footitt Burckardt. Il [y] a encore comme dresseur en liberté Ernest Schumann, le frère et l'associé du célèbre Albert Schumann qui vint à l'Hippo-Palace de la place Clichy, [voici] quelque trente ans, faire admirer ses grands carrousels de chevaux dressés. Ce sont des noms qui dispensent de tout commentaire.

Le numéro aérien est un pot-pourri de barres et de trapèzes volants. Les barristes sont les Artonis, les trapézistes sont nos



compatriotes les Marcès. Il n'y a pas un professionnel ni un critique spécialiste de la piste qui ne connaisse la valeur de ces deux troupes.

Les numéros d'animaux dressés sont hors de pair. Le numéro de phoques du capitaine Frohn (qui est le beau-frère du directeur Charles Krone), le méhari dressé en haute école de Meyer-Florio, les ours blancs et noirs de Joë Winter, les tigres du dompteur Ohrt sont de remarquables « dressage-acts ». Enfin, le numéro d'éléphants que présente lui-même M. Sarrasani — un numéro de dix colosses qui sera prochainement augmenté de cinq unités — laisse une impression de stupéfaction inouïe après la sortie de ces monstres rugueux dressés les uns contre les autres en une sorte de farandole apocalyptique.

Ce spectacle, si copieux qu'il lasserait presque le spectateur s'il n'était si étonnement varié, est présenté dans le cadre le plus somptueux et dans une immense piste ronde de 17 mètres, car Sarrasani est l'adversaire du système ridicule des trois pistes accolées. La décoration du chapiteau est un chef-d'œuvre de luxe et du meilleur goût, les jeux d'éclairage sont admirablement mis au point, la musique, enfin, si négligée — et bien à tort — dans la plupart des cirques, est digne d'un grand théâtre lyrique.

Je parlerai un autre jour de l'organisation technique de Sarrasani, du montage de son immense chapiteau, qui comporte des vestiaires, un restaurant, des commodités de toutes sortes. Je parlerai de son système d'éclairage, de son chauffage à l'air chaud propulsé par des moteurs électriques sous les gradins, enfin de son campement et de son train de 250 voitures : un matériel magnifiquement homogène et si minutieusement entretenu que tracteurs, camions, remorques, bureaux automobiles, tout cela semble sorti à la minute de l'atelier du constructeur.

Sarrasani sera, fin mai, à Paris. Les Parisiens pourront voir par eux-mêmes si j'ai forcé la note.

Un dernier détail : Sarrasani est le seul cirque — je ne crains aucun démenti — qui ait, au bas mot, 80.000 francs de frais quotidiens. Cela tient à ce qu'il n'engage que de bonnes troupes et que ses exotiques sont véritables et non point des indigènes de Cologne ou de Nuremberg passés à la teinture d'iode pour figurer des Sioux ou des Marocains. C'est une méthode qui a le tour de coûter cher mais qui permet de donner des parades admirées de Max Reinhardt et non des chienlits de mi-carême.

Et c'est une méthode que tous les membres de notre petite caravane ont su apprécier... Mais si le spectacle de Sarrasani nous a éblouis, nous tous de l'expédition ainsi que le professeur Hesnard et M. Wilhelm qui représentaient, au gala, l'ambassade de France, la charmante cordialité avec laquelle nous fûmes accueillis nous a infiniment touchés.

Au banquet qui fut servi, après la représentation, on but à l'entente internationale symbolisée par le cirque international où des hommes de vingt nations vivent en frères... Et cela n'était nullement ridicule, mais simplement réconfortant.

Henry THÉTARD.

15/03/1930 : Le départ des Fratellini en tournée. — L'importance du clown dans le cirque moderne. — Porto, Cairoli et Carletto. — Autres attractions de Médrano : les Mendez, les Otaris, A. Rollet et Betty Sempsey.

Voilà donc les Fratellini revenus à leurs premières amours ! Ils vont tâter à nouveau de la route et du chapiteau forain et conquérir des provinces déjà plus qu'à demi conquises, puisque, chez nous, toute réputation se fait ou se défait à Paris. L'accueil que réserveront au cirque Fratellini nos bonnes vieilles provinciales sera sûrement une réception éclatante.

Ce sera simple justice et tout le monde doit s'en réjouir, particulièrement le monde du cirque : ceux qui vivent du spectacle de la piste et ceux qui s'y complaisent. Car cette renaissance du cirque qui fleurit, en France, aux jours d'après guerre, provint, pour une bonne part, de l'engouement presque simultané des intellectuels et du grand public pour le célèbre trio.

Je crois l'avoir déjà dit une ou deux fois : c'est aux Fratellini que beaucoup doivent d'avoir repris le chemin qui mène au bord de la piste. Et, de ce chef, le clown a repris, dans nos cirques de France, une importance qu'il n'avait plus au début du siècle dernier.

A cette époque, en effet, beaucoup d'amateurs de la piste pensaient comme Strehly, qui écrivait, vers 1904 :

« Aujourd'hui, on rencontre parfois des clowns qui ne sont que des pitres et ignorent ou ont oublié l'art de sauter. On les appelle, dans l'argot du métier, des clowns parleurs. C'est une dérogation heureusement rare. J'avoue que leurs plaisanteries ont le don de m'horripiler et que le moindre saut périlleux ferait bien mieux mon affaire. Il est vrai qu'il est plus aisé de débiter de mauvaises calembredaines que d'exécuter le pus modeste mouvement acrobatique... Et comme le public semble goûter ces plaisanteries au gros sel, il n'est pas étonnant que les directeurs engagent, pour remplir leur programme, des clowns parleurs dont les exigences sont modiques et qui coûtent trois ou quatre fois moins qu'un bon clown sauteur. »

Que dirait, à présent, l'auteur de *l'Acrobatie*, qui prisait surtout dans le spectacle de la piste l'exaltation de la force musculaire et de la beauté plastique ? Aujourd'hui, le clown parleur est roi et ses cachets ne sont pas inférieurs à ceux des clowns sauteurs qui sont devenus une rareté du programme... Il y a les Andrews, les Plattier... Et puis ?...

En revanche, Strehly devrait convenir que nos clowns actuels ont fait un réel effort pour renouveler ou moderniser le stock de farces et d'entrées classiques, dont la plupart datent de l'époque héroïque du cirque — celle où l'on jouait *Rognolet et Passe-Partout* et *Claude le Paysan*.

Les Fratellini, avec leur bel abatage de banquistes nés, avec leur joyeuse bouffonnerie napolitaine, ont fait beaucoup pour soutenir la vogue du clown parleur. Antonet et Beby n'ont pas moins fait. Et, à Médrano, Porto, Cairoli et Carletto sont, depuis plusieurs années, les favoris des assidus du cirque montmartrois.

Depuis quatre ans, nous avons vu cet excellent trio se perfectionner sans cesse, s'amalgamer chaque jour un peu plus, jusqu'à devenir une « équipe » parfaite, où chacun sait tenir son rôle au maximum des effets possibles, sans nuire au jeu des coéquipiers... mieux, en les



mettant en valeur alternativement.

Porto est, parmi nos augustes, le roi de la fantaisie. Comme chez Beby, le comique est, en lui, spontané et merveilleusement naturel, mais dans une note bien différente. Il est aussi alerte et trépidant que le partenaire d'Antonet est flegmatique et sournoisement pince-sans-rire.

Cairolì, enfant de la balle à plusieurs générations, a le métier et l'autorité nécessaires au clown qui mène le jeu grotesque. Son fils, Carletto, sans atteindre à la maîtrise de ses partenaires, est en progrès constants. Il a su affiner sa silhouette, édulcorer un maquillage outrancier et, s'il n'a point encore tout à fait dégagé sa personnalité, il est en bonne voie d'y parvenir.

Le plus grand mérite de ces trois excellents clowns est de comprendre qu'une bonne entrée ne doit pas excéder vingt minutes au grand maximum. Un programme de cirque, même médiocre, devient presque bon quand il est mené à un rythme accéléré. Ce rythme existe chez Médrano ou, d'ailleurs, le spectacle n'est jamais médiocre.

Le dernier programme du petit cirque de la rue des Martyrs nous a particulièrement plu, à nous tous, invités de la première berlinoise de Sarrasani.

Après avoir admiré les majestueux ensembles du plus grand chapiteau européen, nous avons très éclectiquement pris fort grand plaisir au spectacle que nous offrait Médrano, lequel est probablement le plus petit de tous les cirques stables. On peut se plaire aux vocalises du *bel canto* au lendemain d'une représentation de *Parsifal*.

Retenons de ce programme très heureusement varié le numéro de trapèze volant des Otaris, que j'eus l'occasion de voir, l'an dernier, chez Krone. Un numéro alterné de quadrille aérien, dirait Rainat, fait surtout de passes simples, mais mathématiquement réglées. Et aussi la troupe d'acrobates espagnols des Mendez, un numéro de classe internationale, enlevé avec un brio prodigieux et qui est un pot pourri de mains à mains, de sauts à terre et sur colonne, d'icarisme et d'échelle volante. Les Mendez, artistes de race, ont obtenu à Médrano, comme jadis



à l'Alhambra, la plus méritée des ovations.

Pour ses adieux, Ernest Schumann nous donna, en compagnie de son frère et de sa nièce, un superbe travail de triple haute école, présenté avec l'allure qui caractérise tous les Schumann, ces rois du manège.

Enfin, j'ai noté spécialement le splendide numéro d'André Rollet et de Betty Sempsey. André Rollet, ex-champion de poids et haltères, s'est mis à la danse acrobatique et a trouvé une partenaire digne de sa belle musculature qui rappelle celle d'un Bobby Pandour ou d'un Launceston Elliot. Comme il est naturel quand il s'agit d'athlètes, la danse portée le cède un peu ici au travail d'élévations, mais, au cirque, temple de la force, nul ne s'en plaint. Le tourbillon final, où Betty Sempsey, suspendue par les chevilles au cou du porteur, semble, à chaque instant, sur le point d'aller s'écraser au plancher, est émotionnant au possible. J'avais vu le numéro, l'an dernier, un peu après ses débuts, au cours d'une répétition et lui avais prédit un bel avenir. Je suis heureux d'avoir été bon prophète à l'endroit de ces sympathiques artistes.

Henry THÉTARD.

23/03/1930 : Au cirque d'Hiver. Les Chinese Syncopators. — Spyras, l'homme qui se dégonfle. — Les Algévol. — Le dompteur Sailer Jackson et les lions du cirque Knie

Bien que M. Desprez, suivant l'exemple de ses illustres prédécesseurs Dejean et Franconi, ait estimé qu'un directeur de cirque stable devait se doubler d'un directeur de chapiteau ambulant, le spectacle du Cirque d'Hiver n'a nullement souffert de la concurrence de l'entreprise nouvelle. Et le dernier programme de la piste des Filles-du-Calvaire n'était point inférieur aux précédents.

Un programme qui participait autant du music-hall que du cirque avec ses musiciens chinois et son excentrique du genre dit américain, deux très bons numéros dignes de notre Empire, du Coliseum de Londres ou de la Scala de Berlin.

Les Chinois sont à la mode actuellement et leur vogue dans la piste a fait quelque progrès depuis les premiers que l'on vit au cirque Napoléon, en 1864. Ils se nommaient Arr-Hé et Sam-Hung et firent courir tout Paris avec un numéro mitigé de jonglerie, de fakirisme et d'illusionisme. Leur tour le plus réussi consistait à manger une quantité considérable d'étoupe enflammée et à souffler une épaisse fumée d'où ils tiraient plusieurs centaines de mètres de rubans, un sierge allumé et... un canard vivant !

Depuis, nous avons vu bien d'autres fils du Ciel : gladiateurs, jongleurs, danseurs, gymnastes, acrobates. Cette fois, ce sont des musiciens qui s'exhibent au Cirque d'Hiver. Je ne leur consacrerai que quelques mots, ma compétence en cet art étant plus que limitée. Néanmoins, pour être profane, je ne professe pas, comme jadis le fit un grand romancier, que la musique est seulement le plus coûteux des bruits. J'ai trouvé très harmonieux le bruit produit par ces Chinese Syncopators, musiciens éclectiques qui commencent par un fox-trot et terminent par l'ouverture du *Barbier*.

L'excentrique est Spyras, « l'homme qui se dégonfle », annonce le programme, parlant au propre et non comme un héros de Galtier-Boissière. Car les hommes qui se dégonflent au figuré,



nul besoin d'aller au cirque pour en voir ! Spyras et sa partenaire sont un couple grotesque magnifiquement assorti. Lui, grimé en phénomène tératologique, est admirable de sardonique entêtement quand il s'effondre avec persévérance des tables et des fauteuils où le projette avec non moins de persévérance sa formidable moitié, vrai type de forte femme selon l'écriture... Un numéro véritablement unique et originale.

—



D'autres excellentes attractions complétaient ce programme. La partie équestre était, comme toujours, confiée à M. Albert Carré, dont j'ai souvent dit le bien qu'en pensent les amateurs d'équitation et de dressage. La partie acrobatique comprenait le numéro de « volants » des Algévol, dont j'ai parlé longuement il y a quelques semaines et qui sont, à l'heure actuelle, notre meilleure troupe européenne de trapèze aérien. Jacques Algévol et son porteur réussissent un des plus beaux tours des Codonas, le double et demi avec rattrape par les jambes : c'est tout dire.

Et il y avait, pour finir, le remarquable groupe de lions du cirque Knie avec Sailer Jackson, l'as des dompteurs. On reconnaît le bon artiste au parti qu'il peut tirer de médiocres éléments et Jackson sait emballer le public avec un groupe un peu fait de bric et de broc, composé pour un bon tiers de vieilles lionnes et pour un autre de jeunes bêtes, d'ailleurs généralement point très belles. Mais le métier de l'homme est tel, son assurance si grande, que l'on peut dire de lui ce que disaient jadis les forains d'Edmond Pezon : « Ne présenterait-il qu'un loup, il trouverait moyen de faire son effet ! »

D'ailleurs, Jackson n'ignore rien de l'art du belluaire. Il est un des rares dompteurs allemands qui sachent « présenter en férocité ». Et pourquoi, sinon parce que ce Zigeuner bon teint a travaillé dans la vieille ménagerie d'antan — celle de la foire — et dans la cage centrale où l'on apprend à faire venir un lion sur soi et à le faire reculer comme il est impossible de le pratiquer dans une arène ? Sailer Jackson a vu travailler nos anciens belluaires français, les Carrère, les Davoust, les Gaillard, et sa méthode, très personnelle, est un compromis de la vieille escrime de jadis avec les errements en usage dans le dressage moderne, tel que l'ont compris, depuis les Hagenbeck, la plupart des dompteurs allemands.

Jackson a travaillé dans tous les grands cirques, dans toutes les grandes ménageries d'outre-Rhin, notamment chez Krone, qui, on le sait, fut propriétaire d'une ménagerie jusqu'en 1908, année de la fondation de son trois-pistes. Il a été également huit ans dresseur chez Sarrasani, où il eut maille à partir avec plusieurs éléphants méchants et prêta main forte à Mme Sarrasani le jour où cette femme courageuse se précipita au secours de son mari, terrassée et piétinée par un éléphant mâle en fureur. Ceci est une autre histoire que je conterai quelque jour.

Henry THÉTARD.

27/06/1930 : Le cirque en plein air du Jardin d'Acclimatation. — Le cinquantenaire du cirque Molier

Les cirques stables parisiens ont fermé leurs portes. De grands cirques foraines ne peuvent manquer de venir planter leurs tentes à Paris cette saison et déjà le cirque W. Hagenbeck annonce sa première. Entre temps, l'intérim a été assuré par le cirque en plein air du Jardin d'Acclimatation.

Une création intéressante, ce cirque à ciel ouvert, récemment édifié non loin de l'endroit où s'élevait, il y a plus de soixante ans, la grande arène (également à l'air libre) de la porte Dauphine.

Actuellement, nous y voyons les éléphants et les chevaux du cirque Buffalo, qui fait une halte temporaire avant de reprendre la route avec un spectacle d'une formule toute nouvelle, paraît-il. Non loin de là se trouve la ménagerie du cirque, dotée d'une quarantaine de lions, lionnes et lionceaux magnifiques. Personne ne s'étonnera de ce bel élevage léonin puisque les directeurs du cirque sont le père et le fils Bouglione, tous dompteurs et éleveurs de fauves de grand style. Bouglione, le père, fut l'un des premiers belluaires français qui firent « tourner » des lions dans les premiers films d'animaux, au temps de Louis Feuillade et de Berthe Dagmar. La réussite de cette intéressante famille foraine ne peut manquer de réjouir tous ceux qui aiment les « gens de voyage », toujours pleins de pittoresque et de saine gaieté dans l'aventure quotidienne.

ooo

Dans quelques jours — le 30 juin exactement — nous allons fêter le cinquantenaire de Molier.

1880-1930 ! Quand M. Molier, boulevardier, contemporain d'Aurélien Scholl et de Villemessant, résolut de faire construire un manège dans la cour de son hôtel particulier, le cirque « ancien formule » était déjà sur la pente de la décadence et le grand cirque ambulant ne faisait encore que de rares apparitions avec les Myers et les Sanger.

Lorsque, avec la floraison des Variétés et des cinémas, survint la pleine décadence — heureusement temporaire — de la piste, alors que, seul à Paris, Médrano restait dans la note classique et juste, le cirque Molier sut, dans les milieux mondains, entretenir le goût d'un spectacle qui paraissait désuet même à des directeurs comme Charles Franconi et Debray. Ne serait-ce que pour cela, Molier aurait droit à la reconnaissance de tous les amateurs de cirque.

Mais il y a plus. Tout en étant obligé, pour donner un programme d'une durée suffisante, d'utiliser des amateurs d'un talent parfois modeste, Molier est resté un admirable appréciateur du « bon travail ». C'est à cela que l'on reconnaît le véritable connaisseur, alors que le public ne voit trop souvent que la façon de présenter.

Je reviendrai sur les amateurs qui brillèrent chez Molier et qui furent de véritables artistes et non des parodistes d'artistes, selon la formule en honneur dans certains galas de cirque.

Henry THÉTARD.

01/07/1930 : Le cirque W. Hagenbeck inaugure la saison des cirques forains

Les amateurs de cirque parisiens connaissent depuis quelques années un plaisir qui leur était auparavant refusé ou du moins rarement accordé. Car, en dehors de Barnum en 1901 et de W. Hagenbeck en 1912, nul grand chapiteau ambulant ne s'installa dans nos murs de 1900 à 1924. Et c'était grand dommage, car le cirque forain, c'est le vrai cirque.

Successivement, nous avons eu le cirque Rancy en 1924, le Cirque cosmopolite en 1925, et les cirques Gleich et Amar en 1929.

Cette année, nous revoyons à nouveau la firme W. Hagenbeck, la même qui obtint un grand succès en 1912 à la porte des Ternes et qui revint en 1925, sous le nom de Cirque cosmopolite, faire le tour des portes de Paris. Actuellement, cette firme est managée, pour la France, par les frères Court, qui ont adjoint leur belle ménagerie du Zoo-Circus au fameux groupe d'ours blancs qui, depuis trente ans, a constitué la principale attraction du cirque créé par Wilhelm Hagenbeck vers 1885 et exploité par ses fils Karl et Willy, ce dernier ayant fondé depuis quelques années un autre chapiteau.

La première du cirque W. Hagenbeck a eu lieu le 27 juin devant un nombreux public, où l'on remarquait nombre de littérateurs et de journalistes, critiques ou simplement amateurs du spectacle de la piste.

Nous reviendrons sur le spectacle conçu dans la note originale qui prévaut actuellement dans beaucoup de cirques allemands et qui constitue à enchâsser dans des sketches exotiques, avec accompagnement de ballets et même de chant, les numéros d'acrobaties, de sauts, de dressage, qui jusqu'ici étaient présentés sans liaison, au cirque comme au music-hall de variétés.

Seuls sont produits sans encadrement les numéros de fauves qui forment la seconde partie du programme et qui sont réellement hors de pair, comme il sied lorsqu'on se réclame de deux noms comme Hagenbeck et Court. Les vingt-quatre ours blancs du dompteur Herbig, les tigres géants magnifiquement présentés par Kovacks et le groupe mixte des jeunes et brillants belluaires Stolle et Paul ont obtenu un grand succès, d'ailleurs pleinement mérité.

Nul doute que la saison parisienne du cirque W. Hagenbeck ne soit une pleine réussite et ajoutons que les directeurs ont fait un beau geste en décidant de donner, mercredi prochain, 2 juillet, un gala au bénéfice de la Caisse des retraites de la presse parisienne. Dès à présent, cette représentation à bénéfice s'annonce comme l'un des clous de notre saison.

Henry THÉTARD.

18/07/1930 : A propos du Cirque W. Hagenbeck ; Une nouvelle forme de spectacle de la piste ; Le cirque de l'avenir

Après avoir parlé des superbes numéros de fauves qui constituent le deuxième partie du programme du cirque W. Hagenbeck, je disais, dans ma dernière chronique, que je reviendrais sur la première partie, conçue dans cette formule nouvelle que l'on trouve dans les spectacles de nombre de cirques allemands, un peu chez Sarrasani et beaucoup chez Jakob Busch.

Cette formule est, en somme, celle du cirque-music-hall. Les numéros, au lieu d'être présentés à la file, dans l'austère décor de la piste nue, sont intercalés dans des sketches ou des pantomimes et encadrés d'une figuration qui peut se composer d'athlètes, d'exotiques en costumes bariolés, de danseuses nues ou travesties, d'éléphants, de chameaux, de zèbres, etc... en attendant les fauves, auxquels on n'a pas encore pensé et qui, de par leur superbe plastique, ont là un débouché inédit.

C'est tout un avenir plein de promesses. L'ancien cirque a failli mourir, en France, à la fin de la dynastie des Franconi, parce qu'il rabâchait sempiternellement les dialogues de M. Loyal avec l'écuycère ou le clown de reprises et qu'il ne voulait guère sortir des huit chevaux « en liberté » succédant à l'écuycer d'école en haut de forme. S'il a connu, depuis, un regain de vitalité, c'est grâce à l'engouement des esthètes pour les clowns d'entrée — un engouement qui n'aura qu'un temps, comme tous ceux d'éclenchés par le snobisme — et surtout grâce à l'invasion de nos pistes pendant la période d'après guerre par de très bons numéros venus des cirques allemands, dont l'inflation rendait l'existence précaire.

Depuis, certains de nos directeurs de cirques stables ont fait un effort réel pour maintenir la vogue reconquise. La direction du Cirque d'Hiver a engagé les vedettes de Ringling ; M. Medrano a parcouru l'univers pour trouver des numéros inédits et a réussi à nous étonner par la belle composition de ses programmes.

Cependant, il manque à ces spectacles, souvent faits d'éléments excellents, une liaison qui assure la gradualité de l'intérêt et aussi une « atmosphère ». Qui de nous, amateurs de la piste, n'a senti son attention fléchir, sinon sombrer, dans une vague d'ennui après une entrée de clowns trop longue — j'en ai vu durer trois quarts d'heure ! — ou pendant un numéro médiocre succédant immédiatement à une grande vedette ? Ces instants creux sont redoutable[s] au cirque qui ne dispose pas, comme le music-hall, d'une éclatante figuration et non plus — trois fois hélas ! — d'un solide orchestre pour entretenir l'atmosphère.

Et, précisément, qui empêche le cirque de n'annexer ces éléments de succès que possède le music-hall ? L'arène, davantage que le plateau, n'est-elle pas désignée pour rivaliser avec les grandes mises en scène qui plaisent tant au public lorsqu'elles sont projetées sur l'écran ?

Rien, absolument, à condition que la salle soit assez vaste pour permettre au directeur d'équilibrer les frais d'un spectacle de ce genre, qui sont énormes si l'on veut faire grand, avec des recettes d'un ordre aussi colossal. L'avenir est au cirque de dix mille places.

Quant à la piste, que doit-elle être avec la formule nouvelle ? Ronde ou ovale ?

Je suis un partisan fanatique de la piste circulaire et n'ai jamais apprécié le cirque à trois pistes que Coup et Costello créèrent, en 1871, sous l'égide du vieux Barnum et qui vise moins à séduire qu'à étonner, selon le goût américain.

Cependant, il faut convenir que, pour les grandes mises en scène, les défilés, les parades, les courses de cavaliers et de chars, la piste ovale présente sur la piste circulaire un gros avantage.

A mon avis, la formule idéale est tout bonnement celle du vieil hippodrome parisien de la porte Dauphine : une piste ronde de treize à quatorze mètres, inscrite au centre d'une ellipse de cinquante mètres sur vingt ; les numéros de vrai cirque se donnant dans la piste, encadrés par la figuration placée dans l'arène.

Et des mâts ou piliers de faible diamètre — en acier creux, par exemple, comme ceux de Sarrasani — pour gêner le moins possible la visibilité des spectateurs placés aux extrémités du grand axe.

Je reviendrai à nouveau, dans une prochaine chronique, sur cette formule qui peut être celle du cirque de l'avenir, scène d'un spectacle populaire panaché de comédie, d'opérette, de pantomime, de danse, d'athlétisme et de dressage d'animaux... Ne dit-on pas que l'idée est en train de prendre corps au pays des Soviets ?

Henri [sic] THÉTARD.

01/08/1930 : Le cinquantenaire du cirque [Molier]. — Encore un cirque Bostock ?

Ainsi Molier a fêté brillamment son cinquantenaire ! Le petit cirque d'amateurs de la rue [Bénouville], créé par la volonté d'un homme, a duré un demi-siècle, ce que n'ont pas fait bien des établissements plus grandioses. A commencer par nos cirques parisiens, si le Cirque d'Été des Champs-Élysées vécut cinquante-six ans, le Nouveau-Cirque est mort après quarante-deux années d'existence, le Cirque de Paris après trente ans à peine et l'Hippodrome de l'Alma n'a connu que dix-sept printemps !

J'ai dit que je citerai les principaux artistes amateurs qui brillèrent rue Bénouville et dont beaucoup sont défunts à présent, ce qui ne saurait surprendre, les triomphes de l'arène conférant la gloire mais point l'immortalité.

Dans le clan masculin, on vit chez Molier, en dehors du patron qui est aussi savant théoricien que brillant écuyer, des hommes de cheval de grande valeur, comme le comte Beauregard, et surtout M. Desurmont, qui est sans doute, à l'heure actuelle, notre meilleur cavalier de haute école amateur.

Des escrimeurs notoires : M. Vavasseur et le grand explorateur Bruneau de Laborie qui vient de trouver un trépas tragique sous la griffe d'un lion soudanais ; des hercules dignes du plateau des Folies-Bergère : M. Van Huysen, M. Fournier, M. Méaudre de Lapouyade, le docteur Rouhet, San Marin, qui soulevait un bœuf, étant lui-même en suspension de jarrets ; M. Verhaert, qui porte un piano à la manière de feu Apollon, autant de noms illustres dans les annales de la rue Bénouville et dont les possesseurs auraient fait merveille à côté de leurs émules professionnels.

Rappelons, parmi les gymnastes, le comte Hubert de la Rochefoucauld, qui était capable de travailler les trois barres fixes ; Strehly, le fameux auteur de [*l'Acrobatie*], qui rivalisait avec les meilleurs équilibristes du gymnaste Cesari, et son élève Lafond, qui tournait les échappements en double saut périlleux, MM. Wagner, Payssé, qui est toujours l'as de nos portiques parisiens.

Dans le clan féminin, Irma Violat, miss Pâquerette, Julia de Nys, Louisa Lankast, Blanche Allarty, qui devint Mme Molier, et, dernière venue, Lysiane Allarty, forment une gracieuse pléiade d'écuyères et d'acrobates dont plusieurs, jadis, surent rivaliser avec des professionnelles comme Mme Bradbury et Camille van Walberg, étoiles du Cirque d'Été et de l'Hippodrome, ou même, telle Mme Blanche Allarty-Molier, réaliser de triomphales tournées en France et en Amérique.

Avoir réuni semblables artistes, avoir formé de pareilles élèves, voilà une double tâche dont M. Molier put être fier au jour récent de son jubilé : fierté de bon ouvrier que son œuvre satisfait davantage que les félicitations des profanes.

On a voulu parfois imiter Molier... Tâche difficile, celle de créer un vrai cirque d'amateurs, j'entends d'amateurs qui ne fassent pas sourire à leur entrée en piste. Tâche plus difficile encore, maintenant que les difficultés des temps actuels restreignent les heures libres de ceux qui voudraient s'entraîner et n'en trouvent point le loisir.

Peut-être une corporation sportive, par exemple celle des entraîneurs et des jockeys, voudra-t-elle reprendre la formule de Molier et créer pour le Gala des Courses des numéros d'amateurs qui soient autre chose que des parodies, plus ou moins amusantes, de numéros professionnels.

Il est certain qu'un dressage en haute école présenté par un William Pratt devait être un spectacle intéressant par la démonstration qu'un grand cavalier d'extérieur peut s'adapter aux pratiques du manège. De même qu'un bon numéro de voltige exécuté par nos plus athlétiques chevaliers de la cravache, sous la direction d'un Hartwell...

Ce serait, pour le Gala des Courses, la véritable voie, avec la certitude de perdurer. Mais il lui faut trouver son animateur et les Molier ne sont pas légion, qui préfèrent la rude existence du professionnel aux applaudissements des snobs incapables d'apprécier l'exacte valeur d'un travail équestre ou athlétique. Pour recruter de bons amateurs de la piste, il faut soi-même pouvoir mettre la main à la pâte. Voilà pourquoi Molier a réussi.

—

On annonce qu'un cirque Bostock fait actuellement le tour de Paris. Je n'ai pu encore le joindre. De quel Bostock s'agit-il ? Est-ce du véritable dernier représentant de cette illustre dynastie anglo-américaine, M. Eugen Bostock, directeur du Noorwich Hippodrome, dont les intéressants Mémoires ont paru il y a deux ans ? Ou bien n'est-ce pas encore l'une de ces périodiques résurrections de gloires défuntes dont notre joyeuse banque nationale a le secret pour frapper l'imagination d'un public crédule autant qu'indulgent ? Je penche pour la seconde hypothèse...

Henry THÉTARD.

09/10/1930 : Au Cirque d'Hiver : Les Caroli, acrobates à cheval ; les Dario. — Antonet et Beby à Médrano. — Quelques nouvelles de l'étranger

Nos deux cirques stables parisiens ont fait leur réouverture. J'ai noté dans leurs programmes un numéro vraiment sensationnel : celui des Caroli Bros qui s'exhibent au Cirque d'Hiver.

Ce sont deux acrobates à cheval italiens, dont le plus jeune, qui a, paraît-il, dix-sept ans à peine, se pose en rival des Courtault et des Marasso. Son numéro comporte le saut périlleux d'un cheval sur un autre. Sans doute ce jeune phénomène voudra-t-il faire encore plus varié et ajouter à son travail, déjà hors de pair, les courbettes, [flip]-flaps et, surtout, les pirouettes et doubles pirouettes par quoi s'illustrèrent les frères Clarke. La double pirouette est l'exercice le plus difficile à réaliser pour un acrobate à cheval et cela parce que la retombée se combine plus difficilement avec le « tracassement », c'est-à-dire avec la chute en avant du point de départ.

D'autre part, les Caroli travaillent avec de fort beaux chevaux, ce qui devient de plus en plus rare dans la spécialité. La seule restriction que l'on peut faire à leur endroit est leur fâcheuse idée de se costumer en gens du monde.

Les clowns du Cirque d'Hiver sont actuellement les trois Dario. Ce sont de très bons professionnels — Bario, notamment, est un remarquable auguste — qui n'ont qu'un tort parfois, celui de prolonger leur entrée au-delà des limites requises. Ce défaut ne leur est pas particulier et il faut bien dire que, souvent, les clowns sont encouragés dans cet errement regrettable par la direction. Le vieux Barnum exagérait sans doute en disant qu'il n'est de bons numéros de cirque que ceux qui durent moins de dix minutes. Mais il est certain que ceux qui se prolongent au delà de vingt minutes ne font que s'affaiblir et perdre de leur dynamisme.

—

Antonet et Beby sont à Médrano. Tout a été dit sur ces rois du rire, et il suffirait de signaler qu'ils sont toujours égaux à ce qu'ils étaient quand je les vis pour la première fois ensemble, il y a quelque sept ou huit ans, au défunt Nouveau-Cirque. M. Molier a noté les effets comiques que Billy Hayden savait tirer d'une plume de paon que ce grand clown tenait en équilibre sur son menton à son entrée en piste. Remarquez ceux que tire Beby d'une ceinture de cuir pendillant entre les jambes bouffantes de son imposante culotte cycliste... une sorte d'inquiétude, à peine indiquée, dans un clin d'œil furtif vers l'accessoire malencontreux... un jeu très comique et très sobre car Beby, comme Grock, comme tous les grands artistes, tend à la

simplification et pratique ce perpétuel travail d'amenuisement, si l'on peut dire, qui débarrasse le jeu de tout ce qui l'alourdit inutilement.

—
Considérant que l'art du cirque est, comme tous les autres, pleinement international, je donnerai quelques nouvelles de l'étranger.

Aux Etats-Unis, les grands cirques forains — ils sont quelques-uns là-bas — viennent de se syndiquer. On n'est pas d'accord sur la manière dont ce syndicat s'est formé. Les uns disent que Ringling — le successeur de Barnum-Bailey — a acheté Sells-Floto, Wallace-Hagenbeck, Yankee Robinson et deux autres grands établissements pour quelque 3 millions de dollars. D'autres prétendent que ces frimes se sont mises en association sous la régie d'un groupe financier — aux Etats-Unis les banques n'hésitent pas à commanditer les cirques. Quoi qu'il en soit, tous les cirques syndiqués garderont leur personnalité et leur nom particulier, mais mettront en commun profits et pertes. On dit encore que, cette année, il y eut pour eux plus de pertes que de profits, et les salaires énormes payés à certaines artistes seraient une des causes du déficit. Le syndicat a décidé de réduire ces frais trop considérables et c'est ainsi que Tom Mix, le fameux cow-boy, qui est l'étoile de Sells-Floto, ne recevra plus que 7.000 dollars par semaine au lieu de 11.000. Je m'en contenterais, et il est probable que Tom Mix s'en contentera pareillement.

En Allemagne, les agences artistiques de placement seront, paraît-il supprimées en janvier prochain et remplacées par des bureaux dépendant directement de l'Etat. Cette socialisation d'une industrie privée est une nouvelle d'importance, car les principales agences d'Europe étaient les maisons berlinoises de Spadoni et de Schulze. On ajoute que M. Wilschke, l'actuel directeur de la firme Schulze, ouvrirait une nouvelle agence à Bruxelles. Il serait intéressant de connaître l'opinion des artistes à propos de cette incursion de l'étatisme dans leur domaine.

Henry THÉTARD.

21/10/1930 : Rastelli à Medrano

Dans la piste, l'arène où l'artiste est jeté en pâture au public sans autre défense que son art, en pleine lumière, le jeune dieu moderne de la très vieille jonglerie apparaît, bondissant. Il n'a plus, comme au Wintergarten de Berlin, où je le vis jadis, l'efficace protection de ce rideau de velours noir sur quoi se détachaient, au mieux de leur effet sculptural, ses attitudes si splendidement classiques... On peut craindre pour le divin Rastelli l'impitoyable ambiance du gouffre aux parois de regards convergents.

Crainte superflue... C'est sur la piste de Medrano que Rastelli m'est apparu dans son élément véritable. C'est là que le jongleur a retrouvé son cadre, au milieu de la foule assise circulairement qui est, en somme, la cristallisation de la houle des badauds qui se pressent autour des « posticheurs », sur la place publique. Et il y a si longtemps que Rastelli travaille « en placard » dans le cercle enchanté ! Il y a des siècles et des siècles... Songez que les *circulatores* de Rome tenaient leur art des Grecs, qui le tenaient des Egyptiens, qui, eux-mêmes, l'avaient reçu des Indous contemporains de Manou. Suivez la course du flambeau : voyez le *joculator* de Byzance devenir le trouvère du « Jahrmarkt » de Nuremberg qui, après avoir chanté les exploits de Barberousse, jongle avec les boules qu'il vient de prendre dans la sacoche pendue à sa ceinture... Il passe la Manche et c'est le minstrel anglais au visage barbouillé de suie... En France, il parade sur les tréteaux de la foire Saint-Laurent, à côté du pitre, son compère.

A la naissance du cirque, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le jongleur vient timidement prendre sa place dans la piste, où il n'est que le modeste comparse de l'écuyer, du dresseur et du funambule. Mais quand survinrent, vers le milieu du dernier siècle, les bateleurs chinois et japonais, en présence de l'engouement du public pour les Asiatiques manipulateurs de tridents, d'assiettes, de plumes, de poignards, le jongleur européen se réveille... Et de grands artistes surgissent : Agoust, Spadoni, Chenko, Heras, Kara, Salerno, Severus, Scheffer, Street,



Everhart, Cinquevalli...

Enrico Rastelli est la synthèse de tous ces hommes. Mieux : il est la synthèse de tous les jongleurs qui jonglent depuis l'existence de l'homme. Il est le *circulator* romain, le trouvère du Jahrmarkt de Nuremberg et le minstrel de la Bartholomew Fair, bien qu'il ne puisse justifier que de trois générations de noblesse de cirque, comptant parmi ses ascendants les Franconi, ces gentilshommes de la piste, et les Price, ces fameux clowns au papillon brodé. Comme le merveilleux Alfredo Codona, qui, dans son éblouissant numéro aérien, a conservé le tour si forain du saut « la tête dans le sac », Rastelli ne renie rien de son beau titre d'enfant du voyage. Il a rejeté la mise en scène compliquée d'Agoust, la livrée mondaine de Kara. Il travaille, il jongle simplement, vêtu d'une tunique flottante, avec des accessoires point truqués. Et il atteint, sans effort apparent, au sublime que, seul avant lui, dans son art, avait approché Severus Scheffer.

Beau comme un dieu... C'est le cri de toute la salle quand Rastelli interrompt, une seconde, sa gymnastique légère pour se figer dans une attitude d'Apollon pythien ou de coureur de Marathon. C'est vrai, mais, hors de son travail, ce n'est qu'un beau garçon comme tant d'autres. Ce qui lui donne, dans son numéro, cette beauté supra-humaine, c'est qu'il fait, avec une perfection suprême, des exercices que l'on jugeait impossibles avec lui. C'est l'homme maître de sa vitesse, de son élan, de son rythme, de son équilibre, à un point tel qu'il semble un sylphe à peine matérialisé.

Je ne décrirai pas dans le détail le numéro nouveau de Rastelli, acrobate, équilibriste, antipodiste et jongleur. Qu'il s'agisse de jonglerie cinématique ou vélocimanie, de jonglerie statique, c'est-à-dire d'équilibres, de jonglerie symétrique ou asymétrique, dans n'importe quelle branche de son art, Rastelli fait plus fort que jamais homme n'a fait. Comme Alfredo Codona, il commence par des tours que beaucoup de concurrents placeraient à la fin de leur numéro.

On sait que l'équilibre sur une main n'est pas un exercice des plus faciles. Que dans cette position Rastelli fasse tourner une grande barre avec les pieds et une autre plus courte de la main gauche, n'est-ce pas un défi à l'impossible ? Et cet exemple d'asymétrie : tenir sur le front un bâtonnet animé d'un mouvement rotatif, de la main droite une sphère également tournante,

de la gauche jongler avec trois bâtonnets, cela en équilibre sur le pied droit, un cerceau virevoltant autour de la cheville gauche, dépasse l'entendement.

Je ne ferai qu'un reproche à Rastelli : celui d'être trop habillé. Apollon ne doit pas descendre de l'Olympe en tunique. La même légère critique vaut pour cet autre splendide artiste qui a nom Colleano.

Rastelli, Colleano, Codona... les trois étoiles de première grandeur qui brillent actuellement au ciel plutôt sombre de nos cirques et variétés où les grands numéros se font rares... Trois jeunes divinités latines, trois statues animées d'une frise de temple grec ou d'un portique de gymnase romain et qui, dans leur art respectif, sont, comme il doit être, les plus beaux parce que les plus forts.

Henry THÉTARD.

28/10/1930 : Au Cirque d'Hiver : Les phoques de Palermo ; miss Tamara, trapéziste

Dans ces derniers programmes, le Cirque d'Hiver a largement sacrifié à Terpsichore. Non pas, comme on pourrait le croire, à la danse telle qu'elle fut comprise jadis dans la piste, sous forme de ballets historiques ou exotiques — comme chez Magnus Hinné, chez le vieux Renz et dans les grandes pantomimes créées par Adolphe Franconi — ni non plus à la danse acrobatique qui demeure, de par définition, justiciable du spectacle du cirque. Danseurs tziganes, danseurs fantaisistes, danseurs espagnols, danseurs humoristes... Nous en avons eu de toutes sortes et l'on se serait cru à feu l'Alcazar d'été.

Evidemment, pendant un temps, la démarcation ne fut pas très nette entre la piste de la scène de variétés. Pour sa part, M. Debray, qui présidait aux destinées du Nouveau-Cirque, contribua à cette confusion des genres. On sait que la méthode ne lui réussit que fort médiocrement. Ce serait trop facile de rajeunir le vieux cirque en le transformant en music-hall, surtout avec des numéros de music-hall de second ordre. Non... Le cirque est un tout autre spectacle, et s'il faut trouver autre chose que Monsieur Loyal et « Voulez-vous jouer avec moâ ? », il faut aussi y mettre un peu d'imagination et faire un véritable effort.

Heureusement, le Cirque d'Hiver nous a tout de même donné quelques numéros de vrai cirque, sans parler de l'excellente cavalerie de M. Carré, qui connaît son métier, et des bons clowns Dario, qui connaissent le leur et tiennent avec beaucoup de brio l'intérim des Fratellini.

J'ai parlé de cette révélation que fut le magnifique numéro des Caroli Bros qui sont engagés pour l'Olympia de Londres par M. Mills, ce qui est proprement un critérium d'excellence. Dans son récent programme, le cirque du boulevard du Temple ne nous offrit que des numéros de cirque déjà connus, mais il y en avait de très bons, tel celui des Gue Tsang, dont j'ai souvent parlé, et surtout ceux de Palermo et de Miss Tamara.

Palermo est un dresseur d'otaries original en ce qu'il prend part aux jongleries de ses élèves, qui sont présentées dans certains cirques d'outre-Rhin sous le titre de « Rastellis du règne animal ». Titre un peu hyperbolique sans doute. Nous avons tous vu de ces numéros de lions de mer jongleurs, dont les premiers apparurent dans la piste entre 1880 et 1890, c'est-à-dire à l'époque où Carl et Wilhelm Hagenbeck, fils du marchand de poissons et de phoques, Gottfried Hagenbeck, créèrent leurs cirques zoologiques. Personnellement, le premier que j'aie remarqué fut celui du capitaine Matthews, qui travaillait vers 1895 au cirque Rancy, à Lyon. Depuis, j'en ai vu beaucoup d'autres, dont celui de Palermo qui, s'il ne compte pas beaucoup d'individus, est l'un des meilleurs de par la présentation.

Miss Tamara est une habituée de nos pistes et plateaux. On revoit toujours avec plaisir cette jolie gymnaste dans ses exercices harmonieux autant qu'audacieux. Certes, Tamara fait moins fort et moins périlleux qu'un Powells... Je préfère, pour ma part, voir son travail que celui de Powells, estimant, comme le faisait Strehly, que le spectacle de la dislocation est toujours pénible et souvent inesthétique. Ce que l'on ne peut assurément dire du si gracieux numéro de Miss Tamara.

Henry THÉTARD.

09/11/1930 : Au Cirque d'Hiver : le trapéziste Powell ; les tigres de Hagenbeck présentés par le dompteur Rudolf Mathies

La seconde partie de l'actuel programme du Cirque d'Hiver présente un ensemble satisfaisant.

Le contorsionniste-trapéziste Powell en est la vedette. On sait que cette étoile du cirque américain Ringling a déjà paru l'an dernier sur la piste du boulevard des Filles-du-Calvaire, avant d'être engagée par les meilleurs établissements européens et notamment par la Scala de Berlin où purent le voir à nouveau les littérateurs français invités par M. Sarrasani à sa première berlinoise.

Powell donne au vieux travail de l'homme-serpent (ou, comme on disait jadis, dans la banque, de l'homme-caoutchouc) le piment du péril en accomplissant ses dislocations en suspension à un trapèze très élevé. Il y a ajouté, et c'est là le côté original de son numéro, des échappements vraiment vertigineux, soit qu'il parte de l'équilibre de reins soit de la suspension en jarrets. Ses rattrapes d'un seul pied accrochant la corde à un angle de l'appareil, alors que tout le corps glisse dans le vide, sont quelque chose d'inouï. Ceux et celles qui aiment le grand frisson sont servis à souhait.

Dans tout numéro aérien, le public réagit surtout en raison du facteur hauteur, d'abord par suite de l'impression nerveuse créée par la sensation du péril, et aussi parce que les exercices apparaissent beaucoup plus esthétiques vus d'en bas, surtout quand ils sont d'ordre plus spectaculaire qu'athlétique. Imaginez les numéros de Powell et de Lilian Litzel exécutés à quatre ou cinq mètres du sol seulement... Ils perdraient les neuf dixièmes de leur effet, tandis qu'un bon numéro de trapèze volant pourrait très bien se donner à cette hauteur en demeurant fort présentable. Ceci suffit à différencier la valeur du travail dans l'un et l'autre cas.

La vedette Powell est bien encadrée. D'abord par Ryan et Burke, les deux excellents sauteurs à la batoude que connaissent tous les habitués de cirque et de music-hall. Ensuite par les Dario, qui font une amusante entrée d'une parodie du *Trouvère*. Déjà, à Médrano, ces bons clowns avaient réussi dans la spécialité avec la classique parodie d'Hamlet — Hamlet au rhum, disait Footit, et ce souvenir n'est pas pour nous rajeunir.

Le spectacle prend fin sur la présentation annoncée des quinze tigres de Hagenbeck qui, au rebours des trois mosquetaires, ne sont actuellement que douze, ce qui est suffisant déjà pour le dompteur. Celui-ci est un jeune, Rudolf Mathies, élève de Richard Sawade dont il a la manière froide et distinguée. Toutefois, le groupe ne vaut pas celui que présentait Sawade, il y a un quart de siècle, à l'Alhambra. C'est un honnête dressage à l'allemande, très « au point », mais où manquent, malheureusement, ces rappels de férocité qui sont le sel et le piment d'un numéro de fauves. Cinq tigres qui rugissent font plus d'effet que douze qui se taisent... Nous l'avons bien vu cet été chez l'autre Hagenbeck, celui des frères Court, où la verve marseillaise réchauffait sans doute le flegme germain.

23/11/1930 : A Medrano, programme varié. — Le Cirque d'Hiver doit-il redevenir un cinéma ?

Bon programme à Medrano avec, comme vedette — sans parler, bien entendu, d'Antonnet et Beby, toujours égaux à eux-mêmes, et, en conséquence, les premiers de leur humoristique corporation — le *fil-de-fériste* comique Aeros. Vous avez tous vu Aeros dont le leitmotiv : « Eh ben ! Mon 'ieux ! » est presque aussi populaire que le « Sans blague ? » de Grock. Vous voudrez tous le revoir car le numéro n'a rien perdu de son extraordinaire vitalité. Les cascades d'Aeros, dégringolant de son échelle ou de son tonneau sur un plancher qui n'a rien de rembourré, sont quelque chose d'inouï. C'est à croire que le gaillard est construit en acier chromé.

Le reste du programme est fort honnête. La gracieuse Mme Glasner présente ses chevaux en liberté avec cette aisance en piste qui n'appartient qu'aux vrais banquistes. Je parlerai, un jour, du cirque Bureau, que dirigent M. et Mme Glasner et qui est demeuré l'un de nos bons cirques ambulants dans la note classique.

Clymore et Gordon sont des barristes à terre très appréciables. En outre des passes relativement faciles (passe disloquée, passe en pointe de pieds, passe twist), ils réussissent des passes difficiles, de la première à la troisième barre, avec beaucoup d'autorité. On peut leur reprocher une certaine monotonie dans leurs échappements, qu'ils font immuablement en saut périlleux simple.

Oreval, bien connu des amateurs de cirque, est un très bon contorsionniste. Les acrobates de mains à mains, Erickson Brothers, sont de beaux athlètes de format moyen de leur travail est remarquable. La famille Klein est une très belle compagnie cycliste, dont le personnage comique surtout est excellent. Ilès et Loyal sont, comme toujours, d'honnêtes clowns et la silhouette trapue d'Ilès rappelle aux « plus de quarante » celle de Footit.

Cliff Curran est un équilibriste sur perche géante, moins bon à la vérité et moins audacieux que ce Lionel, dit « le diable hardi », que nous avons pu admirer, il y a deux ans, au Jardin d'Acclimatation et à Luna-Park. Le pauvre Lionel était vraiment trop hardi car il s'est tué, l'an dernier, à Buenos-Ayres, par suite d'une rupture de sa perche, qui était en bois de frêne au lieu du bambou ou du tube d'acier qu'il est préférable d'employer à cet effet. Ceci montre que le titre dont Cliff Curran pare son numéro : le balancier de la mort, n'est malheureusement pas toujours illusoire.

ooo

On a annoncé puis démenti que le Cirque d'Hiver allait redevenir le cinéma qu'il fut de 1907 à 1922. Venant après la disparition du Nouveau Cirque et celle du Cirque de Paris, la nouvelle eût été pour attrister les fervents de la piste.

Cela aurait prouvé que, malgré tous les efforts méritoires des littérateurs et des artistes, le cirque, sous sa forme ancienne, ne serait pas plus sauvé que la vieille fête foraine de la disparition. Partout en Europe, à l'heure actuelle, le cirque stable est en voie d'extinction. A Vienne il n'existe plus et non plus à Berlin, où Busch s'est transformé en music-hall. A Londres, il revit six semaines par an, sous l'énergique impulsion de M. Bertram W. Mills, mais celui-ci m'a affirmé qu'il serait impossible de faire vivre un établissement stable pendant toute l'année dans la capitale qui fut le berceau du cirque.

D'ailleurs, le music-hall de variétés, obligé, pour satisfaire au goût public, de renouveler son programme tous les quinze jours, n'est pas non plus en très bonne posture.

Que faire pour sauver le cirque stable ? A notre avis, ne pas essayer de concurrencer le music-hall de variétés, mais, au contraire, lui donner le plus possible de cette atmosphère du grand cirque voyageur qui tend à devenir à lui tout seul une fête foraine, avec toutes les attractions que montrait jadis la grande banque. Le succès de ces grands établissements ambulants en Europe et aux Etats-Unis montre bien que le goût public ne s'est détourné de la fête foraine que parce que celle-ci ne ressemble plus à celle que chanta Hugues Le Roux. Et, pareillement, le cirque stable ne ressemble plus à celui où les beaux messieurs du Jockey-Club venaient applaudir Caroline Loyo et la pauvre Emilie Loisset. Celui-là est mort et ne revivra pas.

Henry THÉTARD.

03/12/1930 : Sans sous-titre

L'actuel programme du Cirque d'Hiver est de tout premier ordre. Tous les numéros sont bons et plusieurs sont excellents. Celui des Codonas les domine tous d'une classe.

Pour la troisième fois depuis 1925, voici les Codonas revenus en Europe. Les rois du trapèze volant sont toujours égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire les meilleurs qui aient illustré la spécialité, au dire des anciens qui ont connu les Hanlon-Volta, et de leurs cadets qui ont vu les Alex, les Rainat, les Clarkonians et les Seagrist Silbons, de Barnum. C'est à dessein que je groupe des spécialistes du « bâton-bâton » avec des voltigeurs au porteur : Alfredo Codona est — ses collègues, d'ailleurs, en conviennent — le plus complet des hommes volants qui aient volé depuis Léotard.

Le numéro n'a guère changé depuis deux ans, à l'exception d'une passe double simultanée qu'exécute Alfredo avec sa jolie partenaire. Je ne lui ai pas vu, par contre, refaire sa passe en double casse-cou. L'a-t-il supprimée définitivement ? Ce serait dommage, car elle était, avec sa rattrape finale au petit trapèze tenu par les mains de fer de Lalo, l'une des plus belles du répertoire.

Le numéro si parfaitement au point de Lilian Leitzel est également à peu près toujours semblable. Des admirateurs fanatiques de cette excellente gymnaste m'ont reproché d'avoir été injuste en me refusant à classer son numéro sur le même plan que celui des Codonas. Miss Leitzel elle-même ne saurait m'en vouloir. Si aucun homme ne peut rivaliser avec Alfredo, il serait curieux que sa femme puisse le faire.

Pas d'avantage je n'ai voulu critiquer le travail de Lilian Leitzel en constatant qu'elle préférerait des exercices de dislocation et de balancement au travail de pure force. Avec des agrès aussi ingrats que la corde lisse et les anneaux, il est bien certain qu'un numéro ne peut valoir que par l'« Aufmachung », cette expression allemande dont notre terme « présentation » ne donne pas tout à fait l'équivalence.

Par exemple, il est hors de discussion que miss Leitzel ferait plus fort en montant sa corde lisse en traction d'un bras. Que représenterait cet exercice de gymnase en comparaison de cette gracieuse montée en planches successives qui prélude si heureusement au travail des anneaux ? Et si le tourniquet par désarticulation de l'épaule terminé par une planche roulée d'un bras n'est pas un exercice de première difficulté il y a mérite certain à exécuter ce tour une centaine de fois.

En [nous] envoyons, pendant sa période d'hivernage, ces admirables numéros, M. John Ringling nous prouve que le cirque américain n'est pas près de dégénérer. Depuis un siècle, l'art de la piste a pris outre-Atlantique un grand développement, et nombre de tours sensationnels — dans l'acrobatie à cheval notamment — ont été créés sous les chapiteaux yankees. Le premier

saut périlleux sur cheval nu fut tourné en Amérique, en 1847, par John Glenroy. Et la première femme à ait exécuté ce tour, quelque vingt ans plus tard, était également une écuyère américaine, Mollie Brown. Robert Stickney, le seul qui ait jamais réussi le double saut périlleux à cheval, et Orrin Davenport, qui créa le saut périlleux en arrière de cheval à cheval, vers 1895, étaient aussi des Yankees. Ceci ne saurait nuire à la gloire postérieure des Clarke, des Courtault, des Frediani et des Lecusson.

Un grand clown sauteur vient de mourir, qui avait pris sa retraite dans le Danemark, son pays d'origine. William Olschansky, qu'il ne faut pas confondre avec son frère Adolf, également célèbre, était un enfant de la balle, né en 1860, d'un père qui avait fondé l'une des premières troupes icariennes. Il voyagea, tout jeune, avec le cirque Wilson, et prit part à une grande tournée en Australie, aux Indes, au Japon et en Amérique du Sud. Plus tard, son père fonda une compagnie qui voyagea surtout en Russie et en Turquie.

William Olschansky était, à pareille école, devenu un sauteur à terre de premier ordre. Ses cascades, entremêlées de doubles pirouettes, de twists, de flip flap, de sauts périlleux, étaient d'un audace folle, à tel point qu'il se brisa trois fois le genou et trois fois un bras, sans parler des fractures du nez et autres bagatelles. Tels étaient les artistes de ce temps...

A travailler de cette ardeur, Olschansky finit par se faire une réputation qui lui permit d'obtenir un engagement au Cirque d'Hiver vers 1878, à 800 francs par mois. Tels étaient les gages d'une vedette à l'époque...

Plus tard, d'ailleurs, Olschansky obtint des salaires beaucoup plus élevés, notamment chez Renz, Ciniselli et Salamonsky. En 1890, il parcourut la Sibérie sur un traîneau, ayant maille à partir avec des bandes de loups affamés.

L'année suivante, Olschansky était chez Barnum. Au cours d'un incendie, il sauva, par sa hardiesse, le troupeau d'éléphants que les flammes environnaient déjà.

Olschansky parlait onze langues. En 1907, à Berlin, il fonda un cirque avec lequel il voyagea surtout en Scandinavie. Sa fille, Lonny, fut l'une des rares véritables clownesses qui aient existé.

Type parfait de ces artistes du vieux temps, de ces « vagabonds » que chanta Karl von Holtei, William Olschansky laissera-t-il un renom moins éphémère que les grands écuyers dont je parlais tout à l'heure et dont les actuels gens de cirque ne se souviennent plus ?

Henry THÉTARD.

09/12/1930 : La tournée française du cirque Krone

Le grand cirque allemand Krone vient de terminer à Mulhouse, le 30 novembre, sa tournée annuelle et est revenu à Munich pour son hivernage habituel de trois mois.

Cette période de repos sera sans doute la bienvenue, car la tournée de Krone aura été particulièrement longue et de grande envergure en 1930.

Parti en mars de Munich, la grand cirque a filé sur l'Autriche, visitant Lintz, Gratz, Vienne, et se rendant même à Budapest. Par le Tyrol et l'Italie du nord, Krone gagna Milan où il joua au mois d'août. Il entra en France au début de septembre et sa première ville fut Grenoble. De là, il prit le départ pour une tournée française de trois mois qui comporta les villes suivantes : Lyon, Saint-Etienne, Valence, Avignon, Nîmes, Marseille, Montpellier, Toulouse, Limoges, Montluçon, Moulins, Chalon-sur-Saône et Mulhouse.

J'ai vu le grand établissement allemand à Moulins et j'ai pu constater que le matériel avait sérieusement besoin d'être mis en cale sèche, comme on dit dans la marine. Ce n'est, d'ailleurs, pas un petit matériel. Krone voyage en quatre trains spéciaux et possède une douzaine de tracteurs qui font la navette de la gare au champ d'emplacement et amènent à pied d'œuvre les deux cents voitures qui transportent le matériel, le personnel et les animaux.

J'ai déjà donné, dans une chronique, les principales caractéristiques de ce colossal cirque, l'ayant vu à Cologne en mai 1929. D'une année à l'autre, elles n'ont guère changé.

Krone est un hippodrome à piste ovale (environ 48 mètres sur 18). De plus en plus, la direction renonce, et avec raison aux trois pistes américaines. C'est ainsi que le grand écuyer d'école Haeckanson-Petoletti présente seul sur une piste centrale. Il existe cependant encore quelques parties du spectacle qui sont en triple ordonnance. C'est ainsi que je n'ai pu apprécier les deux autres numéros aériens qui travaillaient en même temps que les deux Reiners, ayant concentré mon attention sur cet excellent numéro au trapèze fixe.

La majeure partie du programme se compose de grands ensembles, tels qu'il doit s'en produire dans un hippodrome. De nombreuses scènes équestres : du dressage en liberté, des chevaux sauteurs, du push-ball, des cosaques voltigeurs, des courses de chars romains, etc.

Naturellement, le cirque qui possède la plus grande ménagerie ambulante actuelle nous présente beaucoup de numéros de dressage. J'ai noté un beau groupe d'ours polaires, les tigres royaux du dompteur Montbaron, un élève de Seiler Jackson qui promet, et, enfin et surtout, le groupe de vingt éléphants indiens, présenté par le directeur lui-même.

Ce numéro, que je n'avais pu pleinement apprécier à Cologne, est une merveille de dressage. Au simple commandement — ce détail suffit aux connaisseurs — les pachydermes se dressent sur leurs tabourets en pyramide monstrueuse. C'est simplement inouï.

Citons encore un joli numéro de quatre jeunes éléphants présenté, avec quatre danseuses, par M. Ahlers. Numéro qui ressemble assez à celui de Powers pour être classé parmi les meilleurs.

Les « volants » de Krone ne sont plus les Otaris, mais les Léotaris. J'y ai remarqué un jeune voltigeur qui tourne fort proprement le double saut périlleux.

En somme, un très copieux et très honnête programme.

La ménagerie et les écuries offrent un spectacle grandiose que nous ne reverrons peut-être jamais, car il devient impossible au cirque Krone de faire ses frais, en traînant avec lui une masse de 700 animaux dont la nourriture quotidienne coûte de 12.000 francs.

Les écuries renferment 27 éléphants, environ 200 chevaux et 40 poneys, 15 chameaux, 15 zèbres, des buffles, des bisons, des mulets, des chèvres, des taureaux italiens aux cornes immenses, etc., soit plus de 400 animaux.

La ménagerie comporte 36 voitures renfermant, en chiffres ronds : 35 tigres, 25 lions, 25 ours, des panthères, des hyènes, des kangourous, des phoques, des fourmiliers géants, 2 hippopotames et un éléphant de mer qui pèse deux tonnes et mange 100 kilos de poisson tous les jours. Il y a, en outre, plusieurs voitures d'oiseaux, de singes et de reptiles.

On voit que M. et Mme Krone, dompteur et dompteuse réputés, ont été propriétaires d'une grande ménagerie avec de fonder, en 1908, le cirque qui leur valut la fortune. Celle-ci n'a rien changé à leurs habitudes. Mme Krone, plusieurs fois millionnaire, continue à élever les lionceaux au biberon comme elle faisait, voici trente ans, dans sa ménagerie foraine. Ces directeurs simples et sympathiques ont su se concilier l'estime des autorités de toutes les villes françaises qu'ils ont visitées, tandis que le public montrait, par son empressement, combien le beau cirque ambulante est populaire chez nous.

Mais, si nous désirons revoir de tels établissements, il va être nécessaire que tous les amateurs se syndiquent pour faire pression sur des municipalités ou des organisations désireuses de participer trop effectivement aux bénéfices des cirques forains sans, d'ailleurs, s'inquiéter des frais qui leur permettent de donner au public un autre spectacle que celui de leurs affiches.

Ce qui a permis à des cirques allemands ou tchèques comme Kludsky, Krone, Sarrasani, de prendre leur importance actuelle, c'est que, outre-Rhin, on ne leur fait pas payer une place de 3.000 à 3.500 francs par jour dans une quelconque ville de province... C'est aussi que la société régionale des droits d'auteurs musicaux leur demande environ 1.000 francs par mois et non par jour.

Chez nous, qui « trinque » en fin de compte ? Le public d'abord ; le cirque ensuite. Je reviendrai là-dessus.

Henry THÉTARD.

18/12/1930 : Barbette à Medrano. — Antonet et Beby s'affirment nos « clowns comédiens »

Poursuivant leurs efforts intéressants, les directeurs de Medrano nous conviaient à juger dans la piste une nouvelle grande attraction ordinairement réservée aux habitués du music-hall. Après Rastelli et avant Grock, qui viendra en janvier, Barbette l'incomparable homme-protée, l'excellent gymnaste, s'exhibe sous la coupole du boulevard de Rochechouart.

Barbette avait déjà tâté de la piste, mais dans cet immense cirque aux six mille places qu'est l'Olympia de M. Mills. On pouvait craindre, pour ce remarquable numéro, fait surtout de nuances délicates, de fragiles illusions davantage que de « travail difficile », la redoutable promiscuité des deux mille spectateurs tassés autour de la piste où jadis triomphait Fernando.

Barbette est sorti pleinement vainqueur de la rude épreuve. Il y a bien un moment fugitif qu'il vaudrait mieux ne pas souligner de la cruelle incandescence des lampes à arc : celui où l'androgynisme, en figuration de danseuse, s'approche du premier rang des fauteuils à presque les frôler. Mais, cet instant à part — et il est si fugace que nul ne s'en choque — tout reste dans la note d'un vrai numéro de cirque. Dans la piste, l'homme-protée doit simuler les sculpturales viragos qui dédaignent le *sex appeal*. Ce qui fit le succès, au music-hall, de tant d'artistes de ce genre, la morbidesse inquiétante d'une héroïne de Jean Lorrain, ne convient pas au temple de la « gymnastique inféconde » que chantait Pindare.

J'ai sous les yeux une antique photographie de miss Ella, *alias* Omar Kingsley, ce jeune Turco-Américain qui, un peu avant 1860, réussit, pendant plusieurs mois, à duper les clients du vieux Renz en se laissant prendre pour une écuyère de panneau arrivant tout droit du cirque

Spencer Stokis de New-York. La mâchoire un peu lourde est le seul trait masculin de la gracieuse silhouette qu'une Clotilde Loisset aurait pu envier à ce précurseur de Barbette. Mais comme la figure paraît éclatante de jeunesse, quelle saine et chaste vigueur irradie des bras nerveux émergeant du corsage de dentelles, des jambes musclées auréolées de la courte jupe gaufrée !

Barbette, sur son fil d'archal, à ses anneaux, à son trapèze, n'a point la prétention de rivaliser avec Colleano ou les Codonas. Mais ses exercices sont d'un tel « fini », d'une telle sobre perfection, que l'on voit sans peine que cet excellent gymnaste eût pu faire plus fort s'il n'avait été limité dans l'athlétisme par les caractéristiques mêmes nécessaires à son personnage. Ses souplesses et glissades au trapèze, avec rattrapes *in extremis* à la manière d'un Powell, sont d'autant plus émouvantes qu'il les exécute en se balançant à toute volée. Mais là n'est pas l'inimitable de son numéro, qui tient à la splendeur de ses costumes, à la manière de descendre son escalier classique, à sa façon de renouer sa sandale de danseuse, à mille et un riens qui font un tout harmonieux...

OOO

Depuis qu'ils ont débuté à Médrano, Antonet et Beby ont su admirablement varier leur répertoire. S'ils sont sans rivaux pour interpréter les entrées classiques, celles que les gens de cirque se transmettent sans aucun canevas depuis les jesters anglais et la *comedia dell'arte*, s'ils montrent des dons remarquables d'observation dans leurs parodies comiques d'un numéro de jonglerie ou d'un combat de boxe, ces grands clowns révèlent également leur aptitude à mener vite et bien un dialogue de la meilleure bouffonnerie. Ce sont des clowns parleurs qui savent parler.

Leur avant-dernière entrée — je n'ai pas encore vu leur reconstitution du cancan de Mogador et de *Pomaré* — fut étourdissante. Quelle hypocondrie résisterait au spectacle de Beby dans son sketch à transformation, jouant avec un tel feu qu'il brouille ses rôles et prononce les imprécations du mari trompé avec, sur la tête, la blonde perruque de l'épouse volage ? Et cela sous l'œil sévère, méprisant, d'Antonet, l'impresario, qui, à la fin, n'y tenant plus, s'avance, la canne à la main, sur l'artiste infortuné.

C'est, à la fois, du meilleur cirque et du meilleur théâtre.

Henry THÉTARD.

1931

03/01/1931 : Au Cirque d'Hiver : Acrobates icariens et aériens ; Les éléphants du cirque Knie ; A la ferme zoologique de Miramot : la mort tragique du dompteur Waniek

Le Cirque d'Hiver nous a offert à son dernier programme de 1930 plusieurs bons numéros d'acrobatie. Les Frilli, d'abord, qui sont une excellente troupe icarienne mélangeant, suivant la tradition, les exercices de trinka avec des sauts de tapis. Et ensuite deux numéros semi-aériens présentés dans une note originale, l'un et l'autre.

Le premier est celui de la troupe Carlos-Medini : deux hommes, une femme, deux enfants. On voit tout de suite, au bariolage amusant des costumes, à la manière alerte dont les exercices sont « vendus », que l'on est en présence d'enfants de la balle. Tout comme les Ricono-Sturla, comme cette étonnante troupe Bellet que nous applaudîmes au printemps à Médrano, les Carlos-Medini ont gardé la meilleure tradition du vieux cirque et, en dehors de la difficulté très réelle des passes que font les jeunes cascadeurs balancés par les porteurs installés à deux barres aériennes se faisant vis-à-vis, cette pittoresque présentation ajoute au numéro le charme désuet que goûtent par-dessus tout les vrais amateurs de la piste.

Les douze Bratanos présentent un numéro de force tout à fait remarquable par l'ensemble athlétique de la troupe. De ces douze gymnastes, aucun n'est médiocrement musclé et trois ou quatre sont de véritables hercules. Leurs exercices de suspensions et de pyramides sont variés et bien réglés, toujours exécutés en force et la belle plastique des exécutants en fait un numéro digne de figurer aux meilleurs programmes.

Le cirque national suisse, celui des frères Knie, qui nous avait déjà envoyé le groupe de lions du célèbre dompteur Sailer Jackson, a loué au Cirque d'Hiver un groupe de trois éléphants supérieurement dressés. Parmi les tours les plus remarquables du répertoire de ces trois pachydermes, il faut noter l'équilibre sur une seule patte de devant que tient avec maestria l'étoile de la troupe.

000

L'année 1930 aura été néfaste aux belluaires. En janvier, le jeune dompteur Fischer fut littéralement dépecé vif par un lion de la ménagerie Pezon, installé à Limoges. Au mois d'août, à Hastings, dans le cirque anglais de M. Bertram Mills, le jeune dompteur Cosmy — que nous avons vu présenter un groupe de lions, en 1928, au cirque de Luna-Park — fut tué par un ours blanc qui souffrait de la chaleur et auquel son maître voulait porter aide en l'arrosant d'eau fraîche.

Troisième et non moins terrible accident : le 23 décembre, le dompteur Waniek s'est fait dévorer par les terribles tigres des frères Court, les mêmes que présentait, cet été, le dompteur Kovack, au cirque Hagenbeck-Court que tous les Parisiens ont pu voir pendant son séjour avenue de Clichy. Waniek avait pris la succession de Kovack et répétait le groupe depuis environ six semaines à la ferme zoologique de Miramont où les frères Court ont installés leurs quartiers d'hiver. Au début, Alfred Court servait de mentor au jeune dompteur et tout allait bien. Malheureusement, il tomba malade et Waniek dut continuer ses répétitions sans son aide.

Le 23 décembre, Waniek fut attaqué à l'improviste par le terrible tigre Bengali, le même qui a déjà tué le dompteur Molier à Palencia en 1926. D'un coup de patte, le fauve géant arracha la moitié du visage à l'infortuné qui s'écroula, assommé du coup. Les autres tigres se

précipitèrent aussitôt sur le malheureux, qui ne put être sorti de la cage qu'après plusieurs minutes et dans l'état que l'on pense. De fait, il succomba quelques heures plus tard.

Ce terrifiant accident, qui semble, à soixante ans d'intervalle, la répétition de celui du 18 août 1869, jour où les spectateurs de l'hippodrome de la porte Dauphine virent le dompteur Lucas écharpé par ses lions révoltés, prouve une fois de plus, que le dompteur est toujours à la merci d'une révolte soudaine que la première occasion transformera en bagarre générale.

Waniek était un bon camarade, modeste et serviable. Il m'avait très obligeamment prêté son concours pendant les répétitions du groupe de lions que j'ai présenté le 2 juillet dernier, au cours du gala organisé par les frères Court au bénéfice des caisses de retraite de la presse parisienne. Il est bon de le faire savoir au moment où vient de disparaître ce pauvre garçon, victime de son dangereux métier.

Henry Thétard.

03/02/1931 : Au Cirque d'Hiver : Luisita Leers et Millette, gymnastes. — Les troupes cyclistes Daunton-Shaw et Chester Dick. — M. Peejay Ringens et ses plongeuses californiennes

Au Cirque d'Hiver, excellent programme auquel on ne peut reprocher qu'un peu trop de similitude entre la première et la seconde partie, qui comportent chacune un numéro de trapèze fixe et une compagnie cycliste.

Ces troupes cyclistes sont, d'ailleurs, très bonnes. Surtout celle des Daunton-Shaw, qui est l'une des meilleures du moment. L'un des deux hommes du numéro exécute, avec l'une des quatre partenaires féminines, un travail athlétique du genre Rodella Ruis-Artix tout à fait remarquable.

Pittoresquement grimés en Indiens peaux-rouges, les Chester Dick rééditent également ce pas-de-deux cycliste, si l'on peut ainsi dire.

Millette et Luisita Leers sont, comme les Codonas et Leitzel, des numéros du cirque Barnum, *alias* Ringling-Bros.

Millette est un grand gaillard qui, pour être à la mode franco-américaine, se costume à la manière de Maurice Chevalier dans *Parade d'amour*. Le clou de son numéro, qui est bien réglé et bien mené, consiste à se balancer en équilibre de tête sur la barre de son trapèze lancé à toute volée. Nous avons vu faire ce tour plusieurs fois depuis quelques années, notamment par Frank et Eugénie. C'est émouvant à souhait pour les amateurs de frissons.

Luisita Leers est simplement la plus belle femme athlète qu'il me souvienne d'avoir vue depuis Athléta, qui présentait, il y a environ trente ans, un travail de poids qu'elle terminait en enlevant deux poneys et quelques hommes. La musculature de Luisita Leers pourrait faire envie à la plupart des gymnastes du sexe fort. A la voir gagner ses anneaux en montant sa corde lisse en équerre et en traction d'un bras — ce qui est d'autant plus méritoire qu'elle est grande et parfaitement musclée des jambes — on se rend compte de la force exceptionnelle de Luisita Leers. Après son travail aux anneaux, où elle exécute la croix de fer — sans toutefois la tenir très longtemps — et des planches impeccables, on est fixé.

Mais ce n'est que la première partie de ce splendide numéro. Des anneaux, Luisita Leers passe au trapèze et y exécute un travail de suspensions et d'échappements à la manière de Powell. Suspension d'un seul jarret, suspension de nuque, échappements et rattrapes par les pieds ; c'est vertigineux et d'une audace folle. La gymnaste termine en se suspendant à la saignée des avant-bras et en exécutant une série de tourniquets à des rythmes différents,

successivement au temps et au contre-temps [*sic*], en marquant un léger arrêt au passage de la verticale.

Le public a fait à Luisita Leers une ovation bien méritée. Je crois que c'est là l'un des plus beaux numéros aériens que l'on puisse voir et les amateurs ne sont pas près d'oublier cette sculpturale amazone dont le magnifique développement corporel n'exclut point la grâce d'un visage très féminin, ce qui n'était pas le cas chez Athléta dont le masque était plutôt viril. Malgré le sens artistique dont elle fait preuve pour « vendre » son travail, j'espère pour Lillian Leitzel que, dans la longue piste de Ringling, elle est placée assez loin de Luisita Leers, si leurs deux numéros sont présentés simultanément...

—

Les plongeuses californiennes ne sont pas des inconnues pour nous. Mais il me semble que, lors de la première présentation au Cirque d'Hiver de ce beau numéro, M. Peejay Ringens n'était pas dans la troupe alors exclusivement féminine. Cet extraordinaire plongeur se laisse tomber de quelque quinze mètres à vingt mètres de hauteur dans une cuve de trois mètres de diamètre, en saut périlleux arrière, ce qui ne laisse pas d'être un spectacle un peu angoissant.

A propos de cette cuve, on a souhaité qu'elle fût l'embryon d'une arène nautique. J'espère fermement qu'il n'en sera rien, étant, là encore, de l'avis de Strehly que les préparatifs faits pour inonder la piste chassaient aussitôt de son fauteuil du Nouveau Cirque. Les spectacles que l'on peut présenter dans un cirque transformé en piscine sont, les plus souvent, des numéros sans intérêt et, quant aux pantomimes, pour qu'elles ne soient pas, comme l'étaient généralement celles de la rue Saint-Honoré, d'une niaiserie désarmante, il faudrait les faire composer par des spécialistes, qui sont à découvrir, et les faire jouer, au moins quant aux principaux rôles, par de vrais mimes, lesquels deviennent de plus en plus rares.

Je ne comprends les pantomimes au cirque qu'avec un grand luxe de mise en scène, et seuls des cirques possédant une troupe très nombreuse, une grande cavalerie, des troupes d'éléphants et d'animaux exotiques peuvent se les permettre. Sans cette mise en scène l'on tombe dans ces puérides exhibitions qui faillirent tuer le cirque aux jours d'avant-guerre et que le public admettrait encore bien moins aujourd'hui, après les grandioses spectacles de l'écran.

Avant d'en finir, avec ce spectacle du Cirque d'Hiver, je ne veux pas oublier de louer, comme il convient, les beaux numéros équestres du maître écuyer Albert Carré. N'oublions pas non plus les clowns de la maison. Le trio Manetti présentait une amusante parodie d'une scène de la rue, où Charley, déguisé en marchande de marée, a campé une amusante silhouette de mère Angot. Quant aux Dario, ils se sont montrés vraiment excellents dans une scène classique — celle du clown bousculé par les augustes — scène qu'ils ont menée à grande allure, à la façon des Bronnetts, ce qui est, à mon goût, la véritable allure d'une entrée pour le trio ou quatuor. Une troupe de clowns supérieure à deux unités à plus d'intérêt à rechercher les effets d'« abatage » que ceux de finesse.

Henry THÉTARD.

10/02/1931 : A Médrano : Grock dans la piste. — Antonet et Beby dans les jongleurs. — Les patineurs Brown et La Hart. — Les Frediani-Pauwell, acrobates à cheval

Ainsi, après une infidélité de plus de vingt ans, Grock est revenu à la piste, qui fut son point de départ pour la plus éclatante carrière qu'ait jamais connue un clown, auguste, paillasse ou excentrique, comme il vous plaira de le nommer.

Les directeurs de Médrano ont pris la une fort intéressante initiative, et rien ne pouvait mieux illustrer la différence qui existe entre le comique de la scène et celui de la piste, entre l'art du clown et celui de l'excentrique de music-hall.

Non pas que l'on pût concevoir le moindre doute sur la réussite de cette tentative. Le numéro de Grock, figolé et mis au bouton — comme on dit en équitation — par de nombreuses années de travail et d'expérience, est de ceux qui peuvent et doivent triompher dans n'importe quel cadre. Et l'accueil enthousiaste et mérité que lui a fait le public parisien — Médrano refuse du monde tous les jours — est la meilleure preuve de ce fait qu'un vrai grand comique doit être drôle partout, même à la ville et en dehors de son numéro s'il lui plaît de l'être. Un jour ou l'autre, Beby, se produisant sur la scène, en donnera une autre preuve.

La question se résumait à savoir si le numéro actuel de Grock, l'une des sensations du music-hall moderne, « porterait », au milieu de la piste, autant que sur les tréteaux. Là, le doute pouvait exister. L'art du clown est tout autre que celui du comique de planches. A la piste, il faut jouer très « en dehors », claironner, aller, chercher le public jusqu'en haut des gradins pour établir la communication magnétique qui assure le succès, et les effets en demi-teinte doivent être eux-mêmes très grossis. En outre, on pouvait se demander si un numéro réglé pour être vu seulement par-devant pourrait s'adapter au cercle enchanté dans un bon tiers des spectateurs ne pourraient voir qu'une part des jeux de physionomie et n'entendraient qu'à demi les dialogues de Grock avec son partenaire.

Tous ces doutes très légitimes, Grock les a levés victorieusement. L'accueil triomphal du public et la critique unanime de mes confrères à la suite de sa première, à [laquelle] je n'ai pu assister par suite d'une grippe doublement malencontreuse, l'ont attesté sans discussion. Résultat d'autant plus remarquable que Grock, beau joueur, a présenté son numéro comme il le fait à la scène, sans essayer d'une adaptation de fortune.

Quand j'ai pu voir Grock, c'était à son tour d'être grippé, mais, plus courageux que moi, l'excellent artiste avait tenu bon. Bien entendu, le numéro demeurerait hors de pair ; cependant, je dois dire que je l'ai trouvé un peu moins décisif que sur la scène de l'Empire.

Cette impression ne fut que passagère. J'ai revu Grock hier dans la plénitude de ses moyens et tout à fait à son aise dans la piste. Et il m'a paru qu'il avait légèrement modifié certains de ses effets, jouant plus gros sans, pour cela, rien sacrifier des caractéristiques de son programme, si naturellement humain sous le masque grotesque.

Autre expérience encore plus intéressante : mardi, Grock redeviendra pour un jour l'auguste qu'il fut jadis, le partenaire de l'excellent Antonet. Cette expérience sera plus concluante encore pour ceux qui prennent intérêt à saisir les différences existant entre le bouffon de scène et celui de piste. Quoi qu'il en soit, il faut louer Grock de bien vouloir nous offrir ce régal. Quel autre comique oserait sans crainte prendre la place de Beby, qui est bien le plus prodigieux auguste entre tous ceux dont les amateurs de cirque se souviennent ?

000

Évidemment, pour son entrée comique, Grock aura, en la personne d'Antonet, un incomparable auxiliaire. Car, de même que Beby est, de loin, le meilleur des augustes, Antonet est, de tous nos

clowns actuels, le plus complet et le seul dont l'autorité assure, dès l'entrée en piste, l'emprise sur le public.

L'étonnante entrée des jongleurs, encore remaniée et perfectionnée et dont la courte durée est une qualité de plus, est bien la plus magnifique bouffonnerie qui ait jamais été jouée sur une piste. On pourrait très bien la faire passer après le sketch de Grock sans que sa force comique en soit le moins du monde diminuée. Quelle vie, quelle couleur imprègnent ce petit acte de parodie d'Antonin et Beby mènent à la cadence idéale d'un vrai numéro de cirque !

000

Ces deux grandes entrées comiques sont très bien encadrées au programme actuel de Médrano. La place me fait défaut pour parler, comme ils le mériteraient, de Brown et La Hart, les fameux patineurs américains qui ont déjà paru en 1929 au cirque montmartrois.

Ces deux champions de l'acrobatie sur patins à roulettes sont, sous une forme élégante, de véritables athlètes. Chez eux, comme il arrive souvent aux Anglo-Saxons, la qualité musculaire est bien supérieure à celle que laisserait supposer leur apparence physique. A la fois danseurs, acrobates dans les mains et patineurs, Brown et La Hart sont de remarquables produits de cet entraînement que seuls les Américains savent pousser jusqu'à semblable résultat.

Le couple, aussi fort que gracieux, des Frediani-[Pauwell] tient tout ce que promet la conjonction de ces deux noms illustres dans les annales de la piste. Je reviendrai sur ces jeunes acrobates à cheval, qui, après un numéro d'élévations classiques, terminent par une série de sauts au tapis comme les derniers enfants du voyage savent encore en tourner pour la grande joie des connaisseurs.

Henry THÉTARD.

01/03/1931 : La fin tragique de Lilian Leitzel. — Au Cirque d'Hiver, les extraordinaires funambules, les Wallendas

Des renseignements contradictoires nous sont parvenus sur le funeste accident de Copenhague qui a coûté la vie à Lilian Leitzel. Les uns l'attribuent à une rupture d'appareil comme celle qui mit fin à la carrière de la jeune Hélène Aragon voici une quarantaine d'années et dont les vieux Lillois ont pu conserver le souvenir. D'autres assurent que la célèbre gymnaste, prise sans doute d'un vertige, a lâché sa corde lisse à la fin de son ascension en planches. Peut-être ces derniers ont-ils raison. Passé un certain âge, il n'est pas prudent de continuer à pratiquer la gymnastique aérienne sans filet, et l'état de nervosité de miss Leitzel à la fin de son numéro prouvait que l'effort physique commençait à excéder sa capacité de résistance.

D'ailleurs, il n'est jamais prudent, même pour de jeunes gymnastes très maîtres de leurs réflexes, de travailler sans filet. Les annales du cirque nous ont conservé le souvenir de l'accident d'Ernestine Foucart, qui montait quinze mètres de corde lisse en traction d'un bras comme prélude à son numéro. Parvenue aux deux tiers de la hauteur, la fameuse artiste eut un éblouissement et lâcha la prise. Elle se fût tuée, sans doute, si M. Maîtrejean, le régisseur des « Deux-Cirques » — le père d'Emile Maîtrejean qui précéda M. Hassan à la tête de la « barrière » de Médrano, — ne l'eût rattrapé dans ses bras au risque d'être lui-même sérieusement blessé.

Quoi qu'il en soit, voici un grand nom de plus qui s'ajoute à l'interminable martyrologue des gymnastes aériens...

—

Cette triste actualité n'est pas pour diminuer l'angoisse que l'on éprouve à contempler l'extraordinaire numéro funambulesque des Wallendas, qui figure actuellement au programme

du Cirque d'Hiver. L'incroyable pyramide contruite au milieu du vide par quoi se termine ce numéro est un défi à cette attirance du gouffre que l'on ressent déjà passablement quand on traverse un portique de gymnastique.

Pour mon goût, je dirai, sans vouloir diminuer en rien ce prodigieux travail, que je préférerais voir exécuter au-dessus d'un filet des exercices plus acrobatiques, par exemple de ces sauts périlleux comme en tournait jadis Caicedo, qui fut l'une des étoiles de l'hippodrome de l'Alma, ou même, plus simplement, quelques figures de cette gracieuse danse de corde maintenant oubliée et que, parfois, esquisse Colleano pour la plus grande joie des amateurs d'esthétique.

Les Wallendas sont l'une des grandes dynasties du cirque allemand et célèbres outre-Rhin à l'égal des Renz et des Blumenfeld. Plusieurs d'entre eux furent d'excellents dresseurs, tel celui qui dirigeait, il y a vingt ans, le Cirque de Liège. Sans doute, miss Wallenda, qui présente actuellement à Medrano un très beau groupe d'otaries, est-elle également de la famille ?

—

Cette attraction de classe mondiale, comme on dit à présent, est très bien encadrée au programme. Le Cirque d'Hiver continue à se distinguer et mériterait une réussite d'ordre financier si la justice était de ce monde.

Le numéro d'échelles libres des Medini, bien connu des habitués du cirque, est l'un des meilleurs du moment. Par exemple, je n'ai que médiocrement goûté la « bande comique d'El Empastre ». Pour une bande, c'en est une fameuse, mais son comique m'échappe un peu... Toutefois, elle a son petit succès : le public aime qu'on vienne lui faire de la musique dans la piste, et personne — pas même un Codona ou un Colleano — ne déchaîne l'enthousiasme comme un trio de paillasses jouant *Ramona* sur le xylophone ou l'ocarina... Et l'on vient dire, après cela, que le Français n'est pas musicien de nature !

Henry THÉTARD.

14/03/1931 : Sans sous-titre

Les Fratellini sont revenus de leur tournée d'Allemagne et les Parisiens vont bientôt les revoir, tandis que les banlieusards de Levallois, d'Asnières, de Boulogne, de Saint-Denis les ont déjà revus.

Les trois fameux clowns ne joueront pas de la saison au Cirque d'Hiver mais dans le chapiteau forain qui porte leur nom et que j'ai, il y a quelques jours monté près de la porte de Saint-Cloud.

C'est un joli chapiteau de taille moyenne — cinquante mètres environ, et pouvant contenir quelque quatre mille spectateurs — avec un beau matériel automobile flambant neuf et que décorent, en médaillon sur fond crème, les figures sympathiques des trois frères.

Une petite ménagerie composée en majeure partie de jeunes animaux, est adjointe au cirque. Il faut espérer qu'elle n'est que l'embryon de celle que nous pourrons visiter quand le cirque sera installé avenue de Clichy, dans quelques semaines.

Je n'ai pas vu le spectacle, mais d'après l'affiche, il m'a paru assuré en grande partie par toute la famille Fratellini, à l'instar de ces cirques d'autrefois, dont les directeurs pouvaient sans crainte affronter une grève d'artistes.

Sans doute, les directeurs de l'entreprise ont-ils voulu prudemment débiter, avec des frais réduits au minimum. Sans doute encore nous montreront-ils autre chose quand viendra le jour de leur véritable début parisien puisque, d'après les communiqués, ils ont la louable et

légitime ambition de vouloir rivaliser avec les grands cirques ambulants d'Allemagne et d'Amérique.

—
Ce serait, pour tous les amateurs de cirque qui existent en France, une belle occasion de se réjouir pleinement le jour où sortirait vraiment un établissement capable de rivaliser avec les Sarrasani, Krone, Kludsky, Hagenbeck, Gleich, Strassburger, qui, tous, possèdent des chapiteaux de plus de cinq mille places, des troupes d'éléphants variant de six à trente unités, des ménageries de cinquante, soixante ou cent fauves adultes.

L'avantage d'un tel établissement serait de pouvoir rayonner par toute l'Europe, rendant au cirque français une partie de la prépondérance qu'il exerçait au temps où les Franconi, les Dejean, les Loisset, les Guillaume allaient outre-Rhin faire l'éducation des Renz et des Schumann... une éducation qui porta ses fruits.

Il n'y a pas besoin, d'ailleurs, pour commencer, de vouloir posséder les cent quatre-vingts voitures automobiles de Sarrasani ou les vingt-sept éléphants de Krone. Il existe, en Allemagne même, et en Suisse, deux cirques plus modestes, à peu près de la dimension du chapiteau des Fratellini, et qui, pourtant, prospèrent parfaitement : j'ai nommé Jakob Busch et Knie.

Pour réussir, notre cirque ambulant national devra seulement donner d'excellents programmes conçus hors de l'esprit de routine et consacrer une partie de ses bénéfices à son accroissement méthodique. Et, pour alerter en lui l'esprit de concurrence, il faut souhaiter que, chaque année, un ou deux des grands cirques précités viennent nous rendre visite, de manière à permettre enfin au public français de faire son instruction par comparaison pour pouvoir rendre justice à un bon programme.

Car il est un fait déplorable mais pourtant certain : notre public, surtout en province, n'apprécie pas toujours les établissements sérieux, quitte à se précipiter en foule chez ceux qui, par une réclame éhontée, promettent un spectacle mirifique, avec des procédés parfois voisins de l'escroquerie. Naturellement, ces derniers cirques ne tiennent par leurs promesses, mais comme ils font « la ville d'un jour », ils ne portent pas, le lendemain, la peine de leur supercherie, étant déjà installés dans une localité voisine.

J'ai entendu des directeurs de mes amis déplorer cet état de choses mais sans espoir de remonter le courant et d'arriver à reformer chez nous un public d'amateurs de cirque, tel qu'il existe en Allemagne, si bien que, pendant le séjour de Sarrasani, en juillet dernier, dans une ville de 80.000 habitants (Fribourg-en-Brisgau), j'ai vu les 10.000 places du chapiteau occupées en totalité du premier au sixième et dernier jour. Evidemment, dans ce laps de temps, nombre d'amateurs sont revenus au cirque trois ou quatre fois au moins, sinon chaque soir comme cela se pratiquait jadis également chez nous à l'époque où les Rancy et les Plège avaient leur clientèle d'habitues.

Pourquoi cet engouement ? Mais simplement parce que les cirques allemands tiennent les promesses de leur affichage. Je me rappelle avoir entendu, à Moulins, en novembre dernier, un visiteur des écuries du cirque Krone s'exclamer avec stupeur : « Mais c'est qu'ils ont vraiment les vingt-sept éléphants annoncés ! » Sans doute, ce citoyen de la Marche s'était-il attendu à en voir cinq ou six, et cela d'après les expériences par lui réalisées au passage de quelque Barnum ou Buffalo de fantaisie... Peut-être même de ce Bostock dont je parlais l'an dernier et qui a disparu mystérieusement.

Pourquoi, puisqu'il existe maintenant à Paris un noyau de journalistes et de critiques capables d'apprécier la valeur d'un programme de cirque, les établissements ambulants n'inviteraient-ils pas la presse parisienne à leur première ? Les jugements impartiaux de cette critique seraient reproduits sur une affiche spéciale que ne pourraient pas placarder les

contrefacteurs imprudents qui s'abritent derrière les noms des grands banquistes défunts. Et ce serait déjà une première garantie pour le bon public si souvent dupé.

Henry THÉTARD.

20/03/1931 : A Médrano : Les Fedrizzi, jockeys. — Les Rosetti, funambules. — Antonet et Beby, dans le tribunal comique

Le programme actuel de Médrano est très honnête et comporte plusieurs bons numéros de vrai cirque.

Cependant, il ne manque pas d'amateurs qui le tiennent pour inférieur aux précédents parce qu'il n'y figure pas de vedette de music-hall, de Barbette ni de Grock. Ce n'est pas mon avis : même au numéro si remarquable de Grock — numéro parfait au music-hall, mais mené à une cadence qui n'est pas celle du spectacle de cirque — je préfère cent fois, dans la piste, un authentique travail de vrais banquistes comme cet étonnant « jockey-act » des Fedrizzi. Le numéro dure peut-être dix ou douze minutes, un quart d'heure au plus, mais pas un instant l'intérêt ne fléchit. Aussi, c'est un triomphe qui ne doit rien à l'influence parfois arbitraire d'une réputation déjà solidement assise depuis longtemps.

Une réelle valeur acrobatique, un mouvement endiablé, des costumes gaiement bariolés, de la musique bruyante et, par-dessus tout, une splendide bonne humeur, une visible joie de travailler, de se produire en piste : le numéro des Fedrizzi possède toutes les caractéristiques qui font l'idéale attraction de cirque. De telles qualités de présentation firent jadis le succès d'un Alessandro Guerra, qui ne fut pas surnommé *furioso* pour rien, d'un Johnny Woodson, dit l'inferral voltigeur, et, encore actuellement, d'un Roberto Vasconcellos.

Ces trois jeunes Fedrizzi, dignes descendants d'une de ces dynasties de « saltimbanchi » dont parle le professeur Zucca, forment un trio très homogène. L'un d'eux est un très bon acrobate à cheval puisqu'il tourne le saut périlleux sur cheval nu, un autre est un comique vraiment comique, ce qui nous change de quelques clowns. Enfin tous trois sont de bons jockeys et jouent de la trompette de cavalerie en virtuoses. Naturellement ce sont les airs de trompettes qui achèvent d'emballer notre bon public toujours prêt à vibrer à ces mâles accents et les malins Fedrizzi lui en donnent jusqu'à faire déborder l'enthousiasme.

Les Rosetti présentent un très agréable travail sur câble. L'homme est un bel athlète mince, les deux femmes sont jolies, et, comme de véritables filles de cirque qu'elles sont, savent faire un peu de tout : saut acrobatique, danse et musique. L'un d'elles, en équilibre sur les épaules du partenaire masculin, joue du violon pendant une traversée. Encore un rappel du pittoresque de jadis qui plaît tant à l'amateur de cirque. Précisément, le premier écuyer qui se produisit dans un numéro de voltige en râclant du violon est Alessandro Guerra, dont je parlais tout à l'heure... Ce fut un grand « clou » aux alentours de 1840.

ooo

Antonet et Beby sont excellents dans leur parodie d'une cour de justice. J'ai déjà parlé de cette entrée du muet musicien il y a quatre ou cinq ans, l'ayant revue pour la première fois depuis l'après-guerre au Zoo-Circus, où Gougou — le fils de l'étoile du cirque Rancy — incarnait un type vraiment très drôle de juge ahuri et fatigué, à tel point que mes voisins protestaient, très choqués dans leur austère provincialisme par cette charge irrévérencieuse.

A Médrano, personne ne proteste contre Antonet qui, avec son abatage ordinaire, campe une si amusante silhouette de président autoritaire, neveux raguer, toutefois embellie par une fantaisie échevelée et par une brusque conversion à la clémence qui est malheureusement du

domaine de l'irréel. Ce n'est pas une satire amère : le bon Antonet aurait pu nous figurer un chat-fourré faisant de l'esprit aux dépens d'un humble accusé après l'avoir accablé de son mépris et s'inclinant devant un puissant personnage...

Et Beby, inénarrable en avocat brouillon, hurluberlu bavard et cynique, a-t-il tant que cela outré son personnage ? On en doute un peu quand on a lu Louis Roubaud et René Benjamin. Pour moi, je me rappelle avoir vu presque aussi fort, la seule fois de mon existence où j'aie assisté à un procès d'assises. On y jugeait un personnage convaincu d'avoir escroqué quatre ou cinq dames mûres en leur promettant le mariage. Or son avocat le défendit ainsi, montrant au banc de la partie civile la brochette des plaignantes qui constituait un assez joli jeu de massacre : « Messieurs les jurés, s'écria-t-il, voyez ces pauvres femmes... Ne croyez-vous pas qu'au fond de leur cœur elles aient gardé quelque reconnaissance au seul homme qui leur ait certainement jamais adressé des mots d'amour ? » A l'exception de ces dames, tout le monde riait, surtout les juges... qui condamnèrent le prévenu au maximum en reprenant leur sérieux, cependant que l'avocat se rengorgeait, enchanté de lui-même.

Les clowns n'ont qu'à regarder la comédie humaine, pour trouver de bons sujets d'entrées, à condition, bien entendu, qu'ils aient le talent d'Antonet et de Beby. C'est d'ailleurs, dans la satire de mœurs qu'ils doivent s'efforcer de progresser au lieu de ressasser ces vieilles gaudrioles du répertoire, toujours les mêmes et pas toujours très drôles. Quant à la satire politique, où triompha jadis Dourow et qui fut esquissée parfois en France au début de la III^e République, ce serait, je crois, jeu dangereux.

Henry THÉTARD.

02/04/1931 : Les cirques d'amateurs

Entre le Gala de l'Union des artistes et le Gala des Courses, il n'est pas hors de propos de parler des amateurs qui se produisent dans la piste.

Ces artistes d'un soir ressortissent en général à deux catégories. Les uns, fervents du spectacle de cirque et doués d'aptitudes plus ou moins certaines pour telle ou telle branche de ce spectacle, sont si j'ose dire, des professionnels qui ont mal tourné. Ils étudient soigneusement les méthodes et les trucs des vrais professionnels et, le feu sacré aidant, réussissent parfois, bien que très rarement, à égaler leurs maîtres.

Il y eut, chez Molier, quelques amateurs de ce type. Sans parler du directeur lui-même, dont les talents équestres sont bien connus ; il est certain que San Martin pouvait tirer la bourre aux lutteurs des Folies-Bergère : il le prouva, d'ailleurs. Mme Allarty Molier, remarquable acrobate, écuyère et gymnaste, fut engagée à plusieurs reprises dans les cirques de France et d'Amérique. Hubert de la Rochefoucault travaillait les trois barres presque aussi bien que Lauck et Fox, dont il avait été l'élève. Strehly, avec son complice Laffont, avait mis au point un numéro d'équilibre qui n'aurait point déparé le programme du Cirque d'Été. Enfin, M. Hachet Souplet produisit, rue Bénouville, des animaux dressés avec beaucoup de science.

En Russie, le conseiller P. de Krontikoff fut un extraordinaire dresseur en liberté qui présenta, d'abord dans son cirque d'amateurs de Kiew, ensuite dans l'Hippo Palace qu'il fit construire dans la capitale de l'Ukraine, des carrousels de trente et quarante chevaux à la manière d'Albert Schumann. Sa femme, fille du général Linievitch, était une habile écuyère. Renroff, lieutenant au régiment des hussards de Varsovie, montrait tant d'aptitudes pour la haute école qu'il jeta le dolman aux orties et s'engagea dans le cirque d'Hubert Cooke. Il devait

faire, notamment chez Renz, une brillante carrière dans la piste, en compagnie de son cheval sauteur *Skobeleff*.

Voilà les exemples que les amateurs de cirque doivent toujours avoir sous les yeux. Du moins ceux de la première catégorie, les passionnés de la piste et de son spectacle.

La seconde catégorie, plus nombreuse, est composée de ceux pour qui la piste n'est qu'un prétexte à se produire en public et généralement devant un public spécial. On peut dire sans être injuste que c'est le cas de la plupart des figurants du Gala de l'Union des artistes, dont le programme n'est guère qu'une parodie de spectacle de cirque. C'est là sans doute une « soirée bien parisienne »... Pour les fervents du cirque, cela ne représente pas grand'chose. Et il faut croire que le fait de se sentir dans un rôle injouable influe sur nos vedettes de théâtre et de music-hall car peu d'entre elles semblent à leur aise dans la piste. Cependant, peut-on croire que ce soit le trac qui les paralyse comme un simple amateur ? C'est sûrement le sentiment de ne pas être, ce soir-là, dans leur *right place*.

Pour expliquer cette insignifiance des numéros du Gala de l'Union, on a dit que les artistes manquaient de temps pour s'entraîner. Mais nombre d'amateurs de chez Molière exerçaient un métier assez astreignant ; n'en est-il pas de même pour beaucoup de sportifs ? Et dans le monde du théâtre de jadis, Paul Mounet et Albert Lambert ne furent-ils pas des athlètes qui auraient certainement présenté un fort joli numéro de tapis ?

Je crois que ce médiocre résultat tient à ce que les animateurs du Gala de l'Union et ses exécutants ont adopté la méthode du moindre effort. Au lieu de se mettre à la rude école des professionnels, ils préfèrent parodier avec plus ou moins de bonheur des numéros de cirque et produire des exhibitions de jolies femmes, ce qui assure le succès.

Il faut espérer que le Gala des Courses dont les acteurs se recrutent dans un milieu de sport, prendra une autre direction et que gentlemen-riders, jockeys et entraîneurs auront à cœur de nous faire voir du « travail ». Mieux vaut, à mon goût, un honnête numéro de cirque, sans prétention, réalisé par un amateur qu'une brillante parodie où l'effort physique est remplacé par du « truquage ». La théorie selon laquelle le public n'y connaît rien et ne demande qu'à en « avoir plein les yeux » est pleine de périls pour tout artiste et pour l'artiste amateur plus que pour les autres. Seuls les grands ténors peuvent se permettre d'escamoter les difficultés parce que le public sent très bien que, le cas échéant, ils sauraient les aborder de front.

Dans la piste, la valeur spectaculaire — l'épithète est française depuis Théophile Gautier et Jean Lorrain — a son importance, mais ne saurait primer la raison même de l'exhibition qui est de nous montrer un tour de force ou d'adresse.

Henry THÉTARD.

25/04/1931 : Sans sous-titre

Le récent programme de Médrano comporte d'excellents éléments. C'est simple justice de reconnaître le bel effort accompli depuis le début de la saison par les directeurs du cirque montmartrois, secondés avec tant de zèle intelligent par notre excellent confrère Legrand-Chabrier.

L'an dernier, Médrano nous avait fait connaître une très bonne troupe équestre présentant, dans la note si pittoresque du cirque forain, un fort joli travail : je veux parler des Bellet. Cette année, dans le même ordre d'attractions, nous avons vu successivement, sur la piste de la rue des Martyrs, les Fedrizzi, dont j'ai parlé dans une récente chronique et, à présent, les Loyal-Repinsky.

Toujours dans la tradition du cirque de jadis, cette troupe de véritables banquistes fournit trois numéros du programme. Au besoin, comme les Scheffer, ils pourraient composer un programme tout entier.

Négligeons la voltige du début, mais citons le numéro de funambules des quatre sœurs Repinsky. Rien de spécialement inédit, mais un fort honnête travail présenté avec beaucoup de brio.

Le numéro d'acrobatie où nous retrouvons les quatre sœurs et les deux hommes de la troupe est remarquable. Le meilleur des voltigeurs n'est pas éloigné d'être excellent. Il réussit parfois le saut périlleux en arrière de cheval à cheval, toutefois avec moins de maestria et d'assurance que Courtault et Caroli.

Mais pourquoi faut-il que ce joli travail, si réellement typique d'un vrai programme de cirque, soit accompagné d'une musique aussi morne et aussi monotone ? La musique est un élément primordial du spectacle de la piste et nos directeurs parisiens ont vraiment tort de négliger cet adjuvant indispensable pour la création de l'atmosphère, véritable sans laquelle le cirque n'est plus le cirque.

Je ne cesserai de le répéter tant qu'il sera nécessaire de le faire. Le succès de Sarrasani, seul héritier actuel des traditions des grands directeurs d'autrefois, tient, en partie, à ses deux éclatantes fanfares qui ne laissent jamais faiblir l'enthousiasme créé par la splendide parade d'ouverture.

Pour faire un spectacle de cirque, il ne suffit pas d'inscrire au programme de grandes attractions. C'est déjà beaucoup. Ce n'est pas tout...

—

En fait de grandes attractions, Médrano nous en donne deux au cours de ce superbe programme.

La première est le trio Aurora, que nous n'avions pas encore vu en France. Ces trois acrobates cyclistes, d'origine allemande, sont stupéfiants d'audace. Ne réalisent-ils pas une colonne à trois, avec une précision dans la construction et la rupture qui en dit long sur leur entraînement et sur leurs aptitudes ! Je ne crois pas que l'on puisse faire beaucoup mieux en fait d'acrobatie cycliste.

[La] seconde attraction est le numéro d'éléphants de Power qui fait prime actuellement sur le marché international. Ce beau dressage est une preuve de plus que la façon de « vendre son numéro » vaut au moins autant, en cette matière, que la difficulté des exercices présentés. Aucun des quatre éléphants de Power ne fait aussi fort que cette éléphante du groupe du cirque Knie qui réalise l'équilibre sur une patte de devant. Mais Power a su sortir des sentiers battus et rebattus depuis les Thomson et les Lockhardt. Il nous montre des éléphants qui font autre chose que se coucher, monter sur des cuveaux, défiler en chaîne soudée de trompe à queue. Il a réussi et c'est justice.

D'ailleurs, ce dressage est admirablement au point. Les pachydermes travaillent au commandement et presque toujours sans la stimulation du crochet. Pour celui qui sait, c'est la meilleure caractéristique d'un bon numéro d'éléphants. Et celui-ci est mieux que bon.

La place me manque pour parler en détail des autres attractions intéressantes du programme : des deux sœurs Lupescu et des barristes les Poppescu, qui, s'ils ne sont plus les Poppescu du temps de Strehly, restent encore l'un des bons numéros de barres fixes à terre du moment.

Je me contenterai donc de les mentionner ainsi que les excellents clowns de la maison, Ilès et Loyal, et les grandes vedettes, Antonet et Beby, qui savent assez ce que je pense d'eux pour me pardonner de ne pas faire aujourd'hui plus longuement leur éloge méritée.

Henry THÉTARD.

27/05/1931 : Deux chapiteaux. — Le Zoo Circus à Luna-Park. — Le cirque Strassburger à Hambourg

A quinze jours de distance j'ai vu deux bons spectacles de cirque ambulants.

Parlons, d'abord, du Zoo Circus qui vient de planter sa tente à la porte des Ternes, dans cette partie du Luna-Park où déjà nous avons pu voir en 1928 un certain cirque Bostock, n'ayant d'ailleurs rien à voir avec la fameuse dynastie anglo-américaine.

Les frères Court nous offrent là un très honnête et copieux programme, ainsi que l'exhibition d'une ménagerie dont l'étoile, si l'on peut ainsi dire, est le fameux Bengali, le tigre assassin, déjà responsable du trépas de deux belluaires.

Ce programme est composé, en grande partie, de véritables artistes de cirque : je veux dire de noms illustres depuis plusieurs générations dans la piste, tels que les Houcke et les Briatore. Les frères Court, pour n'être pas eux-mêmes de souche banquiste, savent apprécier les enfants de la balle et c'est ainsi que j'ai vu récemment, dans leur autre chapiteau, une magnifique famille italienne, celle des Zavatta qui, comme au bon vieux temps, sait tout faire et tout bien faire, entre les multiples spécialités qui constituent le spectacle de cirque.

Il serait presque superflu de faire au public parisien l'éloge du beau numéro équestre présenté par Mme Marcelle Houcke-Rancy. Nos écuyers d'école sont à présent bien rares et Mme Houcke-Rancy perpétue avec beaucoup de science et de grâce souriante à la tradition des Loisset, des Guerra, des Chinon, des Dudley, qui brillèrent dans les vingt années de l'époque fin-de-siècle.

Houcke-Rancy... Voilà des noms célèbres dans les annales du cirque. Celui des Briatore ne l'est pas moins et c'est le nom de famille des clowns Rico et Alex, clowns originaux au possible et d'un comique fin et, si l'on peut dire, distingué.

Les enfants de ces deux excellents clowns présentent, sous le nom des Dangolys, un superbe numéro de jongleurs de clubs. C'est un travail rapide, précis, bien enlevé et qui soulève l'enthousiasme de l'assistance.

Les Alexim, au trapèze volant, sont certainement le plus beau numéro féminin du moment et les Marcantoni — encore un nom célèbre — sont des perchistes aussi forts qu'audacieux.

Le dompteur Talman présente un numéro de huit tigres, dont plusieurs avaient travaillé déjà avec le jeune Fischer qui mourut si prématurément il y a quatre ans et que les Parisiens se souviennent d'avoir applaudi en 1925 au Cirque Cosmopolite. C'est un numéro bien au point et présenté avec beaucoup de brio dans un mouvement endiablé... trop endiablé, peut-être. Que Talman se ménage : le dompteur qui « brûle les planches » risque davantage qu'un quelconque artiste de théâtre.

*

À Hambourg, fin avril, j'ai vu le cirque Strassburger.

C'est une grande arène ovale qui peut comporter un travail de deux pistes, mais dont les directeurs, avec beaucoup de raison, se contentent généralement d'une piste centrale ou d'un spectacle d'hippodrome. Deux orchestres, l'un de cuivres, l'autre de cordes, se donnent la réplique selon la méthode allemande, qui est la bonne, pour maintenir cette atmosphère du cirque sans laquelle le meilleur programme paraît morne et perd cent pour cent de son rendement.

La cavalerie de Strassburger comprend cent vingt chevaux dont la plupart paraissent successivement en sept numéros si variés que ce défilé de chevaux ne comporte aucune monotonie. En plus de ces sept numéros en liberté, les fils du directeur, MM. Karl et Hans Strassburger, présentent une double haute école très réussie.

Les numéros de fauves ne sont pas moins bons. En outre des lions géants, que nous vîmes souvent à Paris, présentés par Petersen et qui travaillent à présent avec le fameux dompteur Togare, deux groupes d'ours, l'un d'ours polaires, l'autre d'ours bruns de Russie, prennent place alternativement au programme.

Les clowns ne sont pas négligés. Le célèbre quatuor des Bronetts, les clowns attirés de l'Olympia de Londres que les hôtes de Sarrasani applaudirent à la Scala de Berlin l'an dernier, est engagé pour la saison chez Strassburger où il fait toujours preuve de son abatage renommé et de ses hautes qualités comiques. De plus, j'ai vu là pour la première fois un duo grotesque bien connu en Allemagne : le grand Emile et le petit Carlo. Que l'on imagine un immense dépendeur d'andouilles de quelque deux mètres, avec la plus niaise figure de pitre, costumé en écuyère de panneau et doublé, comme clown de reprise, d'un nain grimaçant. Pour être d'une drôlerie un peu lourde, dans le goût allemand, le numéro n'en est pas moins très amusant. Mais il lui faut, je crois, le cadre du cirque forain.

Quoiqu'il en soit, Strassburger présente un copieux et solide spectacle. Et je songeais en quittant ce chapiteau — qui, en Allemagne, n'est pas classé comme établissement de toute première catégorie — à ces étonnants managers qui prétendaient, voici deux mois, présenter aux Parisiens un spectacle à faire pâlir tous les cirques d'outre-Rhin. Finalement, nos bons gens durent faire une retraite sans gloire, car notre public n'est pas si sot qu'on affecte de la croire dans certains milieux.

Tout manager doit se rappeler le mot de Barnum : « Si vous le juger nécessaire, mentez sur vos affiches, mais, quand le public sera chez vous, donnez-lui en tant et plus pour son argent. »

C'est la vraie méthode, au moins quant au second terme de la boutade, et celle qui assure finalement le succès. Elle vaut mieux que l'exploitation d'un « nom », pour célèbre et estimé que soit celui-ci.

Henry THÉTARD.

09/09/1931 : Sans sous-titre

Medrano va rouvrir ses portes, inaugurant la saison 1931-1932. La période estivale est close.

Elle ne nous aura rien montré de sensationnel à Paris, ni non plus en province. Les grands cirques étrangers ne sont pas venus et les cirques forains français sont, hélas ! dans un marasme de plus en plus accentué.

[Le] Cirque d'Hiver, qui faisait d'habitude sa réouverture fin août, ne la fera, paraît-il, qu'en octobre. D'abord, pour protester contre les taxes, ensuite parce que son directeur consacre ses efforts présentement au cirque forain des Fratellini, qui promène à travers la province sa fameuse ménagerie dont quelques pensionnaires, entre autres deux hiboux et une demi-douzaine de renards se sont échappés dans la campagne de Vichy, sans doute pour faire une cure.

C'est ce cirque Fratellini — ne pas confondre avec celui de Gustave Fratellini que manage M. Périer — qui devait, d'après des communiqués ronflants, éclipser les grands cirques d'Europe Centrale. Pour cela, il lui faudra prendre pas mal d'ampleur dans les années à venir, de même que pour lutter contre les taxes, il faudra faire autre chose que de fermer le Cirque d'Hiver en été.

D'ailleurs on prête à M. Gaston Desprez de grands projets et notamment celui de faire venir cet hiver le Cirque Sarrasani dans nos murs. Ceci ne laisse pas d'étonner quand on se rappelle que le directeur du Cirque d'Hiver fut parmi les plus acharnés opposants à la venue de Sarrasani l'an dernier. Mais il faut pardonner au pécheur repent et, si nous pouvons enfin applaudir le magnifique spectacle de Sarrasani à Paris, nous oublierons ce fugitif accès de mauvaise humeur qui n'aura pas résisté à une saine compréhension de la réalité économique.

Quoi qu'il en soit, M. Desprez a choisi comme secrétaire général notre ami Maurice Verne. C'est un geste judicieux et, si le directeur du Cirque d'Hiver a la sagesse de laisser à notre excellent confrère la direction complète de son spectacle, nul doute que ses programmes ne s'en ressentent heureusement.

000

Car il ne suffit pas, pour faire un bon spectacle de cirque, d'engager de bons numéros, ce qui est à la portée de tout le monde. Dans la piste, la présentation et le rythme sont choses aussi essentielles que la qualité du travail. La piste est fille de l'arène antique : il y faut des fanfares, de la lumière, des costumes éclatants et, par-dessus tout, il est nécessaire que le spectacle, comme disent les banquistes, soit « chauffé ». Il faut aller vite et en progression constante comme chez Nicolet, ne pas laisser d'intervalles entre les numéros, car la piste ne doit jamais être vide ni le cirque sans musique et c'est pourquoi, à notre avis, il est indispensable d'avoir deux orchestres.

Les entrées de clowns de trente à quarante minutes tuent un spectacle et finissent par communiquer une réelle fatigue aux spectateurs, même si ceux-ci se ressaisissent pour applaudir la petite séance de saxophone ou de concertina qui est devenue de tradition à la fin de ces exhibitions, au désespoir des vrais amateurs qui se moquent de cette musique de chanteurs de cours.

A leur belle époque, qui dura en France jusque vers 1895 et en Allemagne quelques années de plus, les cirques stables étaient dirigés par des gens de métier qui savaient la valeur de ces contingences. Nous voyons sur un programme du Cirque des Champs-Élysées datant de l'année 1845 que l'orchestre est composé de soixante musiciens... Et de même, ces anciens directeurs savaient ce qu'ils faisaient en soignant la composition de leur « barrière ». La barrière doit jouer par ses attitudes et sa mimique le rôle du chœur dans le théâtre antique — un chœur muet, saut en ce qui concerne son chef, le maître de manège, qui fait valoir les clowns. Et, à ce propos, il est bon que ce chef de la barrière soit quelque peu orateur. On ne lui demande pas d'écrire ses mémoires, mais de pouvoir faire au public une annonce de quelques mots sans avoir recours à un écriteau.

Souhaitons que les directeurs de nos cirques parisiens, si menacés par la concurrence des music-halls et des cinémas, comprennent qu'ils ne lutteront victorieusement contre ceux-ci qu'en donnant au public un genre de spectacle impossible au public du genre de spectacle impossible à présenter ailleurs et en poussant ce spectacle à son maximum d'effet.

Henry THÉTARD.

25/09/1931 : Rastelli à Médrano

Dès le début de la saison, Médrano a voulu jeter un solide appât à sa clientèle. Et le cirque montmartrois a battu le rappel sur le nom de Rastelli, nous offrant à nouveau le magnifique spectacle du plus grand jongleur dans son véritable cadre. Car Rastelli était venu déjà deux fois à Paris sur des scènes de music-hall et il a fallu son séjour de l'an dernier à Médrano pour que la presse lui rendît l'hommage que mérite cet artiste surhumain.

Enrico Rastelli a réapparu en pleine possession de ses exceptionnels moyens, rééditant les tours qui soulevèrent notre admiration il y a onze mois. C'est l'athlète — un athlète fin, racé, mais tout de même athlète au sens où l'entendait Platon — qui battrait environ cinq ou six records en une demi-heure. Et avec cette souriante maîtrise de soi, cet équilibre immuable dans la vitesse et dans la station, qui annihilent la pénible impression de l'effort trop violent pour la machine humaine. Jadis, Louis Uni, notre grand Apollon dont les exploits eussent révolutionné la presse sportive si elle n'eût été dans les limbes avant 1900, arrachait ainsi ses quatre-vingts kilos d'une main sans que l'on pût voir tressaillir un muscle de son masque de centurion superbe... Et le champion du monde Bonnes développait ainsi les soixante-cinq kilos de son partenaire Payen au cours de leur célèbre numéro de mains à mains. Comme Rastelli, mais dans une autre spécialité, ceux-là furent de grands champions et de nos moins grands artistes de la piste et de la scène des Variétés.

Personne ne dispute à Rastelli le titre de champion du monde des jongleurs. Et ce qui montre plus que tout la suprématie de l'actuelle vedette de Médrano est que presque tous les jongleurs de valeur cherchent à copier son numéro et ses exercices. C'est dans le monde de la banque une antique coutume dont l'abandon ne serait point regrettable. D'autant qu'elle n'est guère opérante. Un sous-Rastelli ne sera jamais qu'un imitateur sans relief, alors qu'un numéro de jonglerie de force comme celui de Spadoni ou de jonglerie mélangée d'acrobatie tel que celui du merveilleux Cinquevalli, auraient certainement leur plein succès, même en comparaison immédiate.

Rastelli est très bien encadré au programme de Médrano dont les directeurs artistiques essayent, avec raison, de faire revivre le cirque élégant du temps jadis. La barrière, sous la direction de Conche et Loyal, est d'impeccable tenue et un ample charivari, composé de quatorze clowns et augustes de soirée, établit avec un certain succès la liaison nécessaire entre les numéros. Malheureusement, certains de ceux-ci sont menés au ralenti et gagneraient à être débarrassés de longueurs superflues. Il n'est pas nécessaire, par exemple, que des barristes, d'ailleurs fort bons, fassent le simulacre de rater deux fois leur exercice « d'emporte-pièce ». Il n'est pas nécessaire, surtout, qu'un spectacle de cirque dure près de quatre heures. Trois heures son largement suffisantes et même deux heures et demies comme à l'Olympia de M. Mills.

La cavalerie de Christiani est honorable et Mlle Machaquita a ressuscité avec succès la silhouette presque oubliée de l'écuyère d'autrefois, se contentant, d'ailleurs, de sauter les rubans et négligeant les « ballons ». En langage de cirque, les ballons sont (d'après l'expression anglaise), les cerceaux enveloppés de papier que la ballerine équestre doit crever au rythme de quatre par tour de piste. À la belle époque du cirque hippique, c'était, entre les étoiles du panneau, un match à qui crèverait le plus de ballons. À son apparition chez Renz, Miss Ella stupéfia les connaisseurs de l'an 1854 en démolissant cinquante cerceaux de papier qui s'accumulaient en tas au milieu de la piste. Mais Miss Ella était un homme-protée... De véritables écuyères se piquèrent au jeu, si bien que Virginie Blennow et Kætchen Renz parvinrent elles aussi à crever les cinquante ballons. La folie du record sévissait déjà.

H. THÉTARD.

03/11/1931 : Sans sous-titre

Le Cirque d'Hiver a fait sa réouverture. Tous les amis de la piste ont été heureux de retrouver la vieille maison fondée par Dejean et illustrée par les Franconi.

Précisément, l'un des meilleurs intérêts de ce programme de réouverture était la présentation de la cavalerie Truzzi, qui sont, on le sait, des Franconi. Malheureusement, nous n'avons pas revu William Truzzi qui est mort voici environ un mois. C'est son frère cadet qui dirige la présentation et s'en tire fort bien quoiqu'il soit privé d'une partie de ses moyens, ayant un œil caché par un bandeau de soie noire qui le fait ressembler curieusement au portrait de son ancêtre, le vieil Antonio, tel qu'il est peint dans le salon de Mme Charles Franconi.

Les Truzzi ont compris que le dressage en liberté, un peu froid et monotone, avait besoin — comme d'ailleurs tous les numéros de cirque — d'une mise en scène éclatante. Dans leurs nombreuses présentations, rien n'est négligé pour mettre en valeur la plus antique spécialité de la piste : accessoires aux couleurs violentes, harnachements somptueux, piqueurs aux livrées bariolées et soutachées. Cela, c'est du cirque, et du meilleur, dans la bonne tradition de jadis. Voilà ce que le music-hall ne pourra jamais donner à la même puissance. C'est ainsi qu'à l'hippodrome de l'Alma, lorsque Mlle Adèle Drouin entrait en piste, vingt-quatre piqueurs, en costume classique de postillon, précédaient la grande écuyère. Répartis sur la surface de la grande arène, ce cadre de figurants galonnés formait un saisissant contraste avec la sobre et sévère allure de l'artiste en amazone noire.

Suivant une autre tradition du cirque, les Fratellini ont choisi pour entrée une parodie du principal numéro du programme. Les célèbres clowns nous offrent, en conséquence, un amusant dressage en liberté que conduit François, toujours aussi plaisant dans son rôle de meneur de jeu. Savoir plaire est la grande qualité des Fratellini : s'ils ne déchaînent pas toujours sur les gradins la grande tempête d'hilarité, du moins leur « gentillesse » latine ne manque-t-elle jamais son effet de charme pour opérer sans violence la conquête d'un public séduit par leur bonne grâce et leur souriante fantaisie.

D'autres bons numéros figurent encore à ce programme de réouverture. J'ai noté les Ida May's Girls, un groupe de jolies trapézistes où figurent les anciennes sisters Facorys et aussi les éléphants de la firme Wilhelm Hagenbeck, les mêmes que présentait, il y a six ans, au Cirque Cosmopolite, le bon dresseur Herbig, que les visiteurs du Zoo de l'Exposition coloniale peuvent chaque jour contempler sur le rocher des lions dans l'exercice de ses fonctions.

*

* *

A Médrano, le nouveau programme comporte également plusieurs attractions de grand ordre.

M. Lucio Cristiani est un acrobate sur cheval nu qui peut pleinement soutenir la comparaison avec les Caroli, les Marasso et les Courtault. Comme les précités, il exécute le saut périlleux en arrière de cheval à cheval et corse encore la difficulté du tour en passant à travers un cerceau. Ses chevaux sont remarquablement mis, le second suivant le premier dans sa foulée et la tête parallèle à la croupe de l'autre, si bien que l'acrobate tourne très groupé et que son saut périlleux fait moins d'impression que le saut à grande trajectoire planée de Courtault. Mais, naturellement, l'artiste gagne en précision et en assurance ce qu'il perd en effet.

Les dix Allison sont revenus et le public a manifesté par son enthousiaste ovation sa compréhension de leur travail hors de pair. Les Allison sont les rois actuels des jeux icariens et des sauts au tapis. Le cascadeur qui tourne le double saut périlleux en finale d'une série de flip-flap vertigineux est le digne successeur des plus grands sauteurs que l'on ait vus dans la piste : des Robert Bourbonnel, des William Olschansky, des Ignace et autres Roberto Bracco.

Le numéro des Kimris, intitulé l'avion infernal, est étonnant au possible. Ces hommes suspendus en équilibre de reins, puis, d'un seul pied, à des trapèzes tournoyant au cintre du cirque — sans filet protecteur — ont vraiment le cœur triplement cuirassé du bon Horace.

Le spectacle de Médrano se termine par la rentrée de Blacaman. Le fakir à la chevelure hérissée ne m'a jamais déplu. D'abord notre homme sait jouer à merveille de son extraordinaire physionomie et s'entourer d'une figuration de haut relief. La jeune infirmière et les deux escogriffes en livrée hindoue prosternés autour du cercueil où dort dans son lit de sable le fils du mystère font un tableau à mourir de rire. C'est bien la plus drôle de toutes les entrées comiques que j'aie jamais vues dans une piste.

Mais ce n'est pas là son seul mérite. Ce curieux numéro est une *olla podrida*² où l'on trouve pour tous les goûts. Blacaman, au milieu des lions, se révèle un remarquable apprivoiseur. Bien peu de dompteurs oseraient montrer tant d'insouciance du coup de griffe ou de croc toujours possible, même avec des lions de bonne composition.

Henry THÉTARD.

05/12/1931 : Sans sous-titre

Pendant la seconde quinzaine de novembre, le Cirque d'Hiver a donné un excellent programme dans une caractéristique très « cirque ». Les nouvelles présentations de la cavalerie de Truzzi ont été à la hauteur de la première. Evidemment, ces ballets équestres à grande mise en scène feraient encore plus d'effet dans un hippodrome que dans une piste ronde qui paraît un peu encombrée, surtout pour les spectateurs des premiers rangs. Il n'en est pas moins vrai que cette présentation en liberté, conduite tantôt par Mitia Truzzi en amazone, tantôt par M. Truzzi et Mme Emmy en pas de deux, forme un très beau spectacle, bien réglé et pittoresque à souhait.

Il faut également féliciter les deux troupes de clowns de la maison. Ilès et Loyal ont toujours pour eux leur « métier » et leur autorité acquise par une déjà longue collaboration. Quant aux Fratellini, je ne les ai jamais vus meilleurs, même aux jours lointains de la fin de la guerre où ils commençaient d'asseoir leur réputation. L'entrée du fantôme a été jouée par eux dans la note classique héritée du jester londonien et qui, pour beaucoup, demeure la véritable tradition du bouffon de cirque. N'est-ce pas la meilleure preuve de la belle internationalité du spectacle de la piste de voir ces fils de la *commedia del arte* interpréter la scène où jadis triomphait la verve macabre des Blinchar, des Wallett et des Hanlon Lee ?

D'excellentes attractions se groupaient autour de la troupe permanente du Cirque d'Hiver. Les trois Aurora sont parmi les plus remarquables acrobates sur cycle du moment. Les Elliotts sont d'excellents perchistes, et nous avons déjà vanté souvent la magnificence exotique du travail des Royal Pékin.

Il serait injuste d'oublier Oreval, qui est un contorsionniste de la grande école dont Carletta fut sans doute le plus fameux représentant. Mais le clou des attractions du Cirque d'Hiver est, bien entendu, Powell, l'étoile de Ringling-Barnum, l'éblouissant et terrifiant virtuose de la dislocation sur trapèze fixe.

*

Chez Médrano, nous pouvons voir également de très bons numéros, surtout dans la seconde partie du programme.

² Plat espagnol dans lequel on retrouve de multiples viandes.

Les élèves de Rainat, qui ont composé, sous le patronyme illustre des Zemganno, un numéro de trapèze volant, ont inventé un mode de présentation original, qui peut être encore perfectionné mais qu'il convient de louer comme toute tentative nouvelle doit l'être. Signalons pourtant que, chez Krone, les Otaris travaillaient déjà dans le chapiteau obscur mais sous une croix de lumière. C'était un peu, en germe, l'idée réalisée par les Zemganno.

Caïroli, Porto et Carletto nous ont donné une amusante parodie du numéro de Blacaman, où Porto, grimé en infirmier du fakir, a déployé tous ses dons de fantaisie et d'invention comique. Le groupe des éléphants du cirque Strassburger, que nous avons déjà applaudi à Paris, est toujours très au point, et le dresseur Singels le présente avec maîtrise.

Surtout j'ai admiré le pas de deux sur chevaux nus de Mlle Machaquita et de M. Daviso Cristiani. Deux beaux chevaux bien mis, une jolie fille, un superbe athlète : toute la splendeur classique du vieux cirque de jadis revit dans ce numéro excellent, enlevé dans le rythme allègre dont les vrais banquistes ont le secret.

Henry THÉTARD.

22/01/1932 : Sans sous-titre

Le grand évènement de cette saison hivernale aura été la reprise, dans nos deux cirques parisiens, du genre qui constituait jadis la moitié du programme dans nombre de cirques et de chapiteaux, de la pantomime qui fit son apparition dès la création du spectacle de la piste. En effet, nous trouvons au programme d'Astley de 1788 l'annonce d'une pantomime à grande mise en scène, avec danses et intermèdes musicaux, intitulée *Magic World*. Quelques années plus tard, on vit, dans le grand amphithéâtre londonien, la représentation d'une casse au renard sous le titre *The Windsor Hunt*.

Chez Franconi, le rival parisien d'Astley, on jouait dès 1795, au faubourg du Temple, une petite pièce hippique burlesque intitulée *Rognolet et Passe-Carreau* ou le *Tailleur gascon*. Les archives du cirque Olympique ont conservé le canevas de cette piécette qui fit les délices de nos pères pendant un demi-siècle et plus — Alphonse Rancy se souvient de l'avoir vu jouer encore dans des petits chapiteaux forains aux alentours de 1880. Le clown Charles Voisin mourut au champ d'honneur, *id est* dans la piste, d'un coup de pied de cheval qu'il reçut en jouant *Rognolet et Passe-Carreau*.

A partir de 1807, Henri Franconi se spécialisa dans la production de la pantomime. L'auteur de la plupart des pièces jouées au cirque Olympique pendant l'Empire et la Restauration était le fameux Guillaume Cuvélier de Trye dont la bonne amie, Mlle Dumonchel, perpétuellement travestie en hussard, à la ville comme à la scène, était aussi l'étoile des productions de son seigneur et maître. Pour satisfaire au goût du jour nombre de ces pantomimes étaient des figurations guerrières et s'appelaient *Gloires militaires*. Ce genre fleurit surtout de 1820 à 1840 et ne contribua pas peu à l'épanouissement de la légende napoléonienne, à tel point que Ferdinand Laloue, qui avait succédé à Cuvélier de Trye, fut discrètement sollicité par l'entourage de Louis-Philippe de ne plus surexciter le chauvinisme parisien par ces inoculations de virus belliciste. Le roi citoyen était un sage et connaissait le vrai visage de la guerre qu'il avait lui-même vécue. En 1848, l'interdiction tacite fut levée et l'hippodrome de l'Etoile donnait *Bonaparte au pont d'Arcole*. Quatre ans plus tard, c'était à nouveau l'Empire et, peu après, la guerre de Crimée, qui fut d'ailleurs évoquée avec un réel manque d'à-propos au cirque Napoléon, tandis qu'elle se jouait pour tout de bon devant Sébastopol.

Les archives du cirque britannique conservent le souvenir de quelques gloires militaires. Andrew Ducrow, le successeur d'Astley, triomphait vers 1822 dans *la Bataille de Waterloo*. Mais les grandes pantomimes du cirque anglais furent surtout *la Mort du capitaine Cook*, *Mazeppa* et, plus tard, avec le fameux lord Sanger, *les Voyages de Gulliver* où l'on vit figurer 700 artistes et 13 éléphants.

Mazeppa fut repris en 1856 par le cirque berlinois du vieux Renz qui, auparavant, avait déjà donné *les Brigands des Abruzzes [sic]* et *Don Quichotte de la Manche*. Dès cette époque, les pantomimes de Renz furent renommées pour leur mise en scène grandiose autant que luxueuse et connurent une vogue immense. Certaines d'entre elles furent reprises périodiquement, notamment *Aschenbrædel*, c'est-à-dire en français *Cendrillon*. Le vieux Renz, qui était un véritable homme de cirque à mentalité internationale, ne voulut jamais verser dans le genre gloire militaire, mais son fils n'eut pas la même sagesse et fit représenter, en 1895, une colossale pantomime en deux actes intitulée *1870-1871*. On y vit 400 figurants, 150 danseuses et trois

musiques militaires. Le tableau final était le triomphe de la Germanie avec le défilé des vainqueurs conduits par Bismarck et Moltke.

En France, les plus belles pantomimes que l'on vit jamais dans la piste furent celles de l'Hippodrome de l'Alma : *Skobeleff*, *Néron*, *Jeanne d'Arc* et cette *Chasse au cerf* que reprit plus tard le Nouveau-Cirque et que vient de reprendre le Cirque d'Hiver avec un plein succès.

*

Il est inutile d'analyser le canevas de *la Chasse au cerf*. Une pantomime de cirque est un prétexte à pittoresques tableaux, à somptueuses exhibitions, à poursuites amusantes et mouvementées. Les spectateurs du Cirque d'Hiver en ont eu pour leur argent. Le décor transparent, renouvelé des beaux jours de l'Hippodrome, a été très apprécié ainsi que toute la partie technique du spectacle réglé par MM. Emile Codey et Jean Fouilloux. La cavalerie de M. Henri Rancy, la meute, les animaux de chasse ont très bien tenu leur partie et les sonneurs de trompe, sous la magistrale direction du chef piqueur, M. Souliman, furent, selon le cas, mélancoliques ou tonitruant à souhait.

Les acteurs ont été à la hauteur de leurs rôles : qu'ils soient gens de théâtre comme Mlle Suzy Lucat, MM. Fortunat, Terris, Frayval ou, au contraire, de vieilles illustrations de la banque comme les Fratellini, Ilès et Loyal. Mlle Monna Païva, il est superflu de le dire, est une étoile chorégraphique, mais il convient de louer particulièrement la gracieuse Mme Tilly Rancy qui a remporté un éclatant succès avec un numéro de pigeons dressés, présenté comme sait le faire une Price devenue par alliance une Rancy.

Henry THÉTARD.

20/02/1932 : Sans sous-titre

Les amateurs de cirque n'auront pas eu, cette saison, à se plaindre des spectacles offerts par nos deux pistes parisiennes. Tant au point de vue de la qualité des numéros engagés qu'à celui de la présentation de ces numéros, Médrano de le Cirque d'Hiver ont fait de sérieux efforts qui méritent d'être récompensés par le public... et aussi par l'Etat.

Personnellement, je ne suis pas partisan d'une subvention, estimant que le contribuable a suffisamment de charges déjà et que le cirque doit se sauver lui-même en conservant et en augmentant sa clientèle. Par contre, il me paraît nécessaire que la presse fasse campagne pour obtenir une diminution des taxes imposées aux cirques stables et ambulants qui sont, chez nous, de 13,5 pour cent sur la recette totale alors que, en Allemagne, elles sont, au plus, de 8 pour cent. Quant à la dîme exigée par la Société des droits d'auteurs musicaux (2,20 pour cent de la recette), elle est simplement ridicule. En Allemagne, la Guema demande environ 200 marks par mois à un cirque de première importance.

Revenons au spectacle. Médrano nous a présenté Colleano, le roi des funambules actuels, et, probablement, le meilleur qui ait jamais existé avec Caicedo. Ce grand artiste donnait son magnifique numéro au cours d'une pantomime espagnole qui a pu rappeler aux amateurs d'âge respectable la fête à Séville de l'Hippodrome de l'Alma dont M. Molier utilisa les décors pour sa première de 1880. Avec Colleano, l'autre vedette d'*Espana* était une remarquable danseuse, Angelita Velez.

A présent, au programme du cirque montmartrois figurent les Andreu-Rivels, dont l'entrée comique et le numéro de barres sont, on le sait, parmi les plus sensationnelles attractions de cirque et de music-hall de l'époque.

Au Cirque d'Hiver, à la chasse à courre a succédé le « Pays des Merveilles », ballet équestre où la cavalerie de Truzzi joue le premier rôle. La partie attractions du programme comprend le numéro, de tout premier ordre, des Wallenda, grandes étoiles au programme de Ringling-Barnum-Bailey.

A ce propos, il paraît que les tournées des grands cirques américains se sont sérieusement ressenties de la crise pendant l'année 1931. En tout cas, Ringling a écourté son circuit de près d'un mois.

000

En Allemagne aussi, sauf pour Krone, qui a eut l'idée heureuse d'augmenter l'importance de son chapiteau et de diminuer le prix des places, les affaires des cirques ambulants ont été médiocres. Pour tenter d'échapper à la faillite, le cirque Barum avait essayé d'une tournée en France [*sic*] ; sans succès puisque son directeur, M. Kreiser, a dû déposer son bilan à Lyon.

Jacob Busch, Willy Hagenbeck et Schneider avaient préféré envahir l'Italie, mais le pauvre Schneider, l'homme aux cent lions, vient de faire faillite à Naples ! Gleich et Sarrasani ont jeté leur dévolu sur les Pays-Bas. En Hollande, ces deux grandes entreprises ont réalisé des recettes intéressantes. En Belgique également. Sarrasani a très bien travaillé à Liège mais moins bien à Anvers où sa grande construction d'hiver a failli brûler tout entière dans la nuit du 12 au 13 janvier.

Si cette colossale entreprise n'avait possédé sa voiture-pompe à feu et son corps de pompiers, il est certain que le désastre n'aurait pu être circonscrit. Le magasin des costumes a flambé complètement ainsi que l'écurie des vingt-deux éléphants dont huit ont été horriblement brûlés et trois au point de mourir.

J'ai visité récemment l'écurie où l'on soigne les pauvres rescapés dont deux sont encore en danger de mort. C'est un spectacle affreux : les malheureux pachydermes voient leur peau se détacher en larges plaques et leur chair rosâtre apparaît sous les couches de pommades dont on les enduit !

Le chef soigneur m'a conté les péripéties du sauvetage et comment le personnel, avec un dévouement magnifique, n'a pas craint de se brûler les mains en manipulant les chaînes et les manilles des entraves chauffées au rouge par la litière enflammée. Ces hommes ont fait cela tout simplement et sans demander de récompense extraordinaire... Les véritables gens de cirque, ceux qui ont l'amour de leur métier et qui l'exercent autrement qu'un quelconque mercanti, savent donner leur vie pour leurs animaux, de même qu'ils sauraient, au besoin se priver de manger pour pouvoir les nourrir.

Henry THÉTARD.

19/03/1932 : La revue de Medrano. — L'entrée en France des cirques étrangers

Dans son livre de souvenirs, où défilent quarante années de vie parisienne, Gabriel Astruc a conté comment il fit représenter, en 1888, au cirque Fernando, une revue qu'il avait écrite en collaboration avec Pierre Soulaire et Adrien Hébrard. La Goulue était la grande vedette de : *En selle pour la revue*, dont la première eut lieu devant les illustrations boulevardières de ces temps bénis où Aurélien Scholl, Arthur Meyer et Alexandre Duval donnaient le ton à tout Paris.

Sans doute par réminiscence, M. et Mme Medrano, successeurs de Fernando, ont voulu, pour varier les plaisirs des amateurs de cirque, nous donner une revue dont les auteurs ont sûrement lu le livre d'Astruc, à qui ils ont emprunté une anecdote, d'ailleurs assez drôle.

Il y a de bons éléments dans cette fantaisie émaillée d'attractions, dont l'une, celle de la troupe de patineurs à roulettes Whirlwind, est de premier ordre. On y voit des danseuses harmonieuses, de jolies figurantes, et le jeu est conduit par deux animatrices habiles : Mlle Devilder, qui a évoqué avec assez de bonheur la silhouette d'Antoinette Cuzent-Lejars, la grande écuyère créatrice des « dames colonels », et Mlle Alexiane, commère charmante et délurée. Les costumes sont frais et bien dessinés.

Malheureusement — ce qui dans un cirque est particulièrement regrettable — la cavalerie est plutôt médiocre. Il existe pourtant encore de beaux chevaux en France.

La partie musicale n'est pas autrement impressionnante et le texte aurait pu sans dommage être remplacé, dans nombre de tableaux, par une pantomime appropriée.

Néanmoins, c'est un essai intéressant qu'il faudrait reprendre avec une plus grande mise en scène et dans un autre esprit, un esprit vraiment « cirque ». La revue peut vivre dans la piste aussi bien que sur le plateau des Folies-Bergère. Une évocation rétrospective des grands directeurs et des grands artistes qui ont illustré le cirque, depuis Astley et les Franconi, serait même un magnifique spectacle à réaliser.

—

Pour Bruxelles, la saison 1931-1932 aura été une grande saison de cirque. Après avoir assisté, au Cirque Royal, dirigé par M. Fermo, à d'excellents spectacles, les Bruxellois ont pu visiter, entre le 18 février et le 13 mars, deux de nos plus grands chapiteaux ambulants d'Europe : Sarrasani et Gleich. Le premier avait installé son immense « construction » d'hiver à Anderlecht, tandis que, huit jours plus tard, le second vint monter son arène à quatre mâts sur la place de l'Yser.

Tous deux ont connu le succès, bien que la présence simultanée de deux établissements de cette importance dans une ville d'un million d'âmes ait certainement influé sur les recettes de l'un et de l'autre.

Une campagne acharnée avait été menée contre la revue de ces grands cirques par les directeurs de spectacles de Bruxelles, mais les autorités belges n'ont pas voulu se laisser entraîner dans la voie d'un protectionnisme mal compris et, pour la plus grande satisfaction du public, ont autorisé Gleich et Sarrasani à venir après la clôture du Cirque Royal.

En irait-il autrement en France ? On prétend que l'entrée serait refusée chez nous aux cirques étrangers pour l'année 1932, malgré que des autorisations aient été déjà accordées à plusieurs établissements qui ont établi leur tournée en conséquence, et en débit des vœux du public, qui a montré sa prédilection pour ce genre de spectacles.

Le motif invoqué serait la crise de chômage qui commence à sévir parmi nous.

C'est un motif singulièrement mal choisi. Il n'est pas difficile de démontrer que des entreprises comme Gleich et Sarrasani engagent pour une tournée en France autant d'employés français, à eux seuls, que cinq ou six chapiteaux du modèle des nôtres, qui emploient un personnel en majorité d'origine étrangère.

Les seuls intérêts qui pourraient être touchés en l'occurrence sont ceux, d'ailleurs souvent respectables, des directeurs de cirques ambulants puisque les cirques stables parisiens ferment pendant la période du 1^{er} juin au 15 septembre et que les cirques forains ne sont autorisés à venir à Paris qu'à cette époque.

Encore ne serait-il pas impossible de soutenir que la vogue dont bénéficie le spectacle du cirque après le passage d'un établissement de premier ordre compense, dans un avenir peu lointain le tort immédiat causé aux chapiteaux de moindre importance.

En Allemagne, les Sarrasani, Krone, Gleich, Hagenbeck n'ont pas empêché de vivre les Strassburger, Holzmüller, Busch, Konrado et autres établissements de modèle plus réduit.

On ne saurait trop le répéter : si l'on veut que le cirque retrouvé chez nous la vogue qu'il a conservé en Europe Centrale, il faut montrer au public français des cirques qui donnent des programmes et possèdent une belle cavalerie et une ménagerie importante. Sinon, ce même public, si souvent trompé par certains établissements qui changent de nom chaque année et affichent des attractions ou des collections zoologiques inexistantes, finira par se dégoûter du spectacle de la piste, au grand dommage de ceux qui se conduisent loyalement envers lui.

Toutefois, il est une mesure qui se comprend parfaitement : c'est le contingentement des cirques étrangers, mesure adoptée par la Suisse, qui n'admet sur son territoire, chaque année, qu'un seul chapiteau venu du dehors.

En France, on pourrait, par exemple, n'admettre que deux ou trois cirques étrangers par an, en les obligeant à indiquer leur tournée avant le début de l'année de manière à permettre aux cirques français d'établir la leur au mieux de leurs intérêts.

Henry THÉTARD.

12/04/1932 : Grock à Medrano

Que ce soit sur un plateau de music-hall ou dans une piste de cirque, Grock est sans doute le numéro qui assure le plus sûrement la recette de l'établissement où il joue. Depuis l'après-guerre, nous avons bien revu ce grand comique une bonne dizaine de fois à Paris, mais l'engouement du public demeure entier à l'endroit de l'homme au « petit violon ».

D'ailleurs, Grock, cette année, a renoncé à son petit violon et à quelques autres tours de son entrée légendaire. Il a modifié son numéro qui fut si longtemps immuable — ou presque. D'abord, il a remplacé son partenaire Max par son beau-frère Géo Lole et s'est adjoint un second compère en la personne d'un joueur d'accordéon qui remplit fort bien les entr'actes nécessités par les sorties du personnage principal.

Cette transformation du duo en trio est à louer, au moins pour le numéro présenté en piste. Par contre, je n'ai pas trouvé que Géo Lole fût pour Grock un aussi habile « faire valoir » que l'était Max.

L'an dernier, Grock, qui était d'ailleurs grippé et privé d'une partie de ses moyens, m'avait paru un peu désorienté dans le cirque. Cette année, il semble que le grand clown se soit mieux réadapté au milieu où il faisait ses débuts voici quelque trente années et où il remporta d'éclatants succès, il y a vingt ans, en compagnie d'Antonet. Très à l'aise, il évolue dans la piste avec autorité, parle au public, bref joue beaucoup plus en clown qu'en excentrique de music-hall.

Il n'empêche que, par sa durée — qui paraît encore trop courte au public à en juger par les rappels dont Grock est l'objet — le numéro ressortit davantage au genre du music-hall de variétés qu'à celui du cirque. Si bien que ces triomphes, obtenus par la seule présence au programme d'une grande vedette, ne sont pas sans inquiéter les fervents de l'art du cirque pour l'avenir, le nombre des vedettes étant limité.

A présent, avec le recrutement actuel des artistes, avec les changements survenus dans la mentalité de ceux-ci et leurs exigences croissantes, avec les habitudes prises par le public, un cirque stable, obligé de renouveler ses programmes, peut-il faire autre chose que de « donner du music-hall » dans la piste ?

La question est d'importance et porte l'exacte définition de l'art du cirque ainsi que l'examen des possibilités d'adaptation de cet art traditionnel aux nécessités du moment. Nous reviendrons là-dessus.

Henry THÉTARD.

23/04/1932 : Sans sous-titre

Je veux parler aujourd'hui de deux cirques ambulants, dont l'un vient de visiter quelques localités de la banlieue parisienne et dont l'autre doit, paraît-il, venir à Paris au mois de juillet prochain.

Le premier est le cirque Pinder, vieille firme créée en 1854 et rachetée récemment par M. Spessardy. L'autre est le cirque des quatre frères Amar qui, en 1930 et 1931, a réalisé une tournée de grande envergure, parcourant toute l'Afrique du Nord, du Maroc à l'Égypte, et revenant en France par la Grèce, la Bulgarie, la Yougoslavie et l'Italie.

Les frères Amar ont donné là un bel exemple. Nos chapiteaux ambulants français ont malheureusement trop perdu l'habitude des tournées à l'étranger. Et, cependant, l'avenir du cirque dépend de son internationalité car le principal attrait du spectacle de la piste réside dans cette atmosphère du « grand voyage » que nous apporte l'exhibition d'animaux exotiques et de peuples étrangers.

Ces deux chapiteaux ont des caractéristiques différentes. Pinder a une piste ovale — sans toutefois sacrifier à l'hérésie américaine des trois manèges. Amar, après avoir jadis utilisé la piste ovale avec spectacle double, est revenu à la piste circulaire.

Le programme de ces deux cirques est très honnête. Signalons chez Pinder l'admirable numéro équestre des sœurs Carré et les Léonard's, qui sont de bons clowns. N'oublions pas le groupe de lions de Roger Spessardy et la boule mystérieuse... Cette fameuse sphère qui monte et descend autour d'une spirale et qui fit fureur à l'époque où Barnum exhibait le numéro pour la première fois, il y a de cela trente ans et plus. Le créateur de ce truc sensationnel, après bien des avatars, se suicida, il y a une dizaine d'années, en se jetant à la mer du paquebot qui le ramenait, ruiné, d'Amérique en Europe.

Chez les frères Amar, en outre d'un programme de cirque copieux, les principales attractions sont les groupes de fauves dressés présentés par Amar aîné et ses frères, Chérif et Ali. Les jeunes directeurs se souviennent de leurs premières armes qu'ils [firent] dans la première ménagerie paternelle, sur nos champs de foire parisiens.

Ce qui est, à mon sens, surtout appréciable chez Pinder et chez les frères Amar, c'est la rapidité de la présentation et l'enchaînement parfait des numéros. C'est là la vraie manière du cirque où jamais un spectacle ne doit être donné au ralenti.

Le grand directeur de cirque américain, qui a trusté la majorité des chapiteaux dans le Nouveau-Monde, John Ringling, disait récemment à un amateur passionné de ce spectacle :

— Il y a quatre principes auxquels je me suis toujours conformé :

1° Donner au public des sièges confortables ;

2° Assurer un éclairage intense et bien réparti ;

3° Ne jamais laisser le cirque sans musique, d'où nécessité du double orchestre ;

4° Ne jamais laisser fléchir l'intérêt et présenter les numéros avec le maximum de rapidité malgré la propension des artistes à travailler au ralenti. C'est pourquoi, sans une règle sévère et un « minutage » implacable des numéros, il n'y a pas de direction de cirque à proprement parler.

On ne saurait mieux dire. À ces quatre commandements du parfait directeur de cirque, je pense qu'il convient d'ajouter la nécessité d'exhiber une belle ménagerie et une cavalerie suffisamment nombreuse, composée de beaux chevaux bien nourris et bien soignés. Bien que le cirque ne soit plus uniquement le temple équestre, les chevaux demeurent encore l'un de ses grands éléments d'attraction et, à présent, la ménagerie est devenue inséparable du chapiteau.

Il est du plus haut intérêt pour les amateurs parisiens d'avoir, pendant la saison d'été, la visite de beaucoup de cirques ambulants. Et c'est pourquoi la Ville de Paris doit réserver à leur usage un ou deux vastes emplacements dans les terrains que laisse libres la démolition des fortifications. Cela sera d'un rapport intéressant pour les finances municipales et permettra à l'industrie du cirque de se développer chez nous comme en Amérique et en Europe Centrale, où toutes les villes possèdent leur « place » pour chapiteaux ambulants... et ce sont de grandes places car, là-bas, les cirques ne sont pas petits.

Henry THÉTARD.

05/05/1932 : Sans sous-titre

Nous avons revu avec plaisir au dernier programme du cirque Médrano Roberto de Vasconcellos et sa jument *Dynamite*. Dans sa pittoresque costume de « caballero en plaza », l'excellent écuyer a obtenu le succès que lui valut déjà, à plusieurs reprises à Paris, son numéro mouvementé et admirablement réglé. Trop souvent les cavaliers de haute école confondent le cirque et le manège, en faisant fi du côté spectaculaire. C'est un reproche que l'on ne pourra jamais adresser à Roberto qui, avant tout, sacrifie à la présentation. Mais quelle remarquable jument que cette petite andalouse nerveuse et faisant corps avec son cavalier ! Vasconcellos et *Dynamite* sont inséparables et c'est au point que l'on peut difficilement se représenter la silhouette de ce beau cavalier sur un autre cheval.

Au même programme nous avons pu applaudir André Rancy et son chimpanzé *Djibo*, l'un des meilleurs anthropoïdes dressés qui se puissent voir. Ses passes aux trapèzes volants sont vraiment d'un effet très comique, d'autant qu'il a, sur les successeurs de Léotard, l'avantage de pouvoir faire ses « rattrapes » aussi bien avec les pieds qu'avec les mains, ce qui déchaîne les rires dans l'assistance.

Le capitaine Bunte est un athlète certainement fort, mais peu élégant dans sa présentation. Despard-Plège et Rhum sont de bons clowns et Despard-Plège possède une élégance en piste qui lui vaut la sympathie du public. Son Auguste, par contre, manque un peu de personnalité et devrait prendre garde à ne pas vouloir évoquer avec trop de ressemblance la figure et les attitudes de Beby. Car, à proprement parler, Beby est inimitable et nous en pourrions juger bientôt, puisque nous allons le revoir... Malheureusement pour l'art de la piste, ce sera au music-hall...

Henry THÉTARD.

11/06/1932 : Sans sous-titre

Les amateurs de cirque ont eu, le mois dernier, de grands espoirs. On disait que l'actif directeur du Palais des sports, M. Jeff Dickson, avait résolu de donner, dans le grand établissement du boulevard de Grenelle, un spectacle d'hippodrome conçu selon les règles qui firent jadis le succès des exhibitions de ce genre à Paris, spectacles dont nous sommes privés depuis un quart de siècle.

L'histoire de nos hippodromes parisiens reste à récrire. Il y en eut quatre principaux : celui de l'Etoile (1845-1854) ; celui de la porte Dauphine (1855-1869) ; celui de l'Alma (1877-1893) ; celui du boulevard de Clichy (1900-1907).

L'hippodrome de l'Alma, sous la direction de M. Hippolyte Houcke, fut, de tous, le plus célèbre. Des pantomimes comme *Skobeleff*, *Jeanne d'Arc*, *Néron*, y furent représentées, spectacles magnifiques qui étonnèrent le public, à cette époque où la revue de music-hall à grande mise en scène était inconnue. M. Houcke, qui, était un grand impresario, n'hésitait pas à dépenser des sommes énormes pour la réalisation de ces spectacles... Comme tous les « showmen » qui voient grand, il ne gagna pas une fortune à ce jeu. Il en dépense, par contre, plusieurs. *Néron*, en particulier, lui coûta à monter plus d'un million de francs en 1891 !

Actuellement, nous n'en demandons pas tant. Si bien que les privilégiés qui avaient pu voir, avant la première répétition, le cadre où M. Dickson projetait de reconstituer des scènes de l'Afrique sauvage — danses nègres et chasses au fauves — pouvaient espérer un succès. Une arène de 50 mètres sur 28 avait été tracée dans le cadre du grand vélodrome et complètement entourée de grilles et d'un décor transparent du genre de celui réalisé au Cirque d'Hiver pour la chasse à courre. De plus, on savait que M. Dickson s'était rendu acquéreur, dans des conditions invraisemblables de bon marché, de quelque soixante-dix lions, lionnes, lionceaux appartenant au capitaine Schneider dont les Parisiens connaissent, depuis longtemps, le beau numéro de dressage et d'apprivoisement. Tout s'annonçait bien.

Malheureusement — il faut reconnaître les faits tels qu'ils sont — le spectacle ne fut pas le succès espéré. Avec d'excellents éléments et un cadre pittoresque, on pouvait reconstituer, d'une manière intéressante, des scènes de la vie de la jungle. Il aurait fallu, en plus des lions, disposer d'un certain nombre d'autres animaux africains, d'une véritable tribu sauvage, comme, par exemple, ces chasseurs massaï dont Hagenbeck a souvent chez lui une exhibition, et surtout faire appel à un auteur et à un metteur en scène, car un tel spectacle doit constituer une pièce — comme toute pantomime — et non une suite de tableaux décousus.

La figuration avait été réalisée avec des moyens de fortune. Des cosaques étaient médiocrement travestis en cavaliers berbères ; des nègres, recrutés à Paris, s'essayaient avec quelque puérité à des danses soudanaises ; une troupe de danseuses du ventre ne relevait guère cet ensemble disparate. En outre — erreur capitale — l'orchestre était remplacé par des haut-parleurs, si bien que l'atmosphère demeurait celle, très spéciale, des réunions sportives où le public des populaires explose en spirituelles galéjades qui font le charme des combats de boxe et des Six Jours, mais ne contribuent guère à la bonne marche d'un spectacle dont l'ambiance doit être soigneusement préservée de telles manifestations.

N'insistons pas sur cet échec qui ne doit pas décourager M. Jeff Dickson. Un premier essai est rarement un succès. Le jeune manager a ce qu'il faut pour réussir dans la voie où il vient de tenter cette courte incursion. Avec un cadre comme celui du Palais des sports, avec des moyens suffisants, on peut donner à nouveau *Néron* aux Parisiens. Et si la pièce est bien conçue, bien montée et bien jouée, son impresario connaîtra encore le triomphe obtenu par Hippolyte Houcke en 1891.

Henry THÉTARD.

16/07/1932 : Le 52^e anniversaire du cirque Molier

Depuis le 21 mars 1880, qui vit la première représentation du cirque d'amateurs de la rue Bénouville, le nom de Molier est devenu célèbre dans l'Europe entière. Je n'en veux pour preuve que la visite faite à M. Molier, en janvier dernier, par M. Sarrasani, le directeur du plus beau cirque européen actuel. Pour qu'un amateur provoque l'intérêt chez de tels professionnels, il faut qu'il soit lui-même de la classe des professionnels. C'est le cas pour M. et Mme Molier qui ont figuré eux-mêmes avec succès au début de ce siècle, à côté des meilleurs gens de métier dans les programmes des plus grands établissements.

Malheureusement, pour acquérir semblable qualité, il faut travailler longtemps. Les amateurs n'aiment pas beaucoup cela à présent, et, d'ailleurs, ont-ils le temps de le faire à notre époque où les soucis matériels s'imposent si impérieusement ? Quoi qu'il en soit, il nous faut constater le fait : en dehors des excellents barristes de la troupe Payssé, nous n'avons pas vu beaucoup de jeunes amateurs à ce dernier programme de Molier, le 30 juin.

La première partie était consacrée à l'art du cirque, la seconde entièrement composée de numéros de danse dont je ne parlerai pas, n'ayant là-dessus que de médiocres lumières.

La partie équestre était assurée par la troupe habituelle de la maison. Après l'entrée classique du « patron », toujours aussi vert et plus trépidant que jamais, Mme de Marcigny et M. Hector Franchomme présentèrent des numéros de haute école très au point et M. du Serre-Telmon un dressage en liberté avec deux beaux étalons de pur sang arabe.

Mme Molier obtint un véritable triomphe en présentant ses deux chevaux d'école, *Porthos* et *Cocotte*. Il y a un mérite que seuls, les connaisseurs peuvent apprécier, à pratiquer avec des pur sang modernes, pleins de feu et de vitalité, ces « airs relevés » que les élèves de la Guérinière exécutaient jadis avec leurs gros chevaux lourds et lymphatiques. Avec des chevaux comme ceux de Mme Molier, les courbettes, croupades et caprioles prennent vite des allures de défenses et c'est ce qui justifie pleinement le titre de la présentation de *Cocotte* : « les défenses du cheval dans l'obéissance ».

J'ai déjà dit la valeur du travail à la barre fixe que nous donnèrent M. Payssé et ses élèves : MM. Martin, Milaut, Roger et Gimbert. Equilibres, « soleils », échappements simples et compliqués et même en double saut périlleux, ce fut une magnifique démonstration, très applaudie.

Pour finir, la troupe du peintre Paul Coze, dont on sait la très complète documentation sur les peaux-rouges d'Amérique, reconstitua avec beaucoup de pittoresque une légende sacrée du folklore sioux. Et ce fut une superbe apothéose.

Henry THÉTARD.

21/09/1932 : Thérèse Renz à Médrano

De nos deux cirques parisiens, Médrano a fait sa réouverture le premier, avec un programme composé en majeure partie d'excellents numéros. Malheureusement, beaucoup d'amateurs de la piste encore en vacances ne pourront aller l'applaudir puisque, suivant la règle nouvelle de l'établissement, la plupart des attractions seront renouvelées chaque quinzaine.

C'est la formule du jour pour les directeurs de spectacle de variétés, qui prétendent que le public la leur impose et exigerait même, comme dans les cinémas de quartier, le renouvellement hebdomadaire.

Reste à savoir si la suppression presque générale des engagements à long terme n'aura pas pour effet d'accélérer la décadence que nous constatons dans la valeur moyenne des numéros par rapport à ceux d'il y a vingt ans. C'est une question qu'il nous faudra étudier un jour sous ses divers aspects.

Il faut louer une artiste comme Thérèse Renz d'avoir accepté un engagement de si courte durée pour nous donner la joie de pouvoir applaudir la dernière grande écuyère d'acole, la dernière du grand quatuor d'il y a un demi-siècle, qui comprenait Elisa de Vienne, Elvira Guerra, Emilie Loisset et Thérèse Renz elle-même.

Car Thérèse Renz est née en 1859 et, loin de vouloir se rajeunir comme d'autres artistes, fait mentionner sa date de naissance au programme.

Elle a bien raison et le public le lui prouve en l'acclamant longuement. Il a raison aussi, le public, comme presque toujours. En regard de cette magnifique écuyère à l'allure de grande dame, dont les gestes sobres et précis, la maîtrise souriante indiquent la joie d'être en piste, la volupté de pratiquer son art, que devient le souvenir des petites femmes que nous avons vues parfois depuis quelques années se produire dans un numéro de haute école ?

Thérèse Renz est fille du directeur de cirque Wilhelm Stark, qui épousa la célèbre écuyère de panneau Lina Wollschlæger. Elle débuta elle-même au panneau au cirque Herzog et soutint, au cirque Renz, une rude « concurrence », comme on disait à l'époque, avec l'écuyère Neiss. Elle en sortit victorieuse et se maria peu après avec un neveu du vieux Renz, Robert, qui fut un remarquable voltigeur à la Richard. Demeurée veuve d'assez bonne heure, Thérèse Renz se mit à la haute école et devint tout de suite l'une des vedettes dans sa nouvelle spécialité. Le compositeur Hans de Bülow écrivit la partition de son numéro et le fait montre en quelle estime était tenue l'écuyère dans les milieux mondains et artistiques. Elle vint plus de vingt fois à Paris et triompha sur la plupart de nos pistes pendant les années d'avant-guerre. Depuis 1922, c'est la seconde fois que nous avons la joie de l'applaudir et il faut espérer que ce ne sera pas la dernière.

Thérèse Renz est la grande vedette du programme actuel de Medrano, mais elle n'est pas la seule. Le jeune Petoletti, fils d'un grand écuyer d'école, élève d'Albert Schumann, nous a montré, avec de superbes groupes de chevaux du cirque Carl Hagenbeck, de remarquables talents de dresseur en liberté et d'écuyer debout. Sa présentation des jeux romains, créée pour la première fois par Paul Cuzent au cirque des Champs-Élysées vers 1840, a satisfait les plus difficiles.

Les deux troupes de clowns du cirque montmartrois ont su créer des entrées originales et amusantes, qui nous ont agréablement changés de vieilles rengaines d'un répertoire séculaire. Par contre, nous avons revu sans grand plaisir les Otaris, ces gymnastes qui présentent un travail plutôt quelconque dans un accoutrement inesthétique.

Enfin, notons les progrès réels réalisés par l'orchestre de Medrano et d'intéressantes nouveautés, sur lesquelles nous reviendrons, dans l'éclairage de la piste. La musique et la lumière sont deux facteurs essentiels du spectacle de cirque et qui les néglige ne tarde pas à s'en repentir.

Henry THÉTARD.

29/09/1932 : Sans sous-titre

C'est avec une grande satisfaction que les fervents du cirque se sont retrouvés sous la coupole de notre vieil établissement du boulevard du Temple. Je dis vieux parce qu'il fut construit en 1852 par Dejean, le grand directeur qui porta l'art du cirque à son apogée en France et en Europe, mais sans aucune idée péjorative. Au contraire, le Cirque d'Hiver est le type du cirque modèle : on y est assis confortablement, on y respire à l'aise et les artistes de la piste trouvent autour d'eux le cadre spacieux, voire grandiose, qui convient à ce genre de spectacle.

Le programme d'ouverture était de premier ordre. On ne peut lui reprocher que d'avoir été mené trop lentement, si bien que le dernier numéro a pris fin à minuit et demi. Mais il est certain que ce retard doit être imputé au flottement presque inévitable dans un premier spectacle. Il n'en faut pas moins le signaler car, dans la piste, la rapidité de présentation est la première condition du succès, même pour les meilleurs programmes.

Parmi les numéros qui peuvent se réclamer aussi bien du music-hall de variétés que du cirque, je signalerai l'excellent travail d'acrobatie comique du cycliste Sam Barton, que nous avons jadis applaudi à l'Empire, et l'orchestre tzigane de Paul Reiff. Rappelons à ce propos que les tziganes ont fait leur apparition dans la piste chez le vieux Rens [*sic*], à Berlin. Vers 1860, un orchestre de « dames viennoises » fit les délices des amateurs prussiens qui, après avoir été charmés par les rapsodies et les valse, riaient ensuite aux larmes quand toutes les troupes de clowns de la maison, réunies pour la circonstance, parodiaient burlesquement les jolies musiciennes. Le fait marque une époque : celle où les directeurs pouvaient imposer à leurs clowns de jouer ensemble sans s'inquiéter de leurs rivalités ou de leurs mésententes.

Parmi les numéros de pur cirque, je citerai la cavalerie de Jean Houcke, qui a monté en haute école une jument très bien mise avec l'aisance que confère un demi-siècle ou presque de pratique, et les groupes d'animaux d'Alfred Court.

La place m'étant mesurée, je passerai rapidement sur les éléphants de M. Petrovitch et les magnifiques lions — de vieux amis pour moi — que le dompteur Anton's a présentés avec beaucoup de brio.

La vedette était dévolue au groupe de tigres de Mlle Violetta d'Argens. C'était justice. Cette gracieuse dompteuse a montré beaucoup d'allure et de sang-froid au milieu de six tigres royaux. Elle est la digne élève d'Alfred Court qui a éduqué dix dompteurs au moins mais une seule dompteuse, et l'on peut dire que, pour ce premier essai, Alfred Court a réussi un coup de maître.

L'écrivain allemand Hans Possendorf nous a conté dans *le Clown Bux* l'histoire de Cilly qui d'acrobate se fit dompteuse. Le cas de Mlle Violetta d'Argens est très différent. Cette jeune fille de famille n'est point née dans la banque et n'en a que plus de mérite, car la meilleure des éducations familiales et la plus solide des instructions classiques vous sont d'un recours incertain dans la compagnie des rois de la jungle. On peut prédire un bel avenir à Mlle Violetta d'Argens qui se révèle charmante femme du monde dès sa sortie de la cage où elle se montre énergique belluaire.

Pour autant que les prophéties soient valables, on peut en prédire autant au nouveau duo qui se compose du clown Despard-Plège et de l'auguste Beby. La scène classique d'Hamlet — classique selon le folklore de la piste et non suivant la tradition du grand Will — nous a montré un inénarrable Beby grotesque prince d'Elseneur et un spectre élégant en Despard-Plège qui prograsse tous les jours. Ce fut l'évènement de la soirée avec le numéro de Violetta d'Argens.

Henry THÉTARD.

27/10/1932 : Sans sous-titre

L'actuel programme de Médrano comporte plusieurs numéros qui relèvent davantage du music-hall de variétés que du cirque. On pouvait le prévoir avec le système du renouvellement par quinzaine qui ne peut manquer de transformer de plus en plus le cirque en music-hall dans la piste. C'était, il y a vingt ans déjà, la grande idée de M. Debray et on sait qu'elle n'a pas autrement réussi au Nouveau-Cirque. Mais ce qui fut erreur rue Saint-Honoré peut devenir vérité à Montmartre ? Souhaitons-le pour l'avenir de Médrano, dont le dernier spectacle comporte néanmoins d'honnêtes numéros de vrai cirque.

En premier lieu, il convient de signaler l'excellente cavalerie du cirque Bureau, présentée avec autant d'élégance que de savoir-faire par M. et Mme Glasner. On sait que le cirque Bureau est l'un de nos chapiteaux provinciaux qui maintiennent avec succès l'ancienne tradition, prouvant que le public se moque des querelles d'école et que le vieux cirque peut encore parfaitement prospérer à la condition de donner de bons programmes, surtout si ces spectacles sont réglés et présentés au rythme voulu par des directeurs nourris dans le sérail. C'est le cas pour M. Glasner et sa gracieuse femme, fille du directeur Bureau.

Avec une juste fierté, le rédacteur du programme de Médrano qualifie la cavalerie Glasner de « française et bien française ». S'il est admis que les animaux de cirque doivent adopter automatiquement la nationalité de leurs dresseurs — l'opinion en vaut une autre — il est impossible de cacher que Jenny et Piccolo soient des éléphants « allemands et bien allemands ». On s'en aperçoit dès l'entrée en piste de leur manager. M. Fischer possède cette cordiale rondeur et ce familier enjouement dont peuvent se réclamer plusieurs membres de la race germanique, laquelle n'est pas entièrement composée de grands dolichocéphales blonds comme le voulait le comte de Gobineau. M. Fischer est, d'ailleurs, un remarquable dresseur et Jenny, l'éléphante calculatrice, fait grand honneur à son professeur qui est peut-être apparenté à cette famille Fischer jadis propriétaire d'une des grandes ménageries d'Outre-Rhin ? Une dompteuse de ce nom fut même dévorée par ses lions en 1908, et à Cologne, si mes souvenirs sont exacts. Actuellement, il n'existe plus de ménageries foraines en Allemagne et, déjà avant 1914, plusieurs de leurs propriétaires avaient transformé leurs établissements en cirques. Ce fut le cas notamment pour Krone et Holzmüller devenus les notabilités que l'on sait dans leur nouveau métier.

Ajoutons que ce programme de Médrano comporte la rentée des Hartwell, les audacieux et athlétiques gymnastes sur la corde volante, une spécialité qui semble renaître depuis une dizaine d'années. Ce travail original avait subi une éclipse de quelque vingt ans, après la retraite de Garetti qui fut l'une des étoiles de l'hippodrome de l'Alma.

Henry THÉTARD.

12/11/1932 : Aucun sous titre

L'actuel programme du Cirque d'Hiver comprend d'excellents numéros. Il est, dans son ensemble, très supérieur au précédent, bien que ne comportant pas de vedette de café-concert, ce dont pour ma part je me suis fort bien trouvé.

On y voit ce qui est infiniment préférable à mon goût, des représentants des vieilles familles bien connues des amateurs de cirque et deux noms, entre autres, qui, depuis un demi-siècle, ont souvent figuré sur le même programme : celui de Rancy et celui de Briatore.

André Rancy, vous le connaissez bien. C'est le fils aîné d'Alphonse, l'élégant dresseur en liberté, le bel écuyer d'école dont la cavalerie assure actuellement la partie hippique du programme au Cirque d'Hiver. Mais Briatore ?

Les Briatore sont Rico et Alex, les clowns au jeu si plein de finesse, et leurs enfants qui, sous le nom des Dangolys, présentent un magnifique numéro de jonglerie rapide avec des clubs, des ballons et des boules, un travail très au point, entremêlé de sauts et souplesses acrobatiques qui sont le cachet de la bonne origine banquiste.

La famille Briatore est l'une de ces dynasties de la piste qui constituent l'aristocratie du peuple du voyage. Vers 1890, et précisément au cirque Rancy, on pouvait applaudir les quatre Briatore, un remarquable numéro d'acrobates au tapis. Le plus jeune cascadeur de la troupe n'était autre que l'actuel Alex, dont les sauts périlleux à cheval furent également une grande attraction de l'époque fin de siècle. Comme François Fratellini, comme Beby, Alex s'est fait clown à partir du moment où il dut renoncer au panneau.

Else Wallenda porte également un nom célèbre dans la banque allemande. Son numéro d'otaries est l'un des plus originaux que l'on ait jamais vus, et c'est là le meilleur compliment que l'on puisse faire à un dresseur. Qu'il s'agisse de chiens, de singes ou de phoques, voire de fauves, les dresseurs n'ont que trop souvent l'habitude de copier le numéro en vogue sans autre effort d'imagination. Et c'est ainsi que nous voyons, depuis quarante ans, des lions monter sur des tabourets, des chimpanzés patiner à roulettes et des phoques jongler avec des boules !

J'entends bien que chaque espèce animale a ses prédispositions naturelles dont le dresseur est obligé de tenir compte. Else Wallenda fait accomplir à ses lions de mer leurs habituels exercices de jonglerie, mais elle y ajoute autre chose. Sans parler du remarquable truc de l'équilibre sur une nageoire — qui se voit rarement — son apothéose, ce tour de piste sur un char trainé par une otarie géante est chose inédite autant que pittoresque.

Un autre très beau travail de dressage, bien que ne sortant pas du répertoire habituel, est le numéro des ours de Berg, l'un des meilleurs du moment avec celui de Brecker. On sait que l'ours brun, le « poilu », comme l'appellent les rabouins, est comique de nature. On sait moins que c'est une bête féroce des plus dangereuses... Les visiteurs matinaux du Jardin des Plantes ont pu le constater la semaine dernière en voyant trois de ces animaux en dépecer vivant un quatrième dans l'une des fosses de la ménagerie. Et, cependant, il s'agissait de quatre ours dressés, habitués depuis sept ou huit ans à travailler ensemble ! Des incidents de ce genre font apprécier à leur juste valeur l'habileté et le courage dont un Berg ou un Brecker doivent obligatoirement être pourvus pour créer et présenter ces numéros comiques avec des acteurs très capables de se muer rapidement en tragédiens.

Henry THÉTARD.

24/11/1932 : A propos de la pantomime nautique

Etes-vous pour ou contre la pantomime ? C'est la question que peuvent se poser mutuellement les amateurs de cirque parisiens depuis la saison dernière qui vit la résurrection de ce genre de spectacle. Elle s'est déjà posée jadis et il ne manqua pas de critiques en Allemagne pour estimer que la décadence de l'ancien cirque à la fin du dernier siècle — notamment celle du fameux cirque Renz — est due à la suprématie prise par la pantomime au programme. De même en France, vers 1902, Strehly déclarait qu'il prenait résolument la fuite dès qu'il apercevait les préparatifs rituels de l'inondation de la piste du Nouveau-Cirque. Cependant, d'autres aristarques ont fait remarquer très justement que la pantomime — ou la pièce à canevas réduit

et à grande mise en scène — fit toujours partie, dès les origines, du spectacle de la piste et cela, sous les formes les plus variées : comédie équestre comme cette histoire du tailleur gascon que Franconi emprunta au répertoire d'Astley et qui se donna pendant plus d'un demi-siècle dans toutes les pistes d'Europe et d'Amérique ; féerie avec ballets comme *l'Arrivée de Nicomède dans la lune* que l'on jouait vers 1790 à l'amphithéâtre du faubourg du Temple ; drame historique comme la mort du capitaine Cook ou ces gloires militaires qui causèrent la ruine des Franconi et la fortune de Dejean à notre Cirque Olympique.

A mon avis, en cette matière, il serait vain de vouloir conclure sur un point de droit. C'est une question d'espèce et je tiens qu'une bonne pantomime n'est nullement déplacée dans un programme de cirque.

Seulement... on doit le dire tout de suite, il est beaucoup plus difficile aujourd'hui qu'autrefois de donner une pantomime qui ne soit point ridicule ou insignifiante. Le faste des revues de music-hall, les grandioses reconstitutions du cinéma nous ont rendus plus difficiles que ne l'étaient nos ancêtres. Et la raréfaction des artistes de cirque capables d'animer un spectacle de dialogue inexistant ou réduit n'est pas fait pour faciliter la tâche des directeurs non plus que le coût croissant des frais exigés par une mise en scène somptueuse.

*

* *

Depuis trois ans, trois cirques allemands ont tenté de rénover la pantomime nautique, soit, par ordre d'ancienneté : Jakob Busch, Schneider, Sarrasani.

Nous deux cirques stables parisiens ont décidé de nous offrir la même attraction. Le Cirque d'Hiver a engagé la troupe et le matériel de Jakob Busch. Médrano a acquis le matériel de Schneider et a devancé son concurrent de quelques jours dans la rénovation de ce spectacle qui fit jadis — pour un temps — le succès du Nouveau Cirque.

Je n'ai pas encore vu la pantomime du Cirque d'Hiver, dont le début est tout récent.

A Médrano, l'utilisation du matériel de Schneider est habilement réalisée. Les jeux d'éclairage, les jets d'eau, la cascade constituent une présentation spectaculaire agréable. Malheureusement le canevas de la pantomime n'est pas à la hauteur de la réalisation technique malgré les efforts louables de Rhum, de Loyal et des augustes de soirée pour animer l'action, malgré les ébats chorégraphique d'un ballet dont la « prima ballerina » s'essaie avec une touchante bonne volonté à reproduire la *Mort du cygne*, triomphe de la Pavlova. L'affabulation se réduit en somme à une succession de chutes dans un bassin et c'est vraiment un peu puéril. On a l'impression d'un spectacle hâtivement réglé pour arriver à débiter bon premier tandis que mieux valait donner en second un travail parfaitement mis au point. Heureusement, Médrano nous annonce à son prochain programme les numéros de dressage d'Hagenbeck. Ceci compensera cela.

Henry THÉTARD.

29/11/1932 : Le cirque Jakob Busch au Cirque d'Hiver

Enfin nous avons à Paris un véritable spectacle de cirque, qui réjouit ceux qui savent que la piste n'a rien de commun avec une scène de music-hall de variétés et que le rythme rapide du défilé des numéros, le faste de la mise en scène sont les conditions obligatoires de la présentation d'un bon programme.

Pour arriver à ce résultat, il a fallu que le Cirque d'Hiver fit venir, avec tout son personnel, sa ménagerie et son matériel, le cirque de Jakob Busch qui, s'il n'est pas l'un des plus importants d'Outre-Rhin, est du moins l'un des plus coquets et l'un de ceux qui soignent le plus la qualité de leur spectacle. On le surnomme en Allemagne le « petit Sarasani [*sic*] » et c'est tout dire.

Bien qu'il y manque le rythme alterné des deux musiques de cuivre soufflant en fanfare — à ce propos on doit signaler que l'orchestre du Cirque d'Hiver est bien mal placé sous le rapport de l'acoustique — la rapide présentation des numéros qui composent la première partie du programme a enthousiasmé le public autant que les critiques de la piste. La plupart de ces numéros sont d'ailleurs excellents, depuis le groupe de fauves présenté par Max Stolle et que nous connaissons déjà — c'est l'ancien groupe de Trubka dressé par Alfred Court — jusqu'au remarquable numéro des éléphants danseurs, en passant par la cavalerie et en terminant par l'excellente troupe de sauteurs marocains Hady Ali. Un seul point faible : l'entrée de clowns qui est trop longue et trop lentement menée.

Je reviendrai, dans une autre chronique, sur cette première partie de cirque, voulant d'abord parler de la pantomime qui constitue la seconde partie du programme.

*

Cette pantomime, intitulée la vengeance du kalife, a été agencée par M. Westerholt, qui fut longtemps l'un des collaborateurs de Paula Busch, directrice du cirque Busch de Berlin, qui n'a avec Jakob Busch absolument rien de commun en dépit de la similitude des noms.

Le canevas en est très simple, comme dans la plupart des pantomimes de cirque. C'est un prétexte à défilés, à parades, à jeux nautiques, à ballets.

La plupart de ces mises en scènes sont réglées avec goût, jouées par un personnel nombreux, plaisamment costumé, et toute la féerie nautique est admirablement réglée. Je ferai un seul reproche : la pantomime n'est, à mon goût, pas assez cirque et trop music-hall. Le numéro des Hady Ali, par exemple, et un numéro ou deux de dressage d'animaux exotiques devraient être intercalés dans la partie qui se joue sur la terre ferme, si j'ose dire.

Du moins, doit-on constater que les danseuses forment un ensemble très suffisant et que le ballet à la Reinhardt qui se donne sur les marches du grand escalier est un tableau très vivant et d'une belle ampleur, comme le majestueux cadre du cirque, seul, peut en fournir.

Une autre réalisation, très intéressante, et qui nous donne une idée des possibilités que le cirque permettra de mener à bien quand il aura précisément trouvé son Reinhardt, est la série de projections lumineuses sur un écran placé sous le cintre de la coupole, au centre duquel se tient une émule de la Loïe Fuller. Quelques-uns de ces tableaux sont un peu « chromos » mais il en est plusieurs de très réussis et, je le répète, c'est une idée à creuser, qui contient en puissance de magnifiques promesses. Que l'on songe à l'effet que produirait, dans un tel cadre, une pyramide de fauves à demi dissimulés dans un ensemble de végétation ; un groupe d'athlètes nus immobilisés en poses plastiques, etc. Ce serait une manière originale et magnifiquement spectaculaire de présenter au début du programme les numéros que l'on verrait ensuite dans la piste. L'ampleur du cadre, son éloignement du public donnent à ces images de grande lanterne magique une tout autre allure que sur la scène d'un music-hall.

Ces projections se font pendant que la cascade d'eau se déverse dans la piste. De même, pendant le montage de la cuve et de l'appareil à jets qui doit lancer jusqu'à la coupole ses harmonieux panaches d'eau colorée par les projecteurs, un gymnaste au trapèze fixe donne une exhibition d'équilibristes sur chaise des plus audacieux. Ces deux exemples montrent combien les directeurs de spectacles ont, en Allemagne, le souci de ménager leur clientèle. On ne voit pas là-bas un montage de cage exécuté par quatre piqueurs durant une demi-heure de temps, devant un public passif et résigné... qui proteste à sa manière en ne revenant pas.

Le Cirque d'Hiver a pris la bonne méthode pour ramener chez lui les amateurs de la piste qui sont toujours légion à Paris... dès qu'on leur offre un bon spectacle de vrai cirque, tel que celui dont je viens de décrire les principales caractéristiques.

Henry THÉTARD.

24/12/1932 : Les animaux de Hagenbeck à Médrano

Busch au Cirque d'Hiver, le matériel de Schneider et les animaux de Hagenbeck à Médrano : notre saison de cirque est, si j'ose dire, *made in Germany*. Toutefois, Médrano se réclame pour sa pantomime « des spectacles si gais et si français du Nouveau Cirque ». On peut, à la rigueur, l'accorder en faisant appel à la même bonne volonté dont il fallait user, l'an dernier, pour apparenter la chasse à courre du Cirque d'Hiver à celle de l'Hippodrome de l'Alma.

A tout seigneur tout honneur. Je parlerai d'abord d'Alfred Kaden et de son groupe mixte composé de huit lions, quatre tigres et deux ours à collier. C'est l'un des meilleurs groupes de fauves que nous avons vu à Paris depuis l'après-guerre. Je le classe immédiatement après celui de Wagner, qui vint au Nouveau Cirque vers 1920 avec les tigres de Krone, et celui de Seiler Jackson, sur le même plan que ceux de Petersen et de Trubka.

Kaden, qui présenta jadis un numéro de lions tout en chevauchant un cheval d'école, a pris ce groupe en main depuis deux ans. Il réalise plusieurs trucs inédits et travaille avec beaucoup de brio selon les trois modes de présentation [:] dressage, apprivoisement et « férocité ». Ce dernier mode — disons-le pour les profanes — ne constitue ni un cabotinage ni une provocation inconsidérée de l'animal. C'est plus simplement la légère excitation nécessaire pour montrer en action les félins paresseux et nonchalants de leur naturel et vraiment plus beaux à voir lorsqu'ils bondissent et rugissent que lorsqu'ils se promènent lentement d'un accessoire à un autre.

Entre autres tours inédits, Kaden réalise une figure intéressante en alignant ses huit lions tête à droite sur le chef de file, comme le font les dresseurs de chevaux en liberté. Un autre exercice curieux est celui du saut en croupe sur un lion à la manière d'un voltigeur équestre. Enfin, la marche cabrée du meilleur artiste de cette équipe léonine est encore plus intéressante, bien qu'elle n'ait pu être aussi complètement réussie sur le tapis de coco que dans le manège de terre battue.

Le remarquable apprivoisement de ces fauves est encore démontré par l'exercice de la balançoire. L'ours qui fait osciller la bascule se pend successivement à l'encolure des deux lions placés à chaque extrémité comme s'il s'agissait de vieux amis d'enfance... ce qui doit être le cas, en l'espèce. Mais, même quand les animaux ont été accoutumés à l'existence en commun dès leur âge le plus tendre, il est rare qu'ils continuent à se manifester une telle familiarité lorsqu'ils sont devenus adultes.

La seule critique que l'on puisse faire à Kaden est de manquer un peu de brio dans la « vente » de son numéro. Sans être un cabotin, le dompteur doit se rappeler qu'il est un acteur

comme tous les artistes de cirque et les belluaires allemands [l'oublie trop] souvent. Pourtant, chez Hagenbeck, ils ont un professeur hors de pair avec [leur] directeur Richard Sawade, sans doute le plus brillant belluaire qui ait jamais existé.

Mme Mathiès, la femme de Rudolf Mathiès qui a dressé le numéro de tigres applaudi l'an dernier au Cirque d'Hiver, nous montre un jeune tigre écuyer... à dos d'éléphant. Le premier numéro de ce genre fut donné chez Franck Bostock à la fin du siècle dernier. Dans ses mémoires, Eugène Bostock nous rappelle que ce travail était présenté dans la piste, sans grilles, et ajoute que la tentative lui paraissait plutôt risquée. C'est pleinement notre avis. Mme Mathiès, elle, travaille dans une cage, ce qui est beaucoup plus rassurant pour les spectateurs des fauteuils.

Henry THÉTARD.

29/12/1932 : Sans sous-titre

Le spectacle du cirque Jakob Busch continue à tenir l'affiche au Cirque d'Hiver avec un succès pleinement mérité. Revenons sur certaines caractéristiques des numéros composant la première partie du programme, dont nous avons parlé très succinctement dans notre premier compte rendu et qui valent une critique plus détaillée.

Je passerai rapidement sur les Zacchini qui ne figurent plus au programme. Ces clowns, que nous ne connaissons pas encore à Paris, ont certainement des qualités et l'un des deux augustes, Amedeo, a créé un personnage curieux, sorte de *tramp* américain métissé de juif polonais. Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, leur entrée est trop longue et menée à un ralenti exagéré. Barnum posait en axiome qu'il n'est pas de bon numéro de cirque d'une durée supérieure à huit minutes... Pour les entrées de clowns ce serait un peu court... Mais j'estime que toutes entrées se prolongeant au delà de vingt minutes ne fait qu'affaiblir l'impression favorable ou renforcer la défavorable. Et pourquoi les Zacchini, qui savent sauter, ne nous montrent-ils leurs talents sous ce point de vue qu'en « rappel » ? Un bon numéro de clowns sauteurs serait assuré d'un grand succès... témoin les Andreu.

Max Stolle, élève d'Alfred Court, présente adroitement l'ancien numéro de Trubka, autre élève du fameux directeur-dompteur, qui est l'une des authentiques gloires de Marseille. Malheureusement, peu après l'acquisition de ce groupe mixte par Jakob Busch, les lions tuèrent l'un des deux tigres et l'on dut retirer l'autre, ainsi que le puma, du numéro qui se réduit ainsi à huit lions et six ours blancs et noirs. C'est, après tout, bien suffisant et Stolle réédite avec bonheur les tableaux et les figures dont Trubka tirait un parti si éclatant.

La cavalerie de Busch est remarquable, comme toutes celles des cirques allemands : de beaux chevaux, bien nourris, formant des ensembles très homogènes et mis au point par des dresseurs consciencieux et méticuleux. Elle est sous la direction d'Henri Gautier, le meilleur écuyer scandinave au dire du programme du Cirque d'Hiver. C'est Gautier sont, en réalité, des internationaux au premier chef et constituent une famille de cirque dont la cinquième génération commence à faire ses premières armes dans la piste. L'ancêtre de la dynastie est le célèbre Didier Gautier, un écuyer de Bernadotte qui suivit en Suède l'astucieux maréchal gascon et quitta le service vers 1812 pour monter une compagnie équestre. De 1815 à 1860, Didier Gautier, dont des portraits de l'époque Louis-Philippe nous ont conservé la curieuse figure de vieux banquier pur sang, parcourut l'Europe avec ses fils, Jean-Baptiste et Louis dit Lulemann ou plus familièrement Lulu. Ce Lulu Gautier fut non seulement un écuyer voltigeur hors de pair mais aussi un hercule de première force, très batailleur et très redouté de ses collègues dont certains, à la fin du dernier siècle, pouvaient encore témoigner autrement que par ouï-dire de la

vigueur de leur redoutable confrère. Ses descendants directs ont conservé le même surnom et les écrivains français invités en 1930 à la première de Sarrasani peuvent se souvenir d'un jeune écuyer portant ce même nom de Lulu Gautier, qui travaillait dans la troupe du cirque Carl Hagenbeck.

M. Althoff, qui présente le « ballet d'éléphants », est également d'une vieille famille de cirque dont il y eut, au XIX^e siècle, deux branches principales ayant chacune leur chapiteau : Hermann Althoff et Corty-Althoff. Les Corty, alliés aux Althoff, étaient une famille banquiste (danseurs de corde et écuyers) d'origine française, dont l'un des membres, Pierre Corty, épousa la fille de Louis Dejean, le fameux directeur des deux cirques parisiens de 1835 à 1872 et probablement le seul directeur de cirque qui ait jamais arboré la rosette de la Légion d'honneur.

L'excellent numéro des éléphants danseurs d'Althoff ressemble à celui de Powers. Ce trémoussement si comique des énormes bêtes n'est pas un dressage aussi nouveau que certains le pensent. Les archives du Cirque Olympique le relatent déjà à propos de l'éléphant Baba, dressé par Laurent Franconi, qui faisait les délices des Parisiens aux premiers jours de la Restauration. On l'obtient assez facilement... en chatouillant les côtes des pachydermes dont la peau est très sensible malgré son épaisseur.

En somme, comme dans la plupart des cirques allemands, le programme chez Jakob Busch est assuré en majeure partie par la cavalerie et les dressages d'animaux... Et avec juste raison. C'est la base traditionnelle d'un véritable spectacle de cirque... traditionnelle et indispensable. Sans une telle base, le meilleur programme de cirque ressemble à celui de n'importe quel music-hall de variétés. Et c'est précisément au moment où le music-hall de variétés semble délaissé momentanément par la faveur publique que le cirque doit se souvenir de son originalité propre et se reconstituer une clientèle en présentant de véritables spectacles de piste.

Henry THÉTARD.

10/01/1933 : Colleano à Medrano

Voici donc Colleano revenu à Médrano : Colleano, le beau funambule au teint mat, aux cheveux sombres ; l'élégant athlète, maître de son art et maître dans l'art de séduire, ce qui est la définition du parfait artiste.

Après avoir tourné le saut périlleux en arrière avec reprise du fil — ce qui constitue déjà le final d'un numéro de classe exceptionnelle — Colleano exécute le saut périlleux en avant avec autant de sûreté, autant de précision, manquant bien rarement son équilibre au retour. Par la sublime aisance avec laquelle il produit les « trucs » les plus difficiles, notre funambule s'apparente à Rastelli et à Alfredo Codona dans l'histoire moderne du cirque... aux Frediani, aux Scheffer, aux Bourbonnel, aux Alex, aux Hanlon-Volta d'avant-guerre.

Dans sa spécialité, Colleano apparaît unique en son genre depuis bien longtemps. Robledillo était laid, Caicedo n'était pas non plus esthétique... Véritable sylphe, Colleano dans sur le fil avec la grâce d'un Dupuis, ce professeur de corde du comte d'Artois, qui était lui-même, pour la danse, élève de Vestris...

L'excellent fil de férisme Mais, qui est aussi modeste que bon artiste, m'en donnait récemment la raison.

— Ce qui fait le succès de Colleano, notre maître à tous, disait Mais, c'est d'être un banquier de naissance et d'éducation. Il a renoué l'antique tradition... il présente son travail d'acrobate en danseur, à la manière des anciens funambules... Et non seulement dans la présentation, mais dans la technique, il revient à l'ancienne méthode en la modernisant. En effet, ce n'est point sur fil d'archal qu'il travaille, mais sur un petit câble de sept millimètres de diamètre.

N'est-ce pas la caractéristique du véritable artiste que ne cherche pas à être de son époque en découvrant des procédés artificiels mais en modernisant l'art immuable par les seules impulsions de son tempérament ? C'est en restant lui-même, un fils de banquier, dansant au son des violons à la halte du soir, que Colleano a renoué la grande tradition.

Ce jeune homme en costume de toréador, nos pères l'ont vu danser sur la corde tendue entre les « croisés » de frêne... C'est Navarin le Fameux, qui se frictionnait les vertèbres avec de la graisse de couleuvre, comme disait son patron Nicolet... C'était Furioso l'Incomparable, l'idole des merveilleuses aux jardins de Tivoli... C'était Wilhelm Kolter qui étonna les rois assemblés en congrès d'Aix-la-Chapelle en sautant par-dessus son rival Barred sans lâcher son balancier... C'était Jean de Weitzmann, authentique chevalier de Bohême à l'écu noir et bleu étoilé d'or, que l'on surnommait le « bonhomme de cire » mais qui faisait hurler d'enthousiasme les foules des *jahrmarkt*³ quand il apparaissait entre deux donjons, à trente mètres de hauteur, avec son spencer à col suédois et sa barrette à plumes d'autruche...

Les uns disent que Colleano est Mexicain d'origine ; on l'a prétendu Australien, Italien, que sais-je ? Il n'est rien de tout cela : simplement un banquier à trente quartiers de noblesse, descendant direct des funambules du Circus Maximus et de l'amphithéâtre de Byzance.

Henry THÉTARD.

³ Foire (all.)

17/01/1933 : Grock au Cirque d'Hiver

Voici le grand comique au petit violon revenu, une fois de plus, dans la piste mais, cette fois, au Cirque d'Hiver. Et, malgré l'ampleur de l'hémicycle, le numéro a porté tout comme à Médrano. C'est un nouveau triomphe pour Grock.

Tromphe mérité, certes, et qui durera aussi longtemps que le séjour du grand clown au cirque des Filles-du-Calvaire, mais dont on peut dire qu'il est l'exception qui confirme la règle. Seul un Grock était capable — aidé, d'ailleurs, par la prédilection du public moderne pour les numéros comiques — de faire réussir, dans la piste, un numéro aussi peu « cirque ».

Dans la piste, le spectacle doit être mené tambour battant, sans pauses, sans longueurs... le numéro de Grock est mené au ralenti presque d'un bout à l'autre. Dans la piste, le clown doit jouer en dehors, s'adresser au public, se tourner aux quatre points cardinaux, claironner pour les gradins... Le dialogue de Grock est débité presque en sourdine, sa mimique est sobre, son humour souvent en dedans. En outre, la première partie de l'entrée est jouée le dos tourné à un bon tiers du public. Enfin, nous savons qu'il n'est pas de bonne entrée de clown de plus de vingt minutes et Grock reste en piste plus d'une heure, sans fatigue pour d'autres que pour son partenaire et lui-même.

Et il y a ceci encore : le vrai comique de cirque est un comique primesautier, imprévu, renouvelant ses effets chaque jour, selon son public et selon son humeur. C'est le comique de la place publique et de la parade et le cirque c'est la place publique comme la « barrière » est la parade. Cela n'exclut d'ailleurs nullement la finesse du jeu ; il n'y a qu'à relire les dialogues si cocasses de Bobèche et de Galimafré pour voir que Molière et Shakespeare ont fait leurs classes en bas des tréteaux de la foire Saint-Germain et de la Bartholomew Fair. Mais le comique de Grock est entièrement à l'opposé : des effets prévus, se déclenchant avec une précision mathématique et dans un ordre rigoureusement établi.

D'ailleurs, il faut reconnaître que ces antithèses ne sont plus aussi tranchées que lors de la première apparition de Grock dans la piste de Médrano. Très habilement, le grand artiste a su situer son numéro dans ce cadre inhabituel. Il a trouvé des effets nouveaux, il parle aux spectateurs et, tout de suite après le dialogue d'entrée, la communication s'établit pour se renforcer jusqu'à la fin.

Mais ce qui permet surtout à Grock d'enfreindre toutes les lois du spectacle du cirque et de gagner tout de même haut la main c'est sa puissante personnalité, sa silhouette étonnante, son observation si humaine et surtout le fait qu'il ne revient jamais sur ses effets et ne les prolonge jamais au delà de leur portée maxima [*sic*].

Et puis Grock est un virtuose et, plus que jamais, le public aime la musique dans la piste.

C'est tout cela qui fait le succès de Grock. Succès très mérité, encore un coup, mais qu'il serait imprudent à d'autres de vouloir briguer par les mêmes voies. En vieux routiers, Ilès et Loyal l'ont compris et nous ont présenté auparavant une rapide et excellente entrée.

Le grand clown est bien encadré au programme, où il faut noter surtout l'impressionnant looping des frères Desprez, la cavalerie d'Henry Rancy et l'intéressant pot pourri de haute école exécuté par la famille Könyöt.

Henry THÉTARD.

03/02/1933 : Le spectacle du Cirque Mills et la saison de cirque à Londres

S'il fallait — après le succès remporté par Jakob Busch au Cirque d'Hiver — une preuve nouvelle qu'un bon spectacle de vrai cirque attirera toujours la foule du moment qu'il est présenté suivant les règles de l'art, le triomphe du cirque de l'Olympia de Londres viendrait en confirmation. Depuis l'ouverture, le 22 décembre, jusqu'au 12 janvier, date de ma visite, l'immense théâtre de 6.000 places a été rempli deux fois pas jour, en matinée et en soirée, et tout laissait prévoir qu'il en serait de même jusqu'à la clôture.

J'ai déjà écrit, il y a trois ans, les principales caractéristiques du cirque londonien. Lorsque Bertram Mills, bien connu dans la haute société britannique en qualité d'organisateur de concours hippiques, décida de redonner la vie à l'art du cirque alors en pleine décadence dans son pays d'origine, il eut le grand bon sens de se mettre à l'école des gens du métier, n'ayant pas l'outrecuidance de penser qu'on peut s'intituler directeur de cirque du simple fait d'engager des numéros et de les présenter à la file les uns des autres dans la piste.

M. Bertram Mills avait su apprécier l'importance, dans le spectacle de cirque, de la présentation et, surtout, de la rapidité dans la présentation. Il engagea Willy Schumann, directeur du Cirque de Copenhague et banquier à la quatrième génération, en qualité de régisseur du spectacle, et n'eut pas à le regretter.

Depuis lors, tant par la qualité des numéros que par l'habile progression et ménagement de l'intérêt dans leur rapide défilé, le spectacle de l'Olympia de Londres se classe, avec celui de Sarrasani, en tête du cirque européen moderne. Le seul côté faible de cette superbe exhibition est la médiocre acoustique du cirque due à la hauteur de l'immense hall, qui nuit aux entrées de clowns parleurs et ne permet pas à l'excellent orchestre de cuivres de produire tout son effet.

Cette année, en moins de trois heures d'horloge, j'ai vu se succéder à l'Olympia vingt-quatre numéros excellents dont trois étaient fournis par la splendide cavalerie de M. Bertram Mills, dont deux dressages en liberté présentés par M. Mroczkowski, et un numéro de haute école exécuté par l'écuyer Manzano. Les éléphants de Powers, déguisés cette fois en joueurs de crickets, les taureaux dressés d'Artura et le beau groupe de fauves de Kaden complétaient la partie dressage d'animaux avec les otaries de Decker qui appartiennent, comme les animaux de Kaden, aux frères Hagenbeck de Stellingen. Dès la clôture de l'Olympia, ces deux derniers groupes seront dirigés sur Naples où ils doivent embarquer pour Tokio avec les autres artistes et animaux du cirque Hagenbeck.

Notons encore le joli numéro de haute-école de Freddie Knie, un enfant de douze ans, présenté sous le titre du petit lord Fauntleroy du cirque. Et aussi la belle voltige tcherkesse des troupes Hundadze et Strepetow. Ces enfants de la steppe n'étaient pas seuls à donner la note exotique indispensable au cirque moderne. Les Hadjis-Alis, ces sauteurs marocains qui faisaient partie du programme de Busch au Cirque d'Hiver, et une combinaison de deux troupes d'acrobates asiatiques, l'une chinoise, l'autre japonaise, figuraient également au spectacle de l'Olympia.

Autres transfuges de chez Busch, les Sobolewsky, ces élégants jockeys et athlètes à cheval. Et encore plus connus du public parisien, les Andreu-Rivels, enfants chéris des amateurs londoniens, exécutaient leur double numéro de trapèze comique et de clowns sauteurs.

Un sensationnel numéro d'équilibristes aériens, les Vessès, et un travail de trapèze fixe par Reiner, Torrence et Dolorès, formaient la partie aérienne. J'ai remarqué également le bon numéro d'acrobatie cycliste des Paetzol et un pot pourri de mains à mains et de poses plastiques par les troupes Zanoff et Symmek combinées.

En outre des Andreu, une troupe de clowns et d'augustes de soirée où j'ai reconnu le sympathique Pinocchio, assurait la liaison, présidée, comme à l'ordinaire, par le vénérable

doyen, le vieux Whimsical Walker, en costume de clown d'il y a soixante ans... Mais, comme le fait remarquer très justement M. Willson Disher, l'écrivain britannique spécialisé dans le sujet, ce costume était celui des clowns de théâtre et non des clowns de cirque. D'ailleurs Whimsical Walker, bien que descendant du célèbre directeur Cooke, qui révéla aux Américains le cirque ambulant, a passé sur les planches la plus grande partie de sa longue carrière. Le voila, à la fin de sa vie, revenu à la piste où il fit ses premiers débuts.

Henry THÉTARD.

21/02/1933 : Sans sous-titre

La direction du cirque Médrano a eu l'idée d'instituer un concours de sketches pour clowns, concours ouvert à tous et présidé par un jury de gens de lettres et de théâtre qui désignerait les plus aptes à être produits dans la piste.

Deux de ces fantaisies ont été déjà interprétées par le clown Bugny et son auguste Rhum. Il faut bien le dire, l'accueil du public ne fut pas autrement enthousiaste et la critique n'a pas été très favorable à cet essai. J'ai entendu soutenir que la cause de l'insuccès devait être attribuée aux intreprètes qui n'auraient pas su tirer de ces petits scénarios tous les effets indiqués par leurs auteurs. Cependant, la plupart de mes confrères ont insisté sur le fait que les clowns sont, avant tout, des improvisateurs à la manière de leurs ancêtres de la *commedia dell'arte* ou des pitres des tréteaux forains, si bien qu'ils doivent modifier leur jeu chaque soir selon leur public et non pas réciter un texte suivant la méthode des comédiens.

C'est pleinement mon avis. C'est le clown qui fait rire bien plus que ce qu'il dit. Essayez, à présent, de relire *les Clamiana*, ces recueils des farces de Clam, le roi des pitres... Rarement pareil film de pauvretés, de quolibets fatigués et de bourdes ridicules aura défilé sous vos yeux. Et pourtant, Clam tirait de ce lamentable répertoire des effets prodigieux. Mais il y avait l'ambiance de la fête foraine et le génie du pître.

Je l'ai déjà dit à propos de la pantomime qui ne peut se supporter que quand elle est vraiment « cirque » et qui fut l'une des principales causes de la décadence du cirque lorsqu'elle prit l'allure d'un drame ou d'une féerie : le théâtre, voire le music-hall, sont aux antipodes de l'art de la piste. Et pareillement les clowns ne peuvent être assimilés aux comédiens, ce que l'on avait déjà pu constater en voyant de bons clowns devenir mauvais à vouloir transformer leurs entrées classiques en sketches à figuration nombreuse et matériel encombrant.

En outre de cet essai qui, pour n'avoir pas réussi n'en a pas moins constitué une tentative intéressante, les derniers programmes de Médrano ont comporté plusieurs belles attractions, sans parler de la cavalerie de Glasner et de Cairoli, Porto, Carletto, toujours égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire très bons.

Notons les Maxime, ces excellents comédiens trapézistes dont le chef de troupe est le frère de Germain Aéros et le meilleur élève de Jules Alex. Maxime, comme Aéros, est un artiste universellement connu et apprécié dans toute l'Europe et ses apparitions dans une piste parisienne sont toujours un régal pour les connaisseurs.

On peut en dire autant de Pissiutti qui figure au programme actuel de Médrano. Ce grand acrobate équestre a rajeuni son numéro et, pour la première fois, mué en cavalier d'école, présente très artistement la scène classique du cheval et de la danseuse travaillant en symétrie et en synchronisation. Pour ceux que l'histoire du cirque intéresse et qui n'estiment pas qu'un chroniqueur doive forcément ignorer ce qui s'est passé avant sa naissance, j'ajouterai que ce gracieux numéro fut créé vers 1875 par Albert Carré, père de l'écuyer que nous avons souvent

applaudi au Cirque d'Hiver en ces dernières années, avec le concours de sa femme Lola Schumann.

Henry THÉTARD.

04/03/1933 : Au Cirque d'Hiver : l'Espagne à Paris

A propos de son nouveau spectacle et d'une ridicule manifestation de ces prétendus amis des animaux qui finiront par déconsidérer tout à fait l'œuvre à laquelle devrait se rallier toutes les âmes généreuses, le Cirque d'Hiver a rédigé une circulaire de mise au point. Je ne parlerai pas des arguments présentés pour la défense d'une amusante caricature de la corrida dont tout spectateur impartial a reconnu le caractère inoffensif. Ce serait faire perdre leur temps à mes lecteurs. Et pourquoi d'ailleurs avoir manifesté cette année et point l'année dernière ? Une corrida n'est guère plus cruelle qu'une chasse à courre.

Par contre, la direction du Cirque d'Hiver nous donne d'intéressantes précisions sur sa ligne de conduite artistique future. Elle entend désormais présenter de vastes spectacles avec des ensembles imposants d'artistes évoquant un pays, une race, avec ses jeux, ses danses, sa musique, au milieu des animaux de la contrée.

C'est cette conception du cirque exotique, mise à la mode par les Hagenbeck et développée par Sarrasani, qui a tant fait pour maintenir la vogue du cirque en Europe centrale depuis trente ans. Le Cirque d'Hiver est, à mon avis, dans la bonne voie... à condition que ces présentations exotiques soient faites dans la note cirque, c'est-à-dire que les danses et les chants n'y aient point la prépondérance sur les exercices acrobatiques et les dressages.

Précisément, voilà le seul reproche que je suis obligé de faire au très beau, très pittoresque spectacle que nous offre le Cirque d'Hiver.

Trop de danses, trop de chant, trop de musique dans la piste, en regard du seul numéro équestre des Vasconcellos et de la trop brève exhibition de novillos⁴.

D'ailleurs, le spectacle est très bon et réalisé par d'excellents artistes dont la plupart viennent du cirque Sarrasani de Dresde, ce qui est un brevet de qualité. Parmi eux, j'ai noté les Chileno, cette belle quadrette de danseurs déjà bien connue des amateurs de music-halls parisiens, une excellente troupe cubaine et une chanteuse excentrique, Mme Wodar, dont la silhouette est vraiment drôle. N'oublions pas l'orchestre comique d'El Ampastre, déjà venu au Cirque d'Hiver.

Les costumes sont propres et plaisamment bariolés. La musique est bruyante et gaie, comme il sied dans un paysage andalou. La corrida est amusante et pourrait l'être encore davantage si les novillos étaient vraiment dressés à des évolutions préalablement réglées au lieu de jouer dans la piste un peu au décousu avec les matadors. C'était déjà le reproche que l'on pouvait faire à la chasse à courre de l'an dernier où le cerf n'était pas dressé à courir avec les chiens à ses trousses comme jadis à l'hippodrome de l'Alma.

Comme toujours, la présentation équestre de Roberto Vasconcellos est de grand style.

Avant ce beau spectacle, qui décèle chez les directeurs du Cirque d'Hiver un goût de l'effort que le public ne manquera pas de récompenser — car, quoi que l'on en dise, le public parisien boude surtout parce que l'on s'est un peu trop moqué de lui — se déroule une brève première partie de cirque pur. Nous avons eu le plaisir d'y revoir Beby, le roi des augustes, avec

⁴ En tauromachie, jeunes taureaux.

ses partenaires Despard et Michel. Mais pourquoi ne pas avoir fait figurer Beby dans la corrida ? Il y aurait été sûrement irrésistible.

Henry THÉTARD.

11/03/1933 : Le musée du cirque à Médrano

Le dernier programme de Médrano comporte plusieurs bonnes attractions ; d'abord, le numéro de Breitbart, l'un des athlètes les plus harmonieux qui soient et aussi — comme on dit en langage de gymnaste — l'une des meilleures « pinces » du moment. Sans doute moins fort que l'était John Grunn, le célèbre briseur de fers à cheval, ou que Cyclops, qui fragmentait un décime de bronze entre ses doigts, Breitbart n'en possède pas moins une force de mains, une « serre » très appréciable.

J'ai noté ensuite l'élégant pot pourri aérien des Alexim et le magnifique numéro d'élévations à cheval de Pissiutti. Les amateurs parisiens les connaissent bien l'un et l'autre et les revoient toujours avec plaisir. Songez qu'Enrico Pissiutti, qui travaillait à l'époque avec ses deux sœurs Esterina et Lola, a fait ses débuts à Paris en 1906, à l'hippodrome Bostock.

Parmi les autres attractions, j'ai retenu le numéro de mains à mains et de poses plastiques des Ravenna, cinq beaux athlètes d'un type germanique très accusé, et la troupe icarienne des Roncos. Sans doute ceux-ci sont-ils de la même famille que l'athlète Ronco, qui eut son heure de célébrité aux jours d'avant-guerre ?

Les deux troupes de clowns de la maison, le duo Bugny-Rhum et le trio Cairolo-Porto-Carletto, ont été très brillants dans des entrées bien élevées, et point trop longues. Des clowns qui comprennent qu'ils ne doivent pas tenir la piste pendant une demi-heure ont déjà à moitié gagné la partie.

Parlons à présent du musée du cirque, installé par M. Maurice Thomas-Moret, qui expose une partie de sa superbe collection dans une salle située au-dessus des loges du petit cirque montmartrois. C'est une très heureuse initiative, déjà réalisée en Russie par M. E. Kousnetzof et en Allemagne par M. Erdwin Schirmer. Tous les véritables amateurs de la piste doivent une visite à ce musée, dont le seul défaut est d'être un peu exigü, car la collection d'affiches, de gravures, de prospectus, etc., réunie patiemment depuis sept ans par M. Thomas-Moret, est l'une des plus intéressantes et des plus complètes existant actuellement. Elle est comparable à celle de feu Frederick Martin, qui est devenue la propriété de M. Bernstein, de Londres, et à celle de M. Elias, de Berlin, qui mourut avant d'avoir écrit l'histoire du cirque, pour laquelle il avait amassé des documents pendant toute sa vie.

Henry THÉTARD.

22/03/1933 : Le cirque Rancy à Bordeaux

La firme la plus populaire du monde du cirque français n'est heureusement pas morte avec les frères Alphonse et Napoléon Rancy, décédés tous deux l'an dernier. Mme veuve Alphonse Rancy, avec le concours de son fils aîné, André, promu directeur, assurera jusqu'en 1935 les deux saisons de cirque de Bordeaux, qui ont lieu concurremment avec les grandes foires de mars et d'octobre.

Ayant fait le déplacement de la métropole du Sud-Ouest à cette occasion, j'ai été heureux de constater le succès remporté par le cirque installé selon la coutume, à l'entrée des Quinconces. Il faut dire que M. André Rancy a tenu à présenter des programmes excellents, avec renouvellement partiel à la fin de la première quinzaine.

Au premier programme, j'ai noté la belle haute école d'André Rancy et le remarquable numéro de danse acrobatique de Timgo, ainsi que les lions de Violette d'Argens. Au deuxième, le triple jockey des Germans, la fameuse troupe d'acrobates les Mendez, l'orchestre féminin de Cécile Solas et les tigres d'Alfred Court, présentés avec brio par le dompteur Trubka que nous n'avons pas vu à Paris depuis 1928.

Aux deux programmes figurait le très intéressant numéro des éléphants d'Alfred Court, présentés par le capitaine Martin. Les clowns de la maison étaient Alex et Philip, qui ne sont autres que Bugny, ex-partenaire de Rhum à Médrano et le fils aîné de l'excellent Cairoli.

Il est superflu d'ajouter que le chapiteau était élégamment décoré et très confortable. Cela va de soi quand il s'agit du cirque Rancy. Souhaitons que nos autres établissements ambulants donnent des spectacles du même ordre pendant la saison qui vient de s'ouvrir. En tout cas, les Bordelais ont prouvé par leur empressement qu'ils savaient apprécier un beau programme de cirque classique.

Les forains installés sur les Quinconces ont également fait d'excellentes affaires. Parmi les « métiers » les plus importants et les mieux présentés, j'ai remarqué la ménagerie de Jean Pezon, dernier héritier d'une illustre dynastie. Jean Pezon exécute avec quatre lions superbes une entrée de cage « en férocité » digne de celles qui rendirent célèbre son père, Gilbert Pezon, à la fin du dernier siècle. Ce ne sont pas des lions très faciles et Jean Pezon a été blessé à la main la semaine dernière au cours de son travail. A la même séance, le dompteur Petit, le doyen de nos belluaires, a eu le bras labouré d'un coup de griffe par sa lionne Judith. Les lions font parler d'eux, cette année, à Bordeaux.

Henry THÉTARD.

26/03/1933 : Nouveau programme à Médrano

Médrano nous offre, pour la dernière quinzaine de mars, un copieux programme composé, en majeure partie, d'excellents numéros et très supérieur, dans son ensemble, aux précédents spectacles du cirque montmartrois.

Les amateurs de cirque ont revu avec grand plaisir la troupe des Ricono-Sturl[a], véritable famille banquiste sachant présenter selon la meilleure tradition un honorable travail équestre et acrobatique. À signaler leur entrée en piste sur un break attelé de deux chevaux, à la manière de la célèbre troupe Christ Lécusson.

Rita de la Plata, qui a repris un pseudonyme illustré par la célèbre écuyère qui devint la femme du dresseur d'éléphants Thomson, est une audacieuse acrobate aérienne. Son élégant numéro au trapèze fixe se termine par un simulacre de chute dans le vide. C'est évidemment une sensation... Elle ne doit pas être agréable pour tout le monde si j'en juge par la réaction de ma voisine, une frêle jeune femme qui m'a pincé le bras avec une vigueur dont j'aurais pu être surpris si ne j'étais édifié depuis longtemps sur le dynamisme nerveux du sexe faible.

Franck Eders est un jongleur athlète, à la manière de Conchas et de Spadoni, mais avec une présentation comique qui donne au numéro un cachet d'originalité. Les Born Brothers sont des danseurs acrobates de réelle valeur mais dans une note plus music-hall que cirque, ce qui ne

les a pas empêchés de recueillir un beau succès. Les Max Theillon sont de bons sauteurs à la bascule.

La troupe chinoise Cho-Ta-Chen est dirigée par notre ancienne connaissance, le remarquable écuyer acrobate Cho-Ta-Chen-Courtault. C'est dire sa qualité, car un artiste d'une telle classe ne peut s'entourer que de partenaires équivalents. Et, de fait, la troupe est l'une des meilleurs du moment.

Les deux équipes de clowns de la maison : le trio Cairoli-Porto-Carletto et Rhum, qui a changé son partenaire Bugny pour Comotti, ont donné deux bonnes entrées à une allure suffisamment élevée. Mais répétons, encore un coup, que — quelle que soit l'ovation faite par le public — les clowns, comme d'ailleurs tous les artistes, ne doivent pas abuser des « rappels » qui coupent le rythme de la représentation et rendent plus difficile la tâche du successeur en piste. Un rappel suffit et mieux vaut partir en pleine ovation que de forcer les applaudissements jusqu'à la fatigue du public.

Henry THÉTARD.

30/03/1933 : Le cirque Pinder à la porte de Versailles

Le cirque Pinder-Spessardy, l'un de nos plus importants chapiteaux ambulants, sinon le plus important, se promène actuellement dans notre banlieue parisienne après avoir fait trois jours à la porte de Versailles.

Ce serait une excellente coutume que tout chapiteau forain vînt, à chaque saison, présenter son spectacle au public parisien. Sans qu'ils aient rien de comparable aux cirques allemands, même de deuxième classe, tels que Strassburger ou Jakob Busch, nous avons à présent quelques chapiteaux ambulants point négligeables. Toutefois, on peut leur faire à tous le même reproche, capital à mon avis, quand il s'agit d'un cirque : celui d'avoir une cavalerie trop rudimentaire ou même — c'est précisément le cas de Pinder — pas de cavalerie du tout. Seul, chez nous, Bureau a gardé la caractéristique essentielle du cirque et ne s'en trouve pas mal.

Le spectacle de Pinder se compose de deux parties : un honnête programme de cirque et une pantomime nautique, pour sacrifier à la mode. Cette pantomime est intitulée *la Noce à Chocolat*, mais ne rappelle pas beaucoup la fameuse bouffonnerie qui fut l'un des triomphes de feu le Nouveau-Cirque. C'est néanmoins un spectacle amusant et sans prétention.

La partie cirque m'a plu bien davantage. On y trouve le très beau numéro des Sobolewsky que nous révéla Jakob Busch à l'automne dernier et que dirige avec autorité l'écuyer caucasien Wassiliams, qui fut, il y a un quart de siècle, l'un des meilleurs « jockeys » avec Hermann Althoff et Hubert Cooke.

Le groupe de lions que présente Roger Spessardy avec beaucoup d'autorité est bien au point et se corse de l'exhibition du fil-de-ferriste Rover qui évolue au-dessus de la cage et réédite, comme finale, le truc du feu d'artifice éclatant autour du casque du funambule. Un vieux tour qui fait toujours son effet, et depuis longtemps. On sait qu'il coûta la vie à Emilien Costanet, à la foire d'Angers en 1888. Un pétard éclatant à retardement empêcha le funambule de voir le câble et le malheureux mit le pied dans le vide et tomba de vingt mètres de hauteur sous les yeux de sa jeune femme Joséphine Pezon.

Citons encore le trio de clowns Léonard, les trois enfants du fameux clown qui fit la joie de notre enfance. Assis sur un gradin, j'ai vu le vieux père Léonard suivre attentivement le jeu de ses fils et applaudir aux bons endroits. De telles visions brèves constituent le meilleur du plaisir du véritable amateur, qui aime les coulisses du cirque plus encore que la piste.

Henry THÉTARD

09/04/1933 : Sans sous-titre

Honnête programme à Médrano où l'on revoit avec plaisir les Ricono-Sturla, cette excellente troupe équestre travaillant à l'allure rapide et au rythme progressif qui sont l'apanage des vrais banquistes, des « vrais de vrais », dirais-je, si l'expression n'était réservée généralement aux héros de Jacques Roberti et d'Edmond Heuzé, peintres des hommes du milieu. Et quelle solide éducation acrobatique ! Depuis l'équilibre debout de la mère de famille jusqu'aux flips-flaps de la petite fille, tout est parfait dans ce travail équestre, marqué du sceau de la meilleure tradition.

Un autre régal pour le connaisseur est le numéro de tapis, mélangé d'icarisme, de la troupe Mendez. Numéro très original comprenant des équilibres antipodistes avec accessoires variés, des pyramides et des sauts en colonnes et à terre avec pot pourri final à la manière des troupes arabes. Un numéro de tout premier ordre qui rappelle les grandes troupes de jadis : les Craggs, les Montrose, les Balaguer, les Bourbonnel, les Mansuy.

J'ai beaucoup moins aimé les mêmes Mendez dans leur numéro de clowns. Autant leur travail acrobatique est rapide et enlevé, autant j'ai trouvé leur numéro comique lent et sans entrain. Et puis, toujours ces rappels à n'en plus finir ! Je sais bien que c'est le public, enthousiasmé dès que l'on joue de la musique dans la piste, qui gâte les artistes par ses ovations mais les artistes devraient être plus raisonnables que le public... à leur défaut, il devrait exister un régisseur de piste qui saurait mettre un terme à ces fausses sorties qui constituent un « remplissage » dont les vrais amateurs se passeraient très bien.

La troupe des perchistes d'Olga Statis présente un travail à la fois fort et élégant. Miss Tamara est toujours la gracieuse acrobate au trapèze fixe qui rivalise avec miss Fillis pour la précision et l'audace. Rhum s'entend bien avec son nouveau partenaire Comotti. Les Novello sont d'excellents acrobates cyclistes dont le chef ressemble beaucoup à celui des Daunton Shaw.

Honnête programme, je le répète, et qui vaut l'ascension de la rue des Martyrs. Mais pourquoi la « barrière » est-elle réduite au seul Loyal ? La barrière en habit est, au cirque, une tradition dont le respect est absolument nécessaire... Je laisse aux nombreux littérateurs qui écrivent sur le sujet le soin de vous expliquer, comme on dit à Belleville, le pourquoi de la chose.

Henry THÉTARD.

28/04/1933 : Sans sous-titre

La saison parisienne de cirque ambulante commence de bonne heure. Quinze jours après Pinder, le cirque Amar a planté sa tente à la porte de Versailles, si bien que les amateurs ont pu visiter, coup sur coup, nos deux meilleurs cirques forains, l'un automobile, l'autre, celui des Amar, voyageant par la voie ferrée.

Les frères Amar sont populaires à Paris. Quel habitué de la foire du Trône et de la fête de Neuilly ne se rappelle la petite ménagerie dont, vers 1910, la principale vedette était le lion d'Artagnan, le fameux mangeur d'hommes, qui fut exécuté en forêt de Fontainebleau par les soins de Louis Feuillade, alors metteur en scène chez Gaumont ?

Depuis, les frères Amar ont fait du chemin. Il y a quatre ans, ils nous avaient déjà montré un joli chapiteau avec lequel ils n'hésitèrent pas à concurrencer le grand cirque Gleich qui attirait les Parisiens en foule, avenue de Clichy.

L'année suivante, ils firent une randonnée qui compte dans les annales d'un cirque ambulante, parcourant l'Afrique du Nord, du Maroc à l'Égypte, la Syrie, la Turquie, la Grèce, la Bulgarie, la Yougoslavie.

Après un repos de trois mois, ils reprirent la route en janvier 1932, visitèrent la France méridionale et, à nouveau, l'Afrique du Nord pendant l'hiver dernier.

Leur cirque actuel est à une seule piste ronde, alors que le précédent comportait une arène ovale avec deux pistes jumelles. Le chapiteau et son fronton sont élégamment décorés et l'intérieur est aussi confortable que le permet la nature de l'établissement.

Le programme, sur lequel nous reviendrons, est copieux et comprend d'excellents numéros, tel que celui de Germain Aeros, le célèbre cascadeur et funambule comique. Citons encore la troupe chinoise Hankéon et sauteurs marocains de la troupe Abdullah.

Mais, fidèles à leur origine, les frères Amar s'attachent surtout à présenter de bons numéros d'animaux dressés. Leur cavalerie, sous la direction de Jean Gautier (de la célèbre dynastie de cirque franco-scandinave), peut soutenir la comparaison avec les meilleures cavaleries de nos actuels cirques français. Un groupe d'éléphants, un autre de dromadaires, un carrousel à la manière de celui de Gleich, où figurent des buffles et des lamas, sont autant de numéros intéressants de la première partie du programme.

La seconde partie est réservée aux groupes de fauves. Il y en a trois : un groupe de quelque quinze ours polaires présentés par Ali Amar. Le numéro, encore en cours de dressage, est imposant et n'a pas dû présenter de petites difficultés au début de sa mise au point.

Le dompteur noir Williams présente avec brio un groupe de lions. Mais le grand succès est pour le groupe de tigres d'Amar aîné, composé de cinq bêtes superbes, travaillant en douceur avec quelques belles passes de férocité obtenues sans aucune brutalité, sans aucune menace. Bien des numéros de dix, douze ou quinze tigres produits dans les grands cirques allemands sont d'un effet très inférieur à celui du groupe du dompteur Amar.

Henry THÉTARD.

06/05/1933 : Sans sous-titre

Pour la première quinzaine de mai, Médrano nous offre un bon programme de cirque avec la cavalerie excellemment présentée par Henri Rancy et sa gracieuse jeune femme. J'y ai remarqué la belle troupe chinoise des South China et le jongleur fantaisiste Felovis qui exécute avec brio un numéro très original dont la difficulté n'est pas exclue. La manière de Felovis rappelle un peu celle de Cinquevalli, dans une note moins acrobatique toutefois.

Dans ce programme, la vedette est dévolue aux numéros de fauves d'Alfred Court que nous avons déjà vus au Cirque d'Hiver au début de la saison.

Ces deux numéros sont toujours composés des mêmes acteurs félins, mais leurs *producers* ne sont plus les mêmes. La jolie dompteuse Violette d'Argens présente le groupe de lions et Vojtek Trubka, que nous n'avions pas vu à Paris depuis près de quatre ans, a pris en main le numéro de tigres.

Mlle d'Argens ayant été légèrement blessée au cours d'une répétition, le groupe de lions a été présenté pendant deux jours par Alfred Court en personne. Le fondateur du Zoo Circus est un directeur à la mode de jadis, capable de remplacer n'importe quel artiste indisponible. Et quel artiste lui-même ! Son entrée de cage nous a fait regretter de le voir si rarement en piste à présent. Rarement trouve-t-on chez un dompteur pareille maîtrise souriante, pareille diversité d'effets obtenus avec la plus grande simplicité de moyens.

Vojteck Trubka a fait ses premières armes, voici huit ans déjà, à l'école d'Alfred Court. L'élève a bien profité des leçons de son professeur. Grand, bien découplé, portant beau dans son costume de cow-boy, Trubka est aussi un dompteur artiste, ce qui devient de plus en plus rare à un époque où l'on voit tant de directeurs remplacer un belluaire du jour au lendemain par le premier garçon de cage venu. Sa présentation de tigres est un régal pour les connaisseurs. Il faut surtout admirer la précision, le sang-froid et la juste appréciation de la distance dont fait preuve ce calme et élégant dompteur dans le travail rapproché. Le coup de patte passe à quelques centimètres du corps ou du visage de l'homme sans que celui-ci esquisse un mouvement de recul... A celui qui a constaté parfois à ses dépens que la rapidité d'un de ces petits crochets que décochent les tigres et les lions, toutes griffes dehors, à celui-là seul la technique de Trubka apparaît dans toute sa beauté.

Henry THÉTARD.

23/05/1933 : Le gala de la presse du cirque chez les frères Amar

Dans l'élégant chapiteau du cirque Amar, installé sur l'esplanade des Invalides, a eu lieu de premier gala de la presse du cirque. Avec une bonne grâce dont il convient de les remercier chaleureusement, les frères Amar avaient mis leurs artistes, leurs employés, leurs animaux à la disposition de l'Association parisienne de la presse du cirque et du music-hall, au bénéfice de laquelle avait lieu cette représentation.

J'ai déjà donné un aperçu de l'excellent programme du cirque Amar, qui comprend des numéros de premier ordre : Germain Aeros, l'extraordinaire funambule comique, les sauteurs marocains Abdullah, la troupe chinoise Han-Kou, une remarquable cavalerie présentée par Jean Gautier et plusieurs groupes d'animaux dressés et présentés par Amar aîné, Ali Amar et le dompteur Williams.

Tous ces numéros ont défilé au rythme rapide qui doit être celui du spectacle de cirque et ont soulevé l'admiration des assistants. Surtout le magnifique groupe de tigres géants, que fait évoluer en douceur Amar aîné avec autant de science que de compréhension artistique, a été acclamé comme il le mérite. Et le sens de l'organisation qui est la caractéristique de ce beau cirque français a été justement apprécié. Ce n'est pas chez les Amar que l'on voit installer un plancher ou construire une cage au ralenti par des accessoiristes travaillant à l'allure fatiguée des fonctionnaires municipaux qui dépavent les rues de notre bonne ville en fumant leur cigarette. Chez les Amar, tout marche en bel ordre, sans cafouillage, avec la rapide précision d'une équipe de football homogène et bien entraînée. Tant valent les directeurs, tant vaut le cirque.

Plusieurs amateurs prêtaient leur concours à ce gala : des sportsmen, comme MM. Cuny, Charigot père et fils, Huat, champion d'Europe, avec son partenaire Bos et une jeune et charmante sportswoman, Mlle Fernande Cuny, qui fut très applaudie dans une exhibition de boxe française.

Des vedettes du théâtre et du music-hall étaient venues également offrir leur participation. Parisys présenta des poneys avec beaucoup de brio et Marie Dubas interpréta les meilleurs chansons de son répertoire sans être le moins du monde intimidée par l'ambiance du chapiteau qui dérouta tant d'artistes de la scène. La troupe mexicaine de Lupe Rivas Cacho nous donna un avant goût du pittoresque spectacle qu'elle présentera dans quelques jours au théâtre de l'Avenue.

Mlle Simone Léon-Martin, belle-fille de notre collaborateur et ami, fit avec son professeur, le maître H. Cuyer, une démonstration de double haute école aussi élégante que savante. Elle sella sur *Whirligig*, pur sang anglais, tandis que Cuyer chevauchait son fameux White Wing, la gracieuse écuyère, nullement influencée par ce premier contact avec le public, exécuta les airs d'école classiques : passage, piaffer, balancé, pas et trot espagnol, soit en solo, soit en synchronisation avec son professeur. De chaleureux applaudissements récompensèrent le maître et l'élève.

Il ne m'appartient pas de parler du numéro de lions que j'ai dû à la bonne et loyale collaboration des frères Amar de pouvoir présenter après quatre répétitions. Mais je tiens à rendre hommage à Sarah Caryth et à Vanah Yami qui acceptèrent avec tant de courageux empressement de produire quelques figures de leur numéro de danses sacrées sous la protection d'un dompteur-amateur. D'ici peu, le public parisien pourra admirer cet original numéro dans son intégralité et, cette fois, il n'y aura plus de dompteur entre les fauves et ces vaillantes jeunes femmes. Le plus beau succès leur est promis, à en juger par les acclamations qu'elles recueillirent au gala de la presse du cirque.

Henry THÉTARD.

17/06/1933 : À la foire de Neuilly

Nos cirques fixes sont en période de clôture. Le cirque Gleich, dont on nous avait annoncé la proche venue dans nos murs, ne semble pas devoir — ou pouvoir — donner suite à cette intention de son directeur... Alors, il nous reste la fête de Neuilly qui comporte encore quelques « métiers » de banquistes...

Hier, en flânant au long des parades, j'y ai vu un revenant. Devant un entresort, coquettement décoré de tableaux fraîchement brossés j'ai reconnu une silhouette que les familiers de nos ménageries d'avant-guerre n'ont sûrement pas oubliée... Longues moustaches grises à la gauloise, carrure solide encore, c'était bien le dompteur Mac Donald en personne, le hardi belluaire qui présentait, voici un quart de siècle, les fauves célèbres d'Edmond Pezon : le lion *Mignon*, la tigresse *Fane*, avant de posséder une petite ménagerie entre 1911 et 1914.

Ruiné par la guerre, comme tant de forains, Mac Donald a dû travailler à nouveau en qualité de salarié. Avec ses économies, il est parvenu à se recréer un « métier », en restant, bien entendu, dans la note zoologique. A l'intérieur de son entresort, on peut voir le plus bel alligator qu'il n'ait jamais été donné de contempler : un monstre de trois mètres cinquante, d'une largeur démesurée, pensant quelque quatre cents livres. C'est une attraction qui vaut largement les vingt sous demandés au contrôle.

« Le crocodile a du bon, quand on sait en jouer », disait Bidel qui débuta dans la carrière en exhibant quelques sauriens à la vogue lyonnaise de Perrache. Souhaitons à Mac Donald que son alligator lui porte chance pareillement.

Il y a, sur les fêtes, d'autres établissements zoologiques. Et notamment la ménagerie du populaire Marcel, que tous ses amis sont joyeux de revoir *fit and well* après sa grave maladie de l'hiver dernier. Les meilleurs jeunes dompteurs du moment : Willy, Stolle, Wills, sont en parade chez Marcel, à côté de Martha la Corse plus en forme que jamais. Une belle parade vraiment, pittoresque, bruyante, vivante au possible et qui réjouit les fervents de la banque en leur rappelant les beaux jours de jadis. A l'intérieur de la ménagerie, on peut admirer une collection très complète de fauves pour la plupart en belle condition. Et le spectacle est également très varié : depuis l'amusante entrée de cage du goguenard Marcel avec son lion *M. Vigoureux* jusqu'à

la « chasse » endiablée que mène, avec six ou sept lions et lionnes, Martha la Corse dont la fougue et le brio enthousiasment plus que jamais les spectateurs, ceux des premières aussi bien que ceux des places populaires.

Marcel et Martha la Corse sont les dompteurs aimés du public qui apprécie leur absence totale de morgue et d'infatuation, leur allure à la bonne franquette. S'il fallait donner un successeur au père Pezon qui, pendant vingt ans, fit figure de légende auprès du petit peuple de Paris, Marcel serait tout désigné pour cela et, en cas de plébiscite, l'emporterait de loin sur tous ses éventuels concurrents.

Henry THÉTARD.

12/07/1933 : Le cirque des frères Bouglione

Samedi dernier, dans les rues de Boulogne-sur-Seine, une cavalcade défilait sur une longueur de six cents mètres : char de musiciens, voiture de lions, éléphants, buffles, cavaliers tcherkesses. On se serait cru revenu à quarante ans en arrière, au temps où les Sanger, les Ginett, les Pinder faisaient leur « tour de ville » qui était, à l'époque, la grande réclame des cirques ambulants.

Le cirque des frères Bouglione a remis en honneur la vieille coutume et on ne saurait trop l'en féliciter. La cavalcade est moins coûteuse que l'affichage dont les frais onéreux obligent nos cirques à diminuer d'autant leur programme et son efficacité comme publicité est, à mon avis, bien préférable.

Les frères Bouglione sont, comme les Amar, une vieille famille foraine. Avant la guerre, leur père possédait une petite ménagerie célèbre dans le monde du voyage par la belle race de lions qui se reproduisait dans ses cages.

Il est d'ailleurs curieux de constater que les trois grands cirques français du moment sont dirigés par d'anciens dompteurs. Le cirque-ménagerie a complètement éclipsé l'ancien cirque équestre.

Et, en souvenir de leurs origines, les Bouglione ont donné une particulière importance à leur collection zoologique. En outre d'une quarantaine de beaux fauves, celle-ci comporte deux éléphants, plusieurs buffles et zébus, une antilope-élan, des pingouins, un hippopotame nain du Libéria et un superbe rhinocéros bicorné africain. Ce dernier animal est le seul que l'on puisse voir chez nous avec celui du Zoo de Vincennes qui passa l'été de 1932 au Jardin d'acclimatation. Depuis 1892, on n'avait pas vu en France de ces pachydermes bicornus, à l'exception de celui du cirque Barnum-Bailey.

Le programme du cirque n'est pas, pour cela négligé. Dans l'arène à quatre mâts, de très bons numéros se succèdent : j'ai noté celui des sœurs Bassi, deux excellentes acrobates de mains à mains, les Racsos, les acrobates à la bascule bien connus, les quatre Mongador, adroits jongleurs de clubs et d'assiettes, miss Lambert, un homme-protée qui joue les miss Ella...

Et il y a encore une très bonne troupe de sauteurs marocains, des danseurs cingalais, des Chinois, des nègres, qui fournissent la note exotique nécessaire au cirque moderne. Et les clowns Ovaro et Fernandy...

Enfin les frères Bouglione, Sampion, Jefson, et William, présentent les animaux dressés : chevaux, éléphants, lions et tigres, avec le brio qui caractérise les hommes « nés dans le métier ». Le numéro de fauves, en particulier, est l'une des meilleures attractions de cet intéressant programme.

Henry THÉTARD.

20/07/1933 : Sans sous-titre

Le cirque allemand Gleich, que nous avons déjà vu à Paris en 1929, est revenu dans nos murs et a donné sa première jeudi dernier dans son chapiteau monté cours de Vincennes. Son directeur n'a pu obtenir l'autorisation de venir à Paris qu'en juillet après s'être fait interdire l'Angleterre au moment d'embarquer, en 1932. Deux exemples qui prouvent combien le cirque ambulant rencontre actuellement des difficultés dès qu'il veut sortir de son pays d'origine. Nous reviendrons sur la question qui nécessite une entente internationale en même temps qu'une réglementation intérieure dans chaque pays. Sans vouloir nous risquer sur le terrain politique, on peut affirmer qu'en matière de cirque les Etats-Unis d'Europe doivent devenir une réalité si l'on ne veut pas voir disparaître le chapiteau ambulant aussi bien que le cirque stable. Il est urgent d'aviser. Seuls s'en plaindront les intermédiaires étrangers au métier qui profitent de l'absence de règlements pour pêcher en eau trouble aux dépens des directeurs et du public et se font payer très cher des services souvent inexistantes.

Parlons à présent du spectacle de Gleich. Il est à peu près le même dans ses grandes lignes qu'il était en 1929 avec naturellement moins d'ampleur, les recettes étant moindres. Il est, comme nous l'écrivions il y a quatre ans, la confirmation de la thèse que nous avons toujours soutenue à savoir que dans une piste d'hippodrome on doit présenter un spectacle d'hippodrome et non trois spectacles de piste ronde dans trois manèges ronds accolés côte à côte. Tous les numéros du programme de Gleich, qui sont des spectacles d'ensemble, font bel effet, même si les éléments n'en sont pas de premier ordre. Les carrousels d'animaux, les courses d'obstacles, le rodéo de cow-boys où Wilke junior montre de superbes qualités de voltigeur, enfin le pot pourri aérien, que l'on peut embrasser d'un coup d'œil et détailler ensuite assez aisément, sont d'intéressantes réalisations. Par contre, l'entrée de clowns, trop longue et décousue, ne rend absolument rien dans cette arène de 48 mètres sur 20.

La cavalerie, présentée par M. Wilke père, est honnête dans l'ensemble. Mais le numéro le plus remarquable du programme est, à mon avis, l'entrée de cage du célèbre Seiler Jackson avec ses 20 lions. Ce travail en douceur est vraiment le modèle du genre et les professionnels, qui étaient nombreux à la première de Gleich, ne pouvaient qu'applaudir à semblable réussite. Comme « apprivoiseur » Seiler Jackson n'a pas son pareil et ses évolutions au milieu des fauves qui le suivent comme des chiens sont un spectacle sans précédent.

L'éclairage extérieur du chapiteau est très bon. L'éclairage intérieur l'est moins, ainsi qu'il arrive souvent dans les cirques-hippodromes. La musique est insuffisante. Pour un chapiteau de cette ampleur, long de plus de 80 mètres et contenant 6.000 à 7.000 spectateurs, chaque orchestre devrait compter au moins vingt-quatre musiciens. Le rythme du spectacle qui comporte d'excellents éléments m'a paru plus lent et moins bien réglé qu'il ne l'était avenue de Clichy. Mais une première est sujette à quelques flottements et a droit à l'indulgence.

Henry THÉTARD.

23/09/1933 : La réouverture de Medrano

Medrano a donné sa première vendredi. D'heureuses modifications dans la présentation du spectacle prouvent que les directeurs du cirque montmartrois ont compris à présent, que le cirque ne peut ni ne doit être un music-hall de variétés dans la piste. Il est certain que la saison estivale de chapiteau ambulant, qui fut, cette année, particulièrement intéressante à Paris, et la vogue évidente dont jouit le cirque forain ont été pour beaucoup dans cette évolution. Notamment l'exemple du cirque Amar qui peut, à quelques détails près, être donné comme un modèle de bon spectacle de piste.

En premier lieu, l'orchestre a été surbaissé d'un étage et placé sur une sorte de petite scène où Recordier et Boulicot, les fameux clowns du défunt Empire, que Medrano a eu l'excellente idée d'engager, pourront venir faire les intermèdes et remplir les temps morts, parfois inévitables dans un programme. Les musiciens sont en uniforme clair et jouent selon le rythme alerte et dans la note bruyante qui doit être celle d'une fanfare de cirque.

Ensuite, le défilé des numéros est réglé à bonne allure, et leur alternance est bien comprise pour la marche croissante de l'intérêt, sans laquelle le meilleur spectacle de cirque ne peut produire son effet total.

Enfin, les directeurs de Medrano ont engagé la remarquable cavalerie d'Ernest Schumann, de Copenhague. Ils ont été, encore là, bien inspirés, car il n'est pas de bon cirque sans une bonne cavalerie. Ernest Schumann, blessé au cours d'une répétition, sera remplacé pendant quelques jours par son neveu Albert, qui monte élégamment en haute école et présente en liberté selon la tradition des Schumann, ce qui est tout dire.

En outre de Recordier et de Boulicot, Medrano a présentement deux équipes de clowns, le duo Manetti-Rhum et le trio Cairoli-Porto-Carletto, qui se sont réellement surpassées. Rhum est en progrès continu et, dans l'entrée des prestidigitateurs, Porto et ses partenaires ont été tout bonnement étourdissants.

La partie renouvelable du programme comporte plusieurs bons numéros, notamment les remarquables acrobates que sont les Uessems, l'une des plus anciennes troupes de la spécialité. L'ex-partenaire de Grock, Fiers, est un virtuose incontestable de l'accordéon, mais je ferai à ce numéro, dépouillé de la note comique, le reproche de ne pas être très « cirque ». Les sisters Astony sont de gracieuses gymnastes, et les Bratanos de beaux athlètes qui présentent, dans un rythme excellent, de très heureuses combinaisons d'exercices de force et de poses plastiques.

Henry THÉTARD.

03/10/1933 : Sans sous-titre

En attendant la réouverture du Cirque d'Hiver, jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'activité estivale des cirques ambulants en France, et particulièrement à Paris.

J'ai déjà parlé à plusieurs reprises du cirque Amar qui, je l'ai dit, est une réduction du plus parfait des cirques européens du moment, *id est* Sarrasani. Entre parenthèses, signalons avec regret la mort récente de Mme Stosch Sarrasani qui, depuis quarante ans, était la compagne du fondateur de ce magnifique établissement. D'abord partenaire de son mari dans le groupe d'animaux dressés qui fit la fortune du clown Hans Stosch, ensuite écuyère dans le chapiteau qui débuta en 1901 à la foire d'Annaberg, petite ville de Saxe, Maria Stosch Sarrasani n'avait cessé d'être pour son époux la plus précieuse collaboratrice. C'est une grande perte pour le cirque Sarrasani.

Le succès mérité remporté par les frères Amar à Paris n'a pas été effacé par le séjour d'un établissement doté de moyens plus importants : le cirque allemand de Julius Gleich qui, venu un mois trop tard dans notre capitale, y fit d'assez médiocres recettes. Gleich présente un spectacle évidemment plus grandiose et dans un cadre plus vaste que celui du cirque Amar, mais un spectacle assez mal ordonné et qui laisse beaucoup à désirer dans les détails. Il manque à ce cirque un vrai « showman », un organisateur de la mise en scène et de la piste, un Sarrasani, un Krone ou un Jacob Busch, voire un Willy Schumann. Les défilés, qui pourraient être somptueux, sont parfois ridicules... les costumes sont anachroniques ou même grotesques, tels ceux des musiciens tchèques déguisés en grenadiers du vieux Fritz... Les numéros sont souvent mal accouplés dans l'arène et se succèdent sans graduation. Enfin, c'est ce que l'on appelle, en argot de métier, un travail qui n'est pas « fini », et, pour l'amateur, mieux vaut un cirque moyen où rien ne cloche.

D'ailleurs le public français a montré sa préférence pour Amar, voici environ un mois. Bien que ce cirque eût retenu la place de Belfort depuis un assez long temps et qu'il soit de règle en pareil cas, dans toutes les villes, de n'admettre aucun établissement forain avant celui qui a versé les arrhes réclamées pour le terrain, le cirque Gleich, sur la route du retour au *Vaterland*, obtint de dresser sa tente à Belfort, la veille même du jour fixé pour la vente d'Amar. Les frères Amar ne craignent pas la « contrecarre »... ils relevèrent le défi et, toujours pour parler la langue du voyage, firent tenir à Gleich une « chandelle » qui marque dans l'histoire d'un directeur de cirque.

Mais ce petit évènement prouve, de même que les pourparlers de plusieurs semaines qui précédèrent la venue tardive de Gleich à Paris, qu'il faut fixer, une fois pour toutes, la réglementation des cirques voyageurs, étrangers et français, qui ne peuvent demeurer sous le régime de l'arbitraire et du bon plaisir. Un grand directeur anglais à qui je demandais, il y a quelque huit jours, de venir montrer son cirque aux amateurs français, me répondit textuellement : « Je n'ai pas les moyens d'entretenir des agents électoraux pour avoir le droit de monter dans vos villes. » Il ne faut pas laisser s'accréditer de telles légendes qui reposent sur des faits isolés, d'ailleurs très regrettables. Pour la satisfaction du public français, un cirque doit pouvoir voyager en France à l'abri des lois et sans auxiliaire de certains intermédiaires qui se réclament d'influents amitiés et font payer très cher des services problématiques.

H. THÉTARD.

21/10/1933 : La foire de Bordeaux

Comme à la dernière foire printanière de Bordeaux, à celle d'automne qui se tient en ce moment sur les Quinconces c'est le chapiteau d'André Rancy qui représente l'élément cirque. Le programme est bien composé avec, notamment, la cavalerie d'Henri Rancy, qui forme plusieurs numéros. Le groupe de pigeons dressés que présente avec tant de grâce Mme Tilly Rancy obtient également son habituel succès.

Le numéro de perche aérienne des Willos, bien connu des Parisiens ; celui du comique Sam Barton, dit le cycliste vagabond ; les sisters Kremo, de bonnes acrobates ; les quatre Symmeck, beaux athlètes de mains à mains : telles sont les attractions de premier plan d'un programme où le trio Antonet-Beby-Michel assure avec éclat la partie clownesque.

Il est regrettable que Paris n'ait pas eu la primeur de la réassociation d'Antonet et Beby. Les deux plus célèbres comiques de la piste, avec la collaboration de l'excellent musicien qu'est l'auguste Michel, ont donné coup sur coup plusieurs de leurs entrées classiques. Et les amateurs

bordelais ont pu constater que, pendant leur scission momentanée, Antonet et Beby n'avaient point perdu leurs qualités d'abatage, de puissance comique qui s'accordent et se complètent si heureusement. Il faut le jeu trépidant et autoritaire d'Antonet pour faire valoir le flegme irrésistible de Beby : nous le savons à présent.

En outre du cirque, on peut voir actuellement sur les Quinconces beaucoup de ménageries et d'exhibitions zoologiques : d'abord celle des fils de Gilbert Pezon qui, en collaboration avec Petit, le doyen des dompteurs, retrouvent le succès déjà obtenu en mars dans la capitale du Sud-Ouest. Il y a aussi une petite ménagerie où le premier rôle dans la cage centrale est tenu par une jeune femme qui se fait appeler Marfa la Corse. Son travail n'a qu'une lointaine ressemblance avec celui de notre populaire Martha, la meilleure dompteuse du moment... en Europe tout au moins car, en Amérique, il y a une certaine Mabel Stark qui fait beaucoup parler d'elle.

Et comme à Bordeaux il ne saurait exister de fête foraine sans lutteurs, on trouve, sur les Quinconces, l'arène athlétique de Rabasson, autre illustration foraine. Ce Rabasson est-il un authentique descendant du « petit paysan » qui trouva la mort en luttant au cirque de Saint-Sernin avec Bernard de Bordeaux, voici environ trois quarts de siècle ? Il faut le souhaiter pour le meilleur pittoresque des annales banquistes.

Henry THÉTARD.

25/10/1933 : A Medrano : la cavalerie des frères Schumann

Le programme actuel de Medrano comporte plusieurs bonnes attractions, entre autres le remarquable numéro de danses acrobatiques de Timga, Mouna, Era et Barry. Mais c'est la cavalerie d'Ernest Schumann et la présentation en haute école de cet excellent écuyer qui lui donnent sa valeur principale.

Les bonnes cavaleries de cirque deviennent de plus en plus rares. Celle des frères Schumann — Willy et Ernest, — qui dirigent le cirque stable de Copenhague, peut compter parmi les meilleurs de l'époque. Par la valeur des sujets qui la composent, sinon par le nombre, elle rappelle celles de ces grands directeurs qui furent aussi de grands hommes de cheval : Renz, Busch, Corty, Althoff et Gotthold Schumann, le fondateur de la dynastie.

Ce Gotthold Schumann fut longtemps le bras droit du vieux Renz dont il se sépara en 1870 pour fonder un cirque en association avec Herzog. En 1878, il demeura seul directeur et voyagea jusqu'à la fin du XIX^e siècle, principalement en Europe centrale et en Scandinavie. En 1899, son fils aîné Albert succéda à Franz Renz comme directeur propriétaire du cirque de la Karlstrasse à Berlin, tandis que son second fils, Max, se fixait à Copenhague où ses héritiers devaient reprendre sa succession.

Un troisième fils de Gotthold Schumann, Ernest, âgé actuellement de près de quatre-vingt ans, voyage encore avec le cirque Sarrasani dont il dirige la cavalerie.

Cette dynastie des Schumann est l'une des principales familles du monde du cirque. Albert Schumann fut un écuyer complet : d'abord dans sa jeunesse, acrobate et voltigeur ; ensuite grand cavalier d'école, il est considéré par les gens de métier comme le plus extraordinaire dresseur en liberté qui ait jamais existé. Ses groupes de 32, 48, 72 chevaux étaient dressés à évoluer avec la précision et le rythme d'un mouvement d'horlogerie, pendant vingt minutes et davantage. Ses chevaux plongeurs, son carrousel de 72 chevaux, ses pantomimes hippiques sont restés célèbres, et en 1901 les Parisiens purent apprécier ces créations à l'hippodrome de la place Clichy.

Ses frères rivalisèrent de talent avec Albert Schumann, et ses neveux, ceux-là mêmes qui dirigèrent la cavalerie engagée par Medrano, marchent sur les traces du rival de James Fillis qui vit actuellement en rentier à Berlin. Parfois, dans les allées de Grünewald, on voit encore la silhouette équestre du vieil homme de cheval qui possède une écurie de courses et surveille le travail de ses pur sang à l'entraînement. Figure de l'ancien temps, de ce temps où une petite aristocratie de cavaliers régnait sur le peuple du voyage.

Henry THÉTARD.

10/11/1933 : La réouverture du Cirque d'Hiver

Le Cirque d'Hiver, qui était en chômage depuis le mois d'avril, vient de faire sa réouverture avec un spectacle mixte qui nous a permis d'apprécier l'ampleur des travaux exécutés pendant les deux derniers mois dans notre grand établissement du boulevard du Temple, sous la direction de M. Louis Gagey. Une piste nautique du modèle le plus perfectionné, avec plateau métallique, machinerie, installation de chauffage et d'éclairage électrique indirect et par projecteurs a été construite sous le manège. En outre, dans la cour située derrière les écuries, est édifié un vaste hall d'attractions qui permettra l'exhibition permanente d'une ménagerie. L'ouverture de ce zoo d'hiver aura lieu le 1^{er} décembre.

Nous ne voulons pas envisager la question du rapport financier de ces coûteux travaux qui est uniquement du ressort des directeurs du cirque. Il est à peu près certain que la ménagerie « paiera »... C'est peut-être moins sûr en ce qui concerne la piste nautique, si l'on s'en réfère aux dernières années d'exploitation du Nouveau-Cirque mais, quoi qu'il en soit, il convient de louer une direction qui n'a pas craint d'aller de l'avant et de risquer des capitaux à un moment où, sous prétexte de crise, trop d'entrepreneurs de spectacles restreignent leurs frais aux dépens du public. Les amateurs de la piste doivent donc seconder, dans toute la mesure de leurs moyens, l'effort du Cirque d'Hiver.

Il est regrettable que la tardive réalisation de ces importants travaux n'ait point permis à MM. Desprez et Couchemann de débiter avec une pantomime grandiose qui aurait, du premier coup, rallié le grand public et lancé leur établissement ainsi transformé pour de longs mois. Mais un spectacle de ce genre demande plusieurs semaines de répétitions, si bien que le cirque n'aurait pu ouvrir avant la fin de l'année, même en admettant que les éléments d'une mise en scène somptueuse aient été rassemblés en temps voulu.

Nous ne sommes nullement adversaires de la pantomime dans la piste. L'histoire du cirque nous montre, au contraire, que, dès les débuts de cette nouvelle forme de spectacle, des pièces équestres, militaires ou comiques furent données dans les manèges d'Astley et des Franconi. Et les splendides réalisations de Busch, de Renz, de Sanger, de notre Hippodrome de l'Alma sont encore présentes au souvenir des amateurs ayant atteint leur demi-siècle d'existence...

Mais il faut savoir reconnaître que les magnifiques parades vulgarisées par le cinéma ne sont pas pour faciliter la tâche aux managers qui voudront ressusciter ces splendeurs défunctes. Une grande ampleur de moyens sera de plus en plus nécessaire. Et il y a aussi une chose que le cinéma a tuée sans retour, c'est précisément l'art du mime, se produisant ailleurs qu'à l'écran. Les pantomimes de l'avenir, au cirque comme au music-hall, devront être parlantes... Aussi, pour éviter qu'elles ne dégénèrent en pièces de théâtre, il faut qu'elles soient de simples et

rudimentaires canevas englobant un enchaînement de tableaux dont l'acrobatie, la clownerie, le dressage des animaux, bref toutes les spécialités du cirque feront les frais.

A défaut d'une grande mise en scène, le Cirque d'Hiver nous offre actuellement une pantomime à la mode des bouffonneries du Nouveau-Cirque qui firent le succès de Footit et Chocolat, il y a trente ans et plus. Les Fratellini, forts de leur parfaite connaissance de toutes les ficelles du métier, y tiennent le rôle principal, avec la collaboration du bon clown qu'est le fils de Chocolat, du nain Goliath, d'acteurs et d'actrices de théâtre, qui ne se montrent point trop dépaysés dans la piste. La cavalerie de Jean Houcke, vieux routier du manège, qui participa jadis à plusieurs grandes pantomimes, chez Schumann et chez Busch, est également l'un des meilleurs éléments de cette piécette qui n'ennuie à aucun moment, résultat déjà fort appréciable.

Un ballet bien réglé, une scène nautique qui nous a permis d'admirer des jeux de lumière du plus bel effet sur les courbes des jets d'eau jaillissant presque jusqu'au cintre du cirque, les chœurs nègres d'un pittoresque amusant, enfin l'acte acrobatique de l'audacieux Natal, qui joue les gorilles comme King-Kong lui-même, sont à signaler dans cette pantomime qui est précédée d'une partie cirque où figurent plusieurs bons numéros sur lesquels nous reviendrons.

Henry THÉTARD.

25/11/1933 : A Medrano, numéros de cirque et numéros de music-hall

Lorsque, au début de cette saison, la direction de Medrano annonça son intention de donner désormais de vrais spectacles de cirque dans le véritable mode de présentation qui leur convient et choisit des formules lapidaires *ad hoc* — spectacle cirque cent pour cent, spectacle accéléré [—] nous l'en avons louée sans réserve. Le cirque, tout en utilisant une partie des mêmes éléments, est, en effet, aux antipodes du music-hall de variétés et doit garder ses caractéristiques essentielles s'il veut vivre.

Les premiers spectacles de Medrano furent à peu près conformes à ces directives. Cependant, il n'était pas nécessaire d'être très au courant de la situation présente du marché des numéros d'engagement pour comprendre à quelles difficultés allait se heurter la direction du cirque montmartrois pour faire concorder sa nouvelle ligne de conduite avec la méthode des programmes renouvelés à chaque quinzaine. De fait, au précédent spectacle de Medrano, sur sept numéros de la partie renouvelable, deux — on pourrait même dire trois — étaient de pur music-hall.

En effet, spectacle accéléré ne doit pas seulement signifier la rapide succession des numéros dans la piste, mais aussi — et surtout — le rythme de présentation de ces numéros et leur courte durée. Il n'est pas de bon numéro de cirque au-delà de huit minutes, disait Barnum. C'est peut-être parfois un peu court... Accordons en dix au maximum, mais pas plus.

Mais alors, direz-vous, et les clowns qui jouent, sous le nom d'entrées, de petits sketches qui durent parfois une demi-heure et plus... ceux là, sans doute, doivent faire exception?... Nullement. Une bonne entrée de clowns doit être courte et mieux vaut, selon la manière qui était celle de l'ancien cirque, voir une troupe de clowns paraître deux fois au programme dans deux numéros rapides plutôt que de s'éterniser dans le manège aux dépens du rythme du spectacle. Oui mais... Jadis, les clowns faisaient partie de la troupe permanente et étaient aux ordres des directeurs qui « minutaient » sévèrement la durée dévolue aux artistes entre leur entrée et leur sortie. Et, s'il plaisait aux directeurs de grouper leurs différentes troupes de clowns en une seule, comme le fit souvent le vieux Renz, messieurs les clowns n'avaient qu'à s'incliner.

Nous touchons ici la difficulté de réaliser un « spectacle accéléré » dans un cirque qui recrute une troupe nouvelle tous les quinze jours. A l'Olympia de Londres, M. Mills réussit ce tour de force pendant cinq semaines en raison des grands moyens financiers que lui permettent l'ampleur de son cirque de six mille places et la vogue dont il jouit pendant cette courte saison. Son spectacle est vraiment accéléré car, en deux heures et demie, vingt-quatre numéros défilent à toute allure. Mais, encore une fois, c'est un tour de force réalisable seulement pendant une courte période et par un établissement pouvant réaliser de grosses recettes.

En effet, à l'heure actuelle, les vieilles familles de cirque qui fournissaient ces artistes capables d'exécuter, dans un même programme, trois numéros et parfois davantage — ces artistes qui étaient à la fois acrobates, sauteurs, écuyers, mimes, funambules — sont de moins en moins nombreuses.

Et les bons numéros d'engagement susceptibles de figurer dans un programme de vrai cirque, de cirque cent pour cent, sont également de plus en plus rares. Or comme à un spectacle accéléré il faut de toute évidence de nombreux numéros, on est bien obligé de renoncer à la formule tout en la maintenant en exergue... Tels ces socialistes, qui gardent leur étiquette après leur élection mais agissent en bons bourgeois.

La réalisation de cette formule du vrai cirque dans un établissement stable, pendant une saison prolongée et avec des moyens financiers limités, ne me semble possible qu'avec la création d'une forte troupe permanente, composée de bons artistes moyens et travaillant sans cesse sous la direction d'un régisseur qui créerait les numéros à son gré, pour les besoins de chaque spectacle. Est-ce encore chose réalisable ? Toute la question est là pour l'avenir du cirque stable.

Il y a encore une autre solution plus aisée pour les directeurs qui aiment les tâches faciles, qui est d'engager, pendant l'hivernage, la troupe d'un chapiteau ambulante avec tous ses animaux.

Mais, quoi qu'il en soit, la pire méthode est bien de donner des spectacles reposant sur le battage fait autour d'une vedette, même si cette réclame n'est pas réalisée aux dépens du reste du programme. C'est la méthode qui a déclenché la décadence du music-hall et, pareillement au cinéma, les Russes nous ont montré que mieux valait se passer de stars pour donner ses soins à la constitution d'une troupe homogène.

Au cirque, c'est encore bien plus vrai.

Henry THÉTARD.

08/12/1933 : Sans sous-titre

L'actuel programme du Cirque d'Hiver est simplement le plus beau programme de vrai cirque que nous ayons vu à Paris depuis l'après-guerre. Il faut espérer que le public secondera l'effort des directeurs du bel établissement du boulevard du Temple... En cas contraire, ce serait à désespérer de l'avenir du cirque.

En outre, les Fratellini, toujours égaux à eux-mêmes, en outre de la cavalerie et des animaux du cirque allemand Strassburger, l'un des meilleurs chapiteaux d'outre-Rhin — bien supérieur notamment à Gleich — MM. Desprez et Bouchemann ont inscrit à ce programme plusieurs attractions de tout premier ordre.

D'abord les Walkmir, ces excellents perchistes, qui figuraient également à l'avant-dernier programme de Médrano, mais que l'on revoit toujours avec la même admiration pour leur travail si fort et si bien présenté. Ensuite, les quatre Kemmys, l'un des meilleurs numéros de

poses plastiques et de mains à mains du moment. Enfin, l'attraction sensationnelle des Kimriss, ces acrobates aériens qui tournoient dans le vide, suspendus à deux trapèzes mus par un moteur en contrefaçon d'avion. Une angoisse de plusieurs minutes pendant lesquelles on reste confondu de l'inférieure audace de ces deux casse-cou.

Le cirque Strassburger est renommé pour sa cavalerie. De fait, toutes les modalités du travail équestre nous ont été successivement présentées dans un rythme excellent et avec ce brio qui caractérise les bons numéros de cirque.

La gracieuse amazone Regina Strassburger monte avec beaucoup d'allure, un beau cheval d'école qui fera plus d'effet encore quand l'orchestre suivra plus rapidement les successifs changements d'airs du numéro. M. Prieto, un excellent dresseur que nous vîmes jadis au Nouveau-Cirque présenter *Norah*, l'hippopotame de Krone, renouvelle avec une amusante fantaisie la vieille scène du mulet *Rigolot*, sur qui personne ne peut tenir en selle. Les Hansons et le jockey Eric Hubert sont de bons écuyers acrobates qui voltigent très vite malgré le handicap du tapis-brosse.

MM. Charles et Jean Strassburger donnent ensuite leur pot-pourri de dressage en liberté. Bien que cette spécialité du cirque soit l'une des plus ingrates et des moins goûtées par les profanes, à aucun moment de cette vivante, variée et rapide succession de sept ou huit entrées équestres on n'éprouve cette impression de longueur excessive qui gâte les meilleurs numéros. Les uns après les autres, les types de chevaux les plus différents évoluent devant nous avec une splendide précision, depuis les magnifiques chevaux de brasseur de Norfolk et l'étalon géant qui, dressé en cabrade, semble un monstre mythologique, jusqu'aux élégants chevaux pommelés provenant de l'ex-haras impérial de Lipizza. Et ce sont ensuite les comiques poneys de Shetland et le guanaco sauteur égaré au milieu de toute cette superbe cavalerie. Enfin, le grand carrousel où, tout autour de l'éléphant majestueux, évoluent buffles, zèbres, chameaux, chevaux et poneys. Toute la piste grouille d'animaux qui se croisent et s'entrecroisent en évolutions précises et rapides.

D'autres animaux succèdent encore dans le manège à la cavalerie : le beau groupe d'éléphants, malheureusement diminué de deux unités par deux décès consécutifs, à quinze jours d'intervalle, que présente Adrien Singels ; les dix lions colosses du dompteur Orth, l'un des meilleurs professionnels allemands qui travailla longtemps chez Krone et chez Sarassani ; enfin, les ours bruns, présentés en travail comique par Frank Adamski.

Un programme monstre... Impossible actuellement de faire mieux.

Henry THÉTARD.

13/12/1933 : Le nouveau programme de Medrano

L'actuel programme de Medrano est, à mon avis, supérieur aux précédents. Il comporte plusieurs bonnes attractions présentées dans un rythme suffisamment rapide pour mériter, cette fois, le titre d'accélééré. Je lui ferai pourtant un léger reproche : celui d'être un peu chargé en numéros comiques, surtout en successions de numéros comiques. C'est ainsi que les amusants dialogues de Recordier et de Boulicot suivent l'entrée de Manetti et Rhum avant de précéder celle — tout à fait remarquable — de Porto, Cairol et Carletto. Porto devrait, entre parenthèses, utiliser plus souvent son réel talent de chanteur comique, où sa fantaisie imprévue et sa verve légère se donnent libre cours pour la plus grande joie des spectateurs.

Dans un article, d'ailleurs intéressant, du *Medrano-Magazine* de cette quinzaine, on lit que le rire et l'équitation sont les deux éléments principaux du cirque. Ce serait vrai à la rigueur

pour l'ancien cirque, à condition de faire passer l'équitation avant le rire. Dans les programmes des cirques du siècle passé, on trouve, en effet, trois numéros équestres pour un numéro de clownerie. L'acrobatie, le funambulisme et le dressage des animaux étaient, en réalité, les principaux éléments du vieux cirque après l'équitation.

Dans le cirque moderne, il paraît bien que toutes les spécialités doivent être à peu près également représentées au programme. Par exemple, sur douze numéros, on peut offrir quatre numéros de chevaux et de dressage d'animaux, quatre d'acrobatie, d'athlétisme et de gymnastique, deux entrées comiques et deux numéros d'autres spécialités telles que la jonglerie dont Medrano présente actuellement un intéressant représentant avec Matthé.

En outre de Matthé, des Willos, ces excellents perchistes aériens dont j'ai signalé récemment la présence au programme du cirque Rancy, à Bordeaux ; des sœurs Bassi, deux excellentes équilibristes de mains à mains, on doit signaler les belles performances d'Ernest et d'Oscar Schumann, les derniers grands représentants de ces dynasties équestres de jadis. A présent, Wulff est mort, les Blumenfeld n'ont plus d'établissement, les Althoff sont pareillement dispersés un peu partout... Seuls les Schumann de Copenhague maintiennent la vieille tradition.

Ernest Schumann dans sa haute école, dans sa présentation en liberté, est toujours égal à sa réputation. Mais j'ai particulièrement goûté le joli numéro de voltige à la Richard si brillamment enlevé par Oscar Schumann en début de programme. Cela, c'était vraiment du spectacle accéléré ou, plus simplement, du spectacle de vrai cirque selon la seule méthode valable de présentation.

Henry THÉTARD.

24/12/1933 : Sans sous-titre

J'ai déjà brièvement parlé du spectacle actuel du Cirque d'Hiver, le plus beau et le plus copieux de tous ceux que nous ayons vus à Paris depuis longtemps, y compris celui de Gleich qui peut faire son effet sur le grand public mais ne saurait donner le change à un véritable connaisseur.

D'ailleurs, ce beau programme a été louangé par tous nos confrères comme il le mérite. Je n'ai lu qu'une critique, celle d'un pessimiste qui nous annonce que le cirque est mort en nous prévenant que, personnellement, il n'aime ni les chevaux ni les autres animaux dressés. Alors qui vient-il faire à ce cirque qui n'est pas encore si moribond ? Le fonds de l'actuel spectacle de la piste étant précisément la cavalerie et la ménagerie, mieux vaut, si on ne goûte pas leur exhibition, aller au cinéma. Il restera assez d'amateurs pour faire vivre un cirque qui donnerait toujours des programmes de valeur identique.

Nous le répétons, la difficulté pour le cirque stable est de composer plusieurs bons programmes au cours d'une saison durant six mois ou davantage. Il n'est que deux solutions pour le directeur d'un établissement de ce genre : constituer lui-même une cavalerie, une ménagerie et aussi une troupe permanente pour voyager l'été avec un chapiteau et assurer ensuite le spectacle pendant la période d'hivernage dans le cirque stable ou bien engager pendant cette dernière période la troupe et les pensionnaires d'un grand cirque ambulante.

C'est, on le sait, la solution choisie par MM. Desprez et Couchemann, qui ont engagé jusqu'au 1^{er} mars les artistes et les animaux du cirque Strassburger sur lequel je donnerai aujourd'hui quelques détails biographiques.

Comme ceux de Sarrasani, de Krone, de Kludsky, le cirque Strassburger a été fondé au début de ce siècle, pendant la période qui vit la rénovation européenne du cirque par la

prépondérance du chapiteau ambulant. A cette époque les grands cirques équestres, qui avaient été si prospères en Allemagne pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, commençaient à perdre de leur vogue. Le vieux Renz était mort. Les grandes pantomimes de Busch et d'Albert Schumann commençaient à lasser un public blasé. Les chapiteaux ambulants des fameux écuyers que furent Wulff, Corty, Althoff, les Blumenfeld, connaissaient encore la faveur du public, mais à un moindre degré.

C'est précisément à cette époque que le cirque américain de Barnum et Bailey fit sa randonnée européenne. La grande « show » [sic], à la fois cirque, ménagerie, exhibition de phénomènes, remporta un immense succès, et les banquistes d'esprit novateur comprirent qu'ils devaient se lancer dans cette voie. Un clown dresseur d'animaux, Sarrasani, fut le premier homme nouveau à entrer dans la carrière où déjà les frères Hagenbeck avaient su réussir. Des dompteurs, frappés de la décadence de la vieille ménagerie foraine, Krone et Kludsky, suivirent un peu son exemple.

La famille Strassburger est, comme celle des Krone et des Kludsky, une vieille famille foraine. En 1900, Adolf Strassburger, l'actuel propriétaire du cirque que dirigent ses deux fils, exploitait un panorama ambulant. Ayant épousé la dompteuse Minna Cosmayer, sœur du directeur du cirque Cosmy que M. Volterra présenta en 1928 à Luna-Park sous le nom de Bostock, Adolf Strassburger décida de monter un cirque-ménagerie. Il réussit très vite dans sa nouvelle spécialité.

Ainsi les jeunes directeurs Karl et Hans Strassburger, que nous pouvons applaudir actuellement au Cirque d'Hiver dans la présentation de leur superbe cavalerie, ne sont pas, comme on pourrait le croire, nés de parents spécialisés dans l'art équestre, bien que tous deux soient de bons cavaliers d'école et que le cadet prouve tous les jours sa virtuosité dans la voltige debout. Par contre, je ne crois pas que ces fils d'une dompteuse célèbre aient pratiqué le dressage des fauves, à l'exemple de leur infortuné cousin, le jeune Adolf Cosmy, qu'un ours blanc mit en lambeaux voici bientôt trois ans, à Hastings, dans la voiture-cage où il s'était introduit pour doucher l'animal qui souffrait de la chaleur. Les fauves ne sont pas toujours des âmes reconnaissantes.

Henry THÉTARD.

30/01/1934 : Les Fratellini détectives

Le seconde pantomime de la saison du Cirque d'Hiver est, comme la première, l'œuvre de M. Roger Lion, que M. Henri Pitau a secondé pour la mise en piste pendant les répétitions. Celle-ci est, à mon avis, très supérieure à la précédente. Sans doute, d'abord, parce que moins hâtivement réglée ; ensuite, à cause de la présence de la ménagerie Strassburger, dont les animaux variés — éléphants, chameaux, buffles, zébus, ours — contribuent puissamment à la note exotique qui doit être celle de la moderne pantomime de cirque.

Plusieurs tableaux de cette production comique et nautique sont très réussis : le marché asiatique, avec ses danseurs cingalais et sa charmeuse de serpents (la danseuse-dompteuse bien connue Sarah Caryth) ; les deux ballets très artistement réglés par Mlle Arlette Montal ; la fête à la cour radjah où Mlle Mackers présente son remarquable travail de dislocation ; le plongeon de haut vol exécuté par Suzanne Wurtz ; le toboggan des ours polaires ; enfin l'embrasement de la coupole qui donne une idée des multiples possibilités nouvelles qu'offre le cirque à un créateur décidé à tirer parti de l'architecture la plus spectaculaire qui soit.

Le canevas de la pièce est très simple mais permet aux Fratellini de donner la pleine mesure de leur puissance comique dans un mouvement un peu lent au début, mais qui devient bientôt excellent. A notre avis, la première partie de la pantomime comporte un peu trop de dialogues, ce qui ralentit l'action. Les tableaux comiques du début gagneraient à être coupés par un ballet, des évolutions de cavaliers ou toute autre mise en scène qui ranimerait le mouvement en apportant cette note de présentation trépidante qui doit être celle du spectacle de la piste.

Ce sont de légères critiques de détail. Dans l'ensemble, la pantomime est très bonne et très bien interprétée. A côté des Fratellini qui tiennent la piste avec brio pendant les deux tiers de l'action, il convient de noter les excellents clowns Ilès, Loyal et Chocolat qui sont des comiques de grand ordre et aussi les augustes de soirée qui ont su camper des types de ministres grotesques fort amusants, ma foi.

MM. Fortunat et Sandry, Mlles Barony et Grumber sont de bons acteurs et de gracieuses actrices qui ont su très bien s'adapter à un cadre nouveau pour eux. Leur jeu et leur débit sont parfaits et ils ont composé de leurs divers personnages des silhouettes très réussies.

En somme un excellent spectacle qui, pendant longtemps, attirera boulevard des Filles-du-Calvaire un nombreux public.

Henry THÉTARD.

18/03/1934 : Sans sous-titre

Les chapiteaux ambulants ont déjà pris leur vol et inauguré la saison 1934. Il est de saison de parler un peu de ceux qui vont rayonner en France pendant l'été.

André Rancy a fait ses débuts, comme toujours, le jour d'inauguration de la foire de Bordeaux, avec un honnête programme où nous avons spécialement noté l'excellent numéro de danse acrobatique d'André Rolet et de Betty Semsey, retour d'Angleterre. C'est très certainement l'un des clous actuels de la spécialité. Remarqué encore dans le même cirque Adriana et Charlot, un original numéro de sauteurs à la batonde américaine.

Le frère d'André Rancy, Albert, a loué son nom aux frères Bouglione qui, revenant à leurs anciens errements, sortent avec des chapiteaux : l'un portant le nom de Rancy, l'autre celui de... Buffalo Bill !

C'est également sous le nom de Pinder, pris en location, que MM. Spessardy frères sortent, comme les années précédentes. Le Cirque Pinder-Spessardy présente une pantomime nautique, celle-là même qui eut un vif succès, l'an dernier. Ce grand chapiteau a fait ses débuts à Tours le 28 février. On prête à ses directeurs l'intention de faire prochainement une tournée en Afrique du Nord.

En association avec MM. Roche et Périer, Alfred Court a monté l'Olympia-Circus qui doit débiter d'ici quelques jours dans la région du Sud-Ouest. La ménagerie du nouvel établissement sera l'une des plus intéressantes que l'on puisse voir en France.

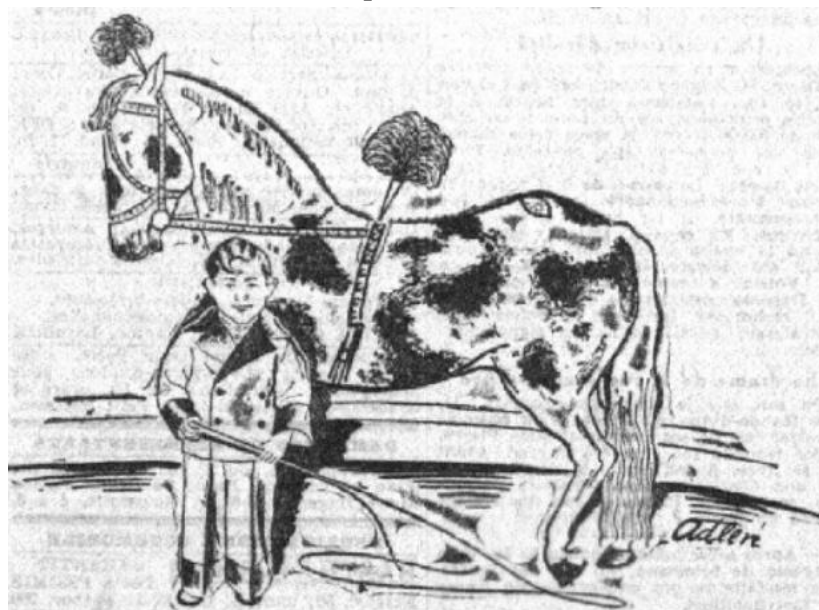
Les frères Amar, après avoir passé l'hiver à Anvers, à Liège et à Bruxelles, avec leur « construction » chauffable qui leur a permis de concurrencer le Cirque Royal dans la capitale belge, viennent de prendre la route et sont actuellement sur le champ de foire de Gand. Ils ont l'intention de visiter prochainement les Pays-Bas et, en prévision d'une « contrecarre » possible avec le cirque colossal de Sarrasani qui est actuellement installé à Rotterdam, les « quatre mousquetaires » ont fait l'acquisition d'une partie de la cavalerie et du troupeau d'éléphants du cirque Kludsky.

Les Bruxellois ont vu défiler, il y a quelque quinze jours, une véritable caravane de chevaux et de pachydermes débarquant de Tchécoslovaquie... Au total, les frères Amar ont à présent dix-sept éléphants, quarante chevaux et plus de trente fauves, parmi lesquels douze tigres royaux... la plus belle cavalerie et la plus importante ménagerie de tous nos cirques français.

En Allemagne, Strassburger a débuté sous le chapiteau à Krefeld. Krone a pris la route également. Sarrasani, je viens de le dire, est à Rotterdam. Enfin, Carl Hagenbeck vient de faire, au Caire, un début sensationnel après une tournée de dix mois au Japon, en Chine, et aux Indes Anglaises.

Henry THÉTARD.

29/04/1934 : A la foire du Trône, le cirque Fanni



Les petits chapiteaux forains ont toujours retenu l'attention des amateurs. On y trouve souvent un travail honnête, toujours une présentation pittoresque et dans la note juste si souvent oubliée dans les cirques stables qui tournent de plus en plus au music-hall dans la piste.

Le cirque Fanni qui, chaque année, à Pâques, monte sa tente sur le cours de Vincennes est le plus important de ces chapiteaux de fête foraine. Sa parade est la dernière survivante des beaux « relevés » du temps jadis, des belles tabarinades que l'on pouvait encore, au début de ce siècle, écouter devant les tréteaux d'un Lorumus, d'un Cocherie, d'un Marketti...

Mais il n'est pas que la parade chez Mme Fanni. Le spectacle qui se donne dans l'étroite piste, si joliment ornée de deux petits marronniers vert tendre, les benjamins de la flore du cours de Vincennes, est toujours attrayant. Cette année, le héros du programme, c'est le jeune Dodore.

Jeune est l'épithète qui convient à Dodore, lequel est certainement l'acrobate et dresseur du monde comptant le moins de printemps. Dodore a quatre ans et quatre mois : il tourne déjà une rondade et présente un shetland en liberté comme père et mère.

Il a, d'ailleurs, de qui tenir. Sa mère est l'écurière Paulette Fanni, qui fut reine des forains ; son père est l'écurier et fils d'écurier Cholot, bien connu dans la grande famille du cirque. Avec de tels parents, on ne peut recevoir qu'une bonne éducation et Dodore est parti pour la gloire, la gloire amusante et truculente qui est celle de la parade et de la piste...

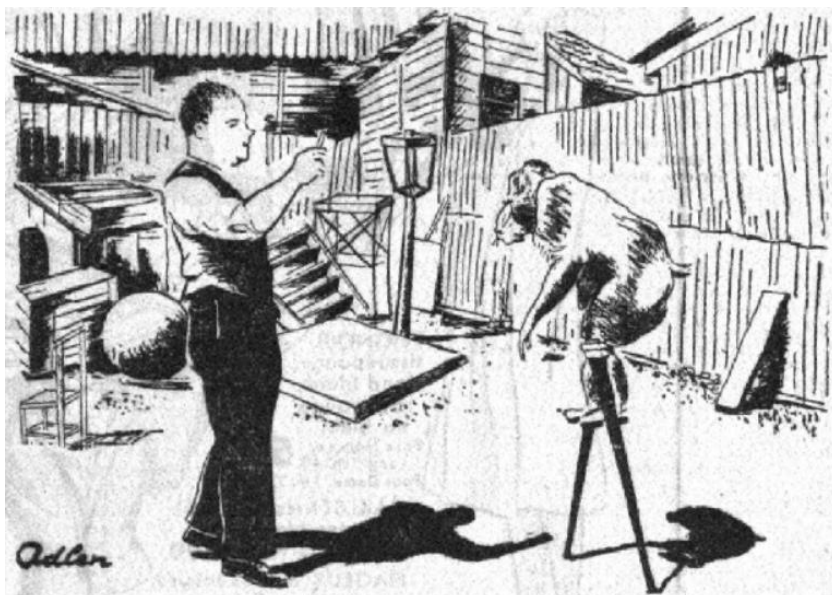
Mais attention, Dodore ! Il faut consulter la maman avant de boire au goulot des bouteilles rangées dans l'armoire de la roulotte... Il y a deux mois, notre petit acrobate, ayant soif après la répétition, a vidé d'un trait un flacon d'alcali... Coût : dix jours d'hôpital.

Ce fut une sévère leçon pour le pauvre Dodore qui attendra sûrement l'âge de raison pour goûter à nouveau aux délices volatiles de l'ammoniaque.

Henry THÉTARD.

27/05/1934 : Dans les coulisses... avec Richelieu

Notre saison de cirque n'est pas brillante jusqu'à présent. Aucun chapiteau n'a encore visité Paris ni ses alentours. Les amateurs de la piste, pour tromper leur attente, en sont réduits aux fêtes foraines, à moins qu'ils ne préfèrent hanter les endroits de la zone et de la banlieue où habitent les artistes de cirque et de music-hall dans des roulotte déguisées en pavillons. On y voit des répétitions qui valent des spectacles.



Rue des Hautes-Bornes, dans cette partie de la zone qui avoisine Montmartre, on peut apercevoir, à travers les planches qui palissadent leur propriété, M. Working et Richelieu. M. Working, *alias* M. Gendre, est le dresseur de singes bien connu et Richelieu, son élève préféré. J'ai bien dit « leur propriété » car Richelieu a contribué pour une bonne part aux gains qui ont permis l'achat du terrain de la rue des Hautes-Bornes. C'est un superbe mandrill, haut d'un mètre, aux joues d'un beau bleu azur, au nez vermillon, au postérieur violet, dont les petits yeux gris ont l'assurance et l'autorité d'un regard de commissaire de police.

M. Gendre est un dresseur moderne dont Jack London lui-même ne pourrait qu'approuver les méthodes. Jadis, les dresseurs de singes, héritiers des méthodes romanichelles, prenaient le dessus sur leurs élèves indociles à la manière rabouine qui consiste à ligoter l'animal et à lui couper une petite partie de l'oreille... avec les dents. Le singe, comprenant que l'homme est capable de mordre tout comme un macaque, se tient coi après cette petite opération ! M. Sarrasani, qui fut un excellent clown dresseur, avant de posséder le plus beau cirque d'Europe, m'a dit avoir usé de ce procédé quelque peu barbare à ses débuts dans le métier qu'il fit dans les coulisses du cirque Ciniselli.

M. Gendre n'utilise pas de ce truc que l'on peut qualifier de cannibale puisque le singe est notre plus proche parent dans le règne animal. Il procède par la persuasion et se contente d'éliminer simplement tout sujet dont le caractère s'annonce par trop rebelle. La méthode est efficace si l'on en juge par l'air de gaieté de ses pensionnaires, singes et chiens, qui jouent dans la cours de l'enclos.

— Chez moi, dit ingénument M. Gendre, tout le monde est bien dressé. Même ma femme...

Le dresseur a l'air fier, surtout de cette dernière performance.

Je n'ai aucune compétence pour apprécier le dressage de la gracieuse Mme Gendre, mais celui de Richelieu est évidemment ce qui se fait de mieux dans le genre. Cet éminent quadrumane, qui fut reçu par Sarah Bernhardt et joua avec Grock, ne montre aucune vanité de ces illustres

fréquentations. En dépit de son habit noir, de son chapeau gibus et de ses gants blancs, il fait bon accueil aux petites gens et il m'a même paru que son interlocutrice préférée était la femme de ménage qui revenait du marché avec un cabas rempli de carottes et de choux-fleurs.

Le triomphe de Richelieu, c'est la promenade en échasses. Juché sur de hautes perches, il traverse au galop la petite piste improvisée par M. Gendre pour les répétitions matinales en plissant comiquement les babines rouge vif qui lui valurent sans doute de porter le nom du grand cardinal.

— Jadis, me dit M. Gendre, Richelieu avait un partenaire. Mais s'il est très doux avec les hommes, il ne s'entend pas toujours avec ceux de sa tribu. Un beau jour — c'était à ses débuts sur la scène du plus grand music-hall de Buenos-Aires — Richelieu sauta sur son collègue et ce fut une belle bataille... Le public applaudissait, croyant à une scène réglée d'avance... Je dus intervenir et, par la suite, me débarrasser du partenaire que Richelieu avait pris en grippe...

A ce moment, on entendit des cris aigus. Deux macaques se prenaient aux cheveux dans un coin de l'enclos. Richelieu tourna vers les perturbateurs sa longue tête et hérissa le poil en grognant... Tout rentra dans l'ordre instantanément.

— C'est un excellent sergent de ville, dit M. Gendre. Il n'aime pas les disputes et se range toujours du côté des plus faibles.

Décidément Richelieu mérite pleinement son illustre parrainage. Dans l'organisation encore féodale du monde simiesque il fait régner la paix royale... M. Gendre, comme feu Louis XIII, peut être fier de son ministre.

Henry THÉTARD.

11/06/1934 : Sans sous-titre

La saison de cirque stable est terminée, nos deux cirques parisiens ayant fermé leurs portes. Il faut reconnaître, en toute sincérité, qu'elle n'a pas été autrement brillante.

Le Cirque d'Hiver n'a pas su profiter des aménagements intéressants qui y ont été effectués, d'ailleurs trop tardivement et hâtivement. Une première pantomime nautique mal réglée et peu ou point répétée a été un fiasco complet. La venue de la troupe du cirque Strassburger a permis ensuite de donner un excellent programme, le meilleur que nous ayons vu à Paris depuis bien longtemps. Mais, sans doute en raison de la mauvaise impression première, ce remarquable spectacle n'a pas obtenu tout le succès qu'il méritait. Après le départ des frères Strassburger, nous en sommes revenus à une pantomime qui rappelait les plus mauvais jours de feu le Nouveau-Cirque. Et le moins qu'on en puisse dire est que la saison du Cirque d'Hiver a pris fin sans aucun éclat.

A Médrano, en début de saison, nous avons eu quelques bons programmes, rapidement menés, dans le rythme qui convient à tout spectacle de cirque. Mais, par la suite, le nombre et la valeur moyenne des numéros ont sérieusement diminué sans, d'ailleurs, que la durée du spectacle diminuât en proportion. Si bien que les numéros devaient tenir la piste le double du temps nécessaire à la bonne présentation du travail. Ainsi, ces spectacles « accélérés » méritaient bien plutôt le titre de spectacles ralentis. Et, pour comble de malheur, plusieurs de ces numéros étaient de pur music-hall, non point de cirque. Or ce qui convient, ne relève pas toujours du spectacle de la piste.

Je sais bien qu'à énoncer ces simples vérités on risque d'être accusé de faux traditionalisme, voire d'esprit de routine. Mais la question n'est pas là : il y a simplement de

bons et de mauvais spectacles de cirque, les premiers étant ceux qui sont composés d'un nombre suffisant de bons numéros de vrai cirque, présentés rapidement, en progression d'intérêt. Et il y a aussi l'ambiance qui est absolument nécessaire au cirque, *spectacle d'origine foraine* : une fanfare bruyante et gaie, une barrière composée d'une belle figuration — la barrière c'est la parade de la fête foraine — enfin un éclairage intensif. Il ne faut notamment pas abuser, dans la piste, des projecteurs qui sont, au music-hall, si employés avec raison. Les phases d'ombre trop fréquentes ralentissent le rythme du spectacle au moins autant que les temps de pause entre les numéros.

Henry THÉTARD.

30/06/1934 : Sans sous-titre

Afin de nous consoler de notre médiocre saison de cirque stable, je souhaitais récemment la venue de quelque grand chapiteau français ou étranger dans notre capitale. Personne n'est venu ni ne manifeste l'intention de venir, si bien que la grande quinzaine de Paris aura lieu sans la collaboration de l'art de la piste.

Où sont donc actuellement les grands chapiteaux de France et d'Allemagne ? Il n'est pas sans intérêt de le spécifier et de faire le relevé des actuelles tournées des cirques migrants.

En Allemagne, ce « point » est aisé à établir grâce au *das Programm*. En France, il faut se contenter de renseignements fortuits, nos grands établissements forains ne révélant leur tournée à aucune publication spéciale. Le cirque, qui « fait la ville d'un jour », doit tenir secrètes ses opérations à venir.

Sur Pinder et Bouglione-Buffalo-Bill, qui parcourent la province française, je n'ai pas de renseignements très précis. Les deux chapiteaux doivent être actuellement dans l'Est de la France.

Les frères Amar sont en Belgique, après une courte tournée en Hollande où les adpètes du « Jack London Club » leur ont créé certaines difficultés comme ils l'avaient déjà fait à Hagenbeck et à Sarrasani. Souhaitons de voir revenir le plus tôt possible le cirque Amar qui, avec ses seize éléphants, ses douze lions, ses douze tigres, ses cinquante chevaux, offre, à présent, un spectacle comparable à celui des grands cirques d'outre-Rhin.

Alfred Court, avec son Olympia Circus, est en Espagne.

En Allemagne, Krone et Strassburger rayonnent à travers les divers Etats du Reich. Jakob Busch vient de faire une bonne tournée en Pologne.

On peut penser que les affaires sont meilleures pour les cirques qui demeurent actuellement en Europe Centrale du fait de l'éloignement d'Hagenbeck et de Sarrasani et de la disparition de Kludsky dont les Amar ont acheté la plus grande partie de la collection zoologique.

Le cirque Karl Hagenbeck, après une tournée de quinze mois au Japon, en Chine, aux Indes britanniques et en Egypte, a débarqué à Barcelone le 10 mai. Après un séjour d'un mois dans la capitale de la Catalogne, il vient de commencer une tournée dans la péninsule ibérique. Il est difficile de dire ce que seront les recettes, mais les frais seront moindres à coup sûr que ceux de la grande tournée asiatique qui furent considérables. De février 1933 à mai 1934, la direction du cirque Karl Hagenbeck a payé 850.000 marks de frais de transport aux compagnies maritimes et ferroviaires.

Sarrasani, en avril dernier, s'est embarqué à Rotterdam pour Rio de Janeiro sur deux bateaux, emmenant tout son matériel automobile — soit quelque deux cents voitures — son chapiteau de bois, ses deux chapiteaux de toile, sa ménagerie — qui comprend encore dix-huit

éléphants, trente lions ou tigres et beaucoup d'autres animaux — et sa cavalerie de cent cinquante chevaux. Il paraît que les premières représentations du grand cirque au Brésil ont été un véritable triomphe. Il faudra que ce succès financier persiste pour que le voyage soit fructueux car les frais de transport de Rotterdam à Rio n'ont pas été inférieurs à 250.000 marks, soit un million et demi de notre monnaie.

Espérons que le vieux « maharadjah » reviendra en Europe. Sinon ce serait une raison de plus pour les Parisiens de regretter que le séjour de Sarrasani dans notre capitale n'ait pu avoir lieu en 1930, comme il était projeté.

Henry THÉTARD.

08/07/1934 : Sans sous-titre

Mauvaise année pour les amateurs de spectacles forains. Nos grands chapiteaux ambulants voyagent loin de Paris et la fête de Neuilly, la classique fête à Neuneu, est supprimée par autorité préfectorale. Pourra-t-elle avoir lieu désormais avec des terres-pleins réduits d'un tiers pour l'élargissement de la chaussée ? Cela me semble douteux...

L'autre soir, j'ai parcouru la grande avenue qui, d'habitude à cette époque de l'année, étincelle de lumière et retentit d'un joyeux vacarme. Elle était triste et déserte et, derrière leurs comptoirs, les bistrots se lamentaient... Mais, à la porte Maillot, Luna-Park étalait sa façade rutilante et, au contrôle du grand établissement d'attractions, des sonneries de trompe exploisaient en bruyantes fanfares, comme jadis sur la parade de la ménagerie Bidel qui se montait précisément non loin de là, voici quelque quarante ans.

J'entrai à Luna-Park. Ce fut pour moi une déception. Toujours les mêmes attractions mécaniques que l'on nous sert, plus ou moins modifiées, depuis vingt ans : ces skooters, ces waltzers et autres cascades américaines. Des haut-parleurs, pas d'orchestres, un éclairage inégal, pas de gaieté, des chocs de ferraille, des mugissements, du bruit inharmonieux.

Et pourtant, avec la décadence actuelle des fêtes foraines et l'amour du public pour les rétrospectives, il y aurait un bien joli spectacle à reconstituer : la fête de Neuilly à la mode de 1900, avec une belle ménagerie, une baraque de lutteurs sous l'égide de Marseille, un théâtre de la Passion, un petit cirque genre Zanfretta, des manèges de chevaux de bois et des montagnes russes. Je prédis un beau succès à M. Volterra s'il veut recréer cette ambiance, avec des fanfares de cuivre et des orchestres tziganes... A la condition que cela soit organisé par un véritable amateur des vieilles foires de jadis et non pas fait de bric et de broc avec des éléments de carnaval.

Je songeais à ce passé défunt quand je vis, entre un scenic-railway et un skooter, une baraque d'où s'échappait des rugissements. A la porte, un homme au masque de gladiateur... Je ne me trompais pas : c'était le dompteur Marck. Georges Marck qui fut l'une des grandes vedettes de la fête de Neuilly entre 1895 et 1905 et qui, depuis, travailla surtout au music-hall dans des sketches souvent très ingénieusement adaptés à la présentation des fauves.

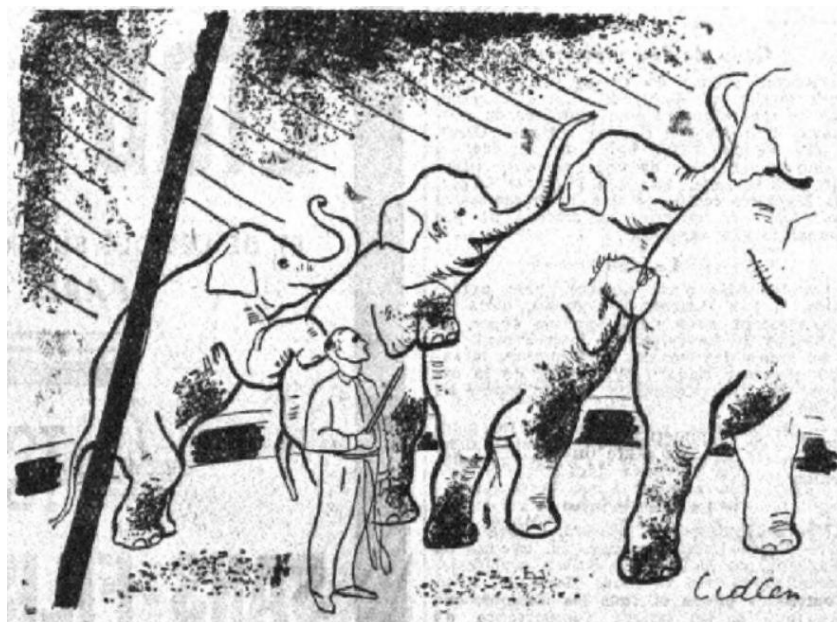
Comme jadis le grand athlète Apollon, le belluaire est revenu à ces kermesses qui firent sa gloire et sa renommée première. En regardant Marck présenter ses lionnes bondissantes avec cette science de l'attitude et ce brio qui firent le succès de notre vieille école française, celle des Bidel, des Carrère, des Fortunio, rois du travail en férocité, je me rappelais les débuts du dompteur en fête foraine... Il y a trente-sept ans de cela à la foire au pain d'épice de 1897... La « ménagerie mondaine » étalait, pour la première fois, son luxe insolite en pareil lieu : des

panneaux métalliques brillants comme de l'or, un contrôle en glaces à facettes, un velum de satin lilas, des cages décorées de fresques artistiques...

A la porte de son actuel établissement, le vieux belluaire doit parfois songer avec mélancolie à l'éclatante parade de la ménagerie mondaine et aux beaux soirs de Neuilly qui ne reviendront plus.

Henry THÉTARD.

02/08/1934 : Sans sous-titre



Voici que les chapiteaux ambulants se décident enfin à se rapprocher de Paris. Le cirque des frères Amar, à son retour de Belgique, a visité la région occidentale de l'Île-de-France avec escales à Beauvais, Mantes et Houdan, avant de se diriger sur Rouen. Et déjà des affiches multicolores annoncent la venue dans notre banlieue est parisienne de Bouglione-Buffalo Bill.

Depuis l'achat d'une partie de la ménagerie et des écuries du grand cirque tchèque Kludsky, les frères Amar sont à la tête d'une collection zoologique et d'une cavalerie qui peuvent rivaliser avec celles des meilleurs cirques allemands. Ils possèdent notamment un troupeau d'éléphants qui, depuis le départ de Sarrasani pour le Brésil, n'a qu'un équivalent en Europe : celui de Krone.

Les seize pachydermes qui composent ce groupe sensationnel sont admirablement dressés. Après avoir pris part à la cavalerie qui précède la représentation, ils travaillent ensemble dans la piste du cirque, laquelle a été agrandie tout exprès pour eux. C'est Amar l'aîné qui préside à leurs remarquables exercices — pyramides, équilibristes, musique, danses — avec l'aide du dresseur Hack, que connaissent bien les habitués du Jardin d'Acclimatation.

C'est également l'aîné des quatre frères qui présente le groupe de tigres augmenté de plusieurs unités et porté à l'effectif d'une dizaine d'individus, dont plusieurs spécimens géants.

Ayant généreusement offert six grands lions au Zoo de Vincennes, les frères Amar en ont racheté plusieurs autres et Chériff, le plus jeune des quatre frères, a mis au point un groupe de onze lions mâles que présente actuellement l'audacieux dompteur noir Williams.

Ali Amar a terminé le dressage de ses quinze ours polaires qui forment un groupe imposant, le seul qui puisse être mis en parallèle avec ceux de Krone et de Hagenbeck.

On voit que les frères Amar se souviennent de leurs origines et ne laissent pas périlcliter leur réputation de belluaires !

Le reste du programme est à la hauteur de la partie zoologique et comprend une troupe de sauteurs marocains et une autre d'acrobates chinois, toutes deux excellentes. Jean Gautier dirige la cavalerie, les Babusios représentent l'élément clownesque, et Germain Aeros, l'incomparable fil-de-fériste comique, est toujours la grande vedette de la première partie de ce remarquable spectacle.

Henry THÉTARD.

03/08/1934 : Sans sous-titre



M. Bouglione père et son rhinocéros

Le cirque Buffalo-Bill (direction Boullione) vient de séjourner dans notre banlieu orientale et de donner des représentations à Charenton, Vincennes, Nogent et Joinville. Contournant la capitale par le Sud, il est annoncé à Courbevoie, Puteaux et autres localités de l'ouest-parisien qu'il aura sans doute parcourues quand cette chronique paraîtra.

J'ai visité la ménagerie et assisté à la représentation du cirque donnée à Nogent. A ma satisfaction, j'ai constaté que la collection zoologique s'était accrue depuis la saison dernière et que le programme offert sous le chapiteau était, dans l'ensemble, d'une excellente qualité. Ainsi que je l'ai écrit dans ma précédente chronique, nous avons à présent des cirques ambulants capables de rivaliser avec ceux de l'Europe centrale.

Les directeurs du cirque Buffalo-Bill sont, comme les frères Amar et les frères Spessardy, d'anciens dompteurs. Rien d'étonnant à ce qu'ils aient donné une grande extension à leur ménagerie dont la tente s'élève en face de celle du cirque.

La collection d'éléphants de cette belle galerie zoologique s'est accrue depuis le commencement de l'année de sept nouveaux spécimens encore actuellement en cours de dressage et qui ne vont pas tarder à faire leurs débuts dans l'arène. En outre de ce troupeau de pachydermes, on trouve à la ménagerie de Buffalo-Bill un hippopotame nain de Libéria [*sic*] et un rhinocéron bicolore, le seul de son espèce actuellement en France avec l'exemplaire qui vit au zoo de Vincennes.

Bien entendu, tous les genres de fauves : lions, tigres, léopards, ours, hyènes, sont représentés dans les voiture-cage de la ménagerie. Mais il faut surtout mentionner que les trois magnifiques spécimens de pingouins royaux, achetés voici deux ans, à Hagenbeck, vivent parfaitement bien dans leur voiture, perchés sur des blocs de glace artificielle. D'ailleurs, tous les animaux ont belle apparence : il est évident que les soins nécessaires leur sont prodigués sans lésiner.

En outre des numéros d'animaux présentés par Firmin Bouglione, le programme du spectacle comporte d'excellents artistes. J'ai noté la remarquable cycliste acrobate Ottago-Bill et le bon numéro de mains à mains et d'équilibre des sœurs Marcelly dont la porteuse est une étonnante petite athlète. La troupe de sauteurs marocains Kasbah-Sultan est l'une des meilleures du moment et la troupe icarienne des Rancos est plus qu'honorable, mais le clou du programme acrobatique est le numéro aérien formé par les troupes Alexim et Marcès conjuguées. Avec d'excellents gymnastes comme ses chefs et les jolies femmes que sont Mme Alexim et Mme Marcès, cette troupe de « volants » est digne de figurer au programme d'un établissement de tout premier ordre.

Henry THÉTARD.

11/09/1934 : La nouvelle direction du Cirque d'Hiver

Ainsi donc, les Bouglione, dont j'ai déjà souvent parlé dans ces chroniques, ont pris la direction du plus ancien cirque d'Europe. Nos lecteurs savent que le cirque du boulevard des Filles-du-Calvaire est l'héritier direct du Cirque Olympique du boulevard du Temple, créé par les Franconi à la fin du XVIII^e siècle. Depuis la démolition de l'Amphithéâtre de Westminster Bridge en 1893, le Cirque d'Hiver est le doyen des « cirques constructions » de pierre. Et ce sont des gens de chapiteau ambulant, des forains à la vingtième génération, des « voyageurs », pour ne pas dire de vrai mot qui brûle ma plume mais que je n'écrirai pas parce qu'il est parfois pris en mauvaise part, qui deviennent les successeurs des Franconi... Antonio, Laurent, Victor, Charles Franconi, ces gentilshommes de la piste dont l'un fut le précepteur équestre des fils de Louis-Philippe et un autre écuyer cavalcadour de Napoléon III.

On va dauber là-dessus inévitablement. Je le dis très sincèrement : on aura tort.

Les Bouglione ont deux atouts sérieux dans leur jeu. Le premier est d'être de vrais banquistes, de race et de tempérament. C'est une bonne note pour les directeurs d'un spectacle qui n'a de réelle valeur que s'il est présenté « chauffé », pour employer le terme de métier, c'est-à-dire composé de numéros rapides, se succédant sans coupure et en parfaite gradation ascendante d'intérêt. J'ai déjà traité assez souvent la question et cité le mot si juste du vieux Barnum, disant qu'il n'est pas de bon numéro de cirque durant plus de huit minutes en piste.

Le deuxième atout du bon Sampion et de ses quatre héritiers est d'avoir donné des preuves certaines de leur compétence administrative en édifiant, en moins de dix ans, une fortune qui leur permet aujourd'hui de prendre en main notre plus important cirque stable. Je sais bien aussi qu'aucun amateur de la piste n'en tiendra rancune aux Bouglione s'ils nous donnent à présent de beaux spectacles. Et ils peuvent le faire s'ils gardent leur esprit d'aventure en reniant certains procédés et des allures un peu trop truculentes qui ne seraient plus de mise sous la coupole du cirque où chevaucha l'illustre Bauchar.

La défroque du colonel Cody doit être jetée aux orties... Toutefois, ne demandons pas à Sampion d'endosser à sa place la rhingrave d'Antonio Franconi... Ce diable d'homme serait bien capable de tenter cette nouvelle miraculeuse résurrection !

Henry THÉTARD.

27/09/1934 : Sans sous-titre

Medrano a fait sa réouverture avec un excellent spectacle, composé de bons numéros et mené, cette fois, à l'allure et au rythme qui donnent leur pleine valeur à ces numéros.

La cavalerie du cirque montmartrois est toujours celle d'Ernest Schumann qui est l'une des meilleures que l'on puisse trouver actuellement. Les chevaux sont magnifiques d'état, les harnachements combinés avec goût et le dressage est impeccable. Malgré la difficulté inhérente à la piste réduite de Medrano, Ernest Schumann réussit à faire évoluer d'ensemble vingt-quatre chevaux, ce qui est un appréciable résultat.

Les clowns sont, comme la saison dernière, les équipes Rhum-Manetti et Cairoli-Porto-Carletto. J'ai noté chez les premiers un souci de faire vite et « enlevé » qui est tout à fait louable, car les clowns ont trop souvent l'habitude de traîner dans la piste et de faire, comme on dit, du remplissage. Mais pourquoi Rhum et Manetti, qui savent sauter, nous le montrent-ils si rarement ? Le clown sauteur qui est l'un des principaux éléments du spectacle de cirque est devenu l'exception alors qu'il devrait constituer la règle.

Recordier et Boulicot, avec leur humour habituel, occupent les temps de pause entre les numéros en dialoguant sur la scène placée devant l'orchestre. Cette petite revue comique de l'actualité est souvent de la meilleure venue.

Parmi les numéros qui ne sont pas de la maison, Albert Powell et les Reverho font figure de grandes vedettes. Powell, l'une des étoiles de la troupe Ringling-Barnum, est venu déjà plusieurs fois en France, mais c'est toujours avec le maximum d'intérêt angoissé que l'on revoit son audacieuse dislocation au trapèze et ses effrayants échappements dont les rattrapes apparaissent comme autant de miracles.

Les Reverho n'avaient paru qu'une fois à Paris depuis cinq ans. Ce sont de très bons jongleurs, équilibristes et acrobates, dont l'un travaille surtout sur fil de fer mou. A deux reprises, ce remarquable artiste a tenu l'équilibre d'une main sur le fit tout en jonglant asymétriquement avec l'autre main et les jambes et en gardant un échafaudage en équilibre statique sur la tête. Ce tour est de toute première force, mais, bien entendu, il ne permet pas de comparer les Reverho à Rastelli. Ce dernier fut un phénomène dans la jonglerie pure, alors que les artistes actuellement à Médrano, tout en étant d'excellents jongleurs, sont surtout remarquables par leur combinaison de jonglerie et d'acrobatie.

Henry THÉTARD.

25/10/1934 : La réouverture du Cirque d'Hiver

Le Cirque d'Hiver a donné, dans un cadre flambant neuf, la première du spectacle d'inauguration mis au point par la nouvelle direction : un programme copieux, composé d'excellents numéros et présenté à bonne allure. Souhaitons pour l'amour du cirque que les frères Bouglione persévèrent dans cette voie et que le public soutienne leurs efforts comme ceux-ci le méritent.

La cavalerie actuelle du Cirque d'Hiver est composée de celle des frères Bouglione et de celle du cirque des fils de Dominique Althoff. Entre parenthèses, le fait que nos deux cirques stables parisiens soient obligés de recourir à des cavaleries allemandes — car il est un peu puéril de qualifier de Danois Ernest Schumann, descendant direct de Gotthold Schumann dont la nationalité germanique ne faisait aucun doute — souligne l'actuelle faiblesse de nos cirques français sous ce rapport. Je sais bien que deux de nos trois grands chapiteaux ambulants marchant par la route et qu'il est difficile d'avoir une nombreuse cavalerie avec le transport automobile. Tout de même il y a là une lacune à combler car la cavalerie, aussi bien que la ménagerie, est l'un des éléments essentiels du cirque moderne.

La cavalerie d'Althoff est surtout remarquable par son groupe de chevaux tigrés, ces chevaux-pie à mouchetures de léopard si fort à la mode jadis dans les chapiteaux américains où on les appelait des *Pensylvania*. Il faut reconnaître que cela fait très cirque dans une note pittoresque et originale.

Les frères Althoff sont d'ailleurs d'excellents dresseurs. Leur numéro de trois éléphants, présenté dans la piste après le défilé du grand troupeau des frères Bouglione, est mené avec une rapidité qui double le mérite du dressage déjà très remarquable en lui-même. Surtout la marche en équilibre sur les pieds de devant de l'un des deux pachydermes est un exercice rarement réalisé.

Pour en finir avec le chapitre des animaux dressés, un mot du groupe de onze lions et deux tigres de Sumatra présenté avec brio et selon la bonne tradition banquiste par Firmin Bouglione. Il est composé en majeure partie de jeuens animaux, plusieurs des grands lions à crinière de la ménagerie ayant péri pendant l'hiver précédent. Travail classique de dressage avec de bons passages de « férocité ».

La partie comique du programme est assurée par le trio Dario et le trio Carlo-Mariano-Pastor, tous deux, surtout les Dario, bien connus du public parisien. Je reviendrai dans une prochaine chronique sur ces bons artistes. Mais aujourd'hui, je dois signaler la présence dans la troupe du Cirque d'Hiver de Bilboquet dont les amusantes reconstitutions radiophoniques de cirque font la joie des amateurs de T. S. F. Sur la scène ménagée en face de l'orchestre qui, lui-même, a été descendu du cintre — heureuse innovation — Bilboquet, secondé par un bon auguste, fait les intermèdes à la manière de Recordier et Boulicot. Nul doute qu'il ne devienne aussi populaire au cirque qu'il l'est à la radio.

La partie acrobatique n'est pas négligée davantage. J'énumérerai simplement pour cette fois les numéros qui la composent : les Roncos dans leurs jeux icariens, l'audacieux cycliste aérien Ottago Bill dont j'ai déjà parlé, la troupe de trapèze volant les Flying Maxwell dont les Marcès et les Alexime sont les principaux protagonistes.

Mais je veux insister plus longuement sur le numéro équestre nouveau pour les Parisiens — des sisters Nord'anas qui ne sont autres que ces fameuses sisters Medrano à qui le public londonien du Cirque Mills fit un triomphe pendant la dernière saison. Ces trois gracieuses jeunes filles présentent avec beaucoup de goût un travail très poussé, moins fort, peut-être que celui des sœurs Carré ou des sœurs Rieffenach, mais admirablement réglé et d'un style impeccable. C'est, en valeur intégrale, l'attraction de grande classe de cet excellent programme.

Henry THÉTARD.

31/10/1934 : Le cirque Rancy à la foire de Bordeaux

A Bordeaux, la grande foire d'octobre a remporté un beau succès. « La meilleure foire depuis les années d'après guerre, m'a dit le fils de Gilbert Pezon, qui est le dernier représentant de la grande dynastie foraine. La ménagerie ne désemplit pas. » Voilà qui est consolant par ces temps de crise.

Le cirque Rancy, installé à l'autre bout des Quinconces a connu le même succès. Succès mérité car les deux programmes organisés par André Rancy pour le séjour bordelais du chapiteau étaient vraiment de tout premier ordre. On y retrouvait avec plaisir la belle cavalerie des frères Carré dont les numéros équestres alternaient avec une fantaisie espagnole présentée par André Rancy lui-même avec son habituel brio.

L'excellent Walter assurait la partie comique avec le concours de Louis Allary et de sa nièce Emmy dont le numéro musical est vraiment digne de l'ancien partenaire de Grock.

Comme numéros acrobatiques il faut citer en premier les Rosetti sur le double fil de fer. Cette excellente troupe souvent applaudie à Paris, a remporté à Bordeaux un triomphe complet. Dans le précédent programme, la grande vedette était dévolue aux Kimris, ces audacieux trapézistes aériens dont l'avion infernal a fait sensation, l'an dernier, au Cirque d'Hiver. Autre vedette au trapèze, la gracieuse Rita de la Plata, également bien connue du public parisien.

Les groupes de fauves d'Alfred Court constituaient les numéros à sensation des deux programmes. Le travail ds six beaux lions présentés par la jolie dompteuse miss Pat a été très goûté des Bordelais mais la reprise du numéro des tigres royaux par Alfred Court lui-même, après le grave accident survenu au dompteur Trubka, a été l'évènement de la saison dans la grande cité girondine.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la dramatique scène survenue à Jarnac le 8 octobre dernier. Le dompteur Trubka, jeté à terre d'un coup de patte par le tigre géant *Bengali* et attaqué par deux autres tigres, aurait été infailliblement mis en pièces sans l'intervention du garçon de cage Martin Patricevitch qui lui porta secours bravement. Mais la tigresse *Brama* s'avavançait en rampant derrière le dos de Patricevitch occupé à tenir tête aux autres fauves et le courageux sauveteur allait être renversé à son tour quand Alfred Court se souvenant d'avoir été gymnaste — et quel gymnaste ! — escalada la grille à la force du poignet et se jeta sans armes dans la cage. Par son seul ascendant personnel le belluaire chassa les tigres dans leur voiture d'habitation et l'on put transporter à l'hôpital le pauvre Trubka qui resta pendant plusieurs jours entre la vie et la mort.

Pour faire honneur à ses engagements, Alfred Court résolut de reprendre lui-même les six tigres qu'il n'avait pas fait travailler depuis deux ans. Une première répétition eut lieu le mercredi 24 octobre, en présence de nos confrères de la presse bordelaise émerveillés, et le numéro fut présenté en public le surlendemain par le courageux dompteur. Trubka, encore mal remis de ses blessures, s'était fait transporter au cirque pour applaudir à cet exploit de celui qui a été et demeure son maître et professeur. Et, en effet, ce fut à une belle leçon de dressage et de domptage que le jeune belluaire put assister et dont il est encore redevable à Alfred Court. Disons à sa louange qu'il fut le premier à se joindre aux assistants lors de l'ovation frénétique qui salua le vainqueur de *Bengali*, à la fin de ce sensationnel numéro.

Henry THÉTARD.

04/11/1934 : Le cirque Amar à la porte de Ternes

Le Cirque Amar vient d'installer à la porte des Ternes son chapiteau d'hiver, construction de bois et de toile chauffée au mazout, qui réalise un aussi grand confort que celui d'un cirque stable. On pense communément que ces « constructions » — c'est le terme du métier — ont été innovées récemment par les grandes firms d'Europe centrale. C'est une erreur. Il y a un siècle et davantage, les créateurs du cirque moderne jouaient dans des bâtisses de bois édifiées pour un ou deux mois dans les villes que visitaient successivement leurs compagnies. C'est ainsi que se produisirent de 1820 à 1860 les Baptiste Loisset, Paul Cuzent, Dejean, Renz, Alessandro Guerra, etc. Vers le milieu du siècle dernier, des cirques en pierre furent bâtis dans la plupart des grandes villes d'Europe et, en même temps, le chapiteau de toile à la mode anglo-américaine devint d'un usage de plus en plus courant pour la bonne saison. Si bien que, de 1860 à 1900, la « construction » fut quelque peu abandonnée.

Mais avec le développement pris par les cirques ambulants en Europe centrale, il devint nécessaire de ne plus perdre des mois à hiverner sans faire de recettes, alors que les éléphants, les chevaux, les fauves continuaient tout de même à manger. Et la construction reparut sous différents modèles dont le plus imposant fut le magnifique *Winterbau* construit en 1926 par Sarrasani. Les villes allemandes conscientes de l'intérêt que présente (pour le public et pour l'économie générale) la prospérité du cirque, réservent de vastes emplacements situés en pleine agglomération aux établissements de ce genre (le Dom à Hambourg, le champ de Tempelhof à Berlin). Il faut souhaiter que nos villes françaises fassent de même et favorisent l'hivernage de nos grands cirques qui, chaque jour, dépensent des milliers de francs en achat de denrées : fourrage, grains, viande, pour les animaux et qui donnent du travail à des centaines d'artistes et d'employés, ce dont la Fédération du spectacle ne peut manquer de leur être profondément reconnaissante.

La construction des frères Amar a été inaugurée en Belgique l'hiver dernier et j'ai ai parlé à propos du séjour du cirque à Bruxelles. Depuis, je l'ai également écrit, les Amar ont acheté le magnifique troupeau d'éléphants de Kludsky, l'un des deux plus beaux groupes existant en Europe. Ils ont également acquis bon nombre d'autres fauves, si bien que leur ménagerie comporte actuellement, outre leurs dix-sept éléphants, douze grands lions, une dizaine de tigres, une quinzaine d'ours blancs, des singes, des buffles, etc... C'est dire l'intérêt de cette superbe collection zoologique.

Le spectacle du cirque Amar n'est pas inférieur à sa ménagerie. J'y reviendrai prochainement en étudiant quelques-uns des numéros les plus intéressants, mais je citerai dès maintenant les bons clowns musicaux que sont les Babusios et le grand comique funambule Germain Aéros qui sont les étoiles de la première partie, la seconde étant constituée par les grands groupes de fauves présentés par Amar aîné — dont le numéro de tigres est, avec celui d'Alfred Court, le plus remarquable existant actuellement — par Amar Ali, le scientifique dresseur d'ours polaires et par leur jeune frère Chériff qui présente les grands lions à crinière avec un brio très applaudi.

Et, pour terminer, je veux dire et louer comme il se doit la belle ordonnance du programme, la rapidité de succession des numéros et l'heureuse disposition de la scène intercalée dans un secteur de l'amphithéâtre pour la production des numéros d'intermède pendant le placement des accessoires en piste. L'éclairage — direct, indirect et par projecteurs — est habilement diffusé. L'orchestre est un peu faible en cuivres mais je n'insisterai pas pour n'être pas accusé de rabâchage... Cependant, je persiste à croire que les programmes de la Scala de Berlin, tout come jadis, ceux de Sarrasani, doivent beaucoup à la qualité et au volume de leurs orchestres et surtout à leur entrain, cette *stimmung* qui crée l'atmosphère d'une salle.

Henry THÉTARD.

15/11/1934 : Le nouveau programme du Cirque d'Hiver

Le Cirque d'Hiver a gardé à son actuel programme certains numéros qui figuraient au précédent, notamment celui des sisters Nordéna *alias* Sisters Médrano dont j'ai déjà parlé mais dont on ne saurait trop vanter la qualité intrinsèque et la présentation. Il faut louer les frères Bouglione d'avoir maintenu pour quatorze jours ce magnifique numéro de vrai cirque équestre en dépit de son prix d'engagement qui est élevé.

Les chevaux d'Althoff, les éléphants et les fauves de la ménagerie Bouglione figurent toujours au programme pour la satisfaction des véritables amateurs qui ne conçoivent pas un spectacle de cirque sans la présence de plusieurs numéros d'animaux dressés. Ils sont servis à souhait, cette quinzaine, au Cirque d'Hiver qui nous présente encore un très beau groupe d'otaries savantes, celui du dresseur Guerra.

Parmi les attractions nouvelles, il faut signaler tout d'abord la troupe Poncherry, que nous avons déjà vue plusieurs fois à Paris. C'est l'une des meilleurs entre toutes celles de funambules actuellement existantes. La remontée du petit cascadeur parant du fil en saut périlleux sur les épaules du porteur est un tour de première force.

Mais l'étoile du programme est, à mon avis, Chrysis Delagrange, une gymnaste digne de prendre rang sur la liste des étoiles de l'après-guerre avec Lilian Leitzel, Luisita Leers, miss Fillis et miss Tamara.

Chrysis Delagrange fait honneur à son professeur qui est aussi son mari, l'excellent trapéziste Maurice Delagrange, jadis l'une des vedettes de la troupe Algévol. Ayant discerné les aptitudes de sa jeune femme pour la gymnastique, bien qu'elle n'eût encore jamais touché un agrès à vingt ans passés, il a su, par un entraînement méthodique et bien conduit, former en moins de trois ans la belle gymnaste que les spectateurs du Cirque d'Hiver peuvent admirer tous les soirs.

Le travail de Chrysis Delagrange est très fort pour une femme. Sa montée de quelque 13 mètres de corde lisse en tractions de bras, partant de la position assise, est un exercice remarquable. On sait que les gymnastes qui dépassent 10 mètres sont relativement rares. Une femme, cependant, réussit jadis à grimper 18 mètres. C'était la seconde des célèbres sœurs Foucart, Marie, celle qui tint tête dans un concours aux meilleurs gabiers des flottes anglaise et française.

Chrysis Delagrange termine son travail, présenté avec beaucoup d'élégance, par une série de tourniquets en drapeau, tournés autour d'un bambou intercalé entre deux segments de sa corde, l'équivalent de ceux que Lilian Leitzel exécutait aux anneaux pour sa finale. C'est une ressemblance de plus entre ces deux beaux numéros.

Henry THÉTARD.

23/11/1934 : Nouveau programme au Cirque d'Hiver

Plusieurs nouvelles attractions sont inscrites depuis vendredi dernier au programme du Cirque d'Hiver, et la plupart sont de grande classe.

Les acrobaties aériennes de Petters au double trapèze forment un spectacle inoubliable, surtout parce qu'effrayant. Un faux mouvement dans le passage d'un trapèze à l'autre ou dans les glissades que l'artiste termine par des rattrapes *in extremis* et l'homme est précipité de vingt mètres de hauteur sur la piste. C'est, d'ailleurs, ce danger permanent qui fait le principal mérite du numéro dont je viens ainsi de souligner le point critiquable.

Le numéro de Petters plaira au grand public qui aime à frissonner... quand il s'agit d'autrui, cela va de soit. Les autres attractions, dont je vais parler, plairont aux vrais amateurs de cirque, car il s'agit de ces spécialités qui constituent les bons spectacles de piste.

Le numéro des Barlay aux trois barres nous ramène à l'époque d'avant guerre alors que florissaient ces excellentes troupes de gymnastes, les Egelton, les Jupiter, les O'Bryen, les Poppescu et tant d'autres. Les Barlay sont de beaux athlètes qui travaillent en pantalon mexicain, le torse nu et le chef coiffé du foulard des *vaqueros*, avec l'adjonction d'un paillasse qui n'est pas le moins bon de la troupe. Leurs « soleils », leurs passes en pointes ou en twist, leurs échappements en sauts périlleux sont exécutés dans le meilleur style.

On revoit toujours avec grand plaisir les Caroli qui sont probablement les plus forts acrobates équestres du moment. Le saut périlleux-pirouette d'un cheval à l'autre que tourne Henri Caroli est exécuté avec une telle aisance, une telle sûreté que ce tour extraordinaire paraît la chose la plus facile du monde. C'est cette manière d'aisance irréprochable qui fait la très grande classe dans toutes les branches de l'acrobatie et d'athlétisme. Toutefois, je préférerais voir ces beaux acrobates se présenter en maillot ou en jockey plutôt qu'en habit... d'autant qu'ils retirent cet habit pour travailler. Déjà Strehly s'élevait contre cette singulière idée qui vint aux banquistes d'adopter le triste uniforme des gens du monde.

Les Frilli ne donnent pas dans ce travers et c'est en collant que les divers membres de cette excellente troupe d'icariens et de sauteurs à la bascule nous présentent leurs remarquables exercices. Les sauts périlleux les flip-flaps, les pirouettes se succèdent à une allure endiablée au cours de cet excellent numéro, dont le principal cascadeur est l'un des meilleurs que l'on puisse voir actuellement.

Toutes ces belles attractions sont encadrées dans un copieux et solide programme dont les Dario assurent la partie comique avec leur verve habituelle. Et, pour finir, nous avons une innovation au cirque : le championnat cycliste sur home-trainer avec la participation de toutes les grandes vedettes entre nos stayers et sprinters les plus réputés... J'étais un peu prévenu contre ce numéro qui, à première réflexion, me paraissait peu « cirque ». Je me rompais totalement : le groupe des coureurs avec leurs maillots multicolores est très spectaculaire et l'impression de vitesse, de dépense musculaire vertigineuse qui se dégage du match fait beaucoup plus cirque qu'un numéro d'acrobatie présenté au ralenti.

Sans doute les spectacles de la piste pourront-ils découvrir d'autres intéressantes contributions dans cette voie nouvelle des compétitions sportives jusqu'ici réservées aux stades et vélodromes.

Henry THÉTARD.

01/12/1934 : Piste et scène

Les amateurs de la piste n'ont pas à se plaindre cette année. La saison de cirque parisienne est plus brillante qu'elle ne le fut depuis une longue période. Nous avons actuellement trois cirques dans la capitale — le cirque Amar venant, avec sa construction chauffable, s'ajouter à nos deux cirques de pierre — et tous trois font de bonnes recettes, donnant des programmes très supérieurs dans l'ensemble à ceux des années précédentes. Ceci prouve, comme nous l'avons toujours soutenu, que des directeurs avisés ne doivent pas craindre la concurrence à la condition bien entendu, de donner de bons spectacles. Plus il existe de cirques et plus le goût du cirque se répand dans le public. Cela est si vrai que même à Berlin où l'on aime le cirque, le seul établissement stable de la capitale prussienne se voit à présent déserté, précisément parce qu'il est resté seul depuis trop longtemps et privé de toute concurrence stimulante.

D'ailleurs, cet essor est mérité par les efforts que font nos directeurs de cirque, efforts dont nous avons ici toujours rendu compte dès leur constatation. C'est ainsi que, depuis le début de l'année, nous avons relaté les développements successifs pris par nos trois grands chapiteaux voyageurs : Amar, Bouglione et Pinder, qui possèdent à présent des troupes d'éléphants dont celui d'Amar est le plus nombreux et d'importantes ménageries presque équivalentes à celles des grands cirques allemands. Seules les cavaleries restent encore inférieures à celles d'outre-Rhin.

Aujourd'hui, je veux parler, entre autres innovations dans la présentation du spectacle, de la scène que nos trois cirques parisiens ont adjointe à leurs pistes.

Cette innovation est, en réalité, un retour au passé. Le cirque olympique des Franconi possédait, en effet, une vaste scène tout comme l'amphithéâtre Astley et les cirques berlinois de Renz, Schumann et Busch. Ces plateaux de larges dimensions étaient utilisés dans les grandes pantomimes de l'époque : « Gloire militaires » des Franconi, Mazeppa de Renz, etc.

A la vérité, les scènes de nos cirques actuels se présentent plutôt comme de petits théâtres accessoires que comme de vastes plateaux capables de contenir de nombreux figurants.

A Medrano, la scène est presque toujours réservée à Recordier et à Boulicot, dont les amusants dialogues remplissent les intervalles obligatoires entre certains numéros.

Au Cirque d'Hiver, Bilboquet y tient le même rôle avec succès. Cependant, des acrobates de mains à mains y ont également paru.

Chez Amar, la scène est plus souvent utilisée, et à chaque programme plusieurs numéros se donnent sur le plateau qui est éclairé indirectement, tandis que la salle est plongée dans l'ombre. La formule semble intéressante et me paraît, quant à moi, préférable à celle qui consiste à éclairer la piste par des projecteurs, les gradins du cirque demeurant dans l'obscurité. Cette dernière méthode devrait, à mon avis, n'être utilisée que dans certains cas, comme elle l'était, par exemple, pendant la poursuite des cow-boys de Sarrasani où elle produisait un effet saisissant. Pour la plupart des numéros, je préfère l'ancienne formule, génératrice de gaieté, d'éclairage intensif de tout le cirque. Le spectacle de la piste procède du cercle de la place publique et de l'arène antique où les acteurs évoluaient dans le soleil qui ruisselait aussi sur les gradins.

Henry THÉTARD.

06/12/1934 : Nouveau programme au Cirque Amar

Chez Amar, dans le coquet cirque-construction de la porte des Ternes, changement complet de programme pour le deuxième mois de séjour à Paris de ce bel établissement.

Il y a encore plusieurs groupes d'animaux dressés à ce nouveau programme et notamment le magnifique numéro de seize éléphants que présente Amar aîné. On y voit aussi des lions que maintient en respect le fougueux dompteur noir Williams tandis que le fil-de-ferriste Rover se promène sur le câble au-dessus de la cage où rugissent les fauves. Une belle scène combinée de cirque et de ménagerie qui se termine en apothéose par l'embrasement des fusées auréolant le casque du funambule : le vieux truc classique qui coûta la vie à Emilien Castanet, le mari de Joséphine Pezon, à la foire d'Angers de 1888.

Notons encore, parmi les numéros de dressage, celui du chimpanzé Bull qui tourne le saut périlleux comme père et mère. Et aussi la cavalerie d'André Rancy qui débute par l'élégant numéro de haute école dont j'ai parlé le mois dernier à propos des représentations du cirque Rancy à Bordeaux.

Nous avons également revu avec plaisir les 24 poneys de Gleich présentés par M. et Mme Jostman, gendre et fille du directeur de ce cirque allemand dont nos lecteurs se rappellent les deux séjours à Paris en 1929 et 1933. Juste retour du sort : il y a cinq ans je m'étais fait honnir par le manager de Gleich pour avoir osé comparer le grand chapiteau germanique avec le plus modeste cirque Amar qui n'avait pas craint de monter à Paris en même temps que son grand compère... A présent, Gleich, ayant fait de médiocres affaires tandis qu'Amar ne cessait de grandir, est heureux d'envoyer ses numéros en engagement dans le cirque parisien ! Dans le monde de la banque, on descend ou gravit très rapidement la courbe de la prospérité.

Un mot des Germain, vieille famille du cirque d'autrefois dont il faut louer le bel esprit traditionnel et la virtuosité. Les Germain, comme les Frediani, les Cristiani, les Caroli, sont l'armature du cirque et il faut les féliciter de rester fidèle à l'acrobatie équestre malgré la difficulté grandissante de vivre, pour eux, avec l'adoption par les cirques de la méthode des engagements à la quinzaine.

Quand j'aurai dit que les clowns du cirque Amar sont actuellement Ilès et Loyal dont on sait l'autorité alliée à la fantaisie, quand j'aurai noté l'excellent numéro de bascule des Freydisson et celui de l'illusionniste Recha qui opère avec un remarquable abatage, j'en aurai à peu près terminé avec l'énumération des principales attractions de cet excellent programme.

Henry THÉTARD.

08/12/1934 : Les Concellos au Cirque d'Hiver

Il faut reconnaître, en toute impartialité, que la nouvelle direction du Cirque d'Hiver fait bien les choses depuis la réouverture. Les meilleurs numéros du moment se succèdent dans la piste et à la coupole de notre vieil établissement des Filles-du-Calvaire ; les uns déjà connus et justement appréciés des amateurs de cirques, les autres inédits, tel celui des Concellos qui arrive directement des Etats-Unis et que nous voudrions voir rester au programme plusieurs mois pour notre émerveillement.

C'est un numéro de volants comparable en tous points à celui des Codonas dont il reproduit à peu près le travail : même disposition des agrès, même assise du porteur, enfin même composition de l'équipe : un porteur et deux voltigeurs, dont une femme.

Les tours réalisés par le voltigeur masculin sont à peu près les passes que faisait Alfredo Codona : double casse-cou, double saut périlleux avec retour en pirouette et demi. Il paraît même que ce remarquable artiste tourne le triple saut périlleux, se classant ainsi au palmarès des grands as, un palmarès de trois ou quatre noms : Clarkonian, Silbons, Codona. A la vérité, personnellement, je ne lui ai pas encore vu réaliser cette passe mais sa virtuosité apparaît telle qu'il doit, en effet, être maître du tour. Ses temps sont plus saccadés, ses groupements plus rapides, ses détentes moins planées, enfin son travail sent plus l'effort que celui d'Alfredo, mais si c'est une constatation, ce n'est pas une critique. La méthode est autre simplement, peut-être un peu moins esthétique mais tout aussi efficace, d'ailleurs appropriée à la structure du gymnaste.

Quant à la voltigeuse, elle est de loin la plus remarquable femme volante que j'aie jamais vue à la coupole d'un cirque ou à la corniche d'un chapiteau. Parmi ses exploits, il convient de distinguer particulièrement son double et demi, le tour que faisait Alfredo Codona immédiatement avant sa finale sensationnelle. C'est tout dire qu'une femme puisse faire aussi fort.

J'ai noté encore une jolie combinaison de deux voltigeurs, l'homme exécutant la passe par dessus et la femme la passe en sirène avec une précision et un ensemble tout mathématiques. Quand j'aurai ajouté que l'élégance et la plastique de ces trois artistes sont pour satisfaire les plus difficiles d'entre les amateurs, on comprendra qu'un tel numéro constitue l'une de ces exceptionnelles visions dont il faut parfois attendre plusieurs années pour pouvoir jouir à nouveau.

Un seul regret : quel dommage que dans la patrie des Alex et des Rainats les belles troupes de volants soient devenues si rares... N'avons-nous pas dans nos gymnases un Rainat en herbe qui voudrait enfin tirer la bonne aux champions de Ringling, de Barnes et autres chapiteaux d'Amérique ?

Henry THÉTARD.

15/12/1934 : Les quatre Kraddocks — La cavalerie de Schumann

Le clou du programme actuel de Medrano est assurément le numéro des quatre Kraddocks qui sont, vous le savez depuis longtemps, les fils de François Fratellini : un numéro qui n'a cessé de progresser depuis que ces jeunes artistes l'ont créé sous la direction de leur père et de leurs oncles. Actuellement, cet « acrobatic atc » est à peu près arrivé à son point maximum de perfection et d'homogénéité puisqu'il réussit le tour de force de tenir la piste pendant près de vingt minutes sans que l'intérêt faiblisse un seul instant. J'ai souvent cité le mot de Barnum disant qu'il n'existait pas de bons numéros de cirque d'une durée supérieure à dix minutes... il est cependant parfois des exceptions pour confirmer cette règle un peu absolue.

Les quatre Kraddocks, costumés en matelots et accompagnés par la musique populaire de Haymann, exécutent un amusant pot pourri de danses, de cascades et d'acrobaties en colonne, tout cela remarquablement réglé et tout à fait au point dans un style très comique de cirque. Il n'y a vraiment aucune critique à leur adresser... Tout au plus formulerais-je un vœu personnel : pourquoi ces excellents artistes, qui, au moment de leur rappel, nous montrent qu'ils savent très bien sauteur, ne tournent-ils pas de temps à autre, pendant le numéro même, quelques flips-flaps et saut périlleux, quittes à diminuer un peu la durée de leur exhibition ?

Je le répète, c'est le vœu personnel que comprendront certainement ces banquistes de race, fils de François Fratellini, qui fut l'un des meilleurs acrobates à cheval de son époque, et de Jeanne Pérès, l'une des plus gracieuses écuyères de panneau qui aient jamais paru dans la piste.

D'ailleurs, l'actuel programme de Medrano est plutôt dans la note cirque pur. Il faut louer notamment la direction du cirque montmartrois de nous présenter une cavalerie telle que celle de Schumann dont le dressage est infiniment varié au point de ne jamais lasser pendant toute une saison un public profane en matière équestre. Quels beaux chevaux, en splendide condition luisants de poil et magnifiques d'action ! Quels somptueux harnachements combinés avec le meilleur goût ! Et surtout quelle élégance classique dans la présentation de ces Schumann qui sont les héritiers de cet « air de noblesse » du cirque d'autrefois, pour parler comme signor Saltarino ! Avec eux, les plus vieilles fantaisies du manège semblent des nouveautés, telle cette galopade du cheval poursuivant l'homme à travers les portes d'une maison de carton qui se donnait déjà en 1795 au cirque du faubourg du Temple dans la pantomime du tailleur gascon, une facétie burlesque qui fit les délices de nos trisaïeux et de leur postérité sous le titre demeuré longtemps célèbre de Rognolet et Passe-Carreau.

La place me manque pour parler des autres attractions du programme. Mais je veux dire tout de même combin m'amuse les dialogues de Recordier et de Boulicot — qu'auraient appréciés le bon Nodier s'il les eût entendus d'en bas de la parade au boulevard du Crime !

Henry THÉTARD.

25/12/1934 : Le troupeau d'éléphants du Cirque Amar

L'an dernier, comme je félicitais les frères Amar de la belle tenue de leur cirque et de leur ménagerie, j'ajoutais — car il faut toujours tempérer la louange par une juste critique — qu'il leur manquait cette chose essentielle à tout véritable cirque : un troupeau d'éléphants.

— Cela coûte cher, me répondirent en chœur les frères Amar.

Les conseillers n'étant pas toujours les payeurs, selon le proverbe, je ne dis rien. Mais, trois mois plus tard, j'appris que les jeunes directeurs venaient d'acquérir le grand troupeau du cirque tchèque Kludsky, soit seize éléphants. Avec les deux pachydermes que possédait déjà le cirque français, cela composait au cirque Amar une collection de dix-huit éléphants, la plus imposante que nous ayons vue en France depuis celle de Barnum-Bailey qui en comprenait également dix-huit.

Le cirque Sarrasani voyageant en ce moment au Brésil sous la direction du fils du grand directeur décédé en septembre dernier, il n'existe en Europe que le cirque Krone pour égaler le record des frères Amar. Aucun autre cirque ambulante ne possède en propre un tel nombre d'éléphants à l'heure actuelle, pas même Lorenz Hagenbeck, à moins qu'il ne réunisse aux éléphants de son cirque ceux de son parc Stellingen. Aux Etats-Unis, certains établissements possèdent des troupeaux de trente et même quarante éléphants.

J'ai déjà parlé du beau dressage du groupe du cirque Amar, un dressage très varié et très rapidement mené, ce qui est à louer particulièrement car le grand défaut de la plupart de ces exhibitions de mastodontes réside dans la lenteur des évolutions. Plusieurs des artistes à trompe que présente Amar aîné sont de grandes vedettes, surtout les trois mâles : Charley, Piccolo et Bosco. Charley est le fort ténor de la troupe. C'est un beau mâle à grandes défenses, âgé d'environ dix ans, ce qui est encore l'enfance pour un éléphant. Mais cet enfant pèse déjà le poids respectable de trois tonnes ! Malgré ce handicap sérieux, Charley réussit à tenir l'équilibre sur une patte de devant pendant près d'une minute.

Les collègues masculins de Charley ne font pas aussi fort mais leur dressage est tout de même très remarquable. Piccolo traverse une partie de la piste en équilibrée sur les pieds de derrière. Bosco danse la rumba comme Joséphine Baker et le jeune Bornéo marche sur les traces de ses aînés. C'est l'une des caractéristiques intéressantes du grand troupeau d'éléphants du cirque Amar, la présence de ces quatre mâles, car actuellement la plupart des groupes de pachydermes sont composés de femelles. En effet, de nombreux accidents survenus du fait d'éléphants mâles pendant la période du rut ont décidé beaucoup de dresseurs à supprimer ceux-ci de leurs groupes. Amar aîné et son fidèle second Hack n'en ont que plus de mérite à conserver à leur troupeau ce grand élément d'intérêt sans prendre en considération ce surcroît de difficulté.

Il n'y a guère que six semaines que le cirque Amar est dans nos murs et déjà Charley, Piccolo, Bosco et leurs compagnes sont des personnages célèbres dans le petit monde des gosses de Paris qui, peut-être par l'attrait du contraste, ont toujours choyé les éléphants, depuis le vieux Tobie du Jardin d'Acclimatation qui fit les beaux jours de notre enfance... hélas ! plutôt lointaine.

Henry THÉTARD.

30/12/1934 : Au Cirque d'Hiver : Antonet et Beby

La rentrée d'Antonet et de Beby est l'évènement de la quinzaine au cirque des Filles-du-Calvaire. J'ai toujours tenu en particulière estime ces deux remarquables comiques de la piste qui continuent la tradition de Footit et de Chocolat en préférant tirer leurs principaux effets de leurs dialogues et de leurs attitudes, sans s'encombrer d'accessoires nombreux et en réduisant au strict minimum ces aubades musicales (?) dont le public moderne semble malheureusement placer l'agrément au-dessus de celui d'un beau saut périlleux. Fâcheuse tendance qui incite naturellement les directeurs à rechercher les numéros musicaux de toutes sortes, numéros généralement conçus dans le style du music-hall davantage que dans celui du cirque.

Cependant Antonet et Beby savent, eux aussi, racler le violon et pincer la guitare tout comme les camarades et non sans charme. Ils l'ont prouvé vendredi en interprétant, pour leur réapparition, l'entrée des grands musiciens qui fut la base du fameux numéro de Grock. Ils se sont adjoint, pour la circonstance, Cirasse, un partenaire qui est doué d'une jolie voix de soprano et porte bien le travesti, ce qui lui permet d'interpréter les airs de Jeanette Mac Donald. Le public lui a fait un beau succès, mais parce que le fond de l'entrée était solidement bâti sur les dialogues de nos deux compères, plus en verve que jamais : Antonet, magnifique d'abatage sous ses panaches romantiques, et Beby, toujours l'inénarrable lourdaud matois que vous connaissez. La sortie de Beby marchant à reculons et culbutant les hommes de la barrière comme des capucins de cartes est l'un des meilleurs exemples de la puissance de ce comique brutal où excellaient jadis les « grotesques » de la piste : les jesters anglo-saxons et les Hans Wurst berlinois dont Qualitz est resté le plus célèbre, surtout par son quolibet favori : « Cousin, cela va-t-il encore ?... » l'équivalent du « sans blague » de Grock, dont je parlais plus haut.

Depuis le 24 décembre, une autre attraction de première classe est inscrite au programme du Cirque d'Hiver : celle du groupe de tigres d'Alfred Court que présente le dompteur Trubka, à présent du terrible accident survenu à Jarnac en octobre dernier. Pour la reprise des redoutables fauves qui manquèrent de bien peu de le dévorer, Trubka a déployé toutes ses qualités de belluaire audacieux et d'artiste éprouvé. Il fut très acclamé et c'était simple justice.

Henry THÉTARD.

07/01/1935 : Sans sous-titre

[Sur la même colonne, article « A Medrano. Le nouveau spectacle » semblable à une chronique mais non signée et ne semblant pas le fait d'Henry Thétard.]

Medrano nous offre, cette quinzaine, un honnête programme qui comprend toujours la belle cavalerie de Schumann et les clowns de la maison.

Parmi les attractions renouvelables, il faut citer : le trio Laureyns dont le chef est un bon sauteur doublé d'un athlète ; Man et Thit, deux acrobates qui sont, en réalité, de vrais clowns sauteurs à la manière qui fut celle d'Olschansky, l'inoubliable ; les sœurs Wetzels, deux gracieuses gymnastes qui présentent un pot-pourri aérien de trapèze fixe et de corde lisse très bien réglé en synchronisation. La descente de corde « en ange » de l'une des deux gymnastes, soutenant d'une main sa sœur « en planche », a été remarquablement exécutée.

Dans la seconde partie du programme, notons le numéro bien connu des ours de Berg, les fameux plantigrades cyclistes et patineurs, l'un des meilleurs groupes d'ours bruns dressés avec celui de Brecker et celui du cirque Strassburger. On sait depuis très longtemps — voici des siècles que les bons Romanis le démontrent — que l'ours brun est un artiste comique comparable au singe. De plus, il offre l'avantage de pouvoir être présenté en piste sans un montage de grilles plus ou moins fastidieux... Cependant, les numéros de ce genre ne sont pas très nombreux : c'est que les bons dresseurs d'ours sont rares. En Amérique, le vieux Grizzly Adams a été le plus célèbre et son dernier manager fut le grand Barnum lui-même. En France, nous eûmes jadis Yorick, le fameux tombeur d'ours, qui fut, vers 1865, l'une des grandes vedettes de l'Hippodrome d'Arnaud, et aussi, un peu plus tard, Spessardy, le père des actuels directeurs du Cirque Pinder dont se souviennent les habitués de l'arène Bostock qui faisait les beaux jours de la place Clichy vers 1904.

Henry THÉTARD.

13/01/1935 : Au Cirque d'Hiver : les Faludys, les Medini, Troubka et ses tigres

Le nouveau programme du Cirque d'Hiver comporte plusieurs numéros de grande classe. De ceux-là, les Faludys, acrobates à la bascule, et les Medini, sauteurs et barristes au cadre, que nous avons déjà vus à Paris en ces dernières années et chaque fois avec le plaisir qu'éprouve l'amateur de cirque à applaudir un « travail » fort et bien présenté.

Le numéro des sept Faludys est particulièrement remarquable, non seulement par le tour prodigieux que réalise l'un des cascadeurs en arrivant sur la colonne humaine en « quatrième hauteur », mais encore et surtout par le fait que les voltigeurs de la troupe sont de véritables athlètes, presque aussi lourds que les porteurs. Dans tous les numéros de colonne et de mains, c'est la première chose à considérer en vue d'une critique impartiale. L'idéal de tels numéros, a déjà dit Strehly, est celui où le porteur et le cascadeur seraient, à tour de rôle, interchangeables.

D'autres bonnes attractions du précédent programme demeurent à celui-ci. Entre autres, le numéro de trapèze volant des Meteors, qui est certainement le meilleur de notre actuelle école française, surtout depuis qu'il est présenté à un rythme rapide qui n'empêche pas l'un des gymnastes de réussir une passe double saut périlleux dans toutes les règles de l'art. Mais

pourquoi, après chaque exercice, cet appel au public sous la forme de ce « Et voilà ! » qui sent un peu trop la parade foraine et le posticheur de plein vent ?

Les tigres d'Alfred Court présentés par le magnifique dompteur Trubka sont toujours l'apothéose du programme. On ne se lasse pas de voir ce beau numéro de fauves dont le clou est le rassemblement des six tigres venus lentement se coucher dans l'arène aux pieds du belluaire. Incomparable illustration de l'ascendant du courage raisonné sur la férocité naturelle : il y a trois mois, ces mêmes tigres, d'apparence si soumis, se ruaient d'un seul bon sur le dompteur renversé !

Quand j'aurais rappelé que la partie comique du programme est assurée par Antonet et Beby, égaux à eux-mêmes, j'aurais dit les réels mérites de l'actuel spectacle du cirque d'Hiver.

Henry THÉTARD.

16/01/1935 : Le Cirque Amar à la porte d'Italie

Après un séjour de dix semaines à la porte de Ternes, le Cirque Amar est allé monté sa « construction » chauffable à la porte d'Italie. Un bon point à la préfecture de la Seine qui a enfin compris qu'il était excessif de traiter un cirque français à Paris plus mal que ne l'ont fait les capitales de tant d'autres pays. Les frères Amar ont monté successivement leur chapiteau au Caire, à Constantinople, à Athènes, à Belgrade, à Bruxelles, à Amsterdam... Il aurait été inouï que la seule capitale française leur eût refusé ce privilège. D'ailleurs, si l'on veut encourager l'industrie du cirque forain, l'une des rares prospères du moment, il importe absolument de réserver à Paris quelques emplacements bien situés où pourront hiverner à tour de rôle les Amar, les Pinder et même — pourquoi pas ? — les Krone et les Jakob Busch. Nous avons bien eu Barnum en 1901-1902 à la galerie des machines !

Le spectacle que donne Amar à la porte d'Italie comporte un grand nombre de bons numéros, les uns récemment engagés — tel celui des excellents équilibristes aériens les Nor-Bertys, bien connus des amateurs de cirque — les autres figurants déjà au dernier programme de la porte de Ternes. De ceux-ci, signalons la présentation équestre de Henry et Tilly Rancy et surtout le dressage de pigeons que conduit si gracieusement Mme Tilly Rancy.

Récha, dont j'ai parlé trop brièvement dans une récente chronique, est un illusionniste extraordinaire. Son truc final, la multiplication des figurants et figurantes qu'il sort d'un étroit réduit est simplement incroyable et la possibilité de sa réalisation dans une piste prouve combien l'éclairage au cirque a réalisé de progrès depuis cinquante ans en arrivant à créer la demi-obscurité propice à ce genre de prestidigitation. On sait, en effet — ou on ne sait pas — que, vers 1886, Agoust voulut réaliser dans la piste du Nouveau-Cirque le truc de la disparition de la partenaire, triomphe de l'illusionnisme de Kolta. Malgré son habileté, le célèbre jongleur ne parvint jamais à cacher au public du cirque le fil de fer qui créait l'illusion et que de Kolta utilisait sur la scène des Folies-Bergère.

Revenons chez Amar. Le spectacle de ce beau cirque comprend naturellement le grand troupeau d'éléphants et les tigres d'Amar aîné, l'un des plus magnifiques dressages du moment. Heureux amateurs de fauves qui auront pu voir à Paris, cet hiver, les deux plus beaux numéros de tigres actuels : celui d'Alfred Court et celui d'Amar ! Et réjouissons-nous en constatant que les dompteurs français ont marqué un sérieux point sur leurs collègues allemands, jadis les premiers dans le travail d'arène.

Henry THÉTARD.

26/01/1935 : Au Cirque d'Hiver : la Reine de la Sierra

Reprenant l'ancienne tradition des cirques stables qui, après avoir donné des programmes variés pendant quelques semaines à partir de la réouverture, offraient ensuite à leur clientèle une « pièce de cirque » aux environs du Jour de l'an, les frères Bouglione donnent, au Cirque d'Hiver, *la Reine de la Sierra*, féerie à grand spectacle.

Jadis, ces pièces de cirque s'appelaient des pantomimes et méritaient en partie leur nom, bien que l'on y parlât toujours quelque peu. Aujourd'hui, le langage muet qui fit la gloire d'un Debureau, mais que seul un grand artiste peut employer sans paraître ridicule, ferait sourire le public. Il ne saurait donc plus être question de pantomimes au sens littéral et les pièces de cirque doivent être parlées... Cependant, pour rester dans l'ambiance, il faut que ces dialogues de piste soient aussi brefs que possible et surtout, comme les sous-titres de films muets, destinés à expliquer l'évolution des tableaux successifs.

On parle dans *la Reine de la Sierra*... On y parle et même on y chante — et fort agréablement — des mélodies faciles que le populaire retient instantanément et fredonne à la sortie. Bonne note pour l'avenir de la pièce.

L'affabulation de cette féerie est très simple et ingénieusement combinée pour l'utilisation du cadre imposant du Cirque d'Hiver et de sa piste nautique. L'action se passe au Mexique et nous y retrouvons les thèmes qui firent la joie de notre enfance nourrie de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard, depuis la cascade embrasée, jadis le clou de ce *Pays de l'or* qui vit les débuts de Cassive à la Gaîté, jusqu'à l'attaque de la diligence, le grand leit-motiv de Buffalo-Bill.

L'ampleur du bel amphithéâtre a été très bien utilisée pour les décors qui escaladent les gradins et grimpent jusqu'au cintre. Ce furent les Franconi qui, les premiers, en 1827, révélèrent aux Parisiens comment on pouvait faire d'un cirque le plus grandiose des théâtres. Leur nouvel établissement du boulevard du Temple, qui était pourvu d'une scène reliée à la piste par des praticables, devint le lieu d'évocation de toutes les scènes de l'épopée révolutionnaire et napoléonienne. Jusque vers 1840, les « gloires militaires » du Cirque Olympique furent le grand spectacle populaire parisien... si bien que le sage Louis-Philippe s'émut et fit prier les directeurs de donner des spectacles moins propres à éveiller la passion belliqueuse qui animait nos ancêtres, à l'époque !

Rien de tel n'est à craindre avec *la Reine de la Sierra* qui comporte cependant un fait d'armes sensationnel : la lutte d'un cow-boy, seul contre une tribu d'Indiens, que le héros précipite l'un après l'autre dans un torrent écumant. Scène très bien jouée par Joseph Bouglione et des comparses, avec autant de naturel que les rixes de certains films américains.

Je reviendrai sur cette pièce qui constitue un spectacle sinon grandiose du moins réalisée avec une ampleur suffisante et sans aucun mauvais goût. Les costumes sont propres, les décors bien combinés et le tableau final, avec l'embrasement de la coupole au-dessus de la piste inondée, est une fort belle apothéose.

Pour aujourd'hui, je me contenterai de citer les principaux interprètes de *la Reine de la Sierra* dont Mlle Louise Rosseaux et M. Capitaine assurent la partie lyrique avec leur talent bien connu des habitués de nos salles musicales. M. Géo Sandry non content d'avoir réglé la mise en scène de la pièce, en incarne avec beaucoup de brio l'un des rôles principaux. Les Chileno, dans leurs danses mexicaines, sont de remarquables animateurs et créateurs de pittoresque. Enfin, Antonet et Beby sont la joie de la soirée en prouvant magistralement que s'il est difficile à un bon comédien de faire un médiocre clown, par contre de grands clowns peuvent parfois devenir d'excellents comédiens.

Henry THÉTARD.

12/02/1935 : A Medrano : M. Ostermeyer, écuyer d'école ; les chimpanzés de Kling

On a coutume de dire et d'écrire depuis quelques années que les numéros équestres ne plaisent plus au public du cirque moderne. Ne serait-il pas plus exact de dire que le public se désintéresse des présentations équestres quand on lui montre des chevaux minables, au poil terne, aux côtes en cerceau qui évoquent plutôt l'idée du défilé chez l'équarrisseur que d'une présentation spectaculaire ?... N'insistons pas pour ne point chagriner des directeurs et des artistes sympathiques qui portent parfois de grands noms de fameuses dynasties de la piste mais n'en oublient pas moins que les premières conditions d'un beau numéros de dressage sont le bon état et la belle apparence des animaux.

En réalité, depuis dix ans, chaque fois qu'une belle cavalerie, un beau numéro de dressage ou de haute école ont été présentés au public parisien, c'est par d'enthousiastes bravos qu'ils furent accueillis. Preuve à l'appui : les Schumann, Carl Hess, Roberto de Vasconcellos, enfin ce remarquable professeur Ostermeyer qui figure au programme actuel de Médrano — programme de tout premier ordre, il n'est que juste de le constater.

M. Ostermeyer présente, en premier numéro, sa jument Lola dans un travail classique d'école qui rappelle celui du grand maître Albert Schumann. La bête est mise au bouton, comme on dit à Saumur. Son trot espagnol est notamment de toute beauté. Le seul défaut de cette belle présentation est d'être un peu « routinée », selon le terme de métier, comme si la jument avait été dressée surtout par des moyens automatiques.

En deuxième numéro, M. Ostermeyer présente à pied Doheos, un superbe hongre blanc de la race de Lipizza, l'ancien haras impérial d'Autriche. Le dresseur conduit le cheval à grandes guides à la manière usitée dans le travail en tandem et lui fait exécuter plusieurs airs d'école avec beaucoup de brio. Les changements de pied au galop de Doheos sont notamment aussi impeccables qu'on peut le désirer, et beaucoup de grands chevaux d'école célèbres n'en faisaient pas de meilleurs avec un grand écuyer sur le dos. Cette originale exhibition est un régal pour un connaisseur.

La place me manque pour parler de plusieurs autres excellents numéros qui figurent à ce programme de Medrano. Signalons pourtant les 9 Magyars, extraordinaires acrobates et sauteurs à la bascule, et le beau travail à la batoude américaine d'Adriana et Charlot dont j'ai déjà parlé dans un compte rendu du cirque bordelais d'André Rancy. Et n'oublions point les merveilleux chimpanzés de Kling, l'un des dresseurs d'anthropoïdes les plus justement réputés, dont le frère était le professeur du célèbre Consul qui fut, voici quelque trente-cinq ans, le premier chimpanzé à connaître la gloire du music-hall. Max et Moritz sont la énième édition d'une firme commerciale connue depuis longtemps car le portrait de Moritz I figure dans les mémoires de Carl Hagenbeck édités depuis un bon quart de siècle. C'est dire que M. Kling n'est pas un débutant dans l'art, beaucoup plus complexe qu'on ne le croit, du dressage du chimpanzé.

Henry THÉTARD.

03/03/1935 : Un grand numéro de cirque : les Concellos

[Ne porte pas le titre "Chronique du Cirque"]

Nous avons eu de la joie de voir, cet hiver et à deux reprises, en décembre et en février, l'un des plus grands numéros d'acrobatie aérienne qui aient paru en France depuis l'après-guerre : celui des Concellos.

On n'a pas manqué d'établir maints parallèles entre les Concellos et les Codonas, cet autre numéro hors de pair que nous vîmes pour la dernière fois à Paris il y a trois ans et qui est actuellement disloqué. De fait, les deux numéros avaient de nombreux points de ressemblance.

Ce qu'il faut d'abord dire à l'honneur des Codonas, c'est qu'ils furent les créateurs d'une nouvelle disposition des appareils qui permet de réaliser plus facilement des tours demandant un certain laps de temps et un parcours assez long pour leur exécution, tels que le double et demi et le triple saut périlleux. N'oublions pas que, par exemple, pour réaliser ce dernier « truc » au trapèze volant, il faut tourner trois fois, *en tombant* et non sur place. D'où la difficulté de la rattrape.

Pour donner ce parcours nécessaire au voltigeur, les trapézistes américains, grands spécialistes de la voltige au porteur, usèrent de différents moyens. Les Clarkonians et les Siegrist Silbons l'obtenaient en changeant la longueur de fils du trapèze du porteur. Les Codonas firent mieux, en haussant le point de départ du voltigeur. Avec l'ancien système, la plateforme de départ était située à environ 0 m. 50 au-dessus du plan de la barre du trapèze de voltige. Les Codonas la placèrent à 1 m. 25 au-dessus de ce dernier plan et augmentèrent encore la hauteur du point de départ du voltigeur en surmontant la plate-forme d'un échelon mobile, ce qui les obligea à remplacer le trapèze de bois par le trapèze de fer recouvert de toile que l'on peut saisir à pleine main pour résister au choc d'une telle chute.

C'est cette disposition que copièrent les Concellos quand ils fondèrent leur numéro, voici près de sept ans. A cette époque, les deux hommes de la troupe étaient déjà des gymnastes éprouvés, ayant débuté tout jeunes dans les grands chapiteaux d'Amérique. Ils s'adjoignirent une jeune fille de quinze ans, ignorant tout de l'acrobatie et de la gymnastique, qui devait devenir l'étonnante Antoinette Concellos, la plus remarquable femme, sans nul doute, dans les annales de sa spécialité.

Dans son genre, Antoinette Concellos est un phénomène comme l'est un Alfredo Codona. Elle réalise les tours les plus difficiles qu'une femme ait jamais accomplis avec l'élégance suprême que permet une académie physique sans défauts et avec ce sens de l'attitude que, seul, peut posséder l'artiste de la classe la plus haute, celui qui est maître de ses tours au point de pouvoir réserver tout son influx nerveux au mode de présentation et non point à la seule technique de l'exécution, qui est, chez lui, simple fonction des réflexes.

En ce qu'elle fait de plus fort — par exemple sa passe twist-casse-cou ou sa passe double saut périlleux et demi, — Antoinette Concellos rappelle tout à fait Alfredo Codona par la précision de la trajectoire, la sûreté de la rattrape.

Les deux Concellos masculins peuvent être fiers de leur élève et partenaire féminine ! Eux-mêmes sont des artistes de la toute première classe. Le porteur, s'il n'est pas tout à fait du format athlétique, de Lalo Codona, est un superbe gymnaste. Quant au voltigeur, il fait à peu près tous les tours d'Alfredo, ce qui est assez dire.

Mais je crois l'avoir déjà écrit, c'est la configuration physique de ce petit athlète trapu, aux épaules et aux dorsaux exagérément développés, qui l'empêche d'être aussi élégant et aussi classique — si j'ose dire — que l'était Alfredo. Tel quel, ce voltigeur n'en est pas moins hors de pair actuellement dans sa spécialité. Et le numéro des Concellos reste tout à fait comparable à

celui des Codonas. Remercions le Cirque d'Hiver de nous avoir fait connaître ces splendides gymnastes.

Henry THÉTARD.

05/03/1935 : A Medrano : Luisita Leers

L'actuel programme de Médrano comporte plusieurs attractions nouvelles dont l'une possède sans conteste la classe internationale. Il s'agit de la trapéziste Luisita Leers, l'une des étoiles du cirque Ringling Barnum, que nous avons déjà vue à Paris, voici quelque trois ans.

Luisita Leers exécute un numéro au trapèze fixe aussi fort que bien présenté. Elle travaille surtout au ralenti, de manière à mettre en valeur sa musculature extraordinaire. Depuis miss Athléta, la « sculpturale virago » dont parlait Strehly, et Sandwina, il ne me souvient pas d'avoir vu semblable femme-hercule et le professeur Desbonnet, qui possède, dans ses archives, les mensurations de tous les athlètes de valeur, devrait bien se procurer celles de Luisita Leers. Il serait aussi fort intéressant de voir ce que peut faire cette belle gymnaste, sans entraînement préalable et par le seul mérite de sa force pure, dans les exercices classiques de poids et haltères et au dynamomètre.

Vittorio Ferroni descend de l'une des vieilles dynasties banquistes antérieures à la fondation du cirque moderne. Il présente un numéro de jonglerie à cheval, une spécialité d'autrefois quelque peu tombée en désuétude et qu'il tente de rajeunir en adoptant un costume de tennisman. Pour ma part je préfère le maillot collant du bon vieux temps.

De même, je n'ai pas trouvé particulièrement heureux l'uniforme de spahi qui ne convient guère au physique du jeune écuyer Schumann. Ces costumes de l'armée d'Afrique demandent à être portés par des gaillards à mine truculente et détonnent sur un éphèbe d'allure presque timide.

Les Rascos sont l'une des bonnes troupes d'acrobates à la bascule de l'époque et le contorsionniste équilibriste Tokawa présente un très original numéro avec l'assistance de deux loulous très bien dressés. Félicitons Tokawa car, malheureusement, dans le monde du cirque, les artistes cherchent plutôt à se copier les uns les autres qu'à trouver du nouveau.

Félicitons également les trois équipes de clowns de la maison : Recordier-Boulicot ; Porto-Cairolì-Carletto, et surtout Rhum et Manetti qui comprennent que le premier mérite d'une bonne entrée est de ne pas être trop longue et que le « rappel » musical doit être encore beaucoup plus court. D'ailleurs, à cette sérénade devenue rituelle j'avoue beaucoup préférer les sauts périlleux que Manetti et Rhum, bons acrobates, nous donnent en dernier rappel.

Henry THÉTARD.

09/03/1935 : Un nouveau cirque d'amateurs ?

On a parlé récemment d'une résurrection du cirque d'amateurs mort avec le regretté Ernest Molier. Très bien... Chaque ami du cirque ne peut que se réjouir d'une telle éventualité. Mais la chose est-elle possible ?

J'ai assisté à la représentation générale du dernier gala de l'Union des artistes. Deux numéros seulement étaient des numéros de cirque : celui de la courageuse Suzanne Dantès — encore empruntait-il une bonne partie de sa valeur à la participation de la belle gymnaste Chrysis Delagrangé, qui est une professionnelle — et l'excellente présentation de jeux romains réalisée par la sculpturale Diana. Pour le reste, c'était du chant, de la danse ou de la comédie dans la piste. Rien là dedans ne relevait du cirque, sauf le cadre.

D'ailleurs, il vaut beaucoup mieux qu'il en soit ainsi et que les acteurs aient renoncé à ces parodies de numéros équestres ou gymniques qui, s'ils ravissaient d'aise les snobs et les esthètes en mal d'un nouveau bateau à lancer, chagrinaient plutôt les véritables amis du cirque. Le gala de l'Union est une fête du théâtre qui se donne au cirque... Il ne faut pas en faire une parodie des nobles exercices de la piste qui demandent, pour être pratiqués sans ridicule, de longs et rudes travaux préliminaires.

Je sais bien que des enthousiastes disent sans rire que, ce soir-là, les acteurs donnent des leçons aux professionnels du cirque, qu'un avenir brillant serait promis à Mlle X... ou à M. Y... s'ils consentaient à délaissier la scène pour la piste ; que le gala de l'Union ou celui des courses sont l'équivalent de feu le cirque Molier, etc. Hélas !

Oui, trois fois hélas ! Ceux qui ont connu le cirque d'amateurs de la rue Bénouville à sa belle époque, celle où l'on vit, en quelque quinze ans, se produire des gymnastes comme Strehly, Van Huysen, Lafont et Payssé ; des hercules comme San Marin, Wagner et Fournier ; des hommes de cheval comme Molier et Desurmont ; enfin, une artiste complète comme Blanche Allarty-Molier, aussi capable de dresser un cheval d'école que de voltiger à la Richard ou de faire les jeux romains, ceux-là, qui savent de quoi ils parlent, haussent les épaules à ces divagations.

En réalité, le cirque d'amateurs, s'il ressuscitait, ne pourrait guère, à moins d'un improbable miracle, nous donner un équivalent du Molier de 1900, par cette simple raison qu'en ces temps de vie difficile il n'existe plus guère d'amateurs ayant le temps de s'entraîner pour répéter un numéro présentable. Ajoutez à cela la décadence certaine du gymnase et aussi celle de l'hippisme.

Et vous comprendrez pourquoi il n'y a aucune comparaison possible du cirque Molier d'avant-guerre avec ces galas qui sont de belles fêtes mondaines sans plus.

Tout ceci pourra peut-être paraître un peu sévère à nos fabricants de dithyrambes... Mais je prétends que c'est simple justice à l'égard des vrais amateurs, de ceux qui, malgré les difficultés de l'heure, ont encore assez de feu sacré pour répéter un numéro sérieux. Et nous qui savons ce qu'il en coûte de patience et de mépris du danger, nous devons applaudir de tout cœur une Laure Diana, une Suzanne Dantès qui ont la belle conscience de ne pas se présenter dans la piste avant d'avoir répété un rôle vraiment digne du cadre. Mais c'est faire injure à ces courageuses jeunes femmes de les englober dans un[e] distribution d'éloges générale... C'est déprécier la valeur de leur magnifique effort.

Henry THÉTARD.

12/03/1935 : Le dompteur Seiler Jackson au Cirque d'Hiver

Les spectateurs qui assistaient à la représentation de vendredi dernier au Cirque d'Hiver ont eu l'occasion de voir l'un de ces spectacles qui demeurent inoubliables pour le véritable amateur de cirque : celui d'un grand artiste obligé de sortir tous ses moyens de faire appel à toute sa science, à toute son énergie pour pouvoir réaliser son numéro. D'ordinaire, cela ne se voit qu'aux répétitions, mais quand l'incident se produit en séance publique et que l'amour-propre de l'artiste entre en jeu l'atmosphère devint tragique.

Léon Sée a conté, certain jour, l'effort surhumain que dut faire le surathlète Apollon pour tordre les barreaux de la grille qu'il écartait sans grand mal habituellement, mais qu'un forgeron maladroit avait trempés comme le plus dur acier en réparant l'accessoire. Apollon ne s'était aperçu de rien et ne comprit que trop tard... quand il était déjà sur le plateau. Il dut faire appel, peut-être pour la seule fois de sa carrière, à toutes ses ressources de titan pour pouvoir tordre les barreaux entre lesquels il se glissait pour entrer en scène. Mais, accablé par l'effort, il ne put ensuite exécuter ses exercices de poids... Personne ne murmura, les spectateurs comprenant qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

De même, vendredi dernier, les spectateurs du Cirque d'Hiver ont assisté, dans le plus grand silence, à la lutte angoissante du grand dompteur Seiler Jackson obligé de remettre l'ordre dans sa meute de dix-huit lions où soufflait le vent de la révolte. Les fauves n'avaient pas travaillé depuis six semaines et avaient perdu l'habitude de se trouver en commun. D'autre part, Seiler Jackson n'avait pas eu l'occasion de les répéter... Un homme moins sûr de lui aurait refusé de travailler dans ces conditions. Le dompteur incomparable n'hésita pas et, malgré les batailles incessantes que se livraient les lions dans une tempête de rugissements, réussit à faire exécuter leur numéro à ses élèves déchaînés.

Ce qui frappait le plus un spectateur averti dans cette bagarre léonine était l'espèce de respect que les fauves témoignaient à leur dompteur, bien que ce dernier fût sans indulgence aucune pour les récalcitrants, les relevant rudement du péché de paresse, qui était plutôt, ce soir-là, crime d'anarchie. Quand un lion avait reçu son compte pour avoir attaqué son voisin ou refusé l'obéissance, il allait en grondant se mettre en place, acceptant la juste correction. Seul un homme vivant avec ses fauves en communion constante — comme c'est le cas de Jackson qui passe sa vie devant les grilles quand il n'est pas lui-même dans la cage — peut jouir d'une telle sécurité au milieu de dix-huit lions furieux qui se bousculent, se jettent les uns sur les autres et songent à tout sauf à monter sur des tabourets ou à traverser des cerceaux enflammés.

Un spectacle inoubliable, je le répète, et qui se termina sur une ovation enthousiaste à l'intrépide belluaire.

D'ailleurs, le liste des attractions qui composent la première partie de l'actuel programme du Cirque d'Hiver est un défilé d'excellents numéros. Outre les bons clowns Despard et Zavatta, très drôles dans l'entrée classique du seau d'eau, on y trouve les Cretons, des acrobates aériens d'une audace saisissante, la gracieuse trapéziste miss Tamara et le funambule Lepomme qui mérite la grande vedette. Cet acrobate sur fil de fer vient tout de suite après Colleano au palmarès de son art et c'est, n'est-ce pas, tout dire sur sa réelle valeur.

Henry THÉTARD.

26/03/1935 : Grand programme comique à Medrano

La caractéristique de ce programme de Medrano est l'abondance de numéros comiques. En outre des trois équipes de clowns attachés à la maison (Cairolì, Porto, Carletto ; Boulicot, Recordier et Rhum, Manetti), on y trouve un bon duo de cyclistes, Maurice et May, dont le partenaire masculin est un amusant excentrique et la vedette du spectacle est dévolue aux Rigoletto Brothers, autres excentriques et fantaisistes bien connus.

Les Rigoletto, en désespoir de trouver de l'inédit, ont ressuscité avec beaucoup de bonheur ce type de l'homme-orchestre, devenu très rare depuis trente ans mais qui florissait sous la Restauration et sous Louis-Philippe, aux Tuileries et aux Champs-Élysées. La petite histoire des saltimbanques nous a conservé les noms de quelques-uns d'entre eux : Solsirépipan, Joseph Aubert furent les plus célèbres et les badauds parisiens faisaient cercle autour d'eux, délaissant leurs anciens amuseurs, l'homme à la vielle et le marquis de la Vessie qui, eux, ne jouaient que d'un instrument à la fois. Les Rigoletto accentuent encore ce caractère de baladins « posticheurs » en s'adjoignant un petit singe qui, perché sur la grosse caisse, salue et grimace à la société. C'est très vivant et pittoresque à souhait.

Signalons encore à ce programme de Medrano une attraction classique de la vieille fête foraine : le jeu des couteaux, réalisés avec autant d'habileté que d'audace par Gibson et sa partenaire. C'est un jeu importé par les Chinois en 1854 et qui n'est pas sans danger. Ambroise Marseille, le fils du fameux lutteur qui se surnommait le « Lion de la Palud » pour se distinguer de son frère, le Meunier de la Palud, était un virtuose des couteaux ; ce qui ne l'empêcha pas, un jour, de traverser le cœur de sa partenaire. Il revint alors à la baraque de luttés et les anciens amateurs de fêtes foraines se rappellent sa silhouette courbée et sa mine mélancolique qui contrastaient avec la magnifique stature de Back, son associé pour l'exploitation de l'arène athlétique.

Il convient de ne pas passer sous silence la troupe icarienne des Kirks qui présente un travail relativement très fort et à un rythme rapide qui décèle des acrobates superbement entraînés... Le mérite n'est pas petit en un temps où les paresseux, travaillant au ralenti parce que manquant de souffle, sont devenus légions, même au cirque, où il existe encore heureusement des fanatiques du métier... A présent, on crie au miracle quand un acrobate équestre tourne un seul saut périlleux à la fin de son numéro... Jadis nous avons connu un Lécusson qui en tournait six à la file sur six chevaux galopant l'un derrière l'autre. Et, puisque nous parlons d'icarisme, qui nous rendra les Scheffer, les Kremo et les Bonhair dont le souvenir nous fait paraître un peu ternes les meilleurs des actuels spécialistes de la trinka ?

Henry THÉTARD.

02/04/1935 : Sans sous-titre

Au Cirque d'Hiver, un bon programme de cirque dans la note classique nous est offert jusqu'au 7 avril. La partie équestre y est particulièrement soignée avec les poneys de Josmann et les seize chevaux dressés par M. Wilke dont le fils et la jeune fille présentent un remarquable numéro de jockeys et d'élévation à cheval. Le jeune Wilke, après avoir sauté debout sur le cheval et exécuté plusieurs courbettes, enlève sa sœur à bout de bras et la soutient en équilibre de reins sur une main. Après quoi, la jeune fille se tient debout en équilibre sur les épaules de son frère, puis sur sa tête. Tout ce travail d'élévation et de colonne est exécuté avec beaucoup de science,

beaucoup d'école, selon le terme de métier. Il n'a pas la qualité esthétique du numéro du regretté Enrico Pissiutti, mais il faut faire crédit aux jeunes et les deux Wilke sont encore presque des enfants. D'ailleurs, le costume de jockey est peu recommandable à des acrobates de petite taille et le numéro gagnerait cent pour cent à être présenté en maillot. On s'en rend compte en regardant l'original travail de haute école que présente la petite Wilke grimée en Indienne, un costume qui fait valoir sa jolie plastique. Un Bradbury, un Hubert Cooke, un Randall, tous grands et élancés, portaient admirablement la casaque de jockey, mais l'athlète trapu du modèle d'un Pissiutti doit travailler en collant.

Arnozi présente un dressage de chiens et de singes dans le style qui fut celui de Corvi, un numéro amusant dont la finale est l'enterrement du fox-terrier que conduisent un macaque, cocher de corbillard fantaisiste, et un mandrille [*sic*] affublé d'une étoile de bedeau. C'est drôle et bon enfant.

Les deux équipes de clowns du Cirque d'Hiver rivalisent d'entraî. Despard et Zavatta jouent avec beaucoup de brio l'engagement de l'artiste. Alex et Filipp sont des clowns jongleurs et musiciens dont l'originalité a été la révélation de cette saison parisienne en matière de comique de piste. L'amateur qui sait tant soit peu de l'histoire du cirque a plaisir à voir sortir ces quatre jeunes clowns qui ont derrière eux tant d'ancêtres illustres dans les annales de la piste : Despard, descendant de ces Plège qui, au XVIII^e siècle, étaient déjà des danseurs de corde fameux ; Zavatta, d'une famille de banquiste italiens dont les premiers connus furent contemporains de Triboulet, le bouffon ; Alex, c'est [Bugny], dont le père était clown chez Fernando en 1874 ; Fillip est le fils de Cairoli, le frère de Carletto, les deux partenaires de Porto. Il n'est bon clown que de famille de cirque : l'adage se justifie une fois de plus.

Et, en apothéose de ce bon programme, c'est toujours Seiler Jackson, le roi des belluaires avec sa meute de lions récalcitrants. Que les retardataires se hâtent de l'aller voir... Une telle entrée de cage se rencontre tous les dix ans.

Henry THÉTARD.

10/04/1935 : A Medrano : Les clowns. — Roberto de Vasconcellos

Le Cirque Médrano a toujours donné beaucoup d'importance à ses troupes de clowns et cela n'a rien d'étonnant, vu son nom. Actuellement, depuis le début de la saison, trois équipes clownesques s'y présentent à chaque programme, dont chacune a ses caractéristiques et ses qualités propres.

La plus jeune est celle de Rhum-Manetti. Ce dernier est un bon clown, d'excellente silhouette, mais à la voix un peu faible. Il sait sauter, de même que son partenaire, Rhum, qui est en progrès constants. Ces deux bons artistes tirent habilement partie de leurs qualités acrobatiques, mais sans doute pas autant qu'on le voudrait à notre époque où le clown sauteur est devenu le *rara avis*. J'ai beaucoup goûté leur dernière entrée qui nous reporte au vieux cirque équestre d'autrefois et même au cirque ancestral d'Astley et d'Antonio Franconi, où le clown était un acrobate grotesque à cheval quand il ne jouait pas le rôle du tailleur, cette tête de Turc des régiments de cavalerie... Il faut toujours se rappeler que le cirque eut pour créateur un bas officier de cheveu-légers.

Porto, Cairoli et Carletto sont toujours le bon trio de clowns parleurs et musiciens que vous connaissez. La fantaisie trépidante de Porto, le solide métier de Cairoli qui est un remarquable « faire-valoir », la cocasserie irrésistible de Carletto assurent le succès de cette excellente équipe qui gagnerait encore à ne pas passer en dernier numéro.

Boulicot et Recordier échangent toujours, se la scène placée devant l'orchestre, leurs dialogues si amusants qu'on regrette d'en perdre parfois quelques répliques par suite du remuement qui se fait à ce moment dans la piste. J'ai déjà comparé les deux compères à Bobèche et à Galimafré — bien que n'ayant pas vu, heureusement pour moi, les parades du boulevard du Crime. Pour me donner tout à fait raison, Recordier et Boulicot ont repris au répertoire des fameux paillasses le dialogue Tant pis-Tant mieux qui faisait les délices du bon Nodier. Heureuse réminiscence...

La partie équestre de l'actuel programme de Medrano est assurée par les frères Carré qui, comme les Schumann, sont la quatrième génération d'une dynastie d'écuyers de cirque. Ils n'ont donc rien à apprendre en fait de dressage ni d'acrobatie équestre et leur numéro de voltige à la tcherkesse vaut leur belle présentation de jeux romains. L'ombre au tableau est la qualité de leur cavalerie qui ne vaut pas celle de Schumann.

Roberto de Vasconcellos est revenu sur la piste qui vit ses débuts parisiens monter son originale haute école portugaise qui tient des évolutions du « cavalier en place » autant que de l'art de Fillis. J'ai déjà dit, à plusieurs reprises, le bien que je pensais de ce numéro si magnifiquement spectaculaire, si vraiment cirque. Ce que je ne crois pas encore avoir écrit, c'est le nom du précurseur de Roberto qui révolutionna le cirque anglais en 1836. Cet écuyer, un mulâtre portugais, se nommait Pablo Fanque, et son succès fut tel, dans la piste d'Astley, qu'il se fixa en Angleterre et devint à son tour directeur d'un cirque qu'il exploita pendant une trentaine d'années. Il mourut vers 1875.

Henry THÉTARD.

16/04/1935 : Sans sous-titre

Ce dernier programme du Cirque d'Hiver nous offre plusieurs bons numéros, sinon inédits du moins plaisants à revoir.

Les Rellmuth sont des funambules sur la corde tendue dans la manière des Wallendas. Leurs combinaisons d'équilibre promenées à douze mètres de hauteur d'un bout à l'autre de la piste du cirque sont audacieuses autant qu'esthétiques. Les vieilles spécialités de l'acrobatie ne sont décidément jamais mortes : elles ressuscitent sous une forme nouvelle.

Les Medini sont, de tous les numéros d'équilibristes sur échelles libres, celui qui approche le plus la perfection. Il est impossible de faire à la fois plus fort de plus élégant.

Les otaries de Palermo constituent également un numéro de classe internationale. Présentés par un dresseur intelligent qui sait jongler comme ses pensionnaires, ces adroits amphibies travaillent avec cette joie visible qui est celle des bons groupes d'animaux dressés.

On peut faire le même compliment aux chevaux dressés de Mme Andrée Pissiutti, la veuve du regretté Enrico dont la mort tragique est de la récente histoire du cirque et dont le souvenir n'est pas près de s'éteindre d'autant qu'il sera perpétué par sa courageuse compagne.

Les bons clowns du Cirque d'Hiver, Alex et Philipp, Despard et Zavatta, figurent toujours au programme. Le ballet de Mme Loretty également. J'ai oublié de signaler dernièrement, dans l'une de ces présentations chorégraphiques, une étonnante petite danseuse acrobatique qui devrait aller loin : Marie Pauwell, fille du bon acrobate au tapis et chef de la troupe bien connue, la sœur de Bertha Pauwell qui est toujours la gracieuse partenaire du fils aîné de Willy Frediani dans son pas de deux. Pauwell, Frediani... voilà des noms célèbres dans les annales du cirque, de ceux que l'on aime toujours à revoir à un programme parce qu'ils sont synonymes de vrais artistes et non pas seulement de bons artisans. L'art, en effet, en matière d'acrobatie, surgit de la

qualité du travail et non point des artifices avec lesquels le numéro est « vendu ». Il y aurait de nombreux exemples à citer là-dessus.

Henry THÉTARD.

29/04/1935 : A Medrano : la lionne présentée dans la piste sans grille

La lionne Léa constitue le clou du programme actuel de Medrano. C'est un fauve adulte que son propriétaire, M. Kemmerich, présente dans la piste sans aucune grille protectrice pour le public, avec une petite laisse et un collier, mais sans fouet ni arme défensive d'aucune sorte.

Exercice réalisé pour la première fois au monde, dit le programme non sans exagération.



Publicité présente dans la colonne voisine

Je possède en effet une photographie d'un jeune lion d'environ deux ans, assis sur un poney et tenu en laisse également par son dresseur dans la piste de la ménagerie Bostock-Wombwell. Dans ses intéressants mémoires (*Circuses, Menageries and Theaters*), M. Eugène Bostock parle de ce lion qu'il dressa en 1891 et qu'il fit travailler en liberté pendant dix-huit mois. Il dut renoncer à ce numéro non point parce que le fauve était devenu méchant, mais à cause de la taille exiguë du poney qui ne pouvait plus supporter le poids du lion parvenu à sa taille d'adulte.

Toujours dans ce même livre, Eugène Bostock rapporte que son frère Frank, dont bien des Parisiens se rappellent les séjours dans notre capitale au début de ce siècle, avait pareillement dressé un tigre adulte qui travaillait sans grilles, juché sur le dos d'un éléphant. Et le vieux *showman* ajoute : « A mon opinion, c'était courir un gros risque ». Une opinion que tous les dresseurs de fauves ne manqueront pas de partager. En effet, l'extrême nervosité des félins ne permet guère de les mettre en contact direct avec le public sans risque d'accident grave, un jour ou l'autre... dès l'instant qu'il s'agit d'un animal en pleine possession de tous ses moyens physiques. Tous ceux qui ont possédé des lions vivant en liberté dans un parc ou dans une cour savent — ils l'ont parfois appris à leurs dépens — que le fauve le plus doux peut devenir très dangereux sous l'empire d'une frayeur subite ou simplement d'une nouveauté

qui lui semble déplaisante.

Je me hâte de dire que le numéro de M. Kemmerich ne me paraît pas dangereux pour le public de Medrano... précisément parce que la lionne ne doit pas être en possession de tous ses moyens physiques. Les précautions prises pour dissimuler le fauve à son entrée et à sa sortie de piste derrière des rideaux ; le fait que, pendant tout le numéro, Léa reste couchée sur un canapé, m'incitent à croire que l'animal doit être à moitié paralysé de l'arrière-train. Dans ces conditions, la lionne ne serait dangereuse que pour son dresseur qu'elle semble, d'ailleurs, aimer beaucoup. De fait, la familiarité de l'homme avec le fauve constitue un spectacle intéressant, bien que nous

ayons déjà vu plusieurs cas d'apprivoisement aussi remarquables. La célèbre dompteuse miss Sénide faisait même plus fort, puisqu'elle reprenait à certains de ses fauves les morceaux de viande dans lesquels ils mordaient. Il est vrai qu'elle usait d'un petit truc... Les biftecks étaient imprégnés de pétrole, de telle sorte que les lions les auraient rejetés si la dompteuse ne les leur avait pas enlevés auparavant !

Ceci n'est pas dit pour diminuer le mérite de M. Kemmerich, qui risque tout de même quelque coup de croc ou de griffe au cours de ses familiarités... monnaie courante pour tous les dresseurs. Précisément, un petit accroc de ce genre s'est produit à la première vendredi dernier. Il m'a paru que M. Kemmerich n'était pas mécontent de cette estafilade, qui peut prouver que sa pensionnaire doit avoir des griffes intactes à défaut de ses aplombs. Tel quel, le numéro est original et mérite d'être vu par tous ceux qui s'intéressent au passionnant problème des relations possibles entre l'homme et ses frères inférieurs.

Henry THÉTARD.

16/05/1935 : Le chapiteau des frères Bouglione

Depuis la fermeture du Cirque d'Hiver, les frères Bouglione consacrent leur activité à leur chapiteau ambulante qui, après avoir visité la Normandie et la région du Nord, vient de se rapprocher de la région parisienne pour faire ses débuts dans la banlieue, dimanche dernier, à Colombes.

Nous avons revu, dans son tohu-bohu pittoresque, le grand chapiteau à six mâts que flanquent de nombreuses tentes annexes : ménageries, écuries, exhibitions de toutes sortes. C'est toute une petite fête foraine qui se déplace avec le cirque des quatre Bouglione, une *funny fair* comme disent nos voisins d'Angleterre, selon la tradition des Sanger que Barnum porta à son maximum de réalisation de l'autre côté de la mare aux harengs.

J'ai admiré le nouveau matériel du cirque, de longs camions de dix à quatorze mètres de longueur tout flambants neufs. Un matériel très roulant et très maniable qui permet de fournir d'une traite des étapes de cent kilomètres et plus, comme le faisait, en Allemagne, Sarrasani de 1926 à 1933. Quels progrès réalisés depuis le début du cirque automobile en France ! Voici dix ans, les frères Court considéraient une étape de cinquante kilomètres comme difficile à couvrir avec leur matériel de fortune...

J'ai assisté ensuite à la représentation dont le programme est très bon, dans son ensemble. Les musiciens sont en nombre suffisant bien qu'inférieur à celui que comptait l'orchestre du cirque dans sa campagne de 1934. L'éclairage pourrait être un peu plus intensif mais c'est, en général, le point faible de ces grands chapiteaux ovales.

En outre, des groupes d'animaux qui sont la propriété du cirque, des éléphants dont Joseph Bouglione termine le dressage dans une note très originale, des chevaux conduits par son frère Sampion et des fauves que Firmin Bouglione présente avec un brio très remarqué, plusieurs numéros sont à retenir particulièrement. Citons d'abord les Meteors, qui avaient déjà révélé au Cirque d'Hiver des progrès considérables dans leur travail au trapèze volant, et le cycliste équilibriste Ottago Bill qui a repris la tradition d'Eldid, le maître du genre.

Mais les deux numéros à sensation sont incontestablement les Magyar, les extraordinaires sauteurs à la bascule que nous avons vus pour la première fois en France cette dernière saison et les Reinsch, les fameux jockeys qui rappellent les plus magnifiques présentations du vieux cirque de jadis, celles des Houcke et des Lécusson... Sauts du cheval dans la piste et vice versa, élévations à cheval, sauts périlleux d'un cheval sur l'autre... en bref, toute la

lyre de cette splendide acrobatie équestre, qui est incontestablement la spécialité la plus difficile entre celles que l'on cultive dans la sciure de la piste, spécialité dont les Reinsch sont incontestablement l'une des très rares troupes de classe mondiale.

Henry THÉTARD.

04/06/1935 : Le cirque Pourtier à la foire de Nancy

Avec Bordeaux et Lille, Nancy est, de toutes nos villes de province, la cité qui a gardé une fête foraine pouvant supporter la comparaison avec celles d'avant-guerre. Evidemment, là comme dans toutes nos grandes kermesses, les beaux métiers banquistes sont devenus plus rares... Au moins, ceux qui demeurent à la foire de Nancy sont-ils de tenue impeccable de même que tous les étalages installés sur le cours Léopold. La décoration de la fête et notamment l'éclairage électrique sont réalisés avec le goût le plus certain. En un mot, il n'y a que des félicitations à adresser à la municipalité de Nancy et les occasions de louage en pareille matière sont actuellement trop rares pour qu'il n'y ait point grand plaisir à tresser ces couronnes méritées. Si toutes nos villes de province avaient tenu la main comme le fait la capitale lorraine à la belle ordonnance de leurs fêtes foraines, celles-ci ne seraient pas désertées et tant de foires jadis prospères présenteraient un autre aspect que des alignements de baraques miséreuses.

Une belle fête foraine exige un beau cirque. Cette condition est pareillement réalisée à Nancy où, depuis plusieurs années, le cirque Pourtier monte son imposante « construction » à l'extrémité du cours Léopold, là même où, voici exactement trente-trois ans, je vis pour la dernière fois le père Bidel entrer dans la cage de son fameux lion *Sultan*. Le cirque que dirigent depuis six ans M. et Mme Pourtier est très bien connu de nos populations du Nord et de l'Est et les habitants de Lille, de Dunkerque, de Douai, de Nancy ont apprécié la valeur des excellents spectacles qui leur sont présentés périodiquement par ces directeurs avisés. A ces villes de France, le cirque Pourtier va prochainement ajouter la capitale belge, son directeur devenant, en octobre prochain, le concessionnaire du Cirque Royal de Bruxelles.

Le programme donné par le cirque pour ses débuts à Nancy et qui sera renouvelé en grande partie pour la deuxième quinzaine est très bon d'un bout à l'autre. La partie équestre est assurée par la famille Germain que nous avons vue plusieurs fois dans nos cirques parisiens, les clowns sont liés à Loyel et Carlo-Mariano... C'est dire que la note traditionnelle de l'ancien cirque est conservée dans le meilleur style.

Les autres attractions ne sont pas moins bien choisies. J'ai noté les Aicardi, jongleurs de clubs qui présentent leurs exercices à belle allure et avec beaucoup de brio ; la troupe chinoise des Wong-Chio-Tsching dont deux superbes athlètes travaillent la grosse barre-fixe à la curieuse manière de leur pays natal ; enfin les remarquables chimpanzés dressés de Kling, probablement le meilleur numéro actuel du genre.

La partie aérienne est confiée à Edmond Rainat, le glorieux doyen de nos trapézistes français dont les étonnantes qualités acrobatiques n'ont pas périclité depuis le début de ce siècle. Dans la troupe Rainat figure M. et Mme Marcès non moins connus des habitués de nos pistes parisiennes.

L'apothéose du spectacle du cirque Pourtier est constituée par les numéros de fauves d'Alfred Court. Non moins infatigable que Rainat, le créateur du Zoo-Circus demeure toujours sur la brèche, présentant lui-même ses animaux quand les dompteurs lui font défaut et dressant, chaque année, un nouveau groupe. Sa dernière réalisation est un groupe mixte comprenant sept lions, deux léopards, trois ours polaires et deux ours du Thibet, dont le dressage, entrepris

depuis quelques dix mois, est déjà presque terminé. Quand on sait la difficulté de ces rassemblements de fauves, de caractères et d'instincts opposés, on ne peut qu'admirer sans réserve les résultats obtenus par notre plus grand belluaire français, tout à fait comparable sinon supérieur aux meilleurs dompteurs allemands et américains.

Henry THÉTARD.

03/08/1935 : Sans sous-titre

L'itinéraire d'un récent voyage m'a fait rencontrer à Lucerne le cirque Knie qui s'intitule : Cirque national suisse.

Nous avons vu très souvent dans nos cirques stables parisiens des numéros d'animaux dressés provenant du cirque Knie, et leur réelle valeur constituait une réclame excellente pour cet établissement. De fait, le spectacle et la collection zoologique du Cirque national suisse sont de premier ordre.

Le chapiteau que promènent les frères Knie à travers la patrie de Guillaume Tell est une tente d'environ cinquante mètres avec une piste ronde du diamètre ordinaire et des gradins pouvant contenir environ 4.000 places. La ménagerie et les écuries, admirablement bien tenues, laissent voir aux visiteurs trois éléphants, plusieurs chameaux et zébus, environ quarante chevaux et une trentaine de fauves parmi lesquels seize beaux tigres royaux dont les trois quarts forment un groupe dressé que présente actuellement l'excellente dompteur Vojtek Trubka dont les habitués de notre Cirque d'Hiver se rappellent la récente exhibition avec les tigres d'Alfred Court, en février dernier.

C'est le numéro de Trubka qui ouvre la représentation. En effet, pour éviter au public le fastidieux montage de la cage, de plus en plus les cirques d'Europe centrale prennent l'habitude de donner les groupes de fauves en premier numéro. En l'espèce, c'est d'ailleurs une bonne tactique, car le travail de Trubka, admirablement présenté dans une note très élégante, crée tout de suite l'atmosphère favorable.

Toute la première partie du programme est composée de numéros généralement bons et se succèdent à un rythme et dans une disposition qui leur assurent le maximum d'effet. Plusieurs d'entre eux sont bien connus de notre public ; par exemple les Jackson, ces virtuoses du lasso et de l'équitation cow-boy, les Kohler dans leur triple barre fixe à terre et la troupe chinoise des Hay Yung. Les Amadori forment un bon trio au trapèze volant et les clowns de la troupe sont les Cavalini, assez appréciés en Allemagne, mais dont le répertoire me semble vraiment quelque peu pompier et dénué d'originalité.

La cavalerie, composée de beaux chevaux, est présentée en plusieurs groupes par M. Frédéric Knie qui termine son « dressage-act » par le carrousel où évoluent sur des plates-formes tournantes quelque cinquante animaux : chevaux, poneys, chameaux, zèbres et buffles. Mais le numéro équestre le meilleur du programme est incontestablement le pot-pourri de haute école de style espagnol présenté par M. Steffin et les enfants des directeurs : Eliane, Fredy et Rolf Knie. Nous avons déjà vu à l'Olympia de Londres le jeune Fredy Knie sous le titre du « petit lord Fauntleroy du cirque » et apprécié sa belle allure en selle.

Le spectacle des frères Knie se termine par une grande pantomime-féerie, « India ou le prisonnier du maharadjah ». L'affabulation en est quelconque, mais la mise en scène est bien réglée, les costumes propres, les jeux de lumière éclatants et la figuration nombreuse. Que peut-on demander de plus à une féerie de cirque ?

Henry THÉTARD.

19/09/1935 : Réouverture de Medrano

Nos deux cirques parisiens ont fait leur réouverture, celle de Medrano ayant eu lieu la première. La nouvelle saison du cirque commence. Souhaitons-lui d'être aussi brillante que celle de l'an dernier, qui fut exceptionnellement intéressante.

Ce premier programme de Medrano comporte un ensemble de numéros très homogène, présenté à un rythme rapide et dans une progression bien étudiée. Nous avons souvent écrit que la présentation d'un spectacle fait d'attractions diverses avait autant d'importance que la qualité même de ces attractions. On l'a compris à Medrano mais on ne le comprend pas encore partout. J'ai récemment vu un programme de music-hall composé d'excellents numéros dont l'effet était en partie annihilé par la longueur de quelques tours de chant.

Un autre effort louable du cirque montmartrois a été la bonne adaptation de la musique et du rythme de son orchestre à la nature des numéros. C'est, en grande partie, ce qui donnait jadis au spectacle du magnifique cirque Sarrasani son incomparable allure. Exemple : les numéros de chevaux en liberté, souvent un peu monotones, gagnent cent pour cent à être présentés sur une cadence alerte avec des rappels de fanfare de cavalerie aux changements d'airs. Et les intervalles inévitables entre les numéros sont beaucoup mieux remplis par une marche entraînante que par des boniments de clowns plus ou moins amusants...

Ceci n'est point dit pour la critique des dialogues de Recordier et de Boulicot. J'ai trouvé les deux compères plus drôles que jamais. Voilà de vrais clowns parleurs dans une note vraiment originale.

Les autres clowns de la maison sont Alex et Porto — duo de récente formation mais dont les membres sont bien connus des habitués de la piste — et, comme l'an dernier, Rhum et Manetti. La cavalerie est celle des frères Carré qui m'a paru en progrès sur sa précédente exhibition à Paris, au cours de l'hiver, sous le chapiteau des Amar.

Les remarquables cyclistes Rodela Ruis Artix — un numéro de classe internationale — ont obtenu leur habituel succès. On peut également considérer comme d'une classe équivalente les Hollywood Four, des jongleurs de « clubs » qui joignent à l'habileté cet extraordinaire sens de l'humour à froid des meilleurs excentriques américains.

Le numéro intitulé Buck and Chic — lasso et fouet australiens — est très élégamment présenté par deux cows-boys bien découplés et deux gracieuses cows-girls qui dansent et chantent plaisamment.

Quel bel athlète que Cubano, l'un des modernes adeptes de cet agrès à grand effet qu'est la corde volante dont Geretti fit l'élément d'un succès que n'ont pas oublié les habitués de l'Hippodrome de l'Alma ! Rarement vit-on si beau gymnaste dans travail pareillement au point... Mais pourquoi terminer par ce simulacre d'accident que ni doit pas donner une agréable sensation à tous les spectateurs ? Un tel numéro suffit pleinement à émouvoir par sa simple présentation.

Henry THÉTARD.

24/09/1935 : Réouverture du cirque d'Hiver

Jadis, lorsque le cirque était surtout un spectacle équestre, tout établissement pourvu d'une piste — qu'il fût stable ou ambulante — possédait sa cavalerie particulière. A la fin du dernier siècle, les Franconi, bien que ne quittant plus Paris depuis fort longtemps et jouant au demeurant au Cirque d'Hiver et au Cirque d'Été, avaient encore une quarantaine de chevaux dans leurs écuries. A mesure que les chevaux perdaient de la place au programme, l'usage s'introduisait d'engager une cavalerie tout comme un autre numéro. Les frères Bouglione ont voulu revenir à la mode d'autrefois et ont fait l'acquisition d'une des bonnes cavaleries de cirque anglaises, celle du capitaine Ankner, que j'ai déjà eu l'occasion d'apprécier chez M. Bertrand Mills et à la Tower de Blackpool. Nul doute que le public parisien ne fasse l'accueil qu'il mérite à ce remarquable dresseur en liberté.

Les directeurs du Cirque d'Hiver ont également acheté en Angleterre un groupe de tigres que présente le jeune dompteur Vargas. J'ai souvent parlé, dans ces chroniques, de Jésus Vargas qui, après avoir été l'un des meilleurs élèves d'Alfred Court, se signala au cirque Sarrasani en sauvant, au péril de sa propre vie, celle de son camarade Wesely. Pour cet exploit il reçut de son directeur une médaille d'or qui lui fut remise devant tout le personnel du cirque. C'est dire que l'intrépidité de Vargas ne saurait être mise en doute. Sa connaissance de la nature du fauve n'étant pas inférieure, Vargas mérite pleinement le titre de dompteur complet.

A ces excellents numéros de dressage, les Bouglione ont joint plusieurs attractions de premier plan sans parler des clowns de la maison qui sont : Bilboquet, [Despard] et Zavatta, et enfin Caïroli, ce dernier jouant à présent avec ses deux fils, Carletto et Filipp. Je reviendrai dans une prochaine chronique sur tous ces bons comiques de piste. Aujourd'hui, la place me ferait défaut car je dois signaler plusieurs attractions du programme actuel.

Je ne dirai rien des Condor, qui sont les anciens Madgyars, en ayant déjà plusieurs fois parlé au printemps avec l'admiration que méritent ces extraordinaires acrobates. Mais pourquoi ont-ils changé leur nom ? Les vrais connaisseurs, plus nombreux qu'on ne le pense, reviendraient exprès pour les voir.

Les trois Aurora sont de très remarquables acrobates cyclistes : leur colonne à trois est magnifiquement au point. Les Blank sont des acrobates-jongleurs en force, un peu comme l'était Spadoni qui devint directeur de la grande agence artistique de Berlin.

La jeune Mirielly — treize ans à peine — est d'une audace qui fait frémir. A quinze mètres de hauteur — et il n'y manque pas 20 centimètres — elle exécute sur trapèze fixe des équilibres et échappements à la Powell's. C'est très beau... C'est aussi un peu angoissant.

J'ai gardé pour la fin l'attraction que les frères Bouglione ont choisie pour vedette du programme. C'est le numéro de magnétisme et de transmission de pensée que présentent le professeur Aris et miss Fakara. Jadis, au temps où florissaient le satanisme cher à Huysmans et les expériences de Charcot, ces exhibitions furent très en vogue, et je me souviens d'avoir vu dans ma première jeunesse le professeur de Torcy et son élève, miss Sterling, qui tombait en catalepsie au milieu des lions de la ménagerie Redenbach. Le jeu finit mal... Un soir, à Béziers je crois, un lion rebelle à l'influx du professeur, mordit la jambe de la pauvre fille que se réveilla de son sommeil cataleptique dans la gueule du fauve. On amputa miss Sterling. Fort heureusement la gracieuse miss Fakara ne risque rien de pareil... Quant à pronostiquer sur la réalisation plus ou moins rapide des prédictions du professeur Aris, je me garderai bien de le faire et me contenterai d'attendre sans impatience la guerre et la chute du ministère qu'il nous annonce prochaines. Tout finit bien par arriver.

Henry THÉTARD.

02/10/1935 : A Medrano : Albert Powell, les Fink and Ayres

La vedette du spectacle actuel de Medrano est sans conteste Albert Powell, le trapéziste-contorsionniste bien connu des habitués de nos cirques, qui font toujours un succès nouveau à son effrayante audace. Effrayante est le mot vrai pour qualifier ces équilibres de reins ou l'homme semble à peine effleurer la barre du trapèze, ces échappements rattrapés à la dernière seconde d'une prise de jarret ou d'un pied intercalé dans l'angle d'une corde, surtout cette vertigineuse glissade sur le côté qui semble précipiter le gymnaste dans le vide sans retour... Et il n'y a point de filet protecteur.

Nous touchons là, si je puis dire, un point névralgique du spectacle de la piste. Doit-on autoriser ces jeux dangereux qui se passent à 12 ou 15 mètres de hauteur sans la protection, plus ou moins efficace, du filet ? Est-il moral de spéculer sur cette sorte de sadisme de la catastrophe qui fait éprouver au spectateur confortablement assis dans son fauteuil, le petit frisson d'une crainte délicieuse ?... *Suave mari magno*... Ou bien doit-on rendre obligatoire l'usage du filet pour tout numéro exécuté à une certaine hauteur, au risque de déprécier la valeur commerciale du travail et de nuire aux artistes dont les engagements seront, de ce chef, plus rares et moins fructueux ?

Il me semble que, là comme ailleurs, il n'y a pas de cas d'espèce. En ce qui concerne Powell, si maître de ses trucs, si parfait gymnaste, si souple dans ses dislocations, l'emploi du filet me paraît tout à fait inutile. D'ailleurs, dans ce numéro, l'artiste reste toujours en contact avec l'agrès et c'est surtout, à mon avis, lorsqu'il y a passage d'un point à un autre au-dessus du vide qu'il convient de recourir au filet. Par exemple, au cours de la dernière saison, dans un numéro de barres aériennes montées à la coupole d'un de nos cirques, j'ai vu un gymnaste quitter une barre par un échappement en saut périlleux terminé dans les mains d'un porteur. En pareil cas, l'absence de filet me semble regrettable.

Mais, disent les artistes — un peu d'ailleurs pour la raison commerciale dont je parlais plus haut — on se tue aussi bien en tombant dans le filet. C'est vrai et, sans chercher longtemps, je pourrais citer trois ou quatre chutes mortelles de ce genre... Mais, en regard, il est encore plus certain qu'il n'est point de semaine où le filet n'ait préservé de la mort ou de l'accident grave un artiste aérien. L'argument n'est donc pas valable.

Toutefois, je le répète, il n'y a que des cas d'espèce et c'est à la direction d'exiger un filet protecteur dès que le risque dépasse les limites, d'ailleurs difficiles à définir, de la moyenne admise quant au danger dans la plupart des exercices de la piste. Car il est entendu pour les gens de métier que l'acrobate à terre ou l'écuyer voltigeur risquent souvent davantage que certains « truqueurs » de numéros aériens.

Avec Albert Powell, Medrano inscrit au programme cette quinzaine plusieurs bonnes attractions. J'ai noté, entre autres, les Bredwins, un excellent trio de mains à mains et d'acrobatie au tapis et surtout le numéro de Fink and Ayres : quatre acrobates-patineurs à roulettes — deux hommes et deux femmes — qui font exceptionnellement fort. En finale, le plus important des deux partenaires masculins, un athlète d'un format peu commun, exécute une série de tourbillons en tenant ou portant les trois autres membres de la troupe : un tour de force remarquable dont il prétend, d'ailleurs avec vraisemblance, avoir l'exclusivité mondiale.

Henry THÉTARD.

08/10/1935 : Gala équestre au Cirque d'Hiver

Les amateurs du beau cirque à la mode d'autrefois, de ce spectacle équestre dont l'élégance était faite de chic britannique et de crânerie militaire n'ont pas lieu de se plaindre de l'actuel programme du Cirque d'Hiver. Pour être gens de ménagerie, les frères Bouglione n'en comprennent pas moins que la piste où triomphèrent si longtemps les Franconi, les Loisset, les Baucher, les Clarke, doit être encore livrée plusieurs fois au cours d'un programme aux héritiers des talents de ces hommes de cheval fameux.

Les présentations en liberté du capitaine Ankner sont un régal pour les connaisseurs et le grand public sait aussi apprécier la belle allure et la sobre élégance de ce grand dresseur qui est un maître dans le maniement si difficile et délicat de la chambrière. De lui on peut dire, comme d'Albert Schumann, qu'il peut atteindre où il lui plaît et comme il lui plaît le cheval placé à l'autre bout de la piste. Les deux groupes de chevaux qu'il nous présente sont mis au bouton et d'autant plus agréables à voir que la précision des évolutions n'enlève aux animaux rien de leur franchise et de leur liberté d'allure. C'est de très loin ce que nous avons vu de mieux à Paris depuis fort longtemps, en tout cas depuis l'après-guerre.

M. Ankner, qui est un élève du grand écuyer Footit Burkhardt, a fait ses débuts au cirque Busch de Berlin. Après avoir travaillé chez Sarrasani, chez Hagenbeck, dans les cirques anglais de Bertram Mille et de Carmo, il a été engagé par les frères Bouglione pour présenter la cavalerie achetée par ceux-ci et dressée par lui-même. Dressage parfait, je le répète, et qui fait attendre avec impatience le début parisien de l'écuyer dans un numéro de haute école.

Avec les Christiani qui sont devenus les étoiles de Barnum-Ringling et les Caroli qui font la saison actuelle au cirque Krone, les Reinch sont certainement les meilleurs acrobates équestres de l'époque. Ils sont trois frères, nés d'un père danois et d'une mère française et de vieille souche banquiste par les deux lignées. Leur numéro, présenté dans le costume classique du jockey, est rapidement enlevé et — sauf le flip-flap — comprend toute la gamme de l'acrobatie à cheval : courbettes, sauts périlleux et, pour finir, le saut périlleux de cheval à cheval exécuté avec une rare maîtrise. L'un des trois frères, s'étant blessé, a été remplacé au pied levé, ces jours-ci, par l'excellent auguste Zavatta, lui aussi de vieille famille de cirque. Et Zavatta s'est admirablement tiré de son rôle, nous montrant qu'il existe encore de ces artistes comme en formait l'ancienne éducation banquiste, capables, à quatre ou cinq, d'assurer tout un programme.

En outre de ces beaux numéros équestres l'actuel programme du Cirque d'Hiver comporte plusieurs attractions nouvelles, dont l'originale présentation de cette jolie jeune femme privée de bras par un caprice de la Nature et qui a su habilement tirer parti de cette infortune. Notons encore le trio Lopez et l'*aerial act* non moins connu des Hartwells, gymnastes aussi forts qu'audacieux. Mais pourquoi, encore un coup, ne pas travailler en maillot ?

Henry THÉTARD.

19/10/1935 : Au Cirque d'Hiver : attractions diverses

Dans son programme nouveau, le Cirque d'Hiver nous présente plusieurs attractions intéressantes en plus de la magnifique cavalerie d'Ankner, des Reinch et des tigres de Vargas. J'ai noté surtout le numéro d'Ali Kahn et celui du jongleur Howard.

Ali Kahn est un illusionniste hindou selon la bonne tradition, celle de Wallini qui révéla aux habitués des cirques et des music-halls de cinquante ans en deçà les méthodes des émules orientaux de Robert Houdin. L'escamotage humain est leur truc favori, et Ali Kahn ne manque pas de le pratiquer à la manière du « Great Carmo », mais le tour est plus difficile à exécuter dans la piste que sur une scène. D'ailleurs, le numéro est présenté avec la mise en scène pittoresque qui convient.

Howard Nicolls est un très bon jongleur équilibriste. Il travaille avec sept, puis neuf cerceaux à la fois : c'est donc dire qu'il peut faire fort et même très fort. Toutefois son travail manque un peu de présentation. Cet excellent artiste devrait chercher un costume qui le fasse mieux valoir.

Les Arthonys sont un bon numéro de barres aériennes au porteur dans le style qui fit jadis le succès de la troupe de Trojan Luppou et de celle de Rudy Hegelmann. A la vérité, ils ne sont pas tout à fait de la même classe que ces illustres prédécesseurs et font moins d'effet, surtout depuis que la belle Elvira ne fait plus partie de la troupe. Cette superbe gymnaste — peut-être la plus belle que l'on ait pu voir depuis vingt ans — a pris sa retraite en pleine forme, ayant épousé un heureux citoyen de Barmen. Tel quel, le numéro des Arthonys reste dans une très honnête catégorie et même au-dessus de la moyenne.

Soucieux de revenir à la note de l'ancien cirque, où la danse avait toujours place au programme, les frères Bouglione ont donné une plus grande importance à la composition de leur ballet et engagé comme danseuse étoile Mlle Renée Piat, bien connue comme ayant été deux ans la partenaire de Robert Quinault. Heureuse inspiration que ne manquera pas de porter ses fruits lors de la prochaine pantomime où cette gracieuse danseuse pourra pleinement utiliser ses grandes qualités techniques servies par un sens artistique certain.

Avec le goguenard Bilboquet qui a l'oreille des gradins populaires, avec Despard et Zavatta, avec les Cairoli, la partie comique du programme est à la hauteur des circonstances. J'ai beaucoup goûté l'amusante entrée des Cairoli — une vieille farce du répertoire : ce sont les meilleures — rapidement menée, sans dialogues inutiles et avec un bel abatage. Et aussi le « rappel » où Filipp compose une amusante charge de Lucienne Boyer. C'est simple, direct, dans cette note de caricature point méchante qui doit être celle de la parodie du cirque. Enfin, les Cairoli, qui sont bons musiciens, ont encore cette qualité de ne point amuser de la musique... Et c'est un dernier éloge, mais pas le moindre, à leur décerner.

Henry THÉTARD.

23/10/1935 : A Medrano : les chimpanzés de Kling ; les Maunters

Le numéro de chimpanzés dressés de Kling est actuellement en vedette au programme de Medrano. Aux deux anciens élèves, que tous les habitués des cirques connaissent bien, Kling a ajouté un troisième singe, un jeune animal dont le dressage n'est encore qu'ébauché tandis que les deux autres partenaires sont depuis longtemps parvenus au summum de leur éducation... une éducation très complète puisque le mâle, Johnny, est un remarquable acrobate sur cycle, tandis que la vieille femelle Billa brille surtout dans des exercices d'équilibre et de jonglerie statique.

M. Kling est un dresseur soigneux et méthodique, ne laissant rien au hasard et la seule critique que l'on puisse faire de son numéro est que ses élèves ne travaillent pas avec autant de gaieté que le faisait jadis, par exemple, ceux de Joseph Gaillard ou de Joyat, autres grands éducateurs de nos frères anthropoïdes.

Les noms que je viens de citer nous ramènent presque à la genèse du dressage du chimpanzé puisque le premier numéro de ce genre, applaudi par les Parisiens en 1903, fut celui de Consul, le fameux singe de Franck Bostock. Consul 1^{er} et ses successeurs étaient présentés par Joyat, cependant qu'en Allemagne les célèbres Max et Moritz remportaient pareillement un grand succès. Depuis, nous avons vu des centaines de chimpanzés dressés, souvent d'une manière remarquable mais toujours un peu dans la même note invariable. Tout en tenant compte de la nécessité d'astreindre ces singes, au naturel distrait et fantasque, à une sévère discipline, ne pourrait-on chercher à innover dans ces présentations, pour lesquelles le public a une prédilection évidente ? Par exemple, adjoindre aux chimpanzés d'autres singes, des chiens, des chevaux ? Il est assez curieux que nous ayons vu des ours et des lions écuyers mais point encore un chimpanzé pratiquant l'acrobatie équestre...

Parmi les autres attractions de l'actuel programme de Medrano, j'ai noté particulièrement le numéro des quatre Maunters, équilibristes et sauteurs sur les mains de toute première force. Mais, pour la centième fois, pourquoi ces superbes athlètes privent-ils les spectateurs de la jouissance de contempler de belles musculatures en action ? Pour le travail acrobatique, le maillot devrait être presque obligatoire dans la piste, où les costumes de marins et de cow-boys, parfaits au music-hall, détonnent avec l'ambiance qui est généralement heureuse à Medrano. C'est, d'ailleurs, une idée assez baroque de chausser des bottes éperonnées pour sauter des tables et des chaises... J'entends bien que les artistes s'ingénient sans cesse à la recherche de quelque nouveauté pour varier leur présentation mais, à mon goût, cette recherche doit se maintenir dans les limites exigées par l'esthétique spéciale du spectacle auquel ces artistes collaborent.

Rhum et Manetti forment une équipe [clownesque] très homogène tandis qu'Alex et Porto ont encore besoin d'un peu de temps pour harmoniser leurs jeux réciproques. Recordier et Boulicot sont, comme toujours, excellents.

Henry THÉTARD.

27/10/1935 : A Medrano : les Zemgannos, Eddy et Stanley, l'homme-grenouille

L'actuel programme de Medrano comporte plusieurs intéressantes attractions acrobatiques en outre de la bonne cavalerie que présentent élégamment M. et Mme Glasner, directeurs du cirque [Bureau], l'une de nos plus vieilles firmes françaises à qui notre province réserve toujours un légitime succès pendant la saison d'été. Sous leur double aspect de directeurs et d'artistes, M. et Mme Glasner sont gens modestes et sympathiques à la mode de l'ancien cirque et, comme toujours, leur valeur professionnelle est en raison directe de leur simplicité.

Parmi ces attractions acrobatiques figure le numéro des Zemgannos, à qui j'ai consacré un récent article, faisant un éloge mérité de cette troupe et de son chef M. Jean Barret, mon aimable confrère, qui a su trouver une nouvelle présentation d'une spécialité déjà âgée de trois quarts de siècle. Le public m'a paru partager entièrement mon opinion et le succès qui a accueilli le numéro des Zemgannos à Medrano a dû enchanter tous les membres de la presse du music-hall où Barret ne compte que des amis.

Eddy et Stanley sont des acrobates américains dont le numéro de mains à mains d'équilibres et de sauts acrobatiques est de toute première force. Ils présentent également avec beaucoup d'élégance en dépit de cet inesthétique pantalon flottant qui fait toujours croire à une répétition dans la piste plutôt qu'à une représentation publique.

Il paraît que C. Roberts, qui exécute le vieux travail de « l'homme-grenouille », jadis appelé le disloqué en avant, par opposition à l'homme-serpent que l'on nommait le disloqué en arrière, est également Américain. Louons l'Amérique d'avoir conservé cet ancien répertoire avec son costume pittoresque, ce maillot à paillettes imitant les écailles des reptiles. Combien, par exemple, un Powels ferait plus d'effet en adoptant ce travesti archaïque pour ses contorsions et dislocations au trapèze !

Les Kentons sont trois hommes et une femme : trois petits athlètes bien musclés et une grande belle fille mince qui, en dépit de son torse un peu frêle, doit posséder des muscles, tendons et ligaments d'une résistance peu banale. A un moment donné, cette forte femme, placée en suspension de jarrets, soutient à la force des bras ses trois partenaires échafaudés en planches superposées. Je sais bien que jadis Charles le Marin étonnait le public des Folies-Bergère en portant un bœuf de 500 kilos dans cette position. Reste à savoir s'il n'est pas aussi méritoire pour une femme de résister à la traction de trois hommes qui pèsent bien 200 kilos à eux trois ?

Charlie le Phoque qui est, d'ailleurs, une otarie, est admirablement dressé et amusant au possible. Jerry Adler, le joueur d'harmonica, ressemble prodigieusement à son frère qui vient de remporter un grand succès à l'Alambra et c'est le meilleur compliment à lui adresser.

Henry THÉTARD.

05/11/1935 : Au Cirque d'Hiver : les Normans, les Kayes, les Pim's Navy, les Astonis

Le Cirque d'Hiver nous offre, cette quinzaine, un programme de très grand style, composé — en outre de la belle cavalerie d'Ankner, du ballet de la gracieuse Renée Piat et des bons clowns de la maison — d'un ensemble d'attractions tel qu'il est difficile de pouvoir espérer beaucoup mieux.

Il faut noter d'abord que, cette fois, le spectacle est mené à un rythme excellent et que les numéros y sont admirablement reliés par le trio Norman, des augustes de soirée venant du cirque de Blackpool. Ces trois clowns jouent dans la note de fantaisie baroque, échevelée, qui est celle des bouffons anglo-saxons, et leurs entrées au raccourci sont autant de petits chefs-d'œuvre du comique de cirque. De toutes les tentatives que j'ai vu essayer un peu partout — notamment au Palladium de Londres et à la Scala de Berlin — pour « souder » les morceaux d'un spectacle de variétés, je donne la palme aux Normans que seconde un homme de couleur, Salem, dont la silhouette rappelle aux anciens du cirque Chocolat le premier du nom, l'illustre partenaire de Footit. Espérons que le Cirque d'Hiver conservera longtemps ce véritable « charivari ».

Un autre excellent comique anglo-saxon, celui-là dans la note de Little Tich, est le cascadeur de ce remarquable numéro de batoude américaine qui s'appelle les Pim's Navy. Un travail présenté à la vapeur, « chauffé » comme on dit en langage de banquiste, et qui, en cinq minutes, porte plus que tant et tant de numéros au ralenti, entre lesquels nous n'avons malheureusement que l'embarras du choix.

Encore un numéro anglais, encore un numéro de premier ordre, celui des Kayes : deux acrobates équestres que présente une charmante miss dont l'aisance à manier la chambrière

décèle — autant que la virtuosité des frères — la directe filiation banquiste. Décidément le cirque, comme le pur sang, gagne tout ce qu'il veut à se retremper à ses origines britanniques.

Parmi les nombreux numéros d'acrobatie inscrits au programme, il faut noter les Satsama Ona, qui n'ont de japonais que leur travail d'échelle libre et d'antipodisme, mais le présentent avec la virtuosité d'Orientaux bon teint, et surtout l'extraordinaire et angoissant numéro de bambou aérien des Astonis, trois gymnastes — deux hommes et une femme — de la toute grande classe. La grande hauteur à laquelle ces trois artistes exécutent leurs exercices impeccables : planches, drapeaux, équilibres dans les mains, rend plus impressionnante encore cette superbe présentation que l'un des deux hommes termine par une descente de corde lisse qui est un régal pour un amateur.

Pour clore ce programme de vedettes, Else Wallenda vient en piste avec ses quatre otaries dressées, les meilleures artistes de cette espèce que l'on ait jamais montrées en liberté. Et les Harton, sept beaux athlètes, présentent un travail de barre fixe au cadre où les porteurs font preuve d'une force peu commune à se relancer des cascadeurs d'un poids très respectable. Numéro d'autant plus agréable à voir que les Harton travaillent en maillot, seule tenue valable pour un acrobate de cirque.

Henry THÉTARD.

11/11/1935 : Au Cirque d'Hiver : les éléphants et les fauves des frères Bouglione

Encore un excellent programme au Cirque d'Hiver. Aux éléments stables qui composaient les précédents — cavalerie d'Ankner, ballet de Renée Piat — aux trois équipes de clowns de la maison (trio Cairoli, Despard-Zavatta et charivari des Normans) s'ajoutent plusieurs attractions sensationnelles et les grands groupes d'animaux dressés de la ménagerie récemment revenue de sa tournée annuelle.

Parmi les attractions, notons les Breier, acrobates à la bascule bien connus, dont le jeune cascadeur est en progrès constants et réalise un joli saut périlleux, monté à la quatrième hauteur de colonne humaine. Et aussi les Saratos, six équilibristes et contorsionnistes des deux sexes, qui travaillent en costume 1830 : maillots, trouses et collerettes à franges pour les hommes, justaucorps de « peau de carpe » pour les femmes. Ce clinquant pailleté fait très cirque et s'harmonise avec les couleurs violentes de la barrière et de l'orchestre au lieu de détonner comme ces costumes de tennismen dont les Américains modernes sont si fêrus.

Les Hay-Yung sont une bonne troupe chinoise qui vaut surtout par une bien jolie acrobate, une mince jeune femme aussi habile que gracieuse, dont les exercices sont présentés avec une perfection remarquable. Les Rasmouki sont de bons sauteurs arabes, et le funambule La Pomme réussit à retomber sur le fil après un saut périlleux en arrière, ce qui le classe dans les tous premiers de la spécialité.

Mais, cette fois, ce sont les directeurs qui ont voulu la vedette et, au cirque, ce bon exemple est éminemment recommandable. Joseph Bouglione présente avec beaucoup d'allure son groupe de neuf éléphants indiens dont le dressage a été amené à un degré de qualité qui lui a valu d'être récemment engagé au Tower Circus de Blackpool. Numéro d'autant plus intéressant que plusieurs bébés pachydermes y figurent et font la joie des spectateurs par leur fantaisie ingénue.

Firmin Bouglione présente son groupe mixte de lions et de tigres dans la piste nautique transformée en fosse d'amphithéâtre romain, avec figuration et décors adéquats. C'est un très

original et très émouvant *lions-act*. Déjà, au Nouveau Cirque, nous avons pu noter combien les évolutions en férocité sont intéressantes à voir d'une position surplombante. Mais, dans le petit cirque de la rue Saint-Honoré, le cadre manquait un peu d'ampleur, et il a fallu la nouvelle tentative du Cirque d'Hiver pour nous donner dans son intégralité cette grandiose évocation du bestiaire dans l'arène. La belle stature de Firmin Bouglione, son masque énergique ajoutent encore à la vérité de cette rétrospective, et sa vigoureuse et calme présentation lui a valu une enthousiaste ovation.

Henry THÉTARD.

16/11/1935 : A Medrano : Kannan Bombayo, les Bedini-Tafari

La vedette du programme actuel de Medrano est le funambule acrobate Bombayo qui fait partie, paraît-il, de la troupe du cirque Barnum-Ringling : référence majeure, on le sait, une référence dont on n'a, d'ailleurs, nul besoin quand on tourne un double saut périlleux en arrière avec reprise du câble. Même quand cette reprise se fait à califourchon, c'est là un exploit à peu près unique et qui classe son auteur parmi les phénomènes de l'acrobatie aérienne. Jadis le Mexicain Juan Caicedo réussissait le même tour mais avec balancier et sur le câble ordinaire, l'antique corde raide de Mme Saqui et de Furioso dit « l'Incomparable ». Bombayo, lui, travaille à mains libres et sur câble élastique... Des deux performances, quelle est la meilleure, acrobatiquement parlant?... Je ne saurais le dire mais ce que je puis constater est l'effet extraordinaire que produit le « double » du funambule hindou. Aucune prouesse acrobatique ne m'a donné cette impression d'angoisse fulgurante et d'émerveillement à un même degré que la vision de ce petit homme bronzé bondissant et tournoyant dans les airs comme un de ces démons ailés dont la légende arabe dit qu'ils ne peuvent voir qu'en volant parce que leurs yeux sont à l'extrémité des ailes. Il faut un sixième sens à Bombayo pour retomber d'aplomb sur son câble après une telle évolution à plusieurs mètres de hauteur !

Le travail de Kannan Bombayo possède au plus haut degré ce dynamisme intense et concentré qui fait la valeur d'un grand numéro de cirque. Je n'en dirai pas autant des Rigoletto Bros qui travaillent au ralenti, à un rythme qui n'est pas celui du spectacle de la piste et gagneraient beaucoup à écourter leur présentation. Mais nous revenons à la bonne manière avec les Bedini-Tafari, vieille famille de la banque à qui, depuis des générations, aucun des arcanes de l'acrobatie n'est étranger. Equilibres, sauts, icarisme, mais à main... il y a de tout dans cet excellent numéro et c'est toujours présenté dans le plus impeccable des styles, la « meilleure des écoles » comme on dit au cirque.

Avant le travail d'ensemble des Bedini-Tafari, un des jeunes gens de la famille, Paolo, nous présente seul un bon travail de jonglerie qui fait bien augurer de l'avenir de son auteur dans cette difficile spécialité. Je ne lui ferai qu'un reproche celui de se ressentir encore trop de l'influence de Rastelli. Il est douteux que le jeune Paolo arrive à égaler en jonglerie pure les performances du phénomène qu'était Rastelli... Par contre, sa virtuosité en acrobatie lui permettrait sans doute de mettre au point un numéro du genre de celui de Cinquevalli... ce qui ne serait pas plus mal pour cela, bien au contraire.

Les sœurs Octavio présentent un amusant numéro de chiens, chats et singes dressés. M. et Mme Glasner complètent la partie dressage avec deux belles présentations équestres en liberté, l'une classique, l'autre d'une fantaisie très plaisante, et toutes deux parfaitement réglées.

Henry THÉTARD.

19/11/1935 : Le cirque de Rouen

Parmi les quelques cirques stables qui demeurent dans nos villes de province, celui de Rouen mérite une mention spéciale. C'est un vaste amphithéâtre situé à l'entrée du boulingrin, au milieu même de la fête foraine dite de la Saint-Romain, qui a lieu de la dernière semaine d'octobre à la fin de novembre. C'est, d'ailleurs, dans le même temps qu'a lieu la saison de cirque rouennaise à laquelle, deuis quinze ans, préside Mme Laurent qui a succédé à M. Boni à la direction de cet établissement.

Les programmes du cirque de Rouen sont composés avec le plus grand soin et les meilleures attractions y figurent. On le croira sans peine à l'énumération d'une partie de celles qui forment le programme actuel.

La belle cavalerie d'Althoff, avec ses chevaux tigrés, que nous avons applaudie déjà au Cirque d'Hiver, et les éléphants du même Althoff constituent magnifiquement la partie dressage nécessaire à tout cirque qui se respecte. Les clowns sont Beby et Maïss a beaucoup d'élégance et de brio. Quant à Beby il demeure l'incomparable auguste que nous avons tous applaudi tant et plus depuis l'après-guerre, au Nouveau-Cirque, au Cirque de Paris et tout récemment encore au Cirque d'Hiver.

L'acrobatie n'est pas moins bien représentée. Le trio Bredwins et les deux Heltanos sont des cascadeurs et des équilibristes de main à main du plus grand style, des numéros de programme de gala. Vonbach est un sauteur de toute première force tandis que le petit Jacky Balant, âgé de huit ans, peut légitimement prétendre au titre de plus jeune cycliste de l'époque.

Les gymnastes sont de même qualité puisqu'ils ont nom Cubanos et les Zemgannos. Depuis le début de la saison, nous avons déjà applaudi à Médrano ce bel athlète sur corde volante et ces remarquables trapézistes dont notre ami Jean Barret a réglé l'originale et si spectaculaire présentation.

On le voit, je n'ai nullement exagéré en disant que les meilleures attractions, les numéros les plus recherchés figurent au programme du cirque de Rouen. C'est un essai très réussi de décentralisation artistique dont Mme Laurent, la sympathique directrice, peut être fière à bon droit.

Henry THÉTARD.

25/11/1935 : A Medrano : le dompteur Togare, Adriana et Charlot

Le dompteur Togare est la grande vedette de l'actuel programme de Medrano. Célébré en Allemagne et surtout en Grande-Bretagne, Togare n'avait jamais encore travaillé en France, ce qui peut paraître étonnant à première vue mais s'explique assez par le fait que depuis sept ans ce belluaire n'est point sorti d'Angleterre où il jouit d'une grande popularité depuis l'incendie du cirque Carmo à Birmingham, en 1929. Grâce au sang-froid de Togare, qui s'installa dans les cages mêmes des fauves et rassura les lions par son calme jusqu'au moment du sauvetage, on put éviter de voir les pensionnaires de la ménagerie faire irruption des voitures démolies et envahir la ville décidément prédestinée aux évasions de bêtes féroces. N'est-ce pas en effet à Birmingham que s'échappé, voici quelque quarante ans, un lion de la ménagerie Frank Bostock

qui se réfugia dans les égouts où il régna en maître pendant trois jours, effrayant les citadins par ses rugissements que l'écho des souterrains répercutait à tous les échos ?

Togare a débuté dans la grande ménagerie du cirque Krone vers 1920. Il a donc déjà quelque quinze années de pratique de son périlleux métier où il se révèle un remarquable artiste. Sa présentation originale et la composition de son personnage même entrent pour beaucoup dans son succès. Alors que trop de dompteurs négligent de composer leurs attitudes, de soigner leur costume et leur maquillage, oubliant qu'ils sont non seulement des belluaires, mais aussi des acteurs, Togare a su créer un type conforme à ses moyens physiques. De teint basané sous un casque de cheveux noirs, Togare présente ses tigres le torse nu, les jambes prises dans un pantalon de cachemire bouffant et semble l'un de ces bestiaires qui dirigent les grandes ménageries des rajahs de l'Inde centrale. Mais si sa silhouette et son décor de fond de cage sont pour une bonne part dans sa réussite, il n'en convient pas moins de louer sa technique. Bien que la plupart de ses passes, très précises et très bien réglées, ressortissent au travail en douceur, Togare sait très bien, quand il veut pratiquer l'escrime de la présentation en férocité où il se montre d'une rapidité et d'une sûreté de gestes vraiment remarquables.

En outre de cet original numéro de fauves, le programme de Medrano nous offre d'autres excellentes attractions : Adriana et Charlot, ces acrobates à la batoude américaine dont j'ai souvent déjà fait un éloge mérité ; les Rosetti, les beaux funambules sur double fil de fer ; les Readings, qui sont des cyclistes de la meilleure école ; Concha et Concha, des équilibristes de main à main tout à fait extraordinaires...

Notons encore les deux Léotards, dont le voltigeur est un annelliste de première force qui réalise la croix de fer, le rétablissement et la planche en avant en suspension d'un doigt, et n'omettons pas la cavalerie de Glasner et les clowns habituels. L'entrée de Porto et Alex m'a parue particulièrement réussie : voilà une équipe qui prend corps.

Henry THÉTARD.

30/11/1935 : Sans sous-titre

La ménagerie du Cirque d'Hiver est l'une des grandes attractions permanentes de l'établissement du boulevard des Filles-du-Calvaire qui fut si longtemps exclusivement voué aux spectacles équestres. Mais aux grands écuyers qui jadis constituaient la classe où se recrutaient les directeurs de cirques, les dompteurs ont succédé. Il est donc naturel que la visite aux écuries, qui était de tradition à l'entr'acte, se double à présent d'une visite à la ménagerie.

La collection zoologique que possèdent actuellement les frères Bouglione est aussi importante que variée. On trouve, dans les voitures-cages, rangées en alignement au long des murs du grand hall, une vingtaine de lions — parmi lesquels les frères et sœurs des lionnes homicides de Bagnols-sur-Cèze — dix tigres du Bengale et de Sumatra, des ours, des hyènes, des lycans, des otaries, des pingouins et un magnifique fourmilier. De grandes cages vitrées renferment des singes et des serpents constrictors. Enfin les grands herbivores sont très bien représentés par neuf éléphants, un rhinocéros bicolore, un hippopotame, des buffles, des zèbres, etc... Les derniers pensionnaires arrivés sont deux belles autruches qui s'attellent comme des poneys.

Les frères Bouglione, qui ne songent point à renier leurs origines, consacrent à leur ménagerie une bonne part de leur activité. À la manière des anciens belluaires qui élevaient pêle-mêle leurs enfants et leurs lionceaux sur les marches de leur « caravane », ils considèrent un peu leurs animaux comme faisant partie de la famille. C'est pourquoi sans doute ils avaient

convié les représentants de la presse venus à la première de leur récent spectacle à une charmante réception intime en l'honneur du baptême de quatre lionceaux. Des artistes de théâtre et de music-hall avaient accepté de tenir leurs futurs mangeurs d'hommes sur les fonts baptismaux : Renée Piat, Suzy Leydeker, André Baugé, Pizani étaient marraines ou parrains et la sacristie — en l'occurrence le bar du cirque — débordait d'une affluence très parisienne... Ce fut très gai, très bon enfant et très pittoresque, comme il convient à une cérémonie banquiste.

Auparavant nous avons assisté à un très bon spectacle. La place me manque pour parler de toutes les attractions, mais je veux noter l'élégante présentation en haute école du capitain Ankner et le ballet grec mis au point par Renée Piat, qui en est l'étoile, sans oublier le numéro de trapèze volant des Leotaris qui comprend deux voltigeuses de premier ordre. Les Zoppe-Zavatta sont l'une de ces dernières familles de l'ancien cirque capables de présenter un numéro d'acrobatie équestre après un travail sur échelles libres : on les a justement applaudis.

Les Cairoli, les grands clowns musicaux, ont également obtenu leur habituel succès ainsi que Despard-Zavatta. Naturellement, les groupes de dressage présentés par Joseph, Nicolas et William Bouglione figuraient avec éclat en bonne place de cet excellent programme.

Henry THÉTARD.

21/12/1935 : Au Cirque d'Hiver : la Perle du Bengale, pantomime - féerie en six tableaux

Revenant à la formule qui leur a parfaitement réussi, l'an dernier, avec *la Reine de la Sierra*, les frères Bouglione nous offrent un nouveau spectacle en deux parties, la première étant constituée par des numéros de vrai cirque, la seconde se composant d'une pantomime-féerie à grand spectacle.

Bien que la première partie n'ait point été négligée, puisqu'elle comporte, en outre de la cavalerie du cirque et des excellents clowns Despard et Zavatta, des numéros de grande classe tels que les Bedini-Tafari et le trio Bel-Air ; c'est sur la seconde qu'a porté l'effort des directeurs du Cirque d'Hiver, un effort considérable, il n'est que juste de le reconnaître.

Parmi les amateurs de cirque, il se trouve encore des fanatiques du spectacle de la piste pour prétendre que la pantomime ou la féerie de cirque est un genre à proscrire. A les entendre la décadence des grands cirques de Londres et de Berlin est provenue de la prédominance prise chez eux par la pantomime à grand spectacle. Et le fait est que les fastueux spectacles donnés par Lord Sanger à l'Agricultural Hall et par le vieux Renz au cirque de la Karlstrasse, de même que les magnifiques pantomimes de notre hippodrome de l'Alma, ont coïncidé avec une éclipse momentanée de la vogue du cirque en Europe.

Je ne partage pas cette opinion. La pièce de cirque remonte aux débuts mêmes du spectacle créée par Philipp Astley en 1770 et la décadence, heureusement momentanée, du cirque équestre vers la fin du siècle dernier provient bien plutôt de la lassitude du public pour des exercices toujours rabâchés depuis cent ans et jamais perfectionnés. La meilleure preuve est le renouveau de vogue qui se manifesta d'abord en Europe centrale, puis en France et en Angleterre, lorsque des directeurs actifs et entreprenants surent rajeunir le vieux spectacle en employant des formules nouvelles.

A mon avis, la pièce de cirque est parfaitement à sa place dans la piste tant qu'elle observe les règles générales de ce spectacle, c'est-à-dire tant que le dialogue y est réduit à sa plus simple expression, tant que le mouvement y reste rapide, enfin tant que le cadre est utilisé

dans toute son ampleur pour des poursuites, des défilés, des groupements de masses que le cirque seul peut permettre à un degré que ne peuvent connaître le théâtre ni le music-hall.

Dans leur nouvelle production, intitulée *la Perle du Bengale*, les frères Bouglione ont observé ces règles et tiré un très bon parti de notre vieux cirque des Filles-du-Calvaire. Je reviendrai dans une prochaine chronique sur l'affabulation et l'action de cette grande féerie qui évoque avec un réel pittoresque et un louable souci d'exactitude dans la reconstitution les splendeurs de l'Inde des radjahs. Pour aujourd'hui, je me contenterai de constater que la musique de *la Perle du Bengale* est vive, alerte, tout à fait dans la note, ce qui ne surprendra point si l'on sait qu'elle est l'œuvre du maestro Brunel, qui dirigea les orchestres du Nouveau-Cirque et du Cirque de Paris et qui a donc pour lui trente-cinq ans d'expérience. Les « lyrics » sont de mon excellent confrère Michel Murray, les décors de Numa, les costumes de Muelle et je n'ai que des compliments à leur adresser.

La mise en scène a été réalisée très habilement par Géo Sandry et l'interprétation, soigneusement choisie, constitue une excellente équipe d'acteurs de théâtre et d'artistes de cirque dont je parlerai en détail dans ma prochaine chronique. Dès aujourd'hui, je citerai parmi les artistes lyriques, Mlle Germaine Duclos et M. André Pierrel, les deux protagonistes ; parmi les artistes dramatiques Fortunat et Langlois ; Joseph Bouglione, Lavatta, Despard et Zavatta qui représentent avec brio l'élément de pur cirque ; enfin, les danseuses hindous Nyota Inyoka et Vanat Yami et Mlle Renée Piat qui a réglé un ballet final digne d'une grande scène classique.

Henry THÉTARD.

23/12/1935 : A Medrano : Toujours Togare, les Orfati, les Cervantès

La direction de Medrano a prolongé de quatorze jours le contrat du dompteur Togare qui reste la vedette du programme et enregistre le plus grand succès remporté par un belluaire à Paris depuis 1921, alors que le superbe groupe de tigres du cirque Krone triomphait au Nouveau-Cirque, avec le brillant dompteur Wagner.

Et pourtant, entre temps, ce ne sont pas les numéros de fauves dressés qui ont manqué aux programmes de nos cirques parisiens. Et beaucoup de ces numéros comportaient trois ou quatre fois plus d'animaux que le groupe de Togare qui est de six tigres, c'est-à-dire un strict minimum pour un numéro d'arène... Quelle est donc la raison du succès du dompteur, grande vedette de Medrano pendant six semaines consécutives ?

Je l'ai déjà indiqué dans une récente chronique — mais il n'est pas hors de propos d'y revenir —, Togare doit ce triomphe à ce qu'il n'est pas seulement un remarquable dompteur à la technique très sûre et très audacieuse à la fois, mais aussi un parfait artiste, un « comédien de cage », si j'ose dire. Les dompteurs modernes négligent souvent beaucoup trop cette question de la présentation, pourtant aussi essentielle à un numéro de fauves qu'à n'importe quelle autre spécialité. Ceux de nos lecteurs qui ont assez vécu pour se rappeler les dompteurs en férocité du siècle dernier savent quels effets magnifiquement spectaculaires savaient tirer de la colère véritable ou feinte des fauves, un Bidel, un Carrère, un Georges Marck, pléiade dont l'excellent Fortunio fut le dernier représentant. Depuis, avec les méthodes de dressage importées d'Allemagne, cette nécessaire mise en scène a été bien souvent — trop souvent — reléguée au second plan par le souci de faire réaliser aux fauves des exercices rappelant ceux des chiens savants. Et combien d'élèves d'Hagenbeck ou de Frank Bostock furent de remarquablement dresseurs et, en même temps, de détestables artistes ne sachant ni composer leur silhouette, ni régler leurs attitudes, ni même parfois saluer le public !

Tel n'est point Togare, véritable acteur dans la cage. J'ai, d'ailleurs, entendu plusieurs de ses collègues professionnels lui reprocher de n'être que cela, au détriment de la technique. J'ai déjà dit combien j'estimais le reproche injuste. Togare possède, au contraire, une excellente technique et son style est impeccable, qu'il s'agisse de l'approche du fauve, de l'appréciation exacte de la distance dangereuse à un millimètre près et de la seconde précise à laquelle il convient « d'appeler » l'animal pour la charge simulée qui est la base du travail en férocité. Il y joint un sens tout particulier de « l'arrêt » qui lui permet de tourner le dos à ses tigres au moment même où la charge se termine.

J'ajoute que toutes les attitudes de Togare, comédien, sont parfaitement adaptées au rythme du numéro dont les phases successives sont graduées avec un art irréprochable. Et aussi que le dompteur a su se grimer et se costumer en parfaite harmonie avec les caractéristiques de son physique original. Ce sont ces qualités professionnelles du belluaire qui lui permettent de tirer le maximum du rendement d'un nombre de tigres, somme toute, plutôt restreint. Mais, je ne crains pas de le dire, je ne me lasse pas de revoir Togare avec ses six élèves alors que je connais des numéros de dix ou douze tigres qu'il suffit amplement d'avoir vus une seule fois.

En outre de Togare, le programme actuel de Medrano comporte d'autres numéros de dressage : celui de l'éléphant Mago, qui est présenté dans un style d'amusante fantaisie, et la belle cavalerie de Glasner, dont le groupe de 18 chevaux en liberté m'a beaucoup plu. La partie acrobatique comprend le trio Orfati, excellents acrobates de main à main, et les Cervantès, une troupe honorable de sauteurs à la bascule. Il y a enfin les clowns habituels du cirque qui ne sont pas moins drôles qu'à l'accoutumée.

Henry THÉTARD.

30/12/1935 : A propos de la pantomime-féerie du Cirque d'Hiver

Le succès remporté par la pantomime-féerie-opérette du Cirque d'Hiver, *la Perle du Bengale*, démonte péremptoirement que les directeurs de cirque n'ont pas tort en donnant de temps à autre une pièce de piste, si j'ose dire, pour rompre la monotonie des programmes d'attractions. Il en fut ainsi de tous les temps, et aussi bien pour les cirques que pour les music-halls et de variétés. Les Folies-Bergère de Marchand et le Casino de Paris de Borney et Després ignoraient, vers 1900, la revue à grand spectacle, mais utilisaient jusqu'à l'abus les mimodrames et les ballets-pantomimes, telle cette *Princesse au sabbat*, dont le scénario était de Jean Lorrain et la musique de Louis Ganne, qui figurait au programme du music-hall de la rue Richer en 1899.

Revenons au cirque où, pendant longtemps, la pantomime mérita son nom en ce sens qu'on n'y parlait pas. Chez Astley et chez les Franconi, de 1775 à 1825, on jouait maintes féeries, telles *Nicodème dans la lune* ou *le Voyage de Gulliver*, ainsi que des drames historiques, comme *Mazepa* ou *la Mort du capitaine Cook* — tout cela sans dire un mot articulé mais, par contre, avec force cris, hurlements, coups de feu et défilés en musique. On commença à parler au Cirque Olympique du boulevard du Temple — construit en 1827 — dans le grand drame-féerie des *Lions de Mysore* dont le fameux dompteur Henri Martin était, avec ses fauves, la vedette principale. Cette pièce se jouait en 1831.

A présent, dans les pièces de cirque, on parle, et même on chante beaucoup. Si l'on veut rechercher la principale caractéristique des deux dernières productions présentées au Cirque d'Hiver par les frères Bouglione, on peut inférer que c'est la formule de l'opérette qui prédomine dans ces hybrides auxquels le public réserve le meilleur accueil. Et ceci n'a rien pour étonner les amateurs de cirque qui ont pu, comme moi, constater la prédilection certaine de ce public

moderne pour les numéros musicaux, qu'il s'agisse de xylophonistes, d'accordéonistes ou d'orchestres jouant dans la piste... C'est à ce point que les clowns n'osent plus sortir du manège sans avoir râclé de la guitare ou brassé de la concertina, petit intermède point toujours fort mélodieux et qui est pourtant toujours accueilli par les acclamations enthousiastes des mélomanes de la galerie !

Une autre raison, plus rassurante pour l'avenir du spectacle de la piste, existe de ce succès de *la Perle du Bengale*. C'est que, pour la première fois depuis la disparition de l'hippodrome de l'Alma, notre public parisien peut se rendre compte des effets grandioses qu'un habile décorateur peut tirer du cadre magnifique de l'amphithéâtre. Les frères Bouglione ont eu la main la main heureuse en choisissant Numa pour réaliser les décors de *la Perle du Bengale* dont le dernier tableau est une vision saisissante pouvant parfaitement rivaliser avec les plus somptueuses mises en scène du cirque Busch, de Berlin, ou du cirque Sarrasani, de Dresde. L'immense escalier qui descend de la pagode étagée au cintre de la coupole vers les profondeurs de la piste nautique aurait enchanté Gémier qui n'avait malheureusement pas, pour réaliser ses conceptions, un troupe d'éléphants, une meute de lions, ni non plus des capitaux suffisants... Les frères Bouglione ont tout cela... A eux de persévérer dans la voie retrouvée des Renz et des Houcke, à la condition, bien entendu, que le public soutienne leur effort.

Henry THÉTARD.

18/01/1936 : Fantaisie clownesque à Medrano

La pénurie de bons numéros de variétés et aussi sans doute le désir d'offrir à leur fidèle public des spectacles nouveaux incitent nos directeurs de cirques stables à revenir à la pièce de cirque qui fut quelque peu délaissée pendant les années d'après-guerre. Le simple souci de la vérité nous oblige à reconnaître que nos cirques parisiens ont fait montre, dans ce retour au passé, d'une réelle habileté et d'une parfaite compréhension de la meilleure utilisation de leurs cadres respectifs. Tandis que le Cirque d'Hiver adopte la formule qui fut celle de l'ancien Hippodrome. Medrano, de cadre plus restreint et en même temps plus intime, nous présente une bouffonnerie — fantaisie clownesque, dit l'affiche — qui rappelle le Nouveau Cirque de la bonne époque, celle d'Oller, de Houcke et de Donval... cette époque où le régisseur de la piste de la rue Saint-Honoré s'appelait précisément Medrano.

Cette fantaisie clownesque, burlesque incursion dans la Rome de Néron, m'a parue très réussie, parce que précisément en parfaite harmonie avec le cadre du cirque montmartrois et avec son atmosphère. Il y règne une franche gaîté sans prétention, mais en même temps on constate que les costumes sont d'une élégante exactitude, que les évolutions des danseuses — les Blues Bell girls — et les groupements des figurants sont réglés avec une habile précision et un enchaînement parfait... Cela n'étonne point quand on sait que le metteur en piste de *Rhum à Rome* n'est autre que M. Floyd du Pont, qui n'est pas à ses débuts dans ce genre de spectacle, ayant déjà réglé l'une des grandes pantomimes données par M. Sarrasani dans son cirque de Dresde.

Comme il est de rigueur dans une pantomime burlesque, les rôles les plus importants de cette piécette sont tenus par les artistes comiques de la troupe de Medrano. Alex, Boulicot, Manetti, Porto, Recordier, Rhum et Tony y rivalisent de gaîté et de fantaisie et il serait injuste de louer l'un d'entre eux au détriment des autres... Cependant, la silhouette de Porto en général, fanfaron et celle de Boulicot en impératrice romaine m'ont particulièrement réjoui.

Bien que la bouffonnerie y prédomine, *Rhum à Rome* reste d'allure très cirque, grâce à plusieurs attractions bien choisies et habilement placées au cours de l'action. André et Albert Rancy, dans leurs jeux romains, font preuve de leur habituelle virtuosité équestre ; Barbara La May est aussi gracieuse danseuse que bonne contorsionniste ; Mac Norton avale toujours ses grenouilles avec autant de capacité, si j'ose dire... Enfin, le bon Charles Rigoulot nous offre, avec son entraîneur Arpino, une exhibition de catch très mouvementée.

Il serait injuste d'oublier Loyal et le sculptural Hadad, artistes de cirque à plusieurs générations d'ascendance et par conséquent mieux que des utilités dans une féerie de piste.

Henry THÉTARD.

23/01/1936 : La saison du cirque en Angleterre

On sait que la saison de cirque londonienne s'ouvre quelques jours avant le Christmas pour se terminer en fin janvier. A cette époque, des cirques se constituent dans les grands halls où de véritables fêtes foraines sont installées. C'est ainsi que, cette année, quatre spectacles de piste sont offerts à l'Olympia de Kensington, à l'Agricultural Hall, au Crystal Palace et à l'Alexandra Palace.

Les cirques de ces deux derniers halls donnent des spectacles relativement peu importants, mais il n'en est pas de même à l'Olympia où M. Bertram Mills offre sa seizième production annuelle depuis 1921 et à l'Agricultural Hall où la firm Carl Hagenbeck de Hambourg est présentée par le manager Billy Wilson avec John Swallow comme « circus director » et « ringmaster ».

Comme toujours, le programme de M. Mills est remarquablement soigné, comprenant vingt-deux numéros pour la plupart connus du public parisien. Entre autres vedettes, j'ai noté Colleano, le roi des funambules passés et présents ; Trixie, une excellente jeune jongleuse ; Maisy et Brach, dont le numéro d'acrobatie cycliste est actuellement hors de pair, et la troupe icarienne des Allison, dont un cascadeur tourne le double saut périlleux par terre.

En outre de ces forts ténors, on peut voir à l'Olympia le numéro de câble aérien des Carlos, qui ressemble comme un frère à celui des Wallendas ; une bonne double haute école par les frères Cossmayer ; la belle cavalerie de M. Mills et, enfin, la grande vedette de la saison londonienne, miss Patricia Bourne, avec les cinq lions dressés par Alfred Court qui fut aussi le professeur de cette jeune dompteuse dont les débuts dans la cage eurent lieu en février 1934 au cirque de Troyes.

Pourquoi la gracieuse miss Patricia a-t-elle conquis si rapidement la vedette ? Sans doute parce que les [dompteuses] ont été très rares en Angleterre depuis trois quarts de siècle... Et, pourtant, ce pays avait été, avant 1850, la partie des femmes belluaires, des « queens of lions », comme on les nommait à l'époque, parmi lesquelles Nelly Chapman qui devait épouser le fameux banquier Lord Sanger fut la plus célèbre. Mais, en février 1850, à Chatham, la jeune dompteuse de la ménagerie Wombwell, Helen Bright, fut dévorée par un tigre et, pendant plus de dix ans, les exhibitions de ce genre furent interdites aux femmes dans le Royaume-Uni. Depuis lors, on ne vit plus de dompteuse anglaise... Miss Pat, ainsi qu'on la surnomme familièrement, a rompu cette tradition de discrédit et les affiches de l'Olympia la présentent au public comme la seule existant en Angleterre et la plus jeune de sa profession.

Gardera-t-elle ce titre longtemps ? Ce n'est pas très certain car le professeur de miss Pat, notre compatriote Alfred Court, dont le magnifique groupe mixte de dix-huit fauves est la grande attraction du cirque de Bellevue Garden de Manchester, a entrepris de former une nouvelle élève, miss Nelly Hallers, jeune girl du Yorkshire, qui n'a pas encore vu son dix-huitième printemps. Avec la guerre des deux dompteuses, peut-être l'histoire du cirque britannique va-t-elle entrer dans une phase nouvelle ? Déjà les journalistes d'outre-Manche sont alertés...

Il y aurait beaucoup à dire des autres manifestations de cirque dans la province britannique, notamment de ce célèbre Bellevue Garden qui fête précisément son centenaire cette année et du Kelvin-Hall de Glasgow... mais la place m'est mesurée et je dois en finir avec cette rapide revue de la saison de cirque en Angleterre.

Henry THÉTARD.

03/02/1936 : Au Cirque d'Hiver : Maisié et Brach, les Berosini

Comme toujours chaque année, après la clôture de la saison de cirque londonienne, on voit dans nos pistes parisiennes de bons numéros venant de la capitale britannique. C'est ainsi que le Cirque d'Hiver nous présente actuellement, dans la première partie de son programme, deux belles attractions qui viennent de figurer à l'Olympia de Kensington et au cirque de l'Agricultural-Hall.

La première est le numéro des cyclistes acrobates Maisie et Brach que nous avons vus à l'Empire voici quelque trois ans et qui, depuis, ont fait une grande tournée en Amérique du Nord. Le numéro, déjà remarquable à l'époque, s'est encore amélioré et on peut le considérer comme la perfection dans le genre. Si Brach est peut-être moins virtuose du cycle que ne l'est, par exemple, Artix, il est, par contre, plus fort et plus complet acrobate et, en outre, excellent jongleur. Et Maisie, magnifique de juvénile souplesse, est certainement la meilleure femme actuelle dans sa profession. La finale du numéro, l'homme tenant sa belle partenaire en équilibre sur une main tout en pédalant sur place, est un tour de force hors de pair en même temps qu'une très esthétique vision.

La deuxième attraction « retour d'Angleterre » est celle des Berosini, funambules sur câble à la manière des Wallendas et des Rellmuth. Je les avais vus, voici quelques trois semaines, au dessus de la piste de l'Agricultural-Hall et leur travail ne m'avait pas autrement frappé. Mais dans le cadre grandiose de la coupole du Cirque d'Hiver il en va tout autrement et j'ai constaté, une fois de plus, qu'il est téméraire de juger certains numéros sur une seule impression. Le dernier « truc » des Berosini, cette procession de vélos en pyramide échafaudée à triple étage sur le câble, fait notamment un effet sensationnel et vaut, à lui seul, le déplacement au Cirque d'Hiver.

A cette première partie du programme, notons encore la troupe des acrobates sauteurs, les Orlando-Waldemar, dont une cascadeuse tourne un triple à la bascule avant de se recevoir dans le fauteuil. Beau travail, mais pourquoi les trois hommes du groupe se présentent-ils en tenue de mécanos alors que leurs partenaires féminines sont en maillot, comme il convient ?

Les clowns sont les Sosman, un trio d'enfants de la balle bien connus en Belgique et en Hollande où le cirque Sosman fut longtemps l'un des bons établissements voyageurs de la contrée. J'ai goûté leur humour flegmatique de Nordiques, mais surtout leur beau talent musical mis encore en valeur par la participation de Mme Sosman, pianiste virtuose digne d'un récital de grand concert classique.

La seconde partie du programme est toujours constituée par la Perle du Bengale, l'opérette-féerie dont le succès ne se dément pas : une preuve tangible que la réclame orale, ce qui fait le public qui sort « content et satisfait », selon la formule des vieux banquistes, est la meilleure de toutes, sinon la seule bonne. Et c'est tout de même une assez consolante constatation.

Henry THÉTARD.

10/02/1936 : A Medrano : exhibition de Marcel Thil

La première partie de l'actuel spectacle de Medrano comprend plusieurs numéros intéressants, en outre de la cavalerie des frères Carré, retour de Londres après avoir assuré la partie équestre du cirque du Palais de Cristal.

Rosello, l'équilibriste aérien à grande hauteur, était aussi parmi les vedettes de la saison londonienne pendant laquelle il figurait dans la troupe de l'Olympia-Circus. Le dernier exercice de cet audacieux casse-cou résume son travail : Rosello prend l'équilibre de tête sur un socle tournant placé au centre du cercle où il opère, à quelque douze mètres du sol... Comme mépris du danger et défi aux lois de l'équilibre on ne peut guère faire mieux. Mais je crains bien que ces numéros, qui constituent pour le public moderne une grosse attraction — il faut reconnaître l'évidence — ne soient, un jour proche, l'occasion d'une tragique réclame à rebours pour les spectacles du cirque. de tels numéros n'ont de valeur commerciale que lorsqu'ils sont produits sans filet protecteur... N'est-ce pas, en même temps, une réelle dépréciation de leur valeur artistique ?

Fellovis est un jongleur habile qui « vend » son travail avec beaucoup de brio. Les Silaghi sont des barristes de force assez moyenne, mais dont le numéro est corsé de la participation comique de deux athlètes nains, deux « noués », comme disent les banquistes, qui sont, en réalité, les deux vedettes de l'attraction.

L'exhibition du populaire Marcel Thil est, à présent, l'intérêt principal de la pantomime qui constitue la deuxième partie du programme. Ces présentations de boxeurs au cirque ou au music-hall ont été jadis très courues aux Etats-Unis et en Angleterre. En France, le premier boxeur que nous ayons vu sur les planches d'un music-hall fut le fameux Jim Jeffries, le chaudronnier de Los Angeles, qui s'exhibait aux Folies-Marigny aux environs de 1900. Depuis, le noir Sam Mac Veà et notre national champion Georges Carpentier ont, entre autres, souvent paru sur nos scènes parisiennes.

Sam Mac Veà, magnifique statue d'ébène, était un virtuose du punching-ball ; Carpentier, né comédien, apportait sur les planches sa science innée de l'attitude harmonieuse. Le bon Marcel Thil n'a rien des qualités de ses illustres devanciers, mais il est si populaire, si sympathique, ce brave bûcheron du ring, qu'il soulève l'enthousiasme des gradins. Son apparition au cirque m'a paru beaucoup mieux accueillie du public que celle qu'il fit à l'Empire, voici quelque deux ans, sans autre réussite qu'un simple succès de curiosité.

Henry THÉTARD.

17/02/1936 : Le groupe mixte d'Alfred Court à Medrano

Après l'original numéro de Togare, le dompteur le plus spectaculaire du moment, Medrano nous présente le plus remarquable dressage qui ait été réalisé depuis longtemps sous l'angle technique et du pont de vue de la difficulté vaincue. C'est du moins l'avis de Lorenz Hagenbeck lui-même, qui doit s'y connaître quelque peu, et un avis à prendre d'autant plus en considération que le célèbre directeur allemand parlait de son plus direct rival européen.

Alfred Court s'est, en effet, depuis dix ans révélé comme un maître dresseur de fauves. J'ai conté souvent l'étonnante carrière de cet enfant de Marseille qui, après avoir été l'un des rois de la gymnastique acrobatique à l'époque de sa jeunesse, a voulu devenir dompteur à quarante ans passés... *Labor improbus...* Par son opiniâtre ténacité, par son amour de la tâche difficile et ce

besoin d'activité qui le pousserait à inventer des obstacles nouveaux pour le seul plaisir de les surmonter, Alfred Court s'est imposé comme le successeur véritable des grands dresseurs qui posèrent les règles de la présentation des fauves en arène, des List, des Sawade, des Henricksen, des Gaillard.

Les groupes mixtes qui se composent d'animaux de races différentes, sont, on le sait, les plus difficiles à mettre au point et à conserver longtemps en bon ordre de marche. Alfred en a créé quatre, depuis 1926, dont le premier fut présenté pour la première fois à Paris, au Cirque d'Hiver, par le dompteur Trubka voici quelque huit ans. L'année suivante, un deuxième numéro du même genre et pareillement mis au point par le directeur du Zoo Circus fut présenté au Cirque de Paris par les dompteurs Stolle et Wesely.

Ces groupes mixtes, après avoir connu diverses péripéties, sont aujourd'hui dissous, peut-être prématurément parce que soustraits à la sévère discipline à la rude poigne de leur énergique créateur. Il serait fort intéressant de voir Alfred conserver la direction et la présentation du groupe actuel, qui est admirablement mis au point, jusqu'au moment où les dix-huit fauves du groupe seront complètement adultes, c'est-à-dire dans deux ou trois ans.

Le numéro se compose de huit lions, deux tigres, deux léopards, trois ours blancs, trois ours noirs, dont le travail est judicieusement varié. Pyramides, sauts, intermèdes comiques, passages de douceur et d'apprivoisement, démarrages mouvementés avec appels « en férocité », se succèdent sans un seul instant de longueur. Par ailleurs, des éclairages indirects donnent aux tableaux vivants formés par les fauves groupés en pyramides un aspect très nouveau et d'un effet saisissant.

En outre de ce magnifique « dressage-act », le spectacle actuel de Medrano comporte plusieurs bons numéros, entre autres celui des trois Astonys au bambou aérien. Lors de leur récente apparition au-dessus de notre autre piste parisienne, en novembre dernier, j'ai dit le bien que je pensais de ces admirables gymnastes.

Dans une prochaine chronique, je parlerai d'un intéressant effort de Manetti et de Rhum pour ressusciter la vieille entrée de Knock out, si négligée depuis longtemps — et bien à tort — par nos clowns parleurs qui ont oublié les traditions des pitres de jadis et des Hanlon-Lees... Pourtant quelles ressources de comique dans ces échanges de gifles et de bons vieux coups de pied au... chose, pour parler comme Dorin... un comique que Molière ne dédaignait pas et qui est bien dans la note truculante [*sic*], dans le rythme rapide du spectacle de cirque !

Henry THÉTARD.

03/03/1936 : Au Cirque d'Hiver : Les Amadoris ; Despard-Plège et Zavatta.

La première partie du spectacle actuel du Cirque d'Hiver comprend d'excellents numéros de cirque pur : entre autres les Amadoris qui sont bien la meilleure troupe de trapèze volant au porteur que nous ayons vue après celle des Concellos et celle des Codonas. Le fort ténor de la troupe, le premier cascadeur, est d'ailleurs un jeune et bel athlète qui ressemble beaucoup à Alfredo Codona.

Le répertoire de ce bon voltigeur comprend la plupart des passes difficiles et, toujours comme Codona, il accomplit la plupart de ses retours en pirouette et demie. Il tourne avec une complète sécurité la passe en double saut périlleux et il lui arrive même souvent de réussir le triple.

Ses deux partenaires à la plate-forme de départ sont une jeune femme, qui fait naturellement moins fort mais dans un excellent style, et un nouveau cascadeur, entré depuis peu dans la troupe, qui travaille en costume d'auguste. Ce dernier, sans être de la même force que son camarade, n'est pas à dédaigner et je lui ai vu réussir une passe en casse-cou retourné et une passe en saut périlleux-pirouette de la meilleure venue.

Ces détails un peu techniques prouveront à tous ceux qui connaissent quelque peu le métier que je n'ai point exagéré en comparant les Amadoris aux Concellos et aux Codonas.

La seconde partie du programme est toujours constituée par l'opérette-féerie *la Perle du Bengale* dont quelque cent dix représentations n'ont pas encore amoindri le succès. Aux acteurs de talent qui défendent la partie lyrique, Mlle Germaine Ducos, MM. André Pierrel, Langlois, Géo Sandry, aux excellentes danseuses Nyota Inyoka et Renée Piat la distribution de cette pièce de cirque joint très judicieusement bon nombre de véritables enfats du chapiteau et notamment les comiques Despard-Plège et Zavatta.

Cette jeune équipe de clowns est en progrès constants et nous le prouve encore dans l'entrée qu'elle réalise au cours de la première partie. Le jeu sobre et élégant de Despard que nous avons déjà apprécié comme partenaire de Beby pendant une absence du pauvre Antonet, s'harmonise au mieux avec la fouge à présent assagie et disciplinée de Zavatta... Voilà de vrais comiques de cirque et, comme il arrive le plus souvent, ce sont d'authentiques banquistes.

Henry THÉTARD.

09/03/1936 : Le départ de Medrano-Voyageur

L'un après l'autre, tous nos grands chapiteaux — cette année d'effectif renforcé à la grande satisfaction des amateurs de cirque toujours plus nombreux — prennent la route pour la saison 1936. Le cirque Amar a fait ses débuts à Nice samedi, en même temps que le nouveau chapiteau de Medrano s'inaugurait à la porte d'Auteuil. Le cirque Pinder a donné sa première mardi à Tours et le lendemain les frères Bouglione débutaient à Blois. Bureau et Lamy vont incessamment partir « sur le voyage », selon les termes du métier, le premier à Bourges, le second à Montereau. Souhaitons pour les Parisiens que les hasards de leurs tournées amènent aux environs de la capitale le plus possible de ces grands vaisseaux de la route.

Le nouvel établissement réalisé par les directeurs de Medrano se présente comme une combinaison des grands chapiteaux à quatre mâts de forme ovale, du type de ceux de Pinder et des Bouglione, avec la construction des frères Amar que nous avons vue aux portes de Paris pendant l'hiver de 1934-35. La tente, spacieuse et bien décorée, est un grand mâts d'environ 64 mètres de longueur mais la piste est, comme celle de la construction d'hiver des Amar, une piste ronde de 13 mètres avec une scène accolée — l'orchestre se tenant entre le manège et la scène. Chez Pinder et chez Bouglione, la piste est, au contraire, ovale avec, au centre de l'ove, une piste ronde inscrite.

Il est, en effet, à remarquer que tous nos directeurs de chapiteaux français, de même d'ailleurs que la plupart de ceux d'Europe centrale, ont renoncé au système américain des deux, trois ou quatre pistes produisant des spectacles simultanés. Ce tohu-bohu ne correspondant pas au goût européen.

L'avantage de la combinaison de Medrano-Voyageur est naturellement d'augmenter le nombre des places en rendant disponibles les espaces situés aux deux extrémités de la piste ovale, mais il est balancé par la diminution de la bonne visibilité des spectateurs placés derrière les loges et dans les gradins et par une moindre ampleur dans la présentation du spectacle. En

tout cas, ce dispositif me paraît nécessiter une modification à savoir que les gradins commencent immédiatement derrière les loges et s'étagent en pente douce mais suffisamment graduée, à la manière de ceux du cirque Sarrasani qui demeura toujours le modèle d'une totale réussite technique.

Le spectacle de Medrano-Voyageur est très soigné et comprend plusieurs bonnes attractions de variétés, entre autres l'excellent numéro aérien des Clérans qui sont des athlètes superbes, les Frilli, que tous les amateurs de cirque connaissent pour l'une des bonnes troupes actuelles de sauteurs à la bascule, et les Lilliputiens de Ritter. Les clowns sont le trio Cairoli et le duo Théodore et Charley, c'est-à-dire deux des meilleurs équipes comiques que l'on puisse voir dans une piste.

La cavalerie est celle de Henry Rancy mais le clou du programme est constitué par Togare, le dompteur au torse nu et ses tigres royaux. Les tigres se portent beaucoup, cette année, sous le chapiteau. Nous le verrons en visitant successivement nos grands établissements ambulants.

Henry THÉTARD.

14/03/1936 : Les débuts du cirque Pinder

Ayant leurs quartiers d'hiver à quelques kilomètres de Tours, MM. Spiessert, qui ont racheté la vieille firme Pinder bien connue de nos provinces, ont inauguré leur chapiteau tout flambant neuf le 3 mars dans la ville natale de Balzac.

Le cirque Pinder actuel possède une physionomie propre très originale. Son extérieur n'a rien de luxueux et n'a point emprunté aux cirques d'Europe centrale le fronton de style oriental qui s'éclaire, le soir venu, d'ampoules multicolores. Mais le matériel est en si bel état, les toiles si neuves, les voitures si fraîchement peintes que l'impression produite sur le badaud qui flâne autour des « pinces » est incontestablement celle d'un établissement sérieux que ses directeurs ont voulu propre et confortable, tout en réduisant au minimum les impedimenta susceptibles d'alourdir le convoi automobile — car Pinder marche par la route — et de retarder le montage.

En face du chapiteau s'élève une tente spacieuse qui est la ménagerie du cirque. On y voit une belle collection de lions, de tigres, de léopards, de kangourous, de singes, etc. Une petite écurie attenante renferme quelques poneys, des zèbres de Chapman et trois jeunes éléphants. Malheureusement — c'est la seule critique que je formulerai — le néo-Pinder n'a pas conservé la prédilection de l'ancienne firme pour la cavalerie dont l'absence est l'unique lacune d'un excellent spectacle.

Ce programme du cirque Pinder ressemble de tous points à son extérieur. Il est solide, copieux, fait d'attractions de bonne qualité. Quatre d'entre elles sont fournies par la ménagerie, dont un bon numéro de zèbres et un autre d'éléphants que présente M. Walter Hacker avec beaucoup d'allure. Notons aussi un groupe de sept tigres superbes présentés par une dompteuse, miss Ellia, qui figurait, l'an dernier, au programme du grand cirque allemand Krone.

Parmi les attractions de variétés figure un autre numéro de dressage : celui de M. et Mme Armand Guerre, dont les otaries dressées sont parmi les plus intéressantes actuellement visibles. Le travail de l'otarie géante Bonzo est notamment très remarquable dans une notre amusante.

Les acrobates sont bien représentés par Concha et Concha, l'excellent numéro de mains à mains, et par les Sarattos dont j'ai beaucoup goûté l'ensemble d'équilibres. Les Rolling Ladies sont de gracieuses patineuses qui animent le dernier tableau intitulé : « Une fête en Sibérie. » Les

Léonard sont les clowns attitrés de l'établissement, des comiques dignes de leur père qui, voici quarante ans, figurait, avec son fameux nain, aux programmes des meilleurs cirques.

Mais les numéros à sensation, sinon du spectacle, du moins de l'affiche de Pinder, sont, pour cette année, du genre sportif : Marcel Thil, l'invincible pugiliste, et le formidable athlète Rigoulot. La popularité de ces champions célèbres est assez forte pour rallier à dix lieues à la ronde, tous les jeunes Français qui s'intéressent aux gloires du muscle, et c'est pourquoi les directeurs de Pinder me semblent avoir choisi leurs vedettes de programme avec beaucoup d'à-propos.

Henry THÉTARD.

17/03/1936 : Le centenaire du cirque Lamy

C'est une joie sincère pour les vrais amis du cirque de voir réussir de véritables gens de cirque appartenant à cette corporation d'artistes probes, de rudes travailleurs et de voyageurs aventureux qu'est celle des banquistes pur sang, des « gonses de banque » comme on disait jadis dans la langue pittoresque du « voyage ». C'était cette joie que nous partagions, Fréjaville, Jean Barret, Serge et moi-même, qui avons répondu à l'aimable invitation des directeurs du cirque Lamy dont on fêtait jeudi dernier, à Corbeil, le centième anniversaire de fondation. Car on ne saurait trouver de plus authentiques gens de cirque qu'un Pierre Lamy, descendant d'une lignée d'écuyers à la quatrième génération et un Louis Zavatta, de cette dynastie de la banque italienne dont le professeur Zucca atteste, dans son ouvrage sur les acrobates, l'existence quatre fois séculaire... Pour ma part je ne trouve aucun ridicule à déclarer que j'étais délicieusement ému, comme on l'est trop rarement à l'une de ces fêtes de famille où la mutuelle compréhension crée la plus reposante ambiance de sympathie. Très naïvement le bon Pierre Lamy disait qu'il n'espérait point en lançant son invitation, que des journalistes parisiens feraient le déplacement de Corbeil pour le centenaire de son chapiteau... L'excellent homme ! Il ignorera probablement l'exacte valeur du plaisir que nous avons goûté à cette trop courte incursion dans la saine et revigorante atmosphère du « voyage » !

En vérité, ce fut la plus charmante des fêtes de famille. Après avoir sab[r]é le vin d'honneur dans la confortable voiture-logement de M. Mauriceau, l'aimable régisseur général, après avoir apprécié le taient [*sic*] de l'honnête cuisinière d'un bon hôtel provincial, nous fûmes au cirque. Une première surprise nous attendait : l'ancien chapiteau à deux mâts de Lamy s'est transformé en un vaste quatre mâts, une tente spacieuse, sans luxe inutile mais confortable et bien éclairée. Le doyen de nos cirques français est un centenaire en pleine prospérité et dont la croissance n'est sans doute point terminée.

Le programme est à l'image des directeurs. De véritables artistes de cirque en assurent le succès. Il y a les chevaux de Pierre Lamy, dressage consciencieusement « au point ». Il y a le bon clown Léandre qui présente ses chiens et ses macaques. Il y a les Novello, excellents acrobates cyclistes, et la troupe Georges dans son remarquable numéro de trapèze volant au cadre. Et aussi les Racsos, les sauteurs à la bascule que nous avons déjà vus dans les programme[s] des meilleurs cirques... Et encore Charlot et Ramon, des clowns à la silhouette originale...

L'apothéose de ce bon programme est constituée par les célèbres tigres d'Alfred Court, ces redoutables fauves qui font parler d'eux périodiquement à la rubrique des faits divers. Leur dernier exploit, qui eut lieu à Orsay, remonte au 4 août dernier, lorsqu'ils terrassèrent Alfred Court et l'envoyèrent pour six semaines à la clinique. C'est le dompteur Trubka, frère cadet de celui qui était applaudi l'an dernier encore au Cirque d'Hiver, qui présente ces sept aimables

camarades rayés. Il s'en tire avec l'honneur de son professeur et de sa famille où tout le monde est plus ou moins dompteur... Sa lutte finale avec le trop fameux Bengali déchaîne les applaudissements d'une foule longtemps angoissée au spectacle de l'empoignade de l'homme et du fauve géant... Pierre Lamy et Louis Zavatta ont bien choisi leur numéro « d'emporte-pièce », d'autant que, sous le chapiteau, le tigre est la grande vedette du jour.

Henry THÉTARD.

22/03/1936 : Trio de chimpanzés au Cirque d'Hiver

La première partie de l'actuel programme du Cirque d'Hiver comporte plusieurs bons numéros nouveaux, en dehors de l'excellente entrée des clowns Despard-Plège et Zavatta, une jeune équipe en progrès intéressants et qui s'égale dès à présent aux meilleures de la spécialité.

Notons les six Molinoff, danseurs slaves, et constatons, une fois de plus, que l'acrobatique danse russe n'est nullement déplacée dans la piste. Notons encore le jongleur Truzzi, de cette vieille famille banquiste qui a déjà donné tant d'excellents artistes équestres au cirque... Le remarquable travail sur cheval nu et sur panneau des sœurs Truzzi est encore présent à la mémoire de nombre d'amateurs... Truzzi exécute avec une allure prestigieuse, un style très personnel, un travail très fort. Il jongle avec sept assiettes et l'on sait que le record est de neuf en la matière. Le phénomène Rastelli réussissait parfois les dix, mais point tous les jours.

La vedette de cette première partie qui précède, *la Perle du Bengale*, la grande féerie dont le succès demeure tel qu'aux premières représentations, est dévolue au trio de chimpanzés dressés que présente M. Le Royer sous la dénomination de *Aka and partners*. Ce numéro est de premier ordre et nous ramène aux meilleures réussites des Scarlett, des Vigo Benny, des Gaillard et des Joyat, ces maîtres dresseurs de singes anthropoïdes.

Aka, le fort ténor du groupe, est un superbe chimpanzé mâle de 1 m. 35 de hauteur qui fait son entrée vêtu d'un pantalon et d'une blouse de satin comme le plus élégant des acrobates modern-style. Sous la direction de son dresseur, qui porte un costume identique, Aka patine à roulettes, fait du cyclisme acrobatique, marche les mains antérieures, avec un brio et une sécurité qui dénotent un vieil artiste, tout à fait « chez lui » dans la piste. Deux jeunes femelles de sa race, Micheline et Pierrette, l'une costumée en habituée des sports d'hiver, l'autre en chasseur de Maxim, le secondent dans ses exercices. Enfin, Aka, devenant dresseur à son tour, présente une chienne en liberté. Tout cela est très au point, les costumes sont flambants neufs, les accessoires impeccables : en un mot c'est un numéro parfait et qui nous change agréablement de tant de singes mécaniques, exécutant sans goût et comme à regret des exercices devenus d'une fastidieuse banalité.

Ce groupe a une histoire. Aka, qui fut jadis le meilleure élève d'un célèbre dresseur allemand, avait pris son maître en aversion et cette antipathie l'avait rendu dangereux car un chimpanzé de cette taille est un rude athlète. Une amie des bêtes, sincère et clairvoyante — il en est en dehors du Jack London Club — racheta l'animal, le soigna et le remit en confiance. Mme Mennerat — qu'elle me pardonne de citer son nom — habitua d'abord le farouche Aka à vivre en commun avec Pierrette et Micheline. Ensuite, et sous sa surveillance constante, elle confia ses chers pensionnaires à M. Le Royer qui les présente actuellement au Cirque d'Hiver et voici maintenant Aka redevenu doux et aimable comme aux temps de ses débuts.

N'est-ce pas là une histoire touchante et aussi le meilleur argument à l'appui de cette thèse qu'un dresseur humain et compréhensif n'est point l'ennemi des animaux mais bien leur meilleur ami ?

Henry THÉTARD.

25/04/1936 : Animaux dressés à Medrano

Le cirque de Montmartre a donné une large place dans ces derniers programmes aux animaux dressés, en plus, bien entendu, des groupes équestres présentés avec brio par les frères Carré.

Au programme de la précédente quinzaine figurait le fameux perroquet Coco que l'on ne se lasse pas de voir au cirque aussi bien qu'au music-hall. Coco mérite de prendre place dans l'histoire des perroquets célèbres, une histoire qui forme déjà assez gros volume. Le perroquet Carlo, dont parle Le Vaillant et qui vécut plus de soixante ans en captivité à Amsterdam, était déjà quelqu'un puisqu'il prononçait des phrases entières en hollandais, apportait les pantoufles de son maître, appelait la servante, etc. Mais le champion des perroquets est encore jusqu'ici le fameux Jaco qui appartient à plusieurs citoyens de la ville autrichienne de Salzbourg entre 1827 et 1854. Jaco discourait, chantait, sifflait avec un parfait à-propos. Il mourut quelques jours après le décès de son dernier maître, le président du tribunal de Salzbourg, qu'il aimait beaucoup.

Carl et Jaco étaient des perroquets cendrés de l'Afrique occidentale. Le Coco que présente M. Rémy Ventura est un perroquet vert, mais il n'est guère inférieur à ses illustres devanciers s'il ne les égale pas. Il chante, rit et danse en parfaite synchronisation avec son maître qui le fait, d'ailleurs, valoir avec un art prodigieux. C'est un couple bien sympathique et dont le succès provient autant du talent de l'oiseau parleur que de la manière intelligente dont l'homme le fait ressortir.

A l'actuel programme de Medrano, on trouve, en outre de plusieurs bonnes attractions — parmi lesquelles les cyclistes fantaisistes Maurice et May et les Carpi, acrobates icariens de classe — l'otarie miss Aqua. Depuis quarante ans, les numéros d'otaries dressées sont, au cirque et au music-hall, chose courante. Mais la plupart des dresseurs cherchent surtout, en l'occurrence, à utiliser les aptitudes que possèdent ces animaux pour la jonglerie et les équilibres. Cependant, depuis quelques temps, nous voyons des otaries chanteuses, si l'on peut dire, qui rééditent le vieux dressage forain du phoque disant papa et maman... Miss Aqua est à la fois acrobate et chanteuse, et son travail est élégamment présenté.

Naturellement les trois bonnes équipes clownesques de Medrano figurent à ce programme que l'on dit être le dernier de la saison au cirque montmartrois.

Henry THÉTARD.

28/04/1936 : Sans sous-titre

Le Cirque d'Hiver, qui devait faire ces jours-ci sa clôture annuelle, a reculé cette date de fermeture en raison du succès toujours croissant de la grande féerie : *la Perle du Bengale*. Il y avait bien longtemps qu'une pièce de cirque n'avait remporté à Paris un tel triomphe.

Un triomphe qui devrait bien faire réfléchir les railleurs qui traitent avec quelque dédain ce genre, décrété inférieur... Inférieur, c'est vite dit, mais en quoi un spectacle de cet ordre le cède-t-il à une revue de music-hall à grande mise en scène ? Est-ce parce qu'il peut être vu aussi bien par les enfants que par les grandes personnes ? A mon sens, cette infériorité n'en est pas une, mais bien tout le contraire.

La réalité est que le cinéma, par ses grandes reconstitutions historiques et exotiques, a remis à la mode ces drames d'aventures qui plaisent, moins par la vraisemblance de leur scénario que par l'ingéniosité de leurs péripéties et leur richesse d'évocations purement visuelles. J'ai dit « remis » et non point « mis » à la mode parce que, voici environ un siècle, la

pièce de cirque jouissait déjà d'une vogue immense qui dura plus de vingt ans et fit la fortune du vieux Dejean, le directeur du Cirque Olympique et le fondateur du Cirque d'Hiver. En 1840, la passion dominante des Français était la gloire militaire, et c'est précisément de ce nom que Dejean baptisait les grandes pantomimes où il évoquait les plus célèbres tableaux de légende impériale.

D'ailleurs, dans la partie de cirque pur qui précède *la Perle du Bengale*, le Cirque d'Hiver nous a montré plusieurs bonnes attractions au cours de ses derniers programmes. C'est ainsi que les amateurs du dressage ont pu revoir avec plaisir l'excellent numéro de singes et de chiens de Salvator, sans doute le doyen de nos dresseurs, qui a passé la chambrière à son fils. Il y a exactement quarante-trois ans — cela ne nous rajeunit ni l'un ni l'autre — que j'ai vu pour la première fois Salvator — le père. C'était à la foire de mai qui se tient sur les quais de la Loire, dans la capitale de la Touraine... A l'époque, il ne dressait point des singes ni des chiens, mais bien des lions et possédait une ménagerie ambulante qui, sans rivaliser avec Bidel ou les Pezon, tenait un rang honorable parmi les « métiers » forains.

Plus tard, j'appris que le dompteur Salvator, dont j'avais admiré, enfant, l'audace et la belle allure, était M. Laborne, un ancien élève des beaux-arts venu à la ménagerie par l'amour sincère des animaux, comme tant d'autres dresseurs célèbres. Après l'incendie de sa ménagerie qui brûla à Montceau-les-Mines, M. Laborne se consacra aux numéros d'animaux présentés en music-hall. C'est ainsi qu'il posséda, dans les premières années de ce siècle, l'un des plus beaux chimpanzés savants que l'on vit après le fameux Consul, de Bostock. Actuellement son numéro de babouins, de macaques, de chiens et de lapins dressés est l'un des mieux réglés et des plus amusants qu'il soit possible de trouver dans la spécialité.

Henry THÉTARD.

06/06/1936 : Le cirque Amar à Rouen

Le chapiteau ambulante des frères Amar est actuellement en Normandie. Après avoir successivement visité Cherbourg, Rouen, Dieppe, le Havre, il va traverser le Vexin et le Valois pour gagner nos provinces du Nord et de l'Est. Son séjour en Ile-de-France durera quelque dix jours, du 10 au 20 de ce mois.

J'ai vu le grand cirque monté sur le Boulingrin de Rouen, à côté du monument aux forains tués pendant la guerre dont les lions de pierre semblaient vibrer en harmonie avec les rugissements qui sortaient de la ménagerie proche. Et j'ai admiré, une fois de plus, le bon ordre et la propreté de la petite ville roulante entourée de barrières à la manière d'un camp romain. C'est un tour de force de maintenir en aussi belle apparence employés et matériel pour un cirque qui visite quelque vingt-cinq villes par mois !

Le programme est d'égale valeur à ceux que nous avons vus l'an dernier pendant le séjour des frères Amar à Paris. Plusieurs artistes y figurent d'ailleurs toujours depuis cette époque, notamment l'illusionniste Récha, le grand funambule comique Aeros, les bons clowns musicaux les Bubusio et les équilibristes aériens les Nor-Berty. Parmi les nouveaux numéros, notons les jockeys les Strassburger — des cousins des directeurs du cirque allemand de ce nom — et une excellente troupe de sauteurs marocains recrutés dans leur pays même, l'hiver dernier, par les frères Amar, ainsi qu'une équipe de Geowas, ces curieux derviches maures qui sont une secte apparentée à celle des Aïssaouas.

Les animaux dressés, qui sont l'orgueil et la renommée des directeurs, sont toujours en nombre. Le troupe de seize éléphants ne se contente pas de répéter les exercices que nous

connaissons mais en accomplit toujours de nouveaux sous la direction d'Amar aîné qui, par ailleurs, est en train de reconstituer son groupe de tigres à l'effectif de dix unités, un chiffre rarement atteint par un numéro de ce genre.

Ali Amar a également augmenté l'effectif de ses ours polaires. Il en présente actuellement vingt-deux à la fois dans la piste. Et le frère cadet, Chériff a dressé douze lions à crinière noire qu'il fait travailler alternativement avec le belluaire éthiopien Testaï Damos, authentique sujet du Négus dont il soignait jadis la ménagerie.

Les frères Amar ne se contentent pas de posséder la plus belle collection de fauves et d'éléphants visible en France. Ils préparent dans leur centre d'hivernage de Blois une cavalerie non moins sensationnelle dont les débuts auront lieu l'automne prochaine sur la scène de l'Empire où nous verrons successivement défiler les autres groupes de dressage du grand chapiteau.

Henry THÉTARD.

13/07/1936 : Le cirque Jean Houcke à Amiens

Le cirque d'Amiens, dont la saison dure pendant tout le mois de juillet, est, depuis dix ans et plus, affermé à l'écuyer Jean Houcke, l'un des derniers descendants d'une grande dynastie du cirque équestre. Le nom de Houcke se retrouve sans cesse dans les annales du cirque pendant la seconde moitié du siècle dernier. Le père de Jean Houcke fut le créateur de l'hippodrome de Berlin et son oncle, Hippolyte Houcke, le plus grand directeur de notre hippodrome parisien de l'Alma et du Nouveau Cirque.

Selon la tradition de l'ancien cirque, Jean Houcke commença par être un remarquable acrobate à cheval. Le numéro de « jockey » qu'il exécutait avec ses deux frères voici une trentaine d'années est demeuré célèbre. Depuis, cet écuyer de race s'est consacré à la haute école et au dressage en liberté ainsi qu'à l'éducation acrobatique et équestre de ses enfants qui marchent sur les traces de leur père. Gilbert, Maurice et la petite Nadia Houcke l'ont prouvé, le printemps dernier, sur la scène de l'Empire.

Avec de tels éléments et une formation de ce genre, Jean Houcke ne peut manquer d'être un excellent directeur, d'autant qu'il voit grand et ne conçoit le spectacle de cirque que présenté avec le faste de bon goût qui lui est essentiellement nécessaire. Quand on a été élevé dans les coulisses de l'hippodrome de l'Alma et du Nouveau Cirque, il ne peut guère en aller autrement.

Les spectacles du cirque d'Amiens sont toujours particulièrement soignés et justifient la vogue dont jouit cet établissement dans la capitale picarde. Cette saison, on trouve, au cours des deux programmes présentés par Jean Houcke, toute une suite d'excellentes attractions, en plus de la cavalerie et des numéros équestres réalisés par la famille : les Zenganno, dans leur rythmique aérienne au trapèze volant et leurs passes lumineuses ; l'excellent funambule Lepomme ; le cycliste comique Nello ; les acrobates à cheval Wilcke ; les bons clowns Manetti et Rhum ; Rolla-Rolla, les superbes équilibristes ; les audacieux perchistes Cromwells ; la belle dompteuse Sarah Caryth et ses lionnes... Ces noms bien connus des amateurs de cirque suffisent pour identifier la valeur du spectacle.

Mais Jean Houcke, directeur éclectique autant que fastueux, est un homme de cirque dans toute l'acception du terme. Il sait goûter aussi un travail d'amateur bien présenté et c'est pourquoi il a engagé le célèbre professeur Maladolli, le directeur du cirque « Cocassien » et le propriétaire de cette curieuse ferme zoologique des Farguettes peuplée de cerfs, de zèbres, de lamas dressés... Depuis longtemps le professeur Maladolli, dont le pseudonyme amusant masque

le descendant d'une illustre famille israélite, promet aux amateurs parisiens de venir travailler devant eux... Grâce à Jean Houcke, il va débiter auparavant devant le public amiénois.

Henry THÉTARD.

27/08/1936 : Naissance d'un éléphant au cirque Amar. Le cirque Strassburger et le cirque Mills.

Les hasards d'une récente randonnée en Flandre et en Angleterre m'ont permis de voir en dix jours trois grands chapiteaux voyageurs, l'un français, l'autre allemand et le troisième britannique.

A Douai, j'ai rencontré le cirque Amar dont j'ai déjà parlé cette année, l'ayant visité à Rouen pendant les fêtes de la Pentecôte. Le programme du cirque, d'ailleurs copieux et de bonne qualité, étant le même, je n'en dirai rien de plus. Mais à la ménagerie il y avait du nouveau : une femelle d'éléphant qui, depuis plusieurs mois — on sait que cet animal porte près de deux années — donnait des signes évidents de gestation était à terme. Voyant l'évènement imminent au départ de Douai, M. Amar aîné donna ordre d'embarquer l'éléphante seule dans un wagon où prirent place également M. Hack, chef de l'écurie des éléphants, et un autre cornac.

Mesure judicieuse. En effet, peu après le départ du train spécial, la bête rompit ses entraves et se mit en mesure de démolir le wagon. On parvint à la calmer et, en moins d'une heure, un voyageur nouveau venait au monde : un superbe petit éléphant mâle, haut de 90 centimètres et pesant tout près de 100 kilos. Ce jeune facétieux commença par culbuter d'un coup de tête le cornac qui aidait à la délivrance et se réfugia sous le sein maternel où il se mit incontinent à téter. Aux dernières nouvelles, la mère et l'enfant se portent bien.

C'est là un évènement très rare dans les cirques et les ménageries. Depuis peu d'années, dans les zoos où l'on sait traiter les éléphants autrement que par l'autodafé, par exemple à Berlin et à Munich, on a enregistré quelques naissances d'éléphanteaux. Mais *Auguste* — c'est le nom du petit pachyderme — est le premier de sa race à venir au monde dans notre belle France. Le cirque Amar peut donc s'enorgueillir d'un record très intéressant.

Trois jours plus tard, étant à Rotterdam, j'appris que le cirque allemand des frères Strassburger faisait une tournée en Hollande et se trouvait à Hertogenbosch que Napoléon nommait plus harmonieusement Bois-le-Duc quand cette jolie petite ville était le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhin. J'y fis un saut et en fus récompensé par un excellent spectacle. Au programme, outre la belle cavalerie présentée par Hans Strassburger, figuraient des numéros de classe internationale : les trapézistes les Amadoris, les perchistes les Kuens, les clowns bien connus Dario et Bario et le magnifique groupe de fauves d'Alfred Court encore en progrès depuis sa dernière apparition à Medrano. Ce groupe mixte comprend six lions, trois tigres, trois léopards et six ours blancs et noirs et constitue le meilleur dressage d'animaux féroces que l'on puisse voir actuellement.

La semaine suivante, dans la petite ville anglaise de Lewes, capitale du comté de Sussex et célèbre par les ruines de l'antique *castle* de Guillaume le Conquérant, je rendais visite au cirque voyageur de Bertram Mills que dirigent ses fils, Bernard et Cyril. Le programme y était, comme toujours, excellent, comportant vingt numéros dont beaucoup de premier ordre tels que celui du funambule hindou Kannan Bombayo, le nouveau travail athlétique des Kymris grimés en *grenadiers guards* et le pot-pourri équestre des Corinthians. Le spectacle se terminait par la présentation d'un groupe de lions où j'ai reconnu avec plaisir mes vieux amis félins, jadis pensionnaires d'Alfred Court : *Belmonte*, *Gallito* et leurs épouses. Ces sympathiques lions

travaillaient allègrement sous la cravache d'une jeune dompteuse, Prescilla Kayes, qui s'y prit de manière à me faire regretter d'avoir jadis déploré la carence actuelle des dompteuses anglaises... Je m'en suis excusé en la complimentant sincèrement de sa belle allure et de sa parfaite connaissance du métier.

Henry THÉTARD.

07/09/1936 : La réouverture de Medrano : les Fratellini

Voici donc les Fratellini revenus au cirque montmartrois qui fut, il y a plus de vingt ans déjà, le point de départ de leur fortune et vit les débuts parisiens de leur actuel trio. Il y a bien encore des amateurs qui se souviennent d'avoir vu l'auguste Paul et l'écuyer François au début de ce siècle chez Charles Franconi... Mais cela, c'est vraiment de l'histoire ancienne et, pour nous et nos contemporains, les Fratellini, c'est l'équipe François, Paul et Albert.

Une fameuse équipe vraiment et qui vivra dans les annales du cirque au même titre que le tandem Footit-Chocolat. Ceux qui les connaissent depuis un quart de siècle et qui les revoyait hier, après trois ou quatre ans d'absence, dans la piste de Medrano, l'ont bien compris. A l'apparition de ces trois silhouettes classiques : le clown souple et vif dans son costume éclatant, le notaire de province en chapeau haut de forme, l'excentrique aux cheveux hérissés, nous avons en effet compris — et seulement alors — combien nous avons inconsciemment regretté leur éloignement.

Mais ce ne sont pas seulement les fervents du beau cirque équestre de jadis qui ont applaudi les Fratellini retrouvés. Toute la foule a vibré à l'unisson car les qualités de ces artistes charmants sont de celles qui plaisent à tout le monde et en tous temps : la gentillesse, le tact, la gaieté sans loufoquerie déplacée, sans excentricité inquiétante. Aucun des trois — pas même le monstrueux Albert — n'est déplaisant à considérer et je ne pense pas que l'aérien Auriol, du cirque des Champs-Élysées, fut jamais plus gracieux que le petit clown François avec son chapeau vert et ses bas de soie.

Les Fratellini savent se composer des entrées qui s'harmonisent avec leur tempérament. Leur partie de bonneteau est une délicieuse farce de pulcinella et l'imitation de Tino Rossi par Albert est cocasse à souhait. J'ai vu sans doute, au cirque et au music-hall, des comiques plus étranges et plus puissants — Little Tich, par exemple — je n'en ai jamais vu de plus agréables que les Fratellini.

Pour encadrer ces grands clowns, les directeurs de Medrano ont engagé d'excellents numéros et, en premier lieu, la cavalerie de Carl Hagenbeck, dirigée par le bel athlète Fred Petoletti, fils du grand écuyer d'école de ce nom. J'ai noté aussi ces extraordinaires Quatre Trojans dont on avait déjà pu apprécier la grande virtuosité de sauteurs en mai dernier, sur la scène de l'Empire. Mais je veux donner une place particulière aux cyclistes et cascadeurs Nicol and Martin, dont l'un est vraiment un grand comique, dans cette note de « knock about », toujours si intéressante dans le cadre de la piste.

Ajoutons que le spectacle est rapide, habilement enchaîné et bien soutenu par un orchestre vivant et enthousiaste... Commençons-nous donc, en France, à comprendre l'importance de l'orchestre dans



Juste à côté de la chronique

les spectacles de variété ? D'autre part les « temps morts » entre les numéros sont remplis par un speaker. M. Jean Granier, qui fait les plus louables efforts pour assumer cette tâche difficile... Parler de façon congrue dans la piste n'est pas à la portée du premier comédien venu... C'est peut-être là un écueil redoutable pour cette intéressante innovation.

Henry THÉTARD.

14/09/1936 : La réouverture du Cirque d'Hiver

Pour leur premier programme de la saison, les frères Bouglione nous offrent un excellent choix d'attractions et, d'abord, le numéro de grande classe internationale de Maurice Colleano, véritable régal pour les amateurs de belle acrobatie, de comique acrobatique et de danse exotique... c'est-à-dire pour les amateurs de vrai cirque et de vrai music-hall.

Maurice Colleano, frère aîné du fameux funambule, est au tapis ce que son cadet est sur son fils d'archal : simplement un prodige. Son double saut périlleux à terre consécutif à une rondade et à un flip-flap, ses sauts périlleux-pirouettes tracassés sont exécutés avec une maîtrise telle que le « double », ce tour de force inouï, paraît presque un jeu d'enfant. Mais, pour le connaisseur, la prodigieuse détente de l'acrobate qui doit demander uniquement à sa vigueur de jarrets l'élan nécessaire pour monter à la hauteur voulue avant de tourner deux fois à un rythme perpétuel de la chute sur l'épine dorsale est un bien grand motif d'admiration !

Maurice Colleano présente ce travail presque incroyable dans un style comique tout naturel, c'est-à-dire comme il convient à un rôle de ce genre. Sa famille le seconde et lui donne la réplique dans la note la plus picaresque. Ces minces jeunes hommes à type de gitanes, ces souples filles bronzées avec leurs jupes pailletées, leurs sombreros de Mexicaines, composent un groupe d'un merveilleux romantisme. Comme son frère Conrad, Maurice Colleano est un grand artiste.

Le programme du Cirque d'Hiver est d'ailleurs pour gâter les fervents du saut acrobatique car la troupe des Zerbini (alias Christiani) nous montre d'autres sauteurs d'une force peu commune, entre autres un tourneur de flip-flap qui rappellera aux « plus de cinquante ans » le célèbre Robert Bourbonnel.

Notons encore dans ce bon spectacle l'excellente troupe de contorsionnistes et équilibristes chinois, les South China, le ballet de la gracieuse René[e] Piat et Peter, l'effrayant trapéziste aérien, dont la marche à la coupole, tête en bas, s'apparente aux exploits de l'homme-mouche qui terrifiait les foules du Second Empire. L'audace des acrobates ne décline pas, bien au contraire.

Henry THÉTARD.

30/09/1936 : A Medrano : les Reverho, les Slatanachs et autres attractions

Parmi les nouvelles attractions qui ont débuté à Medrano le 18 septembre, les Reverho, funambules, équilibristes et jongleurs, tiennent incontestablement la vedette. Attraction d'autant plus intéressante qu'elle est l'un des rares numéros de variétés exécutés par des Français et en même temps de grande classe internationale. Ce classement d'honneur, les Reverho le méritent surtout par le « fini » de leur travail plus que par leur présentation qui pourrait peut-être gagner en spectacularité, si j'ose risquer ce barbarisme faute d'un synonyme plus harmonieux.

Quelques-uns de leurs trucs sont de toute première force, notamment l'équilibre d'un bras sur fil de fer, combiné avec jonglerie asymétrique, et cette jonglerie de massues exécutée en équilibre de tête. C'est, en effet, par la combinaison de l'équilibrisme acrobatique et de la jonglerie que vaut ce très beau travail, mais il ne faut pas en conclure que dans chacune de ces spécialités les Reverho ne pourrait pas individuellement se distinguer. L'un d'eux surtout est un excellent jongleur qui manipule sa demi-douzaine de cercles, performance très honorable. Quant à les comparer à Rastelli, il y a de la marge... D'ailleurs, je l'ai souvent dit, dans les spécialités du cirque, il faut mettre à part le phénomène des artistes de grande classe, de même que le génie n'est pas comparable aux écrivains de talent. Avec de la patience, de la méthode et de l'application, un homme même moyennement doué arrive à réaliser des performances remarquables, mais un Colleano, un Alfredo Codona, un Bracco, un Rastelli apparaissent tous les dix ou vingt ans pour jouer avec les meilleurs de leur catégorie. Et, par exemple, l'acrobate capable de tourner un double saut préilleux de terre à terre est le type de ces phénomènes nés travaillerait-il vingt heures par jour, un homme qui n'aurait pas reçu le don de naissance n'arrivera jamais à un tel tour de force.

D'autres bonnes attractions encadrent les Reverho à ce programme de Medrano. J'ai noté surtout la troupe cycliste des Slatanachs et un trio de danseurs acrobatiques et comiques : Mercédès, Willy et Raoul, que je place parmi les très bons de leur spécialité.

Le spectacle est présenté par Doumel dont la verve marseillaise est très appréciable dans la piste. Sa présentation d'Alex et de Porto est notamment très réussie. Entre parenthèses, j'ai trouvé excellente l'entrée de ces deux bons clowns bien secondés par M. Loyal. Depuis Tabarin et Molière, le « bon vieux coup de pied au... chose », pour parler comme Dorin, n'a rien perdu de sa force comique. Ajoutons que le programme comporte encore la belle cavalerie de Fred Petoletti et, naturellement, les Fratellini, revenus dans leur fief montmartrois. On comprendra donc sans autres commentaires qu'il vaut le déplacement.

Henry THÉTARD.

12/10/1936 : Première mouvementée au Cirque d'Hiver

La première du nouveau spectacle offert par les frères Bouglione au Cirque d'Hiver a été passablement mouvementée. La représentation débutait par un numéro de cinq tigres royaux présentés par Mme Giron, une nouvelle dompteuse qui fait parler d'elle en Allemagne depuis quelques temps. Peut après l'entrée en cage, Mme Giron — qui présente ses fauves à demi-nue — fut renversée par l'un des tigres et blessée de coups de griffe au sein et au bras droit. L'animal était couché sur la dompteuse qui appelait au secours... M. Bouglione père et le dompteur Max Stollé, bien connu depuis ses débuts au Zoo Circus des frères Court, se précipitèrent à son aide et le tigre lâcha sa proie. Très courageusement la dompteuse se releva et voulut reprendre le cours de ses exercices, mais ses forces la trahirent. Elle dut sortir de la cage tandis que son mari prenait sa place.

D'abord, tout alla bien. Mais, sur un appel de fouet de M. Giron au même tigre, le fauve vint sur l'homme, le saisit par une jambe et le renversa, sans d'ailleurs poursuivre autrement son avantage. Le dompteur se remit aussitôt sur pied et acheva la présentation du numéro aux applaudissements du public. Quand il sortit de la cage, il constata qu'il avait le mollet lacéré et une côte brisée, si bien qu'on dut le transporter à l'hôpital en même temps que sa femme. On y déclara heureusement que leurs blessures n'étaient pas très graves.

L'incident ne comporterait comme commentaire que les félicitations méritées par ce couple de belluaires courageux, sinon expérimentés. Mais que dire de certains comptes rendus de ce simple fait divers de la vie du cirque, récits qui feraient pâlir le plus audacieux des fabricants de canards à l'usage des gazettes du Kentucky ou du Minnesota ?... A les croire, le tigre aurait fait un bond de douze mètres, voire un plongeon de cette hauteur, ce qui ne serait possible que si ce digne animal avait été au préalable hissé à la coupole ! Je l'ai déjà écrit à propos de galéjades de ce genre, on peut sans risque de se ruiner promettre la forte somme au propriétaire d'un tigre capable de franchir plus de huit mètres en largeur et de trois mètres de hauteur... Le cirque est le dernier asile du romantisme : le comique et le tragique y sont inséparables.

Le numéro de tigres de Mme Giron a été repris au Cirque d'Hiver par le dompteur Stollé. Il restera donc le clou d'un bon programme où j'ai noté encore la belle combinaison aérienne des six gymnastes d'Ida May, le travail sur échelle libre des Raspini et les excellentes acrobaties à la bascule des Fredison, très appréciées des amateurs. N'oublions pas le gracieux ballet hollandais réglé par la danseuse étoile Renée Piat et les joyeuses blagues du célèbre trio Cairoli dont c'était la rentrée sur une piste parisienne.

Henry THÉTARD.

22/10/1936 : A Medrano. Bu-Bu, les Dormondes, les Fratellini, etc...

Medrano nous offre, cette quinzaine, un bon programme, très varié et comportant des numéros de grande classe.

Le « top the bill » est dévolu au remarquable numéro de dressage de Vigo Benny, qui fut jadis applaudi à l'Empire et dans cette même piste de Medrano. Vigo Benny présente actuellement deux chimpanzés dont la vedette, Bu-Bu, et deux autres singes, un macaque et un cercopithèque, qui ne sont d'ailleurs là que pour la figuration. Les deux anthropoïdes sont très bien dressés et leur travail est plaisamment varié, le plus grand des deux se montrant bon gymnaste et adroit jongleur. On peut dire que, depuis quelque temps, les amateurs de chimpanzés sont, chez nous, bien servis. Les meilleurs numéros de la spécialité : Aka, Scarlett, Judge et Bu-Bu se sont succédé en quatre mois sur les scènes et dans les pistes parisiennes. Mais quand verrons-nous le chimpanzé géant de Reuben Castang, célèbre en Angleterre et encore inconnu pour nous ?

Les Dormonde avaient fait sensation à l'Alhambra. On revoit avec plaisir ces excentriques sur monocycle dont la virtuosité n'a d'égale que leur merveilleux sens du comique acrobatique. Les évolutions réglées au millimètre, pour ne pas bousculer le fameux pot de fleurs placé au centre de la piste, sont une trouvaille qui restera au même titre que le papier collant de Baggessen ou les souliers de Little Tich.

Les Athena sont toujours les beaux athlètes que vous connaissez et les Flying Reos d'audacieux trapézistes. Les Miga Bros présentent un travail d'échelles libres juchées à mi-hauteur de la coupole, qui m'a paru surtout remarquable par le péril encouru. La troupe chinoise des Wong Chio Jorking est excellente et j'en ai retenu notamment le travail de barre fixe si original, exécuté par deux superbes gymnastes qui devaient figurer au programme du cirque de Luna-Park ouvert voici quelque sept ou huit ans sous le patronyme de Bostock.

Fred Petoletti, ses chevaux et son guanaco sauteur sont excellents. Alex et Porto, en première partie, les Fratellini, en seconde, assurent avec maestria la partie comique de ce bon programme que présente le célèbre fantaisiste Boucot. J'avoue n'avoir pu entendre distinctement qu'une partie des boniments de ce dernier, car, de toute évidence, l'utilisation du

micro au cirque n'est pas encore au point, mais la silhouette du créateur de tant de chansons bouffonnes garde son entière saveur. Boucot, en habit, dressé de toute sa petite taille au bord du kiosque de l'orchestre, c'est une vision qui vaut le voyage de Medrano.

Henry THÉTARD.

26/10/1936 : Le Nouveau-Cirque de la rive gauche

Depuis la disparition du Cirque de Paris, voici bientôt une demi-douzaine d'années, les Parisiens de la rive gauche étaient privés de cirque. Pour leur donner satisfaction, les frères Amar viennent d'édifier leur « construction » dans un terrain du boulevard de Vaugirard, reprenant le titre de Nouveau-Cirque, porté pendant près d'un demi-siècle par le bel établissement de la rue Saint-Honoré, lequel disparut précisément peu de temps avant le Cirque de Paris.

Au Nouveau-Cirque de la rive gauche, les amateurs ne retrouveront pas l'atmosphère de bonbonnière luxueuse de l'établissement créé par Oller, que dirigea ensuite le fameux Donval, mari de la grande Thérèse. Ils ne s'en plaindront pas car, à la place, c'est tout le charme étrange du chapiteau, toute la poésie du voyage qu'ils vont pouvoir savourer en assistant aux spectacles que les frères Amar leur présenteront, au cours de l'hiver, boulevard de Vaugirard. D'autres s'en réjouiront aussi : 150 artistes ou employés qui vont pouvoir y gagner leur vie au lieu de connaître les vicissitudes du chômage.

C'est dans cette atmosphère hautement pittoresque, sous le « kiosque » dont la lumière étincelante contraste violemment avec la pénombre de la « corniche », que le Nouveau-Cirque a donné ses premières représentations. Le programme est bon, dans cette note de vrai cirque qui plaît précisément aux véritables amateurs. Plusieurs numéros d'acrobatie : les Georgys, perchistes ; Tayand-Tys, cascadeurs ; les Birkeneder, athlètes de main à main ; les Nor-Ber-Tys, équilibristes aériens ; la grande vedette, le funambule comique Germain Aéros, l'un des meilleurs artistes de la piste qui aient jamais existé ; sans oublier les bons clowns Manetti et Rhum.

La partie équestre est excellente. Le travail de jockey des Strassburger-Gruss est d'une parfaite technicité. Quant à la nouvelle cavalerie des frères Amar (110 chevaux syriens, barbes, tarbais, ardennais), elle est dressée « au bouton » et présentée avec beaucoup d'allure par M. Amar jeune.

Le dompteur abyssin Damos Tesfaï fait travailler 12 lions mâles avec une belle crânerie, selon la vieille méthode « en férocité ». Enfin, M. Amar aîné nous présente le meilleur dressage d'éléphants indiens du moment : un travail rapide, varié, bien conduit en progression et admirablement mis en relief par un meneur de jeu qui sait, en grand artiste, tirer le maximum d'effet de chacun des exercices difficiles auxquels il a su plier ses élèves mastodontiens [sic].

En somme, un excellent spectacle auquel on ne pourra guère reprendre quand le chef de musique aura compris qu'il doit remplacer ses saxophones par des trompettes, un orchestre de cirque devant s'éloigner autant que possible du type jazz pour adopter la formule fanfare. Heureusement, les rugissements des lions et les barrissements des éléphants venus de la ménagerie proche compensaient par leur majestueux concert la carence d'un orchestre défaillant.

Henry THÉTARD.

02/11/1936 : Au Cirque d'Hiver : Princesse Saltimbanque

Le nouveau spectacle du Cirque d'Hiver se compose d'une première partie de cirque pur et d'une opérette-féerie où le cirque se transforme en théâtre lyrique, selon la formule de feu Dejean, à cela près que le directeur du Cirque Olympique donnait surtout des drames et des pantomimes à sujets historiques dans sa piste et sur la scène qui y était accolée.

De la première partie, il convient de retenir les tigres de Mme Giron, remise de ses blessures ; la cavalerie du Cirque d'Hiver, présentée par Sampion Bouglione ; les jongleurs, les Ortones ; enfin le célèbre trio Cairoli, revenu plus en forme que jamais de sa tournée estivale. J'allais oublier le beau travail sur panneau de miss Lucy, une écuyère acrobate de la bonne école, ce qui ne saurait étonner quand on sait qu'elle est de cette famille des Bellet dont nous avons jadis applaudi le remarquable numéro équestre. Miss Lucy réussit un double flip-flap au temps, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde.

La pièce de cirque qui forme la seconde partie est, dit le programme, une opérette à grand spectacle féerique et nautique en onze tableaux, réalisée par les frères Bouglione et M. Pierre Maudru mise en musique par M. Brunel et en scène par Geo Sandry. L'affabulation en est simple mais suffisamment originale. Elle se déroule dans des décors pittoresques d'Emile Bertin et reconstitue parfois très heureusement des scènes de la vie mouvementée du cirque ambulante. Je lui reproche de n'être pas assez « cirque » et trop « théâtre ». Trop de dialogues et pas assez d'acrobaties, c'est-à-dire une insuffisante utilisation des possibilités que le cirque met à la disposition des auteurs de féeries de ce genre. A l'exception de la scène de l'accident de la trapéziste et de la finale — un ballet nautique avec fontaines lumineuses et feu d'artifice qui constitue un beau coup d'œil — toute la pièce pourrait être transposée sur une scène sans aucune difficulté. Il faut, à mon sens, orienter la pièce de cirque de telle manière qu'elle fasse partie intégrante de son cadre et se différencie profondément des féeries classiques de notre Châtelet ou du Palladium de Londres. Le vieux Renz et Paul Busch l'avaient compris et aussi Hyppolyte Houcke à l'Hippodrome de l'Alma.

Ceci dit, *Princesse Saltimbanque* n'en constitue pas moins un spectacle agréable, bariolé et gai. Cette dernière qualité est due surtout à Despard-Zawatta, qui animent toute la pièce de leur entrain et de leur cocasse fantaisie. Mlle Renée Piat et le ballet dont elle est la gracieuse étoile ont su donner à la partie chorégraphique une importance qui devrait beaucoup contribuer à la réussite de cette opérette dont la partie lyrique me paraît de moindre ampleur que l'était, par exemple, celle de *la Perle du Bengale*. Mme Renée Senac, Violette Fleury ; MM. Edouard Kriff, Geo Sandry, Capitaine, Ray, Lavatta sont les noms à retenir de l'interprétation. N'oublions pas M. Vivat qui a su mettre au point des jeux de lumière du plus bel effet.

Henry THÉTARD.

05/11/1936 : A Medrano : Les 4 Berosini, les Marvel, etc...

Les Berosini, ces émules des Wallendas, sont la vedette de l'actuel spectacle de Medrano. Leur numéro de funambulisme sur câble avec balancier est très bien au point et varié au mieux de l'intérêt. Peut-être pourrait-on critiquer l'abus du matériel — échelles, bicyclettes — qui nuit à la mise en valeur de ce travail aérien en donnant une impression d'encombrement alors que le funambule gagne à être le plus possible perdu dans le vide. Déjà le balancier, créé pour le travail de place publique à grande hauteur, ne fait pas très esthétique sous la coupole du cirque. Ces considérations n'empêchent pas le numéro des Berosini de remporter un succès très mérité par leurs audacieuses pyramides et leurs habiles échafaudages. Notamment, le truc de la traversée

aérienne dans le sac — un vieux tour de Mme Saqui et de Furioso, mais en l'occurrence les anciens trucs sont les meilleurs — est exécuté fort plaisamment par l'un des hommes de la troupe avec le piment d'émotionnantes péripéties, chutes feintes, rattrapes sur un pied, etc.

Les six Marvel — quatre danseuses, deux danseurs — ont innové dans la danse portée et lancée, surtout sous le rapport de leur costume qui est à la fois élégant et plaisamment désuet. J'imagine que les grands danseurs de Nicolet devaient être ainsi grimés. D'ailleurs, leurs passes sont aussi audacieuses que savantes et, selon le mot du bon chansonnier Josselin qui présente ce programme, les deux danseuses sont des « dames bien balancées »... Josselin aurait même pu dire « bien bousculées ».

Le numéro d'équilibres de M. Peary et de sa partenaire est très bon. L'équilibre sur trois doigts de chaque main est un joli tour qui fait beaucoup d'effet. Les Albertini sont deux vieilles connaissances que l'on revoit avec plaisir, et le public connaisseur de Medrano leur fait une ovation qui prouve que le goût de la belle acrobatie n'est pas près de mourir. Mais pourquoi ces beaux athlètes ne travaillent-ils pas en maillot collant ? Le pantalon à pattes est vraiment peu indiqué dans la piste...

Alex et Porto se révèlent très en forme dans une entrée menée à belle allure. Les Fratellini nous donnent aussi une de leurs bonnes entrées, celle de la statue qui danse, une amusante bouffonnerie qui gagnerait peut-être à être accélérée à certains moments.

Henry THÉTARD.

09/11/1936 : La fermeture du Nouveau Cirque de Vaugirard

Le Nouveau Cirque de la rive gauche avait donné le vendredi 30 octobre son deuxième spectacle avec un bon programme comprenant, entre autres numéros intéressants, le chimpanzé géant Aka, les tigres royaux présentés par M. Amar aîné et le grand funambule comique Aeros. Mais, dès la clôture de la fête de Vaugirard, la préfecture de police ordonna la fermeture du cirque, bien que celui-ci fût monté dans un terrain privé, en suite d'une plainte de la Fédération des directeurs de spectacle parisiens. Et les frères Amar durent obtempérer et licencier artistes, musiciens, ouvreuses, employés..., soit quelque cent vingt personnes.

Le fait n'est pas sans précédent. En 1845, quand le vieux Franconi ouvrit son grand hippodrome du promenoir Chaillot (sur l'emplacement actuel du haut de l'avenue Marceau), dix-sept théâtres parisiens firent une pétition pour protester contre cette concurrence qu'ils estimaient déloyale. Ils n'eurent pas gain de cause et l'Hippodrome resta sur la place où on le rebâtit en 1849, après un incendie, et ce ne fut qu'en 1854 qu'on le transporta près de la porte Dauphine, lors de la création du rond-point de l'Etoile.

En 1874, même protestation des théâtres parisiens contre la ménagerie du père Pezon, installée pour l'hiver place du Sacré-Cœur, et surtout contre celle de Bidet, campée dans la cour des Magasins Réunis. Le préfet de police de l'époque, M. Gigot, appela Bidet dans son cabinet pour lui intimer de déguerpir... Le dompteur tint bon et eut raison de ce Gigot, cependant réputé coriace. Il resta six mois place du Château-d'Eau et y fut remplacé par le cirque américain de Myers, autre établissement ambulancier.

L'histoire se renouvelle... Il faut qu'une entreprise possédant, comme celle des frères Amar, 110 chevaux, 18 éléphants et 50 fauves puisse trouver un centre d'hivernage sous peine de voir fondre les bénéfices réalisés pendant la saison d'été. Où pourrait-elle mieux le faire, en gênant le moins possible les établissements stables, que sur cette rive gauche de Paris, privée de cirque depuis six ans, dans cette agglomération de 5 millions de personnes qu'est le

département de la Seine ? D'ailleurs, pourquoi les amateurs de cirque, qui sont légion à Paris, devraient-ils être moins bien traités que les fervents du cinéma qui disposent d'un temple du septième art à chaque coin de rue ?

Naturellement, un établissement ambulant s'installant ainsi dans un centre pour trois ou quatre mois doit se soumettre de lui-même aux mêmes charges et aux mêmes règlements que les établissements fixes. C'est le cas pour le Nouveau Cirque qui joue sous patente nouvelle délivrée spécialement pour lui et qui acquitte les mêmes taxes que les autres cirques parisiens. D'autre part, ce cirque « construction » est pourvu de toutes voies de dégagements nécessaires [*sic*] et ne présente pas plus de risque d'incendie que, par exemple, le hall de Luna-Park... Il a, d'ailleurs, obtenu déjà l'autorisation préfectorale à Paris du 1^{er} novembre 1934 au 1^{er} mars 1935 et a séjourné dans les mêmes conditions à Bruxelles, à Anvers et à Bordeaux sans le moindre incident.

Souhaitons qu'une décision soit prise pour permettre la réouverture du Nouveau Cirque de Vaugirard, désirée par tous les amateurs du spectacle de la piste. Même pendant l'hiver, un cirque français doit pouvoir vivre en France et faire vivre son personnel et ses animaux, d'autant que l'ancien privilège des théâtres royaux a été remplacé depuis longtemps par la loi de libre concurrence.

Henry THÉTARD.

12/11/1936 : La saison du cirque à Rouen

[Ne porte pas le titre « Chronique du Cirque »]

Mme Jeanne Laurent, directrice du Cirque de Rouen, dont la saison a lieu pendant la foire Saint-Romain, donne un bel exemple à tous ses confrères français. L'actuel programme du cirque stable édifié sur le boulingrin de la capitale normande est bien le meilleur que j'aie vu depuis longtemps sur une piste de chez nous. Au prix actuel des attractions, on peut estimer le « plateau » d'un tel programme à 10.000 francs par jour, un total qui ferait reculer bien des directeurs de grands établissements parisiens. Mme Laurent n'hésite pas à faire confiance au public et celui-ci la récompense en venant en foule du commencement à la fin de la saison.

Sans aucune hyperbole à la Barnum on pourrait, en effet, l'appeler un programme royal, celui qui réunit dans un même spectacle : Colleano, le roi des funambules ; Alfred Court, le roi des belluaires et Beby, le roi des comiques de cirque. Ce n'est déjà pas mal, avouez-le, mais ce n'est pas tout... Il y a aussi deux numéros d'acrobatie de tout premier ordre : celui d'Adriana et Charlot, les fameux sauteurs à la batoude et celui de King Kong Perdue, les excentriques acrobates de main à main qui ont fait sensation dans les meilleurs music-halls parisiens. Il y a encore le remarquable numéro de chimpanzés de Vigo Benny et la superbe cavalerie du cirque Strassburger, en liberté et en haute école. Et le spectacle se termine par un carrousel de 40 chevaux, buffles, chameaux, présentés du haut d'un éléphant, selon la mode qui fleurit dans les cirques d'outre-Rhin.

Il n'est guère nécessaire de commenter longuement tous ces numéros dont les amateurs de cirque connaissent la valeur hors de pair. Notons cependant que le groupe mixte d'Alfred Court est actuellement à son apogée, les dix-sept fauves qui le composent étant devenus presque adultes. Pour se faire la main, le célèbre dompteur en répète un autre formé de jeunes lions, tigres, jaguars, ours blancs et noirs. Ses répétitions ont lieu l'après-midi et ne sont pas moins suivies du public rouennais que les représentations du soir.

Beby a choisi comme nouveau partenaire Lolé, le beau-frère et ancien « faire-valoir » de Grock. Lolé a composé un personnage de clown élégant et alerte, tout à fait dans la manière d'Antoniet dont il a même adopté le grimage. Evidemment il ne pouvait choisir un meilleur modèle que le grand artiste dont l'association avec Beby nous laisse tant d'inoubliables souvenirs.

Henry THÉTARD.

19/11/1936 : A Medrano : Colleano, les Riegels, Fred Petoletti

L'étoile de l'actuel programme de Medrano est ce magnifique Colleano, l'une des trois supervedettes du cirque qui se sont révélées depuis l'après-guerre, les deux autres étant Alfredo Codona et Rastelli... On pourrait, à la rigueur, ajouter à ce palmarès une étoile féminine, Antoinette Concellos, pour avoir la liste complète des « phénomènes » de la piste, des artistes dépassant de toute une classe les meilleurs de leur spécialité. On remarquera que trois de ces quatre noms ont figuré en premier sur des affiches de cirques américains car Colleano bien que d'origine australienne, est un produit de cette école de funambules mexicains à qui nous devons également Caicedo, Robledillo et les Mijares.

Colleano remporte à Medrano son habituel succès. Il y est présenté avec goût et de manière à corser en durée son numéro malheureusement un peu court, en raison même de la difficulté incroyable de son travail... Ne nous en plaignons pas... Il y a en revanche trop de numéros de cirque qui pèchent par excès de durée.

Il faut avouer que les Américains, à qui nous devons tant de progrès en matière de cirque et de music-hall, ont parfois des idées bien saugrenues. Après avoir innové, vers le milieu du siècle dernier, l'excellente façon au point de vue spectaculaire en remplaçant le bon vieux maillot de coton des acrobates par le maillot de soie, des gens de cirque d'outre-Atlantique furent, un peu avant 1900, saisis d'une sorte de snobisme mondain. Dans la troupe de Barnum, on ne vit plus que des athlètes en habit et des voltigeuses en robe de soirée... Ainsi, grotesquement affublés, les trapézistes, les sauteurs et les « main à main » de la Greatest Show — les Seagrists Silbons, les Heras, les Dinus, les Jacopi — étonnèrent quelque peu les foules de la vieille Europe... A présent, snobisme à rebours, presque tous les artistes yankees et leurs imitateurs européens présentent leur travail en veston, comme s'ils étaient en répétition. Cette mode, déjà fort peu seyante au music-hall, est déplorable au cirque où l'éclat du costume est aussi nécessaire que le rythme accéléré. Je l'ai constaté, une fois de plus, en regardant l'excellent numéro des Riegels qui serait sans reproche si les trois acrobates de cette remarquable troupe se donnaient la peine de se costumer avant d'entrer en piste.

Ce bon programme de Medrano nous offre encore, outre les fameuses équipes de clowns de la maison, un beau travail équestre de « jeux romains » présenté par Fred Petoletti, digne fils d'un illustre père. De beaux chevaux, de bons acrobates, d'excellents comiques et, avec tout cela, un Colleano... voilà qui légitime l'empressement du public à faire l'ascension de la rue des Martyrs.

Henry THÉTARD.

05/12/1935 : A Medrano : le nouveau numéro des Codona

Quand on apprend dans le monde du cirque l'accident qui condamnait à la retraite le merveilleux Alfredo Codona, à présent « ringmaster » chez Barnum-Ringling, ce fut un réel chagrin pour les fervents de l'acrobatie à la pensée de ne plus revoir le prestigieux artiste qui, avec Bob Hanlon et Jules Alex, aura été le type même de la perfection dans l'art du trapèze volant...

Heureusement, Lalo restait, le magnifique athlète-porteur qui remplit si bien les intervalles de la voltige par la seule exhibition de son étonnante silhouette. A voir Lalo se balancer sur son trapèze de rattrape, assis de biais et comme négligemment posé sur la barre, le plus profane des spectateurs comprend que l'homme est un maître, un formidable chef d'équipe, comme l'était un Alfred Court ou un Rudolf Hegelmann dont ses voltigeurs disaient qu'il aurait rattrapé un taureau parti de la barre d'en face.

Oui, heureusement Lalo nous reste des Codona de jadis... Et même, il faut bien le dire actuellement, il ne nous reste que cela de l'ancien numéro. Ses jeunes partenaires — qui sont aussi très probablement ses élèves — sont de brillants espoirs, sans plus. C'est pourquoi il me paraît juste d'attribuer l'effet produit par le dernier numéro à celui que l'a reconstitué plutôt que de formuler des assertions inexactes au sujet des performances réalisées par les voltigeurs.

Miss Rose Sullivan, la partenaire féminine, est certainement une excellente voltigeuse. Son casse-cou par-dessus, son double et demi sont des performances remarquables. Mais quand on a vu cette splendide artiste qui a nom Antoinette Concellos réaliser les mêmes « trucs » et quelques autres en plus, il faut, pour être juste, convenir que miss Sullivan a encore beaucoup à faire pour égaler le style et la virtuosité de sa rivale.

Clayton Behee assume évidemment une rude tâche en succédant à Alfredo Codona, un phénomène comme il s'en rencontre un par quart de siècle... et encore. Et la comparaison avec le souvenir que nous gardons de l'incomparable est naturellement pour le desservir. Je ne lui ferai pas grief de manquer souvent son « triple » et, au contraire, je louerai sans réserve son courage et sa ténacité. Mais pourquoi dire qu'il est le seul à réaliser le tour, alors que nous avons vu depuis deux ans, le voltigeur des Concellos et celui des Amadori le faire, le premier à peu près à tous les coups et le second environ une fois sur trois ?...

Clayton Behee est, avec les deux voltigeurs précités, le meilleur qui se soit produit en Europe depuis la retraite d'Alfredo. Et c'est déjà un beau titre. S'il est techniquement inférieur à Concellos dans les sauts périlleux, sa découpe est plus élégante et l'on peut même dire que sa pirouette et demie de retour est vraiment tournée dans le plus pur style Codona. Il manque un peu de musculature, il est moins bel athlète qu'Alfredo et que le jeune Amadori, mais il a l'étoffe et, l'âge aidant, sa silhouette sera certainement fort plaisante.

Tel quel, le numéro autorise les meilleurs espoirs et, quant à présent, il figure depuis la dislocation du quatuor Amadori, parmi les deux meilleurs de la spécialité, l'autre étant celui des Concellos... à moins qu'en Amérique, pépinière des gymnastes, il n'en existe un troisième ignoré de la malheureuse Europe, cette parente de plus en plus pauvre du Nouveau Continent.

La place me manque pour parler des autres numéros qui encadrent les Codona. Je dirai seulement que cet actuel programme de Medrano est d'une excellente tonalité et fait d'un bout à l'autre d'attraction de bonne classe.

Henry THÉTARD.

21/12/1936 : Medrano : Kannan Bombayo, W. Heyer, etc...

Les amateurs de belles attractions aériennes sont bien servis à ce programme de Medrano où les Codona continuent à figurer avec un succès mérité, ainsi que le célèbre funambule hindou Kannan Bombayo dont j'ai déjà parlé à deux reprises pour l'avoir vu dans la même piste et aussi au programme du chapiteau ambulante de Bertram Mills.

Kannan Bombayo travaille sur un agrès très particulier : un câble épais de quelques trois centimètres et pourvu aux deux extrémités, avant le passage des croisillons, de deux solides appliques de caoutchouc. Ce sont ces parties élastiques du câble qui permettent au funambule assis à califourchon de prendre, par balancement vertical, des élans formidables au moyen desquels il réalise le sut périlleux-pirouette et le double saut périlleux avec retombée également à califourchon. Evidemment, la silhouette de l'artiste est moins élégante que celle de Colleano qui travaille toujours debout, mais il est impossible, par ailleurs, de comparer les deux hommes et les deux agrès. Les détenteurs magnifiques de Kannan Bombayo, qui bondit à des hauteurs prodigieuses, comme projeté à la coupole du cirque par un ressort, sont vraiment l'une des sensations les plus violentes que puisse donner un numéro aérien.

Ces deux grands numéros sont encadrés à ce programme de Medrano par d'autres bonnes attractions. J'ai noté les Silvas dont le travail de main à main et d'équilibre est particulièrement fort et bien présenté, et aussi les Arnos : un homme et deux petites filles qui n'ont plus guère à apprendre dans le domaine du saut acrobatique. Et j'ai revu avec plaisir la haute école de William Heyer, d'une vieille famille de cirque d'Europe centrale, qui présente un cheval un peu lourd, surtout dans le travail au galop, mais bien « mis », avec un très bon trot espagnol et un piaffé tout à fait réussi.

Henry THÉTARD.

25/12/1936 : Au Cirque d'Hiver : le funambule Powell — les Bedini-Tafari — Les Cairoli

La partie de cirque qui compose la première moitié du programme du Cirque d'Hiver comporte plusieurs bonnes attractions. Le fil-de-fériste Powell est du nombre. Cet excellent acrobate tourne successivement sur le fil : courbette, flip-flap et saut périlleux en arrière. Tout cela avec une parfaite maîtrise. A part le saut périlleux en avant — et encore on dit qu'il le réalise à l'entraînement — c'est donc tout le travail de Colleano. Cependant, il ne faudrait pas prétendre que Powell éclipe le célèbre Australien dont il ne possède ni le physique si original ni la grâce de danseur, s'il l'égale presque dans la partie purement technique de son numéro. Mais, pour ne pas valoir Colleano, on peut quand même figurer parmi les as de la spécialité et c'est le cas pour Powell.

Dans leur numéro panaché de sauts, de main à main, d'équilibre et d'icarisme, les Bedini-Tafari sont l'une des trois bonnes troupes acrobatiques du moment. En plus de leur « école », irréprochable, ils possèdent la beauté plastique qui donne toute sa valeur à un travail de ce genre. La jeune femme de l'équipe, sculpturale virago, et son frère, Paolo, sont notamment des modèles de vigueur élégante et de souplesse féline.

J'aime beaucoup les Cairoli dans leurs entrées musicales, et le pot-pourri que je les ai vus interpréter cette semaine figure parmi les meilleurs. Philipp, avec ses talents de jongleur, est un remarquable partenaire pour Carletto dont la danse burlesque a été déjà copiée par des

confrères, ce qui est, dans le monde du cirque, la meilleure pierre de touche de l'indiscutable succès.

La seconde partie du programme est toujours dévolue à *Princesse Saltimbanque* dont la version première a été corsée de quelques additions heureuses notamment d'une scène de bataille où le jeune Pauwell peut donner toute la mesure de sa grande qualité acrobatique.

Henry THÉTARD.

27/12/1936 : Le nouveau cirque Amar à la porte de Versailles

Le cirque Amar, dont on se rappelle la fermeture par ordonnance de police, en octobre dernier, alors qu'il était monté boulevard de Vaugirard, a fait sa réouverture, mais, cette fois, à la Porte de Versailles. La préfecture a été bien inspirée en autorisant enfin les frères Amar à travailler sur l'emplacement même où eut lieu leur dernier séjour parisien en février 1935, avec le même chapiteau, qui présente toutes les garanties de sécurité requises, comme l'a constaté la commission commise à cet effet. Il serait à souhaiter que tous les établissements de spectacles stables présentent autant de voies de dégagement que ce cirque — construction qui pourrait être évacuée en trois minutes en cas de sinistre... En serait-il de même dans certains théâtres ou cinémas dont la salle est reliée à l'extérieur par un long corridor, à peine parfois large d'un mètre ou deux ?

Le programme du nouveau cirque de la rive gauche comporte plusieurs bons numéros, entre autres celui de l'infatigable Aeros, artiste à la mode du temps jadis, dressé à la bonne école. Quand on voit ce souple quinquagénaire réussir des cascades qui feraient reculer bien des jeunes de maintenant, il faut avouer que la vieille méthode n'a pas été remplacée.

Un à un, les frères Amar nous sortent les différents groupes dont se compose leur cavalerie nouvelle, une cavalerie d'un effectif de quelque 110 individus, de tous les modèles chevalins, depuis le mastodonte ardennais jusqu'au poney Shetland, en passant par l'étalement syrien et le rustique cheval barbe marocain. Tous ces chevaux ont été achetés depuis le commencement de l'année et aussitôt mis en dressage... un dressage qui n'est pas encore, pour certains, complètement terminé. Pendant de longs mois, cette cavalerie est donc restée, sinon inactive puisqu'à l'entraînement, du moins improductive et si l'on fait le total de son prix de revient — achat des chevaux, construction des écuries et du manège de répétitions, gages des dresseurs et des palefreniers, fabrication des harnais et des accessoires — on arrive facilement à un total de plus de 600.000 francs.

On voit que la constitution d'un grand cirque-ménagerie nécessite un certain capital... Les 18 éléphants du cirque Amar valent certainement tout près d'un million de nos francs actuels... C'est pourquoi de telles entreprises, qui n'hésitent pas à rivaliser avec les firmes d'Europe centrale pour la grande joie des innombrables amateurs de cirque français, méritent d'être soutenues par les pouvoirs publics et par les municipalités, ainsi qu'il se pratique en Allemagne où j'ai vu, de mes yeux, le directeur Sarrasani accueilli comme un hôte de marque par les bourgmestres des plus grandes villes... de Chemnitz, de Brême, de Nuremberg, pour ne citer que celles-là.

Henry THÉTARD.

09/01/1937 : Grock à Medrano

Les directeurs de cirque, c'est un fait patent, aiment mettre la main à la pâte. Rien dans son éducation première ne prédisposant M. Jérôme Medrano à monter un cheval d'école ou à dresser des tigres, le jeune directeur du cirque montmartrois a voulu servir de partenaire à Grock qui est son ami personnel. La tentative pouvait paraître assez périlleuse...Elle a été couronnée de succès. M. Jérôme Medrano a très bien joué son rôle ; non point sans doute avec la maestria de Max à qui le grand clown doit un peu de sa réussite initiale, mais certainement aussi bien que Lolée. Et il est regrettable que Grock n'ai pu le conserver comme partenaire unique d'un bout à l'autre du numéro ce qui lui aurait sans doute permis de ne pas couper la scène de la bousculade dont le musicien berné évoque le leitmotiv sur l'accordéon avec une insistance si franchement comique.

A part ce « gag », le numéro de Grock reste ce qu'il a toujours été : la plus merveilleuse bouffonnerie musicale, la meilleure des entrées comiques et la seule qui puisse se prolonger trois quarts d'heure sans excès de fatigue pour le spectateur. Si elle n'a pas le « mouvement » qu'avaient certaines entrées d'Antonnet et Beby — notamment [celle] des jongleurs — en revanche elle délasse sans cesse par la qualité de ses intermèdes musicaux. D'ailleurs, en revenant dans la piste, Grock a voulu reprendre certains de ses effets qu'il avait « coupés » parfois sur le plateau. Notamment sa tyrolienne et sa danse qui constituent le moment de son sketch où la fantaisie atteint aux sommets et rappelle les plus étonnantes cocasseries de Little Tich.

Au reste, ce prince des clowns nous est revenu plus en forme que jamais, ne renonçant nullement à ses réminiscences d'acrobatie et de jonglerie qui complètent si heureusement son numéro et perfectionnant toujours cette mobilité d'expression qui fait songer à ces pitres « grimaciers », une spécialité du vieux cirque et de la vieille banque d'autrefois. Combien de clowns gagneraient à se remettre à cette école au [lieu] de penser que le maquillage et le grimage grotesque trop accentué suffisent à leur donner un visage comique !... Mais à présent, même dans le monde du cirque et du music-hall, trop de gens sont enclins à préférer la solution facile, celle qui demande le moins de travail... Seulement, voilà : avec cette méthode, on n'a aucune chance d'approcher un Grock, même de très loin.

Henry THÉTARD.

25/01/1937 : La saison de cirque en Angleterre

Malgré l'incendie du Crystal-Palace, la saison de cirque n'a pas été moins brillante à Londres, cette année. Les deux grands établissements consacrés aux spectacles de la piste — celui de Bertram Mills à l'Olympia, celui de Carl Hagenbeck à l'Agricultural Hall — ont donné, surtout le premier, d'excellents programmes devant des salles toujours pleines.

Chez Bertram Mills le spectacle était, comme toujours, de premier ordre. Il comportait toutefois peu de numéros inconnus du public français, à l'exception des Peerless Potters, une troupe de barristes aériens venue des Etats-Unis et qui est vraiment de toute première force. Leur travail est aussi fort qu'impressionnant et rappelle de tous points celui des Hegelmann

plutôt que celui des Lupp à qui je les ai entendu comparer. En effet, les Peerless Potters travaillent avec des porteurs comme les célèbres gymnastes allemands ce que ne faisait point la troupe roumaine.

Les numéros équestres du cirque de Bertram Mills sont vraiment hors de pair. La voltige acrobatique des Cumberland est menée à toute allure sur des chevaux splendides et on ne saurait que féliciter M. Mills d'avoir créé cette remarquable équipe anglaise ainsi que d'avoir gardé la piste de sciure qui, seule, permet de belles exhibitions équestres. Quand à la cavalerie en liberté, que présente M. Mrocowsky, elle est tout bonnement incomparable et je ne crois pas que, même jadis chez Renz ou chez Franconi, on ait jamais présenté de plus beaux chevaux, en aussi bel état et en d'aussi belles actions. C'est en voyant ces chevaux magnifiques et fougueux bondir dans le manège que l'on comprend toute la beauté du vieux cirque équestre d'autrefois... Seulement pour créer une semblable cavalerie, il faut être très riche... Il y a dans les écuries de M. Mills environ cinquante chevaux à 200 livres sterling pièce, ce qui fait un total de plus d'un million de nos francs actuels !

Signalons encore à l'Olympia le numéro aérien des Kimris, retour d'Amérique. L'un de ces acrobates à fait, dans un music-hall d'outre-Atlantique, une chute terrible, tombant de trente mètres sur un plancher... Il en a été quitte pour se rompre les deux bras et les deux jambes... C'est sa jeune femme qui est à présent la partenaire de son ancien co-équipier. Le numéro n'y perd rien et y gagne même en esthétique.

Chez Hagenbeck, à l'Agricultural Hall, le programme est d'ordre plus modeste. Le clou en est le nouveau groupe de lions dressés et présentés par Alfred Katen qui a ressuscité le vieux truc qui fit la fortune du cirque du vieux Carl Hagenbeck quand le dompteur Deterling le montra pour la première fois : le char romain trainé par un attelage de lions. On l'applaudit beaucoup au Nouveau Cirque de Paris vers 1890 et il n'a pas moins de succès à Londres.

Henry THÉTARD.

01/02/1937 : Au Cirque d'Hiver : le dompteur Trubka, les trapézistes Amadoris, les Darios

La première partie du programme actuel du Cirque d'Hiver comporte plusieurs bonnes attractions, entre autres le numéro des tigres du cirque Knie présenté par le dompteur Trubka aîné, dont j'ai déjà parlé souvent et que j'ai revu récemment au programme du cirque anglais de Bertram Mills.

C'est un très bon numéro présenté en douceur et composé de trois vieux tigres provenant du groupe jadis dressé par Mielker chez Hagenbeck — dont les spectateurs du cirque éphémère de Luna-Park peuvent se souvenir — et de cinq animaux plus jeunes mis au point par Trubka. Encore mal accoutumés au tapis brosse, les fauves n'ont pas donné leur maximum d'effet à leur première apparition sur la piste du Cirque d'Hiver. Nul doute qu'ils ne soient rapidement acclimatés à leur nouveau décor et que l'excellent dompteur Trubka ne remporte un nouveau succès dans la piste de notre grand cirque stable.

Le jeune Amadori s'est séparé de son père et a monté une troupe de volants en compagnie de Mme Fessi et d'un porteur qui faisait récemment partie de la troupe des Météors. Amadori n'est pas encore assez sûr de son nouveau partenaire pour risquer le triple saut périlleux que je lui ai vu réussir plusieurs fois. En attendant, son double, son casse-cou, ses pirouettes sont tournés dans le meilleur style et la magnifique plastique de ce jeune athlète ajoute encore à la beauté du travail. C'est certainement l'un des meilleurs numéros du moment.

J'ai surtout goûté le « double » du voltigeur, un double tourné si haut et avec tant de précision qu'il vaut bien un « triple » plus ou moins bousillé.

Les Darios sont toujours les excellents comiques de piste que nous avons si souvent applaudis dans ces classiques farces qui sont le folklore du cirque. La cavalerie, présentée par Sampion Bouglione, est mieux qu'honorable.

La deuxième partie du programme est toujours constituée par la pantomime-féerie *Princesse saltimbanque*. Comme jadis, sous la direction du vieux Dejean, la pièce de cirque fait recette boulevard des Filles-du-Calvaire.

Henry THÉTARD.

05/02/1937 : Le cirque Amar à la porte de Clichy

Avant de partir en tournée à travers la province avec leur chapiteau de toile, les frères Amar ont monté leur « construction » d'hiver pour trois semaines à la porte de Clichy, dans un vaste terrain où le grand village ambulante — cirque, ménagerie, écuries, voitures électrogènes et caravanes d'habitation — peut s'installer dans toute son ampleur.

Le cheptel animal du cirque Amar est toujours en progression constante. Le troupeau d'éléphants a été porté à dix-huit unités par suite de la naissance du petit Auguste, âgé de cinq mois à présent, et qui fait la joie des visiteurs. La ménagerie contient toujours une quarantaine de grands fauves, mais les écuries ont triplé leur effectif d'occupants. On n'y voit pas moins de quatre-vingt-sept chevaux, mulets et poneys de Shetland, un total qui n'a sans doute jamais été atteint dans un cirque français, pas même chez le père Plège au temps de sa plus grande splendeur.

En constituant cette cavalerie de premier ordre, les frères Amar montrent bien leur préoccupation de continuer à donner des spectacles de vrai cirque, méthode qui leur a jusqu'à présent remarquablement réussi, de même qu'elle a également contribué à garder toute sa vogue au spectacle de la piste en Europe centrale et aux Etats-Unis. Il n'est pas de vrai cirque sans une belle cavalerie, au même titre qu'il n'est plus de grand cirque sans une importante ménagerie.

Les chevaux du cirque Amar viennent pour la plupart de l'Afrique du Nord. On remarque parmi eux huit étalons arabo-syriens alesans, et quatre autres gris pommelés qui sont de superbes spécimens. Un groupe de vingt-quatre chevaux barbes et un autre de six chevaux pie andalous sont également à noter, ainsi que six magnifiques étalons ardennais rouans, des colosses de 700 à 800 kilos. Un groupe de grands mulets espagnols et un autre de ravissants poneys complètent la collection.

En outre de cette formidable cavalerie, très élégamment présentée par Chériff Amar, le cirque de la porte de Clichy offre un copieux programme comprenant, entre autres attractions, le grand funambule comique Aéros, les excellents clowns Manetti et Rhum et les deux compères Boulicot-Recordier, qui « doublent » au programme du cirque et à celui de l'Empire. Ils ne sont pas les seuls : le jeune Auguste, le bébé-pachyderme, en fait autant, ainsi que sa majestueuse mère, Irma. Tous deux font, chaque soir, dans un camion spécialement aménagé, le trajet de la porte de Clichy à l'avenue de Wagram.

Enfin, deux groupes de fauves terminent la représentation : celui des ours polaires dressés par Ali Amar et les lions d'Abyssinie présentés par le jeune dompteur Salvador, à peine remis des blessures qui lui infligea récemment l'un de ses élèves à crinière.

En somme, un très bon programme qui légitime l'empressement des Parisiens des arrondissements limitrophes et des voisines banlieues.

Henry THÉTARD.

08/02/1937 : A Medrano : Ray Ventura, la cavalerie Strassburger

La vedette de l'actuel programme du cirque montmartrois est dévolue au jazz de Ray Ventura. De prime abord, on est tenté de penser que ce numéro célèbre relève davantage du plateau de music-hall que la piste. Cependant Ray Ventura a su adapter intelligemment le jeu et les « gags » de ses collégiens à ce cadre nouveau. Comme il l'avait déjà fait à l'Empire, il fait venir au téléphone un poney tenu en main par le cocher de la marquise et nous sert encore d'autres ficelles de ce genre. C'est amusant, bon enfant, primesautier... Et la musique allègre et sans prétention fait passer le tout. Encore une fois, pour Ray Ventura, tout va très bien.

La cavalerie de Medrano est, en ce moment, celle du cirque Strassburger. Les Strassburger, on le sait, et l'on a pu souvent s'en rendre compte à Paris, sont gens de cheval bien que la fondation de leur cirque soit relativement récente. Leurs groupes de liberté sont composés de beaux animaux très bien dressés. Quant à la haute école de Jean Strassburger sur *Dynamite*, deuxième du nom, achetée voici quelques mois à Roberto de Vasconcellos, elle est intéressante, mais ne fait pas oublier celle de l'incomparable Portugais.

Alex et Porto, toujours excellents, sont les clowns de ce bon programme où nous signalerons encore Christiane et Duroy, les remarquables danseurs acrobatiques et comiques dont les parodies chorégraphiques sont de première valeur. Les poses plastiques et les exercices de force des Spurgatt sont également dignes d'être mentionnés.

Ajoutons que le spectacle est présenté par Joë Bridge dont le talent de bonimenteur se montre dans la piste aussi étourdissant que sur les planches.

Henry THÉTARD.

20/02/1937 : Togare à Médrano

La saison parisienne de cirque va se terminer sur une apothéose du dressage de fauves. En effet, sans l'accident qui survint au Cirque d'Hiver la semaine passée et interrompit les représentations de Trubka, nous aurions pu voir à la fois dans notre capitale quatre des cinq meilleurs groupes de fauves actuellement sur le marché européen des engagements. C'est à savoir : le groupe de tigres de Trubka dont je viens de parler, celui d'Amar aîné au Cirque Amar, celui de Togare à Medrano, enfin l'extraordinaire réunion mixte d'Alfred Court à l'Empire.

Il est impossible actuellement de mettre en balance aucun autre « acte de dressage » avec l'un de ces quatre précités, excepté celui d'Alfred Kaden qui était le clou du cirque de l'Agricultural Hall de Londres en janvier dernier. C'est véritablement un congrès des grands belluaires de l'époque que nous venons de voir à Paris en ce mois de février 1937. Chacun de ces groupes à ses caractéristiques et ses qualités propres et je ne veux pas établir entre eux de comparaisons.

Le nouveau numéro de tigres présenté par Togare à Medrano ressemble beaucoup à celui de l'an dernier qui fut désorganisé par la mort de trois des acteurs. Il se compose de neuf bêtes, dont deux jolis petits tigres de dix mois environ qui prennent déjà leur rôle au sérieux. En

passant, notons que cette présentation de jeunes animaux dans un groupe de fauves adultes est déjà assez rare pour être signalée. La dernière fois que [je] l'ai vu tenter, c'était au Cirque de Paris, voici quelques dix ou douze ans, par le dompteur hongrois Illineb.

Heureusement, parmi les animaux perdus par Togare au cours de son engagement de l'année dernière, ne figure pas la meilleure bête du groupe : ce grand tigre mâle qui vient comme une flèche à l'appel du dompteur et se couche presque à ses pieds en rugissant, tandis que Togare lui tourne le dos froidement pour saluer le public. Evidemment, un tel effet ne peut être réalisé qu'avec un tigre exceptionnel et Togare devra en essayer beaucoup avant de lui trouver un successeur.

Le travail de Togare est toujours présenté dans la même note originale : au ralenti avec des rappels de « férocité » qui contrastent violemment avec la calme et souple évolution du belluaire au milieu de ses tigres... Un travail exécuté de très près, on pourrait dire « dans les griffes » comme on dit de certains toreros qu'ils opèrent « dans les cornes ». Habile comédien, sachant se grimer et composer ses attitudes, Togare remporte toujours le même succès auprès de l'enthousiaste public de Medrano.

Henry THÉTARD.

05/03/1937 : Le cirque Amar à la porte d'Auteuil

Le chapiteau ambulante des frères Amar vient de prendre la route après avoir donné quelques représentations à la porte d'Auteuil où eut lieu, samedi dernier, la pittoresque cérémonie de la bénédiction du cirque et des animaux... une cérémonie que j'ai déjà décrite à propos du Zoo Circus des frères Court. Bien que nés en pays brahmanistes, les dix-huit éléphants du cirque Amar ont reçu avec une magnifique dignité l'aspersion des mains de Mgr Foucher, directeur du muséum de Bourges.

C'est d'ailleurs ce superbe troupeau de pachydermes qui constitue toujours le clou du spectacle des frères Amar. Seize mastodontes — une véritable saturnale de mammoths, selon le mot de Barnum — envahissent l'arène qui paraît transformée en l'un de ces « keddahs » où les rabatteurs birmans poussent les éléphants sauvages pour en faire la capture... Aux claquements du fouet d'Amar aîné, tous ces colosses valsent, sautent sur un pied, s'assoient, se couchent, se dressent en équilibre sur leurs jambes de derrière ou sur celles de devant... Et *Charlie*, le plus grand mâle du troupeau et aussi le meilleur artiste, réussit même l'équilibre sur un pied. Toute cette équipe géante travaille rapidement, avec bonne humeur et belle allure... C'est un dressage splendide dont M. Amar aîné et le chef cornac M. Hack, sont les bons artisans.

Quand la piste a été évacuée par les grandes bêtes grises, on voit entrer *Birma* et son rejeton, le déjà célèbre *Auguste*, le filleul de Chevalier et de Joséphine. Et c'est un éclat de rire formidable que secoue les gradins à la vue du bébé-mastodonte qui, de toute la vitesse de ses petites jambes, sa comique trompe minuscule au vent, poursuit son ami Hack à travers la piste. *Auguste* va promener à travers nos provinces et nos colonies sa gloire parisienne consacrée en ce fameux gala de l'Empire qui aura été la plus belle manifestation théâtrale de la saison.

En plus des éléphants, le cirque Amar offre à ses visiteurs une imposante cavalerie de quatre-vingts chevaux dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises. Une belle cavalerie est nécessaire à tout cirque ambulante qui se respecte... Trop souvent les nôtres l'ont méconnu, alors que les Allemands maintenaient la tradition.

Les fauves ne sont d'ailleurs pas oubliés non plus à ce spectacle organisé par une famille de dompteurs. Le groupe de tigres, parfois récalcitrants, que présente l'infatigable Amar aîné est certainement l'un des plus beaux que l'on puisse voir actuellement.

Enfin de bons artistes participent au programme, notamment le trio Ryders et le trio Lopez, dont on sait les attaches à la célèbre famille Fratellini [*sic*], ainsi que les excellents clowns Charley, Grego, Coco et les célèbres excentriques de l'Empire, Boulicot et Recordier. Avec un tel spectacle, les frères Amar peuvent bien augurer de la campagne de 1937.

Henry THÉTARD.

13/03/1937 : Médrano-Voyageur

L'un après l'autre, nos chapiteaux ambulants ont pris la route. Partis de Paris, les Amar et les Bouglione se sont dirigés, les premiers vers la Bretagne, les seconds vers la Picardie. Après avoir donné sa première à Tours, Pinder a filé en direction du Poitou. Et Médrano-Voyageur, depuis quinze jours, écume notre banlieue parisienne où son nom montmartrois réveille des souvenirs sympathiques.

Le chapiteau créé l'an dernier par M. et Mme Médrano a été modifié avec bonheur depuis sa première apparition. A présent, on y voit très bien de toutes les places et l'éclairage de la piste est réalisé avec une perfection rarement constatée dans un cirque ambulant depuis Sarrasani. A ce célèbre modèle des cirques voyageurs, Médrano a également emprunté l'excellente coutume de faire jouer l'orchestre dans la piste pendant que les spectateurs se placent. C'est ainsi que l'on crée l'ambiance, cette *stimmung*, comme on dit en Germanie, qui fait trouver bons les numéros passables et excellents les bons numéros. D'ailleurs, l'orchestre de Médrano-Voyageur, galonné sur toutes les coutures, est — selon la tradition — composé de vingt-quatre bons musiciens tchèques qui soufflent gaiement en fanfare... C'est la seule musique qui convienne au cirque, n'en déplaise aux amateurs de ce jazz de dix-huitième ordre dont on nous abêtit en France depuis tant d'années, alors que, seuls, des musiciens de très grande classe devraient user de cette formule américaine.

Le programme de Médrano-Voyageur comporte plusieurs bonnes attractions. Sa cavalerie est fournie par ces consciencieux artisans équestres que sont les frères Carré... Ses clowns sont, ni plus ni moins, les Fratellini, les vrais, ceux du Médrano-Montmartre de 1917... Carré, Fratellini... on se croirait au Cirque d'Hiver de la grande époque... Ainsi va le monde du cirque.

L'acrobatie aérienne est ici représentée par l'un des deux numéros Zemganno. Mon excellent confrère et ami Jean Barret a, en effet, développé son entreprise et créé deux troupes dont l'une est engagée chez Hagenbeck, en Amérique du Sud, tandis que le chef exerce avec l'autre à Médrano-Voyageur. En trapèze aérien comme dans toutes les branches de l'activité humaine, il faut, pour réussir, trouver une formule nouvelle. Barret l'a trouvée et nul plus que moi ne se réjouit de sa réussite.

Le clou du programme est dévolu au groupe de tigres de Trubka. Le célèbre dompteur, remis de son récent accident, a repris, depuis la semaine dernière, ses périlleux exercices. Pendant sa convalescence, il avait été remplacé au chapiteau par son collègue Togare qui amenait avec lui de Médrano quatre tigres de son propre numéro qu'il refaisait ensuite au cirque de Montmartre... La réalité est assez belle pour qu'il soit inutile de l'enjoliver en contant que Togare présentait les animaux de Trubka, ce qui n'aurait pas été, au surplus, un tour de force si extraordinaire... Ce qu'un homme fait, il se trouve toujours un autre capable de le faire.

Henry THÉTARD.

18/03/1937 : A Medrano : Geo Dorlis, Mago, Alex et Porto

Geo Dorlis, vedette du music-hall, n'a pas démerité dans la piste de Medrano où son humour produit les mêmes effets de rire que sur les planches de l'Empire où de l'A. B. C. Chose plus étonnante : ce numéro de parodie n'a en rien affaibli l'entrée clownesque d'Alex et Porto qui passent immédiatement derrière. Et ceci prouve bien que deux numéros comiques d'essence différente ne sont pas pour se contrecarrer, mais plutôt pour se renforcer mutuellement.

Alex et Porto sont en train de prendre la première place parmi nos équipes de clowns. Leur tandem marquera sans doute l'histoire de la piste, à côté de ceux de Footit-Chocolat et d'Antonnet-Bebey. Mais leur finale musicale est, à mon sens, complètement inutile, bien qu'elle plaise aux populaires qui hurlent : « Encore une ! » avant même que la première aubade soit terminée... Est-ce une raison suffisante pour l'approuver ? Je ne le pense pas... Il ne faut pas suivre le public dans ses aberrations mais plutôt tâcher de redresser son jugement sans le domaine artistique.

Et c'est ainsi la raison qui m'empêche d'admirer complètement l'audace des Salagur, un de ces numéros aériens où l'attraction du risque remplace la difficulté des exercices. La caractéristique de ces numéros, de plus en plus nombreux à mesure que se développe dans le public l'appétit malsain de la catastrophe, est qu'ils perdent toute valeur commerciale s'ils se donnent au-dessus d'un filet protecteur. N'est-ce pas précisément ce qui devrait les faire proscrire ?... J'entends bien qu'on me répondra : « Mêlez-vous ce que qui vous regarde et n'essayez pas d'empêcher des artistes de gagner leur existence à leur propre risque et péril !... » S'il n'y avait à envisager que cette unique considération, peut-être... Mais le jour où se produira dans une de ceux survenus récemment au Kimris ou au pauvre Lionel, qui s'est tué à Buenos-Ayres, ce ne sera pas une réclame pour le cirque... *Caveant directores.*

Dans son ensemble, ce programme de Medrano est très plaisant. La deuxième équipe de clowns de la maison est celle d'Ilès et Loyal dont j'ai beaucoup goûté l'entrée rapide et brillamment enlevée. Les animaux dressés sont également bien représentés dans ce spectacle, depuis l'éléphant comédien Mago jusqu'à la magnifique cavalerie des frères Strassburger que je place immédiatement après celle de Bertram Mills dans le palmarès du cirque équestre.

Henry THÉTARD.

31/03/1937 : Au Cirque d'Hiver : le Courrier du Texas

Les pantomimes du Cirque d'Hiver plaisent toujours au public et c'est bien naturel. Il y aura toujours des amateurs de pantomimes à grand spectacle comme il y aura toujours des amateurs de pantomimes à grand spectacle comme il y aura toujours des lecteurs de roman feuilletons.

D'ailleurs, les frères Bouglione, bien conseillés par l'adroit Géo Sandry, savent rester dans la bonne tradition. Après nous avoir donné du Pierre Decourcelle avec *Princesse Saltimbanque*, les voici revenus à Gustave Aymard avec *le Courrier du Texas* où nous trouvons des personnages classiques de la littérature peau-rouge : Sacramento, le perfide métis, et Cœur de Vautour, le redoutable sachem. Nous y retrouvons aussi des épisodes connus : les jeux du lasso, la danse des tomahawks, le sacrifice dans le temple du soleil et l'attaque de la diligence dans la prairie renouvelée de Buffalo Bill, l'authentique colonel Cody.

Cette opérette-mélodrame est agréablement mise en musique par le maestro Brunel. Elle est très heureusement défendue par de bons acteurs comme Géo Sandry, d'excellents comiques comme les clowns Despard et Zavatta, et de remarquables chanteurs comme André Pierrel et Capitaine. Pierrel a fait l'une de ses meilleures créations dans le rôle du capitaine Sanchez.

Dans le clan féminin, la belle chanteuse Mady Sgicovich lui donne superbement la réplique. Félicitons les frères Bouglione d'avoir choisi cette excellente artiste pour lui confier la vedette qu'elle mérite depuis longtemps.

La partie chorégraphique n'est pas négligée et c'est comme à l'ordinaire la charmante Renée Piat qui est l'étoile des ballets qu'elle a su régler magistralement.

Je reviendrai sur *le Courrier du Texas* qui mérite mieux que cette sèche analyse.

Henry THÉTARD.

17/04/1937 : A Medrano : Albert Powell, Gilbert, Maurice et Nadia Houcke

La vedette de l'actuel programme de Medrano est le célèbre contorsionniste au trapèze Albert Powell, grande étoile de Barnum, qui est déjà venu six ou sept fois à Paris mais dont on ne se lasse jamais de revoir les exercices prodigieux et effrayants. Personne, comme lui, ne sait donner l'impression de la chute sauvée *in extremis* et l'un de ses plus dangereux tours, l'échappement de côté rattrapé d'un seul jarret, lui demeure bien personnel, et pour cause...

Pourquoi surnomme-t-on Powell « l'homme au trapèze volant » ? Sans doute pas réminiscence d'une pièce qui eut quelque succès... Car, jusqu'ici, la qualification de trapèze volant était réservée au genre créé par Léotard en 1859 et qui réclame deux appareils au moins, avec passage de l'un à l'autre. Powell travaille au trapèze ordinaire, celui de la bonne vieille gymnastique amorosienne. Il a su, de cet agrès centenaire, tirer des effets auparavant inconnus.

Powell est bien encadré dans ce spectacle Medrano qui comporte, entre autres bonnes attractions, l'original jongleur King Repp, les vertigineux danseurs Mona, Timga et partenaires et aussi de bons numéros équestres présentés par les jeunes enfants de Jean Houcke : le magnifique athlète Gilbert, l'élégant dresseur Maurice et la charmante petite Nadia, quatrième génération d'une célèbre dynastie de cirque.

Les excellents clowns Ilès et Loyal m'ont fait bien rire. J'ai déjà vu l'entrée du seau d'eau et de l'échelle quelque trois ou quatre cent fois et je partage un peu la mentalité du vieux Renz qui l'avait interdite dans son cirque ainsi que celle du barbier, pour cinq ans... Mais, présentée par Ilès et Loyal et avec l'accompagnement des cris de joie des gosses qui garnissaient les gradins en cette matinée de jeudi, j'en ai éprouvé un plaisir rajeuni, en même temps que cette impression de communion unanimiste que le spectacle de cirque est le seul à pouvoir donner aussi bien dans le rire que dans l'enthousiasme ou l'émotion.

Henry THÉTARD.

29/04/1937 : Sans sous-titre

Le numéro de mains à mains et d'acrobatie des Pierrotys est le clou de ce dernier programme Medrano. On sait qu'il est l'un des rares numéros français de classe internationale — avec les Reverhos, Germain Aéros, Alfred Court et quelques gymnastes. A la rigueur, on peut joindre à la liste les Andrew Rivels, qui sont Français d'éducation, sinon de nationalité... Le tout ne fait pas une bien nombreuse équipe.

Bien que les Allemands et les Italiens aient toujours prédominé dans la corporation des artistes de cirque et de variété, nos nationaux, voici environ trente ans, occupaient une situation plus importante dans ce petit monde polyglotte, et non pas seulement par suite de l'existence de nombreuses familles de cirque, mais aussi parce que les exercices athlétiques proprement dits — agrès, haltères, acrobatie, saut — étaient pratiqués en France avec plus de ferveur. Je sais bien que je vais faire protester les louangeurs du temps présent, ceux qui ont découvert après la guerre les beautés du saut périlleux, sans savoir d'ailleurs le différencier du casse-cou ni du twist, et qui suppléent au défaut de connaissances acquises par un enthousiasme littéraire dont le côté comique n'est pas la moindre valeur... Mais la petite phalange des vrais amateurs, de ceux à qui les noms des Mansuy, des Bourbonnel, des Victorius, des Gouleau, des Batta, des Alex rappellent des beaux souvenirs me donnera raison.

Les connaisseurs ne me démentiront pas non plus quand j'avancerai que la voltige équestre perd cent pour cent à être présentée sur le tapis brosse. C'est pourquoi je souhaite de revoir bientôt le jeune Gilbert Houcke, digne héritier de la valeur paternelle, se produire en voltigeur à la Richard ou en jockey dans une piste de terre et de sciure. A la condition d'avoir un cheval capable de galoper à grande allure, ce magnifique athlète peut nous redonner l'incomparable vision d'un Johnny Woodson à l'époque où l'« infernal voltigeur » était grande vedette chez Alphonse Rancy.

Henry THÉTARD.

10/06/1937 : Le Gala des courses

Le Gala des courses fut créé en 1928 par des fanatiques du vrai cirque pour être, en quelque sorte, une apothéose annuelle du spectacle de la piste et notamment du cirque équestre. L'idée était intéressante. Elle ne fut, en fait, appliquée que pendant deux ou trois ans. Le Gala devint ensuite une réplique [de] celui de l'Union des artistes où la recherche de l'exercice difficile est sacrifiée à l'attrait de voir des vedettes connues se produire dans les imitations de numéros de cirque.

Il faut d'ailleurs reconnaître en toute équité que pour faire une confortable recette avec une salle, selon la formule très parisienne, la deuxième méthode est peut-être ici préférable à la première. Dans les pays où l'on aime et apprécie avec discernement le spectacle de la piste, je ne crois pas que le public s'intéresserait beaucoup à ces jeux innocents.

Cependant cette année, et il convient de les en féliciter, les organisateurs du Gala des courses nous présentaient un programme composé surtout de numéros professionnels. On y trouvait aussi une intéressante attraction équestre avec un groupe d'étalons lipizzans du cirque d'amateurs hollandais de M. Van Leer. Comme leur nom l'indique, ces chevaux proviennent du haras créé au XVIII^e siècle à Lipizza par les Habsbourg. Depuis le milieu du dernier siècle, les meilleurs cirques équestres, notamment ceux de Renz et de Hinné, furent très amateurs des lipizzans. De nos jours, Carl Hagenbeck en produisit également plusieurs groupes dans son

chapiteau. Le groupe de M. Van Leer est homogène mais son dressage n'a pas semblé au point. Il faut lui faire crédit car tout homme du métier sait que les animaux habitués à travailler toujours dans le même cadre sont dépaysés dans une piste nouvelle pour eux. Tout ce que je puis dire est que la présentation du Gala des courses ne répond pas aux enthousiastes descriptions des confrères qui ont vu travailler la cavalerie du cirque d'amateurs d'Amsterdam dans son cadre ordinaire.

D'autres bonnes attractions de cirque et de music-hall, celles-là d'ordre entièrement professionnel, corsaient le programme de cette dixième édition du Gala des courses : sans parler des vedettes de music-hall dont Laure Diana, Georgius et Harry Pilcer étaient les noms les plus illustres, j'ai noté le grand jongleur Bobby May, le superbe voltigeur Gilbert Houcke, qui est à présent ce qu'était jadis son père, et surtout la belle Chrysis de La Grange que les fervents de la gymnastique aérienne ne se lasseront jamais d'admirer.

Henry THÉTARD.

26/07/1937 : Le Cirque des Alliés

C'est la pleine saison du chapiteau. Quatre grands cirques voyageurs et une dizaine de cirques de moindre importance parcourent la France dans toutes les directions. La plupart d'entre eux ont adopté le système américain de la « Ville d'un jour », système qui a naturellement ses inconvénients en même temps que ses avantages, mais qui paraît être le seul praticable actuellement en France. Il est donc inutile d'en énumérer les inconvénients dont le principal est de permettre aux bluffeurs de réaliser une belle recette sur la foi d'un affichage falacieux, sans avoir à craindre de « faire tour » le lendemain.

Cependant, à la longue, le public de nos provinces sait distinguer les directeurs qui ont la conscience de donner un bon spectacle et leur reste fidèle à chaque retour périodique. Et ceci s'applique non seulement aux grands établissements, mais aux moyens et aux petits. Le Cirque Bureau, qui a toujours contenté sa clientèle, fait à peu près la même tournée chaque année et s'en trouve bien. Son exemple est là pour inciter des artistes consciencieux à se former en troupe pour offrir un spectacle honnête plutôt que de couvrir des engagements aléatoires.

Parmi ceux-ci, il faut noter la famille Ricono-Sturla, bien connue des amateurs de cirque, une excellente compagnie équestre qui s'est associée avec ses cousins de la troupe de jongleurs Arizona.

Les deux familles sont assez nombreuses pour fournir à elles seules presque tout un spectacle, celui du Cirque des Alliés. C'est ainsi que s'intitule leur chapiteau, une coquette tente américaine de trente-six mètres, que j'ai eu l'occasion de rencontrer la semaine dernière dans une petite ville normande. Ce spectacle, qui comporte trois entrées équestres, trois numéros d'acrobatie et de main à main, une entrée de clowns, le numéro des Arizonas et celui du sauteur Rossi, est très homogène et bien présenté. Le Cirque des Alliés en donne au public largement pour son argent, ce qui explique le succès qu'il rencontre pour sa troisième année d'existence. Et ceci ne manquera pas de réjouir les vrais amateurs de la piste qui sont toujours heureux d'apprendre le succès d'une véritable famille de cirque.

Henry THÉTARD.

15/08/1937 : Le Cirque des cirques au Grand Palais

Les dirigeants de l'Exposition ont accordé le Grand Palais pour douze jours à un consortium qui se proposait de ressusciter l'hippodrome dont nous sommes privés à Paris depuis la fin de l'Hippo-Palace de la place Clichy, en 1902. Après diverses tentatives faites auprès des directeurs de nos grands cirques pour les amener à participer à ce spectacle, tentatives qui ne réussissent pas pour plusieurs raisons, l'excellent Jean Houcke, technicien du consortium, a dû se résoudre à organiser lui-même, avec des éléments de fortune, la saison de cirque de l'Exposition. On ne pourrait que le féliciter de cette initiative intéressante, lui et ses collaborateurs, si ce spectacle modeste était présenté sans tapage et comme un essai sans prétention. Mais vraiment, en l'espèce, la dénomination de « Cirque des cirques » ne saurait s'entendre qu'à la manière dont on acceptait jadis ce pompeux « roi des rois » qui était le titre officiel du pauvre Négus...

N'insistons pas. Le Cirque des cirques puisqu'il se dénomme ainsi, vaut tout de même d'être vu et pas seulement pour le cadre grandiose du Grand Palais illuminé que nous avait déjà révélé le dernier concours hippique. On y trouve de bons numéros aériens qui, pour être connus, n'en sont pas moins agréables à revoir, ceux de Rainat et de Maxime d'Algévol ; on y admire la magnifique silhouette de Gilbert Houcke, bon voltigeur à la Richard, puis athlétique meneur de char romain ; enfin, on y frémit devant l'étonnante descente du cintre de Frederico qui, pendu par la mâchoire à une staffe, se laisse tomber de trente mètres en vertigineux balancements. Et la superbe fanfare de la garde fait passer sur les numéros pas très au point des amateurs hollandais du cirque Kavaljos et sur les « guardians » camarguais qui rappellent ce tambourinaire de Daudet lequel perdait son auréole poétique en quittant sa Provence ensoleillée.

Le public, par son indulgence, prouve qu'il n'attend que la résurrection d'un hippodrome, un vrai, pour y venir en foule. Mais cet hippodrome-là ne sera jamais au Grand Palais qui n'a pas été construit pour cela, construit comme doit l'être tout cirque — ovale ou circulaire — avec des gradins en alignements interrompus. Ceux des spectateurs du Cirque des cirques qui ont connu l'hippodrome de l'Alma et l'Hippo-Palace autrement que par des gravures ou des affiches l'ont tout de suite compris.

Henry THÉTARD.

30/08/1937 : La résurrection de l'hippodrome est-elle possible ?

A propos de la modeste tentative faite récemment au Grand Palais pour essayer de ressusciter à Paris un spectacle d'hippodr[o]me, on a évoqué sans rire les souvenirs des grandes pantomimes organisées par Hippolyte Houcke à l'Alma et aussi ceux laissés par Barnum et Bailey qui hiverna en 1901-1902 dans la galerie des Machines. Disons-le franchement : ces comparaisons sont ridicules. Que peut-il y avoir de commun entre un spectacle réalisé avec des moyens de fortune, grâce à la participation d'amateurs à la Molier et d'une sorte de *rodeo* pour fête de village, avec un Néron (dont la seule mise en scène avait coûté plus d'un million de francs or en 1891) ou avec la splendide synthèse de cirque pur de cette *Greatest Show* dont le spectacle était fait des meilleures troupes de toutes les spécialités du cirque travaillant en synchronisation de trois, quatre ou cinq à la fois ?

Le principal intérêt de cette manifestation, organisée sous le patronage de l'Exposition aura été de mettre en lumière les grandes difficultés que rencontrerait la résurrection d'un

véritable spectacle d'hippodrome à l'heure actuelle, même en admettant que l'on dispose des éléments nécessaires à l'élaboration d'un programme digne d'un cadre grandiose.

Il faut d'abord créer ce cadre en construisant autour d'une piste de la dimension de celle du Grand Palais un bâtiment dont la disposition soit aménagée en considération des spectateurs. Avec le prix du terrain et celui de la bâtisse, ce n'est peut-être pas le type d'un placement de père de famille, surtout que la situation n'en doit pas être trop excentrique si on veut assurer les recettes de la semaine.

Supposons l'hippodrome construit deux formules s'offrent à l'impresario qui aura charge de l'exploiter : celle qui fit la fortune des Sanger et des Franconi et la gloire d'Hippolyte Houcke, la grande pantomime, ou celle de Barnum dont le gigantesque pot pourri de « numéros de variétés » pouvait vraiment s'appeler le Cirque des cirques.

La première, qui coûtait déjà très cher en 1891, demanderait encore plus de mise de fonds en 1938. Un impresario qui s'y connaît, Léon Volterra, me disait récemment qu'une grande pantomime d'hippodrome serait ruineuse à monter à moins de se contenter d'une cavalcade de chienlit à la manière de la parade de Glück et de ses imitateurs. En tout cas, le risque serait sérieux pour le bâilleur de fonds.

Reste le spectacle à la Barnum. Avec la difficulté de plus en plus grande de réunir un ensemble de bons numéros et le goût du public pour les renouvellements de programme à rapide échéance, on ne saurait guère envisager une saison de plus de six à huit semaines, comme le pratique Bertram Mills à Londres pour son cirque, chaque « christmas ».

Et c'est là sans doute la formule viable : bâtir ou transformer un établissement susceptible d'abriter chaque année pendant deux mois un spectacle d'hippodrome... Et surtout confier la réalisation de ces spectacles à un homme ayant fait ses preuves dans le métier, sans quoi nous reverrions certaine chasse aux lions qui, voici trois [ou] quatre ans, fit guère plus d'étincelle que n'en devait faire le Cirque des cirques.

Henry THÉTARD.

18/09/1937 : À Medrano

Depuis soixante-quatre ans existe le cirque de Montmartre. De 1873 à 1895, ce fut Fernando qui le dirigea. Après une courte éclipse, Medrano, le père, en fit la réouverture à l'automne de 1897. Voici donc exactement quarante ans de cela. Pour fêter dignement cet anniversaire, M. et Mme Medrano ont inauguré leur saison d'automne par un excellent programme, dont toutes les attractions sont remarquables, de la première à la dernière. Et ce beau spectacle est mené au rythme qui convient, bien soutenu par un orchestre alerte et entraînant, avec des effets de lumière heureusement conjugués. La tradition du fameux clown, qui fut aussi un avisé directeur, — on peut rappeler qu'il révéla aux Parisiens nombre de grands numéros de cirque, entre autres les dompteuses célèbres Claire Héliot et Tilly Bébé — se perpétue heureusement au cirque de Montmartre.

Parmi les attractions de pur cirque que nous offre ce programme, il faut sans hésiter donner la palme aux frères Reinsch, grands acrobates à cheval de la lignée des Frediani et des Lécusson. Le saut périlleux d'un cheval sur l'autre que tourne Arthur Reinsch est admirable de précision et facilité, comme il se doit, par l'impeccable dressage des deux chevaux galopant d'ensemble et à distance toujours égale.

Autre attraction équestre, la haute école de José Møser que j'ai trouvé en progrès. Une haute école de grande fantaisie avec un souci certain d'imitation de Vasconcellos, mais, en tout

cas, très cirque avec des airs originaux. L'avance en courbettes au temps et le pas de polka présentés par José Møser sur son cheval blanc sont très intéressants, même pour les fervents de l'art classique. Au fait, n'avons-nous pas vu déjà ce même étalon monté par Roberto et par Konyot ?

Le travail aérien des Cromwells, que nous n'avions pas vu depuis quelques temps, est toujours d'une belle audace. Leurs « trucs » ne sont pas de première difficulté, mais réalisés avec des détentes si brutales et à une telle hauteur qu'on ne peut refuser à ces superbes athlètes une très personnelle manière de provoquer ce petit frisson qui devient la fin dernière de la plupart des numéros aériens.

Les Sydneys sont de très beaux acrobates cyclistes et leur colonne à trois est présentée avec autant de grâce que de science de l'équilibre. Les otaries du capitaine Frohn (le beau-frère du célèbre directeur allemand Krone) sont l'un des très bons dressages en la spécialité.

Davantage dans la note music-hall, mais menés à l'allure du cirque et donc nullement déplacés dans la piste, les numéros du danseur excentrique Bob Gillette et de la jolie danseuse contorsionniste Marie Hollis pourraient jouer les grandes vedettes dans un programme de variétés.

Enfin, comme toujours dans la maison de Boum-Boum, Medrano nous offre de belles équipes clownesques. Il y a Boulicot et Recordier, dont les amusants dialogues de parade meublent si bien les intervalles inévitables ; il y a Alex et Porto, toujours trépidants et cocasses dans des entrées classiques que leur verve sait rajeunir et aussi heureusement « personnaliser », si j'ose dire ; il y a enfin le trio Cairoli, dont les bouffonneries se complètent d'une véritable virtuosité musicale dans la note italienne. Il est regrettable qu'un Verdi, suivant l'exemple de Haydn qui écrivit une partition pour théâtre de marionnettes, n'ait point songé, pour se distraire, à composer une entrée bouffe pour clowns musiciens. Il aurait trouvé des interprètes compréhensifs avec les Cairoli.

Henry THÉTARD.

21/09/1937 : Réouverture du Cirque d'Hiver

Le doyen de nos cirques a donné sa première vendredi, avec un copieux spectacle dont plusieurs numéros sont de haute qualité.

En attendant le retour de leur chapiteau qui va ouvrir pour une quinzaine à Bruxelles, en face de la gare du Midi, les frères Bouglione ont engagé l'excellente cavalerie allemande d'Althoff, que nous avons déjà applaudie dans la piste du boulevard du Temple. Le groupe de chevaux tigrés, à la robe si spectaculaire, que présente M. Althoff aîné, avec beaucoup de science et de brio, a obtenu, une fois de plus, son succès accoutumé.

Le numéro de voltige et d'acrobatie équestre présenté en première partie par la famille Althoff au grand complet m'a beaucoup plus par son allure si « chauffée » et la réelle valeur des acrobates. On y trouve là le « fini » dans le métier qui était jadis la caractéristique de ces vieilles familles du cirque équestre, dont les Althoff et les Corty furent, en Allemagne, les meilleurs représentants avec les Renz, les Schumann et les Blumenfeld. Mais quel dommage que ces excellents artistes ne montrent pas davantage de goût dans le choix de leurs costumes ! C'est également le seul reproche à faire à l'originale présentation d'éléphants qui termine la représentation : un dressage des plus réussis.

D'autres bons numéros figurent au programme : le ballet de la charmante Renée Piat, l'audacieux travail aérien des Erwingos et l'excellente troupe cycliste Aurora avec une colonne à

trois en équilibre de tête à la troisième hauteur qui constitue un tour de force rarement égalé en la spécialité.

L'élégant Despard, le truculent Zavatta et le bon auguste Oscaros font bien rire avec l'entrée de la boîte, très d'actualité en cette quinzaine. Mais le numéro vraiment inédit de ce remarquable spectacle est certainement celui des Frediani, autre grand nom du monde du cirque. Les enfants de Willy Frediani ont hérité de la virtuosité paternelle. Leur travail de tapis, de sauts et d'équilibres en colonne nous a reporté à trente ans en arrière, à l'époque où cette rude acrobatie était si florissante avec les Craggs, les Héras, les Jacopi... Les sauteurs du moment préfèrent la bascule et comme ils ont tort ! La recherche du travail difficile est la grande vertu artistique chez les acrobates comme partout ailleurs.

Henry THÉTARD.

04/10/1937 : A Medrano : le Cirque de 1900

Les directeurs de Medrano ont eu l'heureuse idée de nous présenter le cirque de 1900, de même que M. Varna nous avait donné, voici deux ou trois ans, une vision rétrospective du music-hall d'avant-guerre. Bien que cette première partie de l'actuel programme de Medrano m'ait paru quelque peu manquer de mise au point, sans doute parce qu'insuffisamment répétée, l'idée était amusante et sa réalisation sera bien accueillie.

Au cours de cette rétrospective nous avons vu, devant une « barrière » à toupets et à moustaches effectivement très 1900, une résurrection de l'antique batoude, où jadis tous les artistes de la troupe venaient sauter à la file et rivaliser de prouesses. Sauter et danser, c'était l'éducation première du vrai banquiste et personne ne se spécialisait dans telle ou telle branche de l'acrobatie sans avoir donné son maximum à la batoude.

Nous avons vu également reparaître, avec la gracieuse Mlle Novara, l'écuycère de panneau, la ballerine qui enjambait les rubans et crevait les « ballons ». Mais le clown de reprise semblait gêné dans un rôle inaccoutumé et manquer un peu d'abatage. Par contre, les merveilleux acrobates équestres que sont les Reinsh, furent plus que jamais étourdissants de brio.

Cairoli et Philip ont [i]nterprété l'entrée du papillon et de l'araignée, l'une des meilleures du répertoire de Footit et Chocolat. Et les Schwartz Bros nous ont plaisamment joué le sketch du miroir brisé qui fut créé par eux, nous dit le programme... en 1870 ! Je pense que c'est une « coquille » car les Schwartz ne m'ont pas semblé avoir droit au titre d'octogénaires, ce dont je les en félicite.

Les Artonys, qui furent longtemps l'un des meilleurs numéros de la troupe de Sarrasani, sont toujours excellents à ces barres aériennes où triomphèrent jadis les Luppou et les Hegelmann. Le double casse-cou du voltigeur avec retour en double pirouette et demie est un clou de première grandeur.

En seconde partie, nous avons pu applaudir la belle cavalerie de Strassburger, l'excellente troupe d'acrobatie à la bascule les Faludys et une entrée très réussie du trio Cairoli en plus belle forme que jamais.

Ajoutons que cette rétrospective du vieux cirque d'autrefois se double d'une exposition de tableaux, de gravures, d'affiches et de programmes où l'érudit collectionneur qu'est Maurice-Thomas Moret a donné une fois de plus la mesure de son goût et de sa magnifique documentation artistique. A elle seule, cette exposition légitime l'ascension de la rue des Martyrs.

Henry THÉTARD.

09/10/1937 : Au Cirque d'Hiver : la cavalerie d'Althoff, les Breier, les Fellers, groupe de fauves variés

Très bon programme, cette quinzaine, au Cirque d'Hiver. En attendant la rentrée de leur chapiteau pour l'hivernage, les frères Bouglione utilisent toujours pour leur établissement fixe la belle cavalerie d'Althoff, présentée par l'arrière-petit-fils de ce Dominique Althoff qui fonda, vers 1860, le cirque resté célèbre en Allemagne. Les Althoff ont, d'ailleurs, du sang français dans les veines, puisque la femme de Dominique était Adèle Corty, fille d'un illustre écuyer et de Louise Dejean, héritière du grand directeur parisien qui construisit en 1852 le Cirque d'Hiver. Ainsi le jeune Althoff se retrouve un peu chez lui dans cette piste fondée par un de ses ancêtres maternels. Il y fait, d'ailleurs, belle figure en présentant successivement son magnifique groupe de chevaux tigrés et son nouveau numéro d'éléphants, reconstitué et rajeuni.

Plusieurs belles attractions figurent à ce spectacle. Les Fellers ont composé un numéro de fil de fer intéressant et peu commun, où se combine le funambulisme avec le saut à la bascule. Le porteur est certainement un équilibriste remarquable pour garder la verticale sur le fil en recevant sur les épaules le voltigeur projeté par la bascule en saut périlleux.

Nous revoyons un très beau et très complet travail à la bascule avec la troupe des Breier où figurent plusieurs beaux athlètes et des sauteurs de premier ordre. Saut périlleux sur la colonne à la quatrième hauteur, saut périlleux couplé sur les épaules, les deux voltigeurs tournant dans le même temps en se tenant par la taille, ce sont de beaux exploits en la spécialité.

La vedette du programme est dévolue à un groupe de fauves variés, présenté par le dompteur Anton et dressé par Alfred Court, le grand maître de l'heure dans ce genre difficile et presque abandonné par ses créateurs allemands. Ce groupe, composé actuellement de six lions, une tigresse, un jaguar, deux ours blancs, deux ours noirs, deux hyènes rayées et deux danois arlequins, sera prochainement augmenté de trois ou quatre tigres nés à la ménagerie d'Alfred Court. Actuellement, il est déjà tout à fait au point et, pour faire son éloge, il suffit de dire qu'il vaut celui que nous avons vu en février à l'Empire. L'infatigable dompteur — je ne veux pas dire son âge pour ne pas encourir le redoutable *swing* d'Alfred — m'écrivait, le mois dernier : « Je vais abandonner, non sans chagrin, mon groupe actuel qui m'a coûté quatre ans de travail, le considérant seulement à présent comme au point, et je consacrerai l'année prochaine — ce sera le dernier acte de ma carrière — à finir le groupe numéro deux... »

Pour ne pas considérer comme « fini » un numéro de la valeur de celui-ci, il faut un artiste tel qu'Alfred, doué d'un artisan qui ne connaît pas le repos... Quelle belle leçon, s'ils savent la comprendre, à tant de contemporains, partisans résolus du travail bâclé, plus soucieux de prendre des loisirs que d'apprendre leur métier et voulant compenser par le bluff et le « boniment » l'acquit et la conscience professionnelle que rien ne peut jamais remplacer.

Henry THÉTARD.

26/10/1937 : Les Reverho au Cirque d'Hiver

Il n'existe malheureusement pas beaucoup de numéros français de grande classe internationale dans le monde des variétés. Trois ou quatre peut-être... De ceux-ci celui des Reverho est incontestablement le plus sensationnel. A la fois funambules, équilibristes, jongleurs, ils se révèlent de toute première force dans les deux dernières spécialités et d'une maîtrise incomparable dans la combinaison de ces diverses branches de l'« artistique » c'est le mot qu'emploient les artistes de variétés dans leur curieux jargon international pour qualifier l'ensemble des aspects de leur profession.

La comparaison au cirque comme ailleurs, ne doit s'employer que lorsqu'il s'agit d'artistes se produisant dans des exercices identiques. C'est un mauvais compliment à l'adresse des Reverho de les comparer à Colleano, le roi des sauteurs acrobatiques sur fil tendu, alors qu'ils ne sautent pas et travaillent sur fil mou. Et on ne saurait non plus évoquer à leur propos un Rastelli, qui fut un pur phénomène — *lustus naturæ*, dirait un herr professor — en l'art de jonglerie en équilibre d'une main sur fil de fer et en diversité de rythmes leur appartient, et celui-là seul suffit à les classer hors de pari dans un genre où l'on ne vit jamais fait plus fort.

Le tout est d'ailleurs exécuté avec tant de simple maîtrise que le public ne se rend pas compte de sa difficulté, comme il se produit souvent... On applaudit davantage un triple saut périlleux à la bascule qu'un double à terre et, en matière d'haltérophilie un arraché soulèvera l'enthousiasme plus qu'un développé... Cependant les Reverho — et j'ai trouvé leur numéro en grands progrès sous ce rapport — savent « vendre » leur travail avec beaucoup plus d'adresse que jadis. Ces incomparables artisans sont devenus de grands artistes qui ont appris à tirer les meilleurs effets de leurs harmonieuses silhouettes d'athlètes élégants.

Les Reverho sont bien accompagnés à ce programme du Cirque d'Hiver où j'ai noté un très original pot-pourri d'anneaux, de corde lisse et de sauts acrobatiques présenté par les deux filles du sympathique Pauwells — l'aînée est mariée avec Zizine Frediani, et tous deux, on se le rappelle, exécutaient jadis un beau travail d'acrobatie équestre.

Les Omanis sont, avec les Mangini, les plus forts athlètes de main à main et leur numéro obtient un triomphe mérité. La troupe des Algevol, bien remise en main avec J. Algevol et Victoria Alexime comme vedettes, a repris une place d'honneur dans le monde des « volants ». Enfin, la partie comique est très bien tenue par Despard, Zavatta et Ocardos dans l'entrée du tribunal et aussi par l'excellent Bilboquet qui assume avec Lavata un rôle ingrat dont tous deux se tirent avec succès.

La Paix dans la jungle, le grand numéro de fauves, reste en vedette à la fin du programme et l'amusant dressage de chiens, de singes et de poneys présenté par M. Rambeau lui fait pendant en première partie. Malheureusement ce dresseur a perdu son meilleur artiste : un caniche blanc qui s'est égaré dans les rues d'Asnières. Souhaitons qu'un honnête Asniérois ait trouvé le fugitif et le rende à son maître désolé... Car il est des dresseurs qui aiment leurs animaux, en dépit des absurdités à la mode.

Henry THÉTARD.

15/11/1937 : Ladoumègue à Medrano

Les exhibitions de champions sportifs au cirque et au music-hall ne datent pas d'hier. Les rois du tapis et les athlètes virent les premiers. Ensuite ce furent les boxeurs ; depuis Jim Jeffries, le terrible chaudronnier de Los Angeles, qui, vers 1900, se produisait à Marigny, nous avons vu les meilleurs pugilistes s'entraîner en représentation. Les coureurs cyclistes pareillement s'exhibèrent sur leurs *home-trainers*. Mais, avant Ladoumègue, je ne me souviens pas d'avoir vu un coureur à pied dans une piste de cirque ou sur un plateau de music-hall. Et pourtant Jean Bouin, pour ne citer que celui-là, aurait été vraiment spectaculaire.

J'avais déjà vu le champion pédestrian au Casino de Paris où M. Varna le présentait dans un cadre animé de girls et de boys, et cette vision sportive m'avait beaucoup plu. Dans la piste de Medrano, la présentation de Ladoumègue, dépouillée de tout artifice de mise en scène, atteint au sublime pour tous ceux qui comprennent l'épopée de l'effort physique. La silhouette du pur sang humain évoluant autour de la piste, dans cette foulée étendue qu'un habitué de l'hippodrome de Vincennes doit comparer mentalement à celle de *Muscletone*, vaut celle d'un Apollon étendant son extenseur à vingt-quatre branches dans une irrésistible tirade de taureau lié au joug, ou celle d'Alfredo Codona tournant entre ses trapèzes comme un écureuil dans les branches d'un hêtre. Et cette prodigieuse exhibition du champion sur son *home-trainer* ! Cette inoubliable vision des jambes que la course a sculptées en longues plaques d'acier accélérant leur travail alternatif de bielles au rythme d'un moteur ignorant l'essoufflement !... Pour vous donner du cœur à l'entraînement allez, jeunes sportifs, voir Ladoumègue à Medrano.

L'étoile du programme est bien encadrée. La cavalerie de Strassburger est sans doute la plus belle, après celle de M. Mills, qu'un cirque puisse vous offrir actuellement. Et les trois équipes clownesques de la maison demeurent dans leurs traditions respectives : Boulicot-Recordier, les amusants dialogueurs de parade ; les Cairolis, parfaits comiques et agréables musiciens ; enfin Alex et Porto, à présent si complètement adaptés l'un à l'autre, et dont le duo restera dans l'histoire du cirque à l'égal des meilleurs, des Footit-Chocolat, des Antonet-Beby...

Henry THÉTARD.

20/11/1937 : Au Cirque d'Hiver : les Cristiani ; Powel ; les animaux du Cirque Pinder

On revoit toujours les Cristiani avec un nouveau plaisir. Ces magnifiques sauteurs réalisent quelques performances à la bascule pour épater les badauds et satisfaire au goût du jour, mais ils restent surtout fidèles à la tradition de la seule grande acrobatie, celle du tapis qui ne se réclame que des moyens donnés par la nature aux enfants d'Adam, moyens dont bien peu savent encore se servir au siècle de la mécanique.

Il y a chez les Cristiani deux voltigeurs et un porteur de toute première bourre, comme on dit, mais les deux autres artistes de la troupe seraient des vedettes dans un autre numéro. Et quelles attitudes magnifiques, quelle « école » irréprochable dans ce travail présenté simplement, gaiement, sans chiqué !... Un vrai régal pour l'amateur.

Walter Powell, avec ses courbettes, sauts de singe et saut périlleux en arrière sur fil tendu, est toujours un funambule de grande classe, mais son numéro m'a moins [plu], cette saison... Pourquoi ? Sans doute parce que l'artiste l'a alourdi de fioritures, de ratages voulus ou non, enfin de longueurs inutiles. Que Powell s'inspire davantage du style de Colleano et nous

donne, comme ce dernier, un numéro bref, substantiel et rapidement enlevé. Ses moyens lui permettent de le faire.

Les frères Bouglione, en attendant de retrouver leurs propres animaux actuellement en représentation à Bruxelles, ont engagé la ménagerie du Cirque Pinder et notamment deux excellents groupes dressés : l'un composé de trois éléphants indiens et de trois zèbres de Chapman et très bien mis au point par Walter Hacker qui fut jadis le cornac des pauvres éléphants du Zoo de la colonie, si affreusement brûlés au cours d'un incendie resté célèbre dans les annales du Muséum ; l'autre de tigres et de lionnes, qui présente l'excellent dompteur Vargas dont j'ai eu souvent l'occasion de louer les belles qualités d'audace et d'originalité. Hacker et Vargas sont des jeunes qui devraient aller loin dans la profession si on leur en donne les possibilités.

Je n'ai pas la place de parler de tous les numéros de cet excellent programme du Cirque d'Hiver, mais je ne veux cependant signaler l'intéressant effort de Mlle Renée Piat qui sait trouver, chaque quinzaine, un sujet de ballet nouveau et toujours très heureusement adapté au cadre de notre grande piste parisienne, un tour de force qui n'est pas à la portée de tous les chorégraphes en ce qu'il nécessite une intelligente compréhension du véritable spectacle de cirque.

Henry THÉTARD.

01/12/1937 : A Medrano : les Eastern Bros, les Sidneys, la cavalerie Strassburger

C'est la mauvaise passe pour les trapézistes. Après l'accident de Codona, voici que la partenaire féminine du trio Wolkens fait une chute malencontreuse et se fracture l'avant-bras sur la banquette de Medrano. Le métier ne va pas sans risques.

Et c'est pourquoi nous devons admirer d'autant plus les jeunes qui n'hésitent pas à entrer dans la carrière et à reprendre la tradition des grands gymnastes du « Point-du-Jour » et des « Maronniers », des Alex, des Rainat, des Bonnaire, des Maxim... Je parle pour les Alizés qui avaient remplacé Codona sur l'affiche de Medrano, pour Louis Souchot qui avait déjà révélé un style de la bonne école avec les Zemganno et pour Pierre Bouvet, jadis porteur chez les Météors et devenu remarquable voltigeur, maître absolu du double saut périlleux de bâton à bâton. Voici enfin une jeune troupe française de grand avenir.

L'actuel programme de Medrano comporte plusieurs numéros d'excellent ordre. Les deux Eastern Bros, contorsionnistes, équilibristes et danseurs à claquettes, ont poussé au suprême degré la virtuosité des Extrême-Orientaux en ces différentes spécialités. L'équilibre d'avant-bras redressé brusquement en équilibre d'une seule main est un truc de première force.

Les Sidneys sont toujours les grands acrobates cyclistes dont j'ai souvent dit les mérites. La princesse Zama ressort avec une gracieuse originalité la vieille « bonne ferte » qui restera de toute éternité au répertoire des banquistes.

Les trois équipes de Medrano ne démeritent pas d'un programme à l'autre, mais je veux réserver un éloge particulier aux belles représentations équestres de Hans Strassburger. De beaux chevaux, bien assortis, luisants de santé et admirablement dressés, un dresseur jeune, élégant et alerte nous prouvent, à la grande satisfaction du public que le cirque équestre n'est pas mort... en Allemagne, devons-nous malheureusement ajouter.

Henry THÉTARD.

07/12/1937 : AU CIRQUE D'HIVER : les Clérans, les Popescu, Joë Ortnès

Les amateurs de belle gymnastique sont assurés de passer une bonne soirée au Cirque d'Hiver qui nous offre un copieux programme, fait d'un bout à l'autre d'excellentes attractions.

Les Clérans, que nous avons déjà souvent applaudis, sont à l'apogée de leur forme. Ces beaux athlètes ont créé un numéro où la force se marie à la plus impeccable technique du gymnase. Tandis que le porteur le soutient, tantôt avec les bras, tantôt par une staffe tenue entre les dents, le cascadeur exécute aux anneaux, puis au bambou, toute la gamme des rétablissements, des planches, des drapeaux et termine par une voltige audacieuse dans les mains. L'ovation que leur fait le public est pleinement méritée.

Le doyen des trois Popescu est le créateur du fameux numéro de barres à terre et l'ancien partenaire du merveilleux Bobby Pandour, ce modèle de beauté plastique. Popescu, en dépit des années, reste un maître de la barre fixe et ses deux élèves tiennent de lui. L'un d'eux exécute un truc sensationnel : le passage en soleil de la première barre à la troisième avec échappement en double saut périlleux. Voilà un travail qui nous reporte à bien des années en arrière, au temps des Egelton, des Jupiter, des Stack-Milton... Bravo pour les Popescu !

Les Asgard, on le sait, sont parmi les très bonnes équipes de sauteurs à la bascule. Nous les avons souvent vus dans nos pistes françaises. Mais voici un nouveau venu : le jongleur Joë Ortnès. Souriant et gracieux, ce bel artiste, qui a surtout travaillé les combinaisons de jonglerie asymétrique et d'équilibres statiques, présente son numéro avec un goût et une virtuosité difficiles à surpasser. Bien entendu, on évoquera Rastelli à son sujet... Gardons-nous bien de le faire. Le principal mérite de Joë Ortnès est de n'avoir précisément copié personne et d'avoir su faire original dans une note nouvelle qui rappellerait plutôt Salerno.

Voilà donc qui vaut le déplacement du Cirque d'Hiver. Mais ceci n'est pas tout le programme. Il y a encore Despard, Ocardos et Zavatta, désopilants dans l'entrée des cagouards qui ferait rire M. Dormoy lui-même. Il y a les Sobolewski, les grands acrobates équestres. Il y a la charmante Renée Piat et son ballet et aussi les animaux de Pinder. Cette fois, le numéro de tigris de Vargas se corse d'un funambule qui évolue au-dessus de la cage dans une auréole de feux d'artifices — l'exercice qui coûta la vie à Emilien Castanet, voici un demi-siècle bientôt... Nul accident mortel ne peut rompre l'éternelle tradition du cirque.

Henry THÉTARD.

16/12/1937 : A MEDRANO : Les trois Rays, les deux Wilsons, les Cairolis

Programme gai à Medrano qui nous offre en vedettes les Trois Sisters Rays, trois Américaines dont le numéro de cascades et de danses acrobatiques, évidemment créé pour le music-hall, n'est pas dépaysé dans la piste, en raison de son bel entrain et de son mouvement endiablé. A ce propos, pourquoi ne voyons-nous plus de ces clowns cascadeurs qui étaient jadis l'un des meilleurs éléments comiques de la piste ? Le succès d'un Germain Aeros devrait cependant engager les jeunes à se lancer dans cette voie.

Les deux Wilsons sont d'excellents gymnastes, chacun à leur tour porteur et voltigeur. L'un d'eux, un superbe petit athlète, est de première force aux anneaux où il tient la croix de fer assez longtemps pour avoir des titres au record.

Alex et Porto remportent leur habituel succès ainsi que Recordier et Boulicot — ce dernier très amusant en douairière. Mais j'ai beaucoup goûté la nouvelle entrée des Cairolis : une

série de petits sketches rapides, de petites comédies burlesques qui nous reposent agréablement du vieux répertoire tant de fois ressassé.

Les Mongador sont d'honnêtes jongleurs et les deux Rolaw de remarquables « mains à mains ». Le porteur, qui a de beaux talents de dislocation, doit posséder une sérieuse résistance dans les articulations et les téguments pour soutenir son partenaire en équilibre sur ses avant-bras tendus dans les directions les plus excentriques.

La cavalerie de Strassburger, dont j'ai plusieurs fois dit le mérite, est toujours excellente dans le travail en liberté. Au cours de la seconde partie nous voyons Hans Strassburger présenter *Dynamite* en haute école, mais là le souvenir de Roberto rend la tâche difficile à cet excellent cavalier d'autant que le costume portugais ne va pas autrement avec son physique. L'écuyer allemand, qui a fort belle prestance en habit, serait sans doute bien inspiré en revenant à la présentation classique.

Henry THÉTARD.

01/01/1938 : Sans sous-titre

La partie de pur cirque du programme de Medrano est toujours constituéé par la cavalerie et les animaux dressés des frères Strassburger, dignes descendants de cet Adolf Strassburger qui épousa Mina Cossmayer, fille de l'associé de son père. De cette alliance de deux célèbres familles de banquistes allemands date la grande prospérité du cirque Strassburger, qui s'est toujours maintenue depuis trois quarts de siècle. Malheureusement, le cirque Cossmayer n'a pu résister à la débâcle économique qui ravagea l'Europe centrale après la guerre et ses directeurs ont dû engager leurs animaux chez des concurrents... Au cours de l'un de ces engagements, on se le rappelle, le jeune et sympathique Rodolphe Cossmayer a été tué par un ours blanc, à Hastings, dans la ménagerie du cirque anglais de Bertram Mills.

Tous ces grands dresseurs allemands ont toujours mis leur point d'honneur à ne montrer dans la piste que des animaux en condition impeccable et on peut le constater une fois de plus en voyant évoluer le groupe de superbes chameaux de Bactriane que présente actuellement Hans Strassburger à Medrano. Comme ils ont raison ! De beaux animaux au poil luisant, aux actions puissantes, avec de brillants harnais bien entretenus, et voilà déjà la partie à demi gagnée dès l'entrée en piste du numéro. La leçon est à méditer pour les possesseurs de ces cavaleries faméliques dont l'exhibition a bien failli chez nous conduire le cirque à sa mort définitive. Elle vaut, d'ailleurs, pour tous ceux dont le métier est de présenter des animaux au public et qui n'ont pas une dose de conscience professionnelle suffisante pour leur interdire de réaliser des économies aux dépens de leurs pensionnaires.

Des autres numéros de ce programme de Medrano retenons le Lime Trio dont on revoit toujours avec plaisir les acrobaties burlesques et surtout le contorsionniste Hoover. Ce dernier est un extraordinaire « caoutchouc en arrière » qui joint à ce talent une complète dislocation des vertèbres cervicales. Ces diverses aptitudes lui permettent de réaliser de belles prouesses dans l'art des Klischnig et des Marinelli. Malheureusement il présente ce curieux travail dans une note plutôt fausse de comique funèbre qui ne fait nullement valoir des exercices déjà quelque peu pénibles de par leur nature même.

Henry THÉTARD.

19/01/1938 : A Medrano : Aeros, Fritzi Bartoni, les Fuxani, les Bones

Très nettement supérieur aux précédents, le programme actuel de Medrano nous offre plusieurs attractions remarquables, en tête desquelles je placerai notre vieille connaissance Aeros, l'incomparable comique cascadeur et funambule.

Ce qui fait la grande valeur du numéro de Germain Aeros, c'est qu'il contient précisément toutes les qualités du bon spectacle de la piste. L'homme connaît à fond son métier d'acrobate et présente son travail dans la note voulue, cette sorte de truculence violente, presque brutale, qui était jadis à la base de toutes les entrées comiques de cirque. Dans la piste il faut jouer « gros » et les clowns sauteurs à la mode britannique, avec leur jeu dit de *knock-about*, savaient ce qu'ils faisaient en entremêlant leurs sauts périlleux de horions et de chutes en cascades. Grand

acrobate, comique d'une essentielle spontanéité, Germain Aeros reste dans la tradition et cela lui vaut les ovations de la foule qui se trompe rarement en matière de cirque.

Fritzi Bartoni, étoile des cirques et music-halls d'Allemagne et d'Angleterre était, je crois bien, inconnue du public français. C'est une jolie jeune femme qui présente un travail rapide de glissades et de suspensions au trapèze fixe avec une audace vraiment stupéfiante. Sa suspension d'une seul talon fait grand effet... Toutefois, il faut le dire, de tels numéros ne seront jamais pour le véritable amateur aussi intéressants qu'un pot pourri de mouvements classiques où la virtuosité de l'exécutant passe avant la considération du danger affronté. L'infériorité de ces numéros, je le répète une fois de plus, réside dans le fait qu'ils perdent les neuf dixièmes de leur valeur marchante dès qu'on les présente à quatre mètres de hauteur au lieu de dix ou douze. En outre, j'estime que ces suspensions de nuque ou de talons sont assez peu élégantes du fait qu'elles obligent l'artiste à une contraction musculaire intense. Mais, ceci dit, il faut accorder à Fritzi Bartoni un superbe mépris d'un danger malheureusement trop réel.

Les Fuxani présentent un joli travail de mains à mains dans un mouvement bien enlevé, mais leurs costumes et leur entrée au son de l'accordéon sont davantage dans la note music-hall que dans celle du cirque. On peut en dire autant des Trois Bonos qui furent jadis des sauteurs de première force et ne sont plus guère à présent que des comiques d'une honnête moyenne.

Henry THÉTARD.



04/02/1938 : A Medrano : la Femme à barbe

Pour sacrifier à la mode, Medrano a voulu avoir sa pantomime comme tout le monde. Cependant, le cirque de Montmartre 'a pas négligé sa première partie, qui contient de bonnes attractions.

Je ne dirai rien des trapézistes, les Rios. Longtemps avant l'accident mortel du voltigeur des Crotos, j'avais crié : casse-cou !... c'est le cas de le dire. Ni cet avertissement, ni ce tragique évènement n'empêcheront les artistes de braver les plus élémentaires lois de la prudence tant

qu'ils trouveront à s'engager dans ces conditions. C'est leur affaire, évidemment... Mais je persiste dans mon point de vue qui est de préférer le travail bien fait, déjà suffisamment dangereux, à de folles excentricités auxquelles les Rios, qui sont de bons gymnastes, n'ont pas besoin de recourir.

Le travail de main à main des Silvas n'est pas non plus sans danger, mais c'est le danger normal, si l'on peut dire. Et il est très fort et très beau. Voilà un numéro de premier ordre.

Le jongleur Piccinelli est un espoir de sa spécialité. La danseuse Pépé Daems est une bonne acrobate contorsionniste. Et la belle cavalerie de Strassburger complète cette satisfaisante première partie.

La pantomime qui compose la deuxième partie est une amusante bouffonnerie clownesque sans prétentions. Tous les comiques de la maison : Alex, Boulicot, Porto, Recordier, Tony mènent l'action à belle allure, bien secondés par l'excellent Loyal, le fantaisiste vocal Danner et d'autres comparses parmi lesquels la belle danseuse aux serpents Sarah Caryth, que nous n'avions pas eu le plaisir de voir en piste depuis quelques temps. Citons encore le chanteur Javor, l'auteur de *Sombre Dimanche*, la chanson qui tue les mites comme dit ce plaisantin de Georgius... Fort heureusement cette sombre... chanson a dû perdre une partie de son virus en vieillissant car personne ne s'est suicidé sur les gradins de Medrano.

L'alerte orchestre de Florendas et le ballet d'Arlette Montal complètent l'interprétation de la *Femme à barbe* qui, en somme, vaut bien certaines pantomimes du Nouveau Cirque à qui notre enfance fut redevable de quelques heures joyeuses.

Henry THÉTARD.



09/02/1938 : A propos de la pantomime de cirque

On a remarqué que l'excès de luxe dans la mise en scène a souvent tué momentanément un genre de spectacle. La revue de music-hall pourrait bien s'en apercevoir d'ici peu de temps... La pantomime de cirque, après avoir été florissante pendant trois quarts de siècle, marqua un temps d'éclipse voici trente ou quarante ans, et l'on peut attribuer cette décadence à l'impossibilité de surenchérir sur les spectacles grandioses montés à Paris par Hippolyte Houcke, à Londres par lord Sanger et à Berlin par le vieux Reuz et les Schumann.

Depuis l'après-guerre quelque cirques allemands avaient repris le genre avec plus ou moins de réussite. En France, les frères Bouglione l'ont ressuscité avec succès au Cirque d'Hiver, dans leur chapiteau ambulant et récemment au cirque Royal de Bruxelles et à l'hippodrome d'Anvers.

L'actuelle féerie nautique donnée dans notre grand cirque parisien, *les Aventures de la princesse de Saba*, est à présent très au point, et il n'a pas fallu pour cela moins de quarante représentations. Voilà qui prouve sans conteste la nécessité de plusieurs mois de répétitions pour la mise au point d'une pièce de cirque où la collaboration des acteurs, des danseuses, des acrobates et des animaux dressés — éléments aussi disparates que possible — doit être longuement et minutieusement réglée.

Les Aventures de la princesse de Saba constituent à présent un spectacle très agréable et d'abord en raison des très beaux costumes créés par Mme Rasimi, ensuite des intéressantes attractions dont la pièce est émaillée (entre autres celles du cheval plongeur et du combat de galères). Je lui reproche un léger manque de vivacité dans l'action, sans doute en raison de l'absence de Joseph Bouglione qui avait réglé les bagarres si heureusement mouvementées de *la Reine de la Sierra* et de *la Perle du Bengale*. Cette dernière féerie se donnait récemment dans l'hippodrome d'Anvers, loué pour un temps par les frères Bouglione ; j'ai fait le déplacement pour la voir et ne le regrette pas. Dans ce cadre majestueux, fait d'une scène aussi vaste que celle de notre Empire et d'une piste reliée l'une à l'autre par des praticables jetés au-dessus de la fosse des musiciens transformée en piscine, j'ai compris l'enthousiasme des Parisiens de la Restauration et de la Monarchie de juillet pour les « grandes gloires militaires » du Cirque Olympique du boulevard du Temple qui était, lui aussi, doté d'une vaste scène et d'une piste accolée.

C'est seulement dans un tel cadre que la féerie de cirque peut prendre toute son ampleur et se dégager dans son essentielle originalité.

Henry THÉTARD.

23/02/1938 : A Medrano : le lion funambule, les Mario Medini, Ilès et Loyal, etc...

Medrano nous offre un excellent programme en cette deuxième quinzaine de février ; un programme dont presque tous les numéros sont de grande classe.

La vedette est dévolue à *King Tuffy*. Ce personnage royal est un beau lion, un brave type de lion doué du meilleur caractère et, par surcroît, remarquable artiste. Son dresseur, M. Matthews, le présente en douceur, lui donne un bifteck dont il retient l'autre extrémité entre ses dents, le fait sauter par-dessus lui et le chevauche à califourchon comme faisait avec son *Brutus* le vieux père Pezon. Jusque-là, rien qui soit inédit ; mais le bon *King Tuffy* ne borne pas là ses talents. On le voit aussi se promener à trois mètres du sol sur deux fils d'archal tendus

parallèlement. J'avais déjà vu Mme Morelli présenter un léopard funambule chez Bostock, et, l'an dernier, Alfred Court avait dressé une tigresse à ce jeu, mais pour un fauve aussi lourd qu'un lion adulte le truc est plus difficile à réaliser et *King Tuffy* peut en revendiquer l'exclusivité jusqu'à nouvel ordre parmi ses congénères.

Les Mario Medini, eux, restent les rois de l'échelle libre. Ce numéro, magnifiquement au point, est l'un des quinze ou vingt que l'on revoit toujours avec plaisir dans un programme de variétés. On l'applaudit chaleureusement et peut-être le public l'acclamerait-il encore davantage si la difficulté du travail n'était pas en partie déguisée par l'aisance avec laquelle il est présenté.

Au contraire, Mlle Lalage paraît un peu peiner dans l'exécution de son numéro aérien : un travail aux anneaux et à la staffe inspiré de celui de Lilian Leitzel. Lalage est d'une plastique plus agréable que ne l'était la petite Américaine trapue, mais elle est encore très loin de la virtuosité gymnastique de son modèle.

Le numéro de danses comiques de Christiane et Duroy est davantage du ressort du music-hall que de celui de la piste : cependant l'abatage et le dynamisme des danseurs remédient à ce dépaysement. Mais qui a plagié l'autre de Geo Dorliss ou de Duroy ?

Les barristes Harrey et Merky ont composé un très joli numéro aussi fort qu'il est original, d'une originalité due surtout au physique extraordinaire de l'un des partenaires qui aurait pu doubler l'homme-squelette de Barnum. J'ai déjà vu ce curieux gymnaste sur la scène de l'Empire sous le nom de Tom et Tom.

La rentrée des bons clowns Ilès et Loyal a été très sympathiquement accueillie. Quelle belle silhouette de clown classique celle d'Ilès, dont Strehly vantait déjà les mérites au début de ce siècle ! Et Loyal est un Auguste si naturellement et spontanément comique !... Leur entrée de boîte musicale leur a valu un triomphe bien mérité.

Henry THÉTARD.

08/03/1938 : Sans sous-titre

Au nouveau programme de Medrano, on retrouve avec plaisir *King Tuffy*, le lion funambule, et son sympathique dresseur, Bob Matthews, qui peut espérer produire son phénomène encore quelques années, à la condition de lui laisser ignorer l'existence et le charme des lionnes.

Un confrère nullement spécialisé dans la critique de cirque, a écrit récemment une intéressante chronique sur le précédent spectacle de Medrano. Il a qualifié *King Truffly* d'enfant hydrocéphale à la tête trop grosse pour le corps. Le reproche est immérité et provient d'une illusion causée par l'épaisse crinière du fauve qui, au contraire, est un lion très harmonieusement bâti, à qui l'on pourrait même trouver une tête un peu étroite par rapport au canon de l'esthétique léonine. Mais notre confrère est plus juste en comparant le lion « humilié » à un enfant triste. Il y a longtemps que j'ai pensé et dit que le physique du roi du désert ne s'accordait guère avec le dressage en douceur, lequel devrait être réservé aux tigres et aux panthères, ces grands chats. Le lion, magnifique dans la présentation en férocité, prend, quand il est présenté en « pelotage », selon le terme professionnel, une allure de caniche paresseux et lourdaut qui nuit à sa majesté. Ceci n'est pas pour diminuer la valeur du dressage hors de pair de *King Truffly*, mais pour expliquer l'impression d'un néophyte en la matière, qui sait voir cependant et nous en donne encore la preuve en estimant qu'il manque quelque chose au travail aérien de Lalage.

Ce quelque chose qui, en effet, fait défaut au numéro de la belle gymnaste, est ce qu'on appelle en langage d'acrobatie « l'école ». Les exercices les plus simples prennent tout de suite

une autre allure dès qu'ils sont réalisés par un artiste ayant de l'école, de même qu'un grand écrivain transfigure des mots ordinaires par la magie du style. Il a manqué à Mlle Lalage un professeur nourri dans le sérail aux agrès, tels Marcès ou Delagrangé, qui ont su former d'impeccables élèves.

Avec *King Truffy*, le programme actuel de Medrano nous offre d'excellentes attractions nouvelles. La rentrée de l'excentrique Frank Pichel a plu à tous les anciens du music-hall, et le numéro des Américains Joë Bonell et Doris Bay a pour lui toutes les séductions de la jeunesse. Doris Bay est une excellente « caoutchouc » en arrière, à la manière de Barbara La May, mais son travail est présenté dans une note gaie, presque comique, d'atmosphère très agréable.

Les bons clowns Ilès et Loyal, la splendide cavalerie de Strassburger et, bien entendu, le trio Boulicot, Recordier, Tony aux amusants dialogues de parade figurent à ce bon spectacle qui se termine sur l'effrayant numéro aérien des Cromwells... Trop effrayant, certes, et, par suite de la hauteur excessive, difficile à regarder sans se démantibuler les vertèbres du col. Pourquoi rendre aussi pénible à suivre un travail de grande valeur intrinsèque ? En somme, nous voici à ce point de perversion de l'esprit public qu'un numéro aérien ne saurait plus désormais plaire s'il n'est donné à la hauteur nécessaire pour que la chute toujours possible des artistes soit inéluctablement mortelle.

Henry THÉTARD.

21/03/1938 : Le départ des chapiteaux voyageurs

Dans la première quinzaine de mars, trois de nos grands cirques ambulants ont pris la route. Le cirque Amar, au retour du Maroc, a donné sa première à Nice ; le cirque Bureau a commencé sa tournée par Bourges, et le cirque Pinder a débuté par ses trois représentations classiques à Tours, où il tient ses quartiers d'hiver. Seul le cirque Bouglione, qui a hiverné en Belgique jusqu'à la fin de janvier, n'a pas encore mis ses tracteurs sur les chemins du grand voyage.

Les vedettes sportives se portent toujours beaucoup, cette année, dans le monde du cirque. L'excellent Rigoulot dans ses exercices de force et ses exhibitions de catch, est la tête d'affiche de Bureau. Et Pinder a engagé à nouveau Marcel Thil, qu'il présente au programme comme notre « héros national »... « Un directeur de cirque, disait le vieux Sanger, a toujours le droit d'exagérer un peu. »

Amar, lui, a choisi une vedette étrangère : la captain Smith, qui s'intitule le Rastelli des poids lourds... M. Smith, dit le programme, reçoit dans ses bras un obus tiré par un canon. En ce siècle tout plein de rumeurs guerrières, les frères Amar ont su trouver une attraction de première actualité. Et le captain Smith devrait bien former quelques élèves qui aideraient singulièrement à la progression de l'infanterie sous le feu adverse...

Trêve de plaisanteries douteuses, M. Smith eut jadis un prédécesseur célèbre en la personne de l'athlète danois Holtum, qui s'exhibait vers 1873 sur la scène de l'Alcazar des Champs-Élysées. Je possède une gravure qui représente ce Scandinave exécutant son tour de force devant quelques délégués de la presse parisienne comiquement affublés de gibus à bords plats. Rien de nouveau dans le monde des variétés, vous le voyez.

Le programme du cirque Amar est, d'ailleurs, copieux et de bonne classe. On y voit des vedettes internationales comme le célèbre poivrot funambule Aeros, le grand clown Beby, accompagné de ses partenaires Lolé et Andreff, et les 4 Polis, d'excellents perchistes venant de la

troupe de Barnum-Ringling. Avec la belle cavalerie du cirque, les groupes de fauves et les éléphants parmi lesquels Auguste, le filleul de Maurice et Joséphine, qui fut baptisé devant le Tout-Paris des grandes premières, le spectacle d'Amar constitue un ensemble de tout premier ordre.

Henry THÉTARD.

23/03/1938 : A Medrano : Rodella Ruis-Artix ; les Carletti ; les Mangini, etc...

Nouveau bon programme à Medrano qui en donne à ses habitués pour leur argent.

Voici bien quinze ans que je vois Artix, le grand acrobate cycliste, et toujours avec une admiration croissante. Dans la spécialité, jamais aucun numéro ne fut plus au point, « fini » au millimètre, peut-on dire. En dépit de la difficulté du travail — on ne saurait faire plus fort, — le numéro s'enchaîne d'un bout à l'autre au même rythme, sans creux, sans temps morts et — ce qui est surtout appréciable — sans ces ratés voulus qui n'ont pour but que de permettre à l'artiste de souffler tout en recherchant les applaudissements par le plus facile et le moins honnête des trucs. D'ailleurs, dans le travail impeccable d'Artix, il n'y a pas non plus de ratés involontaires et, encore une fois, étant donné la difficulté du travail, c'est prodigieux. Comme toujours, la gracieuse Rodella Ruis sert admirablement de partenaire au grand acrobate.

Louise Carletti, qui a fait à l'écran des débuts très remarquables, revient en piste avec sa très jolie sœur et son jeune frère pour nous donner une charmante suite de danses acrobatiques. Le numéro est bien pour réjouir les vrais amateurs de cirque, ceux qui aiment les banquistes pur sang et se plaisent à découvrir la toute dernière couvée de ces « gens du voyage » nés, depuis tant de générations, pour sauter, pour danser et pour plaire. Voici peu d'années encore, les petits Carletti étaient de ces marmots qui tournent des flicflacs et des rondades dans les couloirs des loges d'artistes ou dans les écuries du cirque... A présent — et pour notre joie, — les petites chrysalides barbouillées sont devenues d'éclatants papillons.

Les Mangini, je l'ai déjà dit, sont, à mon avis, les meilleurs « mains à mains » du moment parce que les plus athlétiques et surtout parce que le cascadeur est aussi musclé et aussi lourd probablement que le porteur. Le développement est aussi musclé et aussi lourd probablement que le porteur. Le développement plastique de ces beaux athlètes est très poussé et les jambes du cascadeur sont d'un relief musculaire que j'ai bien rarement vu depuis Bobby Pandour, la fameuse statue vivante qui fut le partenaire de Poppescu.

La haute école très spectaculaire, et adroitement présentée de José Møser, la belle gymnastique aérienne des Blumenfeld, les comiques acrobaties des Fokkers, le charmant pot-pourri musical de la petite Wicky figurent également à cet excellent programme. Ajoutez-y la pittoresque « poste hongroise » des Karoly, les danses originales de Baby Corney et les blagues savoureuses d'Ilès, de Loyal, de Tony, de Boulicot et Recordier... Vous voyez que le public, comme je le disais au début de cette chronique, en a pour son argent.

Henry THÉTARD.

06/04/1938 : Sans sous-titre

L'actuel programme de Medrano a toujours pour vedette l'écuyer José Mœser, qui peut se targuer d'être le premier écuyer de cirque ayant donné un récital au Concours hippique de Paris.

A ce propos, José Mœser — qui est, selon la tradition des cavaliers d'école, un parfait gentleman et un consciencieux professionnel — s'est un peu chagriné de certaines critiques... « On reproche, dit-il, à mon cheval, des allures parfois incorrectes, des airs d'école qui s'éloignent de la classique tradition des Fillis et des Baucher. C'est peut-être vrai. Mais quoi ? Je suis artiste et dois gagner mon existence en plaisant au public, en lui montrant un travail avant tout spectaculaire. Les Baucher et les Fillis travaillaient, eux, devant, un public de connaisseurs qui ne se plaignaient ni de la durée de la présentation ni de sa sobriété... Allez donc, à présent, montrer un numéro de ce genre au public qui exige, avant tout, de la rapidité dans la présentation, des effets violents... du spectacle, en un mot !... »

Tout cela est très justement pensé. D'ailleurs, José Mœser espère trouver le temps de dresser un cheval d'école tout exprès pour les connaisseurs et son vœu le plus cher est de le présenter l'an prochain aux amateurs du Concours. Souhaitons lui de réussir pour son plaisir et pour le nôtre.

Plusieurs bons numéros encadrent le bel écuyer au programme de Medrano et notamment les merveilleux Cristiani, les sauteurs acrobatiques éclatants de jeunesse et de force qui évoquent la virtuosité défunte de cet incomparable Benito Bracco, à présent retiré de la piste et commerçant à Rouen. Les Newmann sont de bons « mains à main » et le numéro de chiens d'Arthur Sobski est un dressage de premier ordre.

J'ai revu avec plaisir les clowns musicaux, les Barraceta, un nom illustre du monde du cirque dont la rentrée parisienne, après quelques trente ans d'absence, aurait dû faire sensation. Le vieux Sarrasani tenait le père Barraceta en haute estime et ne manquait pas d'aller l'applaudir quand les hasards de la route les mettaient en présence.

Guéri d'un accident qui aurait pu l'éloigner à jamais de la piste, l'excellent Porto nous est revenu avec le compère Alex, tous deux plus en forme que jamais. Vous voyez que Medrano, fidèle à sa tradition, soigne toujours la partie comique de son programme.

Henry THÉTARD.

12/04/1938 : Sans sous-titre

A la fin du mois dernier, le chapiteau ambulant des frères Bouglione a pris la route avec un bon programme dont nous donnerons prochainement l'analyse, le cirque devant séjourner d'ici peu dans plusieurs localités de la banlieue parisienne.

En attendant, le Cirque d'Hiver reste en activité... Pour peu de temps, car la direction annonce la clôture après les fêtes de Pâques. Que ceux des amateurs de cirque qui n'ont pas encore vu la pantomime nautique se hâtent donc et profitent des ultimes représentations de *la Princesse de Saba*.

La première partie d'attraction qui figure à l'actuel programme du Cirque d'Hiver comporte plusieurs bons numéros, en plus de la cavalerie présentée par M. Rixford et des clowns de la maison. J'ai noté ainsi la troupe Victoria, des cyclistes qui réalisent des évolutions d'ensemble avec une intéressante précision et surtout la remarquable équipe des Palms, des perchistes dont j'ai déjà, je crois, signalé jadis la virtuosité.

Ce numéro des Palms est constitué par un porteur et des cascadeurs, un homme et une femme. Ces derniers exécutent en force, à l'extrémité supérieure de lourds bambous tenus par le porteur, des combinaisons de suspensions acrobatiques et gymnastiques aussi harmonieuses que difficiles. Quant au porteur, il est l'un des plus beaux athlètes que l'on puisse voir. S'il n'a pas le format d'un Strongford ou les mensurations prodigieuses d'un Hackenschmidt, il peut être comparé pour l'harmonie des proportions à feu Eugène Sandow. Comme ce dernier et quelques autres célèbres produits de la culture physique intensive, il possède cette musculature dont tous les reliefs s'accusent en marqueterie, et aussi cette peau transparente de pur sang humain où les veines se dessinent en réseau ténu. Les Palms travaillent en maillot, pour la joie des vrais amateurs qui réprouvent les horribles pantalons de marins et les chandails de débardeurs dont s'affublent les artistes désireux de faire moderne... Si c'est être moderne que d'être vulgaire et négligé, mieux vaut rester pompier à l'ancienne mode.

L'excellent Auguste Zavatta forme à présent équipe avec son frère Michel et Ocardos. Michel Zavatta devrait faire un bon clown. Il joue du violon très agréablement et surtout il a reçu cette éducation première du banquiste de race qui constitue le rudiment du vrai clown... A la vérité, il existe bien quelques comiques de cirque nés en dehors de la banque, mais leur nombre n'est pas grand.

Henry THÉTARD.

18/04/1938 : Du concours hippique au cirque

Bertram Mills, qui vient de mourir et que l'on appelait en Angleterre le roi du cirque, ne s'occupait d'entreprises de spectacle que depuis dix-sept ans. Fils d'un riche commerçant, très amateur de beaux chevaux, il avait d'abord organisé le Concours hippique de Londres, qui se tient au mois de mai dans l'Olympia, le grand hall de Kensington.

Dans ce même gigantesque vaisseau, à l'occasion de la grande foire de Christmas, de grands cirques avaient, avant la guerre, élu domicile momentanément, car il n'y a plus de cirque stable à Londres depuis environ trente ans, le dernier ayant été le cirque Hengler, d'Argyll street, établissement qui est devenu le Palladium-Music-Hall. En 1913, le fameux impresario Cochrane avait ainsi montré aux Londoniens le cirque Hagenbeck.

Bertram Mills résolut de reprendre la tradition en 1921. Pour redonner au cirque son lustre d'antan, il voulut avoir le patronage de la *gentry* britannique et, grâce aux relations nouées au Concours hippique avec des membres éminents du Jockey Club. Il y parvint d'emblée. Lord Lonsdale, lord Daresbury, d'autres encore, acceptèrent d'entrer dans un comité d'honneur dont le lord-maire de Londres agréa chaque année l'invitation au un *lunch* offert le jour d'ouverture même de l'Olympia-Circus.

Ces banquets d'inauguration sont demeurés traditionnels. On les sert non pas sur la piste du cirque, mais dans une grande salle attenante. Mille à douze cents convives y prennent part, dont la moitié sont de purs amateurs, pour la plupart membres de l'aristocratie du royaume, et les autres des gens de cirque ou des écrivains qui s'intéressent à la piste. Après le dessert et les toastes, on s'installe sur les gradins du grand chapiteau construit pour six semaines à l'extrémité du hall géant. J'ai d'ailleurs souvent décrit cette pittoresque représentation de gala où les artistes reçoivent des gerbes de fleurs offertes par les lords du comité qui descendent à l'entrée de la piste avec cette souriante bonne grâce dont nos voisins ont le secret.

Bertram Mills, non content d'avoir ressuscité le cirque à Londres, voulut également exercer sa propagande dans les provinces anglaises. Il créa en conséquence un chapiteau

voyageur de moyennes dimensions, mais dont les programmes sont toujours très soignés comme ceux de l'Olympia. Sans avoir l'ampleur des grands établissements d'Europe centrale et des Etats-Unis, le cirque Milles [*sic*] est de loin le premier cirque d'Angleterre et probablement celui des chapiteaux européens dont le programme est le plus homogène. Sa cavalerie est tout à fait remarquable, non par le nombre, mais par la qualité de son effectif.

Bertram Mills laisse deux fils : Cyril et Bernard, qui continueront sans doute l'œuvre de leur père. Le rénovateur du cirque anglais était un gentleman accompli, qui recevait ses invités avec une courtoisie et une affabilité dont le souvenir restera légendaire.

Henry THÉTARD.

05/05/1938 : Au chapiteau des frères Amar

Le cirque Amar vient de faire une brève incursion dans la région parisienne et se dirige à présent vers la Picardie. C'est à Beauvais qu'Al Brown doit faire ses débuts sous le chapiteau.

On ne peut certes pas reprocher aux frères Amar de manquer d'imagination ni non plus du sens de l'actualité. A une époque où les frais des grands établissements ambulants sont énormément accrus du fait de l'augmentation du coût de la vie et surtout de celle des transports, le cirque Amar porte son effort non plus sur la recherche du colossal, mais sur la qualité de son spectacle et pareillement sur le confort de son installation. C'est ainsi que, pour permettre à tous les spectateurs de voir le spectacle dans ses moindres détails, une partie du programme se donne sur un plateau édifié dans un temps record au-dessus de la piste même. Pendant la construction de cette scène de fortune, un numéro se produit sur une autre scène qui domine la piste de très haut. Ainsi Amar a su réaliser avec le maximum de sens pratique la formule du cirque-music-hall.

De fait, plusieurs numéros du programme sont des numéros bien connus des habitués des grands music-halls : par exemple Manuel Vega, le désopilant excentrique qui lutte avec un mannequin, et Aeros, le joyeux poivrot funambule. Lorsque j'ajouterai que l'entrée clownesque principale est assurée par le célèbre Beby, secondé par ses partenaires Delfa et Andréeff, on conviendra que la partie comique du spectacle d'Amar est de toute première valeur.

La partie acrobatique, avec les quatre Polis, de remarquables perchistes ; les trois Janeke, qui présentent une audacieuse combinaison de suspension aérienne ; miss Lissy, la belle trapéziste, et les sauteurs, les Chériff Bey, n'est pas non plus négligée. La cavalerie se compose d'une cinquantaine de chevaux et de poneys présentés en cinq ou six groupes par M. Gautier et Mlle Gruss dans un style rapide et enlevé dont je n'ai guère vu l'équivalent que sous le chapiteau des frères Strassburger.

Les magnifiques éléphants géants et le bébé Auguste, le célèbre filleul de Maurice Chevalier et de Joséphine Baker, obtiennent toujours le même triomphe. Enfin le groupe de superbes tigres présenté par le dompteur Velcek et celui des lions que fait évoluer un athlétique dompteur noir nous rappellent que les frères Amar n'oublient pas que leur cirque eut pour berceau une ménagerie.

Copieux programme, on le voit, mais aussi programme d'une qualité rarement constatée dans un établissement ambulancier.

Henry THÉTARD.

09/07/1938 : Le cirque PINDER dans la banlieue parisienne

Après Amar, après Bouglione, voici notre troisième grand chapiteau français dans la banlieue de Paris. Le cirque Spessardy-Pinder était monté jeudi dernier, à Asnières, où j'ai pu voir sa représentation en matinée.

La grande vedette du programme de Pinder 1938 est encore dévolue à Marcel Thil, notre sympathique champion poids moyen, qui doit bien être actuellement un sérieux mi-lourd. La popularité de Marcel attire certainement de nombreux visiteurs au chapiteau. Ne déplorons donc pas cette vedette octroyée à une attraction plus sportive que spectaculaire puisqu'elle sert tout de même la cause du cirque.

Le groupe de tigres, que présente l'excellent dompteur Vargas, m'a beaucoup plu. Il est très homogène, admirablement au point et présenté à un rythme parfait. Il contient un exceptionnel artiste félin : un tigre funambule qui récidive l'exploit du célèbre lion *King Tuffy*, en traversant la cage, à trois mètres de hauteur, sur deux cables jumeaux tendus d'un côté de la grille à l'autre. Comme il est naturel, le tigre accomplit cet exploit beaucoup plus aisément que le lion, plus lourd et moins souple que son confrère rayé. Alors que le roi des animaux est taillé en hercule massif, celui de la jungle a davantage la silhouette de l'accrobate... sans toutefois être capable de sauter 11 mètres en largeur, ainsi qu'on a pu le voir déclarer, sans souci du ridicule, par un néophyte en zoologie.

Un autre remarquable numéro de dressage au programme de Pinder est le groupe d'éléphants et zèbres, présentés par Walter Hacker, qui fut le cornac du magnifique troupeau du zoo de la Coloniale si tristement disparu dans le lamentable incendie de janvier 1934. Hacker, formé à l'école des Hagenbeck est un dresseur patient et expérimenté, en même temps qu'un soigneur diligent. Ses jeunes pachydermes sont en magnifique état et se développent dans les plus favorables conditions, alors qu'il n'en est pas toujours ainsi, même dans certains établissements qui se posent en modèles sans vergogne.

Des autres numéros du spectacle de Pinder, je veux citer les Clérans, ces superbes annellistes que l'amateur de cirque revoit toujours avec plaisir. Le porteur des Clérans est le type de l'athlète gymnaste dont les muscles dépouillés et saillants composent une statue animée et saillants composent une statue animée comparable à ce « Gladiateur combattant » que nous légua la Grèce antique. Lorsqu'un artiste d'une telle plastique entre dans l'arène, la partie est déjà gagnée avant d'être jouée.

Henry THÉTARD.

25/07/1938 : La saison estivale de cirque à Londres vient de renaître

[Changement de police au niveau du titre « Chronique du Cirque »]

Depuis la fermeture du cirque Hengler, en 1908, les Londoniens n'avaient plus connu de saison estivale de cirque. C'est donc une audacieuse initiative que vient de prendre sir Oswald Stoll, directeur du Coliseum, en transformant en cirque son grandiose établissement qui fut si longtemps le plus beau music-hall de Londres avant d'être équipé en cinéma voici quelque six ou sept ans.

L'ouverture du cirque du Coliseum a eu lieu le samedi 16 juillet dernier. Elle fut très réussie et les Londoniens — chez qui, grâce à M. Mills et à l'activité des *Circus fans*, l'amour du cirque a sérieusement progressé depuis vingt ans — sont venus en foule à cette inauguration. Nombre de notabilités étaient présentes, entre autres lady Eleanor Smith, l'auteur du fameux

roman *Red Wagon*, et sir Arthur McLachlan, un habitué de nos cirques parisiens. Il y avait aussi plusieurs professionnels renommés tels que Lorenz Hagenbeck et Stanley Wathon, le célèbre impresario.

Sir Oswald Stoll a très heureusement aménagé son cirque-music-hall. Il n'a pas laissé ses musiciens dans la fosse, mais à hissé l'orchestre, somptueusement habillé d'uniformes rouge et or, sur la scène dont il occupe un coin d'angle. Le fond de scène est un décor qui simule habilement une toile de chapiteau avec des motifs de décoration équestre. Ce serait parfait si l'orchestre au lieu de souffler en fanfare à un rythme accéléré, n'était un simili-jazz avec deux pianos et deux accordéons. Quand comprendra-t-on — en Angleterre comme en France — qu'il existe des traditions dont un spectacle ne peut s'affranchir sans perdre sa vie et sa couleur ? Le cirque, spectacle d'origine militaire et équestre, ne peut s'accommoder d'un orchestre de guinguette.

C'était d'ailleurs la seule fausse note — c'est le cas de le dire — du très beau et très copieux programme qui nous fut présenté. Les hommes de la barrière étaient magnifiques dans leur dolman soutaché et les augustes de soirée prodigues en inventions cocasses. La cavalerie était celle d'Hagenbeck dont l'éloge n'est plus à faire, et le bel écuyer Fred Petoletti la présentait en liberté classique et aussi en diverses fantaisies jeux romains et tandems.

Autre belle troupe équestre, celle des Casis, voltigeurs, jockeys et athlètes à cheval. Et, pour en finir avec les numéros de dressage, je citerai tout de suite les otaries d'Hagenbeck présentées par l'ex-belluaire Konzelmann, les chiens collies de Duncan, les excellents éléphants de Fischer et la mule récalcitrante de Mlle Lou.

Les numéros comiques étaient nombreux et de haute qualité, tel celui des Gaudsmith brothers, qui furent si applaudis à notre Alhambra, et le numéro d'acrobatie grotesque des Pims Navy. Les clowns — des Français — étaient Nino, Théodore et Clément, qui jouèrent une excellente entrée à rythme rapide. Les belles gymnastes d'Ida May et la merveilleuse troupe de sauteurs à la bascule, les Madgyars, complétaient ce superbe spectacle. Les Madgyars étaient engagés pour la saison au cirque américain de Ringling qui vient d'arrêter sa tournée fin juin, tant les affaires sont médiocres en Amérique du Nord... Et l'on nous parle de reprise économique !

Souhaitons plus de bonheur à sir Oswald Stoll et au Coliseum. Leur programme le mérite.

Henry THÉTARD.

19/09/1938 : La réouverture du Cirque d'Hiver

Le cirque des Filles-du-Calvaire a fait sa réouverture la semaine dernière. Fidèles à la méthode qui leur a réussi, les frères Bouglione offrent à leur public une première partie de cirque et une pantomime.

Plusieurs bons numéros d'agrès et d'acrobatie relèvent l'intérêt de la partie du programme consacrée aux attractions. J'ai particulièrement noté les Ivanow, des barristes qui sont de fort beaux athlètes et qui ont l'heureuse inspiration de rester dans la tradition en présentant leur travail en maillot de soie. Je l'ai dit cent fois : le cirque vaut par l'éclat — voire le clinquant — de son spectacle. Les acrobates en veston, en chemise de tennis, en chandail ou en pantalons de matelot feraient mieux de rester dans la coulisse.

Les Hungaria sont d'honnêtes icariens qui se taillent un succès de sentiment en s'adjoignent un bébé-acrobate de trois ou quatre ans, petit truc auquel le public « marche » toujours. Dans la troupe de volants des Amadoris, le voltigeur reste toujours le meilleur

Européen acteur de sa spécialité, mais ses nouveaux partenaires ne me paraissent pas valoir les précédents.

Dans une originale présentation en liberté de chevaux russes et hongrois harnachés de peaux de panthères, Mme Truzzi évoque la réminiscence de ces grands artistes du cirque équestre de jadis qui, dès leur enfance, étaient dressés à travailler « avec le sourire »... Ainsi vendue, la salade vaut trois fois son prix et le travail en liberté, si facilement monotone, prend tout le charme d'une petite comédie animale où chaque acteur révèle sa personnalité.

Les Zavatta et les Sosman conjuguent leurs équipes clownesques pour nous faire rire. Ils y parviennent sans effort et feront mieux encore quand leur coalition aura acquis plus d'homogénéité.

La pantomime est cette *Perle du Bengale* dont 200 représentations parisiennes et 400 provinciales n'ont pas amoindri le succès. Les décors et les costumes sont tout flambants neufs et dans la troupe nous retrouvons avec plaisir plusieurs excellents artisans du succès initial : André Pierrel, Géo Sandry, les Zawata, Louis Lavata, P. Pauwell, etc. C'est Mlle Alice Deneige qui interprète avec talent le rôle de Nila tandis que la partie chorégraphique, réglée par M. Denizart, a comme vedettes la mystérieuse Nyota-Inyoka et la danseuse-étoile Violette Ternet dont les classiques acrobaties sont heureusement mises en relief par le contraste avec la féline souplesse de la bayadère.

Henry THÉTARD.

21/09/1938 : A Médrano : le Triomphe de la femme

Un programme entièrement composé de vedettes féminines : cela s'est déjà vu au cirque. En 1850, lors de la fameuse « contrecarre » Renz-Dejean pour la conquête de Berlin, quand ces deux grands directeurs eurent épuisé les galas dits de concurrence alors très en vogue (avec des programmes composés de numéros similaires où chaque artiste s'efforçait de surpasser ses rivaux), ils engagèrent à prix d'or les célébrités du sexe faible : écuyères, gymnastes, clownesses... Renz obtient le meilleur succès, surtout grâce à l'écuyère de panneau miss Ella qui, d'ailleurs, était un androgyne, le Barbette de l'époque, un jeune Turc, de son vrai nom Omar Kingsley.

Donc, n'imitons pas le chacal de Kipling qui, né au printemps, qualifie d'orage la première pluie d'automne et ne criions pas à l'innovation, mais louons M. Medrano d'avoir ressuscité cette intéressante tradition du cirque. Ce triomphe de la femme dans la piste est, en l'occurrence, total, puisque la barrière même de Medrano est féminisée... Peut-être le contraste d'une équipe de beaux mâles en uniforme aurait-il mieux servi la présentation de ce gracieux spectacle ? Quant à l'annonciatrice des numéros — charmante d'ailleurs — je ne crois pas à son opportunité dans un tel cadre. Il est très louable de chercher à innover, mais rien ne sert d'aller contre les lois immuables d'un genre. Ce qui est excellent au cabaret de l'est plus au cirque et il ne viendra pas à l'idée d'un wagnérien de moderniser Siegfried en lui donnant des allures de Chérubin.

L'étonnante danseuse acrobatique et contorsionniste Marie Hollis et la splendide gymnaste Chrysis de La Grange sont les étoiles de ce programme féminin. Après un an de séjour en Amérique, Chrysis nous revient avec un numéro perfectionné, porté à son maximum de valeur technique et en même temps d'effet spectaculaire. Pour le grand public, c'est un enchantement de voir cette belle fille souriante monter lentement au cintre du cirque où elle va exécuter des exercices d'une école impeccable : des planches, des drapeaux, pour finir par un vertigineux tourbillon de tout son corps souples autour de la staffe fixée à une tige d'acier. Pour

l'amateur qui sait la valeur de l'effort, c'est un régal de voir, après dix minutes de ce rude travail, la gymnaste descendre sa corde dans une lente élongation de ses muscles harmonieux, en tractions d'un bras auxquelles le plus sévère des professeurs d'agrès ne trouverait rien à reprocher... Un numéro de cirque absolument parfait sous quelque angle qu'on l'observe, dépouillé de toute vaine fioriture, d'une admirable et intégrale pureté.

Le quadrille aérien de Mireilly, Joan Tanya, Wicky Lester, Rose Lugano est bien réglé et toutes ces jeunes trapézistes sont aussi de la bonne école. Les deux Marfranos présentent un remarquable travail d'équilibres et de souplesses en combinaison... Malheureusement ce triomphe de la femme au cirque ne comporte pas de clownesses, mais Alex, Porto, Manetti, Rhum, Boulicot, Recordier et Tony ont sù remédié pleinement à cette carence tout de même regrettable.

Henry THÉTARD.

06/10/1938 : A Medrano : Miss Tamara, les Varadys, King Kong Perdue

Les amateurs d'agrès sont bien servis depuis la réouverture de Medrano. Après Chrysis de la Grange, le cirque montmartrois nous présente Miss Tamara que je considère, avec Gaby Marcès, comme le plus complet et le plus spectaculaire numéro féminin au trapèze fixe. L'exercice sensationnel de Miss Tamara est toujours la suspension par les talons qu'elle exécute avec une sécurité vraiment prodigieuse. Nous avons vu, au début de l'année et au-dessus de la même piste, [Fritzi] Bartoni réaliser le même tour de force avec une seule jambe, mais n'y avait-il point un léger truquage ?... C'est assez difficile à voir, même pour des yeux exercés. En tout cas, je trouve le style de Tamara supérieur à celui de sa concurrente.

Les Varadys, sauteurs équilibristes et contorsionnistes, sont une troupe actuellement très en vogue sur le marché des « variétés ». Il y a parmi eux deux ou trois bons sauteurs dont le répertoire ne dépasse pas la difficulté moyenne. C'est surtout leur aptitude comme « caoutchouc » qui donne le cachet du numéro. Un bon esemble, somme toute, dont la présentation gagnerait à être plus nette et mieux graduée.

Grande vedette américaine de music-hall, King Kong Perdue n'est nullement dépaycé dans la piste. Cet original travail de main à maim, présenté dans une note comique très particulière, est en même temps d'une valeur technique impeccable.

Je n'aime guère les numéros de très jeunes enfants dans la piste, mais je ferai exception pour la petite Marion qui, avec l'adorable sérieux des gosses de la banque, danse, saute et se disloque comme père et mère. Voilà de la bonne graine d'artiste.

Jimmy et Charlie sont des acrobates excentriques dont le numéro ressemble beaucoup à celui des Jovers. C'est le meilleur compliment à leur adresser.

Les amateurs d'animaux savants sont à leur affaire avec les otaries du fameux dresseur Armand Guerre, fils du non moins fameux trapéziste qui fut le porteur de la troupe des Monbar. Ayant perdu récemment tous ses animaux, Armand Guerre a dressé, en quelques semaines, ceux qu'il présente actuellement et cela paraît presque incroyable au connaisseur qui apprécie ce remarquable numéro.

Naturellement, les bons clowns de Medrano sont toujours là : Rhum et Manetti, Alex et Porto, enfin Boulicot à qui Lisette Lorin, en l'absence de Recordier, souffrant, donne la réplique avec beaucoup de naturel. Aurions-nous, enfin, une clownesse ? Je me permets, en tout cas, de suggérer que la vraie manière de présenter les numéros au cirque, si l'on juge ce rite

indispensable, serait un dialogue comique plutôt que ces bouts rimés pour mirliton, qui faisaient déjà quelque peu sourire au music-hall.

Henry THÉTARD.

08/10/1938 : AU CIRQUE D'HIVER : "la Perle du Bengale"

J'ai déjà souvent parlé de cette pantomime qui, par la continuité du succès, est vraiment la « Rose Marie » du cirque et dont la reprise avec décors nouveaux et costumes neufs, mérite mieux qu'une brève citation. En effet, ainsi que j'avais déjà pu le constater à l'Hippodrome d'Anvers, « la Perle du Bengale » n'a cessé de se bonifier en prenant de l'âge et cela est compréhensible. Une pantomime de cirque vaut non seulement par son texte, par sa musique, par sa mise en scène, mais surtout par la manière dont l'action est réglée. Faire du théâtre dans la piste vaut encore moins que d'y présenter un programme de music-hall. Une pantomime de cirque doit être un enchaînement rapide de poursuites, de chevauchées, d'acrobaties de toute nature venant se placer à propos dans une action réduite à son minimum de complication, le tout relevé par une nombreuse figuration humaine et animale, des décors fastueux, enfin toute cette mise en scène magnifique que permet un cadre beaucoup plus grandiose que celui de la plus vaste scène. Toutes les scènes de bataille, d'enlèvement, de poursuite sont, à présent dans « la Perle du Bengale », admirablement réglées. Des vieux routiers du cirque qui furent et restent des [acrobates] de valeur en même temps que de bons clowns, tels que Louis Lavata, les frères Zawatta, P. Pauwell, forment une troupe homogène qui conjugue parfaitement son jeu avec celui des acteurs dont les protagonistes masculins, l'excellent baryton André Pierrel et le talentueux comédien Geo Sandry, figuraient déjà dans la première version. Quant aux vedettes féminines, j'ai dit dans ma précédente chronique le bien que je pensais de la belle chanteuse Alice De Neige, de la célèbre danseuse hindoue Nyota Inyoka et de l'étoile du ballet, Violette Ternet. J'avais oublié, et je m'en excuse, de rendre justice à la souple danseuse acrobatique Mlle Beby qui, si je ne me trompe, doit être une enfant de la balle, ce qu'expliquerait sa parfaite aisance dans la piste où elle arrive portée sur les bras musculeux du jeune Pauwell, autre descendant d'une grande famille de cirque.

Plusieurs bons numéros composent la première partie de l'actuel programme du Cirque d'Hiver. On y retrouve avec plaisir Mme Truzzi et sa belle cavalerie et aussi les Amadoris, les « volants » bien connus. Quel modèle d'athlète harmonieux, le porteur des Amadoris !

Henry THÉTARD.

20/10/1938 : A MEDRANO - Paolo Bedini, jongleur - Le perroquet Coco

Paolo Bedini s'intitule au programme le plus jeune et le plus fort des jongleurs. Je ne sais s'il a encore droit à la première de ces épithètes, mais il n'est pas loin de mériter la seconde. Et tout cas, ses progrès, de mois en mois, sont stupéfiants. Il jongle à présent « à six » avec une sûreté magnifique. Quand il jonglera « à sept », il ne trouvera pas beaucoup de rivaux en un temps où les artistes ne cherchent pas précisément la difficulté... Et il faut bien avouer qu'ils ne sont pas souvent récompensés, ceux qui restent fidèles à l'ancienne méthode, celle qui disait de « plus en plus fort » et non de plus en plus truqué. Les connaisseurs se font rares et la poudre aux yeux réussit souvent mieux que la stricte probité dans l'art pour trouver des engagements.

Le jonglage est l'une des spécialités les plus sévères quand on veut se contenter de faire fort avec des appareils simples, ce qui devrait être le critérium du bon numéro de cirque.

Remy Ventura et son perroquet Coco partagent la vedette avec Paolo à l'actuel programme de Medrano. J'ai déjà souvent décrit cet amusant numéro d'oiseau parleur. Coco n'est pas un de ces perroquets gris de la côte occidentale d'Afrique qui ont jusqu'ici, d'après Brehm, fourni la majorité des grands artistes psittacidés. C'est un perroquet vert de l'Amazone, espèce plus petite que la précédente. On ne peut dire que Coco ait un répertoire aussi fourni que celui du célèbre Jaco, dont l'histoire des animaux savants a conservé la mémoire. Cet élève du bedeau de la cathédrale de Salzbourg, qui mit un an à faire son éducation, tenait de longues conversations en français, en allemand et en italien. Vers 1830, le président du tribunal, M. Kleinmayrn, l'acheta pour 900 florins et le garda jusqu'à sa mort. Jaco ne survécut à son maître que quelques semaines, s'étant littéralement laissé mourir de chagrin. Cet artiste polyglotte était aussi un ami affectueux et dévoué, comme le sont souvent les perroquets qui s'attachent passionnément à leur maître, alors qu'ils sont parfois méchants et traîtres avec les étrangers. Ce trait de caractère, commun à ces oiseaux et aux quadrumanes, a fait très justement surnommer les perroquets les singes du monde ailé.

Revenons à Coco. S'il ne parle que français, du moins le fait-il avec une certaine étendue de répertoire. Il rit aux éclats, chante et vocalise comme Elyane Célis. Enfin, il est tout en attitudes espiègles et en mines comiques vraiment très amusantes. C'est un charmant petit artiste et Remy Ventura le présente avec une habileté qui le fait valoir au maximum.

Henry THÉTARD.

02/11/1938 : Au Cirque d'Hiver

Voici le Cirque d'Hiver redevenu pour un temps un véritable cirque, avec un programme entièrement composé de numéros d'acrobatie et de dressage. Nul amateur ne s'en plaindra.

La famille Bellet, proche parent de celle que nous avons jadis connue avant son émigration en Amérique, présente ce programme deux numéros : l'un de trapèze fixe, l'autre d'acrobatie à cheval. Dans l'un et l'autre les Bellet font preuve de toutes les qualités dont héritent les vrais banquistes. Ce sont d'excellents sauteurs — le saut périlleux à cheval de l'un des hommes de la troupe est tourné selon la bonne règle — de parfaits équilibristes, de bons gymnastes. Et par dessus tout, ils savent rendre au maximum d'effet leur travail impeccable.

Le trio Dalcy, trio de jongleurs extra-rapides, est bien connu des amateurs de variétés. On le revoit toujours avec grand plaisir. Les Misley sont des équilibristes adroits et les hommes du numéro ont une réelle valeur athlétique.

La cavalerie de Mme Truzzi nous offre de nouvelles combinaisons de dressage en liberté, dont cette excellente écuyère sait tirer le meilleur parti spectaculaire. Les Zavatta et les Sosman jouent avec beaucoup de brio l'entrée des surprises de la T. S. F., qu'ils terminent par un petit concert très goûté du populaire, à en juger par les acclamations qui saluent leurs rappels.

Les éléphants et les chameaux de Bactriane, présentés par M. Rixford, sont bien dressés. Mais, en matière de dressage, il faut donner la palme aux tigres d'Alfred Court, qui présente à présent Franz Trubka, frère d'Albert Trubka et du dompteur du Zoo de Vincennes. Ce sont là trois élèves qui ont bien profité des leçons du maître.

Franz Trubka a pris en main avec une grande autorité ce groupe dangereux à qui son frère et Alfred Court lui-même ont dû pas mal de mois à l'hôpital. Il est impossible de faire évoluer avec plus d'élégance et de précision ces sept fauves magnifiques. Comme final

sensationnel, le dompteur nous présente Radjah, un tigre mâle de quelque 200 kilos, traversant la piste sur deux fils de fer accouplés, à la manière du fameux lion King Tuffy. Un beau tour de force quand on considère que l'animal a été dressé à cet exercice alors qu'il était adulte depuis longtemps... adulte et même père de famille, comme on peut le constater dans les coulisses où deux charmants tigrillons de six semaines attendent en miaulant le retour de leur mère qui cumule actuellement l'état de nourrice avec la profession d'artiste.

Henry THÉTARD.

04/11/1938 : A MEDRANO : Urnus, les Spurgatt, Harry Kahne

Dans l'actuel spectacle de Medrano, Urnus est, à mon avis, la grande vedette. Nous avons déjà vu parfois réaliser l'équilibre sur un doigt, mais jamais aussi longtemps et si aisément. D'ailleurs, l'équilibre d'un doigt n'est que l'un des nombreux tours de force qu'exécute en se jouant cet extraordinaire artiste qui est à [la] fois équilibriste, contorsionniste et jongleur. Son dernier truc, l'équilibre d'une main sur une canne posée sur une sphère avec jonglage des deux jambes et de l'autre main, est exécuté avec une telle maestria que ce tour presque incroyable de difficulté paraît étonnamment facile. Evidemment, il faut à Urnus une conformation particulière et surtout une remarquable vigueur des avant-bras et des poignets pour qu'il soit devenu un remarquable phénomène en la spécialité.

Le numéro des Spurgatt est aussi d'une réelle valeur. Le porteur de la troupe, un fort bel athlète, réalise avec son voltigeur le double équilibre de mâchoire à mâchoire dans un aussi remarquable style que celui de son émule des Concha et Concha.

Harry Kahne est un calculateur rapide à la manière du petit bossu Sol Stone qui fut l'une des étoiles de la galerie des phénomènes de Barnum et Bailey. Il réussit des calculs de séries avec une virtuosité qui aurait ravi d'aise un Henri Poincaré.

Les excellentes équipes clownesques Alex et Porto, Ilès et Loyal, Boulicot-Recordier rivalisent d'entraî et d'amusantes bouffonnerie. Gregoresco est un hardi voltigeur sur la corde volante et la cavalerie d'Edwards est très honorable, comme le savent les amateurs de vrai cirque, cette fois bien servis à Medrano. Toutefois, je dois avouer que le « swing » du jazz d'harmonicas des Hotchas m'a, bien que qualifié de « hot », laissé plutôt froid... On en reviendra, espérons-le pour le goût français, ce cette hystérie syncopée qui d'être une musique n'a que la prétention. Seuls les pensionnaires du docteur Goudron et du professeur Plume peuvent confondre agitation avec gaieté et discordance avec harmonie.

Henry THÉTARD.

20/11/1938 : Adriana et Charly, les Laï Foun, etc.

Adriana est toujours le même bel athlète féminin qui reçoit dans les mains avec tant d'assurance son cascadeur Charlot (devenu Charly), prestigieux sauteur à la batoude américaine. Depuis longtemps le numéro est magnifiquement au point : on le revoit toujours avec le même plaisir.

Les Laï Foun ne sont pas des inconnus non plus pour l'amateur d'acrobaties. Ces Chinois modernes, pour s'habiller en smoking et en robes du soir, n'ont rien perdu de la prodigieuse aptitude extrême-orientale à la dislocation et aux équilibres de mains. Il est bien rare de trouver un contorsionniste en arrière de la virtuosité de celui des Laï Foun qui va chercher avec les dents un verre plein placé à environ un mètre au-dessous du niveau de ses talons. Et les danses d'ensemble de la troupe, compliquées de jongleries d'assiettes et de bambous, forment des évolutions aussi élégantes que difficiles à mener à bien sans casse. C'est le grand numéro-vedette du programme actuel de Medrano, cette troupe Laï Foun.

Ceci ne veut pas dire que les autres attractions doivent être passées sous silence. Les Readings sont, en effet, une troupe d'acrobates cyclistes de tout premier ordre. Les Frediani se sont trouvés heureusement disponibles pour remplacer les Faludys dont un cascadeur s'est blessé à la première représentation et leur travail de mains à mains et de sauts au tapis ou sur [la] colonne est d'autant plus remarquable que les voltigeurs égalent à peu près en poids leurs porteurs. C'est dans une circonstance semblable qu'un directeur estime à leur valeur les anciennes familles de cirque dont l'éducation acrobatique est si complète qu'elles peuvent assurer à elles seules tout un programme, ce qui est le cas des Frediani, acrobates équestres, au tapis, sauteurs et voltigeurs de mains à mains et, d'ailleurs, excellents dans toutes ces spécialités.

Le pot pourri équestre d'André Rancy et de Tully Carré m'a beaucoup plus. La voltige de Tully Carré avec sauts de la baguette et de barrières combinés est un tour de force dangereux à tenter sur tapis-brosse, qui mérite d'être loué pleinement. La double haute école de ces deux jeunes et brillants écuyers est très spectaculaire et bien enlevée. Une seule ombre au tableau : l'état des chevaux et surtout des poneys qui ne sont pas présentés dans la piste au mieux de leur condition.

Les bons clowns Ilès et Loyal, Alex et Porto rivalisent toujours de cocasserie. Quand à Boulicot et Recordier, ils assurent avec le concours de Lisette Lorin la liaison entre les numéros. C'est fait avec autant de gaieté que d'ingénieux à-propos.

Henry THÉTARD.

28/11/1938 : Sans sous-titre

Parmi les nouvelles attractions que présente le Cirque d'Hiver à son programme actuel figurent les Algévols, les trapézistes bien connus, et Mijares, le funambule non moins connu.

Les Algévols restent fidèles à leur nouvelle formule, celle des deux ponts en croix, l'un pour voltige au porteur, l'autre pour celle de bâton à bâton. Il y a beaucoup de monde en l'air et le numéro est bien réglé. Dans la troupe, plusieurs bons artistes : Mme Alexine entre autres, et Jacques Algévol qui exécute en finale un double saut périlleux la tête dans le sac. J'ai noté quelques autres bons « trucs » dont un « casse-cou par-dessus » bien réussi. Comme difficulté de travail, en somme, une très satisfaisante moyenne.

J'avais gardé le meilleur souvenir de Mijares quand il était venu avec son frère au Cirque de Paris. J'avoue avoir été un peu déçu par son numéro actuel qui est surtout fait de trop longs remplissages pour aboutir à un unique saut périlleux. Un peu maigre et pas très au point.

Les frères Bouglione ont gardé au programme — et tous les amateurs ne peuvent que les en féliciter le beau numéro équestre des Bellet. Ils ont remplacé la cavalerie de Mme Truzzi par la leur propre, présentée par Sampion Bouglione, qui a pris goût au dressage en liberté dont il se tire, ma foi, fort bien. J'ai constaté avec plaisir le bel état des seize chevaux qui composent son principal groupe... Avec de beaux animaux, la partie est à moitié gagnée dès l'entrée en piste.

On peut en dire autant pour les magnifiques tigres d'Alfred Court, si sobrement et si adroitement présentés par Franz Trubka. J'ai appris par ce dernier que la ménagerie d'Alfred est actuellement à Mons... Verrons-nous un jour, à Paris, toute sa collection qui ne comporte pas moins de quelque soixante-dix fauves, lions, tigres, léopards, panthères noires, ours, etc. ? D'ailleurs, une autre grande ménagerie vient de se monter en Belgique, celle de Robert Henry, le marchand d'animaux de Bercheur, qui a fait la foire de Liège et hiverne actuellement à Charleroi.

La Belgique est redevenue un terrain d'élection pour les grands banquistes. Dans quelques jours, les frères Bouglione vont rouvrir le Cirque Royal de Bruxelles, où ils ont remporté un beau succès l'an dernier. Et peut-être les reverra-t-on en janvier à l'Hippodrome d'Anvers.

Henry THÉTARD.

02/12/1938 : A Medrano. Les Pierrotys, les Clérans, la cavalerie Carré et Rancy, les éléphants, etc...

Au programme actuel de Medrano, tous les numéros sont bons et plusieurs excellents.

La vedette est évidemment décernée aux Pierrotys, que notre monnaie dépréciée ne nous permet pas de revoir aussi souvent que nous le désirerions. Cependant tous les amateurs connaissent cet extraordinaire numéro d'acrobatie comique auquel on ne peut faire qu'une critique : le costume de ville du porteur, qui, admissible au music-hall, contraste ici en fausse note avec les belles filles empanachées et chamarrées de la barrière de Medrano. Légère critique en regard de l'éloge superlatif qu'il faut donner à ce numéro sans équivalent, où l'on trouve une fantaisie de parodie lyrique de la classe de celle d'un Charpini alliée à l'extrême virtuosité dans les plus difficiles passes de mains en mains. C'est, d'ailleurs, cette qualité du travail qui fait regretter davantage encore le malencontreux veston, qui ne permet pas — comme, par exemple, un costume sportif le ferait — de goûter pleinement le travail athlétique d'un grand acrobate.

Les Pierrotys prouvent, une fois de plus, qu'il n'y a pas de véritable numéro de classe là où l'on ne fait pas vraiment fort. En disant ceci, on paraît monter en aphorisme une vérité première. Pourtant, il n'est pas hors de saison d'insister là-dessus, alors que l'on voit, par exemple, tant de numéros aériens remplacer la difficulté de l'exercice par l'unique attraction de travailler à la coupole... Un très ordinaire « truc » de place publique deviendrait donc remarquable parce qu'exécuté à douze mètres de hauteur ?

Ce n'est pas là un reproche que l'on peut faire aux Clérans. J'ai souvent déjà exprimé mon admiration pour ces beaux gymnastes, aussi forts et corrects qu'audacieux. Tout véritable amateur préfère voir pour la millième fois une impeccable planche en avant ou une croix de fer bien tenue plutôt qu'une excentricité sans valeur pour la première fois.

On revoit aussi avec plaisir le vertigineux pot pourri équestre signé de deux noms : Carré et Rancy, qui, depuis près d'un siècle, font accourir les fervents du vrai cirque. En quinze jours, le

numéro a encore gagné en précision et en réglage, et la gracieuse silhouette de Mme Carré ajoute à son élégance première en l'augmentant d'un réel attrait.

Je n'ai pas la place de détailler tout le programme et ne puis qu'affirmer, à nouveau, son excellence, depuis la très remarquable jongleuse Peggy Sun, depuis les grands patineurs The Skating Ryles et les originaux cyclistes-perchistes les Sidney jusqu'aux très comiques éléphants de M. Fischer et aux cochons non moins savants de Sobbot. Il y aurait bien des réminiscences à conter — mais ce sera pour un autre jour — sur le cochon dressé, qui fut le partenaire de tant de grands clowns des années 1880 et 1890, de Tony Grice, de Medrano, de Billy Hayden et de celui qui devait devenir le fameux directeur Sarrasani.

Henry THÉTARD.

13/12/1938 : Au Cirque d'Hiver : les Robertis, les Silvestre, le trio Volair, etc...

Le chef de la troupe équestre des Robertis, qui fournit deux beaux numéros à l'actuel programme du Cirque d'Hiver, est une magnifique illustration de la valeur de l'éducation acrobatique qui se donnait jadis dans les anciennes familles de cirque. Dans son numéro de pas de deux, cet homme, certainement plus que cinquantenaire, se révèle un modèle de porteur sur cheval nu comme on en vit rarement. Et le numéro de jockey classique, exécuté en fin de programme par toute la famille, est également impeccable. M. Roberti fut, paraît-il, directeur de cirque... Il ne devait pas être en peine de remplacer ses artistes en cas de défaillance de ceux-ci.

Les Silvestre sont une bonne troupe de cyclistes composée en majeure partie de femmes. L'une d'elles fait particulièrement fort en portant sur ses épaules une jeune partenaire, les deux acrobates jonglant avec des cerceaux, tandis que la porteuse maintient l'équilibre sur un haut monocycle.

Le trio Volair, les trapézistes au cadre bien connus des amateurs de gymnastique, est toujours revu avec plaisir. Le voltigeur réussit un joli tour de force en tournant un excellent double saut périlleux très difficile à réaliser sur une si courte distance.

A propos de trapézistes, les habitués des cirques n'apprendront pas sans chagrin la mort tragique de Genesio Amadori, le plus beau et le plus fort de tous les prétendants à la succession d'Alfredo Codona. Ce splendide athlète, que nous applaudissions voici un mois encore au Cirque d'Hiver, s'est tué le 21 novembre, à Liège, en exécutant sa chute finale en casse-cou. Arrivé dans le filet sur la nuque, il s'est brisé la colonne vertébrale, et la mort est survenue après une agonie de plusieurs jours. Le martyrologue des volants n'est malheureusement jamais clos.

Henry THÉTARD.

16/12/1938 : Gala clownesque à Medrano. Les Fratellini, Alex et Porto

Le programme actuel de Medrano est un véritable gala clownesque avec ses deux équipes comiques de grande classe : le trio Fratellini, le duo Alex et Porto.

Pour leur rentrée parisienne, nos vieux amis les Fratellini ont choisi la piste montmartroise où, voici un peu plus de vingt ans, ils conquièrent la célébrité, en tant que trio comique. On sait en effet — et les Fratellini n'en font pas mystère — que bien avant, sous la direction des derniers Franconi, François fut une vedette équestre du Cirque d'Hiver, tandis que Paul était l'Auguste de son frère Louis.

En grands artistes qu'ils sont, les Fratellini savent évoluer avec le temps fugace et s'adapter. Si leur jeu est moins trépidant, ils l'agrémentent de nuances plus fines et surtout leurs trois inoubliables silhouettes restent les mêmes dans toute leur légendaire originalité. Après une amusante charge de quelques vedettes de music-hall, ils ont donné, avec le concours de Boulicot, leur fameuse entrée de la corrida, puis l'intermède musical de la java, triomphe d'Albert... Cela nous a très agréablement rajeunis de dix ans et le public y a visiblement pris le même plaisir.

Auparavant, Alex et Porto nous avaient, avec leur charmante fantaisie et leur alerte bonne humeur, excellemment joué l'entrée du jongleur d'assiettes maladroit. Porto, qui invente toujours des cocasseries nouvelles, n'a jamais tenu une aussi belle forme.

Boulicot et Recordier, secondés par la gentille Lisette Lorin, font preuve d'une égale ingéniosité pour lier les numéros par de véritables petites entrées comiques, pour la plupart très réussies. Voilà une dizaine d'années, j'avais vu employer cette méthode à la Scala de Berlin et, depuis, je l'avais signalée à plusieurs directeurs de music-hall... sans succès. Elle est [pourtant] la meilleure pour donner du mouvement à un spectacle de variétés.

Le programme de Medrano ne comporte pas que des clowns. On y trouve des attractions de premier ordre, telles que les éléphants de M. Fischer, dont j'ai déjà parlé, et l'excellente troupe de jockeys, les Ricono, qui soulèvent l'enthousiasme du public comme le fera toujours un grand numéro de vrai cirque mené à vertigineuse allure.

Les amateurs d'acrobatie trouveront aussi leur compte avec ces étonnants barristes comiques que sont Harey et Merky ; avec les trois Arnos, dont les deux fillettes sont vraiment, dans l'entière acception du terme, de jeunes prodiges ; enfin, avec la belle gymnaste Fritzzi Bartoni, qui a encore agrémenté son numéro d'un tour bien dangereux : demi-casse-cou et rattrape par les talons. On frémit... surtout quand on se rappelle la chute de miss Tamara. Pourquoi ces numéros de trapèze fixe ne s'accompagnent-ils pas d'un matelas que l'on disposerait sur la piste et qui diminuerait, sans les supprimer, les risques de fractures graves ?

Henry THÉTARD.

1939

03/01/1939 : Au Cirque d'Hiver

Les frères Bouglione nous offrent, au Cirque d'Hiver, une opérette-féerie du genre de celles des précédentes années. Après nous avoir menés dans le Nouveau Monde avec *la Reine de la Sierra* (qui tient la piste [actuellement] au cirque Royal de Bruxelles), aux Indes mystérieuses avec *la Perle du Bengale*, dans l'Arabie antique avec *la Princesse de Saba*, c'est en Chine, cette fois, qu'ils prétendent nous transporter. Non pas dans la Chine moderne de Tchang Kai Chek, mais dans cette Chine des guerres de l'opium, où les Chinois portaient encore des nattes, tandis que leurs gracieuses compagnes sautillaient se la pointe des pieds. Cette Chine, quelque peu conventionnelle, fit la joie de notre enfance et la providence des auteurs de féeries au dernier siècle... Nous nous sommes rappelés, non sans attendrissement, *le Tour du monde en 80 jours* et ce *Pays de l'or* où Cassive fit à la Gaieté des débuts sensationnels sur le câble aérien.

Une féerie de cirque ne se raconte pas. Celle du Cirque d'Hiver est truculente et mouvementée à souhait, amusante comme une image d'Épinal, avec des costumes bigarrés, des ballets somptueux et des clous sensationnels, par exemple cette lutte contre les caïmans des navigateurs du Mé-Kong. Entre parenthèses, voilà qui nous révèle que nous nous trouvons transportés de Chine en Indochine... Avec un avion, cela n'est pas pour surprendre... Notons aussi la fuite des fauves à travers la brousse en flammes qui se déroule partie sur l'écran, partie dans la piste. Les antilopes, les zèbres et les rhinocéros bicornes que le cinéma nous montre ne sont évidemment pas des animaux de la faune chinoise, mais, dans une féerie, on n'y regarde pas de si près. D'ailleurs, on le sait, les connaissances en zoologie du Français moyen, et même du Français savant, sont plutôt vagues et indéterminées.

Cette combinaison du cinéma et du spectacle réel est intéressante. Elle fut employée pour la première fois, à ma connaissance, par le dompteur Georges Marck, dans son sketch *Revanche des fauves*, quelques années avant la guerre. Pour lui donner son maximum d'effet, à présent que le cinéma n'est plus muet, il faudrait évidemment améliorer l'acoustique du cirque.

L'Idole de Changhaï a été habilement « mise en piste » par Geo Sandry qui se révèle, une fois de plus, talentueux acteur de mélodrame. Fernand Sardou donne brillamment la réplique à la désopilante Milly Mathis. Les Zavatta jouent une très amusante entrée clownesque où la statue de Bouddha se rencontre à propos pour fournir l'accessoire comique... Les autres rôles sont fort joliment interprétés par Mlles Françoise Rambaud, Suzy Lucat, MM. Marcel Ponte, Michele, qui savent mettre en valeur l'agréable musique du maestro Brunel. Enfin, André Denizart mérite aussi des éloges pour l'ordonnance des ballets dont Violette Ternet est la gracieuse étoile.

Henry THÉTARD.

13/01/1939 : Sans sous-titre

Il n'y a qu'un seul numéro équestre au programme actuel de Medrano, mais il est de premier ordre. C'est celui des Ricono qui, avant d'exécuter leur éblouissant travail de jockey et de voltige, rééditent l'entrée en break, jadis triomphe des Lécusson. Le public acclame tous les jours cet impeccable numéro qui est certainement le plus gros succès d'applaudissements de tout le programme. Serait-ce une preuve que dans le cirque 39 c'est encore la mode 1840 qui plait le plus ?

Déjà, au temps presque lointain de [Strehly], l'auteur de *l'Acrobatie* se plaignait de la raréfaction des bons numéros équestres. Que dirait-il aujourd'hui ? Et pourtant les Ricono sont le grand succès de Medrano, tandis que les Cristiani sont actuellement celui du cirque Mills à l'Olympia de Kensington... Pourquoi donc cette décadence de l'acrobatie équestre ? Parce que les petits cirques, conservatoire de cette spécialité, se font de plus en plus rares. Les Ricono, précisément, sont les directeurs d'un cirque ambulancier qui, pendant l'été, voyage dans l'ouest de la France. Quand vous rencontrerez le « Cirque des Alliés », n'oubliez donc pas de vous arrêter pour voir la représentation. Vous ne le regretterez pas.

Avec les Ricono, avec les merveilleux clowns Alex et Porto, le dompteur V. Trubka est resté inscrit au spectacle de cette quinzaine. On ne le regrette pas.

Manetti et Rhum, retour du Cirque de Rouen, sont revenus à Montmartre. De jeunes clowns, annonce le programme, qui sont aussi de grands clowns. C'est une très juste opinion.

Des attractions nouvelles, les trois Veronas sont parmi les meilleurs patineurs à roulettes que l'on trouve actuellement. Leur travail est aussi fort qu'artistiquement présenté.

On trouve encore à ce bon spectacle les Peter sisters, trois « jeunes filles » qui pèsent ensemble, paraît-il, 450 kilos. Sont-elles les plus grosses jeunes filles du monde ?... Ce n'est pas certain, car j'ai vu récemment, à la foire de Neuilly, une jeune géante qui leur damerait le pion. Mais ce sont, sans aucun doute, trois très grosses jeunes filles qui chantent agréablement. Valent-elles que le cinéma et la radio d'outre-Atlantique se les arrachent à prix d'or ? Cela me paraît encore douteux... Il est vrai que là-bas, au dire de Barnum qui s'y connaissait, il naissait en 1850 un badaud par minute... En 1939, ce doit être, avec l'augmentation de la population, un par seconde, ce qui expliquerait beaucoup de choses dont s'étonnent les bons Européens.

Henry THÉTARD.

26/01/1939 : A Medrano : Le fils de Buffalo-Bill, féerie du Far-West.

Medrano nous offre, pour un mois, sa féerie annuelle. C'est un très joli spectacle, fort bien réglé, alerte et plaisant, dans la manière de ces pantomimes qui firent le renom du Nouveau Cirque aux alentours de 1900. L'action se passe au Far-West — au Far-West moderne dit le programme — et c'est sans doute pour cela que la classique attaque du « Deadwood-coach », la vieille diligence qui échoua finalement dans le magasin d'accessoires du cirque Mills, est remplacée par l'attaque de la locomotive du train qui traverse la Prairie. Comme titre : *le Fils de Buffalo-Bill*, un nom qui porte bonheur aux gens de cirque.

L'action de cette féerie, coupée de quelques thèmes lyriques dont la musique a été écrite par le maître Vincent Scotto, est restée très aiguë, et c'est en cela qu'elle me plaît surtout. On y voit des jeux équestres présentés par André Rancy et Tully Carré — c'est dire qu'ils sont excellents. On y voit, naturellement, encore des exercices de lasso, de fouet de cow-boy et le jet des haches et des couteaux sur une charmante jeune femme que les Peaux-Rouges peu galants ont liée au poteau des tortures. Et il y a encore des poursuites, des batailles au revolver et des scènes de scalp dans la plus classique style Gustave Aymard ou Karl May.

La partie bouffonne indispensable est assurée par les dix clowns habituels de Medrano : Recordier — qui a eu l'idée de cette pantomime — son compère Boulicot, Alex, Porto, Rhum et Manetti. Chacun de ces excellents comiques cherche à se surpasser au cours de multiples incarnations vraiment très amusantes.

De bons artistes lyriques et dramatiques. Mlle Dora Henriquez, MM. Clément Duhour, Maray interprètent le texte et les chants avec une aisance qui fait souvent défaut aux gens de

théâtre égarés dans la piste. Le bon « faire-valoir » Loyal, et la gentille Lisette Lorin et les girls de la barrière féminine de Medrano complètent très heureusement la troupe du *Fils de Buffalo-Bill*.

La partie chorégraphique est tenue par les Helena Stars et leurs ballets éclairés à la lumière noire ne sont pas les moindres attractions de ce spectacle vivant et chatoyant dont la principale qualité est de s'adapter très heureusement au cadre intime du cirque de Montmartre.

Henry THÉTARD.

18/02/1939 : José Møeser, écuyer ; Felovis, jongleur.

Medrano ne considère pas que le fait de donner une pantomime en seconde partie autorise un cirque à offrir une première partie composée d'attractions de second ordre. Son actuel programme nous présente plusieurs numéros de grande classe susceptibles de faire venir les amateurs de vrai cirque, ceux qui aiment un travail fort bien « rendu ».

Quelles sont, en effet, les caractéristiques d'un numéro de cirque de premier ordre ? Il y en a trois : la première est de posséder une réelle valeur intrinsèque au point de vue de la difficulté du travail ; la seconde d'être plaisante à voir, dans une originalité particulière de présentation ; la troisième d'être menée à un rythme que ne laisse jamais faiblir l'intérêt du spectateur et qui aille en progression jusqu'à la finale du numéro.

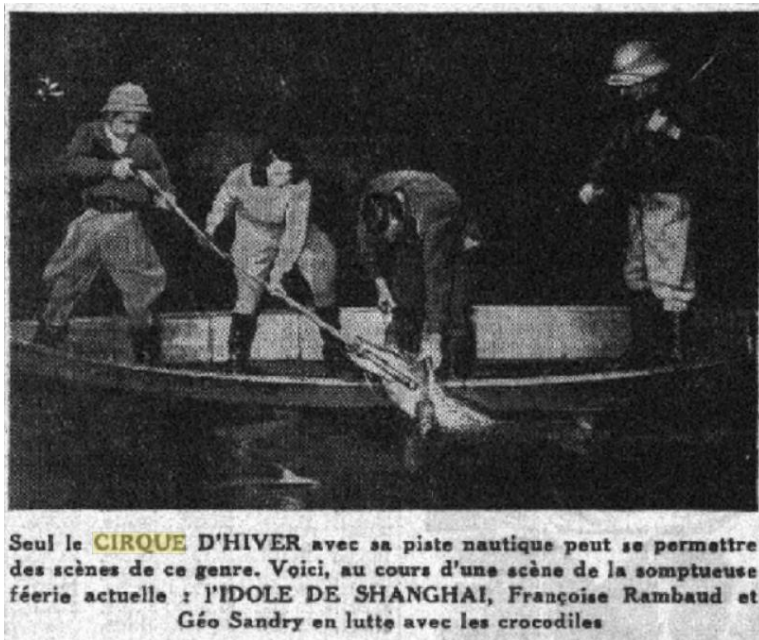
L'écuyer José Møeser et le jongleur Felovis ont su réaliser toutes ces conditions et leurs numéros peuvent passer pour des modèles dans leur genre respectif.

Je sais que la présentation de Møeser sur *Sultan* soulève certaines critiques de la part des « purs » de l'équitation savante. Il est exact que cette haute école n'est pas, comme celle d'un Fillis, d'un Albert Schumann, basée sur le développement à leur maximum de précision des allures naturelles d'un cheval — car le « passage » est une allure naturelle. *Sultan*, avec son passage relevé de l'avant-main et son arrière main écrasé, ressemble davantage à une gravure de l'ancien manège de Vienne qu'à un *Germinal* dont l'écuyer centaure disciplinait le dynamisme brutal et l'ardeur bouillante... Mais le numéro se déroule à un rythme parfait, soutenu par une musique habilement choisie. Le cheval est beau, harnaché avec goût, l'homme est joliment costumé et savamment maquillé. Les « airs », pour ne pas être toujours classiques, sont d'une amusante originalité. Le tout forme un numéro spectaculaire au plus haut point... Que demander de plus à un numéro de cirque ?

Le jongleur Felovis est aussi un grand, un très grand artiste de la piste. Son travail n'est pas, comme celui de Rastelli, basé sur une succession de tours de force en constante progression, mais sur l'allure endiablée du numéro conjuguée avec un travail, d'ailleurs, d'une valeur très au-dessus de la moyenne. Et quelle sûreté étonnante dans cet extraordinaire pot pourri de jonglage au galop ! Felovis a su, comme José Møeser, choisir adroitement sa musique d'accompagnement, ce qui est, au cirque, d'une importance de première valeur et cependant si souvent négligé. Pour sacrifier au goût du jour, certains artistes croient habile de présenter leur travail à des rythmes de jazz et c'est d'un effet le plus souvent désastreux.

Au programme figure l'acrobate aérien Aloys Peters. Pour ceux qui aiment les sensations violentes, le numéro ne saurait être mieux choisi. Pour moi, je l'ai déjà souvent écrit, je ne tiens pas pour grand numéro aérien celui qui ne serait pas engagé si le travail était présenté à quatre mètres de hauteur, au lieu de l'être à la coupole. En outre, si l'accident mortel du voltigeur des Crotos se renouvelait devant une salle comble, la vogue du spectacle de la piste pourrait bien s'en trouver atteinte pour un temps.

Henry THÉTARD.



Seul le **CIRQUE D'HIVER** avec sa piste nautique peut se permettre des scènes de ce genre. Voici, au cours d'une scène de la somptueuse féerie actuelle : **L'IDOLE DE SHANGHAI**, Françoise Rambaud et Géo Sandry en lutte avec les crocodiles

Juste à côté de la chronique précédente

27/02/1939 : AU CIRQUE D'HIVER : les sœurs Wetzel, le funambule Lepomme, etc.

En première partie — la seconde étant toujours réservée à *l'Idole de Changhaï* — le Cirque d'Hiver nous offre quelques attractions intéressantes.

Le travail au trapèze des sœurs Wetzel mériterait une meilleure place au programme. Ces deux jolies acrobates présentent un pot pourri aérien très bien réglé et de la bonne école. Cela n'a rien d'étonnant quand on sait que les jeunes gymnastes sont les proches parentes et les élèves de Mme Carré dont les amateurs se rappellent le célèbre numéro de panneau, l'un des meilleurs qu'une femme ait jamais présenté.

On voit toujours avec plaisir le fil-de-fériste Lepomme qui travaille d'abord sur fil mou et ensuite sur petit câble tendu à la manière de Colleano. Sur ce deuxième agrès, il tourne un beau saut périlleux qu'il a tort de ne point redoubler, ne serait-ce que pour ne pas donner l'impression d'être obligé de lâcher le fil après sa retombée. A part cette légère restriction, le numéro est très bon.

Michel, Zavatta et Sosman m'ont fait bien rire dans leur parodie de grand opéra. Leur comique est très gros, mais ce comique de tréteau forain est excellent dans la piste quand il est aturel et qu'il se produit dans l'action rapide et le style de la parade. Etre drôle dans une entrée de grosse farce n'est pas à la portée du premier clown venu.

La troupe de sauteurs à la bascule Bokara est honnête. La cavalerie de la maison l'est aussi. Mais deux ou trois attractions de plus ne viendraient pas mal à propos pour renforcer cette première partie destinée à faire revenir les amateurs de vrai cirque à qui on ne peut tout de même pas demander de revoir chaque quinzaine *l'Idole de Changhaï*. La pantomime ne devrait être au cirque que la partie accessoire du spectacle, à moins qu'elle ne soit un cadre pour attractions renouvelables périodiquement. Et ce serait sans doute la meilleure formule.

Henry THÉTARD.

19/03/1939 : Au Cirque d'Hiver. L'hippopotame Bengali – Attractions diverses

Voici fort heureusement le Cirque d'Hiver revenu aux programmes de vrai cirque.

La vedette de son spectacle actuel est de poids. Peut-être ne pèse-t-elle pas tout à fait les trois tonnes annoncées mais il s'en faut de peu. Les Peter Sisters sont battues et de pas mal de longueurs par Bengali, lequel est un magnifique hippopotame africain qui a troqué son Tanganyika natal pour la piscine du Cirque d'Hiver.

Nous avons déjà un un hippo dans la piste nautique du Nouveau Cirque. C'est celui de la ménagerie de Krone et il était alors présenté par Prieto qui depuis s'est adonné au dressage des mules récalcitrantes. Les confrères qui ont fait avec moi le voyage de Berlin, en février 1930, ont pu en voir un autre dans l'arène du cirque Sarrasani. Doux comme un chien, ce brave animal traversait tout seul, au milieu des artistes et des employés, les couloirs du cirque, et attendait patiemment dans la coulisse le moment d'entrée en scène. On l'appelait *Œdipus*, et André Thérive embarrassa quelque peu le directeur en lui demandant si le docteur Freud avait servi de parrain à l'aimable amphibie... Sarrasani connaissait beaucoup de blagues, en sa qualité d'ancien clown, mais le complexe d'Œdipe lui était manifestement étranger...

Bengali n'est pas encore aussi savant que son collègue du cirque Sarrasani, mais peut facilement le devenir, car j'ai pu me rendre compte que son caractère n'était pas moins gracieux. Tous les hippos ne sont pas tels et les habitués du vieux Jardin des Plantes se souviennent de *Kako* qui tua deux gardiens au début de ce siècle.

Bengali est bien encadré au programme du Cirque d'Hiver qui comporte encore des éléphants, la cavalerie de Sampion Bouglione, et les bons clowns Zavatta et Sosman. Parmi les attractions, citons au premier plan les audacieux voltigeurs aériens du duo Cromwells, ensuite, la troupe d'acrobates des South China, ainsi que l'original numéro de fil de fer de Page and Nona. Enfin, miss Isolina présente un travail au trapèze fixe dont le final est vraiment émouvant. L'artiste, assise sur une chaise placée en équilibre sur la barre de l'agrès, joue du violon... Brusquement, elle part à la renverse, bascule la chaise dans la piste et se rattrape par les pieds aux cordes du trapèze, la tête en bas... Ce truc final de l'accident simulé s'emploie beaucoup mais il est rare de la voir exécuter avec autant de naturel.

Henry THÉTARD.

25/03/1929 : A MEDRANO : les Belley, les Fronzal, les Fratellini, Alex et Porto

Au programme actuel de Médrano figurent deux excellents numéros qui rappellent les meilleurs du vieux cirque de jadis dont l'acrobatie équestre et les « cascades » étaient les bases principales. La troupe des Belley est bien connue de tous les amateurs de travail équestre. Cette nombreuse famille compte parmi ses membres plusieurs étoiles : le voltigeur qui tourne un impeccable saut périlleux sur cheval nu mérite la grande vedette. D'ailleurs, toute la présentation du numéro est excellente, [qu'il s'agisse] de sauts, de voltige ou d'élévation en colonne. Quel dommage que les magnifiques athlètes masculins de cette famille de banquistes délaissent pour un costume de tennisman le maillot collant qui permettrait d'admirer leur plastique !

Le second numéro de ce spectacle, que l'on peut assimiler aux meilleurs cascadeurs de l'ancien temps, est celui des Fronzal. Ces excentriques américains nous démontrent une fois de plus que les Etats-Unis sont actuellement le conservatoire des grands artistes de cirque. Qu'ils s'habillent en clowns ou en excentriques, des sauteurs et cascadeurs, héritiers de la vieille

tradition du « knock-about », valent par la rapidité et l'enchaînement progressif, on peut même dire par la brutalité, de la présentation. Jadis, nombreux étaient les clowns sauteurs qui travaillaient dans ce style dont les Hanlon-Lees furent les plus célèbres adeptes ; un William Olschansky, un Benito Bracco « cascadaient » avec tant de cœur qu'ils faisaient de fréquents stages à l'hôpital... A présent, ce beau feu est un peu éteint... Les clowns préfèrent jouer du saxophone ou de la concertina. Mais le succès d'un numéro comme celui des Fronzal nous prouve que le goût du public n'a pas changé. En 1939 comme il y a un siècle chez Dejean ou chez le vieux Renz, le grand artiste de cirque est celui qui n'a pas peur « d'en mettre ».

Entendons-nous. Je ne fais pas le procès d'un clown parleur qui est nécessaire au cirque, autant que son cousin le cascadeur. Et le succès de nos amis les Fratellini dans la charge du fils de Guillaume Tell, celui d'Alex et Porto dans l'entrée du déjeuner champêtre l'ont prouvé à ce même spectacle de Medrano. Il faut de tout, dit cet autre, pour faire un monde. Et aussi pour faire un programme de cirque. Mais les bons écuyers et les bons cascadeurs se font rares : on doit donc ne pas ménager les compliments à ceux que l'on rencontre encore dans la piste.

Henry THÉTARD.

07/04/1939 : A MEDRANO : le Royal Kiltie Band, Renée Piat et Naudy, Eddie Gordon, etc.

Le nouveau spectacle de Medrano, est, comme les précédents, présenté par la charmante Lisette Lorin et nos amis Boulicot et Recordier, dont la parodie radiophonique est une désopilante trouvaille.

Les deux équipes de clowns maison sont également les mêmes que celles de la dernière quinzaine. Comme il s'agit du trio Fratellini et du tandem Alex-Porto, nul ne s'en plaint... Et pas davantage de revoir la magnifique troupe équestre de Caroli-Belley.

Plusieurs attractions sont, par contre, des nouveautés. La vedette est dévolue à un jazz écossais, le Royal Kiltie Band, dont on écoute les mélodies syncopées avec la sympathie que commande l'Entente cordiale.

Eddie Gordon est un cycliste comique de la nombreuse lignée qui se réclame de ce vieux trimardeur de Joë Jackson. On peut dire que l'homme qui vola le premier une bicyclette au music-hall aura fait école. Eddie Gordon est d'ailleurs très drôle.

Amusant aussi, Jakman, qui possède une belle virtuosité de pianiste en plus d'un sens de l'humour très personnel.

Enfin, cet honnête spectacle se complète d'un remarquable numéro de danse acrobatique, celui de Renée Piat et Naudy. Tous les amateurs de cirque connaissent Renée Piat, qui fut longtemps l'étoile et la directrice des ballets du Cirque d'Hiver, et tous ont appréciés sa plastique parfaite et son beau talent d'acrobate. Naudy est un athlète splendide qui joue admirablement son rôle de porteur. Malheureusement, par suite d'un accident récent, il ne peut actuellement exécuter la plus sensationnelle performance du numéro qui, tel quel, est pourtant digne de figurer au meilleur programme de variétés.

Henry THÉTARD.

09/04/1939 : Le chapiteau des frères Amar à la porte de Clichy

Pendant quelques jours, les amateurs de vrai cirque vont pouvoir s'en donner à cœur joie, se promener dans les coulisses d'un grand chapiteau forain, devant les cages de la ménagerie, dans les écuries des chevaux et des éléphants, admirer l'hippopotame rose et brun dans sa voiture-bassin, donner du sucre à *Auguste*, le benjamin du grand troupeau de pachydermes... *Auguste*, vous le savez, est le filleul de Maurice Chevalier et de Joséphine Baker. Avec un tel parrainage, quelle ambition peut-il se refuser ?... Quand le créateur de ces petits chefs-d'œuvres qui ont nom *Prosper* et *Ma Pomme* sera de l'Académie française, *Auguste*, haut de trois mètres à l'épaule et muni de majestueuses défenses, jouera sur l'harmonica les délectations, favorites des chers auditeurs de 1939. Mais ceux de 1950 ne comprendront peut-être pas très bien l'enthousiasme de leurs aînés.

Laissons *Auguste* devant son tas de foin. Le Cirque Amar n'est pas seulement un cirque-ménagerie. Il nous offre un spectacle très soigné, présenté à un rythme extraordinaire, dans un cadre à la fois élégant et tout imprégné du pittoresque du grand voyage. Bien entendu, il y a des lions présentés par une jolie dompteuse, miss Juanita ; des tigres que fait évoluer le dompteur Smola et les merveilleux ours patineurs et comédiens de Berg. Mais il y a aussi des acrobates de la classe des Orlando-Waldemar, des Dallys, des gymnastes éprouvés comme les Volair et les Bumrang, des équilibristes chinois de première force. En un mot, un spectacle de cirque complet et sans un numéro médiocre parmi vingt attractions.

Beby, le joyeux Beby, assure la partie comique avec ses partenaires Vincent et Andreff. C'est tout dire ! La rentée de Beby est un évènement pour les amateurs de cirque parisiens.

La partie équestre est confiée aux Strassburger et à Jean Gautier. Elle est donc excellemment tenue. Et notre vieil ami Amar aîné présente ses éléphants avec le brio et le métier dont il faisait déjà preuve avec son lion *d'Artagnan*, voici... disons pas mal d'années. C'était au temps de sa belle jeunesse... et de la mienne. Mais le métier de dompteur conserve mieux son homme que celui de journaliste.

Henry THÉTARD

26/04/1939 : A Medrano

Medrano nous offre son programme de clôture. Il est très bon et on ne saurait trop féliciter la direction du cirque de Montmartre de ne pas suivre les anciens errements des programmes inférieurs en fin de saison. Des errements qui ont sérieusement nui aux cirques stables.

Rien ne fait plus plaisir à un véritable amateur d'acrobatie qu'un jeune artiste, encore ignorant des petits trucs de mise en scène, présentant un travail réellement fort, avec le seul souci de garder un style impeccable. C'est le cas d'Andrée Marcou, une toute jeune fille presque encore une petite fille, qui, en fait de gymnastique aux agrès, n'a plus beaucoup à apprendre. La pointe de charmante gaucherie qui assaisonne l'entée en piste de la gymnaste est un attrait de plus à son remarquable numéro. Dès la montée de corde en planche roulée qui mène l'artiste au trapèze on est séduit par le style de l'exécution et le charme persiste jusqu'au bout. La planche en arrière qui vient ensuite, l'équilibre de reins avec échappement et rattrape en jarrets, la planche d'un bras est surtout l'extraordinaire équilibre de mains tenu pendant quelque deux minutes sans aucun truquage, autant de tours qui, par leur perfection d'école, forcent l'admiration du connaisseur.

Je me garderai de comparer Andrée Marcou à Lilian Leitzel, excellente gymnaste certes, mais disgracieuse et dont le travail sentait l'effort. A celle-ci j'ai toujours préféré miss Fillis et c'est d'elle, à mon sens, que l'on doit rapprocher cette jeune artiste dont le coup d'essai est un coup de maître. Est-elle de la famille de ces Marcou qui présentaient, aux jours lointains de 1900, un grand numéro de barres aériennes ? Je ne sais, mais je sais bien que cette autre grande artiste aux agrès, Chrysis de la Grange, doit être fière d'Andrée Marcou, son élève.

Je passerai rapidement sur les autres numéros de ce dernier spectacle de Medrano. Les Chestenfield sont, on le sait, d'étonnants comiques selon l'humour britannique, mais je les préfère au music-hall, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas très bons dans la piste. La rentrée du grand cascadeur Aeros ne manquera pas d'attirer les amateurs de vrai cirque tandis que les vieux Parisiens se complairont à la magie blanche des frères Isola. Le beau mulâtre Rola-Rola et sa non moins belle partenaire ne sont pas non plus à passer sous silence.

Et il y a encore les grands clowns Alex et Porto. Et aussi les excellents acrobates à cheval, les Belley, dont je n'ai pu suivre le travail comme je l'aurais voulu à cause de cette singulière innovation de présenter un numéro équestre pris dans le pinceau lumineux d'un projecteur qui gêne considérablement les spectateurs et doit gêner aussi les artistes... Le cirque n'est pas le music-hall et les numéros qui tournent autour de la banquette doivent se donner tous feux allumés dans la salle.

Henry THÉTARD.

30/06/1939 : LE CIRQUE AMAR et son zoo ambulante à la porte d'Italie

Après avoir séjourné trois jours à la porte d'Auteuil, le cirque Amar s'installe à la porte d'Italie pour une durée équivalente.

Il y a deux mois, j'ai détaillé l'excellent spectacle offert cette année par les frères Amar. Il est rare de voir sous le chapiteau ambulante un numéro de la valeur, par exemple, des Orlando-Waldemar, vrais acrobates de classe internationale. Le mois dernier, me trouvant à Munich, j'ai vu la représentation du cirque Sarrasani, dirigé actuellement par le fils du vieux *showman*, décédé à Sao-Paulo. J'ai constaté que le programme, tout en restant d'une honnête qualité, était inférieur à celui du cirque Amar. Il y a dix ans, semblable comparaison entre un chapiteau français et un allemand aurait paru ridicule.

Mais ce n'est pas seulement sur le spectacle que les frères Amar ont fait porter leur effort. Leur ménagerie s'est augmentée au point d'être devenue un véritable zoo ambulante, une exhibition des plus rares spécimens zoologiques. Sans parler des éléphants, des bisons, des buffles, des zèbres, on peut voir actuellement dans ce zoo une girafe, un hippopotame et un rhinocéros bicolore.

Jamais, depuis Barnum, pas même dans la magnifique ménagerie de Krone, ces trois spécimens n'ont été réunis dans une ménagerie ambulante de notre vieille Europe.

Je souligne le fait : il vaut la peine d'être noté par les amateurs de galeries zoologiques. Le rhinocéros et la girafe sont, en effet, parmi les animaux les plus rares, surtout le premier dont il ne doit pas figurer plus d'une vingtaine d'individus en captivité dans les zoos européens.

Il y aurait beaucoup à écrire sur les exhibitions d'animaux rares par les cirques et les ménageries. Jadis, nos vieilles ménageries foraines, avant que leur décadence, à l'époque fin de siècle, eût réduit leurs collections aux seuls animaux de travail, en présentèrent parfois au public. En 1884, la ménagerie Bidet exhibait une girafe et celle des frères Pianet un rhinocéros

de Sumatra. En Allemagne, vingt ans plus tard, Malferteiner et Krone possédaient girafe et hippopotame.

Depuis cinquante ans, ce sont les cirques américains qui présentent les ménageries les plus complètes. Ringling exhibait, l'an dernier, un superbe gorille adulte. Il n'est pourtant pas certain qu'une ménagerie ambulante promène actuellement au pays des dollars à la fois une girafe, un rhino et un hippo.

Et voilà qui constitue pour les frères Amar le meilleur compliment mérité par cet effort continu en faveur de l'annexe zoologique de leur établissement. Dépasser les confrères européens, c'était déjà bien... Egaler les Américains, c'est encore beaucoup plus fort.

Henry THÉTARD.

Index

Cet index recense l'ensemble des noms relevés dans les *Chroniques du cirque*. À côté de chaque entrée sont listées toutes les chroniques où la personne, l'animal ou l'entreprise en question est citée. Les chroniques sont désignées par leur date. Afin de les retrouver facilement on se référera à la table des matières p. 103. Une date mentionnée en *italique* signifie soit que l'élément indiqué n'est pas clairement mentionné dans la chronique en question mais fortement sous-entendu, soit que son indentification fait l'objet d'une ambiguïté.

PERSONNES

A

- Les ABDULLAH (sauteurs marocains) : 28/04/1933 ; 23/05/1933 ;
- ACHARD Paul (journaliste français) : 20/02/1930 ;
- ADAMSKI Franck (dresseur d'ours) : 08/12/1933 ;
- ADLER Jerry (joueur d'harmonica) : 27/10/1935 ;
- ADRIANA et CHARLOT (ou CHARLY) (sauteurs à la batoude américaine) : 18/03/1934 ; 12/02/1935 ; 25/11/1935 ; 12/11/1936 ; 20/11/1938 ;
- AEROS Cliff (cascadeur français) : 20/09/1929 ;
- AEROS ou AÉROS Germain (fil-de-fériste comique français) : 23/11/1930 ; 21/02/1933 ; 28/04/1933 ; 23/05/1933 ; 02/08/1934 ; 04/11/1934 ; 06/06/1936 ; 26/10/1936 ; 09/11/1936 ; 27/12/1936 ; 05/02/1937 ; 29/04/1937 ; 16/12/1937 ; 19/01/1938 ; 21/03/1938 ; 05/05/1938 ; 26/04/1939 ;
- AGOUST ou AGUST Michael (illusionniste allemand) : 16/01/1935 ;
- AGOUST Henri (jongleur français) : 21/10/1930 ;
- AHLERS (cornac allemand) : 09/12/1930 ;
- Les AÏCARDI (jongleurs français) : 04/06/1935 ;
- Duo ALBERTINI (acrobates) : 05/11/1936 ;
- ALEX (clown français) : 12/11/1932 ; 22/03/1933 ; 02/04/1935 ; 16/04/1935 ; 19/09/1935 ; 23/10/1935 ; 25/11/1935 ; 18/01/1936 ; 30/09/1936 ; 22/10/1936 ; 05/11/1936 ; 08/02/1937 ; 18/03/1937 ; 18/09/1937 ; 15/11/1937 ; 16/12/1937 ; 04/02/1938 ; 06/04/1938 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ; 16/12/1938 ; 13/01/1939 ; 26/01/1939 ; 25/03/1939 ; 07/04/1939 ; 26/04/1939 ;
- Duo RICO et ALEX : 29/05/1928 ; 27/05/1931 ; 12/11/1932 ;
- Les ALEX (trapézistes volants français) : 12/05/1928 ; 05/10/1929 ; 03/12/1930 ; 10/01/1933 ; 08/12/1934 ; 29/04/1937 ; 01/12/1937 ;
- ALEX Jules (trapéziste volant français) : 21/02/1933 ; 05/12/1936 ;
- Mlle ALEXIANE (écuyère française ?) : 19/03/1932 ;

Les ALEXIM (trapézistes volantes françaises) : 27/05/1931 ; 11/03/1933 ; 03/08/1934 ; 25/10/1934 ;
 ALEXIME Victoria (trapéziste volante française) : 26/10/1937 ; 28/11/1938 ;

Les ALGÉVOLS (trapézistes volants français originaires d'Alger) : 22/02/1929 ; 05/12/1929 ;
 23/03/1930 ; 15/11/1934 ; 15/08/1937 ; 26/10/1937 ; 28/11/1938 ;

- Jacques ALGÉVOL : 05/12/1929 ; 23/03/1930 ; 26/10/1937 ; 28/11/1938 ;

Les ALIZÉS (trapézistes volants français) : 01/12/1937 ;

ALLARTY ou ALLARTY-MOLIER Blanche (écuyère française) : 01/08/1930 ; 02/04/1931 ; 16/07/1932 ;
 09/03/1935 ;

ALLARTY Lysianne (écuyère française) : 01/08/1930 ;

ALLARY Emmy (musicienne comique ?, nièce de Louis) : 31/10/1934 ;

ALLARY Louis (musicien comique ?) : 31/10/1934 ;

Les 10 ALLISON (troupe d'icariens) : 03/02/1930 ; 03/11/1931 ; 23/01/1936 ;

Les ALTHOFF ou ALTHOLFF (famille banquiste allemande) : 29/12/1932 ; 13/12/1933 ; 21/09/1937 ;
 09/10/1937 ;

Cavalerie ALTHOFF : 25/10/1934 ; 15/11/1934 ; 19/11/1935 ; 21/09/1937 ; 09/10/1937 ;

Les frères ALTHOFF (dresseurs de chevaux et cornacs allemands, fils de Dominique) : 25/10/1934 ;

ALTHOFF (cornac allemand) : 29/12/1932 ; 19/11/1935 ; 09/10/1937 ;

ALTHOFF Dominique : 25/10/1934 ; 09/10/1937 ;

ALTHOFF Hermann (banquiste allemand) : 29/12/1932 ; 30/03/1933 ; 25/10/1933 ;

Les AMADORIS (trapézistes volants italiens) : 16/04/1935 ; 03/03/1936 ; 27/08/1936 ; 05/12/1936 ;
 01/02/1937 ; 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;

AMADORI Genesio (trapéziste volant italien) : 03/03/1936 ; 05/12/1936 ; 01/02/1937 ; 13/12/1938 ;

AMAR Ahmed dit « AMAR Père » (directeur de ménagerie et dompteur français) : 10/01/1928

Les frères AMAR (directeurs de cirque et dompteurs français) : 10/01/1928 ; 23/04/1932 ; 28/04/1933 ;
 23/05/1933 ; 12/07/1933 ; 03/10/1933 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ; 03/08/1934 ;
 04/11/1934 ; 25/12/1934 ; 16/01/1935 ; 19/09/1935 ; 06/06/1936 ; 26/10/1936 ; 09/11/1936 ;
 27/12/1936 ; 05/03/1937 ; 05/05/1938 ; 09/04/1939 ; 30/06/1939 ;

- AMAR Aîné (directeur, dompteur et cornac français) : 10/01/1928 ; 23/04/1932 ; 28/04/1933 ;
 23/05/1933 ; 02/08/1934 ; 04/11/1934 ; 06/12/1934 ; 25/12/1934 ; 16/01/1935 ; 06/06/1936 ;
 27/08/1936 ; 26/10/1936 ; 09/11/1936 ; 08/02/1937 ; 05/03/1937 ; 09/04/1939 ;

- AMAR Ali (directeur et dompteur français) : 23/04/1932 ; 28/04/1933 ; 23/05/1933 ;
 02/08/1934 ; 04/11/1934 ; 06/06/1936 ; 05/02/1937 ;

- AMAR Chérif (Chériff, Shérif) dit « AMAR jeune » (directeur, dompteur et dresseur de chevaux
 français) : 10/01/1928 ; 23/04/1932 ; 02/08/1934 ; 04/11/1934 ; 06/06/1936 ; 26/10/1936 ;
 05/02/1937 ;

Dompteur AMAR indéterminé : 26/08/1928

ANDREFF ou ANDRÉEFF (clown suisse) : 21/03/1938 ; 05/05/1938 ; 09/04/1939 ;

Les ANDREU, ANDREW ou ANDREU-RIVELS (clowns espagnols) : 30/12/1929 ; 15/03/1930 ;
 20/02/1932 ; 29/12/1932 ; 03/02/1933 ; 29/04/1937 ;

Le professeur ANKNER (dresseur de chevaux allemand) : 24/09/1935 ; 08/10/1935 ; 19/10/1935 ;
 05/11/1935 ; 11/11/1935 ; 30/11/1935 ;

ANTON ou ANTON'S (dompteur) : 29/09/1932 ; 09/10/1937 ;

ANTONET (clown italien) : 16/09/1928 ; 24/10/1928 ; 08/04/1929 ; 05/10/1929 ; 10/02/1931 ; 20/03/1931 ; 12/04/1932 ; 03/03/1936 ; 12/11/1936 ;

- Duo ANTONET et BEBY : 29/05/1928 ; 24/10/1928 ; 26/12/1928 ; 03/05/1929 ; 20/09/1929 ; 21/10/1929 ; 05/12/1929 ; 15/03/1930 ; 09/10/1930 ; 23/11/1930 ; 18/12/1930 ; 10/02/1931 ; 20/03/1931 ; 25/04/1931 ; 21/10/1933 ; 30/12/1934 ; 13/01/1935 ; 26/01/1935 ; 09/01/1937 ; 18/03/1937 ; 15/11/1937 ;

ANTONIO (clown italien) : 16/09/1928 ;

APOLLON alias de « Louis UNI » (athlète forain français) : 29/11/1928 ; 26/12/1928 ; 01/08/1930 ; 25/09/1931 ; 08/07/1934 ; 12/03/1935 ; 15/11/1937 ;

ARAGON Hélène (acrobate aérienne française) : 01/03/1931 ;

d'ARGENS Violette ou Violetta (dompteuse) : 29/09/1932 ; 22/03/1933 ; 06/05/1933 ;

Les 4 ARGOS (équilibristes) : 05/10/1929 ;

ARIS (illusionniste) : 24/09/1935 ;

Les ARIZONA (jongleurs et directeurs de cirque) : 26/07/1937 ;

Les ARNOS (sauteurs) : 21/12/1936 ; 16/12/1938 ;

ARNOZI (dresseur de chiens et singes) : 02/04/1935 ;

ARPINO (lutteur forain, entraîneur-partenaire de Rigoulot) : 18/01/1936 ;

ARR-HÉ (artiste chinois) : 23/03/1930 ;

Les ARTHONYS ou ARTONIS (barristes aériens) : 20/02/1930 ; 19/10/1935 ; 04/10/1937 ;

ARTIX (acrobate cycliste) : 03/02/1936 ; 23/03/1938 ;

ARTURA (dresseur de taureaux) : 03/02/1933 ;

Les 10 ASGARS (acrobates à la bascule) : 05/12/1929 ; 07/12/1937 ;

ASTLEY Philipp (« fondateur » anglais du cirque moderne) : 29/05/1928 ; 18/11/1928 ; 08/04/1929 ; 30/12/1929 ; 22/01/1932 ; 19/03/1932 ; 24/11/1932 ; 10/11/1933 ; 01/12/1934 ; 02/04/1935 ; 21/12/1935 ; 30/12/1935 ;

Les 3 ASTONIS ou ASTONYS (acrobates au bambou aérien) : 05/11/1935 ; 17/02/1936 ;

Les sisters ASTONY (gymnastes) : 23/09/1933 ;

Les ATHENA : 22/10/1936 ;

Miss ATHLÉTA (femme hercule belge) : 03/02/1931 ; 05/03/1935 ;

AUBERT Joseph (homme-orchestre français) : 26/03/1935 ;

AURIOL (clown français) : 29/05/1928 ; 16/09/1928 ; 07/09/1936 ;

Trio AURORA (acrobates cyclistes allemands) : 25/04/1931 ; 05/12/1931 ; 24/09/1935 ; 21/09/1937 ;

AVERINO (clown italien) : 16/09/1928 ; 03/05/1929.

B

Les BABUSIOS (clowns belges) : 02/08/1934 ; 04/11/1934 ; 06/06/1936 ;
BABYLAS (clown ? avec des oies) : 03/05/1929 ;
BACH (de) Christophe (directeur du cirque allemand) : 18/11/1928 ;
BACK (lutteur forain) : 26/03/1935 ;
BACKER Joséphine (vedette de music-hall franco-américaine) : 25/12/1934 ; 21/03/1938 ;
05/05/1938 ; 09/04/1939 ;
BAGGESEN (clown) : 22/10/1936 ;
Les BALAGUER (icariens) : 09/04/1933 ;
BALANT Jacky (jeune cycliste prodige) : 19/11/1935 ;
BARBETTE (trapéziste travesti américain) : 03/02/1930 ; 18/12/1930 ; 20/03/1931 ;
21/09/1938 ;
BARBIER-DAUMONT (fresquiste français) : 05/10/1929 ;
BARIO (clown italien) : 09/10/1930 ; 27/08/1936 ;
Les BARLEY (barristes) : 23/11/1934 ;
Mlle BARONY (comédienne française) : 30/01/1934 ;
BARNUM Phinéas Taylor (directeur de cirque américain) : 18/07/1930 ; 09/10/1930 ;
27/05/1931 ; 29/12/1932 ; 25/11/1933 ; 11/09/1934 ; 15/12/1934 ; 07/01/1935 ;
12/11/1936 ;
Les BARRACETA (clowns) : 06/04/1938 ;
BARRED (danseur de corde anglais) : 18/11/1928 ; 10/01/1933 ;
BARRET Jean alias ZEMGANNO (journaliste et trapéziste volant français) : Voir à ZEMGANNO
BARRY (danseur acrobatique) : 25/10/1933 ;
BARTON Sam (cycliste comique) : 29/09/1932 ; 21/10/1933 ;
BARTONI Fritzi (trapéziste) : 19/01/1938 ; 06/10/1938 ; 16/12/1938 ;
BARUM Ernest (directeur de cirque allemand) : 30/12/1929 ;
BARUM James (directeur de cirque allemand) : 30/12/1929 ;
Les sœurs BASSI (main à main, italiennes) : 12/07/1933 ; 13/12/1933 ;
BATTA (hercule français) : 26/12/1928 ; 29/04/1937 ;
BAUCHAR (écuyer ?) : 11/09/1934 ;
BAUCHER François (écuyer français) : 04/03/1929 ; 08/10/1935 ; 06/04/1938 ;
BAUER Richard (journaliste français) : 20/02/1930 ;
BAUGÉ René (artiste de music-hall français) : 30/11/1935 ;

BAY Doris (contorsionniste américaine) : 08/03/1938 ;

Comte BEAUREGARD (écuyer amateur français) : 01/08/1930 ;

BÉBÉ Tilly (dompteuse autrichienne) : 18/09/1937 ;

BEBY (parfois « Béby » clown italien) : 24/10/1928 ; 26/12/1928 ; 08/04/1929 ; 21/10/1929 ; 05/12/1929 ; 09/10/1930 ; 10/02/1931 ; 20/03/1931 ; 05/05/1932 ; 29/09/1932 ; 04/03/1933 ; 19/11/1935 ; 03/03/1936 ; 12/11/1936 ; 21/03/1938 ; 05/05/1938 ; 08/10/1938 ; 09/04/1939 ;

Les BEDINI-TAFANI (familles d'acrobates) : 03/02/1930 ; 16/11/1935 ; 21/12/1935 ; 25/12/1936 ;

BEDINI-TAFANI Paolo (jeune jongleur et acrobate) : 03/02/1930 ; 16/11/1935 ; 25/12/1936 ; 20/10/1938 ;

BEHEE Clayton (trapéziste volant américain) : 05/12/1936 ;

Trio BEL-AIR : 21/12/1935 ;

BELL Billy (écuyer anglais) : 04/03/1929 ;

Les BELLET (famille banquiste – trapèze fixe, acrobates à cheval) : 03/01/1931 ; 25/04/1931 ; 02/11/1936 ; 02/11/1938

BELLET Lucy dite « miss Lucy » (écuyère française) : 02/11/1936 ;

Les BELLEY ou CAROLI-BELLEY (écuyers – les mêmes que les Bellet ?) : 25/03/1939 ; 07/04/1939 ; 26/04/1939 ;

BELLING Gobert (clown américain) : 16/09/1928 ; 24/11/1929 ;

BELLING Paul (écuyer et clown américain) : 29/05/1928

BELLING Tom (clown américain et père de Gobert) : 16/09/1928 ; 24/11/1929 ;

BENNY Viggo ou Vigo (dresseur de chimpanzés et de macaques danois) : 05/10/1929 ; 22/03/1936 ; 22/10/1936 ; 12/11/1936 ;

BERG (dresseur d'ours bruns) : 26/12/1928 ; 12/11/1932 ; 07/01/1935 ; 09/04/1939 ;

BERNARD de BORDEAUX (lutteur forain français) : 21/10/1933 ;

BERNHARDT Sarah (actrice française) : 29/04/1934 ;

BERNSTEIN (collectionneur, anglais ?) : 11/03/1933 ;

Les BEROSINI (funambules) : 03/02/1936 ; 05/11/1936 ;

BERTIN Émile (décorateur français) : 02/11/1936 ;

BEUCLER André (journaliste français) : 20/02/1930 ;

BIDEL (dompteur et directeur forain français) : 17/06/1933 ; 08/07/1934 ; 04/06/1935 ; 23/12/1935 ; 28/04/1936 ; 09/11/1936 ;

BILBOQUET (clown français) : 25/10/1934 ; 01/12/1934 ; 24/09/1935 ; 19/10/1935 ; 26/10/1937 ;

Les BIRKENNEDER (main à main) : 26/10/1936 ;

BIZET René (journaliste français) : 20/02/1930 ;

BLACAMAN alias de Pietro Aversa (fakir, illusionniste, hypnotiseur italien) : 03/11/1931 ;

Les BLANK (jongleurs) : 24/09/1935 ;

BLENNOW Virginie (écuyère, française ?) : 25/09/1931 ;

BLINCHARD (clown) : 05/12/1931 ;

Les BLUES BELL GIRLS (danseuses) : 18/01/1936 ;

Les BLUMENFELD (famille banquiste allemande) : 01/03/1931 ; 13/12/1933 ; 21/09/1937 ;

Les BLUMENFELD (gymnastes aériens) : 23/03/1938 ;

BOBÈCHE (clown) : 02/04/1935 ;

Les BOHAIR (icariens) : 26/03/1935 ;

Les BOKARA (sauteurs à la bascule) : 27/02/1939 ;

BOMBAYO Kannan (fil-de-fériste indien) : 16/11/1935 ; 27/08/1936 ; 21/12/1936 ;

BONI (directeur de cirque français) : 19/11/1935 ;

BONNAIRE (trapéziste volant français) : 01/12/1937 ;

BONNEL Joë (contorsionniste ? américain) : 08/03/1938 ;

BONNES ou BONNE (champion de force) : 26/12/1928 ; 25/09/1931 ;

Trio BONOS (sauteurs) : 19/01/1938 ;

Les BORN Brothers (danseurs acrobatiques) : 26/03/1933 ;

BOST Pierre (journaliste français) : 20/02/1930 ;

BOSTOCK Eugen ou Eugène (directeur anglo-américain) : 01/08/1930 ; 24/12/1932 ; 29/04/1935 ;

BOSTOCK Franck ou Frank (dompteur, dresseur et directeur anglo-américain) : 08/04/1929 ; 24/12/1932 ; 29/04/1935 ; 23/10/1935 ; 23/12/1935 ; 28/04/1936 ;

BOUCOT (fantaisiste) : 22/10/1936 ;

Famille BOUGLIONE (banquistes et directeurs français d'origine italienne) : 27/06/1930 ; 12/07/1933 ; 18/03/1934 ; 03/08/1934 ; 11/09/1934 ; 25/10/1934 ; 15/11/1934 ; 26/01/1935 ; 16/05/1935 ; 24/09/1935 ; 08/10/1935 ; 19/10/1935 ; 30/11/1935 ; 21/12/1935 ; 30/12/1935 ; 14/09/1936 ; 12/10/1936 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ; 09/10/1937 ; 20/11/1937 ; 09/02/1938 ; 12/04/1938 ; 19/09/1938 ; 28/11/1938 ; 03/01/1939 ;

BOUGLIONE Firmin (dresseur et directeur français) : 03/08/1934 ; 25/10/1934 ; 16/05/1935 ; 11/11/1935 ;

BOUGLIONE Joseph alias « Jefson » (dresseur et directeur français) : 12/07/1933 ; 26/01/1935 ; 16/05/1935 ; 11/11/1935 ; 30/11/1935 ; 21/12/1935 ; 09/02/1938 ;

BOUGLIONE Nicolas (dresseur et directeur français) : 30/11/1935 ;

BOUGLIONE Sampion II (dresseur et directeur français) : 12/07/1933 ; 11/09/1934 ; 16/05/1935 ; 02/11/1936 ; 01/02/1937 ; 28/11/1938 ; 19/03/1939 ;

BOUGLIONE Sampion père : 12/10/1936 ;

BOUGLIONE William (dresseur et directeur français) : 12/07/1933 ; 30/11/1935 ;

BOUIN Jean (coureur de fond français) : 15/11/1937 ;

BOULICOT (clown français) : 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 25/10/1934 ; 01/12/1934 ; 15/12/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 19/09/1935 ; 23/10/1935 ; 18/01/1936 ; 05/02/1937 ; 05/03/1937 ; 18/09/1937 ; 15/11/1937 ; 16/12/1937 ; 04/02/1938 ; 08/03/1938 ; 23/03/1938 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ; 16/12/1938 ; 26/01/1939 ; 07/04/1939 ;

Les BOURBONNEL (icariens français) : 09/04/1933 ;

BOURBONNEL Robert (sauteur français) : 03/11/1931 ; 14/09/1936 ; 29/04/1937 ;

BOURDET Maurice (journaliste français) : 20/02/1930 ;

BOURNE Patricia ou « Miss Pat » (dompteuse britannique) : 31/10/1934 ; 23/01/1936 ;

BOUVET Pierre (trapéziste volant français) : 01/12/1937 ;

BRACCO Roberto ou Benito (sauteur, italien ?) : 03/11/1931 ; 30/09/1936 ; 06/04/1938 ; 25/03/1939 ;

BRADBURY (écuyer anglais) : 04/03/1929 ;

Mme BRADBURY (écuyère anglaise) : 01/08/1930 ; 02/04/1935 ;

Les 12 BRATANOS (acrobates) : 03/01/1931 ; 23/09/1933 ;

BRECKER (dresseur d'ours bruns) : 26/12/1928 ; 12/11/1932 ; 07/01/1935 ;

Les BREDWINS (main à main) : 02/10/1935 ; 19/11/1935 ;

Les BREIER (acrobates à la bascule) : 18/11/1928 ; 11/11/1935 ; 09/10/1937 ;

BREITBART « Sigmund » ou Zishe (hercule polonais) : 11/03/1933 ;

Les BRIATORE (famille banquiste italienne, famille de Rico et Alex) : 27/05/1931 ; 12/11/1932 ;

BRIDGE Joë (présentateur) : 08/02/1937 ;

BRIGHT Helen (dompteuse foraine anglaise) : 23/01/1936 ;

Les BRONNETTS ou BRONETTS (clowns, anglais ?) : 03/02/1931 ; 27/05/1931 ;

BROWN Al (boxeur panaméen) : 05/05/1938 ;

BROWN Mollie (écuyère américaine) : 03/12/1930 ;

BROWN et LA HART (patineurs américains) : 05/10/1929 ; 30/12/1929 ; 10/02/1931 ;

BRUNEAU de LABORIE Émile (explorateur et amateur français) : 01/08/1930 ;

BRUNEL (chef d'orchestre et compositeur français) : 21/12/1935 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ; 03/01/1939 ;

BUCK AND CHIC (cow-boys) : 19/09/1935 ;

BUGNY, alias du clown Alex : 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 22/03/1933 ; 26/03/1933 ; 02/04/1935 ;

BÜLOW (de) Hans (compositeur allemand) : 21/09/1932 ;

Les BUMRANG (équilibristes chinois) : 09/04/1939 ;

Capitaine BUNTE (athlète) : 05/05/1932 ;

BURCKHARDT Footit (dresseur en haute école) : 04/03/1929 ; 20/02/1930 ; 08/10/1935 ;

BUSCH Jakob ou Jacob (directeur de cirque allemand) : 20/09/1929 ; 20/02/1932 ; 03/10/1933 ;

BUSCH Paul (directeur de cirque allemand) : 02/11/1936 ;

BUSCH Paula (directrice de cirque allemande) : 24/10/1928 ; 29/11/1932 ;

BUSH (clown ?) : 03/05/1929.

C

CAÏCEDO Juan (funambule mexicain) : 16/11/1935 ; 01/03/1931 ; 20/02/1932 ; 10/01/1933 ; 19/11/1936 ;

CAIROLI ou CAÏROLI (clown italien) : 18/11/1928 ; 05/10/1929 ; 15/03/1930 ; 05/12/1931 ; 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 22/03/1933 ; 26/03/1933 ; 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 02/04/1935 ; 24/09/1935 ; 19/10/1935 ; 04/10/1937 ;

=> Les CAIROLI : 11/11/1935 ; 30/11/1935 ; 09/03/1936 ; 12/10/1936 ; 02/11/1936 ; 25/12/1936 ; 18/09/1937 ; 04/10/1937 ; 15/11/1937 ; 16/12/1937 ;

M. CAPITAINE (artiste lyrique français) : 26/01/1935 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ;

CARLETTA (contorsionniste) : 05/12/1931 ;

Les CARLETTI (enfants de la balle et danseurs acrobatiques) : 23/03/1938 ;

CARLETTI Louise (danseuse acrobatiques) : 23/03/1938 ;

CARLETTO (clown italien, fils de Cairoli) : 05/10/1929 ; 15/03/1930 ; 05/12/1931 ; 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 26/03/1933 ; 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 02/04/1935 ; 24/09/1935 ; 25/12/1936 ;

CARLO (clown) : 25/10/1934 ; 04/06/1935 ;

Les CARLOS (funambules) : 23/01/1936 ;

Les CARLOS-BEDINI (acrobates aériens) : 03/01/1931 ;

The « Great CARMO » (illusionniste australien) : 19/10/1935 ;

Les CAROLI (famille banquiste italienne) : 06/12/1934 ;

Les CAROLI Bros (écuyers italiens) : 09/10/1930 ; 28/10/1930 ; 25/04/1931 ; 03/11/1931 ; 23/11/1934 ; 08/10/1935 ;

CARPENTIER Georges (boxeur français) : 10/02/1936 ;

Les CARPI (icariens) : 25/04/1936 ;

CARRÉ Albert (dresseur de chevaux néerlandais) 16/09/1928 ; 08/04/1929 ; 20/09/1929 ; 24/11/1929 ; 23/03/1930 ; 28/10/1930 ; 03/02/1931 ; 21/02/1933 ;

CARRÉ Albert Sr (dresseur de chevaux néerlandais, père du précédent) : 21/02/1933 ;

Les Frères CARRÉ (dresseurs de chevaux) : 31/10/1934 ; 02/04/1935 ; 19/09/1935 ; 10/02/1936 ; 25/04/1936 ; 13/03/1937 ;

Mme CARRÉ (écuyère et dresseuse de chevaux danoise ou allemande) : 03/05/1929 ; 27/02/1939 ;

Les Sœurs ou *Sisters* CARRÉ (écuyères – danoises ou allemandes ?) : 08/04/1929 ; 03/05/1929 ; 23/04/1932 ; 25/10/1934 ;

CARRÉ Tully (écuyère et dresseuse de chevaux, néerlandaise, allemande ou danoise ?) : 20/11/1938 ; 02/12/1938 ; 26/01/1939 ;

CARRÈRE (dompteur forain français) : 23/03/1930 ; 08/07/1934 ; 23/12/1935 ;

CARYTH Sarah (dompteuse et danseuse) : 23/05/1933 ; 13/07/1936 ; 04/02/1938 ;

Les CASI(S) ou CASI-BISBINI (acrobates à cheval) : 24/11/1929 ; 25/07/1938 ;

CASTANET ou CONSTANET Émilien (danseur de corde français) : 30/03/1933 ; 06/12/1934 ; 07/12/1937 ;

CASTANG Reuben (dresseur de chimpanzé) : 22/10/1936 ;

Les CAVALINI (clowns) : 16/04/1935 ;

Les CERVENTÈS (sauteurs à la bascule) : 23/12/1935 ;

CESARI (gymnaste) : 01/08/1930 ;

CESSO Cesaro (chef d'orchestre) : 21/10/1929 ;

CHADWICK (clown ?) : 29/05/1928 ;

CHAPMAN Nelly (dompteuse anglaise, épouse de lord Sanger) : 23/01/1936 ;

CHARIGOT père et fils (sportifs et amateurs français) : 23/05/1933 ;

CHARLES le Marin (athlète forain français) : 16/09/1928 ; 27/10/1935 ;

CHARLEY (clown français) : 03/02/1931 ; 05/03/1937 ;

CHARLOT et RAMON (clowns) : 17/03/1936 ;

CHARPINI (fantaisiste français) : 02/12/1938 ;

CHENKO (jongleur) : 21/10/1930 ;

Les CHÉRIF BEY (sauteurs arabes) : 05/05/1938 ;

Les CHESTENFIELD (comiques anglais) : 26/04/1939 ;

Les CHESTER-DICK (acrobates cyclistes, américains ?) : 03/02/1931 ;

CHEVALIER Maurice (acteur et ariste de music-hall français) : 21/10/1929 ; 03/02/1931 ; 21/03/1938 ; 05/05/1938 ; 09/04/1939 ;

Les CHILENOS (quatuor de danseuses mexicaines) : 04/03/1933 ; 26/01/1935 ;

Les CHINESE SYNCOPATORS (artistes musiciens chinois) : 23/03/1930 ;

CHINON (écuyer(s) français) : 27/05/1931 ;

CHOCOLAT (clown né à Cuba) : 29/05/1928 ; 03/05/1929 ; 05/11/1935 ;
 - Duo Footit et Chocolat : 20/09/1929 ; 05/12/1929 ; 10/11/1933 ; 30/12/1934 ; 07/09/1936 ; 18/03/1937 ; 04/10/1937 ; 15/11/1937 ;

CHOCOLAT (clown fils du précédent) : 10/11/1933 ; 30/01/1934 ;

CHOLOT (écuyer français, époux de Paulette Fanni) : 29/04/1934 ;

Les CHO-TA-CHEN (troupe chinoise dirigée par Chotachen Courtault) : 26/03/1933 ;

CHRISTIANE et DUROY (danseurs acrobatiques) : 08/02/1937 ; 23/02/1938 ;

CHRISTIANI (dresseur de chevaux) : 25/09/1931 ;

Les CHRISTIANI ou CRISTIANI (écuyers) : 08/10/1935 ; 13/01/1939 ;

Les CHRISTIANS (barristes aériens) : 03/02/1930 ;

Les CHRIST LÉCUSSON (acrobates à cheval) : 26/03/1933 ;

CINQUEVALLI (jongleur allemand) : 16/11/1935 ; 21/10/1930 ; 25/09/1931 ; 06/05/1933 ;

CIRASSE (chanteur comique) : 30/12/1934 ;

CLAM (clown forain français) : 29/05/1928 ; 21/02/1933 ;

Les CLARKE (écuyers américains) : 16/09/1928 ; 09/10/1930 ; 03/12/1930 ; 08/10/1935 ;

CLARKE Charlie (écuyer américain) : 05/12/1929 ; 30/12/1929 ;

Les CLARKONIANS parfois CLARKE (trapézistes volants américains) : 12/05/1928 ; 29/11/1928 ; 05/12/1929 ; 03/12/1930 ; 08/12/1934 ; 03/03/1935 ;

CLÉMENT (clown français) : 25/07/1938 ;

Les CLÉRANS (aériens hongrois) : 09/03/1936 ; 07/12/1937 ; 09/07/1938 ; 02/12/1938 ;

CLYMORE et GORDON (barristes) : 23/11/1930 ;

COCHRANE (agent d'artiste – anglais ?) : 30/12/1929 ; 18/04/1938 ;

COCO (clown) : 05/03/1937 ;

CODEY Émile (metteur en scène français) : 22/01/1932 ;

Les CODONAS ou CODONA (trapézistes volants mexicains) : 12/05/1928 ; 18/11/1928 ; 29/11/1928 ; 20/12/1929 ; 23/03/1930 ; 03/12/1930 ; 18/12/1930 ; 03/02/1931 ; 08/12/1934 ; 03/03/1935 ; 03/03/1936 ; 05/12/1936 ; 21/12/1936 ;

CODONA Alfredo (trapéziste volant mexicain) : 12/05/1928 ; 29/11/1928 ; 20/09/1929 ; 05/12/1929 ; 21/10/1930 ; 03/12/1930 ; 01/03/1931 ; 10/01/1933 ; 08/12/1934 ;

03/03/1935 ; 03/03/1936 ; 30/09/1936 ; 19/11/1936 ; 05/12/1936 ; 15/11/1937 ;
01/12/1937 ; 13/12/1938 ;

Lalo CODONA (trapéziste volant [porteur] mexicain) : 29/11/1928 ; 05/12/1929 ; 03/03/1935 ;
05/12/1936 ;

Colonel CODY (associé de Buffalo-Bill et figure largement réinvestie et usurpée) : 22/02/1929 ;

COLETTE (auteure et journaliste française) : 20/02/1930 ;

COLLEANO Con né « Cornelius Sullivan » (fil-de-fériste australien) : 30/12/1929 ; 21/10/1930 ;
18/12/1930 ; 01/03/1931 ; 20/02/1932 ; 10/01/1933 ; 12/03/1935 ; 23/01/1936 ;
14/09/1936 ; 30/09/1936 ; 12/11/1936 ; 19/11/1936 ; 21/12/1936 ; 25/12/1936 ;
26/10/1937 ; 20/11/1937 ; 27/02/1939 ;

COLLEANO Maurice (sauteur australien, frère de Con) : 14/09/1936 ;

COLLIER Jackie (fil-de-fériste travesti) : 03/02/1930 ;

COMOTTI (clown) : 26/03/1933 ; 09/04/1933 ;

CONCELLO Antoinette (trapéziste volante américaine, épouse d'Arthur) : 08/12/1934 ;
03/03/1935 ; 19/11/1936 ; 05/12/1936 ;

CONCELLO Arthur dit « Art » (trapéziste volant américain d'origine portugaise) : 08/12/1934 ;
05/12/1936 ;

Les CONCELLOS (trapézistes volants américains) : 08/12/1934 ; 03/03/1935 ; 03/03/1936 ;
05/12/1936 ;

CONCHA et CONCHA (main à main) : 25/11/1935 ; 14/03/1936 ; 04/11/1938 ;

CONCHAS alias de Paul Huett (jongleur allemand) : 26/03/1933 ;

CONCHE (régisseur) : 25/09/1931 ;

CONCHES (clown) : 18/11/1928 ;

Les CONDOR : *Voir à MAGYARS.*

COOKE Hubert (écuyer et directeur de cirque anglais) : 04/03/1929 ; 02/04/1931 ;
03/02/1933 ; 30/03/1933 ; 02/04/1935 ;

COOPER (dompteur) : 10/01/1928

COQUET (de) James (journaliste français) : 20/02/1930 ;

Les CORINTHIANS (écuyers) : 27/08/1936 ;

CORNEY Baby (danseur-se) : 23/03/1938 ;

Les CORTY (famille banquiste française) : 29/12/1932 ; 21/09/1937 ;

CORTY Adèle (fille de Pierre) : 09/10/1937 ;

CORTY Pierre (banquiste français) : 29/12/1932 ; 25/10/1933 ; 09/10/1937 ;

Les CORTY-ALTHOFF (famille banquiste franco-allemande) : 29/12/1932 ;

CORVI (dresseur de chiens et singes) : 02/04/1935 ;

COSMAYER Min(n)a (dompteuse allemande, épouse d'Adolf Strassburger) : 24/12/1933 ; 01/01/1938 ;

COSMAYER, « COSMY » père (dompteur allemand) : 26/08/1928 ;

COSMAYER « COSMY » Adolf ou Rodolfe (dompteur allemand) : 26/08/1928 ; 03/01/1931 ; 24/12/1933 ; 01/01/1938 ;

Frères COS(S)MAYER (écuyers, famille Cosmy ?) : 23/01/1936 ;

COSNES (de) Jusselin (dompteur amateur français) : 26/01/1928 ;

CONSTANTINE (clown ?) : 30/12/1929 ;

COSTELLO (entrepreneur américain ?) : 18/07/1930 ;

COUCHEMANN ou BOUCHEMANN (directeur de cirque français) : 10/11/1933 ; 08/12/1933 ; 24/12/1933 ;

COUP (entrepreneur américain) : 18/07/1930 ;

Les frères COURT (directeurs de cirque français) : 10/01/1928 ; 24/10/1928 ; 22/02/1929 ; 03/05/1929 ; 20/12/1929 ; 01/07/1930 ; 09/11/1930 ; 03/01/1931 ; 27/05/1931 ; 05/03/1937 ;

COURT Alfred (dompteur, directeur et barriste français) : 02/11/1938 ; 18/11/1928 ; 22/02/1929 ; 05/12/1929 ; 03/01/1931 ; 29/09/1932 ; 29/11/1932 ; 29/12/1932 ; 22/03/1933 ; 06/05/1933 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 31/10/1934 ; 04/06/1935 ; 24/09/1935 ; 23/01/1936 ; 17/02/1936 ; 17/03/1936 ; 27/08/1936 ; 12/11/1936 ; 05/12/1936 ; 08/02/1937 ; 29/04/1937 ; 09/10/1937 ; 23/02/1938 ; 28/11/1938 ;

- Fauves d'Alfred COURT : 22/02/1929 ; 20/12/1929 ; 29/09/1932 ; 06/05/1933 ; 31/10/1934 ; 04/06/1935 ; 09/10/1937 ; 26/10/1937 ; 28/11/1938 ;

- Lions d'Alfred COURT : 03/01/1931 ; 27/08/1936 ;

- Tigres d'Alfred COURT : 24/10/1928 ; 20/12/1929 ; 22/03/1933 ; 31/10/1934 ; 04/11/1934 ; 30/12/1934 ; 13/01/1935 ; 16/01/1935 ; 16/04/1935 ; 17/03/1936 ; 02/11/1938 ; 28/11/1938 ;

COURT Jules (directeur de cirque français) :

COURTAULT Chotatchen (écuyer français) : 16/09/1928 ; 04/03/1929 ; 03/05/1929 ; 05/12/1929 ; 09/10/1930 ; 03/12/1930 ; 25/04/1931 ; 03/11/1931 ; 26/03/1933 ;

COURTAULT (écuyer français oncle de Chotatchen) : 04/03/1929 ;

COZE Paul (peintre et amateur français) : 16/07/1932 ;

Les CRAGGS (icariens) : 21/10/1929 ; 03/02/1930 ; 09/04/1933 ; 21/09/1937 ;

Les CRETONS (acrobates aériens) : 12/03/1935 ;

Les CRISTIANI (famille banquiste et sauteurs italiens) : 06/12/1934 ; 20/11/1937 ; 06/04/1938 ;

CRISTIANI Daviso (écuyer) : 05/12/1931 ;

CRISTIANI Lucio (écuyer) : 03/11/1931 ;

Les CROMWELLS (perchistes) : 13/07/1936 ; 18/09/1937 ; 08/03/1938 ;

Duo CROMWELLS (trapézistes) : 19/03/1939 ;
Les CROTOS (trapézistes volants ?) : 04/02/1938 ; 18/02/1939 ;
CUBANO(S) (acrobate à la corde volante) : 19/09/1935 ; 19/11/1935 ;
Les CUMBERLAND (acrobates à cheval anglais) : 25/01/1937 ;
CUNY (sportif et amateur français) : 23/05/1933 ;
CUNY Fernande (boxeuse et amatrice française) : 23/05/1933 ;
CURRAN Cliff (perchiste) : 23/11/1930 ;
CUVÉLIER DE TRYE Guillaume (metteur en scène français) : 22/01/1932 ;
CUYER H. (écuyer et dresseur de chevaux) : 23/05/1933 ;
CUZENT Paul (écuyer et directeur français) : 21/09/1932 ; 04/11/1934 ;
CUZET-LEJARS Antoinette (écuyère française) : 19/03/1932 ;
CYCLOPS (hercule) : 26/12/1928 ; 11/03/1933.

D

DAEMS Pépé (contorsionniste) : 04/02/1938 ;
Trio DALCY (jongleurs français) : 02/11/1938
DALGARA Louis (journaliste et dompteur amateur français) : 26/01/1928 ; 04/03/1929 ;
Les DALLYS (acrobates) : 09/04/1939 ;
DAMOS Testaï ou Tesfaï (dompteur noir, peut-être éthiopien) : 06/06/1936 ; 26/10/1936 ;
05/05/1938 ;
- En tant que « dompteur Williams » : 28/04/1933 ; 23/05/1933 ; 02/08/1934 ;
06/12/1934 ;
Les DANGOLYS (jongleurs italiens, enfants de Rico et Alex) : 27/05/1931 ;
DANNERS (fantaisiste vocal) : 04/02/1938 ;
DANTÈS Suzanne (amatrice française) : 09/03/1935 ;
DARIO (clown) : 18/11/1928 ; 27/08/1936 ;
Trio DARIO (clowns) : 09/10/1930 ; 28/10/1930 ; 09/11/1930 ; 03/02/1931 ; 25/10/1934 ;
23/11/1934 ; 01/02/1937 ;
DAVENPORT Orrin (écuyer américain) : 04/03/1929 ; 03/12/1930 ;
DAVOUST (dompteur forain français) : 23/03/1930 ;
Les DAUNTON(-)SHAW (acrobates cyclists, américains ?) : 03/02/1931 ; 09/04/1933 ;
DEBRAY (directeur de cirque français) : 27/06/1930 ; 28/10/1930 ; 27/10/1932 ;

DECKER (dresseur d'otaries) : 03/02/1933 ;

DEJEAN Louis (directeur de cirque français) : 23/03/1930 ; 14/03/1931 ; 03/11/1931 ; 29/09/1932 ; 24/11/1932 ; 29/12/1932 ; 04/11/1934 ; 28/04/1936 ; 02/11/1936 ; 01/02/1937 ; 09/10/1937 ; 25/03/1939 ;

DEJAN Louise (fille du précédent) : 09/10/1937 ; 21/09/1938 ;

DELAGRANGE ou « de LA GRANGE » Chrysis (gymnaste française) : 15/11/1934 ; 09/03/1935 ; 10/06/1937 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 26/04/1939 ;

DELAGRANGE Maurice (trapéziste volant français, époux de Chrysis) : 15/11/1934 ; 08/03/1938 ;

DELFA (clown) : 05/05/1938 ;

DENEIGE ou « de NEIGE » Alice (comédienne française) : 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;

DENIZART André (chorégraphe français) : 19/09/1938 ; 03/01/1939 ;

DESPARD(-PLÈGE) (clown) : 05/05/1932 ; 29/09/1932 ; 04/03/1933 ; 12/03/1935 ; 02/04/1935 ; 16/04/1935 ; 24/09/1935 ; 19/10/1935 ; 11/11/1935 ; 30/11/1935 ; 21/12/1935 ; 03/03/1936 ; 22/03/1936 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ; 21/09/1937 ; 26/10/1937 ; 07/12/1937 ;

Frères DESPREZ (directeurs de cirque et cascadeurs français) : 24/11/1929 ; 17/01/1933 ; 10/11/1933 ; 08/12/1933 ; 24/12/1933 ;

DESPREZ Gaston (directeur de cirque et cascadeur français) : 26/12/1928 ; 20/12/1929 ; 23/03/1930 ; 09/09/1931 ;

DESURMONT (écuyer amateur français) : 01/08/1930 ; 09/03/1935 ;

DETERLING (dompteur) : 25/01/1937 ;

Mlle DEVILDER (écuyère française) : 19/03/1932 ;

DIANA Laure (artiste de music-hall et amatrice française) : 09/03/1935 ; 10/06/1937 ;

DICKSON Jeff (directeur du Palais des Sports de Paris) : 11/06/1932 ;

Les DINUS : 21/10/1929 ; 19/11/1936 ;

DISHER Wilson (écrivain anglais) : 03/02/1933 ;

DJELMAKO (perchiste) : 18/11/1928 ;

DONVAL (directeur de cirque français) : 18/01/1936 ; 26/10/1936 ;

DORLIS(S) Géo (danseur acrobatique) : 18/03/1937 ; 23/02/1938 ;

Les DORMONDE (excentriques sur monocycle) : 22/10/1936 ;

DOUMEL (présentateur français) : 30/09/1936 ;

DOUROV (parfois « Dourow, clown et dresseur russe) : 20/03/1931 ;

DROUIN Adèle (écuyère française) : 03/11/1931 ;

DUBAS Marie (chanteuse de music-hall française) : 23/05/1933 ;

DUCLOS ou DUCOS Germaine (artiste lyrique française) : 21/12/1935 ; 03/03/1936 ;

DUCROW Andrew (directeur de cirque anglais) : 30/12/1929 ; 22/01/1932 ;
DUDLEY Marguerite (écuyère) : 16/09/1928 ; 27/05/1931 ;
DUHOUR Clément (comédien ou artiste lyrique français) : 26/01/1939 ;
Mlle DUMONCHEL (écuyère, comédienne ?) : 22/01/1932 ;
DUNCAN (dresseur de chiens) : 25/07/1938 ;
DUPUIS (danseur de corde français) : 10/01/1933.

E

Les EASTERN Brothers (acrobates) : 01/12/1937 ;
EDDY et STANLEY (acrobates américains) : 27/10/1935 ;
EDERS Franck (jongleur autrichien) : 26/03/1933 ;
EDWARDS (dresseur de chevaux) : 04/11/1938 ;
Les EGELTON (barristes français) : 23/11/1934 ; 07/12/1937 ;
M. EHRLICH (directeur de cirque français) : 21/10/1929 ;
« Bande comique d'EL EMPASTRE » (musiciens comiques) : 01/03/1931 ; 04/03/1933 ;
ELDID (casse-cou cycliste) : 16/05/1935 ;
ELIAS (collectionneur allemand) : 11/03/1933 ;
« Miss ELLA » alias d'Omar KINGSLEY (écuyer turc travesti) : 03/02/1930 ; 18/12/1930 ;
25/09/1931 ; 12/07/1933 ; 21/09/1938 ;
« Miss ELLIA » alias de Paul Lambert (danseur français travesti en dompteuse) : 14/03/1936 ;
Les ELLIETTS (perchistes) : 05/12/1931 ;
ELVIRA (gymnaste) : 19/10/1935 ;
EMILE et CARLO (duo comique) : 27/05/1931 ;
Mme EMMY (écuyère et dresseuse de chevaux) : 05/12/1931 ;
ERA (danseuse acrobatique) : 25/10/1933 ;
Les ERICKSON Brothers (main à main) : 23/11/1930 ;
Les ERWINGOS (aériens) : 21/09/1937 ;
EVERHART William (jongleur américain) : 21/10/1930.

F

Les Sœurs ou *Sisters* FACORY(S) (trapézistes) : 08/04/1929 ; 03/11/1931 ;

Miss FAKARA (illusionniste, assistante d'Aris) : 24/09/1935 ;

Les FALUDYS (acrobates à la bascule hongrois) : 18/11/1928 ; 24/11/1929 ; 05/12/1929 ; 13/01/1935 ; 04/10/1937 ; 20/11/1938 ;

Mme FANNI (directrice de cirque française) : 29/04/1934 ;

FANNI Dodore (enfant prodige fils de Cholot et Paulette Fanni) : 29/04/1934 ;

FANNI Paulette (écuyère et directrice française, épouse de Cholot) : 29/04/1934 ;

FANQUE Pablo (écuyer portugais) : 02/04/1935 ;

Les FASSI (acrobates aériens) : 22/02/1929 ;

Les FEDRIZZI (écuyers, italiens ?) : 20/03/1931 ; 25/04/1931 ;

Les FELLERS (fil-de-féristes avec bascule) : 09/10/1937 ;

FELOVIS ou FELLOVIS (jongleur suisse) : 06/05/1933 ; 10/02/1936 ; 18/02/1939 ;

M. FERMO (directeur de cirque, belge ?) : 19/03/1932 ;

FERNANDO (clown et directeur de cirque belge) : 18/12/1930 ; 02/04/1935 ; 18/09/1937 ;

FERNANDY (clown) : 12/07/1933 ;

FERRONI Vittorio (jongleur à cheval italien) : 05/03/1935 ;

Mme FESSI (trapéziste volante, italienne ?) : 01/02/1937 ;

La Fête Chinoise (exhibition ethnique) : 05/12/1929 ;

FIERS (accordéoniste) : 23/09/1933 ;

FILLIS James (écuyer et dresseur en haute école) : 04/03/1929 ; 20/02/1930 ; 25/10/1933 ; 02/04/1935 ; 06/04/1938 ; 18/02/1939 ;

Miss FILLIS (trapéziste) : 08/04/1929 ; 09/04/1933 ; 15/11/1934 ; 26/04/1939 ;

Les FINK AND AYRES (patineurs à roulette) : 02/10/1935 ;

FISCHER (cornac allemand) : 27/10/1932 ; 25/07/1938 ; 02/12/1938 ; 16/12/1938 ;

FISCHER (dompteur forain) : 03/01/1931 ; 27/05/1931 ;

FISCHER (dompteuse foraine allemande) : 27/10/1932 ;

FLEURY Violette (comédienne française) : 02/11/1936 ;

FLORENDAS (chef d'orchestre) : 04/02/1938 ;

Les FOKKERS (acrobates comiques) : 23/03/1938 ;

FOOTTIT parfois FOOTIT (clown britannique) : 29/05/1928 ; 24/10/1928 ; 03/05/1929 ; 09/11/1930 ; 23/11/1930 ; 05/11/1935 ;

- Duo Footit et Chocolat : Voir à CHOCOLAT.

FORTUNAT (comédien français) : 22/01/1932 ; 30/01/1934 ; 21/12/1935 ;

FORTUNIO (dompteur forain français) : 10/01/1928 ; 20/09/1929 ; 08/07/1934 ;
23/12/1935 ;

FOUCART Ernestine (acrobate aérienne française) : 01/03/1931 ;

FOUCART Marie (gymnaste française, sœur d'Ernestine) : 15/11/1934 ;

FOUILLOUX Jean (metteur en scène français) : 22/01/1932 ;

FOURNIER (hercule amateur français) : 01/08/1930 ; 09/03/1935 ;

FRANCHI (dompteur) : 26/01/1928

FRANCHOMME Hector (dresseur de chevaux amateur français) : 16/07/1932 ;

Les FRANCONI (famille de directeurs d'artistes de cirque d'origine italienne établie en France) :
16/09/1928 ; 24/10/1928 ; 18/07/1930 ; 21/10/1930 ; 14/03/1931 ; 03/11/1931 ;
19/03/1932 ; 24/11/1932 ; 10/11/1933 ; 11/09/1934 ; 01/12/1934 ; 26/01/1935 ;
24/09/1935 ; 08/10/1935 ; 30/12/1935 ; 25/01/1937 ; 30/08/1937 ; 16/12/1938 ;

FRANCONI Adolphe : 28/10/1930 ;

FRANCONI Antonio : 18/11/1928 ; 30/12/1929 ; 11/09/1934 ; 02/04/1935 ;

FRANCONI Charles : 16/09/1928 ; 23/03/1930 ; 27/06/1930 ; 11/09/1934 ;

FRANCONI Laurent (directeur et cornac) : 29/12/1932 ; 11/09/1934 ; 09/11/1936 ;

FRANCONI Victor : 16/09/1928 ; 01/07/1929 ; 20/02/1930 ; 11/09/1934 ;

FRANK et EUGÉNIE (trapézistes) : 20/12/1929 ; 03/02/1931 ;

Les FRATELLINI (trio de clowns d'origine italienne) : 29/05/1928 ; 16/09/1928 ; 08/04/1929 ;
20/09/1929 ; 24/11/1929 ; 15/03/1930 ; 28/10/1930 ; 14/03/1931 ; 03/11/1931 ;
05/12/1931 ; 22/01/1932 ; 10/11/1933 ; 08/12/1933 ; 30/01/1934 ; 07/09/1936 ;
30/09/1936 ; 22/10/1936 ; 05/11/1936 ; 05/03/1937 ; 13/03/1937 ; 16/12/1938 ;
25/03/1939 ; 07/04/1939 ;

- FRATELLINI Albert (Valentino-Alberto) :

- FRATELLINI François (écuyer puis clown) : 16/09/1928 ; 04/03/1929 ; 15/12/1934 ;
07/09/1936 ; 16/12/1938 ;

- FRATELLINI Paul (Paolo) (écuyer puis clown) : 07/09/1936 ;

FRATELLINI Gustave : 09/09/1931 ;

FRATELLINI Luisa (fille d'Albert) : 24/11/1929 ;

FRAYVAL (comédien français) : 22/01/1932 ;

FREDERICO (casse-cou) : 15/08/1937 ;

Les FREDIANI (écuyers et icariens italiens – famille de Beby) : 24/10/1928 ; 29/11/1928 ;
05/12/1929 ; 03/12/1930 ; 10/01/1933 ; 06/12/1934 ; 16/04/1935 ; 18/09/1937 ;
21/09/1937 ; 20/11/1938 ;

FREDIANI Willy (chef de troupe) : 16/04/1935 ; 21/09/1937 ;

FREDINI Zizine (écuyer italien) : 26/10/1937 ;
Les FREDIANI-PAUWELLS (acrobates à cheval et au tapis) : 05/12/1929 ; 10/02/1931 ;
16/04/1935 ; 26/10/1937 ;
Les FREDISON (sauteurs à la bascule) : 12/10/1936 ;
Miss FREDIZZI : 03/05/1929 ;
FRÉJANVILLE Gustave (journaliste français) : 20/02/1930 ; 17/03/1936 ;
Les FREYDISON (sauteurs à la bascule) : 06/12/1934 ;
Les FRILLI (icariens et sauteurs à la bascule) : 03/01/1931 ; 23/11/1934 ; 09/03/1936 ;
« Capitaine » FROHN (dresseur d'otaries ou « phoques » allemand) : 20/02/1930 ; 18/09/1937 ;
Les FRONZAL (excentriques américains) : 25/03/1939 ;
FURIOSO (funambule) : 10/01/1933 ; 16/11/1935 ; 05/11/1936 ;
Les FUXANI (main à main) : 19/01/1938.

G

GAGEY Louis (architecte ? français) : 10/11/1933 ;
GAILLARD (dompteur forain français) : 23/03/1930 ; 17/02/1936 ;
GAILLARD Joseph (dresseur de chimpanzés français) : 23/10/1935 ; 22/03/1936 ;
GALIMAFRÉ (clown) : 02/04/1935 ;
GARETTI ou GERETTI (acrobate sur corde volante) : 27/10/1932 ; 19/09/1935 ;
Les GAUDSMITH Brothers (acrobates comiques ?) : 25/07/1938 ;
Les GAUTIER (famille banquiste franco-suédoise) : 29/12/1932 ; 28/04/1933 ;
GAUTIER Didier (écuyer français) : 29/12/1932 ;
GAUTIER Henri (écuyer franco-suédois) : 29/12/1932 ;
GAUTIER Jacques (écuyer français) : 04/03/1929 ;
GAUTIER Jean (dresseur de chevaux franco-suédois) : 28/04/1933 ; 23/05/1933 ; 02/08/1934 ;
05/05/1938 ; 09/04/1939 ;
GAUTIER Jean-Baptiste (écuyer franco-suédois, fils de Didier) : 29/12/1932 ;
GAUTIER Louis alias « Lulemann » ou « Lulu » (écuyer et hercule franco-suédois, fils de Didier) :
29/12/1932 ;
GAUTIER Lulu (écuyer suédois) : 29/12/1932 ;
M. GENDRE *alias* de M. Working (dresseur de singes) : 29/04/1934 ;
Les GEORGES (trapézistes volants au cadre) : 17/03/1936 ;

GEORGIUS (artiste de music-hall français) : 10/06/1937 ;
 Les GEORGYS (perchistes) : 26/10/1936 ;
 Les GEOWAS (derviches tourneurs) : 06/06/1936 ;
 Les GERMAIN (famille banquiste, française ?) : 06/12/1934 ; 04/06/1935 ;
 Les GERMANS (jockeys) : 22/03/1933 ;
 GIBSON (lanceur de couteaux) : 26/03/1935 ;
 GILLETTE Bob (danseur excentrique) : 18/09/1937 ;
 M. GIRON (dompteur) : 12/10/1936 ;
 Mme GIRON (dompteuse) : 12/10/1936 ; 02/11/1936 ;
 M. et Mme GLASNER (directeurs et dresseurs de chevaux français) : 23/11/1930 ; 16/11/1935 ;
 27/10/1932 ; 27/10/1935 ;
 - M. GLASNER (dresseur et directeur de cirque français) : 03/02/1930 ; 21/02/1933 ;
 25/11/1935 ; 23/12/1935 ;
 -Mme GLASNER (directrice et dresseur de chevaux française) : 23/11/1930 ;
 GLEICH Julius (directeur de cirque allemand) : 03/10/1933 ; 06/12/1934 ;
 GLENROY John (écuyer américain) : 04/03/1929 ; 03/12/1930 ;
 GOLEMANS Josef (dresseur d'animaux savants) : 20/09/1929 ;
 GOLIATH (nain) : 10/11/1933 ;
 GORDON Eddie (cycliste comique) : 07/04/1939 ;
 GOUDEKET Maurice (journaliste français) : 20/02/1930 ;
 GOUGOU (clown français – fils de Gougou Loyal ?) : 20/03/1931 ;
 GOUGOU LOYAL (clown français) : 24/10/1928 ; 20/09/1929 ;
 (Les ?) GOULEAU : 29/04/1937 ;
 LA GOULUE (danseuse de revue et directrice et dompteuse foraine française) : 19/03/1932 ;
 GRANIER Jean (*speaker* français) : 07/09/1936 ;
 GREGO (clown) : 05/03/1937 ;
 GREGORESCO (corde volante) : 04/11/1938 ;
 GRICE Tony (clown anglais) : 02/12/1938 ;
 GRIMALDI Joë (clown d'origine italienne) : 29/05/1928 ; 16/09/1928 ; 30/12/1929 ;
 GROCK (clown suisse) : 20/09/1929 ; 30/12/1929 ; 09/10/1930 ; 23/11/1930 ; 18/12/1930 ;
 10/02/1931 ; 20/03/1931 ; 12/04/1932 ; 17/01/1933 ; 23/09/1933 ; 29/04/1934 ;
 31/10/1934 ; 30/12/1934 ; 12/11/1936 ; 09/01/1937 ;
 Mlle GRUMBER (comédienne française) : 30/01/1934 ;
 GRÜN ou GRUNN John (hercule luxembourgeois) : 26/12/1928 ; 11/03/1933 ;

Mlle GRUSS (dresseuse de chevaux) : 05/05/1938 ;
GUERRA (dresseur d'otaries – pseudonyme d'Armand Guerre ?) : 15/11/1934 ;
GUERRA Alessandro (écuyer et directeur de cirque italien): 16/09/1928 ; 20/03/1931 ;
27/05/1931 ; 04/11/1934 ;
GUERRA Elvira (écuyère italienne) : 21/09/1932 ;
GUERRE Armand (dresseur d'otaries français) : 14/03/1936 ; 06/10/1938 ;
Les GUE TCHANG (acrobates chinois) : 26/08/1928 ; 28/10/1930 ;
Les GUILLAUME (famille de directeurs de cirque français) : 14/03/1931 ;
GUYON James ou Jimmy (clown) : 29/05/1928.

H

HACHET SOUPLET (dresseur amateur français) : 02/04/1931 ;
M. HACK (cornac allemand) : 02/08/1934 ; 25/12/1934 ; 27/08/1936 ; 05/03/1937 ;
HACKENSCHMIDT Georg (hercule estonien) : 12/04/1938 ;
HACKER Walter (cornac et dresseur de zèbres allemand) : 14/03/1936 ; 20/11/1937 ;
09/07/1938 ;
HADAD (artiste polyvalent ?) : 18/01/1936 ;
Les HADY ALI ou HADJIS-ALIS (sauteurs marocains) : 29/11/1932 ; 03/02/1933 ;
Famille HAGENBECK (négociants en bêtes, dresseurs et directeurs allemands) : 23/03/1930 ;
03/02/1933 ; 04/03/1933 ; 24/12/1933 ; 09/07/1938 ;
HAGENBECK Carl (dompteur et directeur allemand) : 26/01/1928 ; 17/06/1929 ; 05/12/1929 ;
28/10/1930 ; 12/02/1935 ; 23/12/1935 ; 25/01/1937 ;
HAGENBECK Gottfried (directeur allemand) : 28/10/1930 ;
HAGENBECK Karl ou Carl (directeur de cirque allemand, fils de Wilhelm) : 01/07/1930 ;
25/01/1937 ; 10/06/1937 ;
HAGENBECK Lorenz (directeur et dompteur allemand) : 25/12/1934 ; 17/02/1936 ;
25/07/1938 ;
HAGENBECK Wilhelm (directeur de cirque allemand) : 10/01/1928 ; 21/10/1929 ;
01/07/1930 ; 28/10/1930 ;
HAGENBECK Willy (directeur de cirque allemand, fils de Wilhelm) : 01/07/1930 ; 20/02/1932 ;
HALLERS Nelly (dompteuse anglais, élève d'A. Court) : 23/01/1936 ;
Les HANKÉON ou HAN-KOU (troupe chinoise) : 28/04/1933 ; 23/05/1933 ;
HANLON Bob (trapéziste volant, américain ?) : 05/12/1936 ;

Les HANLON(-)LEE(S) (clowns anglais) : 24/11/1929 ; 05/12/1931 ; 17/02/1936 ;
 25/03/1939 ;

Les HANLON-VOLTA (trapézistes volants, américains ?) : 03/12/1930 ; 10/01/1933 ;

Les HANSONS (écuyers) : 08/12/1933 ;

HAREY et MERKY aussi connus comme « TOM et TOM » (barristes) : 23/02/1938 ; 16/12/1938 ;

Les 7 HARTON (barristes) : 05/11/1935 ;

HARTWELL (dresseur de chevaux) : 01/08/1930 ;

Les HARTWELL(S) (acrobates sur corde volante) : 24/11/1929 ; 27/10/1932 ; 08/10/1935 ;

HASSAN (régisseur française) : 01/03/1931 ;

HAUPT Hermann (dompteur allemand) : 10/01/1928

Les HAY YUNG (acrobates chinois) : 16/04/1935 ; 11/11/1935 ;

HAYDEN Billy (clown anglais) : 29/05/1928 ; 24/10/1928 ; 03/02/1930 ; 09/10/1930 ;
 02/12/1938 ;

Les HEGELMANN (barristes aériens allemands) : 12/05/1928 ; 04/10/1937 ;

HEGELMANN Rudolf ou Rudy (porteur et barriste allemand) : 29/11/1928 ; 19/10/1935 ;
 05/12/1936 ;

Les HELENA STARS (danseuses) : 26/01/1939 ;

HÉLIOT Claire (dompteuse allemande) : 18/09/1937 ;

Duo HELTANOS (main à main ?) : 19/11/1935 ;

HENRICKSEN (dompteur allemand) : 10/01/1928 ; 24/10/1928 ; 17/02/1936 ;

HENRIQUEZ Dora (artiste lyrique ou comédienne) : 26/01/1939 ;

HENRY Robert (vendeurs d'animaux et directeur de ménagerie français) : 28/11/1938 ;

HERAS (jongleur) : 21/10/1930 ;

Les HÉRAS (famille banquiste et icariens) : 21/10/1929 ; 19/11/1936 ; 21/09/1937 ;

HERBIG (dompteur et cornac, allemand ?) : 01/07/1930 ; 03/11/1931 ;

HERZOG (directeur de cirque allemand) : 25/10/1933 ;

HESS Carl (dresseur en haute-école – allemand ?) : 04/03/1929 ; 12/02/1935 ;

HEYER William (dresseur de chevaux, allemand ?) : 21/12/1936 ;

HINNÉ Magnus (directeur de cirque allemand) : 20/02/1930 ; 28/10/1930 ;

HOLLIS Marie (danseuse contorsionniste) : 18/09/1937 ; 21/09/1938 ;

Les HOLLYWOOD FOUR (jongleurs) : 19/09/1935 ;

HOLTUM (hercule danois) : 21/03/1938 ;

HOOVER (contorsionniste) : 01/01/1938 ;

Les HOTCHAS (joueurs d'harmonica) : 04/11/1938 ;

Les HOUCKE (famille banquiste) : 27/05/1931 ; 16/05/1935 ; 30/12/1935 ; 18/01/1936 ; 13/07/1936 ;

HOUCKE Gilbert (écuyer français, fils de Jean) : 13/07/1936 ; 17/04/1937 ; 29/04/1937 ; 10/06/1937 ; 15/08/1937 ;

HOUCKE Hyppolite (directeur français) : 11/06/1932 ; 13/07/1936 ; 02/11/1936 ; 30/08/1937 ; 09/02/1938 ;

HOUCKE Jean (dresseur de chevaux, écuyer et directeur de cirque français, neveu d'Hippolyte) : 08/04/1929 ; 29/09/1932 ; 10/11/1933 ; 13/07/1936 ; 17/04/1937 ; 15/08/1937 ;

HOUCKE-RANCY Marcelle (écuyère, française ?) : 27/05/1931 ;

HOUCKE Maurice (écuyer français, fils de Jean) : 13/07/1936 ; 17/04/1937 ;

HOUCKE Nadia (écuyère française, fille de Jean) : 13/07/1936 ; 17/04/1937 ;

HOUDIN Robert (illusionniste français) : 19/10/1935 ;

HUBERT Éric (écuyer, français ?) : 08/12/1933 ;

Les HUNDADZE (cavaliers tcherkesses) : 03/02/1933 ;

Les HUNGARIA (icariens) : 19/09/1938.

I-J

Les IDA MAY'S GIRLS (trapézistes) : 03/11/1931 ; 12/10/1936 ; 25/07/1938 ;

IGNACE (sauteur) : 03/11/1931 ;

ILÈS (clown) : 05/10/1929 ; 23/11/1930 ; 25/04/1931 ; 05/12/1931 ; 22/01/1932 ; 17/01/1933 ; 30/01/1934 ; 06/12/1934 ; 17/04/1937 ; 23/02/1938 ; 08/03/1938 ; 23/03/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ;

ILLINEB (dompteur hongrois) : 08/02/1937 ;

INYOKA Nyota (danseuse indienne) : 21/12/1935 ; 03/03/1936 ; 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;

Frères ISOLA (illusionnistes français) : 26/04/1939 ;

Miss ISOLINA (trapéziste) : 19/03/1939 ;

Les IVANOW (perchistes) : 19/09/1938 ;

JACKMAN (pianiste comique) : 07/04/1939 ;

Les JACKSON (cow-boys) : 16/04/1935 ;

JACKSON Joë (cycliste comique autrichien) : 07/04/1939 ;

Les JACOBI (icariens) : 19/11/1936 ; 21/09/1937 ;

JALOUX Edmond (journaliste français) : 20/02/1930 ;

Trio JANEKE (cadre aérien) : 05/05/1938 ;

JAVOR (chanteur) : 04/02/1938 ;
JEFFRIES Jim (boxeur américain) : 10/02/1936 ; 15/11/1937 ;
JIMMY et CHARLIE (acrobates comiques) : 06/10/1938 ;
Les JOVERS (acrobates comiques) : 06/10/1938 ;
M. et Mme JOTMAN ou JOSMANN (dresseur de poneys allemands, fille et gendre de Julius Gleich) : 06/12/1934 ; 02/04/1935 ;
JOYAT Louis (dompteur et dresseur de chimpanzés français) : 23/10/1935 ; 22/03/1936 ;
Miss JUANITA (dompteuse) : 09/04/1939 ;
JUDGE (dresseur de chimpanzé) : 22/10/1936 ;
JULIANO (dompteur forain français) : 20/09/1929 ;
Les JUPITER (barristes) : 23/11/1934 ; 07/12/1937.

K

KADEN ou KATEN Alfred (dompteur allemand) : 24/12/1932 ; 03/02/1933 ; 25/01/1937 ; 08/02/1937 ;
KAHN Ali (illusionniste indien) : 19/10/1935 ;
KAHNE Harry (calculateur américain) : 04/11/1938 ;
KARA Michel (jongleur allemand) : 21/10/1930 ;
Les KAROLY (poste hongroise – peut-être les « Caroli Bros ») : 23/03/1938 ;
Les KASBAH-SULTAN (sauteurs marocains) : 03/08/1934 ;
Les KAYES (écuyers anglais) : 05/11/1935 ;
KAYES Prescilla (dompteuse anglaise) : 27/08/1936 ;
KEMMERICH (dompteur) : 29/04/1935 ;
Les 4 KEMMYS (main à main) : 08/12/1933 ;
Les KENTONS (acrobates aériens) : 27/10/1935 ;
KESSEL Jacques (journaliste français ?) : 22/02/1929 ;
Les KIMRIS, KEMRIS ou KYMRIS (trapézistes sur l' « avion infernal ») : 03/11/1931 ; 08/12/1933 ; 31/10/1934 ; 27/08/1936 ; 25/01/1937 ; 18/03/1937 ;
Les KING KONG PERDUE (main à main excentrique) : 12/11/1936 ; 06/10/1938 ;
KING REPP (jongleur excentrique allemand) : 17/04/1937 ;
KINGSLEY Omar : *Voir à « Miss ELLA ».*
Les KIRKS (icariens) : 26/03/1935 ;

Famille KLEIN (cyclistes) : 23/11/1930 ;

KLING (dresseur de chimpanzés, anglais ou américain) : 20/12/1929 ; 12/02/1935 ; 04/06/1935 ; 23/10/1935 ;

KLISCHING (contorsionniste) : 01/01/1938 ;

Famille KNIE (famille banquistes et directeurs de cirque suisses) : 04/03/1929 ; 03/01/1931 ; 16/04/1935 ;

KNIE Eliane (écuyère suisse) : 16/04/1935 ;

KNIE Freddie (écuyer et dresseur de chevaux suisse) : 03/02/1933 ; 16/04/1935 ;

KNIE Frédéric (dresseur et directeur de cirque suisse) : 16/04/1935 ;

KNIE Rolf (écuyer suisse) : 16/04/1935 ;

KOBER (chroniqueur allemand) : 20/09/1929 ;

Les *sisters* KOCH (fil-de-féristes) : 24/11/1929 ;

DE KOK Johnny (dompteur néerlandais) : 24/10/1928 ; 22/02/1929 ; 20/09/1929 ; 20/12/1929 ;

Les KOHLER (barristes) : 16/04/1935 ;

KOLTA (de) Buatier (illusionniste français) : 16/01/1935 ;

KOLTER Wilhelm (danseur de corde allemand) : 18/11/1928 ; 03/05/1929 ; 10/01/1933 ;

Famille KOLTER (famille banquiste d'origine allemande) : 03/05/1929 ;

KONNORAH Berol (allemand) : 24/10/1928 ;

KONZELMANN (dompteur puis dresseur d'otaries allemand) : 25/07/1938 ;

KOUSNETZOF E. (collectionneur russe) : 11/03/1933 ;

KOVACS ou KOVACK (dompteur hongrois) : 22/02/1929 ; 20/12/1929 ; 01/07/1930 ; 03/01/1931 ;

KONYOT ou KÖNYÖT (écuyer hongrois) : 18/09/1937 ;

Les KÖNYÖT (famille banquiste et écuyers hongrois) : 17/01/1933 ;

Les 4 KRADDOCKS (acrobates franco-italiens, fils de François Fratellini) : 15/12/1934 ;

M. KREISER (directeur de cirque allemand) : 20/02/1932 ;

Les KREMO (icariens tchécoslovaques) : 21/10/1929 ; 03/02/1930 ; 26/03/1935 ;

Les *sisters* KREMO (acrobates tchécoslovaques) : 21/10/1933 ;

KRIFF Édouard (comédien français) : 02/11/1936 ;

KRONE Carl ou Charles (dompteur et directeur de cirque allemand) : 17/06/1929 ; 20/02/1930 ; 09/12/1930 ; 03/10/1933 ; 18/09/1937 ;

KRONE Ida (dompteuse et directrice de cirque allemande) : 17/06/1929 ; 09/12/1930 ;

KRONTIKOFF (de) P. (dresseur de chevaux et directeur de cirque amateur russe) : 02/04/1931 ;

Mme de KRONTIKOFF (écuyère amatrice russe, épouse du précédent) : 02/04/1931 ;

Les KUENS (perchistes) : 27/08/1936.

L

LADOUMÈGUE Jules (coureur de fond français) : 15/11/1937 ;

LAFOND, LAFONT ou LAFFONT (gymnaste français) : 01/08/1930 ; 02/04/1931 ; 09/03/1935 ;

Les LAÏ FOUN (acrobates chinois) : 20/11/1938 ;

Mlle LALAGE (anneliste et acrobate aérienne) : 23/02/1938 ; 08/03/1938 ;

LALOUE Ferdinand (metteur en scène français) : 22/01/1932 ;

LA MAY Barbara (danseuse-contorsionniste, américaine ?) : 18/01/1936 ; 08/03/1938 ;

« Miss LAMBERT » (homme-protée) : 12/07/1933 ;

LAMY Pierre (directeur et dresseur de chevaux français) : 17/03/1936 ;

LANGLOIS (comédien français) : 21/12/1935 ; 03/03/1936 ;

LANKAST Louisa (écuyère amatrice) : 01/08/1930 ;

LAVATA ou LAVATTA Louis (clown, acteur et régisseur français) : 21/12/1935 ; 02/11/1936 ;
26/10/1937 ; 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;

LAUCK et FOX (gymnastes) : 02/04/1931 ;

LAURENT Florian (dompteur français) : 22/02/1929 ;

LAURENT Jeanne (directrice de cirque française) : 19/11/1935 ; 12/11/1936 ;

Trio LAUREYNS (acrobates) : 07/01/1935 ;

LÉANDRE (clown et dresseur de chiens et macaques) : 17/03/1936 ;

Les LÉCUSSON (écuyers français) : 13/01/1939 ;

LÉCUSSON Eugène (écuyer français) : 04/03/1929 ; 03/12/1930 ; 26/03/1935 ; 16/05/1935 ;
18/09/1937 ;

LEERS Luisita (anneliste et trapéziste américaine) : 03/02/1931 ; 15/11/1934 ; 05/03/1935 ;

LEGRAND-CHABRIER (journaliste français) : 20/02/1930 ; 25/04/1931 ;

LEITZEL Lilian (anneliste et trapéziste volante germano-américaine) : 29/11/1928 ;
20/12/1929 ; 09/11/1930 ; 03/12/1930 ; 03/02/1931 ; 01/03/1931 ; 15/11/1934 ;
23/02/1938 ; 26/04/1939 ;

Les LÉONARDS ou LÉONARD'S (clowns français) : 23/04/1932 ; 30/03/1933 ; 14/03/1936 ;

M. LÉONCE (directeur de cirque français) : 03/05/1929 ;

LÉON-MARTIN Louis (journaliste français) : 20/02/1930 ;

LÉON-MARTIN Simone (écuyère amatrice française, belle-fille de Louis) : 23/05/1933 ;

LE ROYER (dresseur de chimpanzés) : 22/03/1936 ;

LÉOTARD Jules (inventeur français du trapèze volant) : 18/11/1928 ; 24/11/1929 ; 03/12/1930 ; 05/05/1932 ; 17/04/1937 ;

Les deux LÉOTARDS (annelistes) : 25/11/1935 ;

Les LÉOTARIS (trapézistes volants) : 09/12/1930 ; 30/11/1935 ;

LEPOMME ou LA POMME (fil-de-fériste, français ?) : 12/03/1935 ; 11/11/1935 ; 13/07/1936 ; 27/02/1939 ;

LEROUX Hugues (auteur français) : 16/09/1928 ;

LESTER Wicky (trapéziste volante) : 21/09/1938 ;

LEYDEKER Suzy (artiste de music-hall) : 30/11/1935 ;

Trio LIME (acrobates burlesques) : 01/01/1938 ;

LION Roger (metteur en scène français) : 30/01/1934 ;

LIONEL ou LIONNEL dit « le Diable Hardi » (perchiste) : 18/11/1928 ; 23/11/1930 ; 18/03/1937 ;

Miss LISSY (trapéziste) : 05/05/1938 ;

LIST Richard (dompteur, peut-être allemand) : 10/01/1928 ; 17/02/1936 ;

LITTLE TICH (excentrique anglais) : 05/11/1935 ; 07/09/1936 ; 22/10/1936 ; 09/01/1937 ;

LOCKHARDT (cornac) : 25/04/1931 ;

Les Frères LOIS (« l'Étoile magnétique ») : 26/12/1928 ;

Les LOISSET (famille banquiste française) : 14/03/1931 ; 08/10/1935 ;

LOISSET Baptiste (directeur de cirque français) : 04/11/1934 ;

LOISSET Clotilde (écuyère française) : 29/05/1928 ; 18/12/1930 ; 27/05/1931 ;

LOISSET Émilie (écuyère française ?) : 23/11/1930 ; 27/05/1931 ; 21/09/1932 ;

LOLE, LOLÉ ou LOLÉE Géo (clown français) : 12/04/1932 ; 12/11/1936 ; 09/01/1937 ; 21/03/1938 ;

Jack LONDON Club (association britannique de défense animale) : 22/02/1929 ; 08/04/1929 ; 05/10/1929 ; 20/12/1929 ; 30/12/1929 ; 29/04/1934 ; 30/06/1934 ; 22/03/1936 ;

LONDONIA (clown) : 18/11/1928 ;

Les LONDONIA (acrobates de main à main français) : 26/08/1928 ;

Trio LOPEZ : 08/10/1935 ; 05/03/1937 ;

Mme LORETTY (meneuse de ballet) : 16/04/1935 ;

LORIN Lisette (clownesse française) : 06/10/1938 ; 20/11/1938 ; 16/12/1938 ; 26/01/1939 ; 07/04/1939 ;

Mlle LOU (dresseur de mule) : 25/07/1938 ;

LOYAL (clown) ; 05/10/1929 ; 23/11/1930 ; 25/04/1931 ; 05/12/1931 ; 22/01/1932 ; 24/11/1932 ; 17/01/1933 ; 30/01/1934 ; 06/12/1934 ; 04/06/1935 ; 18/01/1936 ; 17/04/1937 ; 04/02/1938 ; 23/02/1938 ; 08/03/1938 ; 23/03/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ; 26/01/1939 ;

LOYAL (régisseur) : 25/09/1931 ; 09/04/1933 ;

Les LOYAL-REPINSKY (famille banquiste et artistes polyvalents) : 25/04/1931 ;

LOYO Caroline (écuyère française ?) : 23/11/1930 ;

LUCAS (dompteur forain) : 03/01/1931 ;

LUCAT Suzy (comédienne française) : 22/01/1932 ; 03/01/1939 ;

LUGANO Rose (trapéziste volante) : 21/09/1938 ;

Les 2 sœurs LUPESCU : 25/04/1931 ;

Les LUPPU (barristes roumains) : 04/10/1937 ;

LUPPU Trojan (barriste roumain) : 19/10/1935.

M

MAC DONALD (dompteur forain) : 17/06/1933 ;

Mlle MACHAQUITA (écuyère) : 25/09/1931 ; 05/12/1931 ;

Mlle MACKERS (contorsionniste) : 30/01/1934 ;

M. MAC LACHLAN (directeur de cirque anglais) : 01/07/1929 ;

MAC NORTON (avaleur de grenouilles, anglo-saxon ?) : 18/01/1936 ;

MAC VEA ou MacVEY Sam (boxeur américain) : 10/02/1936 ;

Les 9 MAGYAR(S) ou MADGYAR(S), parfois les CONDOR (sauteurs à la bascule hongrois) : 12/02/1935 ; 16/05/1935 ; 24/09/1935 ; 25/07/1938 ;

MAĪS (fil-de-fériste) : 10/01/1933 ;

MAĪSS (clown) : 19/11/1935 ;

MAISY ou « Maisie », « Maisié » et BRACH (acrobates cyclistes) : 23/01/1936 ; 03/02/1936 ;

MAÎTREJEAN (régisseur français) : 01/03/1931 ;

Le « professeur » MALADOLLI (dresseur et directeur de ferme zoologique) : 13/07/1936 ;

MAN et THIT (clowns sauteurs) : 07/01/1935 ;

MANETTI Charles (clown français d'origine italienne) : 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 19/09/1935 ; 23/10/1935 ; 18/01/1936 ; 17/02/1936 ; 13/07/1936 ; 26/10/1936 ; 05/02/1937 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 13/01/1939 ; 26/01/1939 ;

Trio MANETTI (clowns) : 03/02/1931 ;

Les MANGINI (main à main) : 26/10/1937 ; 23/03/1938 ;
Les MANSUY (icariens) : 09/04/1933 ; 29/04/1937 ;
MANZANO (écuyer) : 03/02/1933 ;
MARASSO (écuyer) : 09/10/1930 ; 03/11/1931 ;
MARAY (comédien ou artiste lyrique) : 26/01/1939 ;
Les MARCANTONI (perchistes) : 27/05/1931 ;
MARCEL (dompteur et directeur de ménagerie français) : 10/01/1928 ; 17/06/1933 ;
Les sœurs MARCELLY (mains à mains et équilibristes) : 03/08/1934 ;
M. MARCÈS (trapéziste volant français) : 08/03/1938 ;
MARCÈS Gaby (trapéziste française) : 06/10/1938 ;
Les MARCÈS (trapézistes volants français) : 08/04/1929 ; 20/02/1930 ; 03/08/1934 ;
25/10/1934 ; 04/06/1935 ;
Mme de MARCIGNY (dresseuse de chevaux amatrice française) : 16/07/1932 ;
MARCK Georges (dompteur forain français) : 08/07/1934 ; 23/12/1935 ; 03/01/1939 ;
MARCOU Andrée (anneliste française) : 26/04/1939 ;
MARFA LA CORSE (dompteuse foraine) : 21/10/1933 ;
Duo MARFRANOS (équilibristes) : 21/09/1938 ;
MARIANO (clown) : 25/10/1934 ; 04/06/1935 ;
MARION (petite fille acrobate) : 06/10/1938 ;
MARINELLI (contorsionniste) : 01/01/1938 ;
MARSEILLE dit « le Lion de Palud » (lutteur forain français) : 26/03/1935 ;
MARSEILLE dit « le Meunier de Palud » (lutteur forain français, frère du « Lion ») : 26/03/1935 ;
MARSEILLE Ambroisse (lanceur de couteaux et lutteur forain français, fils du « Lion de Palud ») :
26/03/1935 ;
MARTHA LA CORSE (dompteuse française) : 10/01/1928 ; 17/06/1933 ; 21/10/1933 ;
Le « capitaine » MARTIN (cornac français) : 22/03/1933 ;
MARTIN Frederick (collectionneur français) : 11/03/1933 ;
MARTIN Henri (dompteur français) : 30/12/1929 ; 30/12/1935 ;
Les 6 MARVEL (danseurs acrobatiques) : 05/11/1936 ;
MASSON Jean (journaliste français) : 04/03/1929 ;
MATHIES Milly (comédienne) : 03/01/1939 ;
MATHIES ou MATHIÈS Rudolf (dompteur allemand) : 09/11/1930 ; 24/12/1932 ;
Mme MATHIES ou MATHIÈS (dresseuse allemande, épouse de Rudolf) : 24/12/1932 ;

MATTHÉ (jongleur) : 13/12/1933 ;

MATTHEWS Bob (dompteur) : 23/02/1938 ; 08/03/1938 ;

Capitaine MATTHEWS (dresseur d'otaries) : 28/10/1930 ;

MAUDRU Pierre (metteur en scène français ?) : 02/11/1936 ;

Les 4 MAUNTERS (mains à mains, équilibristes) : 23/10/1935 ;

MAURICE et MAY (cyclistes) : 26/03/1935 ; 25/04/1936 ;

MAURICEAU (régisseur français) : 17/03/1936 ;

MAX (clown français) : 12/04/1932 ; 09/01/1937 ;

MAXIME (trapéziste comique français, frère de Germain Aéros) : 21/02/1933 ;

Les MAXIME (trapézistes comiques français) : 21/02/1933 ; 15/08/1937 ; 01/12/1937 ;

MAXIMO (fil-de-fériste) : 29/11/1928 ;

Les MAX THEILLON (sauteurs à la bascule) : 26/03/1933 ;

Les Flying MAXWELL (trapézistes volants, fusion des Alexim et Marcès) : 25/10/1934 ;

MAY Bobby (jongleur américain) : 10/06/1937 ;

MAZEPPA (directeur(s)) : 01/12/1934 ;

MÉAUDRE de LAPOUYADE (hercule amateur français) : 01/08/1930 ;

Les (MARIO) MEDINI (acrobates sur échelle libre, sauteurs et barristes) : 01/03/1931 ; 13/01/1935 ; 16/04/1935 ; 23/02/1938 ;

M. et Mme MEDRANO (directeurs de cirques français) : 03/05/1929 ; 05/12/1929 ; 30/12/1929 ; 18/12/1930 ; 10/02/1931 ; 19/03/1932 ; 21/02/1933 ; 09/03/1936 ; 13/03/1937 ; 18/09/1937 ; 04/10/1937 ;

- Jérôme MEDRANO : 18/11/1928 ; 26/12/1928 ; 04/03/1929 ; 18/07/1930 ; 09/01/1937 ; 21/09/1938 ;

MEDRANO Geronimo (clown et directeur de cirque espagnol, père de Jérôme) : 18/01/1936 ; 18/09/1937 ; 02/12/1938 ;

Les sœurs ou *sisters* MEDRANO ou « les NORD'ANAS » (écuyères) : 25/10/1934 ; 15/11/1934 ;

Les MENDEZ (acrobates et clowns espagnols) : 15/03/1930 ; 22/03/1933 ; 09/04/1933 ;

Mme MENNERAT (dresseur de chimpanzés) : 22/03/1936 ;

MERCÉDÈS, WILLY et RAOUL (danseurs acrobatiques) : 30/09/1936 ;

Les METEORS (trapézistes volants français) : 13/01/1935 ; 16/05/1935 ; 01/02/1937 ; 01/12/1937 ;

MEYER-FLORIO (dresseur de chameaux, allemand ?) : 20/02/1930 ;

MICHEL (clown) : 04/03/1933 ; 21/10/1933 ; 12/04/1938 ; 27/02/1939 ;

MICHELE (artiste lyrique français) : 03/01/1939 ;

Les frères MIEHE alias « *Double Patte et Patachon* » pour le cinéma (clowns allemands) : 29/05/1928 ; 20/09/1929 ;

Les MIGA Bros (acrobates aériens sur échelle libre) : 22/10/1936 ;

MIJARES (fil-de-fériste mexicain) : 19/11/1936 ; 28/11/1938 ;

MILLETTE (trapéziste) : 03/02/1931 ;

MILLS Bernard (directeur de cirque anglais, fils de Bertram) : 27/08/1936 ; 18/04/1938 ;

MILLS Bertram W. (directeur de cirque et dresseur de chevaux anglais) : 30/12/1929 ; 28/10/1930 ; 23/11/1930 ; 18/12/1930 ; 03/01/1931 ; 25/09/1931 ; 25/11/1933 ; 24/09/1935 ; 23/01/1936 ; 27/08/1936 ; 25/01/1937 ; 30/08/1937 ; 18/04/1938 ; 25/07/1938 ;

MILLS Cyril (directeur de cirque anglais, fils de Bertram) : 27/08/1936 ; 18/04/1938 ;

MIRIELLY (trapéziste) : 24/09/1935 ; 21/09/1938 ;

Les MISLEY (équilibristes) : 02/11/1938

MIX Tom (acteur et cow-boy de cirque américain) : 09/10/1930 ;

MÆSER José (écuyer) : 18/09/1937 ; 23/03/1938 ; 06/04/1938 ; 18/02/1939 ;

MÆLKER ou MILKER August (dompteur allemand) : 10/01/1928 ; 24/10/1928 ; 01/02/1937 ;

– Les MÆLKER M. et Mme (dompteurs allemands) : 26/08/1928 ;

Les MOGADOR (sauteurs marocains) : 20/02/1930 ;

Les 4 MOGADOR ou MONGADOR (jongleurs français) : 12/07/1933 ; 16/12/1937 ;

MOLLIER ou MOLIER (dompteur français) : 24/10/1928 ; 03/01/1931 ;

Mme MOLIER : Voir à « *ALLARTY Blanche* ».

MOLIER Ernest (directeur et amateur français) : 24/10/1928 ; 01/07/1929 ; 27/06/1930 ; 01/08/1930 ; 09/10/1930 ; 02/04/1931 ; 20/02/1932 ; 16/07/1932 ; 09/03/1935 ;

Les 6 MOLINOFF (danseurs slaves) : 22/03/1936 ;

MONA, TIMGA et partenaires (danseurs) : 17/04/1937 ;

Les MONBAR (trapézistes volants français) : 06/10/1938 ;

MONTAL Arlette (danseuse et chorégraphe française) : 30/01/1934 ; 04/02/1938 ;

MONTBARON (dompteur) : 09/12/1930 ;

Les MONTROSE (icariens) : 09/04/1933 ;

MONFROID Pierre (écuyer français) : 03/02/1930 ;

MORELLI Louise (dompteuse) : 23/02/1938 ;

MOUNA (danseuse acrobatique) : 25/10/1933 ;

MROCZKOWSKI ou MROCOWSKY (dresseur de chevaux, polonais ?) : 03/02/1933 ; 25/01/1937 ;

MUELLE (costumier ou costumière française) : 21/12/1935 ;

MURRAY Michel (journaliste et parolier français) : 21/12/1935.

N

Les NAGELS (icariens) : 03/02/1930 ;

NATAL (acrobate, casse-cou) : 10/11/1933 ;

NAUDY (danseur) : 07/04/1939 ;

Famille NAVA (famille banquiste française) : 21/10/1929 ;

NAVARIN (danseur de corde français) : 10/01/1933 ;

NEISS (écuyère, allemande ?) : 21/09/1932 ;

NELCKY Ella (écuyère) : 24/10/1928 ;

NELCKY William (dresseur de taureaux) : 24/10/1928 ;

NELLO (cycliste comique français) : 13/07/1936 ;

NELSON Adèle (cornac) : 30/12/1929 ;

Les NEWMANN (main à main) : 06/04/1938 ;

NICOL and MARTIN (cyclistes et cascadeurs comiques) : 07/09/1936 ;

NICOLLS Howard (jongleur américain) : 19/10/1935 ;

NINO (clown français) : 25/07/1938 ;

NODIER (clown ?) : 02/04/1935 ;

Les NOR-BER-TYS ou NOR-BERTYS (équilibristes français sur « l'échelle du diable ») :
16/01/1935 ; 06/06/1936 ; 26/10/1936 ;

Les NORMANS (clowns anglais) : 05/11/1935 ;

Mlle NOVARA (écuyère) : 04/10/1937 ;

Les NOVELLO (acrobates cyclistes) : 09/04/1933 ; 17/03/1936 ;

NUMA (décorateur ou décoratrice) : 21/12/1935 ; 30/12/1935 ;

NYS (de) Julia (écuyère amatrice française) : 01/08/1930.

O

Les O'BRYEN (barristes) : 23/11/1934 ;

Les soeurs OCTAVIO (dresseuses de chiens, chats et singes) : 16/11/1935 ;

OHRT ou ORTH (dompteur allemand) : 20/02/1930 ; 08/12/1933 ;

OLLER Josep dit Joseph (directeur de cirque espagnol) : 18/01/1936 ; 26/10/1936 ;

OLSCHANSKY Adolf (circassien danois, frère de William) : 03/12/1930 ;
OLSCHANSKY Lonny (clownesse danoise fille de William) : 03/12/1930 ;
OLSCHANSKY William (acrobate, clown et directeur de cirque danois) : 03/12/1930 ;
03/11/1931 ; 07/01/1935 ; 25/03/1939 ;
Les OMANIS (main à main) : 26/10/1937 ;
Les OMBRAS (barristes) : 18/11/1928 ;
OREVAL (contorsionniste) : 23/11/1930 ; 05/12/1931 ;
Trio ORFATI (main à main) : 23/12/1935 ;
Les ORLANDO-WALDEMAR (sauteurs à la bascule) : 03/02/1936 ; 09/04/1939 ; 30/06/1939 ;
ORTNÈS Joë (jongleur autrichien) : 07/12/1937 ;
Les ORTONES (jongleurs) : 02/11/1936 ;
OSCARDOS (clown) : 21/09/1937 ; 26/10/1937 ; 07/12/1937 ; 12/04/1938 ;
OSCO (artiste forain) : 10/01/1928
Le « professeur » OSTERMEYER (dresseur de chevaux) : 12/02/1935 ;
Les OTARIS (trapézistes volants allemands) : 17/06/1929 ; 05/10/1929 ; 15/03/1930 ;
09/12/1930 ; 05/12/1931 ; 21/09/1932 ;
OTTAGO-BILL (acrobate cycliste) : 03/08/1934 ; 25/10/1934 ; 16/05/1935 ;
OVARO (clown) : 12/07/1933.

P-Q

Les PAETZOL (acrobates cyclistes) : 03/02/1933 ;
PAGE and NONA (fil-de-féristes) : 19/03/1939 ;
PAÏVA Mon(n)a (danseuse) : 22/01/1932 ;
PALERMO (dresseur d'otaries) : 08/04/1929 ; 28/10/1930 ; 16/04/1935 ;
Les PALMS (perchistes) : 12/04/1938 ;
PANDOUR Bobby alias de « Wladyslaw Kurcharczyk » (hercule polonais) : 26/12/1928 ;
15/03/1930 ; 07/12/1937 ; 23/03/1938 ;
PANGER (directeur de cirque français) : 01/07/1929 ;
Miss PÂQUERETTE (écuyère amatrice française) : 01/08/1930 ;
PARIS Lucy (danseuse acrobatique) : 08/04/1929 ;
PARISYS (artiste de music-hall) : 23/05/1933 ;
PASTOR (clown) : 25/10/1934 ;

PATRICEVITCH Martin (garçon de cage) : 31/10/1934 ;

PAUL (dompteur français) : 01/07/1930 ;

PAUWELL (acrobate, peut-être Powell le fil-de-fériste) : 25/12/1936 ;

Les PAUWELL(S) (famille banquiste et acrobates au tapis) : 05/12/1929 ; 16/04/1935 ;

Les sœurs PAUWELLS (acrobates polyvalentes) : 26/10/1937 ;

PAUWELL(S) Bertha (écuyère et acrobate) : 05/12/1929 ; 16/04/1935 ;

PAUWELL(S) Marie (danseuse) : 16/04/1935 ;

PAUWELL(S) père (acrobate et père des précédente) : 05/12/1929 ;

PAUWELL P. (clown) : 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;

PAVIL (fresquiste français) : 05/10/1929 ;

PAYEN (partenaire de l'hercule Bonnes) : 25/09/1931 ;

PAYSSÉ et troupe PAYSSÉ (barriste(s) amateur(s) français) : 01/08/1930 ; 16/07/1932 ; 09/03/1935 ;

PEARY (équilibriste) : 05/11/1936 ;

Les PEERLESS POTTERS (barristes aériens américains) : 25/01/1937 ;

M. PÉRIER (directeur français) : 09/09/1931 ; 18/03/1934 ;

PERNELET (montreur de crocodiles français) : 08/04/1929 ;

PETER (marche au plafond) : 14/09/1936 ;

Les *sisters* PETER(S) (phénomènes, femmes obèses) : 13/01/1939 ; 19/03/1939 ;

PETERS Aloys (casse-cou ? – même que Petters ?) : 18/02/1939 ;

PETERSEN (dompteur allemand) : 10/01/1928 ; 24/11/1929 ; 27/05/1931 ; 24/12/1932 ;

PETIT (dompteur français) : 26/01/1928 ; 22/03/1933 ; 21/10/1933 ;

PETOLETTI ou HA(E)CKANSON-PETOLETTI (dresseur de chevaux et écuyer – italien ?) : 04/03/1929 ; 17/06/1929 ; 17/06/1929 ; 01/07/1929 ; 09/12/1930 ; 19/11/1936 ;

PETOLETTI Fred (écuyer et dresseur de chevaux italien fils du précédent ?) : 21/09/1932 ; 07/09/1936 ; 30/09/1936 ; 22/10/1936 ; 25/07/1938 ;

PETROVITCH (cornac) : 29/09/1932 ;

PETTERS (trapéziste casse-cou) : 23/11/1934 ;

Les PEZON (dompteurs et directeurs de ménagerie français) : 28/04/1936 ;

PEZON père (dompteur et directeur de ménagerie français) : 10/01/1928 ; 17/06/1933 ;

PEZON Edmond (dompteur et directeur de ménagerie français) : 10/01/1928 ; 23/03/1930 ; 17/06/1933 ;

PEZON Gilbert (dompteur et directeur de ménagerie français) : 22/03/1933 ; 21/10/1933 ; 31/10/1934 ;

PEZON Jean (dompteur et directeur de ménagerie français, fils de Gilbert) : 22/03/1933 ; 31/10/1934 ;

PEZON Jean-Baptiste (dompteur et directeur de ménagerie français) : 23/02/1938 ;

PEZON Joséphine : 30/03/1933 ; 06/12/1934 ;

PHILADELPHIA Wilhelm (cornac, allemand ?) : 04/03/1929 ;

PHILLIP ou FILLIP (clown italien, fils aîné de Cairolì) : 22/03/1933 ; 02/04/1935 ; 16/04/1935 ; 24/09/1935 ; 19/10/1935 ; 25/12/1936 ; 04/10/1937 ;

PIAT Renée (danseuse et chorégraphe française) : 19/10/1935 ; 11/11/1935 ; 30/11/1935 ; 21/12/1935 ; 14/09/1936 ; 12/10/1936 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ; 21/09/1937 ; 20/11/1937 ; 07/12/1937 ; 07/04/1939 ;

PICCINELLI Angelo (jongleur italien) : 04/02/1938 ;

PICHEL Frank (excentrique) : 08/03/1938 ;

PIELCER Harry (artiste de music-hall) : 10/06/1937 ;

PIERREL André (artiste lyrique français) : 21/12/1935 ; 03/03/1936 ; 31/03/1937 ; 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;

Les PIERROTYS (main à main, français) : 29/04/1937 ; 02/12/1938 ;

PILETTO Paolo alias de Paul Pickelmann (jongleur allemand) : 20/09/1929 ;

Les PIM'S NAVY (acrobates comiques à la batoude américaine, anglais ou américains) : 05/11/1935 ; 25/07/1938 ;

PINOCCHIO (clown) : 03/02/1933 ;

PISSIUTTI Andrée (dresseuse de chevaux, veuve d'Enrico) : 16/04/1935 ;

PISSIUTTI Enrico (écuyer italien) : 05/12/1929 ; 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 02/04/1935 ; 16/04/1935 ;

PISSIUTTI Esterina (écuyère italienne, sœur d'Enrico) : 11/03/1933 ;

PISSIUTTI Lola (écuyère italienne, sœur d'Enrico) : 11/03/1933 ;

PITAU Henri (metteur en scène français) : 30/01/1934 ;

PITOT (directeur de cirque français) : 24/11/1929 ;

PIZIANI (artiste de music-hall) : 30/11/1935 ;

PLATA (de la) Rita (trapéziste, espagnole ?) : 26/03/1933 ; 31/10/1934 ;

Les PLATTIER (clowns) : 15/03/1930 ;

Plongeurs californiennes : 03/02/1930 ; 03/02/1931 ;

Les 4 POLIS (perchistes) : 21/03/1938 ; 05/05/1938 ;

Les PONCHERY (funambules) : 15/11/1934 ;

PONT (du) Floyd (metteur en scène) : 18/01/1935 ;

PONTE Marcel (artiste lyrique français) : 03/01/1939 ;

Les POODLES-HANNEFORD (écuyers américains) : 30/12/1929 ;

Les POPPESCU ou POPESCU (barristes roumain) : 18/11/1928 ; 25/04/1931 ; 23/11/1934 ; 07/12/1937 ; 23/03/1938 ;

PORTO (clown) : 18/11/1928 ; 05/10/1929 ; 15/03/1930 ; 05/12/1931 ; 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 26/03/1933 ; 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 02/04/1935 ; 19/09/1935 ; 23/10/1935 ; 25/11/1935 ; 18/01/1935 ; 30/09/1936 ; 22/10/1936 ; 05/11/1936 ; 08/02/1937 ; 18/03/1937 ; 18/09/1937 ; 15/11/1937 ; 16/12/1937 ; 04/02/1938 ; 06/04/1938 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ; 16/12/1938 ; 13/01/1939 ; 26/01/1939 ; 25/03/1939 ; 07/04/1939 ; 26/04/1939 ;

POSSENDORF Hans (écrivain allemand) : 29/09/1932 ;

M. et Mme POURTIER (directeurs de cirque français) : 04/06/1935 ;

POWELL, POWELLS ou POWELL'S Albert (trapéziste américain) : 20/12/1929 ; 28/10/1930 ; 09/11/1930 ; 18/12/1930 ; 03/02/1931 ; 05/12/1931 ; 27/09/1934 ; 24/09/1935 ; 02/10/1935 ; 27/10/1935 ; 17/04/1937 ;

POWELL Walter (fil-de-fériste) : 25/12/1936 ; 20/11/1937 ;

POWER ou POWERS (cornac) : 09/12/1930 ; 25/04/1931 ; 29/12/1932 ; 03/02/1933 ;

PRATT William (dresseur en haute école) : 01/08/1930 ;

Les PRICE (famille de clowns anglaise) : 21/10/1930 ;

PRIETO (dresseur) : 08/12/1933 ; 19/03/1939 ;

QUALITZ (clown allemand) : 30/12/1934 ;

QUINAULT Robert (danseur français) : 19/10/1935.

R

RABASSON (lutteur forain, français ?) : 21/10/1933 ;

Les RAINAT ou RAINAT'S (trapézistes volants français) : 12/05/1928 ; 18/11/1928 ; 22/02/1929 ; 05/10/1929 ; 03/12/1930 ; 08/12/1934 ; 04/06/1935 ; 15/08/1937 ; 01/12/1937 ;

RAINAT Edmond (trapéziste volant français) : 12/05/1928 ; 05/12/1931 ; 08/12/1934 ; 04/06/1935 ;

RAMBAUD Françoise (comédienne française) : 03/01/1939 ;

RAMBEAU (dresseur de chiens, singes et poneys) : 26/10/1937 ;

Les RANCOS (icariens) : 03/08/1934 ;

Les RANCY (famille banquiste française) : 21/10/1929 ; 12/11/1932 ; 22/03/1933 ;

RANCY Albert (écuyer et dresseur de chevaux français, fils d'Alphonse) : 24/10/1928 ; 18/03/1934 ; 18/01/1935 ;

RANCY Alphonse (directeur et dresseur de chevaux français) : 24/10/1928 ; 20/09/1929 ; 24/11/1929 ; 05/12/1929 ; 22/01/1932 ; 12/11/1932 ; 22/03/1933 ; 29/04/1937 ;

Veuve d'Alphonse RANCY : 22/03/1933 ;

RANCY André (écuyer, dresseur et directeur français, fils d'Alphonse) : 24/10/1928 ; 05/05/1932 ; 12/11/1932 ; 22/03/1933 ; 21/10/1933 ; 18/03/1934 ; 31/10/1934 ; 06/12/1934 ; 12/02/1935 ; 18/01/1935 ; 20/11/1938 ; 02/12/1938 ; 26/01/1939 ;

RANCY Henri (dresseur de chevaux français) : 22/01/1932 ; 17/01/1933 ; 06/05/1933 ; 21/10/1933 ; 16/01/1935 ; 09/03/1936 ;

RANCY Napoléon (directeur et dresseur français, frère d'Alphonse) : 22/03/1933 ;

RANCY Théodore (dresseur de chevaux et directeur de cirque français) : 24/10/1928 ; 17/06/1929 ;

RANCY Tilly, née PRICE (dresseuse de pigeons et de chevaux anglo-française) : 22/01/1932 ; 21/10/1933 ; 16/01/1935 ;

RANDALL (écuyer) : 02/04/1935 ;

SANDOW Eugène (perchiste ? porteur) : 12/04/1938 ;

Les RASCOS ou RACSOS (sauteurs à la bascule) : 12/07/1933 ; 05/03/1935 ; 17/03/1936 ;

Les RASMOUKI (sauteurs arabes) : 11/11/1935 ;

Les RASPINI (acrobates sur échelle libre) : 12/10/1936 ;

Mme RASIMI (costumière) : 09/02/1938 ;

RASTELLI Enrico (jongleur italien) : 16/11/1935 ; 20/09/1929 ; 05/10/1929 ; 30/12/1929 ; 03/02/1930 ; 28/10/1930 ; 18/12/1930 ; 10/01/1933 ; 27/09/1934 ; 22/03/1936 ; 30/09/1936 ; 19/11/1936 ; 26/10/1937 ; 07/12/1937 ; 21/03/1938 ; 18/02/1939 ;

Les 5 RAVENNA (main à main, allemands) : 11/03/1933 ;

RAY (comédien français) : 02/11/1936 ;

Les 3 *sisters* RAYS (cascadeuses et danseuses acrobatiques américaines) : 16/12/1937 ;

Les READINGS (acrobates cyclistes) ; 25/11/1935 ;

RECHA ou RÉCHA (illusionniste) : 06/12/1934 ; 16/01/1935 ; 06/06/1936 ;

RECORDIER (clown français) : 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 25/10/1934 ; 01/12/1934 ; 15/12/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 19/09/1935 ; 23/10/1935 ; 18/01/1935 ; 05/02/1937 ; 05/03/1937 ; 18/09/1937 ; 15/11/1937 ; 16/12/1937 ; 04/02/1938 ; 08/03/1938 ; 23/03/1938 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ; 16/12/1938 ; 26/01/1939 ; 07/04/1939 ;

REIFF Paul (chef d'orchestre) : 29/09/1932 ;

Les sœurs RIEFFENACH (écuyères) : 25/10/1934 ;

Les 2 REINERS (trapézistes) : 09/12/1930 ;

REINER, TORENCE et DOLORÈS (trapézistes) : 03/02/1933 ;

Les REINSCH ou REINCH (jockeys) : 16/05/1935 ; 08/10/1935 ; 19/10/1935 ; 18/09/1937 ; 04/10/1937 ;

Les RELMUTT ou RELMUTH (funambules) : 18/11/1928 ; 16/04/1935 ; 03/02/1936 ;

RENROFF (hussard polonais ou russe puis écuyer de cirque) : 02/04/1931 ;

Les RENZ (famille banquiste allemande) : 01/03/1931 ; 14/03/1931 ; 30/12/1935 ; 21/09/1937 ;

RENT Catherine, Katchen ou Kætchen (écuyère allemande) : 29/05/1928 ; 03/02/1930 ; 25/09/1931 ;

RENT Franz (écuyer allemand) : 25/10/1933 ;

RENT Robert dit « le vieux RENT » (dresseur et directeur de cirque allemand) : 21/09/1932 ; 25/10/1933 ; 25/11/1933 ; 24/12/1933 ; 04/11/1934 ; 01/12/1934 ; 21/12/1935 ; 02/11/1936 ; 17/04/1937 ; 09/02/1938 ; 21/09/1938 ; 25/03/1939 ;

RENT Thérèse (écuyère et dresseuse allemande, épouse de Robert) : 21/09/1932 ;

Les Flying REOS (trapézistes volants au portique français) : 22/10/1936 ;

Les 4 sœurs REPINSKY (funambules) : 25/04/1931 ;

Les REVERHO(S) (acrobates, fil-de-féristes et jongleurs français) : 27/09/1934 ; 30/09/1936 ; 29/04/1937 ; 26/10/1937 ;

RHUM (clown italien) : 05/05/1932 ; 24/11/1932 ; 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 22/03/1933 ; 26/03/1933 ; 09/04/1933 ; 23/09/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 19/09/1935 ; 23/10/1935 ; 18/01/1935 ; 17/02/1936 ; 13/07/1936 ; 26/10/1936 ; 05/02/1937 ; 21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 13/01/1939 ; 26/01/1939 ;

RICO (clown italien) :

- Duo RICO et ALEX : Voir à ALEX.

Les RICONO(-STURLA) (famille banquiste, artistes polyvalents et directeurs) : 03/01/1931 ; 26/03/1933 ; 09/04/1933 ; 26/07/1937 ; 16/12/1938 ; 13/01/1939 ;

Les RIEGELS (acrobates américains) : 19/11/1936 ;

Les RIGOLETTO Bros. (clowns musiciens) : 26/03/1935 ; 16/11/1935 ;

RIGOULOT Charles (champion de force et lutteur français) : 26/12/1928 ; 18/01/1935 ; 14/03/1936 ; 21/03/1938 ;

RINGENS Peejay (plongeur, américain ?) : 03/02/1931 ;

RINGENS Swan (plongeuse américaine) : 03/02/1930 ;

RINGLING NORTH John (directeur de cirque américain) : 03/12/1930 ; 23/04/1932 ;

Les RIOS (aériens – peut-être les mêmes que les Réos) : 04/02/1938 ;

RIPA Bob (jongleur américain) : 03/02/1930 ;

Les Lilliputiens de RITTER : 09/03/1936 ;

RIVAS CACHO Lupe (chef de troupe mexicaine) : 23/05/1933 ;

RIVEL ou RIVEL'S Charlie (clown espagnol) : 30/12/1929 ;
M. RIXFORD (cornac, dresseurs de chameaux et de chevaux) : 12/04/1938 ; 02/11/1938
Les RIXFORD (trapézistes volants français) : 05/12/1929 ;
Les ROBERTIS (famille banquiste et artistes polyvalents) : 13/12/1938 ;
ROBERTS C. (contorsionniste américain dit l' « homme-grenouille ») : 27/10/1935 ;
ROBINSON Jim (écuyer américain) : 04/03/1929 ;
ROBLEDILLO (fil-de-fériste mexicain) : 29/11/1928 ; 10/01/1933 ; 19/11/1936 ;
M. ROCHE (directeur de cirque français) : 18/03/1934 ;
ROCHE Magda (assistance française de Rigoulot) : 26/12/1928 ;
ROCHEFOUCAULD ou ROCHEFOUCAULT (de la) Hubert (gymnaste amateur français) :
01/08/1930 ; 02/04/1931 ;
Duo ROLAW (main à main) : 16/12/1937 ;
Les ROLLA-ROLLA (équilibristes) : 13/07/1936 ; 26/04/1939 ;
ROLLET ou ROLET André (hercule et danseur acrobatique français) : 15/03/1930 ;
18/03/1934 ;
Les ROLLING LADIES (patineuses) : 14/03/1936 ;
RONCO (athlète) : 11/03/1933 ;
Les RONCOS (icariens) : 11/03/1933 ; 25/10/1934 ;
ROSELLO (équilibriste aérien) : 10/02/1936 ;
Les ROSETTI (fil-de-féristes, italiens ?) : 20/03/1931 ; 31/10/1934 ; 25/11/1935 ;
ROSSEAUX Louissette (artiste lyrique française) : 26/01/1935 ;
ROSSI (sauteur) : 26/07/1937 ;
Dr ROUET (hercule amateur français) : 01/08/1930 ;
M. ROUSSEAU (directeur de cirque français) : 26/12/1928 ; 08/04/1929 ; 21/10/1929 ;
ROVER (funambule) : 30/03/1933 ; 06/12/1934 ;
ROW LI ERS (cascadeur cycliste « peau-rouge ») : 20/09/1929 ;
Le ROYAL KILTIE BAND (musiciens excentriques écossais) : 07/04/1939 ;
Les ROYAL PÉKIN (acrobates chinois ?) : 05/12/1931 ;
RUIS-ARTIX Rodella (acrobate cycliste) : 03/02/1931 ; 19/09/1935 ; 23/03/1938 ;
RYAN et BURKE (sauteurs à la batoude) : 09/11/1930 ;
Trio RYDERS : 05/03/1937.

S

SAILER ou SEILER JACKSON Otto (dompteur et cornac allemand) : 04/03/1929 ; 23/03/1930 ; 09/12/1930 ; 03/01/1931 ; 24/12/1932 ; 12/07/1933 ; 12/03/1935 ; 02/04/1935 ;

Les SALAGUR (casse-cous aériens) : 18/03/1937 ;

SALEM (clown noir, anglais ?) : 05/11/1935 ;

SALERNO alias d'Adolf Behrend (jongleur allemand) : 21/10/1930 ; 07/12/1937 ;

SALVATOR alias de M. Laborne (dompteur, directeur de ménagerie puis dresseur de chiens et de macaque français) : 28/04/1936 ;

SALVATOR fils (dresseur et dompteur français) : 28/04/1936 ; 05/02/1937 ;

SAM-HUNG (artiste chinois) : 23/03/1930 ;

SANDOW Eugen (hercule allemand) : 26/12/1928 ;

SANDRY Géo (metteur en scène et comédien français) : 30/01/1934 ; 26/01/1935 ; 21/12/1935 ; 03/03/1936 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ; 19/09/1938 ; 08/10/1938 ; 03/01/1939 ;

SANDWINA Katie (femme hercule austro-américaine) : 05/03/1935 ;

SANGER (lord) (directeur de cirque anglais) : 30/12/1929 ; 22/01/1932 ; 21/12/1935 ; 23/01/1936 ; 30/08/1937 ; 09/02/1938 ; 21/03/1938 ;

SAN MARIN ou SAN MARTIN (hercule amateur) : 01/08/1930 ; 02/04/1931 ; 09/03/1935 ;

Mme SAQUI (danseuse de corde française) : 16/11/1935 ; 05/11/1936 ;

Les 6 SARATOS ou SARATTOS (équilibristes et contorsionnistes) : 11/11/1935 ; 14/03/1936 ;

SARDOU Fernand (comédien français) : 03/01/1939 ;

« SARRASANI » Hans Stoch (clown et directeur de cirque allemand) : 24/10/1928 ; 04/03/1929 ; 21/10/1929 ; 30/12/1929 ; 03/02/1930 ; 20/02/1930 ; 23/03/1930 ; 09/11/1930 ; 16/07/1932 ; 03/10/1933 ; 24/12/1933 ; 29/04/1934 ; 30/06/1934 ; 25/12/1934 ; 18/01/1935 ; 06/04/1938 ; 02/12/1938 ; 19/03/1939 ;

« SARRASANI » Maria Stoch (écuyère et directrice de cirque allemande, épouse d'Hans Stoch) : 03/10/1933 ;

Mme SARRASANI (directrice de cirque allemande) : 23/03/1930 ;

Les SATSANA ONA (acrobates à l'échelle libre et antipodistes, faux japonais) : 05/11/1935 ;

SAUNDERS Billy (clown anglais) : 29/05/1928 ; 30/12/1929 ;

SAWADE Richard (dompteur allemande) : 10/01/1928 ; 09/11/1930 ; 24/12/1932 ; 17/02/1936 ;

SCARLETT (dresseur de chimpanzés) : 22/03/1936 ; 22/10/1936 ;

Les SCHEFFER (famille banquiste et artistes polyvalents) : 21/10/1929 ; 03/02/1930 ; 25/04/1931 ; 10/01/1933 ; 26/03/1935 ;

SCHEFFER Severus (jongleur autrichien) : 21/10/1930 ;

SCHIRMER Erdwin (collectionneur allemand) : 11/03/1933 ;

SCHNEIDER alias « captain » ou « capitaine Schneider » (dompteur et directeur de cirque allemand) : 10/01/1928 ; 20/02/1932 ; 11/06/1932 ;

Les SCHUMANN (famille de cirque germano-danoise) : 16/09/1928 ; 21/10/1929 ; 14/03/1931 ; 23/09/1933 ; 25/10/1933 ; 13/12/1933 ; 15/12/1934 ; 12/02/1935 ; 02/04/1935 ; 21/09/1937 ; 09/02/1938 ;

SCHUMANN Albert (dresseur de chevaux et directeur allemand) : 20/02/1930 ; 02/04/1931 ; 21/09/1932 ; 25/10/1933 ; 12/02/1935 ; 08/10/1935 ;

SCHUMANN Albert (dresseur de chevaux et directeur germano-danois, neveu d'Ernst) ; 23/09/1933 ; 18/02/1939 ;

SCHUMANN Ernest (dresseur de chevaux et directeur germano-danois) : 18/11/1928 ; 26/12/1928 ; 03/05/1929 ; 05/10/1929 ; 05/12/1929 ; 30/12/1929 ; 20/02/1930 ; 15/03/1930 ; 23/09/1933 ; 25/10/1933 ; 13/12/1933 ; 27/09/1934 ; 25/10/1934 ; 15/12/1934 ; 07/01/1935 ;

SCHUMANN Ernest « senior » (fils de Gotthold) : 25/10/1933 ;

SCHUMANN Gotthold (fondateur de la dynastie allemande) : 05/10/1929 ; 25/10/1933 ; 25/10/1934 ;

SCHUMANN Lola (écuyère allemande) : 21/02/1933 ;

SCHUMANN Max (directeur de cirque allemand, fils d'Albert, petit-fils de Gotthold) : 25/10/1933 ;

SCHUMANN Oscar (écuyer germano-danois) : 13/12/1933 ; 05/03/1935 ;

SCHUMANN Willy (dresseur de chevaux et directeur germano-danois) : 30/12/1929 ; 03/10/1933 ; 25/10/1933 ;

Les SCHWARTZ (clowns) : 04/10/1937 ;

SCOTTO Vincent (compositeur) : 26/01/1939 ;

SEETH Julius (dompteur allemand) : 10/01/1928 ; 24/10/1928 ;

SEMPSEY Betty (danseuse acrobatique) : 15/03/1930 ; 18/03/1934 ;

SENAC Renée (comédienne française) : 02/11/1936 ;

Miss SÉNIDE (dompteuse) : 29/04/1935 ;

SERGE (journaliste et écrivain français) : 17/03/1936 ;

M. du SERRE-TELMON (dresseur de chevaux amateur français) : 16/07/1932 ;

SGICOVICH Mady (artiste lyrique) : 31/03/1937 ;

Les SIGRIST-SILBONS ou SEAGRIST(-)SILBONS (trapézistes volants) : 05/12/1929 ; 03/12/1930 ; 08/12/1934 ; 03/03/1935 ; 19/11/1936 ;

Les SILAGHI (barristes) : 10/02/1936 ;

Les SILVAS (main à main) : 21/12/1936 ; 04/02/1938 ;

Les SILVESTRE (acrobates cyclistes) : 13/12/1938 ;
 SINGEL(S) Adrien (cornac, allemand ?) : 10/01/1928 ; 05/12/1931 ; 08/12/1933 ;
 The SKATING RYLES (patineurs) : 02/12/1938 ;
 Les SLATANACHS (acrobates cyclistes) : 30/09/1936 ;
 SLOVAK (dompteur tchécoslovaque) : 18/11/1928 ;
 Le « captain » SMITH (hercule, américain) : 21/03/1938 ;
 SMOLA (dompteur) : 09/04/1939 ;
 SOBBOT (clown avec cochon) : 02/12/1938 ;
 Les SOBOLEWSKY (jockeys) : 03/02/1933 ; 30/03/1933 ; 07/12/1937 ;
 SOBSKI Arthur (dresseur de chiens) : 06/04/1938 ;
 SOLAS Cécile (chef d'orchestre française) : 22/03/1933 ;
 SOLSIRÉPIFAN (homme-orchestre) : 26/03/1935 ;
 SOSMAN (clown belge) : 27/02/1939 ; 19/03/1939 ;
 Les SOSMAN (clowns belges) : 03/02/1936 ; 19/09/1938 ; 02/11/1938
 Mme SOSMAN (pianiste belge) : 03/02/1936 ;
 SOUCHOT Louis (trapéziste volant français) : 01/12/1937 ;
 SOULIMAN : 22/01/1932 ;
 Les SOUTH CHINA (troupe d'équilibristes et contorsionnistes chinois) : 06/05/1933 ;
 14/09/1936 ; 19/03/1939 ;
 SPADONI alias de Paul Krause (jongleur puis agent d'artiste allemand) : 09/10/1930 ;
 21/10/1930 ; 25/09/1931 ; 26/03/1933 ; 24/09/1935 ;
 SPESSARDY ou SPIESSERT Charles Sr. (dompteur forain) : 07/01/1935 ;
 Frères « SPESSARDY » alias SPIESSERT (directeurs de cirque français) : 18/03/1934 ;
 03/08/1934 ; 07/01/1935 ;
 - SPESSARDY Charles (directeur de cirque français) : 23/04/1932 ;
 - SPESSARDY Roger (dompteur et directeur français) : 23/04/1932 ; 30/03/1933 ;
 Les SPURGATT (main à main) : 08/02/1937 ; 04/11/1938 ;
 SPYRAS (excentrique) : 23/03/1930 ;
 Les STACK-MILTON (barristes) : 07/12/1937 ;
 STANGELMAIER (hercule) : 26/12/1928 ;
 STARK Mabel (dompteuse américaine) : 21/10/1933 ;
 STARK Wilhelm (directeur de cirque allemand) : 21/09/1932 ;
 STATIS Olga et sa troupe (perchiste(s)) : 09/04/1933 ;
 STEIBACH Joseph (hercule) : 26/12/1928 ;

Miss STERLING (illusionniste assistante du Pr Torcy) : 24/09/1935 ;

STICKNEY Robert (écuyer américain) : 04/03/1929 ; 03/12/1930 ;

STOLL Oswald (lord) (directeur anglais) : 25/07/1938 ;

STOLLE ou STOLLÉ Max (dompteur allemand) : 18/11/1928 ; 22/02/1929 ; 03/05/1929 ; 01/07/1930 ; 29/11/1932 ; 29/12/1932 ; 17/06/1933 ; 12/10/1936 ;

- Tandem STOLLE et WESALY : 03/05/1929 ; 20/12/1929 ; 17/02/1936 ;

STONE Stol (calculateur américain) : 04/11/1938 ;

STRANGELMEIR (barriste et porteur allemand) : 29/11/1928 ;

Les STRASSBURGER (famille banquiste allemande) : 24/12/1933 ; 11/06/1934 ; 01/01/1938 ;

Les frères STRASSBURGER (jockeys et dresseurs allemands) : 06/06/1936 ; 01/01/1938 ; 09/04/1939 ;

STRASSBURGER Adolf (directeur de cirque allemand) : 24/12/1933 ; 01/01/1938 ;

STRASSBURGER Hans (dresseur et directeur de cirque allemand, fils d'Adolf) : 27/05/1931 ; 24/12/1933 ; 27/08/1936 ; 01/12/1937 ; 16/12/1937 ; 01/01/1938 ;

STRASSBURGER Jean (dresseur de chevaux et écuyer allemand) : 08/12/1933 ; 08/02/1937 ;

STRASSBURGER Karl ou Charles (dresseur et directeur de cirque allemand, fils d'Adolf) : 27/05/1931 ; 08/12/1933 ; 24/12/1933 ;

STRASSBURGER Regina (écuyère allemande) : 08/12/1933 ;

Les STRASSBURGER-GRUSS (jockeys) : 26/10/1936 ;

STREET (jongleur) : 21/10/1930 ;

STREHLY G. (historien du cirque et gymnaste amateur français) : 12/05/1928 ; 24/10/1928 ; 29/11/1928 ; 01/07/1929 ; 20/09/1929 ; 05/12/1929 ; 15/03/1930 ; 01/08/1930 ; 28/10/1930 ; 03/02/1931 ; 02/04/1931 ; 25/04/1931 ; 24/11/1932 ; 23/11/1934 ; 13/01/1935 ; 05/03/1935 ; 09/03/1935 ; 23/02/1938 ; 13/01/1939 ;

Les STREPETOW (cavaliers tcherkesses) : 03/02/1933 ;

STRONGFORD ou STRONGFORT alias de Max Unger (hercule allemand) : 26/12/1928 ; 12/04/1938 ;

SULLIVAN Rose (trapeziste volante américaine) : 05/12/1936 ;

SUN Peggy (jongleuse) : 02/12/1938 ;

SWALLOW John (*ring master*, anglais ?) : 23/01/1936 ;

Les SYDNEYS (acrobates cyclistes-perchistes) : 18/09/1937 ; 01/12/1937 ; 02/12/1938 ;

Les SYMMEK (main à main) : 03/02/1933 ; 21/10/1933.

T

TALMAN (dompteur) : 27/05/1931 ;

Miss TAMARA (trapéziste) : 28/10/1930 ; 09/04/1933 ; 15/11/1934 ; 12/03/1935 ;
06/10/1938 ; 16/12/1938 ;

TANTI (clown appartenant à la famille Bedini) : 03/02/1930 ;

TANYA Joan (trapéziste) : 21/09/1938 ;

La famille TARZAN (numéro de chimpanzés dressés) : 08/04/1929 ;

TAYAND et TYS (cascadeurs) : 26/10/1936 ;

TERNET Violette (danseuse étoile) : 19/09/1938 ; 08/10/1938 ; 03/01/1939 ;

TERRIS (comédien français) : 22/01/1932 ;

THÉODORE (clown français) : 25/07/1938 ;

- THÉODORE et CHARLEY (clowns) : 09/03/1936 ;

THÉRÉSA (chanteuse de cabaret française et épouse de Donval) : 26/10/1936 ;

THÉRIVE André (journaliste français) : 20/02/1930 ; 19/03/1939 ;

THÉTARD Henry (journaliste et dompteur amateur français)⁵ : 26/01/1928 ; 12/05/1928 ;
20/02/1930 ; 03/01/1931 ; 23/05/1933 ; 17/03/1936 ; 27/08/1936 ;

THIL Marcel (boxeur français) : 10/02/1936 ; 14/03/1936 ; 21/03/1938 ; 09/07/1938 ;

THOMAS-MORET Maurice (journaliste et collectionneur français) : 04/03/1929 ; 11/03/1933 ;
04/10/1937 ;

THOMSON (cornac) : 25/04/1931 ; 26/03/1933 ;

TIMGO ou TIMGA (danseur ou danseuse acrobatique) : 22/03/1933 ; 25/10/1933 ;

TINTIN et VATARD (comiques français) : 03/05/1929 ;

TOGAN et GENOVA (fil-de-féristes) : 20/09/1929 ;

TOGARE (dompteur allemand ou autrichien) : 27/05/1931 ; 25/11/1935 ; 23/12/1935 ;
17/02/1936 ; 09/03/1936 ; 08/02/1937 ; 13/03/1937 ;

TOKAWA (contorsionniste-équilibriste et dresseur de chiens) : 05/03/1935 ;

TONY (clown) : 18/01/1935 ; 04/02/1938 ; 08/03/1938 ; 23/03/1938 ; 21/09/1938 ;

Le « professeur » TORCY (illusionniste) : 24/09/1935 ;

TOURNIAIRE Jacques (directeur de cirque français) : 18/11/1928 ;

TRIBOULET (bouffon) : 02/04/1935 ;

TRIXIE (jongleuse hongroise) : 23/01/1936 ;

⁵ Il s'agit ici des chroniques où Thétard parle de lui-même en tant que protagoniste et non pas celles où on retrouve une mention explicite de son nom auquel cas cela reviendrait à les citer toutes.

Les 4 TROJANS (sauteurs) : 07/09/1936 ;

TRUBKA Albert (dompteur tchécoslovaque) : 17/03/1936 ; 02/11/1938

TRUBKA Franz (dompteur tchécoslovaque) : 17/03/1936 ; 02/11/1938 ; 28/11/1938 ;

TRUBKA parfois « Troubka » Vojtech, Vojteck ou Vojtek ou encore « TRUBKA aîné » (dompteur tchécoslovaque) : 10/01/1928 ; 22/02/1929 ; 29/11/1932 ; 24/12/1932 ; 29/12/1932 ; 22/03/1933 ; 06/05/1933 ; 31/10/1934 ; 30/12/1934 ; 13/01/1935 ; 16/04/1935 ; 17/02/1936 ; 17/03/1936 ; 01/02/1937 ; 08/02/1937 ; 13/03/1937 ; 13/01/1939 ;
02/11/1938 ;

Dompteur TRUBKA incertain :

Les TRUZZI (famille banquiste italo-russe) : 03/11/1931 ;

Cavalerie TRUZZI : 03/11/1931 ; 05/12/1931 ; 20/02/1932 ;

Mme TRUZZI (écuyère et dresseuse de chevaux italienne) : 19/09/1938 ; 08/10/1938 ;
02/11/1938 ; 28/11/1938 ;

Les soeurs TRUZZI (écuyères italo-russes) : 22/03/1936 ;

TRUZZI Massimiliano (jongleur italo-russe) : 22/03/1936 ;

TRUZZI Mitia (écuyère et dresseuse de chevaux italienne ou italo-russe) : 05/12/1931 ;

TRUZZI William (dresseur de chevaux italien ou italo-russe) : 03/11/1931.

U-V

Les UESSEMS (acrobates) : 23/09/1933 ;

URNUS (équilibriste) : 04/11/1938 ;

VAN AMBURG Isaac (dompteur américain) : 30/12/1929 ;

VAN HUYSSSEN (hercule amateur) : 01/08/1930 ; 09/03/1935 ;

VAN LEER (directeur de cirque amateur néerlandais) : 10/06/1937 ;

Les VARADYS (sauteurs, équilibristes et contorsionnistes) : 06/10/1938 ;

VARGAS Jésus (dompteur espagnol) : 22/02/1929 ; 24/09/1935 ; 19/10/1935 ; 20/11/1937 ;
07/12/1937 ; 09/07/1938 ;

VARNA (directeur de music-hall) : 04/10/1937 ; 15/11/1937 ;

Les VASCONCELLOS (famille banquiste portugaise et dresseurs de chevaux) : 04/03/1933 ;

VASCONCELLOS (de) Roberto (écuyer portugais) : 04/03/1929 ; 03/05/1929 ; 30/12/1929 ;
05/05/1932 ; 12/02/1935 ; 02/04/1935 ; 08/02/1937 ; 18/09/1937 ; 16/12/1937 ;

VAUDOYER Jean-Louis (journaliste français) : 20/02/1930 ;

VAVASSEUR (amateur français) : 01/08/1930 ;

VEGA Manuel (excentrique) : 05/05/1938 ;
VELCEK (dompteur) : 05/05/1938 ;
VELEZ Angelita (danseuse espagnole): 20/02/1932 ;
VENTURA Ray (jazzman et artiste de music-hall français) : 08/02/1937 ;
VENTURA Rémy (dresseur de perroquet) : 25/04/1936 ; 20/10/1938 ;
VERHAERT (hercule amateur) : 01/08/1930 ;
Trio VERONAS (patineurs) : 13/01/1939 ;
VERNE Maurice (secrétaire général de Gaston Desprez) : 09/09/1931 ;
Les VESSÈS (équilibristes aériens) : 03/02/1933 ;
VESTRIS (danseur de corde) : 10/01/1933 ;
Les VICTORIA (acrobates cyclistes) : 12/04/1938 ;
VICTORIUS : 29/04/1937 ;
VIENNE (de) Elisa (écuyère) : 21/09/1932 ;
VINCENT (clown) : 09/04/1939 ;
VIOL Ludovic (clown italien): 16/09/1928 ;
VIOLAT Irma (écuyère amatrice) : 01/08/1930 ;
VIVAT (éclairagiste français) : 02/11/1936 ;
VOISIN Charles (clown français) : 22/01/1932 ;
Trio VOLAIR (trapézistes) : 13/12/1938 ; 09/04/1939 ;
VOLTERRA (directeur) : 24/12/1933 ; 08/07/1934 ;
VOLTERRA Léon (impresario, français ?) : 30/08/1937 ;
VONBACH (sauteur) : 19/11/1935.

W

WAGNER (dompteur allemand) : 10/01/1928 ; 24/12/1932 ; 23/12/1935 ;
WAGNER (gymnaste amateur) : 01/08/1930 ; 09/03/1935 ;
WALBERG (van) Camille (écuyère amatrice française) : 01/08/1930 ;
WALDEMAR Otto alias *Signor Saltarino* (chroniqueur): 01/07/1929 ; 15/12/1934 ;
WALKER Whimsical (clown anglais) : 03/02/1933 ;
Les WALKIMIR (perchistes) : 08/12/1933 ;
Le capitaine ou « captain » WALL (montreur de crocodiles scandinave) : 08/04/1929 ;

Les WALLEENDA (famille banquiste allemande) : 01/03/1931 ;

Les WALLEENDA(S) (funambules allemands) : 01/03/1931 ; 20/02/1932 ; 16/04/1935 ; 23/01/1936 ; 03/02/1936 ; 05/11/1936 ;

WALLEENDA Else (dresseuse d'otaries allemande) : 01/03/1931 ; 12/11/1932 ; 05/11/1935 ;

WALLET (clown(s)) : 30/12/1929 ; 05/12/1931 ;

WALLINI (illusionniste) : 19/10/1935 ;

WALTER (clown ou comique) : 31/10/1934 ;

WANIECK ou WANIEK (dompteur tchécoslovaque) : 03/01/1931 ;

WASSILIAMS (jockey et écuyer « caucasien ») : 30/03/1933 ;

WATHON Stanley (agent d'artiste, anglais ?) : 25/07/1938 ;

WEIL Ernest (dompteur) : 26/01/1928

Famille WEITZMANN (famille banquiste allemande) : 03/05/1929 ;

WEITZMANN Franz (danseur de corde allemand) : 03/05/1929 ;

WEITZMANN (de) Jean (chevalier et danseur de corde originaire de Bohême) : 10/01/1933 ;

WESALY ou WASELY (dompteur tchécoslovaque) : 24/09/1935 ;

- En duo avec STOLLE : *Voir à STOLLE.*

WESTERHOLT (metteur en scène allemand) : 29/11/1932 ;

Les sœurs WETZEL (duo de trapézistes allemandes) ; 07/01/1935 ; 27/02/1939 ;

Les WHIRLWIND (patineurs) : 19/03/1932 ;

WICKY (musicienne) : 23/03/1938 ;

WIDDICOMBE (clown anglais) : 16/09/1928 ;

Les WILKE (écuyers) : 02/04/1935 ; 13/07/1936 ;

WILKE junior (écuyer) : 12/07/1933 ; 02/04/1935 ;

WILKE fille (écuyère) : 02/04/1935 ;

WILKE père (dresseur de chevaux) : 12/07/1933 ; 02/04/1935 ;

WILLIAMS (dompteur noir) : *Voir à « DAMOS Testai »*

Les WILLIAM BONO (acrobates au tapis) : 18/11/1928 ;

Les WILLOS (perchistes aériens) : 16/09/1928 ; 24/11/1929 ; 21/10/1933 ; 13/12/1933 ;

WILLS (dompteur forain) : 17/06/1933 ;

WILLY (dompteur forain) : 17/06/1933 ;

WILSCHKE (agent d'artiste allemande) : 30/12/1929 ; 09/10/1930 ;

Les 2 WILSONS (annelistes) : 16/12/1937 ;

WILSON Billy (régisseur anglais ?) : 23/01/1936 ;

WINTER Joë (dresseur d'ours) : 20/02/1930 ;
WIRTH Mary (écuyère australienne) : 04/03/1929 ;
Mme WODAR (chanteuse excentrique) : 04/03/1933 ;
Trio WOLKENS (acrobates aériens ?) : 01/12/1937 ;
WOLLSCHLÄGER Lina (écuyère allemande) : 21/09/1932 ;
Les WONG CHIO JORKING (acrobates chinois, mêmes que les suivants ?) : 22/10/1936 ;
Les WONG-CHIO-TSCHING (acrobates chinois) : 04/06/1935 ;
WOODSON Johnny (écuyer) : 29/04/1937 ;
M. WORKING : *Voir à M. GENDRE.*
WULFF (écuyer et/ou dresseur de chevaux et directeur de cirque allemand) : 13/12/1933 ;
WURTZ Suzanne (casse-cou) : 30/01/1934.

X-Y-Z

YAMI Vanah ou Vanat (danseuse indienne) : 23/05/1933 ; 21/12/1935 ;
YORICK (« tombeur d'ours ») : 07/01/1935 ;
Les ZACCHINI (clowns, italiens ?) : 29/12/1932 ;
ZACCHINI Amedeo (clown, italien ?) : 29/12/1932 ;
Trio ZAGAS (barristes aériens allemands) : 29/11/1928 ;
La « princesse » ZAMA : 01/12/1937 ;
Les ZANOFF (main à main) : 03/02/1933 ;
Les ZAVATTA (famille banquistes et écuyers italiens) : 27/05/1931 ; 02/04/1935 ;
17/03/1936 ;
ZAVATTA, parfois ZAWATTA Alfonso dit « Achille » (clown et écuyer italien) : 12/03/1935 ;
02/04/1935 ; 16/04/1935 ; 24/09/1935 ; 08/10/1935 ; 19/10/1935 ; 11/11/1935 ;
30/11/1935 ; 21/12/1935 ; 03/03/1936 ; 22/03/1936 ; 02/11/1936 ; 31/03/1937 ;
21/09/1937 ; 26/10/1937 ; 07/12/1937 ; 12/04/1938 ; 03/01/1939 ; 27/02/1939 ;
19/03/1939 ;
Les ZAVATTA (clowns italiens) : 19/09/1938 ; 08/10/1938 ; 02/11/1938
ZAVATTA Louis : 17/03/1936 ;
ZAVATTA Michel : *Voir à MICHEL.*
Les ZEMGANNO (trapézistes volants français) : 05/12/1931 ; 27/10/1935 ; 19/11/1935 ;
13/07/1936 ; 13/03/1937 ; 01/12/1937 ;
– Jean « ZEMGANNO » BARRET (journaliste et fondateur de la troupe) : 27/10/1935 ;
19/11/1935 ; 17/03/1936 ; 13/03/1937 ;

Les ZERBINI, alias des Christiani (acrobates au tapis italiens) : 14/09/1936 ;
Les ZOPPE-ZAVATTA (écuyers et échelle libre) : 30/11/1935 ;
Pr ZUCCA (chroniqueur et historien du cirque italien ?) : 20/03/1931 ; 17/03/1936.

ANIMAUX⁶

ADMAS (grizzly de Barnum) : 07/01/1935 ;
AKA (chimpanzé dressé de Le Royer) : 22/03/1936 ; 22/10/1936 ;
Miss AQUA (otarie dressée) : 25/04/1936 ;
AUGUSTE (éléphanteau né chez Amar) : 27/08/1936 ; 05/02/1937 ; 05/03/1937 ;
21/03/1938 ; 05/05/1938 ; 09/04/1939 ;
BABA (éléphant dressé par Laurent Franconi) : 29/12/1932 ;
BELMONTE (lion dressé par Alfred Court) : 27/08/1936 ;
BENGALI (hippopotame des Bouglione) : 19/03/1939 ;
BENGALI (tigre tueur dressé par Alfred Court) : 24/10/1928 ; 20/12/1929 ; 03/01/1931 ;
27/05/1931 ; 31/10/1934 ; 17/03/1936 ;
BILLA (chimpanzé femelle de Kling) : 23/10/1935 ;
BIRMA ou IRMA (éléphante d'Amar, mère d'Auguste) : 05/02/1937 ; 05/03/1937 ;
BOMBAY (tigre tueur dressé par Alfred Court) : 20/12/1929 ;
BOMBAY (tigresse de Martha la Corse) : 10/01/1928
BONZO (otarie dressée des Guerre) : 14/03/1936 ;
BORNÉO (éléphant d'Amar) : 25/12/1934 ;
BOSCO (éléphant d'Amar) : 25/12/1934 ;
BRAMA (tigresse dressée par Alfred Court) : 31/10/1934 ;
BRUTUS (lion de Jean-Baptiste Pezon) : 23/02/1938 ;
BU-BU (chimpanzé de Vigo Benny) : 22/10/1936 ;
BULL (chimpanzé dressé) : 06/12/1934 ;
CARLO (perroquet dressé) : 25/04/1936 ;
CÉSAR (tigre d'Henricksen) : 24/10/1928 ;
CHARLEY ou CHARLIE (éléphant d'Amar) : 25/12/1934 ; 05/03/1937 ;
CHARLY le PHOQUE (otarie dressée) : 27/10/1935 ;

⁶ Il s'agit ici des animaux expressément nommés. Les animaux cités en groupes comme les fauves d'Alfred Court ou les éléphants de Kludsky sont mentionnés à l'entrée de leur dresseur ou de l'entreprise qui les possède.

COCO (perroquet savant de Rémy Ventura) : 25/04/1936 ; 20/10/1938 ;
COCOTTE (cheval ou jument de Blanche Allarty-Molier) : 21/09/1932 ;
CONSUL (chimpanzé dressé par Franck Bostock) : 08/04/1929 ; 12/02/1935 ; 23/10/1935 ;
28/04/1936 ;
D'ARTAGNAN (lion d'Amar) : 10/01/1928 ; 28/04/1933 ; 09/04/1939 ;
DJIBO (chimpanzé dressé d'André Rancy) : 05/05/1932 ;
DOHEOS (cheval lipizzan d'Ostermeyer) : 12/02/1935 ;
DYNAMITE (jument dressée de Roberto de Vasconcellos) : 05/05/1932 ;
DYNAMITE II (jument de Roberto de Vasconcellos puis Jean Strassburger) : 08/02/1937 ;
16/12/1937 ;
FANE (tigresse d'Edmond Pezon) : 17/06/1933 ;
GALLITO (lion dressé par Alfred Court) : 27/08/1936 ;
GARGANTUA (gorille de Ringling) : 30/06/1939 ;
GERMINAL (cheval dressé) : 18/02/1939 ;
JACO (perroquet dressé) : 25/04/1936 ; 20/10/1938 ;
JENNY (éléphante calculatrice présentée par Fischer) : 27/10/1932 ;
JOHNNY (chimpanzé dressé de Kling) : 23/10/1935 ;
JUDITH (lionne du dompteur Petit) : 22/03/1933 ;
KAKO (hippopotame du Jardin des Plantes) : 19/03/1939 ;
KING TUFFY (lion funambule dressé par Matthews) : 23/02/1938 ; 08/03/1938 ; 09/07/1938 ;
02/11/1938
LÉA (lionne apprivoisée de M. Kemmerich) : 29/04/1935 ;
MAGO (éléphant dressé) : 23/12/1935 ; 18/03/1937 ;
MAX (chimpanzé dressé, de Carl Hagenbeck ?) : 12/02/1935 ; 23/10/1935 ;
MICHELINE (chimpanzé femelle de Le Royer) : 22/03/1936 ;
MIGNON (lion d'Edmond Pezon) : 17/06/1933 ;
MORITZ (chimpanzé de Carl Hagenbeck) : 12/02/1935 ; 23/10/1935 ;
NORAH (hippopotame de Krone) : 08/12/1933 ;
ŒDIPUS ou ŒDIPE (hippopotame de Sarrasani) : 20/02/1930 ; 19/03/1939 ;
PICCOLO (éléphant d'Amar) : 25/12/1934 ;
PICCOLO (éléphant(e) présenté(e) par Fischer) : 27/10/1932 ;
PIERETTE (chimpanzé femelle de Le Royer) : 22/03/1936 ;
PORTHOS (cheval de Blanche Allarty-Molier) : 21/09/1932 ;
RADJAH (tigre funambule dressé par Alfred Court) : 02/11/1938

RICHELIEU (mandrill dressé de M. Gendre/Working) : 29/04/1934 ;
ROSA (éléphante de Sarrasani) : 04/03/1929 ;
SKOBELEFF (cheval sauteur de Renroff) : 02/04/1931 ;
SULTAN (cheval de José Mœser) : 18/02/1939 ;
SULTAN (lion de Bidet) : 04/06/1935 ;
TOBIE (éléphant du Jardin d'Acclimatation) : 25/12/1934 ;
M. VIGOUREUX (lion de Marcel) : 17/06/1933 ;
WHIRLIGIG (pur-sang anglais dressé par H. Cuyer) : 23/05/1933 ;
WHITE WING (pur-sang dressé par H. Cuyer) : 23/05/1933.

CIRQUES, MÉNAGERIES ET MUSIC-HALLS

L'A. B. C. (music-hall) : 18/03/1937 ;
AGRICULTURAL HALL (Londres) : 21/12/1935 ; 23/01/1936 ; 03/02/1936 ; 25/01/1937 ;
08/02/1937 ;
ALEXANDRA PALACE (Londres) : 23/01/1936 ;
Cirque des ALLIÉS : 26/07/1937 ; 13/01/1939 ;
Hippodrome de l'ALMA : 20/02/1930 ; 01/08/1930 ; 01/03/1931 ; 03/11/1931 ; 22/01/1932 ;
20/02/1932 ; 11/06/1932 ; 27/10/1932 ; 24/12/1932 ; 04/03/1933 ; 10/11/1933 ;
19/09/1935 ; 21/12/1935 ; 30/12/1935 ; 13/07/1936 ; 02/11/1936 ; 15/08/1937 ;
30/08/1937 ;
Cirque ALTHOFF (Allemagne) : 24/12/1933 ; 09/10/1937 ;
Cirque AMAR : 10/01/1928 ; 01/07/1929 ; 01/07/1930 ; 23/04/1932 ; 28/04/1933 ;
23/05/1933 ; 23/09/1933 ; 03/10/1933 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ;
04/11/1934 ; 01/12/1934 ; 06/12/1934 ; 25/12/1934 ; 16/01/1935 ; 19/09/1935 ;
09/03/1936 ; 06/06/1936 ; 27/08/1936 ; 27/12/1936 ; 05/02/1937 ; 05/03/1937 ;
13/03/1937 ; 21/03/1938 ; 05/05/1938 ; 09/07/1938 ; 09/04/1939 ; 30/06/1939 ;
- Ménagerie du cirque AMAR : 28/04/1933 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ;
04/11/1934 ; 27/08/1936 ; 09/11/1936 ; 05/02/1937 ; 09/04/1939 ; 30/06/1939 ;
- cavalerie d'AMAR : 28/04/1933 ; 27/12/1936 ; 05/02/1937 ; 05/03/1937 ;
21/03/1938 ; 05/05/1938 ;
- éléphants d'AMAR : 28/04/1933 ; 01/12/1934 ; 06/12/1934 ; 25/12/1934 ;
16/01/1935 ; 06/06/1936 ; 27/08/1936 ; 27/12/1936 ; 05/02/1937 ; 05/03/1937 ;
21/03/1938 ; 05/05/1938 ;
- fauves d'AMAR : 28/04/1933 ; 05/03/1937 ; 21/03/1938 ;
- lions d'AMAR : 05/05/1938 ;
- tigres d'AMAR : 16/01/1935 ; 05/05/1938 ;
Ménagerie AMAR : 10/01/1928 ; 28/04/1933 ;

Cirque d'AMIENS : 13/07/1936 ;

Amphithéâtre ANGLAIS (établissement parisien d'Astley) : 29/05/1928 ;

Hippodrome d'ANVERS : 09/02/1938 ; 08/10/1938 ; 28/11/1938 ;

Hippodrome d'ARNAUD : 07/01/1935 ;

Cirque BARNES (États-Unis) : 08/12/1934 ;

Cirque BARNUM (États-Unis) : 10/01/1928 ; 18/11/1928 ; 26/12/1928 ; 22/02/1929 ; 17/06/1929 ; 01/07/1929 ; 01/07/1930 ; 18/07/1930 ; 09/10/1930 ; 03/12/1930 ; 14/03/1931 ; 23/04/1932 ; 12/07/1933 ; 24/12/1933 ; 25/12/1934 ; 16/01/1935 ; 16/05/1935 ; 19/11/1936 ; 30/08/1937 ; 23/02/1938 ; 04/11/1938 ; 13/01/1939 ; 30/06/1939 ;

Cirque BARNUM-RINGLING (États-Unis) : Voir à RINGLING.

Cirque BARUM (Allemagne) : 20/02/1932 ;

BELLEVUE GARDEN Circus (Manchester) : 23/01/1936 ;

Hippodrome de BERLIN : 13/07/1936 ;

Cirque BERTRAM MILLS (Angleterre) : 03/01/1931 ; 08/10/1935 ; 27/08/1936 ; 21/12/1936 ; 01/02/1937 ; 01/01/1938 ; 18/04/1938 ; 26/01/1939 ;

- Cavalerie de BERTRAM MILLS : 25/01/1937 ; 18/03/1937 ; 15/11/1937 ;

Ménagerie BIDEL : 08/07/1934 ; 09/11/1936 ; 30/06/1939 ;

BLACKPOOL TOWER Circus (Blackpool) : 24/09/1935 ; 05/11/1935 ; 11/11/1935 ;

Cirque BLUMENFIELD (Allemagne ?) : 13/12/1933 ; 24/12/1933 ;

BOSTOCK American Circus (« faux » Bostock installé au Luna-Park de Paris) : 26/08/1928 ; 01/08/1930 ; 14/03/1931 ; 27/05/1931 ; 24/12/1933 ; 22/10/1936 ;

Cirque BOSTOCK (Angleterre/États-Unis) : 23/02/1938 ;

Hippodrome BOSTOCK (?) : 11/03/1933 ;

Ménagerie Franck BOSTOCK (Angleterre) : 25/11/1935 ;

Ménagerie BOSTOCK-WOMBWELL (Angleterre ?) : 29/04/1935 ;

Cirque BOUGLIONE : 12/07/1933 ; 01/12/1934 ; 16/05/1935 ; 09/03/1936 ; 13/03/1937 ; 21/09/1937 ; 09/10/1937 ; 09/02/1938 ; 21/03/1938 ; 12/04/1938 ; 09/07/1938 ;

- Ménagerie du Cirque BOUGLIONE : 12/07/1933 ; 03/08/1934 ; 15/11/1934 ; 11/11/1935 ; 30/11/1935 ; 20/11/1937 ;

Ménagerie BOUGLIONE : 12/07/1933 ;

Cirque BOUTHORS : 17/06/1929 ;

Cirque BUFFALO-BILL (direction Bouglione) : 22/02/1929 ; 01/07/1929 ; 27/06/1930 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ; 03/08/1934 ;

Cirque BUREAU : 12/05/1928 ; 03/02/1930 ; 20/02/1930 ; 23/11/1930 ; 27/10/1932 ; 30/03/1933 ; 27/10/1935 ; 09/03/1936 ; 26/07/1937 ; 21/03/1938 ;

Cirque BUSCH (Berlin) : 23/11/1930 ; 29/11/1932 ; 25/10/1933 ; 10/11/1933 ; 24/12/1933 ; 01/12/1934 ; 08/10/1935 ; 30/12/1935 ;

Cirque Jakob BUSCH (Allemagne) : 18/07/1930 ; 14/03/1931 ; 19/03/1932 ; 24/11/1932 ; 29/11/1932 ; 24/12/1932 ; 29/12/1932 ; 03/02/1933 ; 30/03/1933 ; 30/06/1934 ; 16/01/1935 ;

Cirque CARMO (Angleterre) : 08/10/1935 ; 25/11/1935 ;

Cirque des CHAMPS-ÉLYSÉES : 09/09/1931 ; 21/09/1932 ; 07/09/1936 ;

Les CHÂTELET : 02/11/1936 ;

Cirque CINISELLI (Saint-Petersbourg) : 03/12/1930 ; 29/04/1934 ;

Le CIRQUE DES CIRQUES : 15/08/1937 ; 30/08/1937 ;

Hippodrome du boulevard CLICHY : 11/06/1932 ; 25/10/1933 ; 07/01/1935 ;

Cirque COCASSIEN : 13/07/1936 ;

Cirque COCHERIE : 29/04/1934 ;

Le COLISEUM (music-hall/cirque – Londres) : 23/03/1930 ; 25/07/1938 ;

Cirque CORTY (France-Allemagne ?) : 24/12/1933 ;

Cirque COSMOPOLITE : Voir à « *Cirque Wilhelm HAGENBECK* ».

Cirque COSMY (Allemagne) : 24/12/1933 ;

CRYSTAL-PALACE (Londres) : 23/01/1936 ; 10/02/1936 ; 25/01/1937 ;

Hippodrome de la Porte DAUPHINE : 11/06/1932 ; 09/11/1936 ;

L'EMPIRE (music-hall-cirque parisien) : 30/12/1929 ; 23/03/1930 ; 10/02/1931 ; 29/09/1932 ; 23/09/1933 ; 03/02/1936 ; 10/02/1936 ; 13/07/1936 ; 07/09/1936 ; 08/02/1937 ; 18/03/1937 ; 09/02/1938 ;

L'EMPIRE (direction Amar) : 06/06/1936 ; 05/02/1937 ; 08/02/1937 ; 05/03/1937 ; 09/10/1937 ; 23/02/1938 ;

Cirque d'ÉTÉ : 01/08/1930 ; 02/04/1931 ; 24/09/1935 ;

Hippodrome de l'ÉTOILE : 22/01/1932 ; 11/06/1932 ;

Cirque FANNI : 29/04/1934 ;

Ménagerie FISCHER (Allemagne) : 27/10/1932 ;

Cirque FOREPAUGH : 10/01/1928

Cirque FRATELLINI (direction Desprez) : 14/03/1931 ; 09/09/1931 ;

Cirque GINETT : 12/07/1933 ;

Cirque GLEICH (Allemagne) : 10/01/1928 ; 01/07/1929 ; 21/10/1929 ; 01/07/1930 ; 14/03/1931 ; 20/02/1932 ; 19/03/1932 ; 28/04/1933 ; 17/06/1933 ; 12/07/1933 ; 03/10/1933 ; 24/12/1933 ; 06/12/1934 ;

Cirque HAGENBECK (Allemagne) : 10/01/1928 ; 30/12/1929 ; 14/03/1931 ; 19/03/1932 ; 11/06/1932 ; 21/09/1932 ; 24/11/1932 ; 24/12/1932 ; 29/12/1932 ; 03/02/1933 ;

18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 03/08/1934 ; 25/12/1934 ; 08/10/1935 ; 23/01/1936 ;
25/01/1937 ; 01/02/1937 ; 13/03/1937 ; 18/04/1938 ;

- Ménagerie d'Hagenbeck : 30/06/1934 ;

- Cavalerie d'Hagenbeck : 21/09/1932 ; 07/09/1936 ; 25/07/1938 ;

- Éléphants d'Hagenbeck : 10/01/1928 ; 25/12/1934 ;

- Fauves d'Hagenbeck : 10/01/1928 ; 24/12/1932 ; 03/02/1933 ;

- Otaries d'Hagenbeck : 03/02/1933 ; 25/07/1938 ;

- Ours blancs d'Hagenbeck : 10/01/1928

- Tigres d'Hagenbeck : 24/10/1928 ; 09/11/1930 ;

Cirque W. HAGENBECK (direction Court) : 27/06/1930 ; 01/07/1930 ; 18/07/1930 ;
09/11/1930 ; 03/01/1931 ;

Cirque Wilhelm HAGENBECK anciennement « Cosmopolite » (Allemagne) : 10/01/1928 ;
03/02/1930 ; 27/05/1931 ; 03/11/1931 ;

Cirque HENGER ou HENGLER (Angleterre) : 30/12/1929 ; 18/04/1938 ; 25/07/1938 ;

Cirque HERZOG (Allemagne) : 21/09/1932 ; 25/10/1933 ;

Cirque HOLZMÜLLER (Allemagne) : 19/03/1932 ; 27/10/1932 ;

HIPPO-PALACE : 20/02/1930 ; 15/08/1937 ;

HIPPO-PALACE de Kiev (Ukraine/Empire Russe/URSS ?) : 02/04/1931 ;

Ménagerie de Robert HENRY : 28/11/1938 ;

Cirque HINNÉ (Allemagne ?) : 10/06/1937 ;

Cirque d'HIVER : 10/01/1928 ; 29/05/1928 ; 26/08/1928 ; 16/09/1928 ; 24/10/1928 ;
18/11/1928 ; 29/11/1928 ; 26/12/1928 ; 22/02/1929 ; 08/04/1929 ; 01/07/1929 ;
20/09/1929 ; 24/11/1929 ; 20/12/1929 ; 30/12/1929 ; 03/02/1930 ; 23/03/1930 ;
18/07/1930 ; 09/10/1930 ; 28/10/1930 ; 09/11/1930 ; 23/11/1930 ; 03/12/1930 ;
03/01/1931 ; 03/02/1931 ; 01/03/1931 ; 14/03/1931 ; 09/09/1931 ; 03/11/1931 ;
05/12/1931 ; 22/01/1932 ; 20/02/1932 ; 11/06/1932 ; 29/09/1932 ; 12/11/1932 ;
24/11/1932 ; 29/11/1932 ; 24/12/1932 ; 29/12/1932 ; 17/01/1933 ; 03/02/1933 ;
21/02/1933 ; 04/03/1933 ; 06/05/1933 ; 03/10/1933 ; 10/11/1933 ; 08/12/1933 ;
24/12/1933 ; 30/01/1934 ; 11/06/1934 ; 11/09/1934 ; 31/10/1934 ; 24/09/1935 ;
19/11/1935 ; 17/02/1936 ; 28/04/1936 ; 13/03/1937 ; 16/12/1938 ;

- Cirque d'HIVER direction Bouglione : 11/09/1934 ; 25/10/1934 ; 15/11/1934 ; 23/11/1934 ;
08/12/1934 ; 30/12/1934 ; 13/01/1935 ; 26/01/1935 ; 03/03/1935 ; 12/03/1935 ;
02/04/1935 ; 16/04/1935 ; 16/05/1935 ; 16/04/1935 ; 24/09/1935 ; 08/10/1935 ;
19/10/1935 ; 05/11/1935 ; 11/11/1935 ; 19/11/1935 ; 30/11/1935 ; 21/12/1935 ;
30/12/1935 ; 18/01/1935 ; 03/02/1936 ; 03/03/1936 ; 17/03/1936 ; 22/03/1936 ;
28/04/1936 ; 14/09/1936 ; 12/10/1936 ; 02/11/1936 ; 25/12/1936 ; 01/02/1937 ;
08/02/1937 ; 31/03/1937 ; 21/09/1937 ; 09/10/1937 ; 26/10/1937 ; 20/11/1937 ;
07/12/1937 ; 09/02/1938 ; 12/04/1938 ; 19/09/1938 ; 08/10/1938 ; 02/11/1938 ;
28/11/1938 ; 13/12/1938 ; 03/01/1939 ; 27/02/1939 ; 19/03/1939 ; 07/04/1939 ;

Cirque en plein air du JARDIN D'ACCLIMATATION : 27/06/1930 ; 23/11/1930 ; 12/11/1932 ;

Cirque KAVAJOS (cirque d'amateurs néerlandais) : 15/08/1937 ;

KELVIN-HALL (Glasgow) : 23/01/1936 ;

Cirque KLUDSKY (Tchécoslovaquie) : 01/07/1929 ; 09/12/1930 ; 14/03/1931 ; 24/12/1933 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ; 25/12/1934 ;

- Ménagerie de KLUDSKY : 30/06/1934 ; 02/08/1934 ;
- Éléphants de KLUDSKY : 18/03/1934 ; 04/11/1934 ; 25/12/1934 ;

Cirque KNIE (Suisse) : 04/03/1929 ; 23/03/1930 ; 03/01/1931 ; 14/03/1931 ; 25/04/1931 ; 16/04/1935 ;

- Ménagerie du cirque KNIE : 16/04/1935 ;
- Éléphants de Knie : 03/01/1931 ; 25/04/1931 ;

- Lions de Knie : 04/03/1929 ; 23/03/1930 ;

- Tigres de Knie : 01/02/1937 ;

Cirque KONRADO (Allemagne) : 19/03/1932 ;

Cirque KRONE (Allemagne) : 10/01/1928 ; 18/11/1928 ; 22/02/1929 ; 17/06/1929 ; 01/07/1929 ; 05/10/1929 ; 24/11/1929 ; 30/12/1929 ; 15/03/1930 ; 23/03/1930 ; 09/12/1930 ; 14/03/1931 ; 05/12/1931 ; 20/02/1932 ; 19/03/1932 ; 27/10/1932 ; 08/12/1933 ; 24/12/1933 ; 18/03/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ; 25/12/1934 ; 16/01/1935 ; 08/10/1935 ; 25/11/1935 ; 14/03/1936 ; 19/03/1939 ;

- Ménagerie du cirque Krone : 17/06/1929 ; 09/12/1930 ; 19/03/1939 ; 30/06/1939 ;
- Éléphants de Krone : 17/06/1929 ; 09/12/1930 ;
- Fauves de Krone : 10/01/1928 ;
- Tigres de Krone : 24/12/1932 ; 23/12/1935 ;

Ménagerie KRONE (Allemagne) : 30/06/1939 ;

Cirque LAMY : 09/03/1936 ; 17/03/1936 ;

Ménagerie LAURENT : 24/10/1928 ;

Cirque de LIÈGE (Belgique) : 01/03/1931 ;

Cirque LOISSET : 18/11/1928 ; 17/06/1929 ;

Cirque LORAMUS : 29/04/1934 ;

Cirque du LUNA-PARK : 24/10/1928 ; 23/11/1930 ; 03/01/1931 ; 27/05/1931 ; 01/02/1937 ;

Ménagerie MAC DONALD : 17/06/1933 ;

Ménagerie MALFERTEINER (Allemagne) : 30/06/1939 ;

Ménagerie MARCEL : 17/06/1933 ;

Cirque MARKETTI : 29/04/1934 ;

Cirque MEDRANO (parfois « Médrano ») : 10/01/1928 ; 29/05/1928 ; 16/09/1928 ; 24/10/1928 ; 18/11/1928 ; 26/12/1928 ; 04/03/1929 ; 03/05/1929 ; 01/07/1929 ;

05/10/1929 ; 24/11/1929 ; 05/12/1929 ; 20/12/1929 ; 30/12/1929 ; 03/02/1930 ;
15/03/1930 ; 27/06/1930 ; 09/10/1930 ; 21/10/1930 ; 09/11/1930 ; 23/11/1930 ;
18/12/1930 ; 03/01/1931 ; 10/02/1931 ; 01/03/1931 ; 20/03/1931 ; 25/04/1931 ;
09/09/1931 ; 25/09/1931 ; 03/11/1931 ; 05/12/1931 ; 20/02/1932 ; 19/03/1932 ;
12/04/1932 ; 05/05/1932 ; 21/09/1932 ; 27/10/1932 ; 24/11/1932 ; 24/12/1932 ;
10/01/1933 ; 21/02/1933 ; 11/03/1933 ; 22/03/1933 ; 26/03/1933 ; 09/04/1933 ;
06/05/1933 ; 23/09/1933 ; 25/10/1933 ; 25/11/1933 ; 08/12/1933 ; 13/12/1933 ;
11/06/1934 ; 27/09/1934 ; 01/12/1934 ; 15/12/1934 ; 07/01/1935 ; 12/02/1935 ;
05/03/1935 ; 26/03/1935 ; 02/04/1935 ; 29/04/1935 ; 19/09/1935 ; 02/10/1935 ;
23/10/1935 ; 27/10/1935 ; 16/11/1935 ; 19/11/1935 ; 25/11/1935 ; 23/12/1935 ;
18/01/1935 ; 10/02/1936 ; 17/02/1936 ; 25/04/1936 ; 07/09/1936 ; 30/09/1936 ;
22/10/1936 ; 05/11/1936 ; 19/11/1936 ; 05/12/1936 ; 21/12/1936 ; 09/01/1937 ;
08/02/1937 ; 08/02/1937 ; 13/03/1937 ; 18/03/1937 ; 17/04/1937 ; 29/04/1937 ;
18/09/1937 ; 04/10/1937 ; 15/11/1937 ; 01/12/1937 ; 16/12/1937 ; 01/01/1938 ;
19/01/1938 ; 04/02/1938 ; 23/02/1938 ; 08/03/1938 ; 23/03/1938 ; 06/04/1938 ;
21/09/1938 ; 06/10/1938 ; 20/10/1938 ; 04/11/1938 ; 20/11/1938 ; 02/12/1938 ;
16/12/1938 ; 13/01/1939 ; 26/01/1939 ; 18/02/1939 ; 25/03/1939 ; 07/04/1939 ;
26/04/1939 ;

Cirque MEDRANO-VOYAGEUR : 09/03/1936 ; 13/03/1937 ;

Cirque MOLIER : 26/01/1928 ; 03/05/1929 ; 27/06/1930 ; 01/08/1930 ; 02/04/1931 ;
16/07/1932 ; 09/03/1935 ; 30/08/1937 ;

Cirque MYERS : 10/01/1928 ; 27/06/1930 ;

Cirque NAPOLÉON : *Voir à Cirque d'HIVER.*

NEW-CIRCUS (direction Spessardy) : 22/02/1929 ;

NOORWICH-HIPPODROME (Angleterre) : 01/08/1930 ;

NOUVEAU-CIRQUE : 10/01/1928 ; 12/05/1928 ; 24/10/1928 ; 21/10/1929 ; 01/08/1930 ;
09/10/1930 ; 28/10/1930 ; 23/11/1930 ; 03/02/1931 ; 22/01/1932 ; 27/10/1932 ;
24/11/1932 ; 24/12/1932 ; 10/11/1933 ; 08/12/1933 ; 11/06/1934 ; 16/01/1935 ;
11/11/1935 ; 19/11/1935 ; 21/12/1935 ; 23/12/1935 ; 18/01/1935 ; 13/07/1936 ;
26/10/1936 ; 25/01/1937 ; 04/02/1938 ; 26/01/1939 ; 19/03/1939 ;

NOUVEAU-CIRQUE de la rive gauche (direction Amar) : 26/10/1936 ; 09/11/1936 ;

Cirque OLSCHANSKY (Scandinavie) : 03/12/1930 ;

L'OLYMPIA Circus (Londres) : 30/12/1929 ; 28/10/1930 ; 18/12/1930 ; 27/05/1931 ;
25/09/1931 ; 03/02/1933 ; 25/11/1933 ; 25/10/1934 ; 16/04/1935 ; 23/01/1936 ;
03/02/1936 ; 10/02/1936 ; 25/01/1937 ; 18/04/1938 ; 13/01/1939 ;

OLYMPIA-CIRCUS (direction Court) : 18/03/1934 ; 30/06/1934 ;

Cirque OLYMPIQUE : 22/01/1932 ; 24/11/1932 ; 29/12/1932 ; 11/09/1934 ; 01/12/1934 ;
26/01/1935 ; 30/12/1935 ; 28/04/1936 ; 02/11/1936 ; 09/02/1938 ;

Cirque PALISSE : 12/05/1928 ;

Le PALLADIUM (music-hall de Londres ayant pris la place du cirque Hengler) : 05/11/1935 ;
02/11/1936 ; 18/04/1938 ;

Cirque de PARIS : 10/01/1928 ; 12/05/1928 ; 29/05/1928 ; 26/08/1928 ; 24/10/1928 ;
26/12/1928 ; 22/02/1929 ; 08/04/1929 ; 03/05/1929 ; 20/09/1929 ; 21/10/1929 ;
05/12/1929 ; 20/12/1929 ; 01/08/1930 ; 23/11/1930 ; 19/11/1935 ; 21/12/1935 ;
17/02/1936 ; 26/10/1936 ; 08/02/1937 ;

Ménagerie PEZON : 03/01/1931 ; 22/03/1933 ; 17/06/1933 ; 21/10/1933 ; 09/11/1936 ;

Ménagerie des frères PIANET : 30/06/1939 ;

Cirque PINDER : 23/04/1932 ; 30/03/1933 ; 28/04/1933 ; 12/07/1933 ; 18/03/1934 ;
30/06/1934 ; 01/12/1934 ; 07/01/1935 ; 16/01/1935 ; 09/03/1936 ; 14/03/1936 ;
13/03/1937 ; 21/03/1938 ; 09/07/1938 ;

- Ménagerie de PINDER : 14/03/1936 ; 20/11/1937 ; 07/12/1937 ;

Cirque PLÈGE : 17/06/1929 ; 14/03/1931 ;

Cirque POURTIER : 04/06/1935 ;

Cirque RANCY : 24/10/1928 ; 01/07/1930 ; 28/10/1930 ; 14/03/1931 ; 20/03/1931 ;
12/11/1932 ; 22/03/1933 ; 21/10/1933 ; 13/12/1933 ; 18/03/1934 ; 31/10/1934 ;
06/12/1934 ; 12/02/1935 ;

Cirque RANCY (direction Bouglione) : 18/03/1934 ;

Ménagerie REDENBACH (?) : 24/09/1935 ;

Cirque RENZ (Allemagne) : 05/10/1929 ; 03/02/1930 ; 20/02/1930 ; 28/10/1930 ;
03/12/1930 ; 18/12/1930 ; 02/04/1931 ; 25/09/1931 ; 22/01/1932 ; 21/09/1932 ;
29/09/1932 ; 24/11/1932 ; 25/10/1933 ; 10/11/1933 ; 01/12/1934 ; 21/12/1935 ;
25/01/1937 ; 10/06/1937 ;

Cirque RINGLING Bros. ou BARNUM-RINGLING (États-Unis) : 12/05/1928 ; 18/11/1928 ;
29/11/1928 ; 20/12/1929 ; 18/07/1930 ; 09/10/1930 ; 09/11/1930 ; 03/02/1931 ;
05/12/1931 ; 20/02/1932 ; 27/09/1934 ; 08/12/1934 ; 05/03/1935 ; 08/10/1935 ;
16/11/1935 ; 05/12/1936 ; 17/04/1937 ; 21/03/1938 ; 25/07/1938 ; 30/06/1939 ;

Cirque de ROUEN : 19/11/1935 ; 12/11/1936 ; 13/01/1939 ;

Cirque ROYAL de Bruxelles (Belgique) : 12/05/1928 ; 19/03/1932 ; 18/03/1934 ; 04/06/1935 ;
09/02/1938 ; 28/11/1938 ;

Cirque de SAINT-SERNIN : 21/10/1933 ;

Cirque SALOMONSKY (Russie) : 03/12/1930 ;

Cirque SANGER : 10/01/1928 ; 18/11/1928 ; 27/06/1930 ; 12/07/1933 ; 10/11/1933 ;
16/05/1935 ;

Cirque SARRASANI : 10/01/1928 ; 17/06/1929 ; 01/07/1929 ; 21/10/1929 ; 05/12/1929 ;
30/12/1929 ; 20/02/1930 ; 15/03/1930 ; 23/03/1930 ; 18/07/1930 ; 09/12/1930 ;
14/03/1931 ; 27/05/1931 ; 09/09/1931 ; 20/02/1932 ; 19/03/1932 ; 24/11/1932 ;
29/11/1932 ; 04/03/1933 ; 03/10/1933 ; 25/10/1933 ; 08/12/1933 ; 24/12/1933 ;
18/03/1934 ; 29/04/1934 ; 30/06/1934 ; 02/08/1934 ; 04/11/1934 ; 01/12/1934 ;
25/12/1934 ; 16/05/1935 ; 19/09/1935 ; 24/09/1935 ; 08/10/1935 ; 30/12/1935 ;
18/01/1935 ; 27/12/1936 ; 13/03/1937 ; 04/10/1937 ; 19/03/1939 ; 30/06/1939 ;

- Ménagerie de Sarrasani : 20/02/1930 ; 30/06/1934 ;

Ménagerie SALVATOR : 28/04/1936 ;

SCALA de Berlin (Allemagne) : 23/03/1930 ; 09/11/1930 ; 27/05/1931 ; 04/11/1934 ;
05/11/1935 ; 16/12/1938 ;

Cirque SCHMIDT (Danemark) : 03/05/1929 ;

Cirque SCHNEIDER (Allemagne) : 24/11/1932 ; 24/12/1932 ;

Cirque SCHUMANN (Berlin puis Copenhague) : 30/12/1929 ; 03/02/1933 ; 25/10/1933 ;
10/11/1933 ; 01/12/1934 ;

Cirque Max SCHUMANN (Allemagne ?) : 24/10/1928 ;

Cirque SELLS-FLOTO (États-Unis) : 09/10/1930 ;

Cirque SOSMAN (Belgique/Pays-Bas) : 03/02/1936 ;

Cirque SPENCER-STOKIS (États-Unis) : 18/12/1930 ;

Cirque STRASSBURGER (Allemagne) : 10/01/1928 ; 24/11/1929 ; 14/03/1931 ; 27/05/1931 ;
19/03/1932 ; 30/03/1933 ; 08/12/1933 ; 24/12/1933 ; 18/03/1934 ; 11/06/1934 ;
30/06/1934 ; 07/01/1935 ; 06/06/1936 ; 27/08/1936 ; 12/11/1936 ; 01/01/1938 ;
05/05/1938 ;

- Ménagerie de STRASSBURGER : 08/12/1933 ; 30/01/1934 ; 01/01/1938 ;

- Cavalerie de Strassburger : 24/11/1929 ; 27/05/1931 ; 08/12/1933 ;
12/11/1936 ; 08/02/1937 ; 18/03/1937 ; 04/10/1937 ; 15/11/1937 ; 16/12/1937 ;
01/01/1938 ; 04/02/1938 ; 08/03/1938 ;

- Éléphants de Strassburger : 08/12/1933 ;

- Lions de Strassburger : 10/01/1928 ; 27/05/1931 ;

- Ours de Strassburger : 27/05/1931 ; 07/01/1935 ;

Cirque TOSCAN (Italie) : 24/10/1928 ;

Cirque WALLACE-HAGENBECK (États-Unis) : 09/10/1930 ;

Cirque WILSON (États-Unis) : 03/12/1930 ;

WINTERGARDEN (Berlin) : 21/10/1930 ;

Ménagerie WOMBWELL (Angleterre) : 30/12/1929 ; 23/01/1936 ;

Cirque WULFF (Allemagne) : 24/12/1933 ;

Cirque YANKEE ROBINSON (États-Unis) : 09/10/1930 ;

Cirque ZANFRETТА : 08/07/1934 ;

ZOO-CIRCUS : 10/01/1928 ; 24/10/1928 ; 18/11/1928 ; 22/02/1929 ; 03/05/1929 ;
05/12/1929 ; 01/07/1930 ; 20/03/1931 ; 27/05/1931 ; 06/05/1933 ; 04/06/1935 ;
17/02/1936 ; 12/10/1936 ; 05/03/1937 ;

- Ménagerie du ZOO-CIRCUS : 01/07/1930 ; 27/05/1931 ;

- Éléphants du ZOO-CIRCUS : 22/03/1933 ;

Statistiques relatives au corpus de presse

Exemple d'un tableau de collecte des données dans la presse par années :

L'exemple choisi recense les occurrences du mot « cirque » dans les articles parus dans l'Ouest-Éclair (édition de Rennes) de janvier à juin 1929.

Date	Nbre articles	Taille article	Nature article	Place dans le	Auteur	Cirque(s) cité(s)	Artiste(s) cité(s) (discipline)	Notes
13/01/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris		
27/01/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Mlle Olga et son cob Natal; Antonio et Bobette (
10/02/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; M. Cordial (cavalerie); The Kook's (clowns music	
24/02/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Mlle Olga et Cocktail le cheval sauteur; The Kool	
10/03/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Mlle Liliane (chevaux); Joë et Little Walter (clow	
16/03/1929	1	petite	Fait divers	Une	?		Une femme so	
21/03/1929	1	petite	Annnonce	Centre	?	Amar	Les Cosaques	Annnonce pour
22/03/1929	2	petite	Annnonce	Centre	?	Amar		Annnonce d'Air
23/03/1929	1	longue	Pub	Centre	?	Amar		La pub titre "A
24/03/1929	3	moyenne + pe	Pub + Annnonce + Program	Centre	?	Amar, Cirque Radio-Paris	Pantomime, cosaques, "tableaux vivants", "je	"Surtout ne cc
25/03/1929	1	petite	Annnonce	Centre	?	Amar		Pantomime Le
26/03/1929	1	longue	Pub	Centre	?	Amar	les lachentkoff (cosaques); Manetti-Charley et Partor (clow	
27/03/1929	2	petite + longu	Annnonce + Pub	Centre	?	Amar	les lachentkoff (cosaques), les jeux romains, chevaux lumin	
28/03/1929	4	petite + longu	Info + Chronique + Divers +	Centre	Pierre-Olivier	Amar	Frères Amar (dompteurs - éléphants, tigres, il Naissance de	
29/03/1929	1	petite	Pub	Centre	?	Amar		
30/03/1929	1	petite	Fait divers	Une	?			A Cologne, un
31/03/1929	1	longue	Pub	Centre	?	Amar		Enorme pub a
01/04/1929	1	petite	Annnonce	Centre	?	Amar	Amar à Redon	
02/04/1929	2	longue	Pubs	Centre	?	Amar	les lachentkoff (cosaques); Manetti-Charley et Partor (clow	
06/04/1929	1	petite	Petite annonce	Centre	Figuier		Figuier cherch	
07/04/1929	2	petite	Fait divers + Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Mlle Olga (chevaux); trio Reisi (clo	Quatre élépha
15/04/1929	1	petite	Chronique	Centre	?			Kermess de la
21/04/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Lamy	Lamy à Vitré	
30/04/1929	1	petite	Fait divers	Centre	?	Gleich	Suite à une ni	
05/05/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Muscade ("dressage à la bague	tte"); Narcy-Hett
11/05/1929	1	petite	Photo	Une	Keystone View	Hagenbeck		Photo de la "in
18/05/1929	1	petite	Annnonce	Centre	?	Nouveau-Circus		Nouveau-Circ
19/05/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Mlle Liliane (cheval); The Larcys (clowns musical	
20/05/1929	1	petite	Annnonce	Centre	?	Nouveau-Circus		Nouveau-Circ
02/06/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; chevaux; Little et Joe Walter (clowns); Macaron;	
03/06/1929	1	petite	Programme	Centre	?			Fête à Dinan
07/06/1929	1	longue	Programme	Centre	?			Grande fête vi
09/06/1929	2	petite + longu	Divers + Programme	Centre	H. D.	Buffalo		Vache phéno
10/06/1929	1	longue	Programme	Centre	?			Grande fête vi
11/06/1929	1	longue	Programme	Centre	?			Grande fête vi
14/06/1929	1	longue	Chronique	Centre	?			Grande fête vi
16/06/1929	1	petite	Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; Mlle Olga (chevaux); Constant's and Jack (clown;	
17/06/1929	1	longue	Chronique	Centre	?			Grande fête vi
20/06/1929	1	petite	Programme	Centre	?			Fête à Dinan
28/06/1929	1	petite	Annnonce/Fait divers	Centre	Antoine	Pinder		Pinder de reto
30/06/1929	2	petite	Brève + Programme	Centre	?	Cirque Radio-Paris	Bilboquet; M. Cordial (cheval); Bid and Bob (l	Mort de 6 che

	<i>L'Humanité</i>	<i>Le Figaro</i>	<i>L'Ouest-Éclair</i>	<i>L'Écho d'Alger</i>	<i>Le Petit Parisien</i>
1919	108	263	10	65	330
1920	62	314	53	82	335
1921	76	370	54	9	350
1922	80	352	70	52	328
1923	82	402	76	120	366
1924	15	656	106	231	366
1925	210	341	93	101	380
1926	185	351	99	65	336
1927	226	259	84	172	330
1928	195	277	100	149	363
1929	49	121	106	142	391
1930	5	190	149	327	292
1931	12	377	166	158	242
1932	20	413	151	205	301
1933	33	155	132	88	239
1934	33	35	136	109	146
1935	54	7	119	86	190
1936	117	157	90	38	237
1937	275	283	112	36	256
1938	245	192	89	22	202
1939	142	50	80	5	96
Totaux	2224	5565	2075	2262	6076

Nombre d'articles relevés par quotidiens et par ans

Année	Articles	Unes	%	Année	Articles	Unes	%
1919	776	21	2,71	1930	963	13	1,35
1920	846	7	0,83	1931	955	5	0,52
1921	859	7	0,81	1932	1090	13	1,19
1922	882	14	1,59	1933	647	27	4,17
1923	1046	11	1,05	1934	459	6	1,31
1924	1374	10	0,73	1935	456	5	1,10
1925	1125	10	0,89	1936	639	4	0,63
1926	1036	20	1,93	1937	962	8	0,83
1927	1071	14	1,31	1938	750	2	0,27
1928	1084	13	1,20	1939	373	1	0,27
1929	809	15	1,85	Totaux	18202	226	1,24

Répartition du taux d'articles parus en une par an.

	<i>L'Humanité</i>	<i>Le Figaro</i>	<i>L'Ouest-Eclair</i>	<i>L'Echo d'Alger</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Totaux	%
Accident	3	0	8	1	9	21	3,57
Accident (acrobate)	11	11	11	11	15	59	10,02
Accident (éléphants)	0	3	7	5	1	16	2,72
Accident (équestre)	0	1	2	0	3	6	1,02
Accident (fauves)	12	9	20	17	16	74	12,56
Fuite d'animaux	6	11	25	19	24	85	14,43
Judiciaire	11	11	35	31	34	122	20,71
Sinistre	10	13	27	27	20	97	16,47
Divers	0	3	12	11	9	35	5,94
Total	53	62	147	122	131	515	87,44

Répartition des faits divers par type et titre.

Espèces	<i>L'Humanité</i>	<i>Le Figaro</i>	<i>L'Ouest-Eclair</i>	<i>L'Echo d'Alger</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Totaux
Lions/Lionnes	10	7	16	26	18	77
Tigres	6	6	10	12	9	43
Léopards et panthères	0	1	3	2	2	8
"Fauves" non spécifiés	2	1	6	3	7	19
Eléphants	2	8	17	12	5	44
Chevaux	0	1	9	1	6	17
Ours	0	1	4	1	0	6
Ours blancs	0	1	3	2	2	8
Hyènes	1	0	4	2	1	8
Hippopotames	0	0	1	1	0	2
Rhinocéros	1	1	0	0	1	3
Chameaux	0	0	0	0	1	1
Crocodiles	0	0	1	0	2	3
Serpents <i>dont</i> :	0	0	2	1	3	6
— <i>Boas</i>	0	0	1	1	1	3
Singes <i>dont</i> :	0	1	2	4	4	11
— <i>Oustitis</i>	0	0	0	1	1	2
— <i>Chimpanzés</i>	0	0	2	1	0	3
— <i>Orang-outans</i>	0	0	0	0	1	1
Renards	0	1	1	1	0	3
Sangliers	0	1	1	0	1	3
Biches	0	1	0	0	1	2
Bovidés	1	0	0	0	1	2
Puces	0	0	0	1	0	1
Totaux	23	31	80	69	64	267

Répartition des espèces animales impliquées dans les faits divers relevés.

Pays	<i>L'Humanité</i>	<i>Le Figaro</i>	<i>L'Ouest-Eclair</i>	<i>L'Echo d'Alger</i>	<i>Le Petit Parisien</i>	Totaux	%
Afrique du Nord	1	0	2	26	0	3	2,07
Allemagne	3	3	7	7	2	22	15,17
Autriche	1	1	4	1	1	8	5,52
Belgique	2	2	2	3	4	13	8,97
Brésil	2	1	0	1	0	4	2,76
Canada	0	1	3	0	0	4	2,76
Danemark	0	2	0	1	1	4	2,76
Espagne	0	1	2	2	0	5	3,45
Estonie	0	0	1	0	0	1	0,69
Grande-Bretagne	5	3	4	9	6	27	18,62
Grèce	0	0	1	1	0	2	1,38
Hongrie	0	0	1	1	2	4	2,76
Irlande	1	0	0	0	0	1	0,69
Italie	0	0	1	3	0	4	2,76
Japon	0	0	1	0	0	1	0,69
Lithuanie	1	0	0	0	0	1	0,69
Mexique	0	0	1	0	0	1	0,69
Pays-Bas	0	1	0	1	0	2	1,38
Pologne	0	1	1	1	1	4	2,76
Russie	0	0	0	0	1	1	0,69
Suisse	0	0	1	0	0	1	0,69
USA	2	6	7	9	5	29	20,00
Yougoslavie	0	0	0	2	1	3	2,07
Totaux	18	22	39	42	24	145	100,00

Pays ou régions impliqués dans les faits divers rapportés de l'étranger.

Spécialités	Artistes	Incertains	Spécialités	Artistes	Incertains
Acrobates sans spé.	49	3	Fil-de-féristes	32	2
Polyvalents	32	1	Funambules	14	-
Acrobates comiques	26	5	Artistes de force	41	1
Acrobates chinois	19	-	Gymnastes	34	-
Acrobates japonais	10	-	Icariens	17	-
Aériens	55	3	Illusionnistes	30	10
Artistes équestres	170	4	Jeux du Far West	23	-
Athlètes	16	-	Jongleurs	68	3
Barristes	34	-	Mains à mains	40	2
Bascule	24	1	Lanceurs de couteux	1	-
Casse-cou	32	3	Musiciens et chanteurs	41	4
Clowns	217	9	Pâtineurs	13	-
Contorsionnistes	32	4	Perchistes	32	1
Cyclistes	48	2	Phénomènes	25	-
Danseurs	75	1	Sauteurs	54	-
Dompteurs	94	-	Sportifs pro.	9	-
Dompteuses	19	-	Trapézistes	78	1
Dresseurs	160	-	Trapézistes volants	32	-
Équilibristes	45	-	Spé. inconnue	92	-
Équilibristes sur échelle	10	-	Totaux	1844	60

Répartition par discipline des artistes actifs au cours de la période 1919-1939 relevés dans le corpus.

Pays	Artistes	Incertains
Allemagne	59	3
Australie	4	1
Autriche	10	-
Belgique	12	-
Chine	22	-
Danemark	6	1
Égypte	1	-
Espagne	13	1
États-Unis	36	3
France	170	7
Grande-Bretagne	19	2
Hongrie	6	2
Inde	5	-
Italie	65	4
Japon	14	2
Lettonie	1	-
Maroc	7	-
Mexique	9	-
Nouvelle-Zélande	1	-
Panamas	1	-
Pays-Bas	2	-
Pologne	6	-
Portugal	2	-
Roumanie	4	-
Russie	4	2
Soudan	1	-
Suède	5	-
Suisse	6	-
Tchécoslovaquie	6	-
Totaux	497	28

Allemagne-Danemark : 3
Allemagne-États-Unis : 1
États-Unis-Grande-Bretagne : 1
France-Italie : 3
France-Suède (incertain) : 1
Grande-Bretagne-France : 1
Italie-Belgique : 1
Italie-Russie : 6
Suède-France : 1
Total : 18

Nationalités des artistes ou troupes aux origines multiples en activité au cours de la période.

Nationalité des artistes en activité entre 1919 et 1939 dont l'origine a pu être établie.